1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

HORS DE FRANCE

PAR

VIRGILE ROSSEL

I. Suisse française. II. Belgique. III. Canada
IV. Hollande, Suède et Danemark. V. Allemagne. VI. Angleterre
VII. La littérature française en Orient

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, rue de Seine, 33

1897

PRÉFACE

Cette *Histoire de la littérature française hors de France* comprend l'histoire des littératures de la Suisse romande, de la Belgique, du Canada, une esquisse du mouvement intellectuel, particulièrement aux XVIIe et XVIIIe siècles, des colonies et « refuges » français à l'étranger (Hollande, Allemagne, Angleterre, etc.) et une notice sur la littérature française en Orient.

Le sujet de ce livre m'a paru digne d'être traité avec quelques développements. Il est permis de dire, je crois, que ce sujet est neuf, en ce sens qu'il n'existe pas d'ouvrage complet, à cette heure, sur l'histoire de la littérature française au-delà des frontières de la France. Sans doute, les quatre volumes, au reste épuisés, d'André Sayous, sur le XVIIe et le XVIIIe siècles français à l'étranger, sont un riche et brillant travail ; mais ils laissent de côté, pour la Suisse romande et la Belgique, les époques si intéressantes du Moyen Age, de la Renaissance, de l'établissement de la Réforme, du XIXe siècle enfin ;

ils commencent avec le règne de Louis XIII et s'achèvent à la veille de la Révolution. Ils ne renferment rien non plus sur le Canada, ni sur l'Orient slave ou néo-latin.

Sayous s'est occupé, en revanche, de la littérature de la Savoie, de François de Sales aux de Maistre ; je n'ai plus à en parler dans un ouvrage qui paraît en 1894, trente ans après la réunion de la Savoie à la France. J'ai également passé sous silence des auteurs dénationalisés qui, tels Hamilton, Grimm, d'autres encore, écrivirent et vécurent en France, leur patrie d'adoption, à tout le moins leur patrie littéraire ; j'en ai usé autrement avec Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Froissart, Commines, Grétry, le Prince de Ligne, Dora d'Istria, qu'il était permis de rattacher à la littérature de leur pays d'origine, sans insistance d'ailleurs et simplement pour offrir un tableau complet.

J'ajoute, si mon titre pouvait prêter à équivoque, qu'il ne s'agit point ici d'une histoire de l'influence littéraire de la France à l'étranger, — un livre qui n'existe pas encore et dont je compte publier un jour l'un des chapitres les plus considérables, dans une *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*.

J'ai cherché à fournir beaucoup de renseignements, sans tomber dans la nomenclature, ni dans la minutie ; j'ai évité avec soin d'ap-

puyer inutilement sur les œuvres et les noms universels » ; je me suis efforcé aussi de marquer les caractères généraux et les particularités des littératures locales étudiées dans cet ouvrage, ainsi que de la littérature française des « refuges » ; je ne me suis pas laissé effrayer enfin par l'entreprise hardie de parler des écrivains vivants. Il y aurait certes fallu deux ou trois volumes, de l'étendue de celui-ci. J'ai jugé prudent de me borner. Et, pour la bibliographie du sujet, je n'ai donné que l'essentiel.

L'*Histoire de la littérature française hors de France* n'est pas un simple résumé pour autant, ni un manuel. Si elle n'est pas, si elle ne pouvait être tout entière de première main, elle l'est du moins pour une bonne part. Je m'empresse de déclarer que j'aurais peut-être reculé devant la tâche, si Sayous et d'autres n'avaient déblayé le terrain, et si je n'avais trouvé en MM. Edmond Picard et Charles Potvin, pour la Belgique, en M. Louis Fréchette, pour le Canada, en M. Léo Bachelin, pour la Roumanie, des conseillers et des collaborateurs d'une extrême bienveillance. Je tiens à leur exprimer ici toute ma gratitude pour leur aimable et précieux concours.

VIRGILE ROSSEL.

Berne, en Octobre 1894.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

LA BELGIQUE

LIVRE TROISIÈME

LE CANADA

LIVRE QUATRIÈME

LA HOLLANDE, LA SUÈDE ET LE DANEMARK

LIVRE CINQUIÈME

L'ALLEMAGNE

LIVRE SIXIÈME

L'ANGLETERRE ET L'ÉCOSSE

LIVRE SEPTIÈME

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN ORIENT

INTRODUCTION

I

Petits pays, petites ressources, petites gloires, n'est-ce pas ? La Suisse romande, la Belgique, le Canada, seraient-ils des quantités négligeables dans l'histoire des lettres françaises ? Ne les a-t-on pas traités avec quelque injustice, empruntant ou confisquant les grands noms et les grandes œuvres, passant sur tout le reste avec une désinvolture où il entre un peu de ce dédain qu'on a volontiers pour ce qu'on ignore ? Voilà des contrées cependant, où la langue française est parlée par plusieurs millions d'hommes, en Belgique et dans la Suisse romande depuis des siècles, au Canada depuis plus de deux cents ans. Cette langue a été l'instrument d'une vie intellectuelle ardente et riche à ses heures, et c'est parfois un sentiment d'admiration étonnée qu'on éprouve devant le travail accompli, selon l'esprit et au profit du génie de leur race, par ces trois petites France hors de France.

Assurément, le foyer central a donné beaucoup de sa lumière à ces modestes foyers régionaux ; il en a reçu d'eux en échange, et souvent d'assez vive. Pourquoi ne leur dispenserait-il que le rayonnement de son

influence, ne leur prendrait-il en retour qu'un Froissart, un Commines, un Rousseau, une Mme de Staël, et pourquoi ne suivrait-il pas avec une curiosité attentive, un sympathique intérêt, le mouvement littéraire tout entier de ces provinces de la pensée et de l'art français ? Il n'y perdrait rien, peut-être y gagnerait-il quelque chose ; et il est certain qu'il encouragerait des efforts dirigés vers une œuvre qui est la sienne, en somme. Que les barrières s'abaissent donc, que les frontières disparaissent entre des littératures qui sont, malgré leur importance for inégale, les diverses parties d'un tout ! J'entends ces barrières et ces frontières morales, établies moins par la politique et la géographie que par les habitudes et les traditions, par les exigences et les étroitesses du point de vue national. L'usage d'une même langue crée entre des peuples, séparés à d'autres égards, une patrie commune d'intelligence et d'idéal, les associe, pour le rôle civilisateur, par une sorte de lien mystique et puissant. Encore faut-il qu'ils le reconnaissent, qu'ils acceptent les charges faciles et les féconds devoirs de cette solidarité spirituelle, au lieu de simplement les subir, ou de les rejeter.

Ce livre aurait atteint son but, s'il avait rapproché les satellites de l'astre principal, s'il les avait mis en communication plus directe et plus fréquente, s'il avait, non certes appris à la France qu'à Bruxelles, à Genève, à Québec, il existe des ouvriers de sa tâche universelle, et qu'il s'y produit des manifestations de son génie, mais s'il le lui avait rappelé avec insistance et si, par surcroît, il avait exactement tracé le tableau de cette France d'exil et de voyage qui, aux deux précédents siècles, fit, par toute l'Europe, des semailles d'esprit et de goût français.

Loin de moi l'idée de pousser à la centralisation littéraire, dont Paris est seul à ne point souffrir en

France ! Et je ne désire nullement que la Belgique, la Suisse romande, le Canada, passent au rang de provinces dans la « province » ; je voudrais, au contraire, qu'ils gardassent leur tempérament particulier, leur autonomie intellectuelle et jusqu'à leurs originalités locales, tout en laissant pénétrer de plus en plus, dans leurs littératures, cette précieuse pureté de la langue, cette claire élégance de la forme, ces dons de vivacité, de souplesse et de mesure qui ont fait des lettres françaises un prolongement lumineux des vieilles lettres classiques et les ont érigées en lettres classiques du monde moderne ; je voudrais encore que la France s'intéressât à ces petites France étrangères, se souvenant qu'elles sont de sa famille, se disant qu'il est naturel, qu'il serait généreux, et sage, de leur témoigner un peu d'active bienveillance, car

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,

et il est prudent de resserrer les uns, et il est nécessaire de répondre aux autres, si l'on attache quelque prix aux uns et aux autres.

Les écrivains se heurtent, dans des pays de territoire restreint et de faible population, à des obstacles presque insurmontables. N'est-ce pas Albert de Haller qui écrivait à Zimmermann, déjà le 29 mai 1755 : « Une vie lettrée est de toutes les vies la moins calculée pour l'horizon de la Suisse » ? Condamnés à vivre sur une scène étroite, sans échappée sur l'étranger, et à s'adresser à des lecteurs clairsemés, ils sont placés dans des conditions très défavorables à la naissance d'œuvres fortes et de grandes œuvres. Ceux-là mêmes qui se sentent supérieurement armés pour la gloire ne réussissent guère qu'en s'expatriant, ou qu'en exportant. Et puis, la littérature ne donne le pain quotidien à personne, ensorte que romanciers, criti-

ques, poètes, doivent se résigner à n'être que des amateurs ; ils ne peuvent accorder à l'art que leurs loisirs, les moments perdus de l'administration, du barreau, du professorat, du journalisme, puisqu'aussi bien c'est une fortune extraordinaire en tous pays que de trouver la richesse avec le talent dans son berceau. Et puis, la libre critique qui stimule et consacre les vocations, est étouffée par l'esprit de camaraderie, par les rivalités politiques, par la crainte de se créer des ennemis d'une foule de gens que l'exiguité du milieu vous oblige à coudoyer tous les jours. Enfin, l'air et l'espace manquent, l'émulation fait défaut, le public, sans éducation littéraire en dehors d'une élite peu nombreuse, n'admet guère que les auteurs voient plus loin, aillent plus haut que lui, s'inspirent d'autre chose que de ses préférences, de ses opinions, de ses préjugés. Malheur à ceux qui ne ressemblent pas à tout le monde, qui se piquent d'indépendance, s'avisent d'originalité ! On organise autour d'eux, quand elle ne se produit pas d'elle-même, cette conspiration du silence contre laquelle il est inutile de se défendre ; il faut alors, ou se soumettre, ou biaiser, ou partir.

Ceci, vrai il y a quelque vingt ans, ne le serait-il plus aujourd'hui ? L'impopularité, la déconcertante indifférence, la méfiance hostile, s'attachent non seulement aux extravagants et aux excentriques, aux violents et aux révoltés ; les talents les plus sincères, les esprits les plus nobles, les caractères les plus droits sont aisément méconnus dès qu'ils ont l'audace de déranger le bon petit idéal, ou les bons petits principes de leurs compatriotes. On dirait un peu de ces cours de troisième ou quatrième ordre, qui se sont pétrifiées dans le culte de l'étiquette et qui, faute d'objets plus graves auxquels s'appliquer, crieraient au scandale pour une révérence manquée et se voileraient la face pour un titre omis. L'art est libre, la pensée libre ;

mais serait-ce à la condition qu'ils ne prissent aucune liberté ?

Regardez en Belgique, et songez à van Hasselt, à De Coster ! Considérez la Suisse romande, et demandez-vous si Vinet, si Töpffer, si Rambert ont osé être tout ce qu'ils étaient ! Et la situation est pire au Canada.

Il semble bien qu'un certain élargissement d'horizon et une certaine tolérance intellectuelle distinguent la présente génération de celles qui l'ont précédée. Il reste des conquêtes à faire de ce côté ; l'influence de la France y peut beaucoup.

Ces littératures régionales ou locales courent un autre danger que celui de s'abaisser au niveau de la moyenne, fort médiocre, du goût public. Si elles n'ont ni assez d'espace, ni assez d'air, ni assez de vie, elles n'ont pas assez de matière non plus. Sans doute, la nature, les mœurs, le passé historique de leur coin de terre, leur offrent une substance qui n'est nullement méprisable, mais les écrivains n'auraient-ils pas ce sentiment, résigné chez les uns, obsédant chez les autres, qu'on n'est ni le grand poète, ni le grand romancier, ni le grand historien d'un petit pays ? La science, d'ailleurs universelle, est grande par elle-même, la littérature, essentiellement nationale, est grande surtout par le champ de son action. De là, pour les auteurs suisses, belges, canadiens, une cause d'infériorité réelle aussi bien en ce qui regarde l'importance des œuvres que les chances de gloire. Mais, à prendre les choses d'un peu haut, cette pauvreté relative de la matière littéraire n'est pas sans compensations. Elle peut inciter les esprits de quelque envergure à se lancer dans les enquêtes générales et les essais de synthèse sur les diverses civilisations qui évoluent autour d'eux, sur ce monde latin et sur ce monde germanique, ou sur ce monde anglo-américain, aux confins desquels la Suisse romande et la Belgique

ici, là, le Canada, sont placés comme des sentinelles avancées et comme intermédiaires prédestinés. C'est là une belle tâche, infiniment utile, qu'on a entrevue peut-être, à laquelle on ne s'est pas encore voué avec le zèle sans cesse en éveil, la passion désintéressée, l'intelligence et la méthode qu'il conviendrait d'y apporter.

Il y aurait une autre mission, également précieuse, pour nos petites France hors de France : ce serait de surveiller, d'étudier, de juger, sans parti-pris ni complaisance, l'œuvre du génie français en France, d'être « à la grande nation, comme le disait Amiel, ce que Diogène était à Alexandre, la pensée indépendante et la parole libre, qui ne subit pas le prestige et ne gaze pas la vérité. »

Au demeurant, les sciences spéculatives comme les sciences expérimentales se peuvent cultiver et peuvent s'épanouir aussi bien entre les frontières resserrées d'une Belgique ou d'une Suisse que dans un Etat aux vastes territoires ; pourvu toutefois que l'étroitesse du milieu n'engendre pas l'étroitesse des idées, et ne les comprime et ne les opprime pas.

Mais la pierre d'achoppement pour les littératures dont j'ai tenté d'écrire l'histoire ne serait-elle pas la question de la langue ? En Belgique, au Canada, en Suisse, la population est bilingue ou trilingue. Le mélange des idiomes, français et flamand, français et anglais, français, allemand et italien, sans parler des innombrables dialectes, — le mélange des idiomes produit leur confusion ; le résultat fatal est qu'ils s'altèrent et même qu'ils se dénaturent. La langue maternelle, le français, des Suisses romands, des Wallons, des Canadiens-français est exposée à des transformations et à des déviations qui peuvent être, qui furent déjà, un ferment de décadence. A la vérité, les jeunes écoles littéraires en France professent une vénération

médiocre pour la syntaxe et le vocabulaire légués à la génération actuelle par des siècles d'esprit français ; elles innovent ou bouleversent à l'envi, au nom d'obscures ou puériles théories d'art ou de science, plutôt par manie de changement et de singularité, ce semble, que par besoin d'une langue nouvelle. La « Jeune Belgique » les suit de près, dans cette voie, et ne désespère pas de les laisser bien en arrière, tandis que les écrivains modernes de la Suisse romande et du Canada s'efforcent de réagir sagement, et non sans succès, contre les négligences, les circuits, les écarts, les difformités et le tortillage qui affadissaient, alourdissaient, défiguraient et corrompaient le style du cru.

Il n'est rien d'immuable. Les langues sont, comme toutes choses, soumises aux lois mystérieuses mais inflexibles d'un perpétuel renouvellement. Elles ont cependant leur génie, contre lequel il ne faut point qu'elles aillent. Elles rajeunissent d'elles-mêmes, pour ainsi dire, par la seule vertu des années qui passent et du monde qui marche. A quoi bon troubler leur évolution normale ? Et pourquoi y introduire, de l'autorité d'on ne sait quels systèmes contestables ou de modes éphémères, de prétendus éléments de vie qui sont tout au plus des éléments de désordre ? Autant il serait vain d'attribuer la valeur d'un dogme et de rendre un culte à l'absolue fixité des langues, autant il est téméraire, et peut-être ridicule, de leur infliger la torture plus ou moins savante, plus ou moins aventureuse, de paradoxes philologiques, de fantaisies syntaxiques, où ni l'érudition du philologue, ni le sens de la syntaxe n'ont inspiré les réformateurs. Quoi qu'il en soit, la Belgique n'est pas appelée davantage que la Suisse romande ou le Canada, ni la Suisse romande que le Canada ou la Belgique, à préparer une sorte de quatre-vingt-neuf du français lit-

téraire. Les écrivains de ces contrées auront assez de besogne à conserver intact le patrimoine de leur langue, à le conserver avec un soin méticuleux et jaloux. Que si, sous prétexte de perfectionner leur instrument, ils rompent avec les traditions mêmes et sacrifient le fond intime de cette langue, ils ne réussiront jamais qu'à tomber dans le suisse, le belge, ou le canadien. Or, ce n'est ni le suisse, ni le belge, ni le canadien, qui leur permettront d'exercer la part d'influence que leur assure l'emploi d'une langue universelle : c'est le français, ce français qui est l'idiome de près de cinquante millions d'hommes et la seconde langue de tout le monde.

II

La Suisse romande est, de toutes les succursales littéraires de la France, celle qui a fourni les œuvres les plus retentissantes et les auteurs les plus illustres de la littérature française à l'étranger. N'est-ce pas elle encore qui, tout en retardant un peu sur les lettres parisiennes et en se montrant à la fois moins préoccupée d'art et plus utilitaire, a représenté, avec assez d'éclat et beaucoup de fidélité, la forme particulière de l'âme et du génie latin créée par le protestantisme ? Car la Suisse romande est, dès le XVI[e] siècle, la vraie patrie d'adoption pour la France protestante : Genève est le Paris huguenot en même temps que la Rome calviniste. Et puis, ne doit-elle pas la meilleure moitié de son patrimoine intellectuel à la Réforme, ce qui veut dire à la France ?

Qu'était donc la Suisse romande avant Farel et Calvin ? Un coin de petit moyen âge, sans vie morale et sans culture. Quelques cloîtres exceptés, où l'on copie des manuscrits et rédige des chroniques, sauf quelques grands seigneurs, le *minnesinger* Rodolphe de Neuchâtel, Othon de Grandson, qui chantent leur

Dame de moy plus que nulle aultre amée,

c'est la nuit, et c'est la mort. Et, si le catholicisme s'était maintenu sur tous les points, quel serait aujourd'hui le bilan littéraire de la Suisse occidentale ? On peut se le figurer en comparant ce que le Valais, Fribourg, le Jura bernois catholique, ont donné aux lettres et aux sciences, avec les trésors que celles-ci ont reçu de Genève, de Vaud, de Neuchâtel. Assurément, les origines de la Réforme dans le pays sont plutôt diplomatiques que religieuses ; il y eut sans conteste quelque chose de fortuit, ou de providentiel, dans le fait de Calvin s'installant et gouvernant à Genève, ou des Bernois imposant à leurs sujets et à leurs alliés un changement de croyance ; et enfin, la politique des Valois, puis celle de Louis XIV, en appauvrissant la France de toute la sève et de tout le sang du protestantisme, ont essentiellement contribué à la grandeur de ce « refuge » français qu'a été la Suisse romande du XVIe au XVIIIe siècle. Toujours est-il que l'esprit de la Réforme, la voix de Farel et la main de Calvin, ont métamorphosé violemment, non sans résistance mais presque d'un jour à l'autre, en cités austères, actives, prospères, glorieuses même, ces villettes et ces bourgades qu'étaient Genève, Lausanne, Neuchâtel. L'essor scientifique et littéraire de la Suisse occidentale est dû surtout à l'immigration huguenote de France, celle-ci éveillant et dirigeant le génie

local, tout en exprimant son génie propre ; la fusion entre les deux courants indigène et étranger s'opéra ensuite, naturellement, mais le pays resta, au double point de vue intellectuel et moral, une terre de protestantisme français, une conquête de la Réforme calviniste.

Le xvi[e] siècle fut le plus brillant et le plus rempli des siècles romands ; on y fit d'ailleurs plus d'administration, de théologie et d'humanisme que de littérature française. Cependant la prose de Calvin, l'éloquence de Théodore de Bèze, le prodigieux et fécond labeur d'Henri Estienne, sans mentionner les hommes de second plan, les efforts de l'érudition protestante, les succès de l'imprimerie genevoise, vont porter au loin le nom et l'esprit de cette petite Suisse, célèbre seulement jusqu'alors par ses batailles et ses soldats. Au surplus, à côté du refuge, sollicitée par lui, la race romande sort de son sommeil et, malgré la puissante influence de ses maîtres, les « prédicants » de France, n'abdique pas toute individualité, laisse percer parfois d'originales façons de penser, de sentir et d'écrire.

Toute la verve un peu âpre, toute la vivacité brouillonne, tout l'entrain indiscipliné des « enfants de Genève » apparaissent dans les traités et les diatribes de François Bonivard. Tout ce qu'il y a de douceur somnolente, de fantaisie fluide, de bon sens et de bonhomie dans le tempérament vaudois, se révèle dans les in-folio de Viret, dans les *Mémoires* de Pierre de Pierrefleur. Au siècle suivant, Georges de Montmollin et le « grand » Osterwald traduiront dans leurs œuvres les idiosyncrasies de l'âme neuchâteloise, sa sagesse pratique, son besoin d'activité, sa solennité un peu apprêtée et sèche, en attendant que d'autres y ajoutent des traits d'esprit incisif et de finesse aiguë. Ce que Mignet a dit de Genève continue à se vérifier

néanmoins : « Sa science, sa constitution, sa grandeur furent l'œuvre de la France, par ses exilés du XVIe siècle.» La littérature de la Suisse romande est de la littérature protestante, didactique et raisonneuse au premier chef, avec peu de vol et point de grâces, n'atteignant à l'art que par accident et n'y visant pas, exclusivement attachée à défendre des thèses, à propager des idées, à soutenir un rôle, à exercer une magistrature religieuse et morale sur son temps.

Survient le XVIIe siècle, épreuve confuse et décolorée d'une lumineuse époque. De la dogmatique encore, de la controverse toujours, des traités, des libelles, des chroniques, rien de saillant; la marque protestante dans ce qu'elle a de plus sévère et de plus terne se retrouve partout. Et déjà le « style réfugié » substitue au français de France, ce français archaïque, embarrassé et dépaysé dont j'essaierai plus tard d'étudier la genèse et les caractères. Il semble que l'extraordinaire effort du XVIe siècle ait momentanément épuisé la Réforme, juste à l'heure où la France catholique prend sa revanche de gloire et de génie.

Et voici la révocation de l'Edit de Nantes ! N'infusera-t-elle pas un sang nouveau à la Suisse romande, en refoulant au-delà des frontières les nobles débris de la France huguenote ? La vie littéraire et scientifique n'y perdra rien, sans y gagner beaucoup. Ce sont des Suisses, francisés ou calvinisés plutôt, non des Français d'exil qui ouvrent le XVIIIe siècle et qui tentent, soit d'élargir l'horizon religieux, soit d'étendre l'horizon national, J. A. Turrettini, le père du néo-calvinisme, — un Genevois ; — Marie Huber, la théoricienne ingénue et courageuse de la « religion naturelle » — une Genevoise ; — J. P. de Crouzaz, le philosophe ondoyant et le chrétien bel esprit, — un Vaudois ; — B. L. de Muralt, le moraliste pénétrant et le mystique exalté, — un Bernois.

La Réforme est entrée résolument dans l'ère de ces « variations » que lui reprochait Bossuet. Non seulement, elle se désagrège, elle s'émancipe. L'arrivée de Voltaire, du Voltaire des *Lettres philosophiques*, ne cause aucun scandale à Lausanne, ni à Genève, ou n'y cause que celui qu'il plaira au grand homme d'y provoquer. Bien plus, Genève et la Réforme donnent au monde Jean-Jacques Rousseau. Car, il ne faut point s'y tromper, Rousseau est un esprit huguenot dans une âme genevoise ; sa première éducation intellectuelle et morale a été faite, au reste, par une Vaudoise, Mme de Warens, qu'une conversion intéressée au catholicisme n'a pas dépouillée du fonds primitif d'idées et de sentiments acquis à l'école des mystiques protestants. Le pessimisme de Jean-Jacques, sa pensée austère et violente, toute sa politique hybride de démocratie et d'autorité, son goût de raisonnement et de système, son humeur ombrageuse et fière, son ton personnel et ses allures militantes, lui viennent de la Réforme et de Genève, tandis que son amour de la nature, sa fougue et sa poésie passionnelles, ont leur source dans son cœur, dans les hasards de sa jeunesse et aussi dans le souvenir de ses lectures. Quand M. A. Chuquet affirme, dans un livre récent, « que Jean-Jacques Rousseau appartient presque autant à la France qu'à Genève », il commet, de la meilleure foi du monde et après bien d'autres biographes, une erreur qu'il importe de redresser, non pour une simple satisfaction d'amour-propre national, mais pour rétablir les droits de la vérité et pour ne point laisser s'accréditer une légende littéraire qui rendrait plus difficile l'intelligence du caractère et du génie de l'écrivain. Rousseau doit à la France ce qu'il doit à Calvin, d'abord, quoique cette dette puisse être tenue prescrite ; ensuite, ce qu'il doit à la société de gens de lettres dans laquelle s'écoulèrent ses premières an-

nées de Paris ; enfin, les redoutables stimulants de la gloire, les amertumes et les haines où s'exalta et s'exaspéra son inquiète et puissante individualité.

Avec Rousseau, la Suisse romande, qui a beaucoup emprunté à la France, devient à son tour créancière ; elle s'ingéniera à ne point perdre cette situation privilégiée. Elle lui prête ou lui offre des observations précieuses, des synthèses aventureuses mais hardies et des idées avec Charles Bonnet, de la matière littéraire avec de Saussure ; et je me borne à rappeler les piquants *Mémoires* de Bezenval, le *Cours de littérature* de La Harpe, un Vaudois qui est, je le veux bien, un Vaudois de Paris, l'active collaboration de Meister à la *Correspondance* de Grimm. Et, quand la Révolution éclate, et, quand s'ouvre la période de l'Empire, et jusqu'au début de la Restauration, c'est en France, c'est pour la France que travaillent les meilleures têtes de la Suisse romande. Necker joue le rôle que l'on sait ; le pasteur Reybaz, Etienne Dumont, Du Roveray, sont de la « fabrique » de Mirabeau ; Mallet-Dupan s'érige en « médecin consultant » de la contre-révolution ; Mme de Staël, Benjamin Constant, Sismondi, Bonstetten, tracent un sillon lumineux ou profond dans la littérature française. On dirait que la Suisse occidentale, au souvenir de ce qu'elle a reçu de la France durant la crise religieuse des xvie et xviie siècles, se sent pressée d'acquitter son dû au cours de la crise politique et morale traversée par sa grande voisine.

Puis, tout à coup, par des raisons que j'expliquerai, la série des échanges intellectuels s'interrompt. La Suisse romande se contente de « vivre de sa vie » ; elle se replie jalousement sur elle-même, regardant encore vers l'ouest, mais d'un œil prévenu et craintif, comme si les ambitieuses visées et l'onéreuse tutelle de l'Empire l'avaient guérie à tout jamais de sa courte fièvre de cosmopolitisme à la française.

Aussi bien, le XIXe siècle sera un siècle suisse, exclusivement, et un siècle protestant. Le sentiment patriotique et le sentiment religieux, qui avaient dormi, se réveillent. Mme de Staël, Constant, Sismondi, sont presque des Français; Vinet, Juste Olivier, Töpffer, Rambert, Amiel, Vulliemin, sont des Suisses qui se sont retrempés dans l'air de la Réforme. La littérature ne se fait pas plus littéraire, à la vérité; le fond moral est plus solide et plus chaud. La doctrine de l'art pour l'art n'a pas d'adeptes, celle de la libre curiosité n'en a plus guère. Le tempérament national se ressaisit, l'éducation calviniste se retrouve. On enseigne et on prêche, comme autrefois, avec moins de passion et de succès, avec non moins d'opiniâtre sincérité. Théologie, philosophie, critique, histoire, poésie, roman, tout, presque tout, s'inspire de la méthode didactique, prend la forme exhortatoire, accuse des desseins ou trahit des arrière-pensées de propagande. Les écrivains ont « charge d'âmes » ou de consciences.

Mais la médaille a son revers : la langue s'alourdit et dévie, l'horizon se rétrécit, l'originalité s'efface ou s'émousse, l'esprit se soumet et se surveille. L'opinion publique, timorée et susceptible, est un peu celle d'une petite ville où tout le monde se connaît, s'observe, se copie. Seuls, quelques écrivains réussissent, par force ou par grâce de talent, à ne pas se perdre dans l'honnête et grise uniformité de l'ensemble. Cependant, l'esprit du siècle souffle de partout. La Suisse romande n'en sera point préservée. Et voici que les jeunes générations s'appliquent à réaliser un idéal, qui est proprement l'idéal en littérature; elles rêvent d'un art parfait dans ses moyens d'expression et hautement social dans son but, d'un art qui consisterait à mettre de bonnes actions dans de belles œuvres. Elles tâtonnent encore, elles n'osent qu'à demi, elles se dispersent un peu; l'avenir est plein de promesses.

Le mouvement littéraire de la Belgique fut, jusqu'à ces dernières années, infiniment moins important que celui de la Suisse romande. A coup sûr, le moyen âge y est plus riche de chroniqueurs et de poètes ; la période bourguignonne de la seconde moitié du xve siècle, la cour de Marguerite d'Autriche jettent un vif éclat sur l'Europe occidentale. Mais, soudain, une longue nuit commence pour les lettres françaises en Belgique, une nuit à peine sillonnée de quelques éclairs. Quand on a cité Marnix de Sainte-Aldegonde et le prince de Ligne, un écrivain remarquable aux heures de la Réforme et un autre au temps de la Révolution, tout est dit, ou à peu près, pour trois siècles, puisque aussi bien Juste Lipse, van Espen, Jansenius, ne sont que des auteurs latins. Il est certain que la Renaissance belge fut intéressante autant qu'active, mais la Belgique est demeurée fidèle à l'Eglise romaine et l'une des plus heureuses conquêtes de la Réforme ne lui a profité qu'assez tard. En effet, la Réforme a délivré des lettres de noblesse à la langue vulgaire; et, tandis qu'en France les nécessités de la lutte obligèrent l'Eglise à s'adresser au peuple dans l'idiome du peuple, élevé bientôt à la dignité d'une langue littéraire et savante, la Belgique, où les disputes confessionnelles furent vite étouffées, conserva la tradition du latin.

Et comment les circonstances politiques, l'état social du pays, auraient-ils été propices à l'épanouissement d'une littérature française sur sol belge ? L'Espagne, l'Autriche, oppriment ou gouvernent des provinces qu'habitent deux races très différentes par les mœurs, le langage, le génie, et qui sont tout au plus unies entre elles par la solidarité du joug: je laisse de côté la Hollande, qui a su recouvrer son indépendance dès le xvie siècle et constituer une nation. Si la Flandre est le berceau d'un merveilleux mouvement

artistique, la Wallonie, la Belgique française, est à peu près ce qu'était le tiers-état avant 1789. Le tempérament wallon est d'ailleurs porté bien plus vers les objets pratiques de la vie, commerce, industrie, que vers un but idéal ; les facultés réceptives et les préoccupations matérielles dominent au détriment de celles du goût et de l'imagination. Il assimile et il s'applique ; les choses du rêve, le charme de l'art ne le touchent point.

Après la révolution de 1830, toutefois, il semble que l'âme belge se métamorphose. Le sentiment de son indépendance, la conscience de son rôle, éveillent dans le peuple l'ambition d'un avenir intellectuel. Mais il lui faudra tout créer. Il n'a pas ces réserves de glorieux labeur scientifique et littéraire où la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre peuvent largement puiser. Le passé ne saurait lui servir à fonder le présent. La Belgique ne continue rien, du moins en Wallonie ; elle commence. Aussi l'effort du premier demi-siècle de la jeune monarchie belge, de ce qu'on appella les « cinquante années de liberté », ne donnera-t-il pas tout ce qu'on s'en était promis. Il y aura de l'incertitude et de l'éparpillement, et la fièvre d'activité n'y sera point une fièvre d'art. Si les sciences prennent un réjouissant essor et si la philosophie renaît, la littérature d'imagination hésite, s'essaie, imite, sans esprit d'unité et sans rien révéler encore du génie national ; c'est de la simple littérature de province, avec une douzaine d'écrivains de talent pour lui prêter quelque relief, un de Gerlache, un van Hasselt, une Caroline Gravière, un Charles Potvin, huit ou dix autres. Mais voici la *Légende d'Uylenspiegel*, de Charles De Coster, et, comme par enchantement, les lettres belges vont se renouveler et fleurir.

De Coster est le précurseur du mouvement littéraire actuel. Il n'a guère été compris, ni soutenu, par ses con-

temporains. On l'a méconnu ou ignoré; son chef-d'œuvre, étrange et puissant, ne fut admiré que dans un cercle d'amis; l'auteur d'*Uylenspiegel* mourut pauvre et seul. Une belle revanche — posthume, hélas! — devait le venger de l'injustice des uns et de l'oubli des autres. Sa tombe venait à peine de se refermer que la jeune génération entrait bruyamment dans la voie d'art libre et neuf frayée par De Coster. La littérature belge avait tourné un peu à la littérature officielle, de 1830 à 1880, encouragée tout à la fois et bridée par les faveurs du pouvoir, les récompenses académiques, les suffrages de la bourgeoisie riche mais d'insuffisante éducation littéraire. Les livres marquants étaient rares, les esprits originaux craignaient de se montrer tels. On n'osait presque pas s'élever au-dessus d'une moyenne honnête d'idées et de style. La politique, en outre, dirigeait et absorbait tout, tant et si bien que l'on était davantage l'écrivain de son parti que de son talent. La plupart des ouvrages affichaient carrément ou dissimulaient assez mal des desseins de polémique.

La « Jeune Belgique » se précipitera dans une réaction toujours violente, parfois heureuse, contre la littérature des « cinquante années de liberté ».

Elle condamnera en bloc tout ce qui a été fait, elle voudra tout refaire. Les auteurs de la veille poursuivaient un but, respectaient l'opinion régnante, négligeaient la question de forme; elle visera résolument à être impersonnelle, elle méprisera gaîment la tradition, elle sacrifiera tout aux exigences de son ou plutôt de ses esthétiques particulières. Extraordinaire et brusque revirement!

Au début, la doctrine de l'art pour l'art sera professée avec une allègre et provocante énergie; même après que nombre de ses adeptes auront restitué à la littérature son rôle social, elle n'en continuera pas

moins à inspirer le « jeune mouvement littéraire ». Voici vingt ans que les nouvelles lettres belges sont nées. Elles ne sont point encore parvenues à la période de maturité. Elles cherchent, elles luttent, allant volontiers aux extrêmes, prenant leur fièvre pour la santé ou la portant comme une très noble maladie, bâtissant leur idéal dans les régions de l'excessif et de l'excentrique. C'est une littérature adolescente, pleine de sève et d'entrain, sans mesure et sans choix. Quelques-uns, les meilleurs d'entre les modernes, se répandent bien en avertissements salutaires, en judicieux conseils, voire en éloquents exemples ; le fleuve a rompu ses digues et il faudra du temps pour le ramener à un cours régulier.

Qu'est-ce que la littérature du Canada ? La longue protestation d'une race conquise. Elle ne date guère que de la fin du XVIIIe siècle, de ce funeste traité de Paris qui consacra l'abandon à l'Angleterre du pays si vaillamment défendu par le marquis de Montcalm. L'élément français a fait preuve dans le « Dominion », d'une force de résistance et d'une puissance de vitalité vraiment surprenantes. L'attachement à la mère-patrie n'a point faibli, la fidélité canadienne ne s'est jamais endormie ; aujourd'hui encore, les poètes de la grande colonie fondée par Jacques Cartier chantent fièrement :

Si la France mentait à son rôle historique,
Nous saurions protester, nous, Français d'Amérique.

Et pourtant, l'indifférence du public français, l'éloignement et l'isolement, des entraves de toute sorte créées par la législation ou imposées par le milieu, ont réduit les lettres du Canada à n'être que celles d'une province perdue au delà de l'Océan. La foi des pères, le cri du sang s'y expriment, y éclatent, sans

préoccupations autres que celles de la révolte, de la plainte, ou d'une vague mais immortelle espérance. Il s'agit, non de faire de l'art, mais de conserver le patrimoine sacré de sa langue, de son martyre et de son culte; d'où une littérature héroïque et catholique tout ensemble.

La langue est restée, si l'on passe sur les archaïsmes et les anglicismes dont les modernes s'ingénient à la purger, d'une sève, sinon d'une correction, toute classique ; la mémoire d'un grand et triste passé est dévotement entretenue ; la religion des pères est professée avec une invincible ténacité et une rare ferveur. Mais l'art est presque absent des œuvres. M. V. Du Bled l'a dit, dans la *Revue des Deux-Mondes* : « L'action a absorbé la pensée... Nos cousins d'Amérique ont été plus occupés à faire de l'histoire qu'à l'écrire. » Les guerres du XVIIIe siècle, l'asservissement du pays, les insurrections brutalement réprimées de 1837 et 1838, l'impatience et les douleurs de la conquête subie, puis le souci des intérêts et des droits, ont empêché cette petite France hors de France de songer à autre chose qu'à ne point mourir. Elle a vécu, elle prospère, et l'on a quelque sujet de croire que l'avenir réserve plus d'une belle saison intellectuelle au Canada français.

Tous les principaux genres de la littérature y ont eu leurs représentants. Henri Martin estimait fort l'histoire du Canada de Garneau ; Garneau eut des émules, les abbés Ferland, Laverdière, Taché, Casgrain, MM. Turcotte, Bibaud, Sulte, Tassé et d'autres. Le roman, qui est en général de l'histoire « romancée », cite les noms de de Bourrassa, Chauveau, Gérin-Lajoie, Faucher de Saint-Maurice, de Boucherville, Marmette, etc. Les poètes s'appellent Octave Crémazie, P. Lemay, Louis Fréchette...

La France, encore un coup, a le devoir de se sou-

venir de ces France étrangères, qui maintiennent, au loin comme à ses portes mêmes, les traditions du génie français. Les littératures romande, belge, canadienne, s'épanouiront avec d'autant plus de vigueur et d'éclat qu'elles sentiront un souffle de vivifiante sympathie leur arriver de France.

III

Notre siècle marque un recul de l'influence française dans le monde intellectuel. Ou, du moins, cette influence ne s'exerce plus avec la même intensité qu'autrefois.

Avant l'heure où les nationalités se cherchèrent et se formèrent, où se préparèrent les groupements de races, où s'élaborèrent les grands Etats modernes, morcelés alors ou impuissants, la France représentait seule, dans l'Europe occidentale, cet idéal d'unité et cette fleur de civilisation que le prestige d'une cour très brillante et d'une admirable littérature faisait considérer au dehors comme le but suprême de toutes les ambitions et de tous les rêves. On regardait à elle, on s'inspirait d'elle; on la jalousait peut-être, mais on la copiait passionnément. La France était si riche qu'elle pouvait jeter sur les chemins de l'exil, sans diminution apparente de sa force et de sa splendeur, toute une armée de savants, de lettrés, d'industriels, qui, aux jours de la Réforme naissante, puis, après la révocation de l'Edit de Nantes, feront faire le tour de l'Europe à l'esprit français.

Ces colonies ou ces « refuges » français se fixèrent

partout, au hasard des appels hospitaliers ou des protections intéressées, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Prusse, en Suède, dans le Danemark, reniant parfois et combattant la mère-patrie, la servant cependant par la diffusion de sa langue et de son génie. Le Refuge de 1685, le « grand refuge », établit notamment à l'étranger des stations de science et de littérature françaises, tant et si bien que Berlin, Amsterdam, Rotterdam, Londres même, sans parler de Genève, furent un temps des portions de la France hors de France. Des écrivains, qui avaient quitté le pays pour d'autres causes que celle des persécutions religieuses, un Saint-Evremont, par exemple, un marquis d'Argens, un Voltaire, s'associaient à l'œuvre d'expansion de la pensée française. Et c'est notre langue qu'adoptent un Hamilton, un Berwick, un Leibniz, un Frédéric II, un Hemsterhuys, une Mme de Charrière, des Anglais, des Allemands, des Hollandais, pour donner un corps à leurs idées et les parer. Enfin, les encyclopédistes et tout le XVIIIe siècle dressaient leur plan de propagande universelle, faisaient tourner le cosmopolitisme de leurs systèmes au profit d'un rayonnement de plus en plus large de la France sur l'Europe.

Mais ce livre traitera moins de l'influence française que de la littérature française à l'étranger. Outre les contrées qui se rattachent à la France par la langue et par la race, la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre ont possédé, pendant longtemps, des centres ou des foyers de culture française ; nous ne mentionnerons, à cette place, le Danemark, la Suède, les pays slaves, que pour mémoire. Ces centres ou ces foyers n'acquièrent toutefois une sérieuse importance qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles ; on peut même dire qu'ils compteraient à peine s'ils n'avaient pas été alimentés par l'exode de 1685. Dès la seconde moitié du XVIIIe

siècle, les rangs des divers refuges s'éclaircissent ou se laissent absorber par le milieu. Ils ne sont plus assez forts ni assez unis pour constituer des groupes indépendants au sein des peuples qui les ont accueillis à l'origine ; ils disparaissent, nouveaux citoyens de nouvelles patries. Les Bonapartes feront encore circuler le français en Europe, l'installeront à Amsterdam, à Naples, à Madrid, le promèneront partout; mais ce moment de violente prépondérance fut court, il dura ce qu'a duré le premier Empire.

Il ne sera pas superflu, à propos de littérature française hors de France, de rechercher, après Sayous, « ce que devient l'esprit français, soit lorsqu'il s'est uni au génie étranger en le pénétrant, soit lorsque, passant la frontière, il a changé de sol et d'aliments, et surtout de constater les effets de cet échange de culture, de surprendre au passage ces convois mystérieux qui font d'une nation à l'autre un commerce invisible d'idées et de passions, de vie intellectuelle et morale. » L'entreprise est certes intéressante et je m'y suis essayé, quoiqu'il ne faille point demander à cet ouvrage, je ne puis le trop répéter, une étude de l'influence de notre littérature sur les littératures étrangères. Sans négliger complètement ce dernier point, je tenais plus particulièrement à déterminer le caractère propre de cette littérature transplantée en quelque sorte et détachée du tronc national. Elle reste française d'expression, elle le demeure beaucoup moins pour le fond des idées et les formes de l'art.

Elle est protestante, effectivement. L'essentiel, pour les réformés, n'est point de bien dire, mais de dire avec autorité et avec force. Le ton est, à l'ordinaire, solennel et sévère, quand il n'est pas, comme dans les pamphlets, singulièrement âpre et brutal. Tout ce qui s'adresse à l'imagination, flatte l'esprit, paraît frivole et vain. Il s'agit du royaume des cieux et de

la confusion des catholiques ; de rien autre chose ici-bas. A quoi serviraient les grâces de la poésie, les raffinements de l'éloquence ? A orner, comme dira Jurieu, « les sophismes de ces faux docteurs qui déploient tout leur art pour séduire. » La conquête de la vie éternelle, seule affaire importante de la vie terrestre, ne réclame pas tant de rhétorique. Une littérature habile à réfuter, ardente à convaincre, voilà tout ce qui est expédient. Dogmatique, exégèse, controverse, polémique, les écrivains peuvent se borner à cela. La Bible, d'ailleurs, ne remplace-t-elle pas toutes les lectures ? Aussi les refuges français ne fourniront-ils pas un poète dont on puisse citer dix vers supportables, pas une pièce de théâtre, pas un roman qui veuillent être rappelés. Tous théologiens, sermonnaires et pamphlétaires, ou savants !

Au XVIe siècle, les deux ou trois premières générations de huguenots suivent encore les traditions littéraires des ancêtres ; l'influence de l'atavisme est supérieure à celle de l'éducation par la Réforme. Et nous avons un Calvin, un de Bèze, un Marot, un d'Aubigné, un Henri Estienne, qui n'ont pas honte de laisser paraître le lettré dans le protestant. Il n'y aura plus bientôt que des pasteurs ; et ceux qui n'auront pas l'austère courage de consacrer tous leurs talents au triomphe de la vérité devront chercher leur voie, non dans la littérature, mais dans la science, une science timide au début, une science orthodoxe et prudente, qui s'émancipera peu à peu, publiera d'inquiétantes découvertes, s'aventurera dans d'audacieuses synthèses.

Prenez la Hollande au temps de Bayle ! Les villes de Rotterdam et d'Amsterdam ont l'air de grandes cités théologiques. Passez à Berlin, sous Frédéric-Guillaume ! Vous avez le même tableau devant les yeux. Il est vrai que sous Frédéric II... Mais, sous le règne du roi-philosophe lui-même, les descendants

des réfugiés se livrent-ils aux genres purement littéraires ?

On conçoit que ces préoccupations tyranniques d'édification et de dispute aient fait perdre de vue aux auteurs la question d'art. Ils sont encore adroits à raisonner, prompts à porter un coup ou à rendre une injure ; les orateurs ont, du haut de la chaire, des accents profonds ou de nobles cris pour confesser leur foi et pour accuser les ennemis de la Réforme; personne ne se soucie du beau style. La Réforme, qui avait si heureusement contribué à populariser la langue vulgaire, après l'avoir dénouée, qui l'avait introduite dans le livre et dans le temple, lui amenant les savants et le clergé, la substituant dans le peuple aux « parlers » et aux dialectes, la Réforme ne sut pas garder ni entretenir ce merveilleux instrument. Sa langue à elle se raidit et se pétrifia dans le moule que lui avaient préparé, au XVIe siècle, les traductions de la Bible, les psaumes de C. Marot et de Th. de Bèze, la version française du *Livre des Martyrs* de Crespin, toute cette vieille littérature qui était le pain de l'esprit protestant. Et quel destin attend cette langue dans les milieux étrangers de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre ? Que sera-t-elle désormais ? « Un français dépaysé, un rameau détaché de l'arbre, dit M. Ch. Weiss, et arrêté dans sa croissance, qui conserve quelque temps encore une vie factice, mais qui se dessèche peu à peu et se flétrit sur sa tige privée de sucs vivifiants. »

Nous eûmes le « style réfugié » ; et le mal n'épargna personne dans les colonies huguenotes des XVIIe et XVIIIe siècles.

La langue demeure stationnaire, en s'altérant insensiblement au contact journalier d'un autre idiome. Le 25 novembre 1691, Racine écrit à son fils qui avait séjourné à La Haye : « Vous me faites plaisir de me

mander des nouvelles ; mais prenez garde de ne pas les prendre dans la Gazette de Hollande ; en outre que nous les avons comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter* dont vous vous servez, au lieu de quoi il fallait dire *faire des recrues.* » Il lui reproche, en 1698, « l'étrange mot de *tentatif*, que vous aurez appris de quelque Hollandais. » Voltaire écrit, à l'article Saurin du *Siècle de Louis XIV :* « On reproche à Saurin comme à tous ses confrères ce qu'on appelle le style réfugié... De son temps, cependant, le français ne s'était pas corrompu en Hollande comme il l'est aujourd'hui. Bayle n'avait point le style réfugié ; il ne péchait que par une familiarité qui approche quelquefois de la bassesse. » Saurin reconnaissait lui-même « qu'il est difficile pour ceux qui ont sacrifié leur patrie à leur religion de parler leur langue avec pureté. »

Si la langue reste stationnaire, le style s'embarrasse et s'alourdit ; l'abus des tours elliptiques, des constructions massives, des locutions vieillies, s'aggrave par l'usage d'un vocabulaire appauvri et suranné. Jurieu est le type de l'écrivain « réfugié. » Bossuet disait de Calvin : « Son style est triste. » Mais le style de Calvin est plein de sève et de nerf, il est dans le ton de la grande éloquence. Celui de Jurieu n'a plus que la gravité nue, l'impétueuse trivialité qui se remarquaient déjà dans ses *Lettres pastorales,* le plus vif et le plus achevé de ses livres, qui envahiront ses autres ouvrages. Voici un passage, tout à fait caractéristique, des *Lettres pastorales :* « Qu'elle est glorieuse, cette chaîne que vous portez au cou ! s'écriera-t-il dans une exhortation aux martyrs de la foi protestante. Elle est plus précieuse que si elle était d'or et de diamants. Teinte de vos sueurs et quelquefois de votre sang, elle sera, quelque jour, s'il plaît à Dieu, le plus précieux de vos meubles. Et vous direz : Voilà

le carcan et le collier que m'a donné mon divin Epoux, voilà le joyau de mes noces dont il m'a honoré. Il m'a fait l'honneur de lui être rendu conforme en ses souffrances, afin que je lui sois aussi rendu conforme en sa gloire. » Insouciance de tout ornement, répétitions de mots, rugosités et surcharges de la phrase, tels sont les défauts habituels du « style réfugié », avec l'impropriété des termes, des archaïsmes et des « biblismes ». Et que serait-ce, si nous puisions dans l'*Accomplissement des prophéties* ou dans la *Délivrance prochaine de l'Eglise ?*

Ce style n'a point disparu avec les « refuges ». La littérature protestante de langue française en gardera longtemps la marque.

LIVRE PREMIER

La Suisse française[1].

CHAPITRE PREMIER

AVANT LA RÉFORME

I. Coup d'œil historique. — II. La littérature avant la Réforme : Othon de Grandson, Martin Le Franc, J. Bagnyon, la *Chronique des chanoines de Neuchâtel*, Hugues de Pierre.

I

La Suisse française, ou romande, se compose d'une demi-douzaine d'états ou de contrées, dont ce livre ne retracera que l'histoire intellectuelle : Genève, le Pays de Vaud, Neuchâtel, Fribourg, le Valais, l'ancien Evêché de Bâle, qui fait aujourd'hui, sous le nom de

[1] Consulter, outre l'*Histoire de la littérature française à l'étranger*, de Sayous : *Histoire littéraire de la Suisse française*, par Ph. Godet, 1 vol. in-8, Neuchâtel, 1890 ; *Histoire littéraire de la Suisse romande*, des origines à nos jours, par Virgile Rossel, 2 vol. grand in-8, Genève-Bâle-Lyon, 1889-1891. (On trouvera, dans ce dernier ouvrage, la bibliographie, à peu près complète, du sujet.)

Jura bernois, partie intégrante du canton de Berne. Genève a formé, pendant des siècles, une petite république indépendante; sa souveraineté n'a subi qu'une courte éclipse, à l'époque de la Révolution et de l'Empire, par l'annexion du territoire genevois à la France. Conquis par les Bernois sur la Savoie, en 1536, le Pays de Vaud a vécu jusqu'en 1798 sous la domination bernoise. Neuchâtel, comté autonome allié à la Confédération suisse, principauté prussienne dès 1707, ne rompit définitivement qu'en 1848 les liens qui le rattachaient à la Prusse. Fribourg et le Valais, avec leurs populations moitié allemande et moitié française, et le Jura bernois tiennent trop peu de place dans cet ouvrage pour qu'il soit nécessaire d'esquisser, fût-ce en deux ou trois lignes, les vicissitudes de leur existence politique.

Les destinées historiques de la Suisse romande ont été séparées, plus ou moins, jusqu'au commencement de notre siècle; ses destinées morales et littéraires ne se sont guère confondues que dès les jours de la Réforme. Et encore, le Valais, Fribourg, quelques districts du Jura bernois, demeurés fidèles à la foi catholique, resteront-ils longtemps en dehors d'un mouvement d'idées assez intense et d'une assez remarquable production d'œuvres qui ont fait de Genève, Lausanne, Neuchâtel, de Genève surtout, de petits centres de culture française. En réalité, c'est avec le XVIe siècle seulement, que la Suisse romande a cessé d'être autre chose qu'un concept géographique.

II

Avant la Réforme, la féodalité, essentiellement décentralisatrice, avait morcelé à l'infini un territoire qui n'est point vaste. Dès le XIIIe siècle cependant, quelques villes s'émancipent, des rapports d'intérêt politique ou commercial s'établissent entre elles, des amitiés se nouent, des alliances se forment. Mais les arts, les lettres, les sciences, ne sortent pas des couvents, où ils végètent. Le moyen âge qui est, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, une saison florissante pour l'imagination et la poésie, suscite à peine, dans la Suisse occidentale, quelques chroniqueurs et deux ou trois poètes.

Othon de Grandson (1330 à 1397), « un vaillant chevalier de Savoie, » nous dit Froissart, va jouer, après son retour d'Angleterre, en 1382, un rôle important dans les affaires du Pays de Vaud. Sa fin tragique, dans un duel judiciaire, avait servi à entretenir autour de son nom, une vilaine légende d'adultère qui n'était qu'une légende. Ses poésies, récemment retrouvées et exhumées par M. A. Piaget, eurent une certaine vogue; Chaucer, qui l'appelle *flour of hem that macke in Fraunce*, a traduit plusieurs des œuvres de Grandson.

Othon, le « vaillant chevalier » cité par Froissart, n'est qu'un lyrique ; il ne faudrait point le juger au demeurant sur sa *Pastourelle* et sa *Complainte de Saint-Valentin*, faussement attribuées à Alain Chartier, mais sur ses aimables, frais et sincères rondels, ballades et

virelais qui, sans avoir de la profondeur dans l'accent ni de l'éclat dans la forme, sont pleins d'une grâce attendrie et d'une délicate émotion :

Adieu, jeunesse, ma mie,
De vous me faut départir.
Mais de votre druerie
Me lairez le souvenir,
En mon cœur pour reverdir
Un joli rains de folie.
Adieu, jeunesse, ma mie.

Si Othon de Grandson appartient à la Suisse romande, celle-ci peut à peine revendiquer *Martin Le Franc*, natif d'Arras, qui fut prévôt de l'Eglise de Lausanne, de 1443 à 1461 ; il a laissé, entre autres, un vaste poème allégorique, *Le Champion des dames*, où il pourfend gaillardement les contempteurs du sexe faible. Je passe. Et je puis négliger le *Congié pris du siècle séculier*, petit poème moral de Jacques de Bugnin.

Rappellerai-je que le théâtre de la Suisse occidentale offre, au moyen âge, quelques tentatives sans originalité ? qu'un syndic de Genève, Jean Servion, rédige ses candides *Gestes et chroniques de la maison de Savoie* ? qu'un Vaudois, Jean Bagnyon, lance l'un des premiers livres dont nous soyons redevables à la typographie genevoise, cette version dérimée du *Roman de Fier à bras*, qui eut l'heur ou le malheur de devenir si populaire qu'on la réédite encore aujourd'hui, mais rajeunie ou défigurée, à Epinal et Montbéliard ?

Tout cela n'est pas d'un intérêt bien vif, ni d'une sérieuse valeur. Il convient, en revanche, de citer au moins la *Chronique des chanoines de Neuchâtel* (XVe siècle et commencement du XVIe). Découverte en 1714 par Samuel de Pury, en « d'énormes in-folio

délabrés et abandonnés aux vers », elle fut détruite dans un incendie, et nous n'en avons conservé que des extraits, assez abondants, il est vrai, faits par de Pury avant la catastrophe. Les pages écrites par l'un des chroniqueurs, Hugues de Pierre, sont merveilleuses de couleur et de vie. Michelet en a parlé avec admiration, et il suffira de donner quelques lignes du récit des guerres de Bourgogne amoureusement et fièrement contées par le brave chanoine, pour que les mots de génie et de chef-d'œuvre viennent presque sur la lèvre : « A grandes chevauchées venait le duc Charles, avec moult gens d'armes de pied et de cheval, épandant la terreur au loin par son ost innumérable ; là, étaient cinquante mille, voire plus, hommes de guerre de toutes langues et contrées, force canons et engins de nouvelle facture, pavillons et accoutrements tout reluisants d'or, et grande bande de valets, marchands et filles de joyeux amour. Semblable multitude bruyait de loin et baillait épouvantement aux confins... » C'est là le ton et l'allure de ce superbe morceau de narration historique, le seul monument littéraire, avec les lieder de Grandson, dont la Suisse française puisse tirer quelque gloire avant la Réforme.

CHAPITRE II

LE XVIe SIÈCLE

I. La Réforme et les réformateurs : Calvin, Farel, Viret, de Bèze ; quelques noms. — II. Historiens et chroniqueurs : Jeanne de Jussie, François Bonivard, sa légende et ses œuvres ; Antoine Froment, Pierrefleur, Innocent Gentillet, Turquet de Mayerne, le *Livre des Martyrs* de Jean Crespin, F. Guillimann ; un mot sur Agrippa d'Aubigné. — III. Savants et humanistes : Robert Estienne, Henri Estienne ; quelques noms. — IV. La poésie et les poètes : Conrad Badius et ses satires rimées, Antoine de Chandieu et sa polémique avec Ronsard, Th. de Bèze et son *Sacrifice d'Abraham*, Th. Malingre, Jacques Bienvenu et sa *Comédie du Monde malade*, Joseph Duchêne, Blaise Hory.

I

La Renaissance devrait, semble-t-il, compenser et largement, la stérilité au moins relative du moyen âge. Elle effleure à peine Genève, Lausanne et Neuchâtel. La Suisse romande restera-t-elle longtemps encore un pauvre coin de terre pour les lettres et les arts ? On y fait quelque commerce, on y cultive son jardin ou ses champs. On y vit assez gaîment, si gaîment que Bonivard rapporte ceci : « J'ai demeuré en quelque lieu de ce pays, tandis que la peste y brigan-

dait... Ce nonobstant, vous eussiez vu les filles danser au virolis et chanter des chansons de carême-prenant.» L'imprimerie, qui s'installe et se développe dans la plupart des villes, n'éveille pas de vocations littéraires ; on édite des traités religieux en assez grand nombre, peu ou point d'ouvrages du cru. Le clergé abdique, dans le domaine intellectuel comme dans le domaine moral. L'évêque de Genève, Antoine de Champion, dira, dans les *Constitutiones synodales diocesis gebennensis*, de 1493, que les ecclésiastiques ne rougissent pas de fréquenter *tabernas, stuphas, convivia et loca suspecta*... La Réforme arrivera pour apporter à la Suisse romande une littérature et du sérieux.

Il faut reconnaître que l'intérêt politique eut, autant sinon plus que le sentiment religieux, sa part dans l'avènement de la Réforme. Et peut-être la Suisse romande a-t-elle consommé sa rupture avec Rome moins par le désir d'une régénération nécessaire que grâce à l'influence, alors toute-puissante, de Berne. Les Bernois, protecteurs de Genève contre les ducs de Savoie, conquérants du Pays de Vaud, tuteurs en quelque sorte de Neuchâtel, firent tant et si bien que leurs alliés et leurs sujets passèrent au protestantisme. L'amitié de la cité guerrière des bords de l'Aar ne valait-elle pas une conversion ? Et les Vaudois pouvaient-ils résister à l'apostolat militaire de leurs maîtres ? Des missionnaires comme Farel et Viret, des organisateurs comme Calvin et de Bèze, n'eussent point triomphé du catholicisme, à Genève en particulier, ni de la joyeuse indifférence ou de la pétulance brouillonne du caractère national, si la « Venise helvétique » ne leur avait frayé la voie et ne les avait soutenus de son énergique volonté.

Mais ce n'est pas uniquement à changer le culte que tendait la Réforme. Elle se proposait de réagir contre la frivolité et la corruption du siècle. Les exigences

de la lutte la forcèrent aussi à s'armer de science ; et François de Sales pourra s'écrier : « C'est par là — par le savoir — que notre misérable Genève nous a surpris. » Toute la Réforme est d'ailleurs d'importation étrangère, presque tous les ouvriers de la première heure sont des Français chassés de leur pays, et la religion nouvelle, avec ce qu'elle a d'intime et de sévère, avec ce qu'elle demande de renoncement et d'austérité, avec ce qu'elle impose d'obligations et retranche de plaisirs, ne s'acclimatera pas sans susciter quelque révolte ou quelque Fronde. Il faudra la tenace et brutale décision d'un Calvin, la fougue irrésistible d'un Farel, l'intervention incessante de Berne, pour métamorphoser le petit peuple romand, dans ses mœurs et dans son esprit. La Suisse française a été rudement façonnée à l'image de Calvin ; l'argile fut si bien pétrie et repétrie que plus jamais elle ne reprendra sa forme d'antan.

Comment la littérature, très florissante, de la Suisse occidentale durant tout le XVI[e] siècle, ne serait-elle pas infiniment plus protestante que romande ? Sans compter que les écrivains indigènes sont clairsemés comme du passé, que la plupart des gens qui tiennent une plume sont des réfugiés de France ou d'Italie, le génie national n'est presque pour rien dans les œuvres de l'époque. Ces théologiens et ces controversistes, ces historiens et ces poètes, ces orateurs et ces pamphlétaires, tous respirent l'atmosphère de la Réforme bien plus que celle des contrées d'où ils parlent au monde ; et tous ces hommes sont les soldats d'une cause avant d'être les serviteurs de l'art, et le sol sur lequel ils vivent est pour eux, moins une patrie littéraire, si l'on peut ainsi dire, qu'un camp et une terre d'exil.

Neuchâtel, Lausanne, Genève, la rivale française de Rome, bourgs et bourgades insignifiants au début du

XVIe siècle, sont maintenant des foyers d'où l'idée protestante rayonne sur la France entière. Si la Suisse n'a que des droits contestables sur l'immense majorité des noms qu'elle cite volontiers comme siens, toujours est-il qu'elle a servi d'asile à la foi persécutée, à la gloire menacée ou bannie : Calvin, Farel, de Bèze, de Chandieu, Crespin, d'Aubigné, les Estienne, ont travaillé ou sont morts chez elle, membres adoptifs de sa famille ; la France les reniait, la Suisse leur a ouvert les bras. Et s'il est vrai que la littérature française de la Réforme helvétique n'a eu qu'une source d'inspiration, le livre universel, la Bible, et qu'une patrie idéale, l'Eglise selon Calvin, prétendra-t-on que la Suisse romande n'a rien fait pour elle ?

Il est peut-être superflu de signaler les marques distinctives de cette littérature, si peu littéraire à tant d'égards : l'absence de préoccupations artistiques, l'allure militante, le ton dogmatique et prêcheur, puis, sauf pour quelques-uns, le style pesant et fruste, l'imagination desséchée par une théologie pointilleuse et morose, la prolixité et la passion convertisseuse.

Voici d'abord JEAN CALVIN (1509 à 1564), dont la haine et l'admiration des siècles se sont emparées. On l'a jugé, les uns en adversaires acharnés, les autres en panégyristes ; il n'y a pas vingt ans que l'heure de l'impartiale et sereine justice a sonné pour lui. Calvin fut de son époque, intolérant, agressif et tyrannique ; mais il est de telles ressources d'énergie dans ce corps faible et malade, mais il y eut une si complète abnégation dans le cœur et une si extraordinaire puissance dans l'esprit du « restaurateur de la chrétienté », que l'homme n'est pas trop inférieur au savant, à l'orateur, au politique et à l'écrivain. Il n'entre pas dans mon plan de refaire une biographie littéraire du « pape de Genève. » Je ne dois pas oublier cependant que si son ouvrage le plus important, son *Insti-*

tution chrétienne dont la préface est peut-être le premier chef-d'œuvre de la prose française, a été composé avant l'arrivée de Calvin en Suisse, la plupart de ses autres livres sont nés à Genève, ses *Commentaires*, d'une si rare et si subtile sagacité, sa *Confession de foi au nom des Eglises réformées du royaume de France* (1562), où brillent tant de qualités de logique, de mesure, de vigueur et de clarté, sans parler même de ses *Sermons*, ni de ses *Lettres*, qui suffiraient à créer une grande réputation d'auteur.

Et comment ne pas rappeler que Calvin fut un maître polémiste, à l'incisive et cruelle ironie, qui terrasse ses ennemis et les frappe jusqu'à ce qu'ils aient rendu le dernier souffle ? Certaines de ses diatribes sont des modèles du genre, — mauvais genre assurément, mais que les réformateurs n'avaient pas la liberté de dédaigner. Son *Excuse aux Nicodémites*, par exemple, est le roi des pamphlets, dans un siècle qui en a tant fourni.

Ce qu'il importe de relever surtout, c'est qu'il a donné à la France le français littéraire de l'avenir, sa syntaxe et une bonne partie de son vocabulaire. Que si l'on retrouvait dans la préface de l'*Institution chrétienne* et les œuvres de jeunesse des réminiscences trop exactes et trop fréquentes du latin, je répondrais qu'elles ont disparu, ou à peu près, dans ses écrits postérieurs, dans sa *Confession de foi*, dans ses derniers sermons. Il est le père du français de discussion et de jugement, en particulier ; on pourrait, non sans raison, lui reprocher d'avoir appauvri notre idiome des libertés et des grâces qu'Amyot, Montaigne, Rabelais, sauveront du naufrage, emploi de l'ellipse, de l'infinitif comme substantif, que sais-je ? Calvin a forgé ce que Vinet appelait la « langue logique », hâtant et accélérant par là, fait observer Sayous, « cette marche, d'ailleurs naturelle, de l'idiome vers

les formes claires, précises, argumentatives et éloquentes, mais, du même effort, le rendant moins propre à la poésie, l'éloignant des voies pittoresques de l'imagination. » Il n'a pas sans doute porté le français dialectique à son point de perfection. Mais, quoi qu'en dise M. Gauthiez[1], Calvin a été un créateur dans le verbe comme dans la pensée. Et M. Faguet[2] a très judicieusement montré qu'il est « un des bons, sinon des sublimes, fondateurs de la prose française. »

Il est inutile d'analyser sa doctrine, qu'il a formulée avec une étonnante rigueur de méthode et parfois avec une extrême habileté de sophisme. Le calvinisme, le calvinisme primitif, ne tient plus de place à cette heure que dans l'histoire des dogmes; mais son esprit et son âme planent encore sur les églises réformées de Suisse, de Hollande et de France, comme sur la littérature protestante tout entière.

Guillaume Farel, lui, a été l'apôtre bien plus que l'écrivain de la Réforme. Ses œuvres sont ses actes, essentiellement, et ses discours, « qui roulaient plus véhéments que des torrents ». Ses talents d'auteur ne l'abusaient point. « Mes écrits, disait-il, auront barbarisme et solécisme, et nulle clarté »; on peut se dispenser d'en indiquer même les titres.

Ni Calvin, ni Farel ne sont des enfants du pays. Pierre Viret (1511 à 1571), le vulgarisateur du calvinisme, est un bon Vaudois dont les livres diffus et verbeux, mais savoureux par endroits et moins ennuyeux à l'ordinaire qu'il ne conviendrait, sont comme le premier bégaiement, tant soit peu littéraire, du génie local. Sans doute, la Réforme l'inspire et le domine; il ne ressemble toutefois ni à Calvin, ni à Farel, ni à tous ces « prêcheurs » venus de France.

[1] *Etudes sur le* XVI[e] *siècle*, Paris, in-12, 1893, p. 336.
[2] *Seizième siècle,* Paris, in-12, 1894, p. 188 et suivantes.

Sa prose, nonchalante et fluide, est souvent traversée d'un rayon de grâce pittoresque ou d'un éclair de bonhomie malicieuse; elle est, en échange, alourdie de provincialismes et de vulgarités qui trahissent une plume romande. Et puis, il a de l'imagination, de l'entrain, même des accidents de séduisant enjouement. Le malheur est qu'il n'ait jamais « le temps d'être court » et que sa mémoire soit écrasée sous le poids de cinquante volumes improvisés. L'*Instruction chrétienne*, les *Disputations chrétiennes*, le *Monde à l'empire* et le *Monde démoniacle*, sont les principaux ouvrages de Pierre Viret. Presque tous ses copieux traités et ses lourds pamphlets sont dialogués. L'auteur ne s'adresse-t-il pas de préférence « aux pauvres simples gens et aux ignorants ? » Il s'agissait de trouver une forme qui permît d'attirer et d'instruire ces deux catégories de lecteurs.

Au surplus, Viret a l'âme populaire. Il est du peuple et il l'aime; il ne le flatte point pour autant. La légèreté et la corruption des foules le navrent. Ecoutez son Tobie, le personnage le plus en relief de ses dialogues, le plus original, le plus vrai, parce qu'il est tout uniment un brave Vaudois de l'époque, — écoutez-le gémir : « J'ai contemplé l'état des laboureurs, des paysans, artisans, marchands et hommes mécaniques. Mais je ne sais où foi, loyauté et simplicité chrétiennes se sont réfugiées... J'ai été tout étonné de voir leurs ruses, finesses, pratiques, cautèles, déloyautés, tromperies et larcins. Je ne l'eusse jamais pu croire, si je ne l'avais expérimenté. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ai bien peu trouvé de ces anciens qui eussent retenu cette simplicité innocente et prudhomie de l'âge d'or. Mais, au contraire, quand j'ai regardé à leur train, à la vie qu'ils mènent et à la chère qu'ils font, à leurs pompes, voluptés et délices... Il n'y a si petit marchand qui ne veuille contrefaire le

gentilhomme. Il n'y a presque si méchant coquin qui ne veuille porter le bonnet de velours et avoir tapis et vaisselle d'or et d'argent en sa maison. » Je désirais donner un échantillon du style et de la manière de Viret, écrivain national, dont l'œuvre est parfumée de « vaudoiserie » et qui montre déjà la voie où va s'engager la littérature romande.

Calvin, Farel, Viret, n'ont point connu, comme Théodore de Bèze (1519 à 1605), les belles jeunes années de plaisir; ils n'ont pas composé non plus de ces *Poemata juvenilia* dont on s'est, au demeurant, scandalisé avec quelque excès. Ce n'est point par la méditation et à travers les longues angoisses de la conscience, c'est par le court chemin de Damas qu'il est arrivé au protestantisme. Sa conversion fut un coup de foudre. L'élégant et brillant gentilhomme bourguignon quittera en 1548, à l'âge de vingt-neuf ans, sa patrie, ses parents, ses amis, « pour suivre Christ » et ne s'en plus détacher.

De Bèze a été le diplomate et le plus habile orateur de la Réforme; mais son activité s'est exercée dans tous les domaines de la pensée et de l'action. Il recueille la succession de Calvin à Genève et administre selon les vues du maître; il travaille à établir ou à rétablir l'unité de la foi dans l'Eglise française; il est partout et toujours sur la brèche, poète avec cela, dogmatiste, polémiste, historien. J'avoue que l'on s'ingénierait en vain à goûter sa traduction en vers d'une partie des *Psaumes;* elle est d'une langue si pénible et d'une facture si maladroite qu'elle donne du relief, par effet de contraste, aux *Psaumes* de Clément Marot, œuvre médiocre, quoi qu'on dise. Son *Sacrifice d'Abraham,* sur lequel je reviendrai, est infiniment supérieur à ses cantiques en lourde prose rimée.

On attribue à Théodore de Bèze nombre de pam-

phlets qui, tels le *Réveille-matin des Français* ou le *Pape malade,* sont, l'un de François Hotman, l'autre de Conrad Badius. Ce riche n'avait pas besoin qu'on lui prêtât. Il est l'auteur de la *Mappemonde papistique;* le pesant et violent radotage de cette satire contre Rome ne lui fait pas grand honneur, et seuls quelques traits d'esprit, d'un esprit aiguisé et fin, rappellent le de Bèze de l'*Epistola magistri Passavanti,* le plus attique et le plus divertissant des libelles anticatholiques. Il a d'autres diatribes protestantes à son actif; nous ne nous y arrêterons pas davantage qu'à ses *Sermons.* Ce qui nous intéresse le plus, littérairement, c'est sans conteste la *Vie de Calvin,* une biographie claire, fidèle et chaude, dont la simple beauté ne saurait être trop louée, et l'*Histoire ecclésiastique des Eglises réformées du royaume de France,* qui est non seulement un recueil collectif auquel de Bèze aurait pris une certaine part, comme on l'admet en général, mais un ouvrage dont il fut le principal rédacteur. De récentes découvertes ont levé toutes les obscurités sur ce point[1].

La Réforme, qui a produit des hommes éminents, a laissé de précieuses et durables institutions dans la Suisse romande, des bibliothèques, des écoles, des collèges, et les académies de Lausanne et de Genève, où se formera l'armée des apôtres de l'idée protestante. Les grands réformateurs, de leur côté, eurent des disciples et des émules, — des orateurs, des controversistes, des savants, peu ou point d'écrivains de marque, il est vrai. A part Froment et de Chandieu, que nous retrouverons, à part encore le polygraphe Simon Goulart, tous ces théologiens ne sont guère sortis de leur théologie, ou ne s'en sont évadés que

[1] *Hist. litt. de la Suisse romande,* l. c. II, p. 618.

pour y rentrer bientôt sans avoir tracé un sillon profond dans l'histoire des lettres.

II

On a vu que, Viret excepté, la Réforme ne suscita, dans la Suisse française, aucun auteur national. Il n'est pas douteux qu'elle ne fut pour rien dans le talent, sinon dans les œuvres, de trois chroniqueurs qui sont bien de leur pays. Je ne songe ni à Jean Balard, ni à Roset, ni à Savyon ; je ne m'occuperai que de Jeanne de Jussie, de François Bonivard, de Pierre de Pierrefleur, quoiqu'il importe de dire que les très calvinistes *Chroniques de Genève,* du syndic Michel Roset, tout récemment éditées par M. H. Fazy, sont solides et d'une noble simplicité.

Elle n'est décidément pas banale, la curieuse et vivante relation de l'établissement du calvinisme — de l'hérésie — à Genève, rédigée par une femme, *Jeanne de Jussie*, qui était religieuse de Sainte-Claire dans la ville maudite au début de la Réforme. Son *Levain du calvinisme* (1535) est un petit livre passionné et candide, qui a toute la vivacité et le charme de la littérature de premier jet.

L'écrivain, à coup sûr le plus original et le plus remarquable de la Suisse romande au XVIe siècle, est un homme dont la légende et la poésie ont fait un héros, dont la critique et l'histoire font tout bonnement un patriote prudent, mais malchanceux, un joyeux épicurien fort ennuyé par la discipline calviniste, et encore, et surtout, un chroniqueur plein de

verve, un polémiste excellemment doué, un prosateur exquis, incorrect, si vous voulez, et prolixe, exquis malgré tout et extrêmement savoureux. J'entends François Bonivard (1493 à 1570), le « prisonnier de Chillon », immortalisé par lord Byron. Le Bonivard de la réalité n'est point aussi romanesque, il est plus terre-à-terre, mais plus intelligent que celui de la légende.

Bonivard avait un pied dans les ordres. Le prieuré de Saint-Victor, qu'il tenait d'un de ses oncles, était de quelque importance pour la défense de Genève. Il prit le parti des Genevois contre la Savoie, sans ardeur. Le duc, qui l'avait initié de 1519 à 1521 aux vertus héroïques en l'enfermant à Gex, le garda, de 1530 à 1536, au château de Chillon, dont Bonivard ne serait peut-être pas sorti si les Bernois ne s'étaient avisés de la conquête du Pays de Vaud. Il revint à Genève, embrassa mollement le protestantisme, se maria quatre fois, ne connut point le bonheur conjugal, vécut aussi gaîment que le lui permirent les ordonnances de Calvin, essuya plus d'une réprimande du Consistoire, fit beaucoup de dettes et laissa de nombreux manuscrits.

Ses *Chroniques de Genève* révèlent moins un patient fureteur, un érudit minutieux, un brave savant très consciencieux et très impersonnel, qu'un conteur aimable et de vive humeur, ni très exact d'ailleurs, ni très complet, un habile flatteur du pouvoir, un narrateur dont la fantaisie et l'entrain ne tarissent jamais. « Il suffit que l'historien ne mente pas, » a-t-il dit. Cette devise est tout le programme de Bonivard : il suffit que « l'historien ne mente pas » ; qu'il invente, qu'il arrange, qu'il se plaise aux boutades et même aux farces, qu'il soit prodigue d'encens pour ses amis, de horions à l'adresse des autres, il n'a pas « menti », ce qu'on appelle mentir, et le chroniqueur est satis-

fait de son œuvre. Il serait injuste de ne pas ajouter que, l'un des premiers, il eut à cœur d'entreprendre des recherches sérieuses et de puiser aux sources, que, l'un des premiers également, il s'est débarrassé du fatras encombrant de ses devanciers, descriptions fastidieuses, insignifiants détails, traditions et légendes naïves ou ridicules, pour expliquer les hommes et aller au fond des choses. Il y a là presque un commencement de philosophie de l'histoire.

Le Conseil ne l'autorisa point à imprimer ses *Chroniques*, dont la langue familière et la liberté du ton inquiétèrent et déplurent. Bonivard posera-t-il la plume pour se venger de ses déboires d'auteur? Pas le moins du monde. Il n'ignore point qu'on ne boude pas impunément dans la Genève de Calvin. Et, plutôt que de montrer du dépit, il s'alliera, car il n'a pas davantage de scrupules que d'amour-propre, à ce redoutable Calvin, pour écraser les « libertins », des Genevois selon son cœur, au fond, et des Genevois de vieille roche, qui avaient le tort de s'élever contre la dictature, austère et vexatoire sans doute, mais indestructible du réformateur. Ses goûts, son passé, ses amitiés, le poussaient vers l'opposition ; ses dettes et le souci de son repos l'engagèrent à entrer au service du plus fort. Que sera son libelle *De l'ancienne et nouvelle police de Genève ?* Un fougueux réquisitoire contre des hommes dont tout le crime fut, quand on y réfléchit bien, de vouloir rester les maîtres chez eux. Mais que de malice et d'esprit dans ce pamphlet intéressé ! Que de portraits, d'un pittoresque et d'une vie extraordinaires, quel mouvement et quel brio dans le récit ! Que de jolies historiettes, semées en prodigue, à travers les pages du livre ! Quel large et vigoureux tableau enfin des progrès accomplis à Genève sous l'influence de Calvin, dans les mœurs, la législation, l'instruction publique !

Dans son ouvrage *De la noblesse et de ses offices*, le jurisconsulte et le politique, bien que leur mérite ne soit pas mince, s'effacent devant le moraliste incisif et l'écrivain; le style, nourri, nerveux, plein de saillies et si prime-sautier dans son allure débraillée, est un modèle, non point de correction ni d'élégance, mais de naturel, d'aisance et de rapidité. Ah! la piquante et cruelle exécution de la noblesse du temps et l'ingénieuse peinture des « corruptions » de tous les régimes qui ne sont pas celui de la Genève calviniste!

L'*Advis et devis de la source de l'idolâtrie et tyrannie papale* est une satire virulente dirigée contre le Saint-Siège. On devine, à l'étiquette, le contenu de cette diatribe; l'*Advis et devis* n'en a pas moins une réelle valeur historique, Bonivard connaissant fort bien l'Italie qu'il avait visitée en 1517 et 1518. Mais je préfère au polémiste protestant l'auteur de l'*Advis et devis des difformes réformateurs*, où il ne craint pas d'englober Genève et Rome dans ce jugement: « Nous nous vantons, toutes les deux parties, de prêcher Christ crucifié et disons vrai, car nous le laissons crucifié et nu en l'arbre de la croix, et jouons à beaux dés au pied d'icelle croix, pour savoir qui aura sa robe. » Ce n'est là qu'un accès de franchise et de courage; le petit livre des « difformes réformateurs » est l'acte le plus honorable de toute la carrière de Bonivard.

Je signalerai encore son *Advis et devis de mensonge*, son *Amartigénée*, une sorte de traité des sources du péché, son *Advis et devis des langues*, un essai bien informe, bien superficiel aussi, de philologie comparée et de grammaire historique; j'aimerais passer sous silence ses poésies, qui n'eussent point inspiré lord Byron, tant elles sont d'une plate et laborieuse médiocrité.

M'arrêterai-je un instant devant l'énigmatique figure

du réfugié français *Antoine Froment*, qui « dégénéra en ivraie », selon la dure expression de Calvin, mais qui a composé une œuvre singulièrement attachante et d'un accent bien personnel : *Les actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, — de l'excellente chronique de bon pamphlétaire huguenot ? J'ai hâte de signaler au moins un brave homme, paisible et presque impartial, dans cette nomenclature de batailleurs. C'est *Pierre de Pierrefleur*, banneret de la ville d'Orbe où naquit Viret, l'auteur de *Mémoires*, naïfs à coup sûr et alourdis de bien des détails puérils, précieux cependant par l'exactitude et l'abondance des renseignements sur la vie vaudoise au XVIe siècle. Pierrefleur est catholique ; il sera le témoin attristé et résigné des progrès de la Réforme dans son pays. Il narre sans s'indigner, toujours du même ton, avec, parfois, un brin de bonhomie narquoise, avec ce « coin moqueur » dont parle Juste Olivier. Pauvre écrivain, d'ailleurs : âme douce et sage de philosophe égaré au milieu du tapage de son temps et qui nous livre, sans art, des impressions fidèles que ni l'intérêt, ni la passion n'ont troublées.

Quelques théoriciens politiques et quelques historiens nous appellent. On connaît du moins le nom de cet *Innocent Gentillet*, qui avait occupé un poste élevé dans la magistrature judiciaire, à Grenoble, et qui, réfugié à Genève après la Saint-Barthélemy, publia en 1576 son *Anti-Machiavel*, réfutation digne, grave et serrée des doctrines développées dans *Le Prince*. Gentillet, esprit tolérant, nous dirions libéral aujourd'hui, affirme la suprématie des principes du droit et de la justice sur les exigences de la raison d'Etat et les caprices des rois. Il conseille à la France de sacrifier la monarchie absolue à la monarchie constitutionnelle. Ce livre, qui eut un grand retentissement, fut suivi de quelques autres, parmi lesquels il faut citer un habile

et substantiel traité, le *Bureau du Concile de Trente*, où toutes les décisions de la fameuse assemblée sont étudiées par un érudit et un polémiste qui s'efforce d'en « ébranler le fondement ». Moins bien armé de science et de dialectique, *Louis Turquet de Mayerne* a composé une *Monarchie aristo-démocratique*, dans laquelle il conclut également en faveur de la royauté constitutionnelle, en émettant, par surcroît, certaines idées hardies et fécondes, celle-ci entre autres, que professera plus d'un auteur protestant au XVI[e] siècle : la souveraineté « part de la masse du peuple et peut y retourner en cas de tyrannie. » Rousseau devait, deux cents ans plus tard, reprendre ces vieilles notions de démocratie que la Réforme avait déposées sur le sol genevois et qu'elle n'y avait point fait mûrir. L'*Histoire générale d'Espagne* de Turquet de Mayerne est un pesant in-folio de quinze cents pages ; l'esprit curieux de tout et le novateur s'y montrent bien davantage que le savant et l'écrivain.

Mais voici une œuvre d'éloquence et de foi, un « livre merveilleux, a dit Michelet, et qui met dans l'ombre tous les livres du temps, car celui-ci n'est pas une simple parole, c'est un acte d'un bout à l'autre, et un acte sublime. » Qui n'a parcouru le *Livre des Martyrs* du réfugié français et bourgeois de Genève *Jean Crespin?* Le *Livre des Martyrs* parut d'abord en latin ; bientôt traduit en langue vulgaire par Simon Goulart, il devint une source de vie pour les croyants, de fervent courage pour les persécutés, de souverain enthousiasme pour les victimes. C'est l'épopée tragique et sacrée du protestantisme ; et, de ce long martyrologe, un alleluia sans fin d'allégresse et de triomphe monte vers Dieu, comme si, pour tous les héros de l'échafaud et du bûcher, il y avait dans la souffrance en Christ une infinie et divine volupté. « Que je suis heureux ! » Tel est le cri suprême, au milieu des

flammes, sous la hache qui se lève. « Que je suis heureux ! » La mort est-elle autre chose que la grande libératrice ouvrant, toutes larges, les portes du ciel ?

Quel contraste entre le *Livre des Martyrs* et les *Antiquités helvétiques* du Fribourgeois *François Guillimann!* Salluste après Plutarque, un procès-verbal d'histoire, après les effusions lyriques du panégyriste ! Les *Antiquités helvétiques*, écrites en latin, constituent le premier travail de quelque valeur sur les origines de la Suisse, et c'est pourquoi je m'y arrête; elles témoignent d'une belle indépendance de caractère et d'une intelligence aussi résolue que distinguée. Guillimann, bravant les colères d'un faux patriotisme, part vaillamment en guerre contre la légende, cherche avant tout la vérité. Sa manière est sobre, un peu courte ; c'est de l'érudition de bon aloi et de bonne foi.

Il serait permis, je crois, à ne pas y regarder de trop près, de ranger parmi les écrivains de la Suisse romande Agrippa d'Aubigné (1550 à 1630), le poète du *Printemps* et des *Tragiques*, l'auteur de l'*Histoire universelle* et de quelques-uns des meilleurs pamphlets du siècle. Il ne s'est fixé à Genève qu'en 1620, aux heures de fatigue et de vieillesse ; il s'y est éteint, en diplomate et en stratégiste qui s'agitait dans l'horreur du repos. La Suisse fournit un asile au vieux soldat de la plume et de l'épée ; le séjour de d'Aubigné à Genève ne compte pas dans sa carrière littéraire.

III

La Suisse a, en revanche, des droits moins contestables sur nombre de jurisconsultes et d'humanistes qui, forcés de quitter leur patrie d'origine, ont vécu et travaillé dans leur patrie d'adoption. Non seulement Hotman et Scaliger viennent lui demander un abri temporaire ; elle accueille et garde les Denys Godefroy et les Germain Colladon, les Baduel et les Casaubon, les Mathurin Cordier et la brillante dynastie scientifique des Estienne. La Réformation va continuer la Renaissance dans l'œuvre de restauration des études classiques. Et Genève sera l'un des centres où s'installent, comme dans une maison hospitalière, les initiateurs du retour à l'antiquité. Parmi ces derniers, *Robert Estienne*, qui a déjà publié son *Thesaurus linguæ latinæ*, fonde à Genève en 1550, une imprimerie florissante qui sera un temps l'imprimerie officielle du protestantisme français et qui, du même coup, restituera au monde, dans des éditions admirables pour l'exactitude du texte et la richesse des commentaires, les plus purs trésors des littératures grecque et romaine.

Mais son fils, HENRI ESTIENNE (1532 à 1592), a joué un rôle autrement important dans l'histoire des lettres françaises ; il est l'une des individualités littéraires les plus originales et les plus robustes de son siècle. Helléniste, il peut rivaliser avec de Budé, et son *Thesaurus linguæ grecæ*[1] est encore apprécié par nos

[1] Réimprimé et complété dans la magnifique édition Didot, en 9 vol. in-folio (1831-1865).

philologues; écrivain français, il est un de ceux qui ont « dénoué la langue » et qui ont défendu le génie national contre la malfaisante influence de l'italianisme; philosophe, moraliste, polémiste, pamphlétaire, grammairien, historien, il fut l'un de ces libres et féconds esprits universels que ni la discipline calviniste, ni les fatalités d'une existence poursuivie par le chagrin et la mauvaise fortune, n'empêchèrent de laisser des œuvres ingénieuses et des œuvres durables dans presque toutes les sphères de l'activité intellectuelle. Lisez son *Apologie d'Hérodote*, où il s'élève avec tant de vigueur contre la tradition qui représentait, non sans quelque raison, l'historien grec comme un conteur mensonger ou crédule! Lisez surtout le tableau qu'il y trace de la société contemporaine, et demandez-vous, avec Estienne, si l'écrasant témoignage que les discordes, les désordres, les scandales, les horreurs du siècle rendent de la perversité des hommes est un motif suffisant de la nier? Vous jugerez le défenseur d'Hérodote bien verbeux quelquefois et paradoxal, et d'une intrépidité de grivoiserie telle, et par endroits, d'un calvinisme si hargneux, que l'*Apologie* vous paraîtra un livre tout ensemble excellent et détestable. L'excellent y domine cependant : que d'aperçus, que de renseignements de prix, et quelle verve, un peu grosse, je le concède, et que de vérités dans ces pages improvisées par l'une des lumières de l'humanisme et le meilleur élève de Rabelais!

Je ne crois pas que le *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de Catherine de Médicis*, prêté à Estienne par certains critiques, soit réellement de lui. En effet, que reproche-t-on à la reine-mère, dans ce libelle? De détruire la noblesse française, qui tenait fort peu de place dans le cœur d'Estienne. Au surplus, ni le style, ni même le ton de l'ouvrage, ne fournissent des arguments à ceux qui ont conclu,

ne peut être attribué à E.

pour ce *Discours*, à la paternité littéraire de l'imprimeur genevois. Mais il semble qu'il soit bien l'auteur du *Moyen de parvenir* (1580), où Nodier, Gaullieur, Blavignac, ont vu la griffe d'Henri Estienne, tandis que Blanchemain, Paul Lacroix, en font honneur à Béroalde de Verville, mauvais poète incapable de produire une telle œuvre, même dans ce qu'elle offre de pauvres ou lourdes trivialités. S'il y a, dans le *Moyen*, du dévergondage, des obscénités, une sorte de rage de sarcasme et de médisance, il y a aussi une dextérité dans le maniement de l'ironie, des raffinements de satire, une débauche d'imagination et d'esprit qui n'annoncent pas un barbouilleur. Et de frappantes analogies de style, et une parfaite connaissance des choses de Genève, et l'équitable répartition des coups sur les catholiques et les huguenots, et bien d'autres particularités trahissent l'anonymat du « Pantagruel de Genève ». Oh ! le tout est rabelaisien sans grande philosophie. Et pourtant, la comédie du monde qu'Estienne étale sous nos yeux, dans une profusion d'anecdotes scabreuses, d'observations saugrenues, de mordantes réflexions, de folles plaisanteries, n'est-elle pas de l'homme qui écrivit l'*Apologie d'Hérodote* ?

Henri Estienne nous a laissé quelques ouvrages qui constituent, sinon un exposé définitif, du moins une esquisse admirablement crayonnée des origines, des métamorphoses et des beautés de la langue française. Son *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, gageure brillante plutôt que démonstration solide, fut suivi, à plus de dix années de distance, des *Deux dialogues du nouveau langage français italianisé* et de la *Précellence du langage français*, où Estienne s'applique à détruire les plantes parasites qui menacent d'étouffer, à tout le moins de corrompre, l'idiome national. A-t-on jamais exalté avec plus de chaleur et d'amour, cette langue, si douce qu'à la parler

Les femmes sur la lèvre en gardent le sourire ?

Mais elle est « excellente entre les excellentes », mais elle a « la gravité, la gentillesse, la bonne grâce », la richesse, — le nécessaire « à rechange », et le superflu. Estienne comprend que la langue est comme la fleur de la race et le bien le plus cher de la patrie. Ce qu'il dit, c'est « en qualité de vrai Français, natif du cœur de la France. » Le patriote et le savant sont tout entiers dans ces livres qui eurent, outre le mérite d'actualité, l'honneur du triomphe, car enfin c'est bien un peu à Henri Estienne que l'on doit la défaite de l'italianisme dans la littérature française.

IV

La Réforme, prolongement de la Renaissance par plus d'un côté, n'aura pas que des dogmatistes, des orateurs, des historiens, des polémistes et des érudits; elle aura sa poésie qui, reconnaissons-le tout de suite, n'a pas enfanté de chef-d'œuvre dans la Suisse romande. Cette poésie, effectivement, sera moins du sentiment et de l'art qu'un moyen et qu'une arme. La prose ne suffit plus à combattre Rome; on jette sa lyre à la tête de l'ennemie.

La satire huguenote, pour commencer par elle, n'aura rien d'attique à l'ordinaire. Elle sera raisonneuse, massive et brutale. Comment donc aurait-elle

la bonhomie narquoise ou le scepticisme spirituel, les grâces, les finesses, les sous-entendus de l'ironie littéraire ? Elle distribue des coups en alignant des vers. Un horion bien asséné rachète un alexandrin mal bâti. Il n'est pas besoin de tant de façons, de jolis traits, de savantes subtilités, de beau style, pour assommer son adversaire.

Conrad Badius, imprimeur renommé et bon humaniste, établi à Genève dès 1554, fut l'un des plus féconds parmi ces versificateurs de troisième et ces bretteurs lettrés de premier ordre qui rimèrent de féroces pamphlets huguenots. Il est l'auteur des *Satires chrétiennes* (1560), où cet « Antéchrist de pape » est fort malmené, et de la *Comédie du pape malade*, qui est d'un tissu plus grossier encore. On a longtemps attribué à Th. de Bèze cette dernière diatribe, dont le sujet tient en un « argument » qui peut se résumer ainsi : Le pape, « prochain de la mort », sent bien qu'il n'a plus de secours qu'en Satan et travaille de toutes ses forces pour le diable. Le « chef abominable » périra, naturellement,

Mais Dieu, avec sa vérité,
Vivra en toute éternité
Au milieu de sa pauvre Eglise
Que tant on outrage et méprise,
Faisant cesser ses cris et pleurs
Et changeant en ris ses douleurs.

Je n'ai que trop insisté. Je ne sais vraiment s'il importe de signaler le *Marchand converti* de Jean Crespin et d'autres œuvres de la même insignifiance. Que n'ai-je le droit de m'arrêter aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ? Elles n'appartiennent qu'à la France.

Serait-ce vain amusement de curieux que de consacrer un bout de page aux satires anti-ronsardiennes du pasteur calviniste *Antoine de Chandieu* ?

Ronsard avait, dans son *Discours sur les misères du Temps*, rendu les huguenots responsables de tous les malheurs de cette France, qu'ils ont

Violée, assassinée, à force dépouillée.

Un an après le *Discours*, en 1563, parurent trois *Réponses*, signées de pseudonymes qui cachaient un seul nom d'auteur, celui de Chandieu. Les *Réponses* sont assurément d'une forme plus fruste que celle du *Discours;* elles ont autant d'éloquence et même quelque chose de plus sincère et de plus vibrant. Elles sont de la main du poète qui composa l'*Ode sur les misères des églises françaises :*

Quoi plus ? L'air, les champs, les rivières,
Sont témoins que mains meurtrières
Vous ont ôté vie et repos ;
L'air retentit de cris et plaintes,
De sang les rivières sont teintes,
Les champs blanchissent de nos os.

Elles ont aussi du mordant et du nerf. Ronsard ne dut-il pas être piqué au vif, lui, l'homme le plus adulé de France, par des vers de cette incisive façon :

...Ta Muse lasse
Ennuie l'auditeur d'une voix lente et basse.
Tu ferais mieux pour toi t'en aller à l'écart
Murmurer tes discours sans mesure et sans art,
Que de les publier et de toi les distraire
Pour servir de cornets chez un apothicaire.

Ces vers, le dernier surtout, nous offrent d'agréables surprises. Cela sonne, comme une fanfare, au milieu de la grosse et monotone artillerie du pamphlet huguenot.

Le théâtre nous réserve de même quelques bonnes aubaines. Tandis qu'en France, l'ordonnance de 1548 interdisant la représentation des mystères, condamne momentanément le théâtre national au mutisme, — à Genève, à Neuchâtel, à Lausanne, à Fribourg, à Saint-Maurice, à Porrentruy, moralités, comédies, pastorales, amusent un public friand de spectacles. Assurément, des théologiens plus calvinistes que Calvin vont fulminer contre la dépravation par les tréteaux; mais, jusqu'à la fin du siècle et grâce à Th. de Bèze, dramaturge lui-même, les scènes romandes ne chômeront point. Sur terre catholique, il est à peine besoin de dire que les mystères n'ont rien perdu de leur force d'attraction.

Quelques noms et quelques œuvres sont dignes de mémoire. Ainsi la *Maladie de Chrétienté* (1533), moralité de *Thomas Malingre*, eut son heure de popularité. Il faut ajouter qu'elle est supérieure à la plupart des pièces contemporaines, sinon par la puissance de l'imagination, la richesse de la verve et l'adresse de la composition, du moins par la facilité, la correction et l'élégance relative de la langue.

Le *Sacrifice d'Abraham* de Th. de Bèze, une tragédie biblique, ou mieux, pour reprendre l'expression de Sayous, une « exhortation déguisée », nous enseigne que tel Abraham est prêt à immoler son fils, tel le chrétien doit être prêt à faire le don de sa vie et de celle des êtres les plus chers pour le triomphe de l'Evangile. Tout n'est pas d'un art très fin, ni très original, ni surtout très ramassé, dans cette dramatisation d'un des épisodes les plus poignants de l'Ancien Testament. Mais, et c'est là son mérite essentiel, les caractères des principaux personnages sont déjà marqués en traits profonds, Sarah, la mère humble et douce, Abraham, le sectaire farouche que l'amour paternel attendrira sans l'ébranler, Isaac, l'enfant qui

réclame d'abord « pitié pour sa jeunesse » pour ensuite tendre la gorge, sublime de soumission et de courage.

Cependant la *Comédie du monde malade*, de *Jacques Bienvenu*, l'emporte, comme œuvre d'art, sur les pièces de Malingre et de Th. de Bèze. Nous avons ici une véritable « comédie », à forme allégorique encore, mais une comédie. Les personnages en sont : le Temps qui court, Vérité, le Monde malade et quelques types bien vivants, eux, le juge, « maître fol », le prêtre, « vieux fol », le gentillâtre, « glorieux fol », le marchand, « jeune fol », le paysan, « fol niais », sans parler de Maître Aliboron, qui incarne la pédanterie grotesque de la petite science. Décidément, ce pauvre Monde est bien malade ! Qui le guérira ? qui même s'occupera de lui ? Maître Aliboron n'imagine pas d'autre remède, pour soigner le malheureux, que d'aller quérir un « tombereau ». Pendant son absence, le juge Bridoye entre en scène, « sonnant sa vielle, menant les autres fols après soi. » Et il débite ces couplets d'un tour singulièrement agile :

Un fol les autre promène
    Et les mène
Comme il veut à son plaisir.
Tous ensemble l'accompa(i)gnent,
    Et le baignent
En leur sot et fol désir.

Je suis celui qui commande
    A la bande...

...Je les fais pleurer et rire,
    Lire, écrire ;
Je leur montre leur leçon ;
D'autres fois, je leur grignote
    Une note
A la nouvelle façon.

Voilà comme, sans lanterne,
Je gouverne
Mes gens gaillards de cerveau,
Comme en la danse des bêtes,
Aux grand' fêtes,
Chaque âne conduit son veau.

Ces strophes ne sont-elles pas pimpantes et chantantes ?

Après un intermède assez plat entre Bridoye et les autres « fols », nous assistons à l'arrivée du Monde qu'Aliboron a logé dans un tombereau et qu'il commence « à mener une fois avant, une fois arrière », tout glorieux de son admirable remède :

Suis-je pas bien industrieux ?

Et de monter sur ses ergots, et de parader, et de se rengorger ainsi que font « les sots savants plus sots que des sots ignorants. » Il n'est toutefois pas fâché de rencontrer Bridoye et sa bande pour leur demander conseil. Un des « fols » prescrit « trois onces du jus du Concile de Trente. » A quoi le Monde répond :

Il est pour moi trop violent;
Faites-en aux chiens un clystère !

Les autres parlent à l'avenant. Mais on s'approche du malade, le palpe, le tâte, le déshabille. Et de le dévaliser sans pudeur, juge, prêtre, marchand, l'un s'emparant de la robe, l'autre du pourpoint, un troisième de la chaussure. Le Monde n'a-t-il pas la fièvre ? N'est-ce pas charité pure que de le préserver de la chaleur ? On lui taillera même barbe et cheveux. Puis, Bridoye opinera gravement :

Je gage qu'il est allégé.

Mais voici la Vérité, qui barre le chemin aux « fols » et les sermonne d'un ton courroucé, pendant que Bridoye et sa suite clament d'une seule voix :

Dame, nous ne vous cherchons pas.

Me serais-je oublié sans profit avec Bienvenu ? J'ai préféré donner une brève analyse de la *Comédie du monde malade,* plutôt que de me perdre dans l'*Ombre de Granier Stoffacher* de Joseph Duchêne, sire de la Violette, ou de vous ennuyer avec la *Pastorale* de cet intarissable Simon Goulart.

Il y a peu de chose à dire de la poésie lyrique. Ni les « chansons », les cantiques, de Thomas Malingre et d'Eustorg de Beaulieu, ni *Le grand miroir du Monde* de J. Duchêne, déjà nommé, ni les *Psaumes* de Th. de Bèze, ne réclament un moment d'attention. La Suisse romande n'aura, au XVIe siècle, qu'un poète lyrique, bien modeste encore, le pasteur *Blaise Hory,* un Neuchâtelois qui, dans sa cure de campagne sur les bords du lac de Bienne, chante doucement ses tristesses et ses amours. Le bruit et les querelles du siècle ne viennent pas jusqu'à lui. On s'injurie, on se provoque, on se bat ; il pleure sur la mort de sa « très aimée épouse », — quitte à se remarier l'an d'après :

En ma tristesse dolente,
    Je lamente ;
Tu me vois, Dieu tout-puissant,
Privé de ma tourterelle ;
    Je l'appelle,
Incessamment gémissant...

...Certes, la vie de l'homme
    S'en va comme
La belle fleur qui fleurit,

Puis, étant du chaud hâlée,
Ou gelée
De froidure, tôt périt.

L'accent n'est jamais plus pénétrant. Cette fraîche et tendre poésie repose néanmoins des diatribes et des satires avec lesquelles huguenots et catholiques se disputent la conquête du ciel.

CHAPITRE III

LE XVIIe SIÈCLE, ET LE XVIIIe JUSQU'A LA RÉVOLUTION

I. Le XVIIe siècle; siècle théologique. — II. Le XVIIIe siècle; caractères généraux. — III. La science et les précurseurs : Abauzit, de Crouzaz, Marie Huber, B.-L. de Muralt. — IV. Historiens. — V. Voltaire à Genève ; Jean-Jacques Rousseau, les origines et l'influence de son génie; adversaires et disciples des philosophes : Vernet, Vernes, etc. — VI. Deux savants : Ch. Bonnet, H.-B. de Saussure. — VII. La politique et l'histoire : J.-R. Tronchin, F. d'Ivernois, Ph. Mallet, Besenval. — VIII. Histoire et critique littéraire : J. Senebier, Albert de Haller et ses jugements sur la littérature française, J.-H. Meister et la *Correspondance* de Grimm, P. Clément, H.-D. Chaillet et le *Journal helvétique*. — IX. La poésie.

I

Le siècle de Calvin s'est passé sous les armes. Les belligérants se sont mesurés tant de fois, et avec tant d'ardeur, que la fatigue a raison de leurs ambitions et de leurs haines. Le protestantisme français, en particulier, n'a plus rien à conquérir. Henri IV monte sur le trône de France. La paix est conclue... Mais des guerriers qui ne guerroient plus, des polémistes qui ne polémisent plus, des théologiens qui ne s'excommunient plus, s'ennuieront dans le repos. Leur

fureur militante s'éteindrait-elle d'un jour à l'autre? Non, assurément. Contre qui la porter alors, sur qui frapper? On se déchirera tout à l'heure, en famille.

La lutte contre l'ennemi commun avait resserré en un solide faisceau toutes les forces de la Réforme. Les divergences de doctrines, les rivalités personnelles, les divisions latentes des sectes, avaient plus ou moins sommeillé au temps du péril. Le danger conjuré, le feu qui couvait sous la cendre se raviva et, en 1618, le synode de Dordrecht créa une scission profonde dans le calvinisme; la Réforme eut ses jansénistes. Il est vrai que les « Arminiens », les partisans de la grâce universelle, seront condamnés et décimés par leurs coreligionnaires orthodoxes, l'unité dans l'Eglise des persécutés valant bien un peu de persécution.

En Suisse, les débats théologiques s'engagèrent avec une âpreté de plus en plus inquiétante et confisquèrent à peu près toute l'activité littéraire du XVIIe siècle. On a voulu expliquer la stérilité de cette époque par l'édit de Nantes et l'arrêt subit de l'immigration française. S'il en était ainsi, c'est que, dans la France elle-même, sous Henri IV, sous Louis XIII, sous Louis XIV jusqu'en 1685, le protestantisme aurait été un facteur éminent dans la littérature du grand siècle. Que l'on y regarde sans parti-pris, et l'on se convaincra que la Réforme n'a pas donné à la France un seul écrivain de premier ordre, durant toute cette brillante période, qui va de Malherbe à Racine, Bossuet et Fénelon, en passant par Corneille, Pascal et Molière. Est-ce là pur hasard?

Le protestantisme est épuisé par le suprême effort de ses débuts, et, pour comble de malheur, il s'abîme dans les misérables subtilités de la controverse religieuse. C'est toujours son esprit qui domine les auteurs, mais comme rapetissé et tari. Et quand la révocation de l'édit de Nantes ramènera dans la Suisse

romande le flot de la proscription nouvelle, la littérature de ce pays n'en sera ni mieux ni plus mal; les quelques œuvres et les quelques hommes que l'intolérance de Louis XIV donnera au Refuge de Genève comptent à peine. Fontenelle, qui chanta la Révocation, qui tonna contre

L'hérésie élevant des temples odieux,

Fontenelle qui jeta ses fleurs de rhétorique sous les pieds des dragons de Louvois,

– On leur fit quelque violence
Mais que la violence est aimable à ce prix ! —

ce Fontenelle, sceptique et bel esprit, parlait aussi des « dangereux héros » dont la France s'était débarrassée. En vérité, la perte de ces « dangereux héros » fut plus fatale à la richesse de la France qu'à son génie et à sa gloire littéraires. Il n'y a là rien que de très naturel. Une littérature théologique, stimulée et fécondée par les nécessités de la lutte, forcée de recourir et de s'assouplir à tous les genres, peut avoir une belle saison. Bientôt, le zèle se ralentit, l'inspiration se glace; il reste des dogmatistes, des exégètes, des psalmistes, — des écrivains, non pas.

Les imprimeurs de Genève, Lausanne et Neuchâtel ne manquent pas de besogne. Mais si nous faisons abstraction de Jean Le Clerc, auquel je reviendrai à propos du Refuge hollandais, du voyageur Tavernier, qui est tout simplement un Suisse de passage, comme Gregorio Loti et tant d'autres, ou de S. Chappuzeau dont le théâtre appartient à la France, nous serons fort empêchés de citer plus d'une demi-douzaine de noms connus.

Parmi les pasteurs de Genève, je ne vois guère que

Jean-Alphonse Turrettini, le père du « néo-calvinisme », prédicant disert, dialecticien habile, penseur tolérant, qui bat en brèche le formalisme ecclésiastique et l'asservissante discipline des consciences plutôt qu'il ne s'en prend aux dogmes ; ses collaborateurs ou ses adversaires, gens fort distingués sans doute, n'ont aucune importance pour l'histoire des lettres. A Neuchâtel, *Jean-Frédéric Osterwald*, le « grand Osterwald », orateur éloquent, moraliste édifiant, n'est en somme qu'un vulgarisateur et un traducteur en théologie.

L'humanisme est représenté par le fils d'Isaac Casaubon, Etienne Leclerc, Pyrame de Candolle, quelques autres ; la philosophie par *Jean-Robert Chouet*, bon disciple de Descartes, un des premiers maîtres de Bayle. Et la littérature d'imagination ? Nous aurons tout dit, ou presque tout, quand nous aurons rappelé les *Entretiens des voyageurs sur mer* du citoyen de Genève Gédéon Flournois ; ce roman-satire, dirigé contre les jésuites, ne manque ni d'ingéniosité, ni d'entrain. Les poètes, eux, sont au-dessous du médiocre.

Les historiens et les chroniqueurs nous offriraient-ils quelques compensations ? Le *Citadin de Genève*, de Jean Sarasin, est un solide et virulent pamphlet historique à l'adresse de la Savoie ; le *Mercure suisse*, de Frédéric Spanheïm, un très sage et très courageux traité de morale politique à l'usage des Confédérés et un tableau de la situation du pays pendant la dernière période de la guerre de Trente ans ; il y aurait enfin beaucoup à glaner dans les *Mémoires* inédits d'Ezéchiel de Spanheim, fils du précédent, envoyé extraordinaire de l'Electeur de Brandebourg à Paris, comme aussi dans les *Mémoires*, publiés il y a un demi-siècle seulement, du chancelier *Georges de Montmollin*, qui sont précieux pour l'histoire de Neuchâtel, œuvre d'un esprit sagace et d'un écrivain savoureux.

II

On a pu, ou l'on pourra constater que, jusqu'à Rousseau, le génie local a été violemment refoulé par le génie protestant. La Suisse romande fut « calvinisée », deux cents ans durant. Ployant sous une discipline morale qui ne souffrait pas d'écarts, Genevois, Vaudois, Neuchâtelois, durent renoncer à presque toutes leurs qualités et à tous leurs défauts d'avant la Réforme, goût de l'indépendance, facile conception de la vie, passion des spectacles et des fêtes, insouciance et belle humeur natives. Mais, dès les premières années du XVIIIe siècle, se lève un vent de liberté.

Le régime de l'austère ennui, de la compression jalouse, du devoir sérieux et triste, va être discuté et subir des assauts de plus en plus rudes. Vers 1720 ou 1730 déjà, l'esprit national se réveille et, nouvel Epiménide qui s'étonne d'avoir dormi si longtemps, tourne avec une joie inquiète ses regards du côté d'un avenir qui sera très différent du passé. Le néo-calvinisme aura beaucoup contribué à cette résurrection. N'a-t-il pas rompu avec les traditions d'une religion étroite et policière ? N'a-t-il pas lâché les rênes à l'Eglise, et, partant, aux fidèles ? Ceux-ci ne seront plus désormais les soldats, menés à la baguette, d'un christianisme draconien ; ils s'émanciperont, ils déserteront même, non sans désinvolture.

La Réforme a néanmoins gravé son signe trop profondément sur le pays dont elle a fait la conquête, pour que son œuvre de deux siècles soit effacée d'un

jour. Si les divers types romands renaissent et s'affirment, avec leurs idiosyncrasies originaires, si l'on revoit une Genève turbulente, intelligente et active, des Vaudois indolents, paisibles et rêveurs, des Neuchâtelois fins, déliés et pétulants, il subsiste entre eux un air, et même un lien étroit, de parenté morale qu'ils doivent à Calvin. Les vertus et les travers que la Réforme leur a dispensés s'émoussent sans disparaître ; ils conserveront, en littérature tout au moins, une gravité volontiers empesée, une timidité d'esprit qui ne sera peut-être qu'un reste de vénération, ou de prudence, une grande curiosité et un vif besoin de s'instruire, une remarquable puissance d'assimilation qui compensera l'indigence de la faculté imaginative, — et un style, qui ne se débarrassera pas aisément de ses emprunts au « style réfugié », à ce français d'exil et de théologie, dont la pesante syntaxe, les archaïsmes revêches, le vocabulaire attardé, s'étalent si complaisamment dans l'œuvre d'un Jurieu ou d'un de Crouzaz. Le livre, ils ne l'ont guère compris, pendant deux siècles, que sous la forme de traités religieux composés dans une langue spéciale qui n'était pas celle du siècle, qui avait à peine changé depuis Calvin ; ils continueront un peu à envisager l'usage de la parole écrite comme une fonction sacerdotale, et l'on s'en apercevra.

Quoi qu'il en soit, la littérature de la Suisse occidentale justifiera dorénavant la théorie de la race et du climat. Les écrivains de cette contrée seront encore protestants, ils seront la plupart nettement genevois, neuchâtelois ou vaudois. « Qu'est-ce que le mouvement littéraire dans la Suisse romande ? s'écriait Amiel. Un corps qui cherche une âme. » Le penseur du *Journal intime* se posait cette question et y faisait cette réponse, dans un opuscule publié il y a quelque quarante ans. La question et la réponse eussent été de

saison en 1720. Mais on peut dire que, dès cette date, l'âme a rencontré le corps et l'habite, sans trop révéler sa présence, ajouterai-je. La Suisse romande est arrivée à une sorte de demi-autonomie intellectuelle, elle n'est plus une simple dépendance, une province quelconque de l'esprit protestant.

Cette terre était trop petite cependant pour exclusivement « vivre de sa vie ». Il faut à une pensée qui s'affranchit, de l'espace et de larges horizons. Où les trouver, sinon en France ? Et nos auteurs qui traversèrent le siècle de Louis XIV sans en avoir admiré, ou connu, ou même soupçonné les principaux chefs-d'œuvre littéraires, quand ces chefs-d'œuvre ne touchaient pas à la théologie par quelque point, subiront désormais, et de plus en plus, l'ascendant du génie français.

III

Le XVIIIe siècle s'ouvre en Suisse par un beau mouvement scientifique. A la science purement spéculative des époques antérieures, se substituera la science expérimentale. L'ère des découvertes succède à celle de la métaphysique.

Genève, qui fut et qui reste une pépinière de savants, verra quelques-uns de ses enfants, l'astronome N. Fatio, les physiciens Cramer et Calandrini, acquérir une renommée européenne. Louis Bourguet, à Neuchâtel, est un initiateur dans le domaine de la géologie ; le Vaudois Loys de Cheseaux marche sur ses traces. Or la science vit, non de la foi qui accepte,

mais de la raison qui contrôle. Et peu à peu se forme cette « atmosphère morale et religieuse », dont a parlé Sainte-Beuve, « qui permettait d'être à la fois, dans une certaine mesure, chrétien, philosophe, géomètre et physicien, homme d'expérience, d'examen, de doute respectueux et de foi. » Ces savants, au surplus, sont ou veulent être des écrivains. Bourguet fonde le *Journal helvétique* — appelé un temps *Mercure suisse*, — qui fut, pendant plus d'un demi-siècle, l'organe bien inégal, souvent détestable, de tous les hommes cultivant lettres, sciences ou arts dans la Suisse française. Mais les savants qui ne dédaignent pas d'être des écrivains sont bientôt des philosophes. Et la philosophie, encore craintive, encore enveloppée de condescendance et de respect, brisera petit à petit le cadre de la dogmatique officielle; Jean-Jacques aura des précurseurs.

C'est d'abord *Firmin Abauzit*, « le vénérable et vertueux vieillard » dont les mérites et la sagesse sont exaltés en une curieuse page de la *Nouvelle Héloïse*, un penseur tolérant et presque hardi, un fin polémiste, un érudit, mais surtout, dirai-je avec Sayous, « un grand prêteur d'idées, » qui s'est dépensé dans une correspondance extrêmement nourrie avec toutes les célébrités de son temps, et qui n'a pas eu le loisir ou la volonté de faire un livre. Ses *Œuvres posthumes*, même dans le texte non expurgé publié par l'historien genevois Bérenger, ne nous donnent que les miettes de son talent. Il faut citer, à côté d'Abauzit, *J.-P. de Crouzaz*, un professeur de Lausanne, qui affichait son orthodoxie et n'en coquetait pas moins avec Voltaire. Ce théologien rigide, doublé d'un bel esprit accommodant, est l'auteur de nombreux ouvrages ; il suffira de mentionner son *Traité de l'éducation des enfants*, où des aperçus ingénieux et neufs sont noyés dans beaucoup de fatras, un excellent *Discours sur le pé-*

dantisme, renfermant tout un plan de réformes en matière d'instruction publique, enfin un *Traité du beau* (1715), où il continue les recherches de Platon et d'Aristote sur les caractères du Beau, devançant de plus d'un quart de siècle l'*Essai* du P. André, que Victor Cousin signalait comme le premier traité d'esthétique dû à une plume française. Malheureusement, la prose de Crouzaz est de la pure prose du Refuge; l'écrivain a gâté le penseur, le novateur et le savant.

J'ai hâte d'en venir à *Marie Huber*, qui ne fut ni la « prophétesse », ni la « belle sybille des Alpes », dont parle Lamartine, mais tout simplement une vieille fille originale, d'un noble caractère, d'un libre esprit et d'un grand courage. Elle a, dans son *Monde fol préféré au monde sage*, dans son *Système des théologiens anciens et modernes*, dans sa *Religion essentielle* (1732), le plus important de ses livres et le plus audacieux, rédigé, d'un style sec et un peu dur, une abondante et vigoureuse préface de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Ne réduit-elle pas la religion « en ces trois articles : un Dieu, une Providence, un autre monde ? » Les chrétiens ne devraient-ils pas « faire consister l'étude de la religion uniquement à devenir des gens de bien ? » Sa doctrine n'est-elle pas, comme je l'ai démontré ailleurs, un déisme nettement défini ? C'est assurément dans Marie Huber qu'il faut chercher une des inspiratrices les plus directes de son compatriote Jean-Jacques Rousseau ; il l'a beaucoup pratiquée et en a beaucoup retenu. Et combien d'autres ont puisé dans ses ouvrages, Lessing[1] tout le premier ! Et quel retentissement n'eurent-ils pas dans tout le monde pensant !

Il est plus d'une fois question du Bernois BÉAT-

[1] *G.-E. Lessing*, von Danzel u. Guhrauer, 2te Aufl. 1881, II, p. 484.

Louis de Muralt (1665 à 1749) dans les œuvres du « citoyen de Genève. » Saint-Preux écrit à Mme de Wolmar : « Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses *Lettres* et vous choisissez son *Instinct divin*. Voyez comment il a fini ; déplorez les égarements de cet homme sage et songez à vous. Femme pieuse et chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ? » Nous choisissons les *Lettres*, avec Saint-Preux, car l'*Instinct divin* (1753) n'est qu'une assez lourde et fantasque dissertation de mystique. Les *Lettres*, en revanche, par quoi il convient d'entendre non point les *Lettres fanatiques* du même de Muralt, mais les *Lettres sur les Anglais et les Français*, — les *Lettres* sont l'un des livres les plus suggestifs, comme on dirait aujourd'hui, les plus substantiels, les plus piquants, et avec cela, les plus littéraires que la Suisse romande ait produits avant Rousseau. Cette appréciation de Sainte-Beuve est fort juste : « Muralt a dit bien des choses qu'on a répétées depuis avec moins de netteté et de franchise. » Et l'on pourrait ajouter qu'il est l'un des créateurs de la littérature cosmopolite en France [1]. Et enfin, n'est-ce pas lui, qui, le premier, signale aux Français le nom de Shakespeare, « un de leurs meilleurs anciens poètes, qui a mis une grande partie de leur histoire en tragédies [2] ? »

Muralt ne fut pas le [illegible] à introduire le nom de Sh. en France (v. [illegible])

L'auteur des *Lettres sur les Anglais et les Français* a dressé, longtemps avant Voltaire et Montesquieu — car ses *Lettres* furent achevées dans les dernières années du XVIIe siècle, bien qu'elles aient paru en 1725 seulement — l'inventaire intellectuel et moral de deux civilisations, avec une sincérité parfaite et une pénétrante profondeur. Si Muralt estime davantage les Anglais, il aime les Français, les Français « de mérite »

[1] *Revue de l'histoire littéraire de la France*, I, p. 8 et s. (article de M. J. Texte).

[2] *Revue contemporaine*, XXIII, p. 287 (article de Rathery).

tout particulièrement, qui sont « ce qu'il y a parmi les hommes de plus revenant. » Cueillez d'ailleurs quelques traits dans ses deux petits volumes ; vous aurez une idée approximative tout au moins de la manière de Muralt : « Les Français sont peut-être, de toutes les nations, la plus humaine ; ils méritent l'amitié des autres... Le Français fait de la vie une partie de plaisir, une promenade ; d'autres en font une affaire sérieuse, un voyage... Les Français peuvent se vanter d'avoir porté en bien des choses la bagatelle à sa perfection et de surpasser à cet égard tout le reste du monde... J'aimerais mieux faire la rencontre d'un Français, homme de mérite, que d'un homme de mérite anglais, comme il y aurait plus de plaisir de trouver un trésor en pièces d'or, dont on pourrait d'abord jouir, que d'en trouver un en lingots qu'il faudrait premièrement convertir en espèces... » C'est là de l'observation aiguë, et savoureuse, et ingénieuse, et mise en bon style qui n'a presque rien gardé de l'accent suisse, ni du ton « réfugié. » Béat de Muralt n'est pas un précurseur de Rousseau que par la liberté de jugement et l'inflexible droiture dont il a fait preuve en ses *Lettres sur les Anglais et les Français;* il l'est encore dans ses *Lettres fanatiques*, où il proteste vivement contre la théologie officielle, prêche la tolérance, affirme que le christianisme doit vivre non « de croyances littérales ou historiques », mais d'abnégation et de charité. Quelques années plus tard, une compatriote de Muralt, la spirituelle *Julie Bondeli* sera, à Berne, l'admiratrice de Rousseau et l'une des têtes les plus libres du siècle.

Les ouvrages de Marie Huber, d'Abauzit, de Muralt, de Crouzaz lui-même, n'ont rien révolutionné peut-être ; toujours est-il qu'ils apparaissent comme les symptômes significatifs d'un réveil de la conscience protestante et de l'esprit philosophique. Le génie na-

tional, emprisonné dans la formule et la règle calvinistes, se dégourdit et prend ses aises. Le regard perce l'horizon borné, l'âme quitte la geôle étroite des traditions et des dogmes. Des souffles nouveaux agitent et dirigent les lettres romandes.

IV

L'histoire, fort délaissée au XVII[e] siècle a, elle aussi, son heure de renaissance. La philosophie du droit et la politique donnent quelques œuvres dont on peut dire qu'elles ont acquis une rapide et durable autorité. La préface de à *J. Barbeyrac,* sa traduction du *Droit de la nature et des gens* de Puffendorf arrache ce compliment à Voltaire : « Barbeyrac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. » Montesquieu s'inspirera, pour son *Esprit des lois,* des clairs et substantiels *Principes du droit naturel et politique,* de *J. de Burlamachi.* Ce Genevois a certainement exercé quelque influence sur Jean-Jacques, au moins par réaction. On retrouve chez lui, à côté d'une théorie du pouvoir absolu et de la démonstration que la société civile n'est qu'un prolongement perfectionné de la société à l'état de nature, cette doctrine, familière aux polémistes réformés du XVI[e] siècle, que l'assemblée générale du peuple est souveraine en dernier ressort. *Emer de Wattel,* un des plus fameux jurisconsultes de l'époque, publiera son *Droit des gens,* qu'on n'a pas désappris de citer, ni même de consulter parfois.

Quant aux historiens, ils ont de moins hautes visées

et moins de talent sans doute qu'un Burlamachi ou un de Wattel. Leur ambition, pas plus que leur nom, ne dépassera la frontière. Ils eurent à cœur, et ce ne fut point là petite pensée, de préparer ou de créer l'histoire de leur pays.

Un modeste pasteur vaudois composa, entre 1720 et 1730, une *Histoire de la Réformation de la Suisse*, qui n'est pas un chef-d'œuvre de style, ni même un modèle d'érudition, quoiqu'elle reste le tableau le plus complet de l'établissement du protestantisme sur le sol helvétique; nous devons en outre à *Abraham Ruchat* un *Abrégé* de l'histoire ecclésiastique du Pays de Vaud et les *Délices de la Suisse*, copieuse description, à l'usage des gens du monde, de la patrie et de la vie suisses. *Loys de Bochat*, son compatriote et son émule, a travaillé pendant de longues années à ses *Mémoires critiques* « pour servir d'éclaircissements sur divers points de l'histoire ancienne de la Suisse et sur ses monuments d'antiquités... »

Mais il est prudent de renoncer à une nomenclature plus détaillée. A quoi servirait-il de mentionner en courant les travaux de Girard et de May, sur les régiments suisses à l'étranger, l'alerte résumé d'histoire suisse de de Watteville ? L'élan est donné ; le siècle a ses curiosités, ses hardiesses, ses passions, qui vont éclater, plus troublées mais plus fécondes.

V

On n'imagine pas un Voltaire s'installant à Genève et à Lausanne en 1650, ou même en 1700. On ne sera pas trop étonné d'y voir arriver, en 1754, le commen-

sal du grand Frédéric et l'auteur des *Lettres anglaises*. Les mœurs se sont adoucies, ou corrompues, comme l'on voudra, en même temps que s'affranchissaient les esprits. Les relations avec Paris sont plus fréquentes ; le fils du théologien Jean-Alphonse Turrettini ne pouvait plus quitter la capitale, où il s'était arrêté au cours d'un voyage de propagande financière en faveur d'œuvres protestantes ; et son mentor, le pasteur Jacob Vernet, écrivait au père dans une lettre — inédite — du 29 février 1733 : « Monsieur votre fils a attrapé trois jours de carnaval. Cela lui convenait fort. Il est bon d'avoir une idée de ce genre de folie qui, Dieu merci, est inconnu chez nous. » Le brave Vernet se faisait quelques illusions sur l'austérité de la Genève d'alors. Une aristocratie de négoce et de banque est en train de supplanter l'ancienne aristocratie. Une société nouvelle se forme, qui lit, discute, se promène, brasse les affaires, imagine des accommodements avec les traditions de sévère religiosité, ou les transgresse gaîment. Les officiers suisses au service de la France apportent, en rentrant au foyer, des habitudes et des goûts qui ne révoltent plus guère que les « prédicants. » Genève se polit, s'émancipe et s'amuse ; l'irrévérence même y fait du chemin. Ne lit-on point, par exemple, dans les registres du Consistoire genevois, à la date du 13 avril 1747, qu'un gros scandale a été provoqué un dimanche, en plein temple, « par les avocats et les étudiants en droit, qui critiquaient si haut le sermon, que cela faillit distraire le prédicateur ? » Voilà bien un signe des temps !

Voltaire peut venir.

C'est à Lausanne que Voltaire se fixa d'abord ; il passa trois hivers assez joyeux et fort paisibles dans la ville qui fut plus tard le séjour préféré de Gibbon. Sa vie à Genève sera infiniment plus compromettante pour le repos de la cité. Ce terrible homme a conçu

le projet, dont il ne démordra point, de doter les Genevois d'un théâtre, en dépit du Consistoire qui proteste bruyamment, et du Conseil qui s'indigne avec quelque mollesse. Il se jette dans les débats orageux du petit ménage de ses hôtes ; Genève sera, un peu grâce à lui, un volcan politique sans cesse en éruption. Il inspire, s'il ne dicte pas en partie, l'article « Genève » de l'*Encyclopédie*, où les pasteurs qui prêchaient dans la chaire de Calvin étaient représentés comme d'aimables sociniens, admettant « que le premier principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison. » La Vénérable Compagnie s'émeut, lance une déclaration solennelle dont — autre signe des temps ! — le Conseil « refuse de prendre connaissance... »

Résumerai-je ce morceau de haute comédie? Il est connu. Le séjour de Voltaire à Genève, puis à Ferney, aux portes de Genève, fut l'occasion d'un certain bouleversement moral et religieux. Deux siècles d'austérité calviniste déjà entamée résistèrent mal à vingt ans de petite guerre voltairienne et de cosmopolitisme, car Genève est devenue, — Voltaire, le docteur Tronchin et l'admirable situation géographique de cette résidence aidant, — une station, tout au moins un lieu de passage pour l'Europe qui court à ses curiosités, à ses engouements, à ses plaisirs et qui s'étourdit afin de ne pas entendre la rumeur montante de l'inévitable et prochain effondrement. Et Rousseau apparaît, avec la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, le *Contrat social !*

Le « citoyen de Genève », JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712 à 1778), eut une jeunesse tourmentée et vagabonde. Ses origines elles-mêmes furent, selon l'expression de M. Ritter, « un peu troubles et limoneuses », son père, homme de mœurs légères, l'une de ses tantes, fille de vertu facile. Il serait oiseux de ra-

conter son enfance, son apprentissage, sa fuite, sa conversion au catholicisme, ses amours avec Mme de Warens, son retour hypocrite ou politique au protestantisme, les mauvais procédés de ses compatriotes, ses polémiques, ses misères, sa folie. Il y aurait quelque prétention, d'autre part, à refaire une étude qui fournît, en quelques pages, des aperçus nouveaux sur son œuvre.

Peut-être sera-t-il plus profitable, et plus intéressant, de montrer ce que le génie de Rousseau doit à la Suisse romande, en dehors même des influences de la race et du milieu. Il est certain cependant, à ce dernier point de vue que nous nous bornons à toucher d'un mot, il est certain que diverses particularités du caractère et plus d'un signe du tempérament genevois se retrouvent dans Rousseau, mais du caractère et du tempérament genevois pétris par Calvin : de très vives préoccupations de moraliste et de prêcheur, la fierté rigide et l'humeur frondeuse du républicanisme huguenot, la manie raisonneuse, la passion de la dialectique, entretenues à Genève par deux siècles de controverse, l'impétuosité et l'emphase du sectaire et du tribun, la chaleur, l'énergie, l'indépendance ombrageuse d'une conscience et d'une âme de puritain, que sais-je encore ?

Il n'est pas de moment plus important pour l'histoire de son esprit et de ses idées que les jours d'Annecy, de Chambéry et des Charmettes. Je n'ignore point, qu'à Turin déjà, Rousseau était entré dans la familiarité de cet abbé Gaime, qu'on prit longtemps pour un personnage imaginaire et qui revit dans le *Vicaire savoyard*, « ce pauvre vicaire savoyard, nous dit l'*Emile*, qu'une aventure de jeunesse avait mis mal avec son évêque. » L'abbé Gaime fut, en réalité, un brave et digne professeur de l'Académie de Turin, un chimérique et un méditatif, qui ne s'empara malheu-

reusement pas de Jean-Jacques au point de le diriger dans la voie du travail et du devoir. Le fils d'Isaac Rousseau n'avait pas cette petite avance pour la vertu dont parle Sainte-Beuve, et qui consiste à être sorti de la race des justes. Mais s'il est redevable de quelque chose aux confidences et aux exhortations de l'abbé Gaime, il est bien davantage le débiteur de M[me] de Warens. Celle-ci avait fait, avant de passer au catholicisme, son éducation dans le « piétisme » romand, sous les auspices de François Magny, l'apôtre des doctrines de l'Allemand Spener dans le Pays de Vaud. Or, qu'était cette théologie nouvelle dans l'atmosphère de laquelle s'écoulèrent les jeunes années de M[me] de Warens ? Cette question présente un intérêt capital pour la genèse des idées religieuses de Jean-Jacques.

Nous pourrons nous renseigner en consultant la traduction, faite par Magny, d'un volumineux traité de l'illuminé Jean Tennard. Magny déclare ceci, dans sa préface : « Quant à l'Ecriture sainte, son but principal est de nous porter à craindre Dieu... Mais, quant au détail de vérités divines et de moyens pour parvenir au salut éternel, nul ne peut ignorer que chacun explique l'Ecriture comme il l'entend, et la plupart tâchent de lui donner un sens qui s'accommode à ses préjugés et à ses opinions... » Dans le livre lui-même, nous sommes arrêtés par ces lignes significatives : « Le docteur Martin Luther aurait beaucoup mieux fait de garder pour soi la connaissance que Dieu lui avait donnée au commencement, que de s'entreprendre d'ériger une nouvelle secte... Le succès n'en a pas été heureux, et il n'en est résulté que des guerres et des désunions dans plusieurs pays. Du reste, aucune de ces religions ne vaut mieux que l'autre d'un cheveu de tête, mais toutes ces sectes vivent dans la même impiété, idolâtrie, impureté, paillardise, adultère et vanité. » Ainsi, une foi très active et très libre, un

mysticisme émancipé et fervent, un détachement complet de l'Eglise officielle et, partant, une rupture très nette avec le calvinisme, l'insouciance et presque le dédain des querelles parquant les chrétiens en partis rivaux, voilà quel était le fond du piétisme vaudois pratiqué et enseigné par Magny. Et maintenant, si l'on se rappelle que, d'après Rousseau, « maman » lui fut, en une grave circonstance, « plus utile que tous les théologiens ne l'auraient été, » si l'on veut bien ne pas oublier que les entretiens de la « baronne » et de son protégé roulaient souvent sur la religion, on admettra sans trop de difficulté, avec M. E. Ritter, que « Magny et Mme de Warens ont été les intermédiaires par lesquels un écho des idées de Spener est arrivé jusqu'à l'auteur de l'*Emile.* » Que si l'on objectait que « maman » avait abjuré le protestantisme à l'époque où Rousseau la vit et l'aima, il serait aisé de répondre que la conversion de Mme de Warens fut d'une sincérité fort suspecte et que d'ailleurs Magny avait appris à son élève combien étaient vaines les distinctions entre la vérité de Genève et celle de Rome. Seulement, la baronne avait, pour la tranquillité de son âme et l'agrément de sa vie, édulcoré, poétisé, élargi la doctrine piétiste ; c'est ce piétisme tout à la fois ardent, complaisant et déluré qui, dans la période décisive de l'existence de Jean-Jacques, forme la conscience et excite l'imagination de l'illustre écrivain.

Et c'est encore, au milieu de cette nature savoisienne, d'une si intime, si fraîche ou si saisissante beauté, que Rousseau coulera, auprès de Mme de Warens, les heures les plus chères et les plus profondément senties. C'est là qu'il s'est enivré d'air pur et de bon soleil, de riants et sublimes spectacles ; c'est le ciel de là-bas, et les prairies verdoyantes, et les forêts embaumées, et l'aspect enchanteur ou grandiose du Jura et des Alpes, que Rousseau reverra sans cesse par les

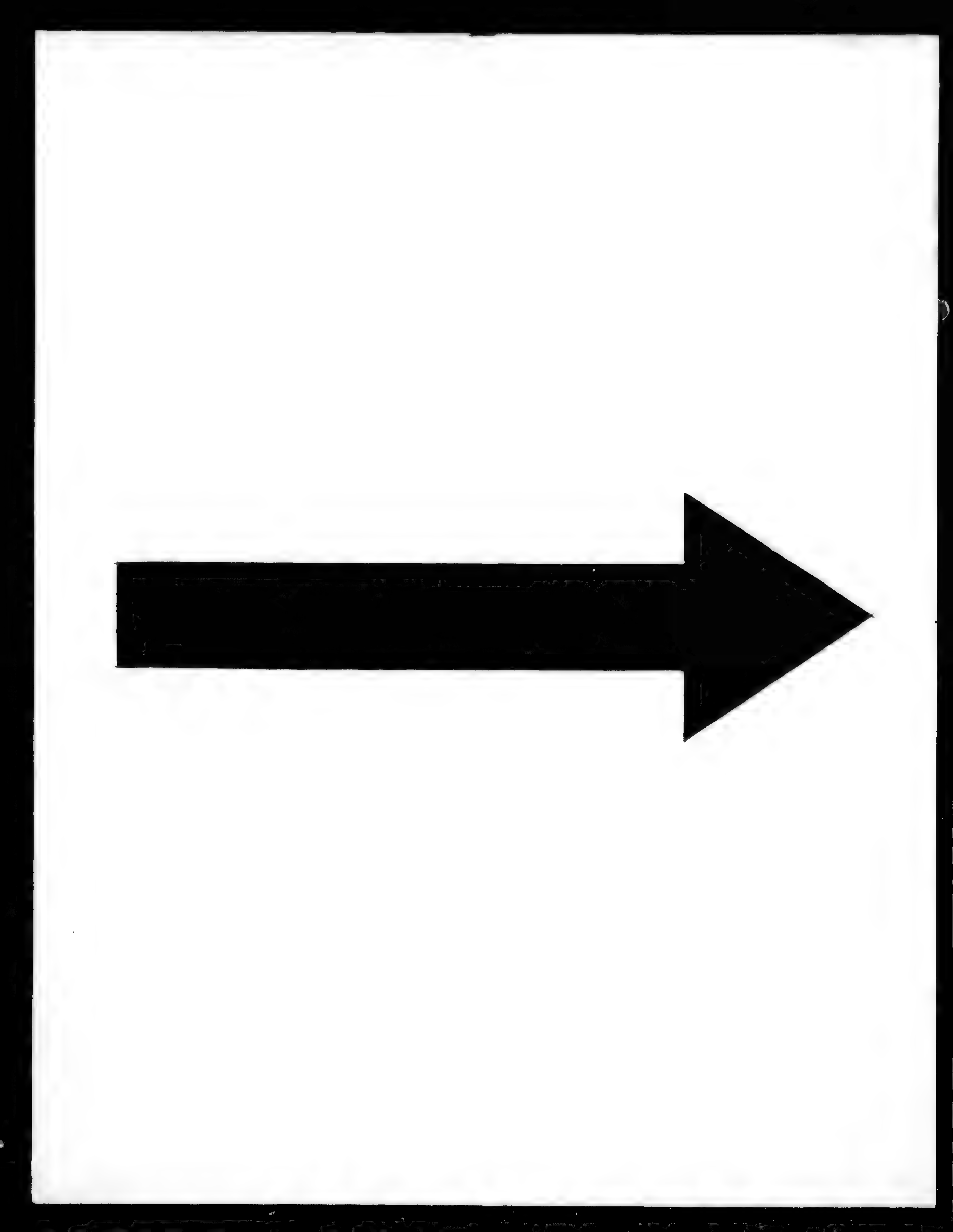
yeux du cœur; il les reverra, idéalisés ou transfigurés par le regret et le souvenir, dans ce Paris bruyant, affairé, artificiel, du XVIII[e] siècle, où la destinée le jette après les paisibles délices de la solitude, de la rêverie et de l'amour. Ce rustique, transporté tout à [illegible] des Charmettes dans la mondanité frivole et sè-[illegible]iera son désespoir de la vie factice, son deuil [illegible]e à jamais perdue, sa jeune allégresse de la [illegible]

M[me] de Warens, Suisse par la naissance et par le mariage, eut donc le mérite, ou la chance, d'éveiller, d'éclairer et d'enrichir le génie de Rousseau.

J'ai insisté sur ces choses, plus peut-être que ne le comporte le cadre de ce livre; était-il superflu de bien marquer l'influence et le genre d'influence exercés par M[me] de Warens ? Les idées religieuses de Jean-Jacques, une bonne part de ce qui entre de passionnel dans son œuvre, tout ce qu'il s'y rencontre de poésie et d'enthousiasme descriptifs, ont une origine romande incontestable. Les lectures, le monde, la vie ont pu corriger les impressions premières; le fonds acquis est demeuré intact.

Il faut avouer, au demeurant, que si Rousseau a renouvelé et augmenté la matière littéraire de notre langue, il arrivait au moment propice pour entraîner et ravir ses contemporains. La France était préparée à le recevoir, à le comprendre et à s'exalter avec lui, sinon à l'inspirer. Les Anglais lui avaient ouvert la voie, Young, Thomson, Richardson et d'autres. Il a précipité et généralisé, par des dons magnifiques et dangereux de sentiment et d'éloquence, plutôt qu'il ne l'a créé le changement survenu, vers 1760, moins encore dans l'âme que dans la littérature françaises.

Quant à son pessimisme, il a sa source en bonne partie dans Calvin; mais c'est par l'Allemagne, avec *Werther* et *Faust*, et par l'Angleterre, avec l'étude de Shakespeare, qu'il nous est venu ou revenu.



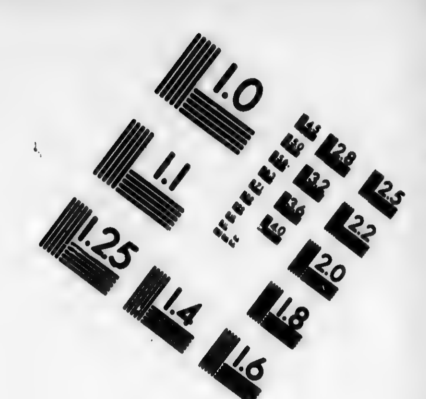
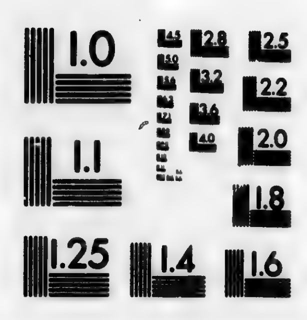


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Je peux me séparer de Rousseau. Il me suffira d'indiquer brièvement son rôle et son action dans son pays.

Jean-Jacques fut d'abord bien accueilli de ses compatriotes — le Conseil le félicite, en 1754, à propos du *Discours sur l'inégalité,* « de son génie et de ses talents distingués, » — mais il ne jouit pas longtemps de la faveur publique à Genève. L'*Emile* fut livré au bûcher, son auteur décrété d'arrestation. C'est alors la guerre qui éclate dans Genève, entre Rousseau et ses partisans d'un côté, la Compagnie des pasteurs, le Conseil, le Sénat et le gros des classes dirigeantes de l'autre. Mais la religion naturelle du « vicaire savoyard, » mais les théories démocratiques du *Contrat social* font du chemin dans la

Noble cité, riche, fière et sournoise.

Les théologiens genevois, rationalistes timides ou orthodoxes suspects, n'ont pas assez de courage moral, de largeur d'esprit et de sens politique, pour convenir que Rousseau est le champion le plus éloquent du spiritualisme contre l'invasion des doctrines matérialistes en France et de la négation athée ; ils le repoussent brutalement au lieu de l'attirer, le malmènent avec plus d'aveugle rigueur qu'un Helvétius ou un d'Holbach. Un puissant auxiliaire, sinon un ami serviable et docile, s'offrait à eux ; ils le rejettent dans le camp des adversaires. Est-ce que peut-être, les premières alarmes causées par l'*Emile* étant apaisées, le *Contrat social* n'aurait pas soulevé plus de réprobation, excité plus de frayeur encore dans la petite république aristocratique de Genève, que le christianisme émancipé et lyrique de Jean-Jacques ? Le maintien de l'ordre établi, privilèges, immunités, sinécures, les agréments et le prestige découlant de la possession du pouvoir, n'auraient-ils pas tenu davantage au cœur que l'idéale

et lointaine question du salut éternel? La peur d'une révolution n'aurait-elle pas provoqué les violences auxquelles Rousseau fut en butte, sous couleur de divergences dans les affaires de dogmes?

Mais Voltaire et les encyclopédistes livrent à la religion une bataille autrement acharnée et décisive que le déisme de l'*Emile*. Faisant de nécessité vertu, les Genevois s'efforcent d'opposer à l'ennemi la cavalerie légère de leur littérature militante et la grosse artillerie de leurs traités. Les satiriques et les pamphlétaires de la Rome protestante sont presque tous moins gauches, moins lourds et moins pédants qu'on ne le croit. Les *Lettres critiques d'un voyageur anglais* du pasteur *Jacob Vernet* sont assez adroitement tournées et lui valurent la haine des encyclopédistes, d'Alembert en tête; on peut les relire, avec autant d'agrément que leur modèle, les *Petites lettres sur de grands philosophes*, de Palissot, tandis qu'on ne lira guère l'*Institution chrétienne*, exposé fort remarqable, à tout prendre, par sa sérénité et sa clarté, de la doctrine chrétienne, telle que la concevait l'Eglise officielle du XVIIIe siècle; Rousseau a dit qu'en Vernet s'alliaient « la douceur du chrétien, la raison du sage et le zèle du pasteur. »

La *Confidence philosophique* de *Jacob Vernes*, un ancien familier et un joyeux compère des Délices, n'est autre chose qu'une spirituelle diatribe, dans la forme attachante d'un roman vivement conduit, — « un badinage digne de Swift, » affirme Palissot dans ses *Mémoires sur la littérature*. Les encyclopédistes n'en sont pas morts, toutefois. Elle est peu probante, il faut le dire, l'histoire de ce jeune esprit fort, qui commence par introduire sa dévotion hypocrite et abriter ses orgies sous le toit d'un saint homme auquel il a été confié, et qui finit par séduire, au moyen des paradoxes les plus saugrenus, des mensonges les plus audacieux,

la femme de son ami et bienfaiteur Hébert; elle est écrite d'un style nerveux et sobre, et, bien qu'un peu dure et un peu dense, elle ne manque aux bons endroits, ce qui signifie presque partout, ni de brio, ni de vigueur, ni de sel. Palissot, que j'ai cité et qui est un juge partial, ne craindrait pas de mettre la *Confidence* au-dessus des *Lettres provinciales*, « moins fondées en preuve, » si « le style d'un étranger pouvait être celui de Pascal. »

Dans le Pays de Vaud, le professeur *Allamand* publie, contre la *Théologie portative* de l'abbé Bernier (pseudonyme de d'Holbach), son *Anti-Bernier* où il démolit rudement « l'alphabet de turlupinades » de son contradicteur. Et d'autres s'attellent gaîment à la même besogne, avec moins de talent et de succès.

VI

Toute cette polémique amusera la galerie sans remuer l'opinion. Il y a du doute et de la critique dans l'air. Charles Bonnet (1720 à 1793) lui-même, le « sage de Genthod, » l'illustre naturaliste qui aspirait à devenir un philosophe éminent, l'auteur des *Contemplations de la nature* et de la *Palingénésie*, n'est pas préservé de la contagion du siècle. Haller écrit : « Il (Bonnet) a évité avec tant de soin toute expression qui affirmât le mérite et la satisfaction par Jésus-Christ, que je ne puis me persuader de l'uniformité de sa croyance avec la mienne. » Et de gémir : « Hélas! comment espérer que l'Eglise inspire la paix, si deux amis ne peuvent s'accorder sur les vérités les plus essentielles? » Mais ce qu'il importe de constater, à

cette place, c'est que Bonnet, lui aussi, comme Rousseau et avec Buffon, ouvrit à la littérature et à l'esprit humain des terres nouvelles. Sa *Palingénésie* est sans contredit, à la juger en bloc, un livre bizarre, obscur et pesant; on y est frappé néanmoins par des éclairs et des pressentiments géniaux : ainsi toute la théorie évolutionniste n'y est-elle pas en germe, mot et chose? Et puis, ses *Considérations sur les corps organisés*, ses *Contemplations de la nature* surtout, qui ont créé de la matière littéraire, sont d'un écrivain abondant et coloré, quoiqu'on puisse reprocher à la langue de Bonnet d'être souvent fluide et d'une correction très approximative.

La science, qui continue à élire domicile à Genève, n'y fait pas des protestants très zélés. Ni Horace-Bénédict de Saussure (1740 à 1799), ni ses émules dans les domaines de la physique, de la géologie, de la chimie, ne s'intéressent beaucoup aux choses religieuses; ce n'est pas irréligion, c'est indifférence avec un reste de piété extérieure. Il est vrai que l'un de ces savants, Jean-André de Luc, tentera, dans les six volumes de ses *Lettres physiques*, de démontrer, avec plus de passion que d'éclat, l'exacte conformité de la cosmogonie biblique avec les découvertes de ses confrères, les géologues. Quant aux *Voyages dans les Alpes* de Saussure, il convient de n'en pas exagérer le mérite littéraire. L'auteur, à part quelques pages où le physicien laisse parler l'anecdotier et le poète, conte ses ascensions, décrit ses observations d'une plume minutieuse et sèche. Vous n'avez là que du style de naturaliste, précis et net, mais sans grâce, sans pittoresque, sans ampleur. En revanche, et autant que Rousseau, et plus encore que Bonnet, il a révélé à la littérature un monde absolument vierge; il est l'inventeur de la littérature alpestre.

VII

La politique est plus bruyante, si moins féconde, que la science. Qui donc a dit que l'histoire de Genève au XVIII[e] siècle est une excellente école de révolutions? Il semble qu'on répète, en douceur, les scènes du grand drame qui se prépare en France, dans ce champ clos de controverses, de récriminations et d'émeutes.

Je n'ai à citer aucune œuvre de quelque relief, en dehors des *Lettres de la campagne,* dans lesquelles le procureur-général *J.-R. Tronchin* s'ingénie à justifier les mauvais procédés des autorités genevoises envers Rousseau. Les *Lettres* sont d'un magistrat résolu, d'un dialecticien habile, d'un polémiste énergique, et constituent un réquisitoire en règle, avec des idées et du style. Libelles, pamphlets, mémoires qui sont encore des pamphlets, tout cela s'amoncelle et n'est plus aujourd'hui que de la maculature, où les érudits dénichent parfois quelques morceaux de pain bénit à leur usage.

L'histoire elle-même ne brillera-t-elle que comme « école de révolutions? » Il vaut la peine de mentionner au moins une assez bonne *Histoire de Genève*, de *J.-P. Bérenger*, et les *Révolutions de Genève*, livre plus sincère et plus âpre que clairvoyant, de *Francis d'Ivernois.* Cependant, les Genevois ne se divertissaient ou ne s'indignaient pas tous des tempêtes dans un verre d'eau qui agitaient la « ville de troisième ordre » où Mallet-Dupan s'écriera plus tard : « Raccourcissons le champ de notre lunette! nous n'avons pas deux

continents à gouverner. » Plusieurs s'expatriaient, exilés volontaires ou simples bannis. De ce nombre, *Paul-Henri Mallet*, qui succédera à La Baumelle dans la chaire de belles-lettres de l'Académie de Copenhague et composera une *Histoire du Danemark*, dont l'introduction fit connaître à l'Europe lettrée, en une exposition savante et neuve « les monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves. » Et puis, Mallet a renouvelé la méthode de l'histoire ; il ne se contente pas d'aligner des récits de batailles, de négociations ou d'intrigues, il considère la vie même du peuple dans son développement matériel, intellectuel et moral. La langue, les mœurs, la religion, l'industrie, le commerce, tiennent bien, en effet, autant de place, dans l'existence d'une nation, que la stratégie et la diplomatie. Une œuvre distinguée encore est celle de *Pierre de Rivaz*, Valaisan fixé à Paris, qui nous a laissé de très consciencieux et définitifs *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébaine ;* il conclut en faveur de l'authenticité d'un événement qu'on reléguait dans le merveilleux.

Je néglige bien des noms, bien des œuvres. On me blâmerait à juste titre de ne point signaler les *Mémoires* du baron *P.-V. de Besenval*, un Soleurois de Versailles. Le « baron aux coups de fusil », comme l'appelait, pour son intrépidité fanfaronne, le prince de Ligne, fut commandant des gardes suisses à Paris et l'un des familiers de Marie-Antoinette. On lui doit de piquants souvenirs sur la société française d'avant la Révolution. Ses impressions et ses jugements, empreints d'un naturel et d'une franchise qui les rendent précieux, ne sont pourtant pas exempts de passion. Il n'en voit pas moins les choses, sinon les personnes, d'un œil sûr et de haut, en philosophe et en sceptique. Quelques-uns de ses portraits, plusieurs de ses tableaux,

celui, par exemple, de l'agonie et de la mort de Louis XV, sont d'une saisissante vérité.

VIII

C'est bien la critique littéraire qui, après Rousseau et les savants, fait le plus d'honneur à la littérature de la Suisse française au XVIIIe siècle. Sans parler de l'*Histoire littéraire de Genève*, de *J. Senebier*, qui n'est guère qu'un recueil biographique et bibliographique à peu près complet ; sans parler non plus de La Harpe, quoiqu'il soit bel et bien fils d'un gentilhomme vaudois, — nous avons à étudier, en toute première ligne, les travaux de deux Suisses qu'on peut ranger ici, avec quelque bonne volonté : Albert de Haller et Jacob-Henri Meister.

ALBERT DE HALLER[1] (1708 à 1777), le grand savant chrétien, le rival d'influence de Voltaire au regard du monde protestant, écrivit de préférence en latin et en allemand ; une partie de sa correspondance et nombre de ses travaux scientifiques sont néanmoins rédigés en un français qui n'est pas de trop mauvaise qualité. Ce que j'aimerais à retracer, c'est le rôle, à peu près ignoré en France, de Haller, comme critique des littérateurs français de son temps.

Dès 1745, il a fidèlement résumé le mouvement littéraire de la France, dans les *Annales savantes de Gœttingue*, qu'il dirigea durant quelques années et auxquelles il collabora activement pendant un quart

[1] *A. von Hallers Gedichte*, herausgeg. und eingel. von Prof. D[r] L. Hirzel, Frauenfeld, 1882.

de siècle. Son but fut d'initier l'Allemagne à toutes les manifestations de l'intelligence française, dans une revue bibliographique un peu sommaire, mais substantielle et relativement impartiale. Inutile de dire qu'il écrivit ici dans sa langue maternelle.

Haller, je l'ai fait entrevoir, n'a pas toute la sérénité d'un juge désintéressé. Ses idées religieuses le dominent, sans toutefois l'aveugler. S'il nomme quelque part Rousseau et Beccaria « les avocats de la méchanceté humaine, » il sait, à l'occasion, rendre justice aux œuvres de Jean-Jacques. S'il ne goûte pas Molière, qui est à l'ordinaire, selon lui, un *Possenreiter*, « un faiseur de farces ne connaissant pas les hommes, du moins pas les hommes vertueux, » et ne ridiculisant pas le vice mais seulement l'enveloppe extérieure du vice, il ne marchande pas son admiration à la puissance divinatrice du psychologue, à la puissance créatrice de l'artiste. Il est plus sévère encore pour le théâtre de Voltaire. Alors qu'il blâme vigoureusement « la dévotion nationale des Allemands pour les Français, » on croirait qu'il cherche à les en corriger en s'occupant plutôt des écrivains de deuxième ordre : de d'Aguesseau qu'il loue sans réserves ; de Fontenelle, qu'il estime peu ; du marquis d'Argens, qui « n'est ni profond, ni toujours juste, mais qui se lit agréablement, » de Palissot, de Colardeau, d'Helvétius, dont il prend vivement à partie *Le Bonheur*, forme et fond, et où il s'égaie d'alexandrins pareils à celui-ci :

Qui multiplie *aa* par *xx*, plus *bb*...

Les grands écrivains ne l'attirent pas ; il ne suit et ne serre de près que Voltaire, n'omettant aucun de ses ouvrages, ne fermant les yeux sur aucune de ses faiblesses. Il apporte d'ailleurs un parti-pris évident à

juger et souvent à condamner tous ceux qui ne pensent pas comme lui sur les causes finales et la révélation, et qui le disent ouvertement. Lisez, pour votre édification, ce passage extrait d'un compte-rendu de la *Dunciade* de Palissot : « Nous ne saurions approuver Boileau et Palissot d'avoir fait si ridicules et même si vicieux les poètes qu'ils injuriaient, que ceux-ci devaient perdre toute considération dans la société. Une mauvaise rime, une métaphore manquée, un principe faux, peuvent parfaitement être relevés par la critique; il n'est pas permis pour autant de ravaler toute la personne d'un poète, qui a peut-être d'autres mérites... Palissot est moins blâmable, lorsqu'il part en guerre contre les philosophes, contre les ennemis de la religion... Le serment qu'ils semblent avoir fait de dédaigner tous ceux qui ne sont pas de leur bord, leur plan caché de détruire la révélation, leur acerbité et leur esprit de persécution contre les chrétiens ne méritent pas d'égards. » Vous entendez ? En réalité, Haller n'est pas aussi cruel qu'il le semblerait quand il incite les autres à l'être ; sa plume s'exerce-t-elle sur un livre de philosophe, elle pique plutôt qu'elle ne mord.

J'ajoute que l'illustre Bernois se montre, dans les *Annales*, assez vaniteux et fort soucieux de sa gloire. Un détail : il annonce lui-même ses publications, et l'on peut être sûr qu'il n'en dira rien de désagréable pour l'auteur.

Il ne sera pas sans intérêt de parler encore d'un autre Suisse allemand, Jacob-Henri Meister[1] (1744 à 1826), dont le français fut la langue maternelle et la langue de prédilection, bien que Zurich ait été sa patrie et qu'il soit né en Westphalie. Sa mère était originaire de la Touraine; son père avait été pasteur

[1] *Studien-und-Wandertage,* von H. Breitinger, Frauenfeld, 1890, p. 71 à 109.

français de communautés huguenotes éparpillées en Allemagne, à Bayreuth, à Schwabach, à Erlangen.

Meister fit en 1763 un premier séjour à Genève; il avait étudié la théologie, il prêcha plus d'une fois à Saint-Pierre, fréquenta assidûment dans l'aristocratie genevoise, se lia avec les savants et les lettrés du lieu, Abauzit, Bonnet, Vernes, Vernet, Moultou. Il retourne à Genève en 1766, et de là, court droit à Paris, où il s'enflamme pour Voltaire et Rousseau. Rentré à Zurich, il lance une brochure assez audacieuse sur l'*Origine des principes religieux*. Le scandale est si grand que le jeune Meister est obligé de reprendre le chemin de Paris. « Notre Zurichois ira loin, » écrivait Voltaire. Il a mangé hardiment de l'arbre de science dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse, et il n'en mourra pas. » En effet, il n'en mourut point.

Paris s'empare de lui; il est l'ami de Mme de Vermenoux, que Necker avait demandée en mariage avant de se rabattre sur la dame de compagnie, Mlle Curchod; il s'abouche avec Grimm et travaille avec le baron. La *Correspondance littéraire, philosophique et critique* parut dès 1753, dirigée au début par Grimm, puis par Meister, qui déclare dans une notice autobiographique : « Depuis 1773, je pris la modeste continuation de la trop célèbre correspondance du baron de Grimm; j'en vis augmenter considérablement le produit dans les vingt premières années où la rédaction m'en fut confiée, et je l'ai continuée tant bien que mal, malgré la révolution, durant plus de quarante ans. » Cette chronique, adressée à diverses cours de l'Europe, ne fut connue en France qu'en 1812; elle a été éditée en dernier lieu (1877 à 1882) par M. M. Tourneux.

La part de Meister y fut très importante, comme on voit; mais le Zurichois n'aura ni la dextérité, ni la finesse de Grimm; il est plus solide, plus gauche aussi

et plus lourd. Ses autres œuvres sont bien oubliées, sa prose comme ses vers ; à tort, car ses *Lettres sur la vieillesse* et presque tous ses autres livres devraient le placer en bon rang parmi les petits moralistes et les écrivains de deuxième ordre.

Haller et Meister nous ont retenu plus que de raison. Revenons dans la Suisse française, par les grands chemins qui, en littérature, traversent Paris la plupart du temps. C'est à Paris que nous trouvons le Genevois *Pierre Clément* qui a, dans ses *Cinq années littéraires*, dressé avec autant de sincérité que d'esprit le bilan des lettres françaises, de 1748 à 1752. Grimm l'avait surnommé « Clément Maraud », mais les injures n'ont jamais rien enlevé au talent. Je cueille dans les *Cinq années*, au milieu d'un fort ingénieux parallèle entre L'Arioste et La Fontaine, ces judicieuses réflexions, dont les auteurs de France, à tout le moins les poètes, pourraient encore faire leur profit : « Quelque goût qu'ait La Fontaine pour la belle et simple nature, il ne me paraît point qu'il en ait aussi bien rendu la conversation, si je puis dire, le babil, la rêverie, les écarts, le vague, le plein et le *par-dessus* que l'Italien, — ce superflu, chose si nécessaire, sans quoi l'on est pauvre. » Grimm et Voltaire ont prétendu que Clément écrivait sous la dictée de Buffon ; le fait est controuvé, mais quel éloge n'implique-t-il pas ?

Un Neuchâtelois, le pasteur Henri-David Chaillet (1751 à 1823) est une intelligence plus déliée encore, plus prime-sautière et plus étendue surtout que Clément. Voilà, il s'est contenté de rédiger le *Journal helvétique* expirant ; la France l'ignora. Et pourtant, il a, plusieurs années durant, fait de sa modeste revue suisse une tribune d'où il jugeait de haut, avec autant de compétence que de sincérité, et avec un bon sens exalté ou avec une originalité parfois paradoxale,

chefs-d'œuvre antiques et modernes, auteurs et livres du jour.

Que de pages spirituelles et profondes sur Shakespeare, par exemple, sur ces « abominables pièces de Shakespeare » qui, vers la même époque, exaspéraient Frédéric-le-Grand ! Que ceci est donc d'une neuve et pénétrante vérité, à l'heure où Chaillet s'avise de l'écrire : « Ne parlons pas de goût, ne voyons ici qu'un génie abandonné à soi-même... Elève de la nature, c'est dans son sein fécond qu'il a puisé tous ses caractères. Aussi manquent-ils souvent de cette dignité tragique que la nature ne leur donne point, dont nos auteurs n'osaient s'écarter et qui rend nos tragédies si monotones. » Son admiration ne se laisse toutefois pas aveugler ; il sent bien ce que le génie français, tout d'ordre, de clarté et de mesure, perdrait à vouloir shakespeariser ; il dit, en sa langue incisive et pittoresque : « On peut l'imiter, mais l'imiter avec beaucoup de circonspection, et comme Bossuet imiterait l'éloquence d'un sauvage. » C'est Chaillet également qui, l'un des premiers, salua la naissance de la littérature alpestre dans les *Voyages* de Saussure, et de notre poésie nationale dans les *Poésies helvétiennes* du doyen Bridel. Non seulement il était un fin critique, mais un excellent découvreur d'œuvres et de talents.

VIII

Est-il nécessaire de s'arrêter aux poètes romands des XVIIe et XVIIIe siècles ? Ils sont presque tous des *poetæ minimi*. On pourrait étudier sans ennui un nou-

veau Scarron, plus gros et plus maladroit que l'autre, dans l'*Homère travesti* du conspirateur bernois Samuel Henzi. Deux aimables petits poèmes descriptifs de Garcin de Cottens (*La Ruillère*) et de S. de Lerber (*La vue d'Anet*) sont d'un tour aisé et d'une fraîche inspiration ; la muse locale n'a guère chanté d'une voix plus gracieuse que dans ces jolies pages où la nature est restée naturelle et n'y a rien perdu. Quant aux *Poésies helvétiennes*, déjà citées, de *Philippe Bridel*, le journaliste et l'annaliste érudit du *Conservateur suisse*, l'estimable orateur de la chaire, le conteur et le philosophe aimable, elles sont, pour la Suisse française, une date plutôt qu'un monument littéraire ; si elles ont doté les cantons romands d'une poésie vraiment nationale par le choix de certains sujets, elles n'ont qu'une valeur intrinsèque assez mince.

CHAPITRE IV

DE LA RÉVOLUTION AU ROMANTISME

I. La Révolution en France et en Suisse ; Reybaz et Dumont, collaborateurs de Mirabeau ; Mallet-Dupan ; un mot sur la *Bibliothèque britannique* ; Laharpe et J.-J. Cart. — II. Les historiens, les politiques et les moralistes : le doyen Bridel, Monod, de Rovéréa, Sismondi, le P. Girard, Mme Necker de Saussure, F.-R. de Weiss, M. et Mme Necker ; Benjamin Constant et Mme de Staël. — III. Le roman et la poésie : Mme de Charrière, S. de Constant, Mme de Montolieu ; quelques noms.

I

Mais voici l'époque de la Révolution. La littérature de la Suisse romande se confondra de plus en plus, pour un temps, avec celle de la France. Mme de Staël, Benjamin Constant, Sismondi, Mme de Charrière, Mallet-Dupan, Bonstetten, sont aussi célèbres au-delà qu'en deçà du Jura. La Révolution, au surplus, ne fut pas qu'un orage politique ; elle ne se borna pas à renverser les institutions et à refaire la carte de la vieille Europe, elle agit puissamment sur l'esprit et l'âme européenne.

Avant 1789, pendant les xviie et xviiie siècles, la littérature est essentiellement aristocratique. Elle ne sort pas des entrailles de la nation, si je puis ainsi dire, elle n'est pas la parole écrite des peuples et pour les peuples. C'est le noble exercice, le délassement, ou l'arme de quelques-uns. Purement intellectuelle sous Louis XIV, plus militante et plus utilitaire durant le siècle suivant, elle ignore ou néglige les grands courants populaires ; les tendances humanitaires, les déclamations démocratiques mêmes des contemporains de Voltaire ne sont guère, chez la plupart, qu'à fleur de peau ou d'esprit, un jeu de rhétorique ou un simulacre de passion : la cour et les classes dirigeantes, tout se rapporte à elles, et tourne autour d'elles. Grâce à l'avènement soudain du tiers état, à la conscience que les profondes couches inférieures du pays prennent enfin de leur force et de leur rôle, la littérature évoluera et se transformera brusquement, des réactions passagères ne réussissant pas à l'éloigner de ses voies nouvelles. Le principe des nationalités, une réalité désormais et un drapeau, s'affirmera dans tous les domaines de la vie publique et de la pensée ; le patriotisme, plus ardent et comme rajeuni par le sentiment qu'ont les peuples de faire eux-mêmes leurs destinées, s'exprimera dans la littérature et dans les arts, en même temps qu'il éclate dans les assemblées et sur les champs de bataille. Une nation, même au point de vue de la culture générale, ce n'est plus une minorité d'élection, c'est le peuple tout entier. Et n'est-ce pas vers elle que regarderont, n'est-ce pas à elle que s'adresseront, en elle que puiseront les écrivains de l'avenir ?

Dans la Suisse romande en particulier, la littérature nationale, encore bien mêlée d'éléments étrangers, ne date que de la fin du siècle dernier ; on pourrait même prétendre qu'il lui a fallu jusqu'en

1830, pour devenir, au lieu de calviniste avant Rousseau et de française à moitié depuis, romande et suisse tout simplement, puisqu'aussi bien Jean-Jacques, Mme de Staël, Constant, Sismondi, n'ont guère songé à être les écrivains de leur patrie d'origine.

La Révolution eut son contre-coup dans la Suisse occidentale, qu'elle bouleversa pendant quelque vingt ans. La Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire s'immiscent avec plus ou moins de violence dans les affaires de la Confédération helvétique et de ses alliés, annexant une partie du territoire et « protégeant » le reste. Cette ingérence de l'étranger dans les petits ménages des cantons suisses fut subie plutôt qu'acceptée, quoique la France eût ses partisans déclarés, notamment dans les classes populaires et bourgeoises qui n'avaient pas beaucoup à perdre à un changement de régime. L'avocat genevois, Jacques Grenus, écrivait, au début de la Révolution, dans sa *Vedette nationale :* « Volez au secours de vos frères de France ! »

La ville de Rousseau pouvait-elle d'ailleurs demeurer indifférente, les sujets de Berne, les Vaudois, par exemple, pouvaient-ils se montrer hostiles à la prodigieuse transformation politique et sociale en train de s'accomplir dans un Etat qui était leur plus proche voisin et avec lequel ils entretenaient des relations d'intérêt et de sympathie ?

La Suisse fit plus que céder au mouvement révolutionnaire français ; elle essaya, par quelques-uns de ses écrivains, de le diriger, de l'arrêter ou de le briser. Des insurrections locales, des tentatives de rébellion, des excès ou des hardiesses de plume, d'autres causes encore, avaient chassé de Genève, de Fribourg, de Lausanne, plusieurs hommes distingués et remuants qui, une fois établis à Paris, comptèrent parmi les spectateurs, puis parmi les acteurs du drame

dont le prologue se joua en 1789. Jacques Necker fut le ministre réformateur de Louis XVI. Quatre ou cinq de ses compatriotes, quelques Vaudois et Fribourgeois, trouvèrent la France si hospitalière, même en temps de révolution, qu'ils s'y crurent chez eux. Les comparses ne nous arrêteront pas, mais Reybaz, mais Dumont, mais Mallet-Dupan furent trop mêlés à l'histoire politique et littéraire de la France, ils y prirent une place trop considérable, pour que nous ne leur consacrions pas deux ou trois pages.

M. Ph. Plan a publié, en 1874, sous le titre : *Un collaborateur de Mirabeau*, une forte brochure pleine de curieuses révélations et dont on n'a parlé ni peu ni prou. Il y démontrait, au moyen de lettres inédites du fameux tribun, que le pasteur et poète genevois, *S.-E. Reybaz*, avait rédigé nombre des discours, sinon les plus retentissants du moins les plus solides, du comte de Mirabeau. On sait aujourd'hui, de façon très exacte, comment les choses se passaient dans ce que Dumont appelait « la fabrique » ; la *Correspondance* de Lamark nous avait renseignés déjà : « Il chargeait Pellenc des discours qui exigeaient plus particulièrement de l'analyse et de la dialectique, tandis que Dumont, accoutumé comme ministre de l'Eglise protestante à employer les formes oratoires, préparait les discours et les adresses qui réclamaient une certaine pompe... » Mirabeau serait-il un simple plagiaire, doué d'un grand talent de récitation ou de lecture ? Evidemment, non. Mais l'homme de plaisir et d'intrigue ne laissait pas à l'homme de génie assez de temps pour travailler. Il fallait à l'illustre constituant, d'intelligents et modestes serviteurs de sa pensée, des sous-ordre habiles autant que discrets ; il fournissait les idées, quand il en avait le loisir, retouchait les manuscrits, y jetait quelque trait de lumière ou quelque éclat d'éloquence, et les déclamait supérieure-

ment. Tout son bagage d'orateur n'a certes pas d'aussi piquantes origines. Mais le discours, qui n'a pas été prononcé, sur « le célibat des prêtres, » les discours sur « les assignats, » le discours sur « le droit de tester, » sont du Reybaz à peine revu et corrigé. « Je vous envoie, écrivait Mirabeau à son prêteur de harangues, après le premier discours sur les assignats, je vous envoie tous les compliments que m'a valus l'excellent discours dont vous m'avez doté. » Il suffit, au reste, de comparer le brouillon du théologien genevois avec les textes publiés, pour se convaincre de ce qu'eut d'intense la collaboration de Reybaz à certaines œuvres oratoires de Mirabeau.

La collaboration d'Etienne Dumont (1759 à 1829) sera plus active et plus intime encore. Les *Souvenirs* de Dumont, parus trois ans après sa mort, ont presque eu le même destin que la brochure de Ph. Plan ; c'est grand dommage. Outre que leur valeur littéraire n'est point méprisable, qu'ils renferment des données précieuses et des considérations élevées sur le mouvement révolutionnaire, qu'ils sont la confession sincère d'un cœur généreux et d'un noble esprit, qu'ils ont tous les titres à être envisagés comme une œuvre presque impartiale dans les jugements et absolument véridique pour les faits, ils abondent en renseignements inattendus sur Mirabeau. Celui-ci ne se contenta pas de confier à Dumont (et à Du Roveray, son compatriote) la rédaction du *Courrier de Provence* ; il lui remit le « département des adresses. » Le discours du 16 juin 1789, l'adresse du 27 même mois, l'adresse au roi du 9 juillet, et bien d'autres morceaux qui figurent aux meilleurs endroits des *Œuvres* de Mirabeau, furent composés par Dumont, ou « caressés » par lui, pour me servir d'une des expressions favorites du tribun. Mais Dumont n'a pas fait que ses *Souvenirs* et plusieurs discours de Mirabeau. Indépendamment d'un

journal inédit, relatif à un voyage qu'il entreprit à Paris en 1801 et 1802 [1], il est bien connu comme traducteur de Bentham et comme apôtre des idées du philosophe anglais en pays de langue française.

Un autre Genevois, J. Mallet-Dupan (1749-1798), n'était pas homme à marcher dans l'ombre de Mirabeau, ni de quelque autre personnage de marque. Avec ses entêtements et son impétuosité de fanatique, son tempérament de lutteur et de pamphlétaire, sa gravité revêche de politicien calviniste, ses rudes boutades, son impitoyable sincérité, il était né pour les postes de combat, à l'avant-garde. Rédacteur du *Mercure de France* pendant les premières années de la Révolution, il défendit le trône menacé sans rien aliéner de la liberté de ses opinions. Cet étrange républicain de Genève avait écrit : « Heureusement que les peuples ne lisent point ! » Il faut croire qu'ils ne lurent pas Mallet-Dupan, car le *Mercure de France* ne gagna que de belles batailles de plume contre les gazetiers révolutionnaires.

Rendons-lui cette justice cependant qu'il eut le courage de son drapeau, qu'il brava de sérieux dangers pour avoir crié dans son journal, en 1791, voire en 1792, des idées qu'il devenait téméraire d'avouer même en petit comité. On ne faisait pas, en plein Paris de suspicion et d'émeute, sans s'exposer aux plus périlleux hasards, le procès des doctrines et des maîtres du jour. La cour et la noblesse, qu'il défendait par crainte de pire, ne l'aimaient guère et le trouvaient singulièrement compromettant; il était trop

[1] Gœthe, auquel on avait communiqué ce journal, en disait : « Un journal, même écrit précipitamment, mais par un homme supérieur ayant le don d'observation, a toujours le plus grand prix. Tout ce qui sort d'une telle plume, tout ce qu'éprouve un pareil homme, acquiert de l'importance pour l'avenir. » — Le manuscrit est entre les mains de M. Auguste Blondel, qui le publiera prochainement.

franc et trop brutal, il leur donnait de trop bons conseils et de trop vigoureuses leçons. Et puis, il était partisan de la monarchie constitutionnelle; et puis, il détestait l'esprit de caste.

Mallet-Dupan quitta la France lorsque la situation n'y fut plus tenable; il s'agissait pour lui de sauver sa tête, qu'il n'aurait pas gardée longtemps sur les épaules. Il s'érigea dès lors en médecin consultant et en missionnaire salarié de la contre-révolution, servant des idées qui étaient siennes, mais leur demandant aussi le pain quotidien. Correspondant attitré des cabinets de Londres, de Vienne et de Lisbonne, il leur envoie de l'une ou de l'autre de ses nombreuses stations — car sa vie n'est plus qu'une suite de voyages — des mémoires très éloquents, très nourris, passionnés ou sagaces selon l'occurrence, sur les affaires intérieures, les ressources, les plans militaires de la France. Quelle est la valeur historique de ces mémoires? Il semble que M. Sayous d'abord, le premier éditeur de Mallet-Dupan, et pour ne citer qu'un nom à côté de Sayous, M. Taine, aient bien exagéré la portée politique et le mérite documentaire de ces *Correspondances*, qu'on a exhumées en partie et dont on s'est emparé pour battre en brèche la révolution, œuvres et hommes. Mallet-Dupan travaillait sur des matériaux de seconde main, la plupart du temps, des extraits de feuilles publiques, des lettres particulières; c'est sur ce fond assez pauvre que s'exerçaient sa verve, son imagination, sa puissance de dialectique et la violence de ses rancunes. Un ministre autrichien, le baron von Thugut, mandait à son collègue Colloredo: « Ce verbiage, tiré presque toujours des gazettes, ne vaut pas l'argent qu'il coûte. » Et Catherine II écrivait à Grimm, en 1793, qu'elle trouvait « Mallet-Dupan et ce très vilain et bête Necker, non seulement haïssables, mais en outre bavards et ennuyeux au possible. » Voilà com-

ment la clientèle de Mallet-Dupan appréciait la prose de son fournisseur ! Nous sommes moins difficiles, — et nous avons raison — mais nous le sommes trop peu.

Je reviens sur un point assez important. On a fait encore de Mallet-Dupan le chevalier désintéressé de la réaction monarchique ; il convient d'en rabattre sur ce point comme sur d'autres. J'ai prouvé [1] que c'étaient là des éloges plus gratuits que ses services. Il était pauvre ; il soutenait une cause qu'il croyait juste ; il se faisait payer pour cela. Et maintenant, que subsiste-t-il, en somme, de toute son œuvre ? Cette œuvre même, presque entière, ses *Correspondances*, ses *Considérations sur la nature et la durée de la Révolution*, son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, son *Mercure de France*, son *Mercure britannique* et, si l'on y tient, ce qu'il a écrit pour les *Annales* de Linguet. Seulement, et de grâce, qu'on ne nous présente pas cela comme parole d'Evangile ! Qu'on y voie tout uniment, ou des articles de journaux, ou des pamphlets de plus ou moins de poids, ou des fantaisies politiques de plus ou moins de clairvoyance et d'ampleur. Il y a, sans conteste, dans ses *Correspondances*, dans ses *Considérations*, des vues profondes, des pages de raison éclairée, de lumineuses visions d'avenir, des paradoxes fortement motivés et surtout de merveilleuses satires débordantes de verve amère, de flagellante ironie. Quant au « témoin » de la Révolution, si complaisamment invoqué, rangeons-le dans la catégorie des témoins suspects ! Et ne nous souvenons que de l'écrivain qui, malgré son ton emphatique et prêcheur, a, dans le style, l'allure et l'envergure d'un grand rhéteur.

L'auteur des *Considérations* ne fut pas seul à s'éle-

[1] *Histoire littéraire de la Suisse romande*, II, 348 et suiv.

ver contre l'hégémonie politique et intellectuelle de la France moderne. La *Bibliothèque britannique* (1796 à 1815), fondée à Genève par les frères Marc-Auguste et Charles Pictet, — nous devons à ce dernier de copieux et remarquables *Mémoires* édités en 1891 — fut une protestation enveloppée et timide du vieil esprit genevois contre l'esprit français. Cette « oasis pour les idées anglaises » initia du moins la Suisse et la France au mouvement scientifique et littéraire de la Grande-Bretagne.

M'appesantirai-je sur d'autres écrits politiques ? La fin du siècle dernier a été, pour la Suisse romande, la période brochurière par excellence. Mais à quoi bon s'attarder au menu fretin de la littérature militante ? Je me borne à mentionner les *Mémoires*, demeurés en partie inédits, de *Frédéric-César de Laharpe*, le précepteur d'Alexandre de Russie, le metteur en scène de la révolution helvétique ; je ne puis passer sous silence les très littéraires et si incisives *Lettres de J.-J. Cart*, dirigées contre l'administration bernoise dans le Pays de Vaud.

II

Les historiens ne chômèrent pas, eux non plus, durant ces temps de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, si fertiles pour l'histoire. Mais leurs regards se tournèrent de préférence vers les âges lointains, quand ils ne s'arrêtèrent pas devant les faits immédiatement contemporains qu'il était impossible de juger avec le détachement et la sérénité nécessaires. La pu-

blication du *Conservateur suisse* (au début, *Etrennes helvétiennes*), du pasteur de Montreux, le doyen PHILIPPE BRIDEL (1757 à 1845), donna un vif essor à l'histoire nationale, bien négligée depuis Guillimann, et où les travaux d'Alt, de Watteville et d'autres n'avaient pas marqué de sillon bien profond ; Ruchat, d'autre part, et de Bochat n'avaient guère fait, l'un que de l'histoire ecclésiastique, l'autre que de l'archéologie.

Bridel est un fureteur, plus heureux peut-être que persévérant, un annaliste et un conteur ; son recueil, bourré de notices biographiques, d'anecdotes, de monographies, de documents, le tout un peu jeté pèle mêle, au hasard de la découverte ou de l'occasion, n'en offre pas moins un tableau fidèle et varié de la vie suisse.

Je citerai encore d'abondants et sérieux *Mémoires* sur la révolution helvétique, trop visiblement tournés à l'apologie personnelle, ceux du magistrat vaudois *Henri Monod*, un partisan du nouvel ordre de choses, et ceux du colonel *F. de Rovéréa*, un admirateur et un défenseur du passé ; les préoccupations littéraires n'y dominent pas, je le concède, quoique de Rovéréa narre dans une langue alerte et propre.

L'histoire universelle et l'étude des civilisations européennes eurent en J.-C.-L. de SISMONDI (1773 à 1842) un écrivain érudit et ingénieux, assez diffus à la vérité, bien prolixe, et encore gris et lourd, mais riche en aperçus nouveaux et d'une information très étendue. On ne lit plus, on consultera toujours avec fruit l'*Histoire des Républiques italiennes*, la *Littérature du Midi de l'Europe*, ce consciencieux et parfois lumineux travail de littérature comparée et cette large révélation du mouvement intellectuel de l'Europe méridionale, l'*Histoire de la chute de l'Empire romain*, et enfin ce livre, supérieur aux autres par le don des hautes généralisations et le mérite des investigations origi-

nales, autant que par la conception entièrement neuve alors du rôle des masses silencieuses et opprimées dans l'existence des nations, cette *Histoire des Français*, qui permit à M. de Loménie de voir en Sismondi « l'historien le plus éminent du siècle en ce qui touche la science des faits et la solidité de l'érudition. »

Et n'oublions point qu'on n'a pas prêté suffisamment d'attention à ses *Nouveaux principes d'économie politique* (1813), qui contiennent en germe toute la théorie de notre socialisme d'état ; il est regrettable, pour la gloire de Sismondi, qu'il ait éparpillé ses vues, si remarquables pour le temps, sur les phases prochaines de l'évolution sociale, en deux volumes touffus et lâches, au lieu de les condenser dans un bref et clair exposé de système.

Chercherai-je une transition, pour présenter ici quelques noms ou quelques œuvres, dont la philosophie sera plus fière que la littérature ? Est-il nécessaire d'appuyer sur les doctrines pédagogiques et l'influence du *P. Girard*, ce Pestalozzi de la Suisse romande, sur les écrits de F.-L.-M. Naville, ou même sur les *Principes philosophiques, politiques et moraux* (1785) du général bernois *F.-R. de Weiss*, qui offrent néanmoins, au milieu de bizarreries plus ou moins saugrenues et de curieux paradoxes, des éclairs d'une hardie sagesse, des pensées judicieuses et de pénétrantes considérations ?

Il vaut mieux rappeler l'*Education progressive* de Mme *Necker de Saussure*, qui est l'un des ouvrages les moins méthodiques, malgré l'apparence, et les moins didactiques, mais les plus substantiels et les plus suggestifs que nous ayons sur les plus délicates questions de la pédagogie. Quelque manie de subtilité, quelque abus du détail et de la minutie, quelque exagération de gravité tendue et d'austère solennité, n'enlèvent

pas à ce livre la forte saveur et le vif intérêt que lui assurent les trésors d'expérience, d'observations et de méditations que l'auteur y a déposés, non sans y ajouter l'éloquence et la poésie de son style.

Ch. V. de Bonstetten (1745 à 1832), un Bernois qui ne le fut guère, a conservé la réputation d'un psychologue fin et avisé qui, dans l'*Homme du Midi et l'Homme du Nord*, causerie facile, élégante et pétillante, bien que souvent étroite dans ses admirations et, dans ses conclusions, assez aventureuse, a fort habilement démontré ou tenté de démontrer la supériorité de la civilisation des peuples du Nord sur celle du Midi. Le Midi, à ses yeux, c'est « les moulins à vent négligés qu'il voit tourner à vide, » le Nord, c'est le travail, le recueillement, la puissance, « la plus sublime des puissances, celle de faire quand il le veut sa propre destinée. » Sainte-Beuve, qui s'était épris de Bonstetten, vantait jusqu'au français du spirituel Bernois, français agile et pittoresque, mais d'une correction douteuse et d'une trame qui n'est pas très serrée.

Je n'ai point parlé de deux des écrivains les plus illustres de la Suisse française : Mme de Staël et Benjamin Constant. Qu'en dire aussi, qui n'ait pas été dit, et dans des études définitives, soit par Sainte-Beuve, soit par M. Sorel, ou M. Brunetière, ou M. Faguet, ou d'autres encore? Et puis, ces étoiles de première grandeur ont choisi le ciel de France pour s'y fixer, quand le caprice des hommes ou la fatalité des événements ne les ont pas condamnées à briller ailleurs.

Benjamin Constant (1767 à 1830), que Mme de Staël, son orageuse amie, appelait, dans les bons jours, « le premier esprit du monde, » a laissé, outre son gros traité *De la Religion* et sa tragédie de *Wallstein*, une doctrine dont la fortune fut grande, — ce libéralisme, que ses discours, ses brochures, ses appels et ses let-

tres ont formulé avec une étonnante rigueur de système, — et une confession, le roman d'*Adolphe*, où la psychologie appliquée aux œuvres d'imagination, a célébré l'un de ses plus incontestables et de ses plus douloureux triomphes. Le libéralisme se meurt, l'individualisme irréductible de Benjamin Constant cède le pas aux principes du socialisme moderne. Mais son *Adolphe* vivra, comme l'une des enquêtes les plus clairvoyantes et les plus dramatiques, dans sa vérité sans scrupules et sans fard, sur les dessous de la passion.

Adolphe, Ellénore ! Benjamin Constant, Mme de Staël ! Nous n'avons pas à nous arrêter devant leurs tumultueuses amours. Leur influence seule nous intéresse, et leurs œuvres. MADAME DE STAËL (1766 à 1817), fille du banquier Necker, a été une magnifique prêteuse d'idées et une persévérante chercheuse de nouveau, bien plus qu'un écrivain de génie. Elle a eu des pressentiments, des divinations et des révélations qui la placent au premier rang des inventeurs littéraires ; et c'est là, pour un auteur, quand son goût n'est pas trop inférieur à son esprit, ni sa forme à sa pensée, le suprême mérite. Laissons de côté les essais de jeunesse, et même le livre sur l'*Influence des passions*, et même *Delphine*, et encore les *Considérations* sur la révolution française ! Ses deux volumes *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, apparaissent, quand on en veut dégager la riche substance, mélangée sans doute à beaucoup de prétentieuse déclamation et de hasardeux paradoxes, comme l'ingénieuse et l'éloquente préface de ce qui va être le romantisme français. Mais elle a fait plus ; si elle n'a pas toujours compris le génie de la France, elle l'a du moins renouvelé et enrichi, en le mettant en contact direct avec l'âme italienne et l'âme allemande ; elle a provoqué, par surcroît, l'essor de l'é-

cole romantique au-delà des Alpes et jeté sur le Rhin un large pont, trop souvent rompu, pour un précieux échange de sympathies et de pensées. *Corinne* et *De l'Allemagne* sont des dates importantes pour l'histoire de l'esprit européen; trois pays, trois littératures, trois civilisations, leur doivent beaucoup. On dirait, sans grande exagération pour la France et l'Allemagne[1], ce qu'un excellent juge, M. Domenico Berti, a dit de Mme de Staël pour l'Italie[2] : « Elle a entrevu l'avenir de l'Italie ; elle s'est montrée par là prophétesse, et elle a devancé, dans ses appréciations, tout ce que d'autres ont écrit depuis, sans la nommer. »

Je passe, non sans ajouter que le père et la mère de Mme de Staël, le ministre Necker et Mme Necker, ont, l'un, avec son *Eloge de Colbert* et son traité *De l'importance des opinions religieuses*, l'autre, avec ses *Mélanges*, donné aux lettres romandes des ouvrages que la postérité eût peut-être repris, s'ils n'étaient gâtés par l'amphigouri et par ce que Mme Necker appelait elle-même le « tortillage. »

III

La littérature d'imagination serait-elle demeurée stérile? Non, certes, ou plutôt : hélas! non, car elle ne brillerait que par sa banale et redoutable fécondité, si une Hollandaise, devenue Suisse par son mariage,

[1] *Th. Süpfle*, Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, 2 vol. Gotha, 1886-1892 ; cf. II [1], 102 et s. *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte*, N. F. II.

[2] *Mme de Staël et l'Italie*, par Ch. Dejob, in-12, Paris 1890, p. 12.

Mme DE CHARRIÈRE (1740-1805), ne lui avait prêté les ailes, un peu courtes, mais si agiles et si hardies, de son libre esprit.

Les romans de Mme de Charrière, composés à Colombier, près du lac de Neuchâtel, sont mieux que des petits livres bien et gentiment écrits ; ils sont. avec ceux de Mme de Lafayette et de Marivaux, les précurseurs du moderne roman d'analyse. Prenez *Calixte*, tenu pour son chef-d'œuvre — à tort, selon moi, — prenez plutôt *Trois femmes*, le *Mari sentimental*, ou mieux, attachez-vous à ces délicieuses *Lettres neuchâteloises*, d'une observation si vive, d'une émotion si contenue et d'un dessin si sobre, puis mettez cela en parallèle avec ce qui paraît, vers la fin du siècle, dans la Suisse romande, avec les couvées d'histoires sentimentales de Mme de Montolieu et le reste! Poursuivez la comparaison, et songez aux romans français d'alors! Vous serez charmés par une originalité d'accent et d'idées, par une dextérité de forme et un courage de pensée, par un raccourci de trame et de style, qui placent Mme de Charrière au nombre des femmes-auteurs les plus distinguées, et non loin du premier rang dans la littérature de son temps.

Vous ne rencontrerez chez elle ni trace d'effort, ni recherche d'effet. La fable de ses récits est très simple ; ses personnages ne sont ni héros de tragédie, ni de mélodrame, ni surtout de scabreuses aventures, quoiqu'elle ne recule point devant les situations piquantes; le cadre, c'est la nature même et la vie de tous les jours. Ce qui les caractérise encore et les rend infiniment intéressants est ceci, qu'ils constituent une enquête lestement et savamment conduite sur le jeu des sentiments et des passions. Elle a réfléchi, elle a regardé, dans sa solitude de Colombier. La pauvre âme humaine, faible et douloureuse, inquiète et médiocre, Mme de Charrière l'a mise à nu de main experte, sans illusions, non sans une sympa-

thique pitié. Moins subtile que Marivaux, partant plus décidée, moins alambiquée et moins repliée, elle marche droit au but d'une allure discrète et ferme. Elle a non seulement la connaissance exacte des ressorts et des mobiles les mieux dissimulés de nos actions, non seulement les problèmes de philosophie ou de morale sont effleurés ou creusés par elle d'une plume incisive et qui ose, mais elle a une sincérité de cœur, une rectitude d'esprit, une sûreté de goût qui ne se démentent jamais, avec un style rapide et bref qui porte presque toujours.

Les autres romanciers de la Suisse française ne sont que de troisième ordre : *Samuel de Constant*, l'oncle de Benjamin, auteur de *Camille* et de *Laure de Germosan*, qui sont du Mme de Charrière alourdi et délayé ; *Mme de Montolieu*, qui fut un moment célèbre par sa *Caroline de Lichtfield*, parfait modèle de ces livres où un plat lyrisme tient lieu de tout, et dont on réédite encore les *Châteaux suisses*, œuvre d'un genre qu'on appellerait volontiers le gothique larmoyant ; F. Vernes de Luze enfin, conteur et humoriste de verve modeste, et Gaudard de Chavannes, un Sterne amusant et superficiel.

La poésie, elle, ne vaut pas qu'on y perde une page.

De Boileaux les dieux sont avares,

gémissait encore, après 1830, César d'Ivernois, un versificateur d'ailleurs spirituel et dégourdi. Eh ! oui, Boileau aurait eu beau jeu de railler tous ces poétereaux de province. La Suisse romande dégringole, comme la France, et plus qu'elle, en pleine décadence classique ; le caveau de Genève a néanmoins fourni quelques aimables chansonniers, J.-F. Chaponnière, Gaudy-Lefort.

CHAPITRE V

DU ROMANTISME A L'ÉPOQUE ACTUELLE

I. Le réveil de la vie nationale. — II. Alexandre Vinet, son œuvre et son influence ; Ad. Lèbre. — III. Après Vinet : Eugène Rambert, Marc-Monnier, H.-F. Amiel, P.-A. Sayous, F. Roget, le cardinal Mermillod, Vulliemin, Rey, Merle d'Aubigné, F. de Chambrier, A. Roget ; quelques noms. — IV. La littérature d'imagination : Rodolphe Töpffer, P. Sciobéret, Urbain Olivier, A. Bachelin, F. Berthoud. — V. La poésie . Ch. Didier, Galloix, Blanvalet, Richard, Monneron, Juste Olivier, Eggis, Petit-Senn, quelques noms ; Alice de Chambrier.

I

La Suisse romande violemment calviniste jusqu'à la fin du xviie siècle, calviniste sans excès de zèle jusqu'à la Révolution, française un temps ou protégée de la France grâce aux vicissitudes de la politique, la Suisse romande ne s'est ressaisie, n'a conquis ou reconquis son originalité, avec son indépendance, qu'en 1815 et après. Désormais, elle est réunie tout entière sous le drapeau helvétique ; les liens fragiles qui rattachent Neuchâtel à la Prusse se rompent définitive-

ment en 1848. Elle n'est plus, comme dans les trois siècles précédents, une pure abstraction, car il n'y eut pas, jusqu'en 1815, de Suisse romande à proprement parler, mais bien un groupe de petits Etats, autonomes ou sujets, rapprochés en partie, il est vrai, par la communauté des intérêts religieux et moraux, vivant tous d'ailleurs de leur vie particulière.

Certes, Genève, « ciron politique sur la carte de l'Europe », disait Mallet-Dupan, a été tout un monde par l'influence de sa pensée et le prestige de ses savants. Assurément, Neuchâtel et le Pays de Vaud ne furent pas des terres improductives pour les lettres et les sciences, si Fribourg, le Valais et le Jura bernois n'ont guère fait que végéter intellectuellement. Mais il n'existe pas encore de foyer commun pour la culture et le travail, ni même de but commun. A partir de 1815, toutes ces républiques en miniature, qui constituent une minorité française dans la Confédération helvétique, comprendront, en dépit, d'un patriotisme cantonal assez ombrageux, qu'elles ne peuvent s'ignorer l'une l'autre ; elles vont, d'instinct et de nécessité, communiquer et s'entendre. Les solidarités nées de la race et de la langue s'affirmeront ; vous aurez une vie romande, à côté de la vie suisse. Et ceci ne se remarque nulle part mieux que dans les choses de la littérature. Les écrivains étroitement neuchâtelois, genevois, ou vaudois entre 1815 et 1830, seront de plus en plus des écrivains romands. Un courant littéraire se forme qui traverse tout le pays, d'une extrémité à l'autre du Jura, absorbant l'art local et opérant la fusion, dont Vinet fut le grand ouvrier.

Les divers membres de la famille romande abdiqueraient-ils pour autant leur individualité ? Non, mais la différence ou les contrastes s'effaceront peu à peu ; nous aurons un esprit romand et une âme romande. La Suisse occidentale ne sera pas qu'une province lit-

téraire de la France, après avoir été une province théologique de la Réforme ; elle voudra être elle-même, elle le sera. Elle aura peut-être le tort de s'isoler, au début, de se cantonner entre ses frontières, d'établir en quelque sorte des douanes intellectuelles pour se préserver des nouveautés du siècle et de l'importation étrangère. Elle aura beau se replier et se clore ; les idées ne connaissent pas de barrières, le progrès souffle où il lui convient.

Toujours est-il que, dès 1815 ou 1820, le culte des lettres gagne en intensité, si ce n'est en éclat. La matière littéraire reste assez pauvre, le public ayant des scrupules et des timidités qu'il faut ne point heurter ; la forme littéraire, d'un autre côté, ne s'émancipe ni ne s'affine, et le français du Refuge est devenu le français suisse, une langue approximative qui, même chez les meilleurs, gardera, outre son air d'idiome inachevé, quelque chose de sa couleur terne, de sa lourde allure, de ses déplaisants provincialismes. Qu'il s'agisse de la pensée ou de l'art, on n'ose pas. On n'ose pas, voilà la grande affaire.

Le protestantisme, après un demi-siècle d'indifférence, retourne à ses origines : Calvin ressuscite. Renoncerait-il même à une certaine routine, non seulement de foi, mais d'habitudes et de manières d'être? Tout ce qui a été, est et sera, d'apparence au moins. L'austérité des mœurs s'affadit, la passion religieuse s'émousse, le credo lui-même parlemente, sans capituler, je l'accorde ; malgré cela, l'esprit calviniste parle, exigeant et méfiant, hostile à toutes les audaces, fermé a tout ce qui sort de la règle, décourageant pour tout ce qu'il n'inspire et ne dirige pas. Et vous le verrez briser les poètes, presque étouffer la littérature d'imagination, rétrécir et opprimer Vinet qui, cependant, avait essayé d'échapper à la théologie officielle par la porte du « Réveil. »

Le culte des lettres, disions-nous, gagne en intensité. La Suisse romande, en effet, a ses revues qui bientôt occuperont un rang estimable parmi les grands périodiques de langue française, la *Bibliothèque universelle* et la *Revue suisse* ; elles fusionnèrent en 1862. Des associations littéraires et scientifiques se fondent dans presque tous les cantons. Les étudiants eux-mêmes se réunissent en laborieuses et joyeuses corporations, où l'on ne célèbre pas que la vigne et l'amitié ; ils ont leurs journaux et les jeunes talents y donnent leurs premiers coups d'aile. Toutes ces créations d'il y a cinquante ans subsistent et prospèrent ; d'autres ont suivi.

II

Mais un nom domine, s'il ne la résume pas, toute la littérature contemporaine de la Suisse romande, celui d'Alexandre Vinet (1797 à 1847). Il est nécessaire, pour bien comprendre Vinet, de le replacer dans les milieux moraux qu'il a traversés aux heures décisives et de noter les influences subies. Son père, qui exerçait sur lui une autorité sévère et un ascendant réel, était imbu de la théologie rigide et formaliste que professait alors l'Eglise nationale vaudoise. Vinet n'eût peut-être pas rompu avec les traditions religieuses de sa famille si, vers 1820, ne s'était produit ce qu'on a appelé le mouvement du « Réveil.[1] » Qu'était-ce que ce « ré-

[1] Louis Vulliemin écrivait à Rambert, en 1866 : « J'ai quelque peine à comprendre un article sur la jeunesse de Vinet. Vous n'allez pas nous le sanctifier. J'ai connu Vinet jeune, un

veil », et le protestantisme en avait-il donc besoin? Ses origines sont assez singulières; il venait à son heure, il a laissé une trace durable.

La baronne de Krudener qui, à l'exemple d'autres dévotes, n'avait pas précisément commencé par la dévotion, quitta le monde à quarante-trois ans pour prendre les devants sur le monde peut-être, et se convertit non sans quelque tapage. Elle ne voulut pas se laisser le loisir de regretter l'époque où elle vécut plus de romans qu'elle n'en a écrit; elle entreprit une active et bruyante campagne de mission à l'intérieur. Les hasards de son apostolat conduisirent M[me] de Krudener à Genève, où elle importa, dès 1813, un protestantisme nouveau, tout d'aspirations mystiques et d'ardente ferveur, infiniment plus préoccupé de morale que de dogme, — le protestantisme, en somme, que Magny avait enseigné à M[me] de Warens, la doctrine exaltée et vivifiante des Frères moraves. Elle eut bientôt une petite cour, très enthousiaste; plusieurs étudiants en théologie ne craignirent point d'y paraître. C'était bel et bien un schisme, qui s'étendit de Genève à Lausanne et à Neuchâtel; il eut la bonne fortune de recevoir le baptême de la persécution. Nombre de pasteurs adhérèrent ouvertement au « Réveil », d'autres se rallièrent à la pensée de régénération morale qui l'avait suscité, d'autres enfin ne lui refusèrent pas leurs sympathies avouées ou secrètes. Il est certain que le « Réveil » remua bien des consciences, ranima dans bien des cœurs la flamme du christianisme. En dépit de quelques excentricités et d'un assez mauvais

fier radical, à la tête de toutes les insurrections contre l'Académie. » Très « radical, » c'est-à-dire très imbu des idées du protestantisme officiel, qu'il condamnera bientôt. Voir *Louis Vulliemin*, par Ch. Vulliemin, in-8, Lausanne, 1892, p. 59, 129, 142, 253, 281, 376, 402, 407, et *Le père d'Alexandre Vinet*, par M. Lecoultre, Lausanne, in-12, 1892.

air d'orgueil spirituel, il donna, en particulier, à tous ceux qui en furent touchés, une très haute conception des devoirs et du sérieux de la vie.

Or, le souffle du « Réveil » a passé sur Alexandre Vinet, que la lecture des mystiques, l'approfondissement de Pascal, détachent peu à peu de l'Eglise nationale. La rupture sera lente et douloureuse à se consommer, arrêtée qu'elle est par le respect filial, l'éducation et une certaine indécision de caractère. Elle se produit pourtant. Et nous aurons un « Pascal protestant », dont le spiritualisme chrétien sera fait de liberté, d'humilité et d'angoisse. Si, comme il le déclara à plus d'une reprise, ses études théologiques furent insignifiantes, il n'en a pas moins réchauffé et élargi la Réforme française, en mettant le siège de toute sa théologie dans son cœur. On n'ignore pas qu'il fut l'un des plus intrépides et des plus éloquents défenseurs de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'il a, dans ses *Discours* et ses *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux*, prêché avec une conviction profonde, que la morale chrétienne était tout le christianisme, que les vieilles idées doctrinaires et la vieille orthodoxie devaient baisser pavillon devant les exigences et les droits de la foi individuelle. Mais je n'ai pas à suivre ici l'apôtre et le théoricien protestant. Le critique littéraire nous intéresse davantage, avec son *Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, ses *Moralistes français des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, ses *Poètes du siècle de Louis XIV*, ses *Etudes sur la littérature française du* XIXe *siècle*, son *Pascal* et la moitié de ses *Mélanges*.

M. F. Brunetière écrivait naguère, et ces lignes sont le plus bel éloge de Vinet : « Quand je rassemble mes plus anciens souvenirs et que je fais mon examen de conscience, je ne trouve pas d'historien de la littérature à qui je doive davantage et de qui j'aie plus

appris... Il y a bien déjà quinze ou vingt ans que je ne le lis plus, pour m'être aperçu jadis que si j'avais par hasard une idée, Vinet l'avait toujours eue avant moi. » En réalité, Vinet, critique littéraire, n'est pas un érudit ; c'est un penseur, moins préoccupé de satisfaire notre curiosité ou même notre goût de science, que de nous initier à l'étude des grands problèmes de la vie, que de nous faire méditer sur la vertu et le destin des idées. Son tort est évidemment de confondre l'esthétique et l'éthique, de ne jamais séparer les questions morales des questions d'art. Aussi s'appliquait-il en général à chercher et à montrer un homme dans un livre, sans se douter que l'homme et l'auteur peuvent être fort différents l'un de l'autre et qu'une œuvre n'est pas nécessairement une leçon. Sainte-Beuve, qui était resté en relations avec plus d'un écrivain vaudois, depuis son cours sur *Port-Royal*, fait à Lausanne en 1837, Sainte-Beuve enrageait quand il entendait dire « une belle âme, un grand cœur, une noble conscience, » de gens qui n'étaient rien moins que cela et qu'on proposait comme exemples. Il s'écriait, dans une lettre à Juste Olivier : « Au diable les mystiques !... Nous avons ici tous les défauts, toutes les absences, mais nous avons du moins la proportion et la mesure ; c'est là notre seul mérite. Gardons-le ! »

Eh ! oui, Sainte-Beuve avait quelque raison d'entrer en colère ; d'autant plus que Vinet, avec ses trésors d'indulgence et ses provisions de louanges pour des littérateurs médiocres, mais « bien pensants », les Guiraud, les Souvestre et d'autres, ne se faisait point faute de harceler de ses épigrammes ou d'écraser sous la « redoutable modération » de ses critiques, de ses ironies et de ses blâmes, Béranger, Michelet, George Sand, tous ceux qui passaient, en indifférents, en irréguliers ou en adversaires, à côté de la morale et de la religion chrétiennes. J'ai hâte de reconnaître que l'auteur des

Etudes sur la littérature française du XIXe *siècle* n'est pas, même alors, un juge aveuglément partial, ou brutalement sévère. Son urbanité naturelle, son christianisme vivant, son esprit de modestie et de charité lui défendaient toutes violences. L'homme de foi n'en gouvernait pas moins le critique.

Serait-ce insistance déplacée et chicanière que d'appeler l'attention sur des faiblesses dont les panégyristes de Vinet n'ont rien voulu savoir ? Cette pure intelligence aima, elle mérite la vérité. L'honneur et le bonheur de Vinet, c'est qu'il fut sans cesse de la plus rigide loyauté. Cette loyauté scrupuleuse éclate surtout dans la conscience presque inquiète avec laquelle il aborde l'examen d'une œuvre et y procède. Il a lu et relu, réfléchi et pesé comme personne avant lui. Toutes ses analyses, si complètes, si exactes, si ingénieuses, si riches d'aperçus et d'idées, si pleines de trouvailles, seront, avec la caractéristique qu'il donne des écrivains, son plus incontestable et son meilleur titre de gloire ; cela durera et ne sera guère refait. Que si l'on y souhaitait plus d'ordre et plus d'art, il faudrait se souvenir que, comme on l'a dit, il n'avait pas de système ; il n'avait que des principes.

Il suit son génie sans méthode, sans besoin non plus de généraliser, peu renseigné d'ailleurs sur les hommes et les choses, presque dédaigneux de l'érudition. Et, malgré cela, que de substance, quelle nourriture saine et forte, quelle admirable gymnastique de dialecticien et de psychologue dans ses études littéraires ! Et comme le moraliste s'y révèle, pénétrant et fin, d'une élévation et d'une profondeur qu'aucun critique n'avait atteintes avant lui ! Et combien il a, quand le préjugé ou des préventions ne s'y mêlent point, le don de sympathie et la passion du beau ! Et comme il se livre enfin, de toutes les forces de son cerveau et de son cœur ! Il ne se contente pas de disséquer et

d'apprécier une œuvre, il l'éclaire, il y ajoute, il y collabore. Malheureusement, ce grand analyste est « faible dans la synthèse », comme le disait Vulliemin.

Ses jugements sont, sous les réserves que j'ai dû indiquer, d'une rare portée, extrêmement solides et motivés de main de maître. On souhaiterait parfois qu'il ne tirât pas tout de son propre fonds, qu'il négligeât moins les recherches et l'opinion d'autrui. On aimerait également que son style fût, par-ci, par-là, moins maniéré et moins tendu, moins gâté par la préciosité et par les surcharges, quoiqu'il soit à l'ordinaire correct et nourri. Ses expositions, d'autre part, manquent quelquefois de logique et de clarté. Et enfin, s'il a des convictions fortes et même de l'esprit, il ne connut ni la flamme de la passion, ni presque le charme du sourire.

La lecture de Vinet n'en est pas moins l'une des plus profitables qui soient, l'une de celles qui excitent le plus à la pensée comme à l'action, et laissent le plus fécond enseignement littéraire en ne séparant jamais la littérature de son rôle social, en faisant jaillir des œuvres un cours éloquent ou une pure prédication de vertu.

Tous les écrivains contemporains de la Suisse romande pâlissent un peu auprès de Vinet. Parmi ses disciples ou ses émules, en critique ou en philosophie, je ne vois guère qu'*Adolphe Lèbre*, mort à trente ans et qui avait rêvé d'être, dans le protestantisme, l'initiateur d'une réforme aussi considérable que celle du XVIe siècle. A ses yeux, la religion devait se dépouiller du vain appareil des dogmes, consacrer toutes ses forces à la propagande morale, enseigner que le seul code laissé par Jésus-Christ était sa vie elle-même. Lèbre est bien de l'école de Vinet ; il n'a pas l'incomparable talent d'analyse du maître, ni sa chaleur d'âme ; il a, en revanche, plus de hardiesse, plus

d'ambition et cette puissance de généraliser qui fait absolument défaut à l'auteur des *Discours sur quelques sujets religieux.*

On retrouverait encore l'influence de Vinet dans l'œuvre de deux philosophes vivants, MM. Ch. Secrétan et E. Naville. Mais sa théologie ne s'est imposée ni dans la science, ni dans l'église; tout en ne lui ménageant ni les critiques, ni les éloges, ni surtout les emprunts, on ne l'a pas professée. La noble figure de Vinet demeure isolée au milieu du protestantisme français ; il le domine sans le diriger.

III

Son biographe, par exemple, Eugène Rambert (1830 à 1886), qui hérita de sa réputation, n'a presque rien hérité de son esprit, quoiqu'il ait admirablement compris, expliqué et raconté Vinet. De ces deux hommes, l'un est un croyant qui s'incline, l'autre un savant qui cherche; l'un, un Pascal soumis et craintif, l'autre, une intelligence indépendante èt sereine.

Rambert enseigna la littérature toute sa vie, après avoir commencé des études théologiques qui l'éloignèrent, non pas de la religion, mais de la théologie et des chapelles à tout jamais. Il est, incontestablement, après Vinet, la personnalité littéraire la plus puissante de la Suisse romande contemporaine. Il n'a certes pas, comme critique, la profondeur ni la pénétration de son devancier, il est un moraliste moins bien doué et un analyste moins subtil; en échange, il sera plus artiste, plus franc de parti-pris, plus ren-

seigné, plus curieux du détail pittoresque et du nouveau, plus sensible à la beauté. Il fut un bon poète à ses heures, ce que Vinet ne réussit point à être, bien qu'on se soit risqué à publier un gros volume de ses vers; peut-être, la muse de Rambert manque-t-elle d'élégance aisée, de grâce facile, d'aimable souplesse; elle a le coup d'aile et le souffle. Il eut le talent de traduire ses idées en ingénieux symboles poétiques, ou ses impressions de nature en larges tableaux descriptifs, d'une inspiration un peu trop prolongée, il est vrai.

Ce n'est pas tout. Les Suisses romands sont volontiers des polygraphes. Rambert fut encore naturaliste, historien, conteur. Son bel ouvrage, son plus durable titre de gloire, ses *Alpes suisses*, sont une véritable encyclopédie et, en même temps, une vaste épopée en prose de la vie et du monde alpestres. Nul n'a rendu comme lui la grandeur, ni dévoilé d'une main plus experte les mystères des Alpes, nul n'en a comme lui exprimé la saisissante poésie, n'en a subi comme lui l'irrésistible fascination. Ce livre, plein de faits, solidement assis sur des années d'expérience et d'étude, abondant en peintures exactes, savoureuses, définitives, devient, ainsi que je l'ai dit ailleurs, « un champ de hautes généralisations scientifiques et tourne parfois au poème des origines. » On y rencontrera même, dans l'un des morceaux les moins lus mais les plus significatifs, dans cette éloquente et bizarre *Marmotte au collier,* la confession philosophique et le testament moral d'un esprit libre et sincère. N'est-ce pas, d'ailleurs, Eugène Rambert qui, dans un discours d'installation prononcé à Lausanne, en 1855, devant un public en majorité piétiste, s'écriait bravement : « Le temps n'est plus où un dogmatisme orgueilleux osait dire à la philosophie : me voici, prosterne-toi, je suis la vérité... N'envions pas le bonheur de nos pères, les

joies de l'étude surpassent infiniment celles de leur foi naïve. »

Quand j'aurai cité ses petits romans, intercalés dans les *Alpes suisses*, la *Batelière de Postunen*, le délicieux *Chevrier de Praz-de-Fort*, un pur chef-d'œuvre où il a reconstitué en poète et en voyant l'âme naïve du montagnard et montré l'extraordinaire intimité des êtres primitifs avec la nature ; quand j'aurai rappelé sa chaude et fière biographie de Juste Olivier, ses travaux sur la littérature alpestre et la littérature romande — ainsi sa remarquable série de portraits littéraires intitulée : *Ecrivains nationaux*, — j'aurai à peu près fait le tour de son œuvre touffue, mais singulièrement substantielle et vivante.

J'ai rangé, dans l'ordre des réputations et des talents, Rambert immédiatement après Vinet. D'autres revendiqueraient cette place pour Marc Monnier (1829 à 1885), qui est un Suisse moins authentique et qui doit effectivement plus à la France et à l'Italie, qu'à Genève où presque toute sa vie s'est écoulée. Il a touché à tout, ce Monnier, et tout lui était facile, un sonnet comme un traité. Les esprits lents et graves l'ont dédaigneusement qualifié d' « improvisateur » et ne l'ont pas pris au sérieux. Il faisait excellemment, comme en se jouant, ce que d'autres eussent fait assez mal en s'appliquant ou n'eussent jamais fait. Heureuse nature ! heureux génie !

Le revers de la médaille ? demanderez-vous. C'était une superficialité qui, pour être brillante et fort adroitement dissimulée, ne laissait pas de se trahir à l'occasion. Il courait à travers tous les sujets, comme l'abeille va de fleur en fleur, trop pressé pour butiner à fond. Mais voilà, il était si alerte, si aimable, si spirituel, si prodigue de mots charmants et d'aperçus originaux, qu'il faudrait du courage pour lui reprocher de la hâte dans le travail. Et quelle variété en son œuvre !

Et ne suspecterait-on pas son érudition pour le seul motif qu'elle eut trop de grâces ? Et ne se méfierait-on pas de son travail, parce que ce travail ne lui coûta presque pas de peine ?

Si vous sacrifiez ses romans, qui ne sont pas très dignes de lui, — son imagination n'était pas très vive, sa psychologie était assez courte — vous admirerez la fine, l'agile, l'étincelante fantaisie de ses *Nouvelles napolitaines*, la dextérité prodigieuse du traducteur de *Faust* et de l'*Arioste*, la grâce pimpante du versificateur et l'ironie pétillante du satirique dans ses comédies de *Marionnettes*, cette folle et cette exquise caricature, en octosyllabes délurés, de l'histoire contemporaine, l'émotion discrète et le gentil scepticisme dans ses *Poésies*, l'art délicat et sûr du critique dans *Genève et ses poètes*, les clairs, les lumineux chapitres de deux volumes de ses études inachevées sur les littératures modernes, son éloquence et la générosité de ses sentiments dans l'*Italie est-elle la terre des morts ?* ses facultés de vulgarisateur entraînant dans *Pompéi et les Pompéiens*, tout ce qu'il y a de verve débordante, d'activité fiévreuse, de passion littéraire, de bon sens ailé, d'élégance native dans son œuvre multiple et charmante. *Nulla dies sine linea;* il était né pour les lettres, il les a fidèlement et utilement servies, y trouvant, par surcroît, la joie et comme l'ivresse d'une belle tâche. Et que sa prose est donc limpide, et que son vers est donc léger ! Cet Athénien et ce Parisien, un peu perdu à Genève, n'eut jamais rien des lourdeurs, des gaucheries, ni de la prolixité romandes. Il planait, au-dessus du milieu sévère de sa patrie d'adoption, comme un oiseau.

A l'Université de Genève, dont Monnier était le professeur le plus disert, s'ennuyait HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL (1821 à 1881), ce pessimiste désorienté et ce rêveur incapable d'action, qui forme bien le plus sai-

sissant contraste qu'on puisse imaginer avec le pétulant et frétillant rimeur des *Marionnettes*. Monnier est peut-être un cas de génie trop épanoui ; Amiel est, à coup sûr, un cas de génie rentré. On pouvait, jusqu'à la publication, fort habilement faite, de son *Journal intime*, le considérer comme un être impuissant à se révéler, à produire et à créer ; on sentait qu'il avait « quelque chose là, » ce poète compliqué et ce philosophe tâtonnant ; on ne comprenait pas pourquoi cette intelligence, qu'on devinait prime-sautière et riche, était condamnée à la stérilité, quand ce n'était pas à la médiocrité ou à l'à-peu-près. Ses recueils de vers, *Grains de Mil*, le *Penseroso*, les *Etrangères*, *Jour à jour*, n'étaient que de la poésie tourmentée ou lourdement quintessenciée, avec quelques excentricités et quelques éclairs. Le reste ne comptait pas, ou à peine.

Le *Journal intime* est venu. Les obscurités sont levées ; nous pénétrons le mystère douloureux de cette âme qui s'est abîmée dans l'inféconde contemplation du « moi », de cet esprit qui s'est égaré dans les vaines subtilités et les pénibles abstractions d'une métaphysique bâtie sur des nuages. Amiel s'est perdu en se cherchant. A part dix ou vingt pages de délicate psychologie intime, à part une demi-douzaine de portraits littéraires burinés pour la postérité, le *Journal* n'est qu'un pesant, ténébreux et inutile bavardage de pédant morose.

P.-André Sayous (1808 à 1870), que Lamartine appelait « un fureteur de génie, » n'alla pas échouer dans la spéculation transcendante. Il fit mieux. Il eut le courage d'entreprendre et le talent de mener à bien une œuvre considérable et tout à fait neuve : l'*Histoire de la littérature française à l'étranger* aux XVIIe et XVIIIe siècles, sans parler de ses *Ecrivains français de la Réformation*, brillante série d'études sur Calvin, Farel, Viret, Estienne, etc., de ses *Mémoires*

et correspondance de Mallet-Dupan, d'autres livres encore. L'*Histoire* de Sayous est, comme l'a dit Villemain, « un recueil d'attachantes biographies, une galerie de portraits »; ce n'est pas une large étude d'ensemble sur la vie intellectuelle des provinces littéraires de la France; ce n'est pas non plus, ce n'est absolument pas un tableau de l'influence des lettres françaises à l'étranger. Le style vaut moins par la pureté et le relief que par la clarté et l'abondance; les considérations générales, les grandes lignes font défaut, et c'est le plus sérieux reproche que l'on puisse adresser à cet ouvrage. En effet, le livre est des plus distingués à tous autres égards. Que d'érudition avenante et solide, que de vive lumière jetée sur d'intéressants sujets, que d'œuvres et d'auteurs de mérite éminent, exhumés, révélés ou, à tout le moins, renouvelés, à côté, je le veux bien, d'œuvres et d'auteurs qui étaient à leur place dans l'oubli! Les « refuges » hollandais, anglais, allemand des XVIIe et XVIIIe siècles étaient peu ou mal connus avant Sayous. Et que savait-on, avant lui, de l'histoire littéraire de la Suisse romande et de la Savoie? Et, s'il ne s'est occupé ni de la Belgique, ni du Canada, cette lacune, pour être regrettable, n'enlève pas aux quatre substantiels et aimables volumes d'André Sayous, leur rare valeur documentaire et critique.

Il sera permis de citer seulement *J.-F. Roget*, moraliste caustique et maussade, protestant hardi et revêche, qu'on a surnommé, pompeusement, le « Montaigne genevois »; et il faut bien accorder un mot de souvenir à un moraliste d'une autre sorte, au plus brillant représentant de la Suisse catholique en ce siècle, au cardinal *Gaspard Mermillod*, prédicateur onctueux et fin, à la séduisante et pénétrante éloquence, avant de passer aux historiens, qui sont légion parmi les contemporains.

L'histoire politique et sociale a fourni, il importe de le dire d'entrée, plus d'investigateurs patients, — les deux Galiffe, les Gaullieur, les de Gingins-La Sarra, — que de vigoureux ou d'habiles généralisateurs. Rats de bibliothèques et d'archives, plutôt qu'écrivains, tous ces braves gens qui fouillèrent, avec une inaltérable persévérance, et un noble désintéressement, le passé de l'Helvétie occidentale. Cependant, l'*Histoire suisse* de Louis Vulliemin (1797 à 1879) n'a rien, elle, d'un livre d'annaliste. La science la plus sûre, comme aussi la plus alerte, une langue sobre, ferme et nette, en font une véritable œuvre d'art. Sans sécheresse, sans lyrisme non plus, avec beaucoup de mesure et de charme, cette *Histoire suisse* peut être regardée comme le modèle du genre. Le *Chillon* de Vulliemin, son *Tableau du canton de Vaud*, ses biographies du doyen Bridel, d'Aimé Steinlen, ses *Souvenirs* et sa correspondance[1] enfin, sont des bijoux de savoir nourri, animé, limpide, ou de gracieuse et franche bonhomie. *Genève et les rives du Léman* de *Rodolphe Rey*, éloquent et saisissant tableau de la vie romande — lettres, politique, mœurs d'autrefois et d'aujourd'hui — passionne comme un bon roman, tout en étant bâti comme un bon livre d'érudit et écrit comme un beau livre d'artiste.

L'*Histoire de la Réformation au temps de Calvin* a rendu le nom de *J. H. Merle d'Aubigné* populaire dans le monde protestant ; « il y a, disait malicieusement Vinet, dans ce cours devenu livre, plus d'effusion que n'en comporte l'histoire ». En vérité, l'ouvrage tient trop du dithyrambe pour prétendre à l'exactitude, du plaidoyer pour inspirer une confiance inébranlable dans l'appréciation des faits et le jugement des hommes. C'est oratoire, partial et diffus, mais chaleureux,

[1] *Louis Vulliemin*, par Ch. Vulliemin, in-8, Lausanne, 1892.

mais entraînant. Le Vaudois *Charles Monnard*, traducteur, avec Vulliemin, et continuateur de Jean de Muller, Juste Olivier dans son *Canton de Vaud*, où cet esprit original s'est montré si ingénieux et si bien renseigné, *F. de Chambrier*, dans sa sévère et consciencieuse *Histoire de Neuchâtel*, *Amédée Roget*, dans sa copieuse et solide *Histoire de Genève*, toute de première main, A. Rilliet de Constant, dans son lumineux travail sur les *Origines de la Confédération* suisse, Verdeil, Gindroz, vingt autres, sont tous, à des titres divers, des historiens remarquables. Mais voilà, on n'est aisément ni un grand historien, ni un grand écrivain dans un petit pays, et, d'ailleurs, seuls quelques-uns de ces auteurs sortent du rang. Et si l'on faisait la revue des publicistes et des orateurs politiques, A. E. Cherbuliez, avec son énergique traité-pamphlet de la *Démocratie en Suisse*, James Fazy, le chef du parti radical genevois, l'avoyer Charles Neuhaus à Berne, le tribun Eytel à Lausanne, Louis Ruchonnet, si l'on s'attachait à chacune de ces figures originales, il ne serait guère possible, même en dix ou douze pages, que d'esquisser d'insuffisants portraits.

IV

Revenons, pour finir, à la littérature d'imagination ! Un nom, d'une notoriété européenne, nous arrête dès la première ligne. La réputation de Rodolphe Tœpffer (1799-1847) est aussi bien établie en France, en Angleterre, en Allemagne, que dans la Suisse même. Cet humoriste a quelques-unes des qualités, non les plus fines, mais les plus savoureuses, de Xavier de Maistre,

de Sterne et de Nodier, et peut-être plus de profondeur qu'aucun d'entre eux ; il les a gâtées, ces qualités rares, en les fusionnant avec quelques défauts ou travers genevois, la préciosité, la minutie, la raideur ; il semblerait parfois que l'insistance du psychologue, les raffinements de l'analyste annonçassent Amiel. Glissez, mortels ! a conseillé Voltaire. Tœpffer appuie volontiers et s'étend, et délaie. Ses *Voyages en zigzag* néanmoins, qui ont renouvelé la littérature des « voyages », de ces voyages qui trahissent la main et l'âme d'un artiste, le *Presbytère*, son chef-d'œuvre, ses *Nouvelles genevoises*, où le don d'observation des choses de la nature et de la vie morale est incontestablement d'essence supérieure, assurent à Tœpffer une renommée durable. Il n'occupera jamais une place en vue dans l'histoire des lettres françaises ; il s'y est ménagé, pour longtemps, un coin enviable parmi les écrivains dont le talent s'arrête là où commence le génie. Ses *Menus propos d'un peintre genevois*, par exemple ajoutent encore à la gloire du romancier et du nouvelliste, tant il y a là de pages suggestives et neuves dans leur pittoresque décousu.

Pierre Sciobéret, un Fribourgeois, est un conteur robuste et sobre, « le plus richement doué de nos conteurs romands », suivant Rambert. Il a fort bien rendu, malgré certaines gaucheries de style et une certaine vulgarité dans la manière, la physionomie des sites et des gens de son pays. Tout le petit monde pastoral de la Gruyère revit, dans son œuvre, qu'on a trop peu goûtée mais qui restera. Le Vaudois *Urbain Olivier*, le romancier le plus populaire de la Suisse romande, a débuté par de frais récits de chasse et d'agréables tableaux de mœurs rurales, comme l'*Orphelin*, la *Fille du forestier*, pour échouer bientôt dans de fades histoires, monotones et prêcheuses, écrites en pur patois de Canaan.

A Neuchâtel enfin, nous voyons le peintre AUGUSTE BACHELIN (1829 à 1891), dont M. Ph. Godet vient de retracer l'existence laborieuse et féconde, abandonner de plus en plus, vers la fin de sa carrière, le pinceau pour la plume, et publier son *Jean-Louis*, fidèle et poétique reconstitution, avec quelques longueurs et des inexpériences, de la vie des villages neuchâtelois à l'époque du « bon vieux temps.» Marc-Monnier écrivait au *Journal des Débats* : « C'est vu et senti, plein d'émotion et d'observation; on est bientôt pris, on va jusqu'au bout, et il se trouve qu'alors non seulement on a ri, pleuré, pensé, mais qu'on a passé quelques heures dans un monde vrai, chez des êtres vivants que l'on quitte à regret. » Et Fritz Berthoud, plus enthousiaste, de renchérir : « Cest du grand art, cela... Vous avez fait une œuvre forte ». En vérité, c'est presque du grand art auquel il manque le métier, mais Bachelin a le don suprême de créer de la vie. Deux de ses livres posthumes, *Sarah Wemys*, œuvre manquée, et cette délicieuse *Maison d'Erasme*, qu'on n'a pas su admirer, complètent le bagage littéraire de l'infatigable travailleur, dont je pourrais citer des nouvelles, des contes, des monographies historiques, des causeries d'art, sans parler de ses toiles qui en font l'un des premiers peintres militaires et l'un des bons paysagistes de la Suisse.

N'oublions pas un ami neuchâtelois, déjà nommé, de Bachelin : *Fritz Berthoud* ; ses études, très fouillées, sur Jean-Jacques Rousseau valent mieux, sans doute, que ses trop longues *Scènes de la montagne*, et même que son *Hiver au soleil*, suite de croquis souriants et légers.

V

Que dire des poètes de la Suisse française durant la période qui nous occupe? En réalité, la poésie romande date de ce siècle; les rimeurs des âges précédents comptent à peine et n'appartiennent au pays que par les hasards de la naissance ou du séjour.

Le romantisme surgira, et, comme d'une volière soudain ouverte, des chants partiront de tous côtés.

Certes, les modestes recueils de Didier, de Galloix, de Monneron, de Richard, de Juste Olivier, n'apporteront à la Suisse occidentale qu'un écho lointain des œuvres de Lamartine, de Hugo, de Musset. Les disciples s'inspireront timidement, ou sans un sentiment de l'art assez puissant, des partitions des maîtres. Mais, peu à peu, leur individualité se dégagera, et s'ils n'arrivent jamais qu'à une demi-originalité, ils ne sont pas, ils ne veulent pas être, la plupart, que de simples imitateurs. L'élan poétique sera d'ailleurs contenu, refréné par le milieu. On n'accepte pas les hardiesses de forme, on ne tolère que les lieux communs de la Muse. Monneron et Juste Olivier, pour ne citer qu'eux, auraient pu déployer leurs ailes; l'un est mort à la fleur de l'âge, l'autre a plié son doux génie aux étroites exigences d'un public sans réelle éducation littéraire; et il n'a été ni encouragé, ni compris. Une poésie sagement religieuse et pauvrement lyrique de cantiques et d'hymnes, une poésie lourdement banale de banquets patriotiques, on ne demandait pas autre chose; les gais chansonniers eux-mêmes, Panards ou Désaugiers paisibles et décents, étaient regardés

comme un mal nécessaire. On était en République, on était libre ; on avait peur de la liberté. Et, après tout, quel besoin avait-on d'écrire en vers, quand il est si facile de faire, ou de ne pas faire, de la prose ?

Le grand poète, auquel il faut de l'air et du large, n'est pas venu, il ne pouvait venir. La matière lyrique, les sujets d'épopée ne manquaient pas cependant. Quelle contrée serait, plus que la Suisse, riche en beautés naturelles, en magnifiques spectacles ? Quelle nation a, dans son histoire, de plus merveilleux faits d'héroïsme ? Et le protestantisme, religion de recherche et de conscience, à l'envisager de haut, ne devrait-il pas susciter cette sévère et profonde poésie, qui s'absorbe dans le mystère angoissant de la destinée, qui demande à la foi, au doute, à la vérité, des prières et des cris ?

La Suisse romande a recouvré l'indépendance politique ; elle est prospère, elle est laborieuse, elle agit et elle progresse. Elle a des savants qu'elle admire, des historiens et des philosophes auxquels elle s'intéresse ; elle a des poètes dont elle ne se soucie guère. Elle est si conservatrice dans les choses d'art, et si timorée, qu'elle demeure indifférente ou hostile à tout ce qui s'émancipe de la tradition. Voici *Charles Didier*, qui s'est enrôlé sous la bannière romantique, parmi les « folâtres » — les « folâtres » sont Hugo et ses disciples, Lamartine lui-même ; — sa *Harpe helvétique*, ses *Mélodies*, qui parurent en 1825 et en 1827, n'étaient point de la poésie révolutionnaire ; il y avait là tout au plus des réminiscences et des intentions romantiques, mais cela suffit pour qu'on réservât un accueil glacé à ces inoffensives plaquettes, et qu'on forçât l'auteur d'expatrier ses jeunes ambitions. Didier ne reviendra à la poésie que vingt ans plus tard, avec sa *Porte d'ivoire*, puis son *Helvetia*, après avoir couru le monde en nomade désenchanté, après avoir

écrit aussi des romans et des récits qu'on lit encore, *Rome souterraine*, la *Campagne romaine*, *Cinquante jours au désert*.

Voici *Jacques-Imbert Galloix*, dont les *Méditations lyriques* passent inaperçues à Genève, un exalté, un détraqué, mais un poète, qui part conquérir la gloire à Paris et n'y trouve que la mort, après quelques mois de bohème, sur un lit d'hôpital. Voici HENRI BLANVALET (1811 à 1870), que l'air de Genève étouffe et qui s'en va gaspiller ses meilleures années dans des besognes mercenaires, comme professeur ou précepteur à l'étranger; il avait fondé, en 1833, une modeste revue, l'*Album littéraire* où il essayait de convertir, après les infructueuses tentatives de Didier et de Galloix, ses compatriotes au romantisme grandissant; on laissa tomber la revue et s'envoler le rédacteur. Le talent, vigoureux et sain, de Blanvalet, s'alourdit et s'assombrit, et l'on est presque étonné de rencontrer, dans l'édition posthume de ses *Poésies complètes*, des morceaux d'un large souffle, des satires d'une âpre ironie, à côté de délicieuses « enfantines » et d'hymnes superbes comme ce *Te Deum* composé pour le Jubilé de la Réformation :

C'est le nom du Seigneur qui gronde avec la foudre ;
C'est le nom du Seigneur que le ver dans la poudre
Trace en se déroulant où le pied va marcher;
C'est ce nom que décrit le soleil dans l'espace,
C'est ce nom que le flot, quand l'ouragan le chasse,
Jette avec son écume aux flancs noirs du rocher...

Les romantiques vaudois se sont heurtés à moins de préventions que leurs émules de Genève, mais ils n'ont pas été soutenus ; ils n'ont pas osé se livrer et chanter à l'unisson de leur âme, ou plutôt le public, dans son apathie et sa défiance, les a façonnés à son image : surtout, pas trop d'originalité ! Seul, ALBERT RICHARD (1801 à 1881), l'auteur des *Poèmes helvétiques*, s'est

entêté dans son romantisme et dans sa grande et rude manière épique. Malheureusement, l'écrivain est inégal; ses vers, pesants et raboteux à l'ordinaire, traversés d'éclairs quelquefois, ont desservi ses fières et puissantes inspirations. Il n'en a pas moins, dans ses poèmes de *Morat*, de *Wala*, de la *Tour de Schwanau*, du *Blessé de Saint-Jacques*, fait vibrer avec une rare énergie la fibre héroïque du cœur suisse. Il fut le poète national par excellence, le barde austère et convaincu des vieilles légendes et des hauts faits d'armes.

Il est probable que Frédéric Monneron (1813 à 1837) se serait insurgé contre la tradition, se serait affranchi de la routine, pour prendre la place de ce grand poète que la Suisse romande attend et qui tarde à venir. Il mourut sur terre allemande, en proie au heimweh, déchiré par le doute, rongé par la mélancolie; il avait vingt-quatre ans. Celui-ci est marqué du signe sacré; il a du « génie », — le mot est de Sainte-Beuve. Rien de banal dans le style, ni dans la pensée, des images neuves et hardies, d'admirables promesses et d'étonnantes trouvailles dans les ébauches et les fragments qu'il nous a laissés, ainsi dans son *Poème des Alpes*. Une strophe de la pièce intitulée : *A vous*, me dispensera d'insister :

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
Lorsque, pour mieux rêver, la nuit au vol errant
Sur le pâle horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles...

Mais nous arrivons à Juste Olivier (1807 à 1876). Ce poète, le plus aimable de la Suisse française, n'aura ni l'envergure de Monneron, ni les éclats de voix de Richard. Esprit contemplatif, âme tendre tournée vers le rêve, un sentimental bien plutôt qu'un intellectuel, doué du sens de la forme mais artiste inappliqué, il

aurait dû, semble-t-il, pur, humble et charmant comme il était, ne trouver dans son pays que des mains tendues et des cœurs ouverts. J'ai déjà mentionné les deux volumes de son *Canton de Vaud;* son histoire du *Major Davel*, son essai sur la *Révolution helvétique*, étaient destinés, n'est-ce pas ? à le rendre cher à cette jeune république vaudoise dont il racontait le passé, dont il célébrait les luttes pour la liberté. Il fallut, hélas ! s'exiler bientôt, comme Blanvalet, chassé par le gouvernement de sa patrie, pour de misérables dissensions politiques. Il fallut chercher le pain quotidien à l'étranger, semer sa route de beaux songes perdus à tout jamais, s'abaisser à des métiers de rencontre ou de nécessité, pour revenir un jour au foyer natal, vers les heures de vieillesse, et pour y mourir dans la solitude, presque dans l'indigence. Juste Olivier, qui fut un chroniqueur judicieux et bien informé dans ses chroniques parisiennes de la *Revue suisse*, qui écrivit des romans comme le *Batelier de Clarens*, ou des nouvelles comme *Malessert*, le *Pré aux noisettes*, toutes œuvres gracieuses et fraîches quoique d'une trame un peu lâche; qui cachait au fond du tiroir aux manuscrits ses attachants et piquants *Souvenirs* sur Sainte-Beuve et le Paris littéraire du temps, — ce poète enfin n'aura plus, vers le soir de sa vie besoigneuse et vagabonde, qu'un désir de suprême délivrance :

Un désir,
Un désir :
Finir !

C'est que ses recueils de vers, bien mélangés sans doute mais débordants de verve lyrique, n'avaient, pas plus que ses autres ouvrages, réussi à faire mentir le triste proverbe : nul n'est prophète — ni parfois

poète — dans son pays. On lui refusait, en tout cas on ne lui décernait point cette modeste couronne de gloire locale qu'il avait bien méritée pourtant. Ses *Deux voix*, auxquelles Mme Olivier avait collaboré, ses *Chansons lointaines*, ses *Chansons du soir*, ne purent forcer le succès. Notre génération a été plus juste pour lui que les contemporains immédiats. Elle relit son poème des *Campagnes*, un peu monotone, un peu traînant, mais si limpide et si vrai, elle chante ses hymnes patriotiques, son ode à l'*Helvétie* est sur toutes les lèvres; elle savoure quelques-unes de ses plus gentilles fantaisies, son *Ranz des Vaches*, ses *Marionnettes*, son *Frère Jacques*, profondes et naïves restaurations de ces antiques refrains qu'il aimait. Avec un peu plus d'art, un peu plus de travail aussi, Olivier ne nous eût offert que cette fine fleur de poésie qu'il a dispersée dans nombre de ses pages, dans ses strophes, par exemple, sur *Le temps s'en va :*

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers !
Toujours la vie en toi se manifeste :
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité !

Chercherons-nous des romantiques à Neuchâtel ? Nous n'y verrions que des poètes de troisième ordre au service de la nouvelle école. Il vaut mieux nous arrêter à Fribourg, où nous saluerons Etienne Eggis (1830 à 1867), romantique attardé, mais romantique de toute son âme et bohème modèle au demeurant. Ce grand garçon, neveu par alliance de l'auteur d'*Obermann*, s'en vint à Paris après avoir parcouru l'Allemagne en étudiant qui n'étudiait guère :

Je n'avais pour tout bien qu'une pipe allemande,
Les deux *Faust* du grand Gœthe, un pantalon d'été,
Deux pistolets rayés, non sujets à l'amende,
Une harpe légère, et puis... la liberté !

Il erra longtemps dans la capitale, tantôt hébergé par ses amis, Arsène Houssaye, Maxime Du Camp, tantôt reprenant sa vie de poète et logeant à la mauvaise hôtellerie du bon Dieu :

Les beaux vers empourpraient mon visage livide
Et j'oubliais la faim dans cet enivrement.

Ses deux petits volumes, dont M. Ph. Godet a réédité les meilleures pages, ont l'air et l'allure 1830. Les titres en sont bizarres : *En causant avec la lune* (1850) et *Voyages au pays du cœur* (1852). La langue en est souple et sonore, l'inspiration touchante par endroits, échevelée et folle presque toujours.

Nous avons fait le tour du romantisme dans la Suisse française. Mais les romantiques eurent, parmi les contemporains, des confrères réfractaires aux nouvelles formules d'art et des successeurs. John Petit-Senn (1792 à 1870), le doyen et le Mécène des poètes genevois de la première moitié de notre siècle, est, à la vérité, bien plus encore un disciple de La Rochefoucauld et de Vauvenargues, qu'un rival d'Henri Blanvalet et de Juste Olivier. Ses vers les mieux venus ont presque toujours un parfum trop local ou sont d'un rimeur trop insouciant de la forme pour qu'on leur accorde grande attention ; quelques-unes de ses pièces sentimentales sont toutefois charmantes, ainsi les strophes intitulées *Vieux et vieilles*, où il évoque le souvenir de sa « première maîtresse », dont l'image dormait « au fin fond de son cœur » ; il l'a revue et

Nous parlâmes beaucoup du beau temps, de la pluie,
Hélas ! nous ne parlions jadis que du beau temps...

Petit-Senn est avant tout un moraliste. Il a de la finesse, de la force, de la profondeur, avec quelque chose d'âpre et de maussade dans l'ironie. Aucune de ses pensées, de ses « boutades », n'est banale ; c'est de la sagesse clairvoyante, de la philosophie désabusée, de l'esprit à base d'amertume. Cueillons au hasard dans ses *Bluettes et boutades :* « On rend si peu de services aujourd'hui qu'il n'y aura plus d'ingrats demain... Il n'y a que les gens qui prêtent au ridicule qui soient certains d'être remboursés... Si l'hypocrisie mourait, la modestie devrait au moins prendre le petit deuil... »

Les poètes ou les faiseurs de vers forment, dans la Suisse romande, un bataillon si compact que je renonce à passer au dénombrement. Je ne puis que mentionner l'ingénieux fabuliste J.-J. Porchat, Ernest Bussy, L. Favrat, trois Vaudois ; A. Ecoffey, L. Tognetti, deux Genevois ; le Neuchâtelois Sandoz-Travers, joli rimeur un peu sec ; le Jurassien bernois Paul Gautier, mort à un âge où il n'avait pu donner encore que de brillantes promesses ; le Fribourgeois V. Glasson ; le Valaisan Ch.-L. de Bons. Que les mânes de ceux que j'omets volontairement me le pardonnent !

Il m'en coûterait cependant de ne point signaler le volume *Au-delà* de Mlle ALICE DE CHAMBRIER (1861 à 1882), une jeune Neuchâteloise fauchée à vingt ans comme tant d'autres des poètes les mieux doués de la Suisse française. On ne vit point de poésie dans ce coin de terre ; en mourrait-on ? Alice de Chambrier nous laisse, quelque étrange que cela semble, une œuvre extraordinairement virile, tout impersonnelle d'ail-

leurs. Son esprit se plaisait dans les hauts et mystérieux domaines, où les « sphinx » qu'elle a chantés se tiennent et proposent à l'homme

Le problème éternel que l'on ne résout pas.

Elle cherchait, dans son vol hardi,

La limite inconnue où finit le ciel pur.

Elle voulait

Au-delà du ciel gris et vide
Rejoindre enfin le soleil d'or.

La langue de Mlle de Chambrier, encore indécise, mais déjà pleine et large, se distingue, comme l'a fait observer Sully-Prudhomme, « par un don naturel d'appropriation des mots aux choses, du mouvement de la phrase à l'émotion. » Cette jeune fille savait tout ce qui ne s'apprend pas, elle aurait appris tout ce qu'il importe de savoir. Elle pouvait être le grand poète d'un petit pays...

CHAPITRE VI

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN

I

Nous avons constaté que si la poésie romande ne s'était pas épanouie, comme il semble qu'elle l'aurait pu, la faute en a été au public d'abord, aux poètes ensuite. Ceux-ci ont subi l'influence du milieu, alors que leur mission eût été de réagir contre elle. La poésie de ce siècle, jusqu'à nos contemporains immédiats, fut en général monotone et tranquille, humble et douce, toute pareille à cette chaîne de montagnes mollement déployée d'un bout à l'autre du pays, à ce Jura dont les cimes s'abaissent en face des hautes Alpes et craignent de monter vers le ciel. Le romantisme lui a donné un coup d'aile en passant ; il ne l'a point transformée. Elle s'est appelée Juste Olivier, et ce nom la résume tout entière, en la flattant au surplus.

Mais le temps a marché, la Suisse française avec

lui. Le génie local s'est réveillé, l'horizon s'est étendu, les frontières se sont ouvertes. L'isolement, dans le champ du travail intellectuel, c'est l'impuissance ou la mort. Aussi les poètes romands d'aujourd'hui, sans renoncer à l'air du village, à la vue du clocher natal, ont-ils cherché des souffles nouveaux, tourné les yeux vers des terres nouvelles. Ainsi que le disait excellemment M. G. Favon, « on a laissé l'herbe croître devant les chapelles, tout le monde est allé à la cathédrale. »

La poésie du cru courait le risque de s'appauvrir, peut-être de s'épuiser, en s'obstinant à vivre de ses seules ressources et dans son étroit domaine ; elle souffrait de l'indigence de sa forme, que ne rachetait point la richesse, fort modeste, du fond. L'insuffisance de la matière poétique était même la cause principale de l'insuffisance de la langue. On s'interdisait toutes les violences, mais aussi tous les superbes éclats de la passion ; l'invincible terreur que l'on avait du doute n'était compensée par aucun enthousiasme de foi ; toute originalité d'attitude ou de talent était suspecte ; on chantonnait plutôt qu'on ne chantait. C'était la période dont a parlé Mme de Gasparin, en écrivant à ses éditeurs qu'elle renonçait au projet de faire réimprimer l'un de ses livres : « Ce livre date d'une époque où les âmes, même celles qui passaient pour indépendantes, subissaient le joug d'une coterie, chrétienne sans doute, mais étroite et tyrannique au dernier point. Tout le monde devait y ressembler à tout le monde... »

La jeune génération arriva, celle dont nous sommes. Ah ! certes, et je ne crois pas qu'il le faille trop regretter, elle n'a pas rompu brutalement avec les paisibles et vertueuses traditions des écrivains qui l'ont précédée. Le Pégase romand est resté un animal docile et de bonnes mœurs ; à le chevaucher, on ne s'expose

point à partir pour les étoiles, ni à se perdre dans les mauvais lieux. Il a pris de l'allure, il a ses moments d'humeur aventureuse, ses accès de hardiesse. En un mot, il s'est déprovincialisé.

Voilà, en réalité, le point saillant, l'évènement capital. Les poètes de la Suisse française étaient des poètes de province, qui en avaient l'air et tenaient presque à l'avoir; ils sont des poètes, tout simplement, quoiqu'ils aient conservé les vieilles qualités romandes d'honnêteté dans l'inspiration et de parfaite décence dans l'expression littéraire. Mais prenez un volume de M. Warnery, ou de M. Godet, ou de M. Ribaux, ou de M. Duchosal, ou de M. Fuster, ou de M. Tavan, vous ne serez plus frappés ni par la forme gauche ou terne de la plupart des versificateurs d'autrefois, ni même par un léger accent du terroir. Sans être, comme les Belges, surtout préoccupés d'innover ou de renchérir sur les novateurs parisiens, et bien qu'ils mettent quelque amour-propre à retarder un peu, ils se lancent gaîment dans le grand courant; M. Duchosal, par exemple, est infiniment plus près de Paul Verlaine, M. Warnery, de Sully-Prudhomme et de Jean Lahor, que de Richard ou d'Olivier. La Réforme leur a départi de la réserve et du sérieux; ils ont gardé la marque protestante, en rejetant ce qu'il y avait, au fond du calvinisme, de dédain pour l'art dans la littérature et pour la beauté dans l'art. « On est poète ici, on y est peu artiste, » disait Sainte-Beuve en parlant de Lausanne. On est poète ici, peut-on dire de la Suisse romande actuelle; on y veut être, on y est devenu artiste.

Je n'ai nullement l'intention de faire de la nomenclature. Il sera intéressant de connaître quels sont, à cette heure, les écrivains les plus en vue du pays.

Les poètes, puisque c'est d'eux que nous parlions à l'instant, les poètes sont nombreux. Il n'en est pas

plus de cinq ou six qui aient acquis une assez large notoriété.

M. *Henri Warnery* n'a publié qu'un recueil de vers, à côté d'études littéraires, de contes et de nouvelles ; il en annonce un second, *Sur l'Alpe*, dont il a paru d'intéressants fragments, d'une forme très neuve et d'un réalisme assez vif.

Ses *Poésies* (1887) renferment non seulement d'aimables essais de débutant, mais plusieurs morceaux d'une sévère et vigoureuse inspiration. Je m'attacherai de préférence à son épopée philosophique des *Origines* qui restera, quand bien d'autres œuvres, plus populaires et plus vantées, auront passé depuis longtemps. Il y a là des vers et un nom d'auteur dignes de vivre dans l'histoire littéraire d'un pays, quoique la langue du poème soit parfois inférieure à la pensée, qu'elle ait des défaillances et des lacunes. La Suisse romande n'a rien produit, en poésie, qui soit d'une conception ni d'une portée plus hautes.

Il va de soi qu'un esprit de la trempe et de l'envergure de M. Warnery mettra dans ses *Origines* une science aussi sincère et aussi forte que sa poésie. Le poète aux grandes envolées s'est doublé d'un savant au regard profond et hardi. Entre la vérité sublime et la sublime légende, il a choisi la vérité. Et pourtant, la muse n'y a rien perdu. Sa science, au demeurant, n'est point agressive, quoiqu'elle ne soit ni humble ni impassible. Il n'est pas question ici d'une froide et hautaine réfutation en vers de la cosmogonie biblique, mais d'un hymne sur la merveilleuse genèse du monde et des êtres.

Toi qui ne peux mourir, et qui n'as pas dû naître,
O Verbe universel, Source pure de l'être,
Qu'on te nomme Loi, Force ou Dieu,
Chacun de nous en soi te porte et te sent vivre,
Quel que soit ton secret, l'univers est ton livre ;

Dans ses pages de feu, nous lisons ardemment,
Et d'étape en étape, et d'aurore en aurore,
Partout l'esprit humain te retrouve et t'adore...

Cette invocation, sur laquelle s'ouvrent *Les Origines*, vous fait voir d'emblée où et comment le poète s'est inspiré. Je déplore de ne pouvoir, faute d'espace, dire le superbe développement de ce que j'ai appelé l'épopée philosophique de M. Warnery, — la nuit d'abord,

La nuit, partout la nuit sans rivage et sans fond,

la morne immensité de la matière, l'essaim des atomes qui s'agite, tourbillonne, se métamorphose au souffle mystérieux de la vie, l'espace qui s'emplit et s'illumine, et puis la naissance de la terre, du monde attendu et qui n'est pas encore :

Dans la splendeur des cieux un astre vient de naître ;
Sur ses langes d'azur, j'ai cru le reconnaître ;
Vers lui, mon espérance a dirigé son vol.
La Terre ! Ah ! je la vois. La Terre ! Ah ! c'est bien elle.
A son souffle embrasé je sens frémir mon aile,
Et j'entends, sous mes pieds, mugir son vaste sol...

La terre est encore sans sourire ; battue des flots et des vents, elle tourne lugubrement dans l'infini :

Va, Nature, poursuis ton labeur, cherche et crée :
Pétris vingt fois l'argile et brise-la vingt fois.
Ne l'as-tu pas sentie, en ton œuvre sacrée,
Palpiter sous tes doigts ?

Flore et faune ont surgi de rien, livrées à d'incessantes et prodigieuses transformations. Mais tu n'as pas le droit de te reposer, ô Nature ! Ton destin est le perpétuel enfantement et l'éternel progrès :

Quel dieu vas-tu forger pour peupler les espaces
De ton large univers ?

L'homme primitif, abandonné et misérable au milieu de la création hostile, se dresse sous le ciel :

Ainsi, le voilà donc, Nature,
Le dernier né tant attendu ?...
C'est lui ton roi, c'est lui ton maître !
C'est lui, le Dieu qui devait naître !
O gigantesque avortement !
Eh bien ! non, de cet œil de brute,
Un éclair un jour jaillira...
Et fils d'une race honnie,
Il n'aura dû qu'à son génie
Son immortelle royauté.

Suivrai-je M. Warnery dans sa belle chevauchée de poète à travers les âges de l'humanité, à travers l'obscure enfance, la jeunesse orageuse, la maturité toujours fuyante de l'homme ? Il m'aura suffi de le citer abondamment — et combien je déplore de me devoir borner ! — pour établir que *Les Origines* sont une œuvre d'une incomparable richesse de science, d'imagination et de poésie.

M. *Ph. Godet*, lui, a deux agréables volumes de vers à son actif, *Le cœur et les yeux* (1881), *Les Réalités* (1887), tous deux d'une grâce spirituelle, d'une fantaisie pétillante, et d'une sincérité qui, pour être légèrement provocante, n'en est que plus précieuse. Je ne cite que pour mémoire un livret d'opérette, *Janie* (1894), qui n'est pas la mieux venue de ses œuvres. M. Godet ne vise point au grand lyrisme ; il a de la mesure, du goût, de la finesse, du trait, peu ou point de vol. Sa langue, d'autre part, est excellente, un peu sèche, un peu courte, un peu trop près de la prose, je le veux bien, mais si alerte et si limpide ! Il n'est ni gauche, ni lourd, ni empesé, comme le sont volontiers ou comme le furent tant d'auteurs romands. L'art d'écrire est avant tout, pour lui, l'art de ne

point ennuyer et d'être naturel. Paysages, « enfantines », élégies, odes, satires, tout cela est d'un homme d'esprit, qui ajoute à la poésie de son pays, avec un savoureux grain de sel, sa petite gerbe, bien nouée, de fleurs et de fleurettes qui ne sont pas celles de tout le monde.

Au reste, M. Godet a moins l'ambition du poète que celle du critique. Ses *Etudes et causeries* contiennent de vivants croquis littéraires de Victor Cherbuliez, de Mme de Gasparin, et d'autres ; son *Pierre Viret* et sa belle biographie d'Auguste Bachelin, parue sous le titre d'*Art et Patrie*, ses chroniques à la *Bibliothèque universelle* et au *Foyer romand*, en font l'un des juges les plus autorisés, les plus délicats et les mieux informés de la littérature de la Suisse française, — de cette contrée dont il a retracé les destinées littéraires dans un ouvrage qui, pour n'être pas de première main, à l'ordinaire, n'en offre pas moins un tableau animé et fidèle des lettres romandes jusqu'à Vinet et Juste Olivier.

Un des plus féconds auteurs de la Suisse française, et l'un des plus connus à l'étranger, est M. *Charles Fuster*, qui est un bon Vaudois né en la bonne villette d'Yverdon. Il a débuté très jeune, avec l'*Ame pensive*, un recueil de vers où l'on découvre de l'imitation et des réminiscences, mais où s'affirme déjà le bon ouvrier de poésie que sera M. Ch. Fuster. Une plaquette de sonnets, les *Poèmes*, le chaste et le frais mais un peu artificiel volume des *Tendresses*, et puis, un livre plus récent, d'un sentiment plus haut, *Le cœur*, et encore un « roman lyrique », d'une inspiration moins heureuse, *Louise*, sans même citer l'*Année des poètes* et les *Poètes du clocher*, intéressantes anthologies amoureusement arrangées par quelqu'un du métier, ont fait à M. Fuster une réputation, bien gagnée, de poète élégant et gracieux, qui atteindrait plus souvent à l'élo-

quence s'il avait plus peur de la rhétorique que de la passion.

La sonorité des mots, l'emportement des rythmes, les plaintes mêmes et les cris, frappent chez lui notre oreille sans aller jusqu'à l'âme. Il a chanté avant d'avoir vécu ; et, maintenant que la vie l'a pris, il ne réussit pas à se débarrasser complètement de ce qu'il y avait de factice dans sa première manière. *Le cœur* cependant est une œuvre originale, où le versificateur, excellemment doué d'ailleurs, s'est presque effacé devant l'homme. J'ajoute que M. Fuster est l'un des plus littéraires parmi les écrivains romands ; il habite la France, et son français n'a rien de trop suisse.

M. Fuster a publié en prose des *Contes sans prétention*, d'ingénieux et vibrants *Essais de critique*, de nombreux articles éparpillés un peu partout et notamment dans le *Semeur*, une revue franco-suisse dont il est le rédacteur en chef, un roman enfin, l'*Amour de Jacques*, émouvante et simple histoire contée dans une langue vive et chaude, mais une nouvelle plutôt qu'un roman, car c'est l'étoffe qui manque le plus à ce livre adroitement fait. M. Fuster paraît surtout avoir le talent de l'expression, être surtout un artiste de lettres ; la profondeur de la pensée et la richesse de l'imagination ne se manifestent pas davantage dans son œuvre que dans celle de M. *Adolphe Ribaux*, par exemple, un Neuchâtelois dont nous avons des vers charmants. Je ne songe pas précisément ici aux *juvenilia* du poète, à *Feuilles de lierre* (1882), ni même à *Vers l'idéal* (1884), œuvres prématurées, mais à *Rosaire d'amour* (1887), à *Conte d'amour* (1892) et à un gentil lever de rideau, *Pierrot sculpteur*, représenté à Paris, non sans succès. C'est franc, c'est chaste, c'est senti ; cela manque un peu de souffle et d'ampleur. Presque tout est dans la note de ce lied exquis, les *Lilas pâles :*

Les lilas pâles, sous la pluie,
Ne sont point encore effeuillés ;
Quand l'orage les a mouillés,
Un rayon vient qui les essuie.

Mais, souriants au soleil d'or,
Le lilas blanc, le lilas perse,
Semblent avoir, après l'averse,
Un éclat plus suave encor.

Et, quand mon baiser les essuie,
Ces larmes d'amour en tes yeux,
Leur calme regard sourit mieux,
Comme les lilas sous la pluie.

Mais M. Ribaux est encore l'un des romanciers, ou mieux des conteurs les plus goûtés de la Suisse romande. Si l'on peut trouver sa psychologie superficielle et s'il n'a pas l'invention originale, il est un peintre abondant et délicat de la nature jurassienne, dans sa série de nouvelles : *Nos paysans*, dans sa *Vocation de Samuel*, dans ses *Contes pour tous*, dans *Le cœur ne vieillit pas*, tous ces livres simples et purs d'artiste amoureux de la terre natale.

Et je n'ai point parlé de *Julia Alpinula*, « un drame national » en cinq actes et en prose, représenté à Avenches, dans l'ancien amphithéâtre romain, en 1893 et 1894. M. Ribaux ne paraît pas être un homme de théâtre ; sa pièce compte quelques scènes bien venues et même une scène imposante, mais elle se traîne à travers une histoire d'amour et de jalousie qui défigure complètement la légende alpinulienne.

Des dons d'ordre supérieur éclatent dans la poésie de M. *Louis Duchosal* ; mais, comme il faut toujours pécher en quelque point, il n'a pas le naturel, l'ai-

sance, la limpidité, la verve intarissable de son confrère neuchâtelois. Le *Livre de Thulé* (1891) de M. Duchosal et sa *Forêt enchantée*[1] (1892) sont des œuvres de premier mérite. L'esthétique de ce poète et le monde de sa pensée sont bien à lui. S'il paraît avoir traversé les écoles des « décadents » et des « symbolistes », et si l'on ne fréquente pas plus impunément les livres que les gens, il s'est bientôt ressaisi pour librement choisir sa voie.

Le vers de M. Duchosal enfreint souvent les règles de la prosodie usuelle. Il s'est dégagé des petites tyrannies de la rime, il a bouleversé les rythmes réguliers des classiques et des romantiques. Il est temps peut-être que le vers français ait son 89. Celui de M. Duchosal est si harmonieux, presque toujours si vibrant, d'un vol si large et si doux, qu'on ne résiste pas au charme. C'est de la musique écrite sur du rêve. Il peut arriver que d'étranges associations de mots, une certaine discontinuité dans le développement logique du « motif » lyrique, l'emploi presque abusif de vocables au sens lointain et vague, déconcertent ou déroutent. Il est nécessaire de lire ces vers et d'en chercher le sens, comme on s'efforce de pénétrer la langue exquise et mystérieuse des sons. Comprend-on toujours ? Qu'importe ! On est si mollement bercé par la cadence ou si profondément remué par l'au-delà de cette poésie, qu'on ne discute ni son émotion, ni son plaisir. M. Duchosal n'aurait-il pas adopté la plus exacte et la plus heureuse méthode de notation pour les mouvements intimes de l'âme, les voyages sans but de la pensée et du songe, tout ce qu'il y a de flottant et d'intraduisible dans l'histoire de notre vie in-

[1] Ce recueil, augmenté et complètement remanié, vient de paraître en 2e édition, sous le titre : *Le Rameau d'or*, Genève, 1894.

térieure ? Et, pour employer à nouveau une expression que suggère à chaque instant la lecture de M. Duchosal, les mots n'auraient-ils pas leur au-delà, tout comme notre esprit et notre cœur ?

Les thèmes familiers à M. Duchosal s'adaptent merveilleusement à sa forme poétique. J'ai moins en vue ses délicates et capricieuses *Pantomimes*, qui rappellent les *Fêtes galantes* de Verlaine, tours de force ou tours de grâce d'habile versificateur, que les pages où il chante ses mélancolies et ses désespoirs, sans éclats de voix, avec un sentiment si discret et si intense, une sincérité si émue, un accent si pénétrant et, en même temps, si voilé de douleur et de plainte, que le poète vous attire irrésistiblement. Il met les deux mains sur ses yeux pleins de larmes, sur son cœur meurtri ; il ne veut ni étaler, ni même montrer sa souffrance, qui pleure doucement dans la musique de ses vers.

Au surplus, cette note, si caractéristique, du talent de M. Duchosal, n'est pas la seule, avec celle des *Pantomimes*, que rende notre poète. Il y a, dans le *Livre de Thulé*, d'adorables chansons d'amour, un peu mignardes, un peu mièvres, et d'une sentimentalité rêveuse et fleurie ; il en est aussi d'une verve joyeuse et triomphante :

Ma vie est en fleur comme un mois de mai
Et mon rêve arbore un drapeau de joie...

Une autre partie, non la moins humaine, non la moins pure, de l'œuvre de M. Duchosal, est celle où, malgré les déceptions et les revers, malgré les blessures du cœur et les mensonges de la vie, il oriente courageusement son esprit vers le progrès et célèbre, en des cantiques d'un croyant de l'idéal, comme la *Galère*, les fécondes et les saintes luttes :

La pensée est un pain sacré :
Semons-la, sans qu'il nous en coûte,
Pour les mendiants de la route,
Pour ceux dont la détresse écoute,
Fortune, de ton seuil doré !...

Et je l'aime encore mieux quand il se penche sur notre misère autant que sur la sienne, et que sa plainte monte, s'élargit, va se fondre dans la plainte universelle, ou s'achever dans le cri d'une invincible espérance :

Le cœur humain battit aux champs dans ma poitrine.

La poésie de M. Duchosal est d'essence si subtile et si rare qu'elle se dérobe presque à l'analyse. Elle est si neuve, pour la Suisse romande à tout le moins, que les compatriotes de l'auteur peuvent la goûter, sans être pour autant capables de la bien juger. Les Allemands, les Anglais, les peuples du Nord, connaissent cette poésie dont les mots ont des ailes, dont les pensées se formulent en images et en symboles ; elle est presque étrangère au génie latin, et il semblait même que notre langue française, claire, sobre, précise et sèche, dût renoncer à l'exprimer. Mais cette langue a des ressources ignorées, des trésors inutilisés ; il suffit de ne point la considérer comme figée dans la syntaxe et le vocabulaire d'un siècle, de la laisser s'épanouir au bon soleil de la fantaisie et de la liberté.

La plupart des écrivains de la Suisse romande sont des membres de la droite en littérature. M. Duchosal est à l'extrême gauche, assez isolé. M. *Edouard Tavan*, un Genevois aussi, a essayé de rajeunir notre

prosodie, quoiqu'il soit resté parnassien, pour le fond et la forme, dans son volume unique, *Les fleurs du rêve*, — parnassien avec moins de grandeur impassible que Leconte de Lisle, avec moins de dextérité et de verbolâtrie que Banville. Il a envoyé naguère à divers recueils, à la *Revue générale*, à la *Muse romande*, — une sorte d' « année poétique » pour la Suisse occidentale — des « poésies rythmiques », dont les vers se composent non plus d'un nombre fixe de syllabes qu'on se borne à compter, mais de syllabes atones et accentuées qu'il s'agit de scander. Cet essai, renouvelé de Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande, du Belge A. van Hasselt et de Ducondut, n'est pas, je crois, destiné à révolutionner la métrique française.

Je préfère aux « rythmes » de M. Tavan ses *Fleurs du rêve*, où il fait revivre, en un cadre de large et sereine poésie, le passé et les mondes lointains, *Junie*, les *Hymnes védiques*, *Ramsès*, et même les poésies de l'époque des Thang, dans le pays

> Où le grand Kiang chargé de jonques et de fleurs
> Roule vers l'Océan ses flots impérissables...

Et après M. Tavan ? D'autres noms viennent en foule sous ma plume, ceux de MM. Ph. Monnier, avec ses gentilles *Rimes d'écolier*, J. de Pury, le poète pénétrant et sobre, L. Bachelin, le chantre des *Eaux du Masimo*, Mme d'Ottenfels, Mlle Berthe Vadier, la biographe d'Amiel, l'une des meilleures plumes romandes, M. E. Ducommun, M. Jules Vuy, le vétéran des musophiles genevois, l'auteur du *Rhin suisse*, de M. A. Blondel, de M. Ch. Bonifas, de M. Borel-Girard, de M. Ch. Burnier, de M. A. Egly, de Mlle Kaiser... Je ne dois pas oublier que ce livre n'est point un manuel, ni un catalogue.

II

Le roman, quand il ne tourne pas au traité religieux ou au sermon en trois cents pages, est essentiellement consacré à la peinture des mœurs locales. Il se distingue moins par l'éclat de l'imagination et la profondeur de la psychologie, que par l'honnêteté des sentiments, l'abondance de la veine descriptive, l'observation exacte et fidèle mais bienveillante à l'excès. L'art ne s'y révèle point, en général, dans l'arrangement des scènes, dans les heureux groupements de personnages, dans l'étude des caractères, ni, la plupart du temps, dans le style. Et puis, le roman dégénère presque toujours en nouvelle, sinon par la dimension du moins par l'intérêt du sujet ou de la thèse. Les œuvres fortes, qui sont de grandes pages de vie intime ou de vie sociale, n'existent guère dans la littérature de la Suisse française. Le public ne les comprendrait point, ou s'en scandaliserait. Or les auteurs qui, par tous pays, ne sont point indifférents à la question de vente, s'ingénient à ne pas froisser leur clientèle; ils disciplinent volontiers leur talent, quitte à le rétrécir et à l'émasculer. Une nouvelle revue, *La Semaine littéraire*, qui est une véritable *Revue bleue* romande, réagit avec autant de bonheur que de mesure, voici près d'un an, contre les fadeurs à la mode.

Il faut mettre à part M. *Edouard Rod*, dont la réputation est aussi bien établie à Paris qu'à Genève, et dont presque toutes les œuvres s'éditent en France. Ses *Nouvelles romandes*, parues à Lausanne en 1890, d'une facture si sobre, d'un si poignant réalisme,

comme la *Grande Jeanne*, ou d'une si piquante vérité, ou d'une si aimable fantaisie, valent néanmoins ceux de ses livres qui eurent le plus de retentissement de l'autre côté du Jura.

M. Rod a passé par le naturalisme, sans s'y arrêter longtemps et sans garder autre chose de son voyage à Médan que le ferme dessein de l'oublier. Non point qu'il ait renié ses premiers enthousiasmes littéraires, mais il a rompu avec l'idéal de sa jeunesse qui était en contradiction flagrante avec son tempérament. Son naturalisme n'eût jamais été qu'artificiel, affaire d'engouement et de mode ; son talent et ses goûts le portaient ailleurs. Il a fondé et dirigé la *Revue contemporaine*, où le mot d'ordre était d'aller de l'avant sans s'inféoder à aucune école. Il se cherchait encore ; il s'est trouvé en composant la *Course à la mort*, qui fut un événement et qui reste une date littéraire, fleur rare et maladive d'angoisse morale, plainte ingénieuse et morne de l'âme contemporaine. Le *Sens de la vie*, d'un pessimisme plus apaisé, avec des élans, sans cesse contenus, vers l'espérance, a permis de voir en M. Rod un adhérent du mouvement « néo-chrétien ». A tort ou à raison ? A tort, si je ne me trompe, car M. Rod est de ceux qui se découvrent sur le seuil du temple, mais qui ne se décident pas à entrer.

Les *Scènes de la vie cosmopolite*, les *Trois cœurs*, erreur d'un homme de talent, la *Sacrifiée*, un cas de conscience très exceptionnel et fort dramatique, une gageure gagnée par un dialecticien admirablement adroit, les deux nouvelles, si discrètement tragiques réunies hier, sous ce titre, *Le silence*, auront moins fait pour la gloire de M. Rod que ses précédents ouvrages et que son dernier roman, une sorte de bilogie qui, publiée d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, y obtint un succès incontesté. Dans la *Vie intime de Michel Teissier*, comme dans *La seconde vie de Michel*

Teissier, et surtout ici, l'auteur s'est singulièrement renouvelé, alliant à la finesse du psychologue, à la vigueur de l'écrivain, l'habileté et la fertilité d'invention du dramaturge; *Michel Teissier*, transporté au théâtre, a moins réussi, car si la pièce est intéressante, elle n'est que cela. Ce sont là ses chefs-d'œuvre, pour l'instant, avec la *Course à la mort*, à moins que ce ne soit son volume intitulé : *Idées morales du temps présent*, l'une des plus subtiles et des plus impartiales enquêtes que l'on ait ouvertes sur le fond moral de la littérature actuelle. Le livre de M. Rod, qu'un lecteur superficiel prendrait pour un recueil de portraits littéraires, répond bien aux promesses de son titre. Les « idées morales du temps présent » défilent ici, en des analyses pénétrantes et lumineuses.

Voici Renan, « en tête du groupe des négatifs », avec ses allures de « grand-prêtre du néant », qui représente « le scepticisme absolu des satisfaits »; tout près de lui, non moins « négatif », le pessimisme dogmatique de Schopenhauer, auquel M. Rod aurait pu ajouter le nihilisme ou l'anarchisme philosophique d'un autre Allemand, F. Nietsche; assez loin déjà, le naturalisme, avec sa science bruyante et mince, sa manière lourde et brutale, ayant au surplus un écrivain de premier ordre à son service, M. Emile Zola; puis, le dilettantisme morbide du Bourget d'avant *Terre promise*, ou cabriolant et charmant de Jules Lemaître; puis, le scepticisme à la fois militant et douloureux d'Edmond Scherer; puis, les prédications éloquentes et pétries de bonnes intentions — mais un peu comme l'enfer en est pavé — de M. Alexandre Dumas fils; puis, le clairvoyant et rigide M. Brunetière qui, en présence de la faillite morale de la littérature française, plaide pour le retour à la tradition; enfin, la « renaissance » spirituelle avec Tolstoï, cette renaissance annoncée, continuée et clarifiée, si l'on peut

ainsi dire, par M. E.-M. de Vogüé. Rien de plus suggestif, de plus sincère, de plus creusé que toutes ces études sur l'état moral de notre temps.

M. Rod est, avec M. Paul Bourget, l'un des chefs de l'école « psychologique ». Il est jeune ; il s'est fait un beau nom ; il n'a pas dit son dernier mot.

C'est aussi du côté de Paris que regarde M. *Adolphe Chenevière.* Ses travaux d'érudition n'ont pas nui à sa production littéraire. Il n'a pas l'envergure de M. Rod ; il a des qualités bien personnelles d'élégance, de finesse et d'émotion. Ses *Contes indiscrets,* son *Secret amour,* ses romans, *Double faute*, *Perle fausse* et, surtout, *Henri Vernol,* qui évoque le souvenir de *Paule Méré,* tout en restant un livre original, le placent en rang très estimable parmi les écrivains français du jour.

T. Combe — pseudonyme d'une spirituelle Neuchâteloise — n'a pas été tenté, par la gloire parisienne. Ce novelliste gracieux, à la plume alerte, à la fraîche et pure imagination, a publié une dizaine de livres, inégaux assurément, mais dont aucun n'est quelconque, *Bons voisins, Le mari de Jonquille, L'Etincelle, Cœurs lassés* surtout. La nature jurassienne, les habitants des « montagnes », ont trouvé en T. Combe le peintre et le conteur qu'il leur fallait, un observateur plein d'humour et de fantaisie, un écrivain agile et savoureux. Combe reste un peu à la surface des choses et des êtres ; il s'y promène avec beaucoup de désinvolture et de gentillesse. Au demeurant, il s'est lancé dans la littérature à thèse, avec une série de brochures qui sont d'agréables et ironiques petits contes moraux. Et puis, l'un de ses derniers ouvrages, *Une croix*, est tout un roman social sur la question brûlante de l'alcoolisme ; on y louera non seulement les vues généreuses de l'auteur, mais l'accent vivant et franchement humain de l'œuvre qui, je l'accorde,

n'est pas aussi adroitement composée que d'autres livres de Combe.

M. et Mme *Georges Renard* sont des Français, mais ils habitent notre pays et, d'ailleurs, Mme Renard est Vaudoise d'origine; je mentionnerai au moins leurs jolis croquis et leurs gentilles nouvelles *(Autour du Léman, Autour des Alpes)*, qu'ils ont signés de leurs deux noms, et l'*Institutrice*, un charmant récit de Mme Renard. L'œuvre de M. Renard, romancier, critique et historien littéraire, ne m'appartient pas.

Un moraliste jovial et un conteur plein de verve que M. *Alfred Ceresole*. Il a remis en honneur le « parler » vaudois, le français spécial mais approximatif, ou mieux le patois francisé, du Pays de Vaud, dans son *Jean-Louis*, le type amusant et pris sur le vif du bon paysan de là-bas. Il y aurait lieu peut-être de disputer sur le mérite, ou l'utilité, de cette littérature dans un pays qui a tant à lutter pour la correction de sa langue. Quoi qu'il en soit, j'aime moins les choses écrites par M. Ceresole en français de France; il semble alors que la bonhomie, l'aisance, l'esprit qu'on rencontre dans ses « vaudoiseries », lui faussent un peu compagnie. Aimable et brave conteur aussi que M. le Dr *Châtelain*, un savant aliéniste, qui s'est donné des loisirs et qui les emploie intelligemment à désennuyer ses compatriotes. Conteur élégant et doucement inquiétant, poète même à ses heures, que M. *Auguste Blondel*, un Genevois qui se plaît à côtoyer, dans des récits fins et sobres, les rives de l'occultisme, sans aborder toutefois; on lui doit, en outre, un beau volume sur *Rodolphe Töpffer*. Conteur d'un réel talent encore, que le vétéran et l'un des créateurs du genre en Suisse, M. *Louis Favre*, de Neuchâtel, qui voit surgir à ses côtés un rival heureux en M. O. Huguenin. Conteur leste et satirique mordant que M. *Victor Tissot*, l'habile auteur du *Voyage au pays des mil-*

liards, un Fribourgeois émigré à Paris, devenu Parisien de cœur et d'esprit, célèbre il y a dix ans, un peu oublié aujourd'hui. Novelliste distingué enfin, romancier érudit et robuste, que M. *Ch. Du Bois-Melly*, l'auteur des fraîches *Nouvelles montagnardes*, des exquises *Nouvelles d'atelier*, et de deux romans historiques, *Eve de la Pasle*, *L'amour et la peste*, remarquables autant par l'intérêt du drame que par l'exacte reconstitution des milieux.

Et voici des recrues qui promettent, M. *Samuel Cornut*, l'auteur de *Mathilde Monastier*, l'un de nos meilleurs romans suisses pour le style et la psychologie ; M. *Prosper Meunier*, l'écrivain vigoureux et pittoresque de ce *Frérot*, que les *Contes romands* ne valent point ; M. *L. Guéry*, un Genevois de vingt ans, dont *Le plus heureux temps de la vie* rappelle d'une manière frappante les livres de Dickens ; M. *L. Moriaud*, un autre Genevois qui cultive le roman parisien ; un Genevois encore, franc et savoureux conteur, M. *H. Maystre ;* M. *W. Ritter*, un disciple de Barbey d'Aurevilly, un disciple de M. Péladan, jetant sa gourme avec une verdeur de style, une exubérance de jeunesse et une richesse de moyens littéraires qui le mèneront loin s'il veut bien se débarrasser d'un méchant air de dandysme et d'outrance. Et je ne reviens plus à MM. *H. Warnery* et *A. Ribaux*, en qui je chercherais de préférence le poète. Et je ne puis que mentionner les scènes sobres et fortes de *D'après nature*, par Mlle Eugénie Pradez, le plus réaliste de nos écrivains, les silhouettes et croquis valaisans de Mario *** (Mlle Trolliet), si vifs et si frais, les nouvelles de A.-M. Gladès, P. Féal, J. Autier, J. des Roches (Mme Marc-Monnier), etc.

Où placer Mme *de Gasparin*, qui a fait des vers débordants de lyrisme et sans art, qui a écrit des contes d'une âpre, d'une étrange ou d'une capricieuse origi-

nalité, et qui n'est pas un poète, et qui est à peine un conteur ? Ses vers sont de la poésie, si l'on veut, plutôt que des vers ; Mme de Gasparin est un esprit trop libre, trop de premier mouvement et de verve exaltée, pour s'asservir aux exigences de la prosodie. Ses volumes de prose, qui pourraient, qui devraient presque tous porter le sous-titre de « mélanges », ne nous permettent guère de définir ce talent, volontiers extravagant, noble et chaud d'ailleurs. Caractérisons-le en deux mots, qui en diront peut-être assez sans tout dire : Mme de Gasparin est un humoriste protestant. C'est ainsi que M. de Mazade avait appelé, en 1865, la plus spirituelle des filles de la paroisse de Calvin, — j'ajouterai la plus vaillante et la plus généreuse. Son imagination aventureuse, son humeur vagabonde, son observation toujours aiguë, souvent acide, sa petite manie de prédication, sa religiosité ardente et subtile autant qu'indépendante, lui font une physionomie d'écrivain, point banale à coup sûr, très sympathique et un peu déconcertante. Il y a de la puissance, de la flamme, de l'esprit, de l'excentricité et du fatras dans ses *Horizons célestes*, ses *Horizons prochains*, ses bizarres *Prouesses de la bande du Jura*, son *Edelweiss*. Il n'y a que de belles et bonnes actions dans sa vie [1].

Je n'entends m'attarder, dans ce chapitre, qu'aux genres purement littéraires. Il sied cependant de n'y pas laisser de trop grosses lacunes.

La philosophie compte en Suisse deux protagonistes bien connus, M. *Charles Secrétan*, de Lausanne, et M. *Ernest Naville*, de Genève, tous deux des spiritualistes chrétiens, celui-là luttant tout ensemble pour une réformation religieuse et une réformation sociale, celui-ci

[1] Mme de Gasparin est morte au cours de l'impression de ce volume.

plutôt le défenseur attitré du protestantisme officiel et l'adversaire acharné du matérialisme. La *Philosophie de la liberté* et l'*Utopie* de l'un, la *Logique de l'hypothèse* et le *Libre arbitre* de l'autre, sont des ouvrages qui, par la nouveauté des aperçus, la générosité des intentions ou la vigueur de la dialectique, font également honneur à la pensée contemporaine.

Dans le domaine de l'histoire et de la critique, il convient de citer M. *Alexandre Daguet*, l'auteur, décédé récemment, d'une *Histoire suisse* justement appréciée et d'une copieuse étude, encore inédite, sur le P. Girard; deux érudits genevois, M. *Henri Fazy* et M. *Ch. Du Bois-Melly* déjà nommé, qui sont aussi des écrivains de race; M. *F. De Crue*, le biographe solide et brillant d'Anne de Montmorency; M. *B. van Muyden*, avec son grand ouvrage: *La Suisse sous le Pacte de 1815*; M. *Albert de Montet*, dont on a trop peu loué le précieux *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, et auquel on doit une monographie définitive, complétant l'ouvrage de M. F. Mugnier, sur Mme de Warens avant la fuite en Savoie; M. *E. Ritter*, le fin connaisseur du passé romand et l'homme du monde peut-être qui possède le mieux son Rousseau; M. *E. de Budé*, le biographe si bien renseigné des théologiens genevois des XVIIe et XVIIIe siècles; M. *J. Carrara*, esthéticien et poète, M. *Ernest Tissot*, esprit curieux et très informé, critique d'avenir, comme M. *Gaspard Vallette*, auquel on doit une vive et fine étude sur Mallet-Dupan, ou comme M. *M. Morhardt*, que la critique d'art attire plus particulièrement, ou M. *G. Frommel*, que Genève peut revendiquer comme l'un des siens et dont les belles esquisses littéraires rappellent la grande manière de Vinet; et je n'oublie pas M. *A. Glardon*, M. *H. Jacottet*, l'interprète si pénétrant des modernes poètes anglais, ou, pour revenir à la science, M. *H. Gay*,

l'érudit chercheur valaisan, M. *J. Gremaud*, le savant fureteur fribourgeois, M. le colonel *F. Lecomte*, l'historien militaire. J'en passe, que l'on sera surpris peut-être de ne pas rencontrer ici. Les *Mémoires et documents* de la Société d'histoire de la Suisse romande, la *Bibliothèque universelle* et les diverses revues du pays, parleront pour eux mieux sans doute que je ne saurais le faire.

Les questions de politique et d'économie sociale sont traitées avec une brillante ou solide compétence par MM. *Numa Droz*, ancien conseiller fédéral, *Louis Wuarin*, *Ed. Tallichet*, etc., pendant que M. *Emile Jung* nous donne un merveilleux vulgarisateur des problèmes et découvertes scientifiques.

Et, parmi les publicistes qui se sont fait un nom dans la presse, il faut citer au moins les noms de MM. *Marc Debrit*, du *Journal de Genève*, *G. Favon*, du *Genevois*, un philosophe et un poète qui sont devenus des journalistes de premier ordre; *E. Secretan*, de la *Gazette de Lausanne*, qui a publié, cette année même, son beau livre sur l'*Armée de l'Est; E. Bonjour*, de la *Revue; E. Bessire*, l'auteur de charmants croquis intitulés : *En Bretagne*.

III

Il serait prématuré, et il n'entre pas dans mon plan, d'étudier avec plus de détail le mouvement littéraire de la Suisse française actuelle. J'ai essayé d'en indiquer les principaux caractères et la tendance générale, tout en signalant les noms les plus connus, les œuvres

les plus marquantes. La littérature de ce petit pays ne s'est pas encore émancipée tout à fait ; elle va, s'enhardissant et se renouvelant. Des tâches utiles, peut-être un grand rôle, lui demeurent réservés, si elle sait les voir d'abord, puis s'en montrer digne.

La Suisse romande exerça par Calvin, Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, de Sismondi et Vinet, une influence considérable sur l'évolution des lettres françaises. Elle donna à la France une langue de discussion et de raisonnement avec Calvin ; le sens et l'enthousiasme des choses de la nature, une éloquente théorie du gouvernement démocratique, le pessimisme littéraire avec Rousseau ; la connaissance de l'Allemagne et de l'Italie intellectuelles avec Mme de Staël ; la doctrine du libéralisme absolu avec Benjamin Constant : le goût de l'érudition historique avec Sismondi ; une forme de probe, pénétrante et haute critique littéraire avec Vinet, sans même parler de la littérature alpestre qui lui vient de Saussure, de l'humour que lui enseigna Rodolphe Töpffer. Elle se cloîtra volontiers, il est vrai, derrière ses frontières ; elle fut longtemps, comme l'a dit Mme de Gasparin, dans une lettre déjà citée, « ficelée sur le lit de Procuste » d'un protestantisme méfiant et froid ; mais l'isolement lui pèse, car elle a le sentiment d'être une force morale, car elle a sa vocation et un peu sa manie de prêcher qui la poussent sans cesse à franchir son seuil étroit, car elle est destinée, autant par sa situation que par son génie, à servir d'intermédiaire entre la culture germanique et la culture française.

Elle a toujours aspiré, malgré quelques éclipses de volonté et de courage, elle doit aspirer plus que jamais, à prendre ou à reconquérir son rang de collaboratrice clairvoyante et désintéressée de l'œuvre littéraire et civilisatrice de la France. Ne lui conseillons pas d'abdiquer son originalité, de renoncer à ses

bourgeoisies de Genève, Lausanne, Neuchâtel, pour les échanger contre le droit de cité à Paris ! Engageons-la plutôt à prêter l'oreille à ces paroles que j'extrais d'une brillante et substantielle étude d'un Français vivant en Suisse, M. Georges Renard, sur *L'Influence de la Suisse française sur la France :*

« ...Initiés et mêlés à l'activité de la France pensante, soyez en outre maîtres et esclaves de la langue qu'elle parle, comme l'ouvrier l'est de son outil... Est-ce à dire qu'il vous faille travailler à être pris pour des Français ? Tout au contraire. Soyez bravement de votre pays !... Gardez votre façon sérieuse d'envisager le monde, maintenez avec énergie vos convictions et vos aspirations personnelles, votre indépendance et vos privilèges de Français du dehors, votre rôle si utile d'initiateurs de la France à la pensée étrangère et au régime démocratique. Bref, restez vous-mêmes et, après avoir regardé autour de vous, ramenez votre attention sur votre pays natal, pour en reproduire la physionomie, pour en peindre les mœurs, pour en exprimer le génie propre, pour en incarner l'âme dans des œuvres vivantes ! »

Ce programme est excellent. La Suisse romande peut l'exécuter ; il semble qu'elle le veuille aujourd'hui.

LIVRE DEUXIÈME

La Belgique[1].

CHAPITRE PREMIER

DES ORIGINES AU XVIe SIÈCLE

I. La Belgique et son histoire. — II. L'esprit belge. — III. La littérature de la Belgique avant la période bourguignonne : Eginhard ; chroniqueurs et poètes ; Jehan Froissard. — IV. La période bourguignonne : Martin Le Franc, Georges Chastellain, de Lannoy, O. de la Marche, quelques noms ; Philippe de Commines.

I

La région ondulée de la Belgique méridionale, les plaines de la Belgique du Nord et de l'Ouest sont habitées par des populations de langue et de mœurs bien différentes, d'aptitudes et de caractères bien distincts.

[1] Principales sources à consulter : F.-V. Goethals, *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique*, 4 vol. in-8, 1840-1844 ; *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique*, par A. van Hasselt, Bruxelles, 1838 ; *Histoire de la poésie*

Le pays wallon a des origines gauloises et des attaches françaises ; le pays de Flandre est une terre germanique. Ici, l'on ne parle que le flamand, une variété du bas-allemand ; là, que le français et divers dialectes qui rentrent incontestablement dans la famille des idiomes néo-latins. La Wallonie, longtemps inférieure à la Flandre par le commerce, la richesse, la civilisation, s'est relevée au point que, dans notre siècle, le siège de la prépondérance des races s'est trouvé déplacé ; c'est elle qui l'emporte aujourd'hui par l'activité industrielle et peut-être par la culture générale, quoique les Flamands continuent à fournir à la patrie belge le plus grand nombre de ses musiciens et de ses peintres.

L'histoire elle-même de la Belgique n'offre d'intérêt pour nous qu'à partir du moment où ce pays devient un foyer de littérature française à l'étranger. Et d'ailleurs, nous nous contenterons à cet égard de quelques indications très sommaires. L'empire de Charlemagne avait englobé toutes les contrées qui forment la Belgique et la Hollande actuelles. Le démembrement de Verdun (843) les fit passer presque entièrement à Lothaire ; mais, au cours de la période féodale, l'ancienne Lotharingie se divisa en duchés et comtés indépendants, Flandre, Hainaut, Brabant, etc., pour devenir la propriété des ducs de Bourgogne, puis, par le ma-

française en Belgique, jusqu'à la fin du règne d'Albert et d'Isabelle, par le même, Bruxelles, 1861, *Histoire du théâtre français en Belgique*, 5 vol. grand in-8, Bruxelles, 1878-1880, par F. Faber ; *Essai sur la littérature dramatique en Belgique*, par Ch. Potvin, Bruxelles, 1880 ; *Cinquante ans de liberté* (Tome IV, Histoire des lettres en Belgique, par Ch. Potvin), Bruxelles, 1882 ; le *Figaro* des 25 juillet et 3 août 1892 (article de M. F. de Nion, sur la littérature actuelle en Belgique) ; *Histoire des lettres belges d'expression française*, par F. Nautet, tomes I et II, Bruxelles, 1892, 1893 (le 3e et dernier tome n'a point encore paru) ; *Marguerite d'Autriche et Jean Lemaire des Belges*, par F. Thibaut, in-8, Paris, 1888 ; *Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, III, 453 et s.

riage de Marie de Bourgogne et de Maximilien, de la maison d'Autriche.

Sous Philippe II, successeur de Charles-Quint, les provinces néerlandaises se constituèrent en république protestante par l'union d'Utrecht (1579); les provinces belges demeurèrent fidèles au catholicisme et furent placées, dès la prise d'Anvers (1585), sous la domination de l'Espagne. La Belgique, convertie pendant un quart de siècle en Etat autonome par Philippe II, pour sa fille Isabelle et son gendre Albert d'Autriche, retourna à la couronne espagnole en 1621 et fut le théâtre des guerres européennes du XVIIe siècle. Ce pauvre coin de terre, conquis et reconquis, sera enfin dévolu à l'Autriche par les traités d'Utrecht et de Rastadt. Ce n'est guère qu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qu'une ère de tranquillité commença pour la Belgique.

L'insurrection de 1788 et la révolution française aboutirent, malgré d'éphémères restaurations autrichiennes, à l'annexion à la France, annexion reconnue par le traité de Campo-Formio et la paix de Lunéville. Il ne s'écoula pas vingt ans avant que le congrès de Vienne rattachât à la Hollande les anciens Pays-Bas belges, sous le sceptre de Guillaume d'Orange.

Cette décision du congrès de Vienne ne porta pas de plus heureux fruits que tant d'autres de ses capricieux arrangements. Les deux parties dont se composait le nouveau royaume étaient séparées par la langue, les mœurs, les intérêts, la religion ; des mesures impolitiques déterminèrent la révolution de 1830. Les puissances signataires des traités de Vienne, désireuses d'empêcher avant tout le rapprochement, et peut-être l'union, de la Belgique et de la France, réussirent à faire élire comme roi des Belges, en 1831, le prince Léopold de Saxe-Cobourg. L'histoire de la Belgique indépendante ne sera plus désormais que l'histoire des

luttes entre cléricaux et libéraux, puis de l'apparition du péril socialiste.

II

Les populations du pays, nous dit M. Potvin, « exposées aux difficultés d'un sol à créer, de la mer toujours envahissante, d'un climat changeant comme les flots, labourées d'invasions de toute sorte qui venaient alternativement du Nord et du Midi, de la civilisation ou de la barbarie, de la politique ou de la religion ; forcées à se former, après une terre d'alluvion, une race composite, un caractère de résistance, — ces populations durent développer de bonne heure en elles les facultés de réceptivité, de critique et de conservation, plus profondes et plus sensibles en un peuple qui se voit plus faible et plus exposé. » Elles se distinguèrent effectivement, même dans le champ des lettres pures, par ce talent d'assimilation que l'on découvre aussi chez les auteurs de la Suisse romande, par la prédominance de l'esprit pratique et du sens critique sur la passion de l'art et l'imagination, par une certaine inquiétude de la stabilité, par une sorte de tourment du progrès. Elles n'eurent, d'autre part, qu'une force d'expansion assez médiocre et qu'un fond modeste d'originalité ; elles influèrent peu ou prou sur les destinées intellectuelles du monde.

Les conditions de leur vie politique et matérielle ont été si dures ! Elles ont travaillé et souffert au point de n'avoir eu, durant bien des siècles, ni le goût, ni presque le temps de songer à ce qui n'était pas le

pain quotidien. Et la lutte des deux langues qui se disputent l'esprit belge, le français et le flamand, sera un obstacle longtemps insurmontable à l'épanouissement d'une littérature nationale. Il y a une « âme romande », nous le savons. Où est l' « âme belge ? » Je veux bien que plus d'une phase du développement artistique de la Flandre soit merveilleuse. Mais je ne considère ici que la Belgique pensante, et qui a pensé en français.

Non, l' « âme belge » n'a pu se former. Elle s'agite, à cette heure, elle essaie de se dégager et de s'affirmer. Elle a même tenté, vers 1830, un suprême effort pour naître, mais elle a échoué en voulant être l'unique artisan de sa vie. Elle avait des prétentions d'autonomie exigeante, d'irréductible originalité qu'il ne lui était pas possible de satisfaire, puisque aussi bien la Belgique ne pouvait, d'un jour à l'autre, passer du rang de simple expression géographique au rang d'une nation. Du reste, l'âme belge sera toujours double par bien des côtés, flamande et wallonne. L'âme wallonne elle-même sera condamnée à végéter aussi longtemps qu'elle ne se souviendra pas de ses origines françaises et n'y retournera point. Il n'est pas nécessaire qu'elle se modèle et s'asservisse ; il faut, en revanche, qu'elle obéisse au génie de la race, qui est latin, et que, sans renoncer à puiser dans le fonds national, elle aille boire à la grande source où sont naturellement conviées toutes nos petites France hors de France.

Loin de moi l'idée de conseiller une imitation paresseuse et stérile ! Mais la Suisse romande, pas plus que la Belgique, la Belgique, pas plus que la Suisse romande, ne joueront un rôle littéraire digne d'elles si elles ne font pas, à leur manière, selon leur tempérament particulier, des lettres françaises. Et puis, l'influence générale de leur esprit ou de leur âme sera nulle, si elles ont la haine, ou seulement l'impatience,

de cet instrument admirable qui est la langue qu'elles parlent. Dans la Suisse romande, une certaine dégénérescence du français s'explique par la Réforme, le Refuge, le mélange des races. Dans la Belgique wallonne, avec un centre comme Bruxelles, les plus pures traditions du français s'imposent aux écrivains. Une littérature de dialecte ou de « parler » n'est qu'une curiosité ethnologique ; une littérature qui a l'ambition de refléter et de propager un mouvement d'idées a besoin d'une langue.

Il semble que les Belges aient eu, un moment, le dessein de substituer le wallon au français, sous couleur de se donner une littérature nationale. Grandgagnage a, vers 1831, enveloppé dans de pittoresques formules les revendications de l' « âme belge » en peine de naître : « J'ignore, ami lecteur, dit-il dans ses *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas*, s'il t'est jamais tombé dans les mains certains auteurs de mes compatriotes que l'on imprime à Bruxelles et qu'on ne lit nulle part. Eh bien ! c'est en wallon que ces messieurs écrivent. Je sais fort bien qu'ils ne veulent pas en convenir. Mais moi, je suis plus franc : je dis à qui veut l'entendre que j'écris en wallon, et il me plaît d'écrire en wallon, et je voudrais bien voir que l'on m'interdît d'écrire en wallon. Ne suis-je pas un Wallon, par hasard ? Je veux être de mon pays, moi, entendez-vous ; je veux parler la langue que j'ai sucée à la mamelle de mon excellente bonne mère... Ils ont beau frotter leurs croûtes d'un peu de beurre des marchés français, prendre une figure à Hugo, une tournure à Racine, lécher, polir et rempailler leurs phrases ; il y a toujours là du pot et de la poule ; on sent toujours la marmite du Wallon qui bout au fond du livre. Bon Dieu ! que pouvons-nous gagner à imiter la France ? Que serons-nous jamais sous le masque français ? Des habits retournés ou des fourrures sans

poils, peu de chose, rien peut-être... Comme si le wallon n'était pas du gaulois ! Comme si le wallon n'avait pas son charme ! » Ainsi pense le bon Grandgagnage.

Certes, le wallon est du « gaulois », mais le « gaulois » n'est pas précisément un idiome universel et je n'aperçois pas bien sa sphère d'action au XIXe siècle. Certes, le wallon « a son charme », mais tous les patois ont le leur, et qu'ont-ils produit, littérairement ? Il ne s'agit pas « d'imitation », ni de « masque français ». Il retourne de l'avenir intellectuel d'un pays, de sa pensée circulant et se répandant par le monde. Or l'esprit belge, rivé en quelque sorte à son wallon, ce wallon fût-il du « gaulois », ne passera jamais la frontière. Et l'on comprend, à lire Grandgagnage, combien ce patriotique et malheureux dédain du français a entravé, moins encore le développement que le rayonnement de la Belgique littéraire pendant les trois premiers quarts de ce siècle.

Les écrivains actuels sont des Belges pour le moins aussi authentiques que Grandgagnage et ses émules wallonisants. Nous les verrons hardiment s'associer au travail des lettres françaises, en des œuvres portant l'empreinte de leur individualité et dans une langue qui, pour s'émanciper, ou s'aventurer, ou même se convulsionner, reste passionnément artistique. L'esprit belge, avec sa tournure pratique et militante ou avec ses dons de pittoresque imagé et coloré, avec son sens aigu de la réalité et ses courtes échappées dans le rêve, avec ses facultés d'analyse et d'observation, avec sa fécondité tourmentée ou joyeuse, avec son esthétique raffinée et son audacieuse pensée, le nouvel esprit belge peut, à la condition de sacrifier le wallon au français et sans rien abdiquer de son originalité, ajouter aux trésors d'une grande littérature.

III

Nous avons anticipé peut-être. Il est temps de revenir en arrière et de reprendre la littérature belge à ses origines.

Le biographe de Charlemagne, Eginhard (770 à 840), peut être tenu pour le premier historien sur lequel la Belgique ait des droits. Eginhard, né à Maingau, dans les provinces belges, fut le favori du grand empereur et de Louis-le-Débonnaire. De ses œuvres, fort nombreuses, une seule est célèbre, sa *Vita Caroli*, sa vie de Charlemagne, qui n'est point un modèle de composition littéraire, ni de narration exacte ; c'est de l'assez mauvais Suétone. Les *Epistolæ Eginhardi* offrent sans conteste plus d'intérêt. Quant aux fameuses *Annales d'Eginhard*, qui sont une source de renseignements précieux pour toute la période de 741 à 821, il est peu probable que le conseiller des dynastes carlovingiens en soit l'auteur ; le débat n'est d'ailleurs pas clos sur cette question, qui passionne les érudits de France et d'Allemagne.

Les x[e] et xi[e] siècles ne laissent pas d'être remarquables par leur activité scientifique ; il en sera de même du siècle suivant. Le latin règne en maître, naturellement. Rather, évêque de Liège « peint son siècle en le combattant, écrit M. Ch. Potvin, et jette, d'un bout à l'autre de l'Europe, le pamphlet à la tête de la décadence. » Si l'on trouve, dans un curieux manuscrit de Bruxelles du xi[e] siècle, traduit plus tard en français, une farouche apologie du système dont Grégoire VII sera le génial défenseur, on est assez

surpris de découvrir une chaude et vigoureuse diatribe contre la suprématie papale dans les lettres d'un pieux et paisible moine, ce *Sigebert de Gembloux* que Bossuet appela « le Père de l'Eglise gallicane ».

Il suffira de mentionner, au XIIe siècle, le chroniqueur Galbert, un notaire de Bruges, qui racontera l'émancipation des communes flamandes, et l'*abbé Suger*, le ministre de Louis VI et de Louis VII, le « père de la patrie », qui se révéla, dans sa *Vie* des deux rois qu'il servit, l'heureux continuateur d'Eginhard et du faux Turpin, et l'un des plus habiles historiens du moyen âge. Nous ne dirons rien de la poésie et du théâtre.

Mais voici les langues modernes qui réclament leur place au soleil de la parole écrite. Le flamand et le français font presque en même temps leur entrée dans les lettres belges. Les princes et comtes du Hainaut, du Brabant, de la Flandre, s'érigent, dès la fin du XIIe siècle, en protecteurs des lettres. Les idiomes populaires seront maniés avec plus d'énergie, ou de brutalité, que le latin, vieille langue dégénérée d'où la vie s'en va. C'est avec toute la puissance des jeunes sèves montant du tronc à la pointe des branches, que le génie d'un peuple s'exprime dans son langage. Nous n'avons point à nous occuper ici de la littérature flamande, d'Henri de Waldecken, de Diederich d'Assenede, de tant d'autres noms qui ont marqué dans l'histoire littéraire de la Flandre. Mais le français ne lui cèdera en rien pour la richesse de son soudain épanouissement. Chansons de gestes, romans de chevalerie et romans d'amour, fabliaux, moralités, chroniques, tout cela surgit, presque d'un même vol, à l'heure du glorieux réveil du livre en Occident.

Aymon de Valenciennes, Guy de Cambrai ouvrent le cycle de la Grèce et de Rome, Richard le Pèlerin et Graindor de Douai le cycle des croisades. Chrétien

de Troyes chante à la cour de Philippe d'Alsace. Le ménestrel *Adenez le Roi*, poète favori d'Henri III de Brabant, conte, dans un poème naïf, plein de sentiment et de grâce, d'un ton familier et presque sobre, avec une pointe de réalisme, les aventures de Berthe femme de Pépin le Bref, mère de Charlemagne,

Berte la débonnaire, qui n'ot pensée avère,

et nous avons ce *Roman de Berthe aux grands pieds*, que suivirent bien d'autres œuvres, parmi lesquelles on peut citer *Cléomadès*, la dernière, la plus considérable et la meilleure d'Adenez. Henri de Brabant fut lui-même un poète auquel M. A. Dinaux attribue la conception de la plupart des œuvres de son protégé.

Le trouvère Colin et toute l'école de Hainaut, Beaudouin, Jean de Condé, Watriquet de Convin, laisseront un aimable sillon dans la poésie et la chronique du XIVe siècle. Il faut mettre à part *Philippe Mouskès*, joyeux trouvère natif de Tournai, dont on a fait, par je ne sais quelle aventure, un évêque de Gand ; sa chronique rimée, de plus de trente mille vers, mélange d'histoire, de roman et de légende, et qui va de la prise de Troie à 1242, est surtout complète pour l'histoire des Normands et de la Normandie. Particularité à noter, Mouskès prend résolument parti pour les Français contre les Flamands.

Les fabliaux sont innombrables ; ils ont une franchise et une verdeur d'accent, ils indiquent un goût d'indépendance et affichent une hardiesse de satire qui ne respecte ni les princes, ni l'église ; on peut citer celui d'Enguerrand d'Oisy auquel La Fontaine a emprunté le sujet de son conte *Un quiproquo*. Le théâtre, en revanche, ne présente rien d'original.

C'est une littérature nationale qui s'annonce. Le

latin, délogé peu à peu de la poésie, va l'être de l'histoire. Mouskès, Colin de Hainaut, Jean Desprez écrivent en langue vulgaire ; *Jean le Bel*, de Liège, le maître et le créancier de Froissart, ne fait pas autrement dans sa chronique qu'il conduit jusqu'en 1361 ; il a des émules, et les continuateurs des Chroniques faussement attribuées à Baudoin d'Avesnes, et Jean d'Outremeuse, le naïf auteur du *Mireur des histoires*, et Jacques de Hemricourt. On sait combien les *Vraies Chroniques* de Jean le Bel ont laissé de traces dans les deux premières rédactions des *Chroniques* de Froissart, et que l'on a souvent fait l'honneur à celui-ci de passages littéralement empruntés à celui-là, le récit de la mort du roi d'Ecosse, le rachat des bourgeois de Calais, etc. La troisième rédaction des *Chroniques*, retrouvée à Rome par M. Kervyn de Lettenhove, est infiniment plus originale [1].

Voici le bon Froissart, messire JEHAN FROISSART (1337-1410), né sur terre belge, le premier grand prosateur de la Belgique et l'un des premiers de la France. Ce « Walter Scott du moyen âge » a, dans ses merveilleuses chroniques, avec leurs trésors de naïvetés exquises, de pittoresque réalisme, d'épiques beautés — rappelez-vous seulement son récit de la défaite de Roosebecke, ou des batailles de Crécy et Poitiers — ce Froissart a fait, du XIV[e] siècle batailleur et chevaleresque, le tableau tout ensemble le plus coloré, le plus fidèle et le plus vivant. Cela n'est sans doute ni sérieusement contrôlé, ni scrupuleusement véridique, ni même trié avec soin ou avec art ; cela est d'un saisissant relief, et l'on dirait une étonnante résurrection de choses, d'êtres et de faits, au coup de plume du magicien Froissart. Déjà éclate cette faculté, la plus

[1] *Froissart*, par Mary Darmesteter, in-12. Paris, 1894, p. 146 et s.

haute, du génie flamand et qui parfois sera aussi la plus caractéristique du génie français en Belgique : les écrivains, comme les peintres plus tard, cherchent et créent de la vie. Ils ont le sens et la passion du réel, la claire vision du monde et le don de la fixer en vives couleurs, palpitante encore dans l'œil qui l'a reçue.

Froissart, ménestrel errant qui tourne ses regards et son esprit vers les spectacles joyeux, tumultueux et tragiques du siècle, rencontre l'histoire sur son chemin, à coudoyer les hommes et à les écouter, à se mêler aux événements et à courir les pays, jetant à la hâte, sous la dictée d'une mémoire fraîche et d'une intelligence alerte, ses impressions, ses observations et ses renseignements aux pages des précieuses *Chroniques*. Assez détaché pour être impartial, assez clairvoyant pour distinguer le vrai du faux, assez homme d'action pour n'avoir pas le loisir de retoucher ses improvisations et d'arranger les faits, il est, somme toute, le plus sûr des témoins, comme il est le plus admirable des conteurs. Il s'est trompé plus d'une fois et il est d'une crédulité pleine de candeur ; il n'a rien rapporté qu'il n'ait vu, entendu ou vécu.

On connaît ses gentilles poésies, son *Joli Buisson de Jeunesse*, par exemple. On croyait avoir perdu son fameux roman en vers, *Meliador*[1] ; mais M. Longnon vient de le découvrir, par un très heureux hasard, en sorte que nous aurons très prochainement ce poème, long deux fois comme la *Divine Comédie*, et, pour parler avec Mme Darmestetter, « vraiment digne du moyen âge, énorme et délicat. »

[1] *Froissart*, l. c., 78 et s.

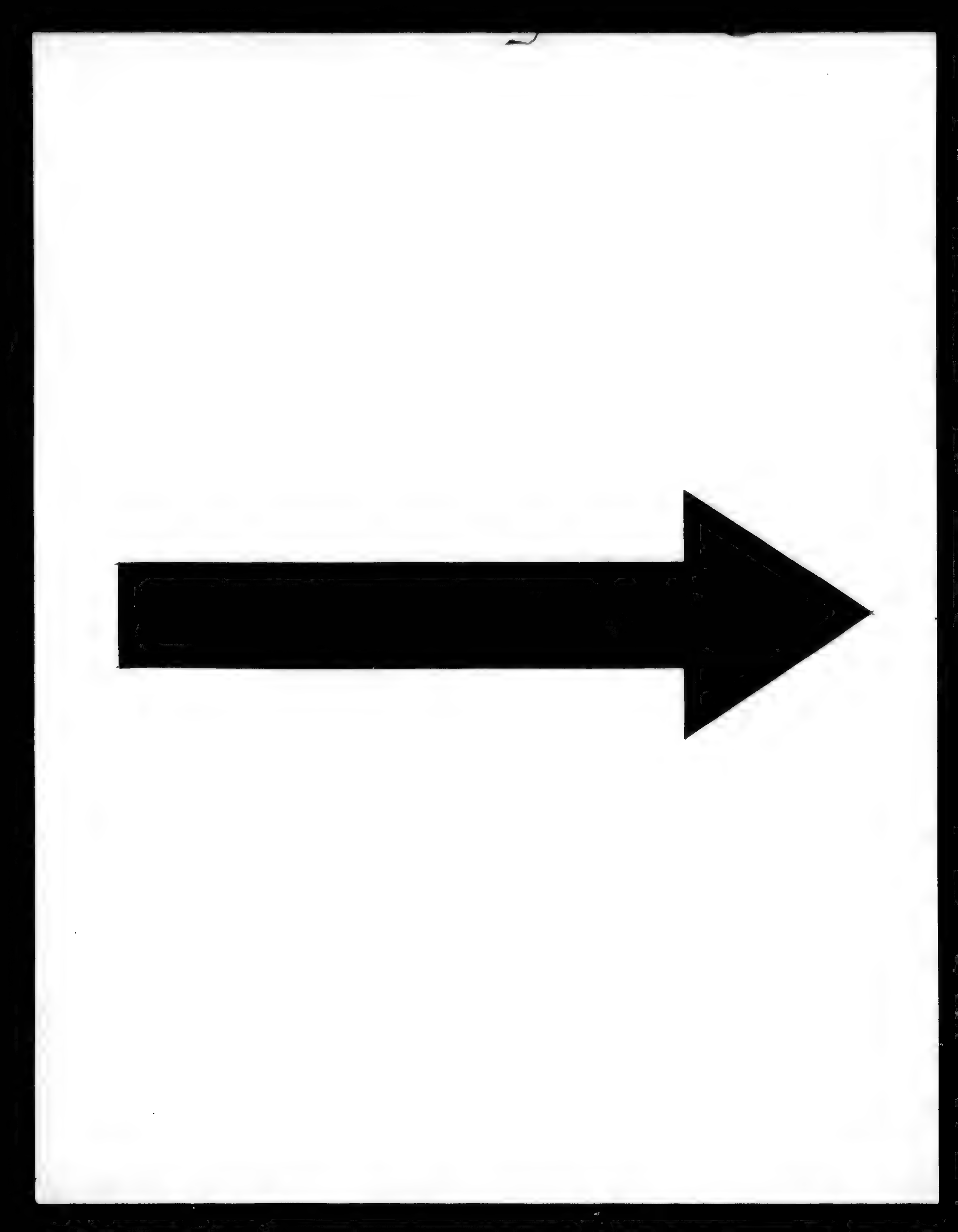
IV

« Je vois un nouveau siècle [illegible] t Jean le Bel lorsque Jacques d'Artevelde faisait lever le siège de Tournai. Ce « nouveau siècle » commence un bon demi-siècle après, pour la littérature de la Belgique ; il se confond avec la période bourguignonne. Le foyer de la langue française ne sera point alors à Paris, mais bien à la cour de Philippe de Bourgogne, « le très puissant et très excellent prince », auquel Martin Le Franc dédia son *Champion des dames*. Le duc est un grand seigneur, ami des lettres sinon lettré, et un monarque ambitieux qui veut fonder une dynastie glorieuse et une nation forte. Il faut à Philippe du bruit, du luxe, toute cette pompe qui fait valoir un trône. Le théâtre l'encensera, les poètes le chanteront, et cette littérature qu'il encourage va rejaillir en éclat sur son règne. C'est une sorte d'avant-Renaissance provinciale. Les mauvais jours viendront trop tôt, l'Etat n'aura pas assez duré pour rien achever de ce qui fut si brillamment entrepris.

Que sera la poésie sous Philippe et Charles ?

J'ai parlé, en le rattachant à la Suisse romande, de *Martin Le Franc*, prolixe, abrupt, mais vaillant rimeur, que van Hasselt a porté aux nues, que M. Piaget a replacé dans le rang en une étude définitive. *Pierre Michault*, secrétaire de Charles-le-Téméraire, avec son *Miroir des dames*, avec ses douces complaintes sur la mort de la comtesse de Charolais, *Olivier de la Marche*, avec sa lourde et obscure allégorie, mi-prose, mi-vers, du *Chevalier libéré*, bien inférieure, au de-

P. M. a écrit la Dance aux Aveugles & non le Miroir des Dames.



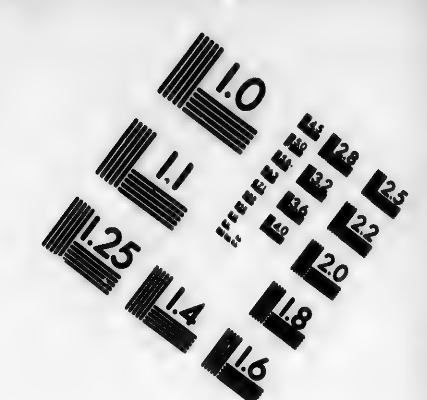
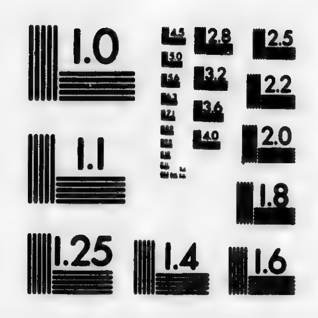


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



meurant, à ses *Mémoires*, le *Pastoralet*, farouche poème bourguignon qui, roulant sur le règne du terrible Jean-sans-Peur, les désordres d'Isabeau de Bavière, — « Belligère » — la fureur des Armagnacs, les ruses de Louis d'Orléans, — « Tristifer » — les amours, les fêtes, les combats, les vengeances du temps, est déjà d'un excellent écrivain sachant allier la vigueur à l'élégance, tous ces poètes et ces poèmes pâlissent à côté du nom et des œuvres de Georges Chastellain (1405 à 1475). Je veux bien que Chastellain, égalé à Virgile par Jean Lemaire des Belges, à Lucain par Robertet, soit un moraliste et un historien plutôt encore qu'un poète. Ses ballades, ses rondeaux, ses panégyriques, ses épitaphes, d'autres morceaux de plus de poids sont bien oubliés et n'eurent qu'un succès éphémère. Je ne mentionnerai que sa *Paix de Vérone*, un « mystère » en l'honneur du duc Charles et sa *Louange parlant au duc Charles*, le plus important, ce me semble, et le meilleur de ses ouvrages en vers :

Rois conquérants et règnants empereurs,
Tournez ça haut vos yeux, tous nobles homs,
Si regardez le duc des Bourguignons...

Sa prose est infiniment plus digne d'intérêt. Michelet n'a-t-il pas traité Chastellain de « grand et éloquent historien ? » Le général Renard, qui l'a jugé au point de vue de l'histoire militaire, ne l'appelle-t-il pas un « homme hors ligne ? » Et Olivier de la Marche, annonçant, dans ses *Mémoires*, la chronique impatiemment attendue de Chastellain, « son maître en doctrine, son maître en science, et son singulier ami, la perle et l'étoile de tous les historiographes, » poussera ce cri d'humble admiration : « Je me suis délibéré à

mettre par *Mémoires* ce que j'ai vu, afin que s'il y a quelques choses dont le dit Georges (Chastellain), en ses hautes œuvres, se puisse aider, il les couche au noble lit paré et embaumé de ses riches termes, inventions et fruits, dont le goût et entendement ne peut jamais empirer ni mourir. » Il conviendrait de s'arrêter d'abord devant le *Livre de paix*, source abondante et de prix, mais diffuse et pesante, d'enseignements à l'usage des princes ; je préfère signaler avec quelques détails son *Avertissement au duc Charles*, « fiction », qui, pour être d'une ingéniosité douteuse, n'en est pas moins d'une énergique et fière beauté de pensée et de style : « O Charles ! dira-t-il à son maître, entends droit-ci... Ne deviens pas de ceux, hélas ! qui pervertissent le bien en mal, ni qui ruinent paix et salut des hommes en turbation des courages !... Tu dois avoir grand soin comment tu tiendras en état l'ancien édifice que tes pères ont fondé. Tes pères l'ont cuidé édifier sempiterne... Si Dieu plaît, tu ne frustreras point leur expectation par petit y entendre. » Ce langage est-il assez courageux et assez élevé ? Et comment ne louerait-on pas ce commentaire qu'il fait lui-même de sa chronique : « J'ai écrit leurs œuvres (des princes de l'époque) et contentions, et les grâces, et les gloires que Dieu leur a envoyées. Qui mieux les a employées, c'est celui qui en attend le plus grand fruit ; et qui plus les a converties en vanité, plus en tirera reproches. Rois meurent et nations s'évanouissent, mais seule vertu suit l'homme en sa bière et lui baille gloire éternelle. »

Je me borne à citer l'*Entrée du roi Louis XI au nouveau règne* et j'arrive à l'ouvrage capital de Chastellain, à sa *Chronique des choses de ce temps*, qui nous montre dans cet « indiciaire » de la Cour, un narrateur consciencieux et fidèle, — « j'ai labouré et écrit par longs ans » — un politique avisé et loyal, un

caractère ferme et d'une rare noblesse de sentiments, un auteur enfin auquel on ne demanderait qu'un style moins fluide, moins de complaisance encore envers les ducs et une moins redoutable prolixité. Mais n'omettons pas de faire observer que la *Chronique* n'est pas achevée ; ce n'est qu'une ébauche non revue ; ce n'est, comme le dit M. Kervyn de Lettenhove, le dernier éditeur de Chastellain, « qu'une charpente large et forte, qui n'a jamais reçu de l'architecte les ornements qu'elle attendait. » Elle renferme cependant des pages de grand penseur et de grand écrivain. Lisez entre autres cette rude apostrophe à Louis XI, qui avait comploté l'assassinat du duc Charles : « Les princes sont corrompus ; ils ne craignent point de se faire reprocher le mal qu'ils font, ils recherchent peu la louange qu'on acquiert légitimement en faisant le bien. Tout entiers à leur vanité, ils oublient Dieu... Cette puissance si terrible et portée si haut, ces grandes levées d'argent obtenues par caprice, qui ont enlevé au pauvre peuple toute aisance et même tout travail, tout cela ne sert qu'à provoquer la colère du ciel. » Cette voix énergique et cette pure conscience, c'est tout Chastellain, — un Tacite m[illegible] serré et plus naïf.

Il serait superflu, et presque oiseux, de s'attarder à la littérature d'imagination durant la période bourguignonne ; en Chastellain lui-même nous avons dû sacrifier le poète à l'historien. Les scènes de chevalerie, les « mystères » politiques, toute l'immense production des « chambres de rhétorique » qui pourvoient aux représentations populaires et aux spectacles de la cour méritent à peine un souvenir. On n'y découvre aucun souci de l'art ; seules, la liberté du ton et la vivacité de la satire pourraient frapper, si elles n'étaient dans l'air de la poésie et du théâtre au XVe siècle.

Revenons à l'histoire ! Le *Livre des trahisons de*

France envers la maison de Bourgogne, pamphlet violent de la fin du xve siècle, par un anonyme, n'est que de la chronique militante et passionnée. Combien, en revanche, il est profitable et reposant de considérer l'œuvre de *Guilbert de Lannoy*, le conseiller et le familier de Charles-le-Téméraire ! Il rédigea pour son maître une *Instruction au prince* dont celui-ci ne s'inspira guère, et pour son fils, des *Enseignements d'un père*, qui sont le testament moral d'une âme chevaleresque. De Lannoy sert naturellement le duc contre les communes ; il ne le flatte point. Tout au contraire, il plaide en faveur des institutions destinées à mettre un frein aux excès de ces « princes de la terre » qui, suivant Chastellain, n'hésitent pas « d'entreprendre ce qu'un pauvre gentilhomme jugerait indigne de lui et qui se montrent pour le pauvre peuple sans pitié et sans miséricorde. » Il y a bien moins, en de Lannoy, un auteur qu'en Chastellain ; le patriote et le moraliste l'emportent de beaucoup sur l'écrivain, qui rachète cependant, par la franchise et l'originalité de l'expression, les lourdeurs et les incorrections de son langage. Ses *Voyages et ambassades* valent surtout par la minutie et l'exactitude du détail ; ce sont, dit M. Ch. Potvin, « des reconnaissances militaires où rien n'est négligé, pas même les lieux faciles à incendier. » L'observateur ne se paie pas de mots ; cet esprit droit est un esprit pratique.

A quoi bon maintenant verser dans la nomenclature ? Thymo, Jacques du Clerc, le peu châtié Monstrelet, *O. de la Marche*, le verbeux et très emphatique écrivain des *Mémoires* (1435 à 1492), très francs d'allure, bourrés d'anecdotes, copieux et larges d'ailleurs, mais auxquels on a fait trop d'honneur en les rééditant si souvent depuis 1562, tous ces chroniqueurs, dont les œuvres sont des documents pour l'histoire, non pour la littérature, attestent du moins l'impor-

tance et l'intensité du mouvement intellectuel dans la Belgique bourguignonne.

On pourrait être tenté de placer ici PHILIPPE DE COMMINES (1445 à 1509), qui, fils d'une ancienne famille de Flandre, quitta en 1472, au moment propice, le service de Charles-le-Téméraire, pour passer à celui de Louis XI. Cette défection, ou cette trahison, ou simplement ce changement de maître, a fait de Commines un chroniqueur de France. Certes, les origines de la *Chronique et histoire faite et composée par messire Philippe de Commines*, se retrouvent, ne serait-ce que pour les faits de toute la première partie, dans le séjour de l'auteur au milieu d'une cour où vivaient les Chastellain, les Monstrelet, les de Lannoy. Quoi qu'il en puisse être, le génie de Commines s'est éveillé et s'est formé sous l'influence de Louis XI. Sa *Chronique* n'a-t-elle pas été composée de 1488 à 1493? Toute sa politique du succès, toute sa manière sèche et décidée d'homme d'affaires, son style même, précis et froid, tout cela n'a rien de flamand. Il est vrai que, selon de Barante, les mémoires du confident de Louis XI n'ont pas le caractère français. Eh! oui, ce Commines est un greffier de génie, qui paraît ne pas avoir de nationalité et qui fut d'une époque où l'idée de patrie n'existait guère. Il appartient au pays où il a écrit et dont il employa la langue. La France, au reste, le garde trop bien pour que la Belgique essaie de le reprendre.

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE ET LE XVIe SIÈCLE

I. Marguerite d'Autriche et son temps; la science, la chronique, la poésie ; quelques noms et quelques œuvres; Jean Lemaire des Belges. — II. La persécution catholique; Marnix de Sainte-Aldegonde ; Juste Lipse ; la chronique, la poésie et le théâtre.

I

Commines, c'est le moyen âge qui finit et la Renaissance qui point à l'aube du nouveau siècle. Sera-ce, en vérité, la Renaissance pour la Belgique ? Le régime des ducs l'avait faite grande, en l'épuisant. Ni Philippe, ni Charles de Bourgogne, ne réussirent à constituer un état viable ; et, s'ils protégèrent les lettres et les arts, tout le mouvement intellectuel dont leur cour fut le centre finit avec eux.

La tyrannie de l'Eglise et sa corruption, les folles dépenses des princes et leurs folles guerres n'ont point asservi ni découragé le génie de l'homme. Jamais il n'aura été plus avide de travail paisible, de

conquêtes sereines, de hautes spéculations, de joyeuses recherches, comme si la loi des contrastes devait, dans le domaine spirituel, recevoir la plus féconde et la plus superbe des confirmations. A la cour de *Marguerite d'Autriche* d'ailleurs, savants et lettrés sont des hôtes favoris. Marguerite est elle-même poète, et l'on connaît d'elle des « chansons » d'une délicieuse mélancolie, outre ses lettres et un *Discours de sa vie et de ses infortunes*. Sa correspondance nous révèle une femme de tête, adroite et hardie, dont on a pu écrire qu'elle « fut le génie même de l'intrigue. » Même envers son père, elle ne se montre pas toujours « une bonne fille » ; les paroles « rudes et mal gracieuses » ne lui coûtent guère. Elle déteste cordialement les Français ; à la nouvelle de la victoire de Guinegate, « elle a été si très joyeuse qu'il n'est possible dire plus. »

Mais ni la possession du pouvoir, ni les plaisirs de sa cour ne purent lui faire oublier les malheurs de sa jeunesse, la mort surtout de ce beau duc de Savoie qu'elle a tant pleuré. L'époux dort là-bas, et Marguerite soupire :

Le temps m'est long et j'ai bien le pourquoi,
Car un jour m'est plus long qu'une semaine,
Dont je prie Dieu que mon corps tôt ramène
Où est mon cœur qui n'est plus avec moi...

M. F. Thibaut a minutieusement étudié les poésies de la régente des Pays-Bas. Il faut avouer avec lui « qu'il est difficile d'indiquer avec précision les pièces dont Marguerite est le véritable auteur. » Au palais de Malines, les courtisans étaient nombreux, et tous rimaient, Jean Hedin, Picot, La Baulme, de Boussu, Jean le Sauvage, Liquerque, Monseigneur de Poupet. Il est cependant plusieurs morceaux qui ne peuvent être que d'elle; ils se distinguent de tous ceux de

l'école bourguignonne par la simplicité, le naturel, l'émotion discrète ou le trait piquant. Marguerite d'Autriche est un des talents les plus personnels de son époque ; elle chante, non selon la mode, mais avec son cœur.

Autour d'elle, auprès d'elle, *Jean Molinet* rédige sa chronique (1474 à 1506) d'une des périodes les plus intéressantes et les plus dramatiques de l'histoire, et toute une légion de poètereaux rimaillent à l'envi. Les manuscrits s'amoncellent, tout cela bien mêlé sans doute, artificiel, quintessencié, froidement et pesamment allégorique. La langue française a besoin d'un renouveau.

Mais Erasme, le Voltaire d'alors, a son Ferney à Anderlecht. L'humanisme fleurit par toute l'Europe cultivée, ouvrant pour longtemps le règne de l'érudition et du latin.

Toujours est-il que la vieille forteresse de la scolastique est attaquée de toutes parts ; Erasme et Baïus lui portent les derniers coups. L'Eglise vacille sur ses assises qu'elle croyait inébranlables ; le même Erasme la crible d'ironie et de science ; le même Baïus formule une théologie qui sera le jansénisme. Jean van Pauteren (Despautère) donne en 1517 la première édition d'une grammaire latine supérieure à toutes les précédentes, et son influence est souveraine dans les écoles du XVIe siècle ; elle est toutefois bien terrible, la « noire et épineuse forêt » dont plus tard se plaignit même Port-Royal ! Et que d'autres noms, Ægidius, Dorpius, Vivès, tous des humanistes distingués et des philosophes tolérants ! Les vers latins ne sont pas abandonnés ; Ægidius Periander conte la fameuse légende d'*Uylenspiegel* en distiques d'une harmonie virgilienne, et il a des émules, en attendant que la poésie française s'applique à la traduction des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

La chronique n'est point morte avec Molinet et les autres « indiciaires » de la cour de Malines. *Antoine de Lalaing*, qui avait, sous Marguerite d'Autriche, « le principal soin et regard, après elle, » sur toutes les affaires du gouvernement, a laissé cinq manuscrits déposés à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il a, en particulier, « mémoiré par écrit », ce qui advint pendant les deux voyages de Philippe-le-Beau en Espagne ; cette *Relation*, qui nous reporte en 1511, offre un certain intérêt historique et géographique ; peu ou point d'intérêt littéraire.

Ph. Wielant, président du Conseil de Flandre, puis du grand Conseil de Malines, travaille à un précieux manuscrit, son *Recueil des antiquités de Flandre*, ouvrage consciencieux, dont la seconde partie veut être citée de préférence pour sa très sérieuse valeur documentaire, — « une mine d'or pour l'histoire de Flandre », a dit M. J.-J. de Smet. Mais l'histoire générale a davantage à glaner, et même la littérature davantage à prendre dans quelques écrits postérieurs à ceux de de Lalaing et de Wielant. Rien de plus curieux, par exemple, que le *Journal des voyages de Charles-Quint*, par *Jean de Vandenesse*. Leibniz avait conçu, au XVII[e] siècle, le dessein de le publier ; M. Gachard nous l'a donné en 1874 seulement. Vandenesse, qui demeure étranger à la conduite des affaires, ne nous renseigne malheureusement pas sur les négociations de l'empereur, les ressorts et les secrets de sa politique. Il abonde en copieuses informations sur le règne et la vie de Charles-Quint. Son *Journal*, fidèle et sec, s'étend avec une divertissante complaisance sur les menus homériques des banquets organisés au cours des tournées impériales. D'autres voyages de Charles-Quint ont été racontés par Laurent Vital, Guillaume de Montoiche, etc.

Cependant, aucun de ces récits n'a le charme can-

dide et la gentille saveur du *Voyage de la reine Anne en Espagne en 1570*, par Alyxes de Cotereau ; cette relation, insignifiante au point de vue historique, n'est pas sans mérite littéraire. L'auteur aime à narrer les périlleux voyages sur mer, les aventures, les anecdotes, les traits de mœurs. J'extrais de sa chronique le passage suivant : « Il s'en fallut autant de rien, ou l'espace d'un doigt, si vous voulez, que notre dit navire et celui de l'amiral sur lequel la reine était, avaient effondré et épоutré (entre-choqué) l'un l'autre ; ce qu'advint par la faute d'un jeune marinier, qui pour lors gouvernait le timon ou le gouvernail de notre navire, lequel lui était échappé par la force des vagues de la mer ; de sorte que, en ce même instant, notre reine eut si grand'peur et frayeur, qu'elle fut d'opinion, étant sur le tillac de la dite nef, de sauter hors d'icelle pour se sauver au botgrin (chaloupe) de sa dite nef, en faisant trois ou quatre croix de la main. Mais elle fut retenue par le bras par le comte de Boussu, notre amiral. Et commanda le dit comte, pour alors, à notre capitaine, de faire exécuter par la corde notre maître marinier et le jeune marinier avec, mais Sa Majesté se trouva bien vengée, ayant le cœur incliné à compassion, après qu'on avait par trois fois avallé (jeté) le dit jeune marinier avec des câbles dedans la mer jusques outre la tête. » Très clémente, en effet, la bonne reine, et nous devrions l'imiter peut-être en ne nous attardant pas à la suite de son naïf et gentil historiographe.

En attendant, la poésie française ne chôme point en Belgique. *Louis Desmasures*, de son nom de guerre Masurius, originaire de Tournai, ancien secrétaire du cardinal de Lorraine, ami intime de Ramus et de Rabelais, traduit l'*Enéide* vers 1560 et commet d'assez plates « tragédies saintes », entre autres une pauvre et pesante trilogie dramatique dont le roi David est la

victime. Son *Enéide*, fort vantée par les contemporains, ainsi par Joachim du Bellay, paraît bien médiocre.

Il y a infiniment plus d'étoffe, et non de commune, dans l'œuvre d'un des devanciers de Louis Desmasures : JEAN LEMAIRE DES BELGES (1473 à 1548). Ce neveu du chroniqueur Molinet fut, comme son oncle, comme Chastellain, « indiciaire » de la cour ; il devint l'historiographe de Louis XII, après avoir été celui de Marguerite d'Autriche. Ses *Illustrations des Gaules*, traité de pédagogie, chronique et épopée mêlées, sont assurément le livre le plus considérable de notre auteur, et le plus original, et le plus éloquent ; elles eurent un prodigieux succès, quoiqu'on y trouve accumulées toutes les ignorances et les erreurs du moyen âge sur les origines de la France, et convertis en faits historiques tous les récits légendaires du *Roman de Troie* qui reviennent dans la *Franciade* de Ronsard. Il n'est pas sans intérêt de constater que Lemaire y conseille une alliance entre la France et l'Allemagne, qui deviendraient ainsi « la plus grande force du monde » ; il les convie, par surcroît, à entreprendre de concert une croisade contre les Turcs.

Lemaire, dans un autre ouvrage, se range résolument parmi les adversaires de l'Eglise et les premiers messagers de la foi nouvelle *(Différence des schismes et des conciles)*, en gallican décidé et belliqueux. C'est encore à lui qu'on doit une belle défense de la langue française ; c'est lui qui prépare du Bellay, c'est lui qui sera le maître du chef de la Pléiade. Il a, nous dit Joachim du Bellay, obligé et même enrichi « les plus excellents de notre temps. »

Linguiste, polémiste, historien, et, comme historien, prosateur élégant et coloré, le créateur même de ce qu'on pourrait appeler la prose poétique, Lemaire est avant tout le père de la poésie du XVIe siècle. Ses poèmes officiels, *Le Temple d'honneur*, *La Plainte du*

désir, *Les Regrets*, qui chantent les vertus des princes de Bourgogne, ne valent pas, pour la sincérité d'abord, pour l'aisance et l'entrain ensuite, les gentils *Contes d'Atropos*, ni les *Epîtres de l'amant vert*, si prime-sautières celles-ci, de pensée et de forme. La langue de Lemaire n'est certes pas d'une pureté classique, son goût n'est point d'une extrême finesse ; mais de quelles jolies couleurs, de quelles pittoresques images il sait fleurir son style, et combien sa versification est déjà plus correcte que celle de ses prédécesseurs ! Il a du mouvement, de l'imagination, de la grâce. Si sa prose pèche par l'emphase et la prolixité, sa poésie, celle du moins de *l'Amant vert*, a des côtés aimables de verve facile et de charme.

L' « amant vert » n'est autre que le perroquet de Marguerite d'Autriche ; il apprend que sa maîtresse va partir et il meurt de chagrin, non sans avoir longuement exhalé sa douleur :

Vous connaissez que pour maîtresse et dame
J'avais acquis, par dessus mes mérites,
La fleur des fleurs, le choix des marguerites.
Las ! double hélas ! pourquoi doncques la perds-je ?...
...Elle s'en va, hélas ! elle s'en va,
Et je demeure ici sans compagnie...

Il est envoyé par Minos aux Champs Elysees, d'où il adresse à sa dame, une relation adroitement rimée de son voyage en pays d'outre-tombe. Oh ! ce n'est pas de la grande, c'est de la claire et fraîche poésie.

Ce précurseur de Ronsard annonçait Luther ; il avait prédit une « réformation » nécessaire de l'Eglise. Et pendant qu'Erasme et ses amis cherchent à restaurer l'édifice, à le rendre habitable pour la science et la vertu, le voici qui chancelle et s'écroule : la révolution religieuse s'est déchaînée sur l'Europe.

II

La persécution ne sera point épargnée à la Belgique. Il faudra que les écrivains et les penseurs sympathiques aux nouvelles doctrines se réfugient à l'étranger, où ils iront porter la gloire qu'ils ne peuvent plus donner à leur pays. C'est la Hollande qui servira d'asile aux sciences et aux lettres proscrites. Que n'a pas perdu la Belgique, en perdant un de Konink, un Cats, un Vondel, un Van Zevecote, qui tous lui eussent appartenu! Les bûchers et les échafauds se dressent, l'Espagne et l'Eglise également inquiètes, également jalouses de leur autorité. Les idées d'indépendance sont aussi brûtalement étouffées que les desseins d'hérésie. Egmont, le comte de Horn, meurent sur la grand' place de Bruxelles, victimes du despotisme espagnol et du fanatisme catholique.

Tout devient suspect. La littérature se fait la servante passionnée du trône et de l'autel. La maîtresse d'école Anna Byns publie ses farouches *Refereyen*; les pamphlets foisonnent et se croisent; le *Wilhelmus Lied* de Marnix de Ste-Aldegonde répond fièrement aux apologistes de Madrid et de Rome.

Philippe Marnix de Ste-Aldegonde (1538 à 1598), qu'Edgar Quinet,[1] a appelé « un frère d'armes de Duplessis-Mornay et d'Aubigné, un précurseur de Pascal et du Vicaire savoyard, » fut le confident et l'ami du prince Guillaume d'Orange, confessa de la parole et

[1] *Marnix de Ste-Aldegonde*, par Edgar Quinet, in-12, Paris, 1856.

de la plume sa foi protestante et sa haine de l'Espagne. Il a écrit en latin, en flamand et en français, des dissertations politiques, des ouvrages de controverse, des libelles et des chansons. De Thou, qui le vit au siège de Paris, le juge assez dédaigneusement : « Il était poli, mais ce n'était pas grand'chose... Il a mis la religion en rabelaiserie » Cet homme de guerre, ce diplomate, ce jurisconsulte, ce controversiste, ce pamphlétaire, ce poète qui allait puiser aux sources jaillissantes de la poésie populaire, a, mieux que tout autre peut-être, incarné le double génie belge, le génie de la Wallonie et de la Flandre. C'est lui aussi qui, de tous ses compatriotes, exerça la plus profonde influence sur le mouvement général des esprits au XVI[e] siècle. Il fut enfin l'un des écrivains les plus éloquents et les plus originaux de son temps ; ses œuvres françaises rappellent tout ensemble Calvin et Rabelais, l'irrésistible vigueur de l'un, la verve grasse et folle de l'autre.

Les Gueux lui doivent leur *Marseillaise*, le *Wilhelmus Lied*, dont Verheiden a dit : *ita concinnis rhythmis, modulisque suis est attemperata, ut plebis animos mire ad principis, libertatisque amorem excitaverit.* Et Bayle ajoutera : « Nous avons ici l'un des services les plus importants de Philippe de Marnix. » En effet, ce chant national, d'amour pour le pays, d'exécration pour le duc d'Albe et l'Espagne, retentit puissamment de Bruxelles à Anvers ; et la Belgique aurait secoué le joug étranger, s'il y avait suffi d'un beau cri de Tyrtée flamand. Le catalogue des écrits théologiques de Marnix, presque tous en latin, prendrait une page ; mais, comme l'explique encore Bayle, « ses livres badins furent plus utiles. » Sa « ruche romaine », son *Bijenfock*, publiée en flamand, eut un succès prodigieux ; ces contes burlesques furent pour le peuple, avec plus de décision brutale et d'ironie endiablée, ce

que les *Colloques* d'Erasme avaient été pour le monde lettré.

C'est une sorte d'édition française, très librement remaniée de son *Bijenfock*, que Marnix nous a donnée dans son *Tableau des différends de la religion*, livre de démonstration joviale, de dialectique passionnée, de style pittoresque et vivant. Le bon sens le plus droit, l'indignation la plus sincère s'allient, dans cette diatribe, à une adresse singulière de raillerie, à une remarquable énergie d'invective. Les meilleurs traités des plus savants réformateurs ne furent rien, comme moyen de séduction sur les masses, auprès de ces terribles satires dont le *Tableau* de Marnix est l'abondant, l'ardent et le rude modèle. On tue plus facilement une doctrine en l'écrasant sous le poids du ridicule, qu'en l'accablant de science. « Tu me diras, écrit-il dans la merveilleuse préface de son *Tableau*, qu'il n'est pas convenable de railler en choses graves... mais si, par aventure, nous trouvons que ceux que l'on a déjà réfutés et rembarrés un million de fois ne font que piper de nouveau les âmes chrétiennes, n'êtes-vous pas d'avis de découvrir leur vergogne à la vue de tout le monde ? »

Quelle différence entre ce convaincu, ce militant de Marnix, dont « l'inspiration est celle des Gueux briseurs d'images, » dont « l'ironie est la colère de la Bible retrouvée par la Renaissance », quelle différence entre lui et son contemporain *Juste Lipse*, né catholique, converti au luthéranisme et professeur à Jéna, puis, tantôt catholique et tantôt protestant, selon les nécessités du moment ou les conseils de l'intérêt! Au fond, c'était un sceptique; il n'estimait pas que les disputes théologiques entre Genève et Rome valussent le sacrifice de son repos ou de sa vie, et il avait d'assez bonnes raisons de le penser. On reprocherait plus justement à cet énigmatique et ver-

satile humaniste les passages de ses écrits politiques où il professe le système de la religion d'Etat, au point d'exciter à la persécution contre tous ceux qui n'adhèrent point au culte officiel. On pourrait se scandaliser encore de ses ouvrages de piété, où il fait étalage de la bigoterie la plus puérile pour écarter tout soupçon de tiédeur ou d'indifférence. Quoi qu'il en soit, Juste Lipse reste l'un des plus savants critiques du siècle, l'un de ceux auxquels l'antiquité a fourni la matière des plus beaux chefs-d'œuvre d'érudition et de sagacité. Il ne s'est servi que du latin, dans ses livres ; il l'employait à la Tacite plutôt qu'à la Cicéron, et Henri Estienne lança tout un traité contre la latinité de Lipse.

L'autorité et le prestige scientifiques de cet homme furent tels que je ne pouvais l'oublier. Je puis, en revanche, ne pas m'occuper de J.-B. Houwaert, l'illustre patriote et écrivain flamand.

Mais il sied de dire un mot de quelques historiens et auteurs de mémoires.

Il ne faut pas demander de la sérénité aux annalistes de l'époque. Ils sont tous d'un parti ou d'une passion. Les plus timides mêmes et les plus circonspects ne laissent pas d'être peu sûrs, dès que les besoins de leur cause exigent un certain accommodement des faits avec les opinions. Toute cette littérature du XVIe siècle est bourrée d'actes mis en écritures. Les chroniqueurs ne sont plus de simples témoins ; ils seront à la fois juges et parties dans le procès des événements et des idées. L'impartialité, la tolérance, la critique deviennent des vocables sans emploi ; le jésuite belge Martin del Rio les pratiqua moins que tout autre, et ses commentaires ou mémoires en latin sont d'une injustice sans mesure envers tout ce qui tient à la Réforme. Un peu plus de modération se remarque dans les œuvres de Wigle van Aytta, ou Viglius, qui, dans

La source et le commencement des troubles, ainsi que dans d'autres livres rédigés en latin, cherche à rejeter toutes les responsabilités sur les protestants. Mais les Gueux ne manquèrent pas de défenseurs. Voici l'auteur des intéressants *Mémoires* anonymes sur les troubles des Pays-Bas, de 1565 à 1580, publiés par MM. Blær et Henne ; voici la *Grande chronique* de Jean le Petit ; voici l'*Histoire belgique*, d'Em. van Metteren, traduction française de l'édition originale ; voici les mémoires de Pasquier de la Barre, le chroniqueur martyr ; voici... Nous retombons dans la nomenclature.

La poésie sera, au XVIe siècle, une auxiliaire de la politique et de la religion, tout comme l'histoire. Couplets, pasquinades, « chansons, » colportés sous le manteau, ne méritent pas même une mention dans cette rapide esquisse. Nous ne pouvons attendre quelques compensations que du théâtre. Le théâtre belge est sorti des « chambres de rhétorique », instituées, au début du XVe siècle, dans les provinces wallonnes aussi bien qu'en pays flamand. Ces « chambres » étaient des associations privées, qui se formaient dans presque toutes les villes, représentant mystères, farces, moralités ; elles eurent à subir la concurrence des collèges de Jésuites où, il est vrai, les pièces françaises n'apparaissent guère avant 1605.

Le *Mystère de la Passion* fait naturellement les frais de la plupart des spectacles. L'une des premières œuvres dramatiques belges, composées en français, et la moins insignifiante, est la *Moralité de paix et de guerre* (1588), du libraire gantois van den Keere, un plaidoyer en l'honneur de la paix. En 1564, Antoine Tiron traduit du latin l'*Histoire de Joseph* et l'*Histoire de l'Enfant prodigue*. Le Gantois *Gérard de Vivre*, publie, treize ans plus tard, sa *Comédie de fidélité nuptiale ;* on lui doit, en outre, *les Amours pudiques et loyales de*

Theseus et de Dianira, ainsi que *Le patriarche Abraham et sa servante Agar*. Rien de plus primitif que tout cela, pour le fond et la forme, dit M. Faber. L'analyse de la *Fidélité nuptiale* indiquerait cependant un certain talent d'arrangement ; et le versificateur n'est pas toujours gauche. Au premier acte, Palestra, épouse inconsolable de feu Pamphilippe, ne consent pas à lire la lettre du consolateur Charès. Au deuxième, l'entreprenant Charès va, comme un simple amoureux madrilène, — influence de l'Espagne ! — chanter sous les fenêtres de la veuve, des couplets de cette tournure :

> Toutes les nuits que sans vous je me couche,
> Pensant à vous, ne fais que sommeiller...
> Et, bien souvent, au lieu de votre bouche,
> En soupirant, je baise l'oreiller.

Voilà qui est d'une tendresse plus vive que discrète. La belle, toute à son deuil, ne se rend pas encore. Son père favorisera Charès, qui est au comble de ses vœux... Hélas ! un messager annonce que Pamphilippe, qu'on croyait mort, est retrouvé. Pénélope-Palestra et Pamphilippe-Ulysse continueront à s'aimer en légitime mariage, à la barbe de l'infortuné Charès.

Un Montois, le frère Bouquier, donne en 1587 une bizarre « tragédie nouvelle » : *Le petit rasoir des ornements mondains*, qui est une violente satire dialoguée contre le luxe, « l'excès des ornements du corps étant la source, la racine, la semence, le gouffre ou l'abîme de toute iniquité. » L'allégorie tient une grande place dans cette drôlerie indignée où, au cinquième acte, le Rédempteur, comprenant la vanité de ses efforts, abandonne le peuple... aux hérétiques, qui se livrent, nécessairement, à un pillage général.

Claude de Bassecourt fit paraître, en 1594, une

« tragi-comédie pastorale » fort passable. Titre : *Mylas*. Cinq actes en vers, avec chœurs. Les situations scabreuses, les traits licencieux abondent, l'allégorie mythologique déborde dans toute cette pièce, joliment écrite et qui, par endroits, est ingénieuse ou même touchante.

Mais le moins médiocre des dramaturges belges du temps, le plus fécond à coup sûr et le plus habile, porte un nom qu'il n'eût point, je le veux bien, suffi à illustrer : *Denis Coppée*. Toutes ses œuvres datent du XVIIe siècle ; elles se rattachent néanmoins par la forme au théâtre du XVIe, puisque aussi bien elles sont toutes traitées dans le genre des mystères. Je n'ai pas l'intention d'exhumer, ni ses chansons spirituelles, ni ses poèmes. Je ne songe pas non plus à le comparer à Dante, comme firent ses contemporains. Ses tragédies, presque introuvables, empruntent leurs sujets à l'histoire et à la légende, à « la vie de Madame Sainte-Aldegonde, patronne de Mauberge », à la « reddition de Prague », à la vie de « St-Lambert, patron de Liège. » Il en est une qu'on pourrait mentionner à la rigueur : *La sanglante et pitoyable tragédie de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ* (1624). Je cite, du prologue, ces alexandrins qui permettront de se faire quelque idée de la manière et du talent de Coppée :

Nous avons regardé Homère en ses écrits,
Mais pour notre œuvre orner, nous n'y avons rien pris.
Nous avons vu Ovide en sa métamorphose...
Cela ne peut pourtant tranquilliser l'esprit
Des chrétiens désireux de vivre en Jésus-Christ.
Sa vie nous devons avoir en la mémoire ;
Hé ! quel portrait plus beau, quelle plus belle histoire
Voudrait-on souhaiter ? Rien ne profite mieux
Que de représenter son martyre à nos yeux...

Ah ! certes, ce sont là de bien pauvres œuvres, si l'on se reporte au théâtre français de la première moitié du XVIIe siècle, et si l'on compare. Quelle distance entre Coppée et Corneille, ou même Rotrou ! Rappelons-nous que Denis Coppée est un poète de province, que sa langue et sa conception dramatique retardent de cinquante ans.

CHAPITRE III

LE XVII[e] ET LE XVIII[e] SIÈCLES

I. La prose : Jansénius, Ruth d'Ans, van Espen et la réforme catholique en Belgique ; les historiens : les Bollandistes, Christyn, Nény, Paquot ; l'Académie de Bruxelles ; le prince de Ligne ; la philosophie au xviii[e] siècle, avec Pierre Rousseau, Grétry, Nélis, Mann, Nieuport ; hommes politiques : van der Noot, Vonk. — II. La poésie : quelques noms ; un Macpherson belge ; le théâtre : F. Passerat, le théâtre du maréchal de Saxe à Bruxelles, M. Néel, de Nieulant, quelques noms.

I

La persécution religieuse enleva à la Belgique la fleur de ses hommes de lettres : le xvii[e] et le xviii[e] siècles, si brillants en France, l'un digne de provoquer l'admiration, l'autre de diriger la pensée universelle, sont stériles pour la littérature des Pays-Bas catholiques. Cette malheureuse Belgique, passée au rang de champ de bataille européen, courbée sous la domination autrichienne, ne connaîtra pas le repos, ne pourra pas reprendre essor. Les auteurs n'y sont

point rares ; la *Biographie nationale*, qui a les tolérances ou les complaisances de ces sortes de recueils, en fournit de longues énumérations. Presque rien n'a survécu de cette production littéraire, née, après que l'élite des savants et des lettrés a été décimée, dans l'angoisse de guerres incessantes, sous l'œil d'un pouvoir jaloux. Tout près, au-delà de la frontière septentrionale, la petite Hollande tient grande école de protestantisme et de liberté ; elle reçoit de la France, elle prête au monde des idées, des espérances et des gloires. La Belgique soupire, s'efface, ou demande l'oubli aux tristes plaisirs de la servitude.

Il est malaisé de faire un choix dans la nomenclature des *scriptores minores*, ou *minimi*, qui s'offrent à nous. Et pourtant, quelques figures se détachent, en noble relief, sur le fond de la médiocrité générale ; seules, elles attireront notre attention.

Que parlé-je de médiocrité générale ? Oui, à ne considérer que les écrivains de langue française, car si je traitais aussi des Belges qui ont persévéré dans l'emploi du latin, j'aurais plus d'un nom considérable à citer. N'est-ce pas Jansen, ou *Jansénius*, l'évêque d'Ypres, qui ouvre le XVII[e] siècle, combattant d'une part les projets de monarchie européenne formés par Richelieu, et, de l'autre, entrant en lice pour la réforme de l'Eglise ? Son *Augustinus*, qui suit, à trois ans d'intervalle, le *Discours de la méthode*, n'aura-t-il pas un retentissement presque égal au chef-d'œuvre de Descartes ? L'Université de Louvain n'est-elle point, par ses professeurs, un des plus actifs foyers de science dans le monde catholique ? N'est-ce pas à Bruxelles que, vers la fin du siècle, deux agitateurs fameux, Arnauld et le P. Quesnel de l'Oratoire, viendront chercher un refuge contre leurs adversaires, les jésuites, et n'est-ce pas à Bruxelles encore qu'Arnauld mourra dans les bras de son compagnon d'exil ?

Un vent de jeunesse et d'indépendance souffle de Belgique sur le catholicisme traditionnel. Le jansénisme en sort, le jansénisme y restera et y maintiendra, jusqu'à la Révolution, les principes de l'Eglise gallicane, inspirant l'illustre jurisconsulte Zeger Bernard van Espen et le non moins illustre théologien Ruth d'Ans.

Van Espen, auquel d'Aguesseau confessait tout devoir, a rédigé en latin ses magistrales consultations sur le droit canon. Mais *Paul-Ernest Ruth d'Ans* nous a laissé, en français, des lettres, des réponses, des réfutations, d'un style vigoureux, qui roulent toutes sur la querelle entre molinistes et jansénistes. Un de leurs amis, Maur d'Antinet, retiré en France, collabora au *Dictionnaire* de Du Cange, au *Recueil des historiens* de Dom Bouquet. Les jésuites s'efforcèrent en vain d'étouffer la voix, de briser la plume de ces fiers polémistes, de ces purs savants.

Une réaction anti-mystique s'annonce, vers la même époque, en Belgique. La critique historique s'exercera désormais sur les miracles et les légendes. Nous aurons la collection des *Acta sanctorum*, à laquelle travaillèrent des religieux, dont le siège fut, de 1634 à 1773, au musée bollandiste d'Anvers ; Bolland sera l'initiateur de cette immense entreprise, réorganisée en 1836 sous les auspices de Guizot. Les Bollandistes les plus distingués furent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, Godefroy Henschen et Daniel Papebrock, les élèves et les émules de Bolland. Ces modestes et laborieux érudits, dont la passion pour la science n'a d'égal que le désintéressement, sacrifient, les uns leur fortune, les autres leur vie, pour assurer l'unité et l'existence de l'œuvre. Ce sont des jésuites qui se vouent avec le plus d'ardeur aux *Acta;* des prémontrés et des bénédictins les assistent. La puissante société, qui lutte contre la liberté en poursuivant la Réforme, rend ici d'inestimables services à la vérité.

L'histoire profane n'est point négligée. Mais elle ne suscite que des écrivains de deuxième ou troisième ordre. *Jean-Baptiste Christyn*, un jurisconsulte et un homme d'Etat, généalogiste et annaliste à ses heures, n'a aucune prétention littéraire, pas plus que son neveu et homonyme auquel on a gratuitement attribué la première édition des *Délices des Pays-Bas* (1714). Quant à *Patrice-Mac Nény*, c'est un réfugié irlandais qui joua, vers le milieu du XVIIIe siècle, un rôle prépondérant dans l'administration de la Belgique autrichienne, membre du Conseil suprême, trésorier général, président du Conseil privé; il a laissé des *Mémoires historiques et politiques* (1760) où l'homme d'affaires se révèle davantage que le styliste, mais des mémoires intéressants et sûrs de magistrat sévère; on ne leur a guère reproché que de « manquer trop d'esprit républicain. »

Dès 1772, l'Académie de Bruxelles, fondée par Marie-Thérèse, ouvre une large et savante enquête sur tout le passé intellectuel du pays, consigne les résultats de ses recherches dans une série de *Mémoires*, de *Bulletins*, de *Publications*, qui paraissent voici plus d'un siècle, amassant, un peu pêle-mêle, les trésors et le fatras. Dans le même temps, *J.-N.-Pl. Paquot*, professeur à Louvain, puis à Liège, travailleur d'une érudition solide, mauvais écrivain au demeurant, incorrect et lourd, donne ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas* (1765 à 1770), plus riches en renseignements que remarquables par la méthode et le style.

Enfin, le prince CH.-J. DE LIGNE (1735 à 1814), brave et spirituel soldat, plus à son aise encore dans un salon qu'à l'armée, pas auteur le moins du monde, mais si prime-sautier de langue et d'idées, avec ses négligences et ses prodigalités de grand seigneur, sera digne d'inspirer ce jugement à Mme de Staël : « Peut-

être est-il le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. » Froissart et Commines, si l'on veut, pour les Belges, Rousseau, Benjamin Constant, à défaut de Mme de Staël elle-même, pour les Suisses, furent des « modèles » aussi ; néanmoins aucun étranger ne s'est mieux que lui approprié le génie de l'esprit français, si je puis ainsi dire, sa gracieuse désinvolture, sa piquante familiarité, sa fantaisie pétillante, son avenante noblesse. Est-il rien de plus charmant que ses pages intitulées : *Mon séjour chez Voltaire :* « Ce que je pouvais faire de mieux chez M. de Voltaire, c'était de ne pas lui montrer de l'esprit. Je ne lui parlais que pour le faire parler. J'ai été huit jours dans sa maison et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables qui partaient sans cesse de lui ; mais, en vérité, c'est impossible. Je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engouements, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvait pas être et ce qu'il était, tout était charmant, neuf, piquant, imprévu. Il souhaitait de passer pour un homme d'Etat profond, ou pour un savant, au point de désirer d'être ennuyeux. Il me dit un jour : « On prétend que je crève des critiques. Tenez ! connaissez-vous celle-ci ? Je ne sais où diable cet homme, qui ne sait pas l'orthographe et qui force quelquefois la poésie comme un camp, a si bien fait ces quatre vers sur moi :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur, ni cervelle.
Ah ! comme on le reconnaît bien
Pour le cadet de la Pucelle ! »

Tout ce que le maréchal de Ligne a écrit, dans les

trente-deux volumes de ses *Mélanges* (1795 à 1809), sur la littérature, l'histoire, la philosophie, l'art militaire, n'est sans doute pas dans cette forme alerte. Mais sa correspondance, ses pensées, ses vers eux-mêmes, car il taquinait la Muse, attestent la même verve originale et facile du prince qui perdait sa fortune et semait son esprit avec la même belle insouciance. Ce moraliste mondain à l'eau-forte, son eau-forte légèrement teintée de rose, et pailletée, et moussant comme du champagne, est bien français par le bon sens rapide et mordant comme par la frivolité intelligente et gaie ; il n'est belge que par la naissance.

Le prince de Ligne, athée souriant et badin, a respiré de tout son être l'air du XVIIIe siècle. Mais cet air aurait-il passé sur la Wallonie et la Flandre pour n'y faire qu'une victime ? La philosophie est à la mode ; elle règne à l'armée, dans les salons, partout ; elle porte même le froc et la mitre, elle va porter la couronne avec le grand Frédéric et Joseph II.

L'un de ses adeptes les plus fervents, en Belgique, et les plus actifs, sera un étranger, le Toulousain *Pierre Rousseau,* qui jeta sa soutane et s'en fut chercher à Paris des rentes qu'il n'y trouva point. Il partit un beau jour pour les Pays-Bas autrichiens, afin d'y publier son *Journal encyclopédique* (1756 à 1793), œuvre de propagande en faveur des nouvelles doctrines. Il est parfaitement inutile de rappeler que Rousseau fit du théâtre, que plusieurs de ses petites comédies furent jouées à Paris entre 1740 et 1755. Il se nommait Rousseau de Toulouse, de peur d'être confondu avec ses homonymes Jean-Jacques et Jean-Baptiste Rousseau. La précaution était exagérée ; d'où cette épigramme :

Trois auteurs que Rousseau l'on nomme,
Connus de Paris jusqu'à Rome,

Sont différents; voici par où :
Rousseau de Paris fut grand homme,
Rousseau de Genève est un fou,
Rousseau de Toulouse un atome.

Un autre disciple des « philosophes », un Parisien de Liège, André-Ernest-Modeste *Grétry*, le fécond et délicieux musicien. Il eut non seulement l'ambition de révéler dans sa musique « l'accent de la vérité » et de « l'enfoncer plus avant — que Glück — dans le cœur des hommes ; » il publia deux ouvrages considérables, où il jeta sans ordre ses idées et ses souvenirs. Ses *Mémoires* ou *Essais sur la musique* (1789), exquis de naturel mais un peu délayés, le rapprochent moins de Jean-Jacques et de l'*Encyclopédie* que ses trois volumes intitulés : *La vérité* (1803), où il se prit à faire de la prophétie politique tout en développant, avec quelques accès d'humeur paradoxale, les lieux communs de la métaphysique. Grétry prouva une fois de plus qu'il n'est pas aisé d'être prophète, même en pays étranger, même dans des matières qu'on aborde en dilettante assez mal préparé.

Mais Rousseau de Toulouse et Grétry sont plutôt des amateurs de philosophie, l'un soldat insuffisamment armé et peu brillant de la phalange encyclopédique, l'autre simple causeur la plume à la main. Les vrais penseurs belges de l'époque, ceux qui ont l'étoffe et la vocation du métaphysicien ou du moraliste sont : *C.-F. de Nélis*, l'âme du parti patriote avec van Eupen, sous Joseph II, le savant évêque d'Anvers, dont les *Entretiens philosophiques*, parus trois ans avant sa mort, ont sacrifié largement à l'esprit du siècle; l'abbé *A.-T. Mann*, un polygraphe, qui a écrit sur la physique, la météorologie, la géographie, la numismatique, l'histoire, et qui fut presque célèbre un temps par ses *Principes métaphysiques des êtres et des con-*

naissances; Ch.-F. de Nieuport, qui imite Condillac dans son *Essai sur la théorie du raisonnement* et qui parle « un peu de tout » dans ses agréables *Amusements d'un sexagénaire;* Pyrard enfin et même l'amman de Bruxelles, Rapedius de Berg, un annaliste dont, selon M. Ch. Potvin, l'un ou l'autre écrit rappelle les *Lettres persanes.* Les œuvres de ces hommes sont trop peu personnelles, cependant, pour compter dans l'histoire littéraire; elles comptent à peine dans l'histoire de la philosophie; elles ne sont qu'un assez faible écho, ou qu'un reflet, de celles de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, et c'est leur faire bonne mesure que de ne point les oublier complètement.

Dans la politique, nous rencontrons Henri van der Noot, « d'une portée d'esprit au-dessous du médiocre, » dit son compatriote de Grelache, un bourgeois clérical aux allures de tribun, à la remuante ambition, au verbe emphatique, et F. Vonk, l'allié, puis l'adversaire de van der Noot, démocrate vaillant qui prépare l'avenir au libéralisme belge, un écrivain nerveux et fier.

On sent, malgré tout, que la Belgique n'est encore qu'un pays en voie de formation, un petit monde pétri par les dominations étrangères, et qui se cherche, et qui ne se trouvera que sur le chemin de la liberté. L'épanouissement et l'originalité manquent fatalement à sa littérature, qui végète à l'étroit et sans but.

II

Et que sera la poésie, dont il me reste à parler ?

La poésie belge est fort pauvre, en dehors du théâtre, durant tout le XVIIe et le XVIIIe siècles. Quels noms évoqueraient un souvenir ? Serait-ce Jean d'Ennetières, traducteur de Boèce en prose et en vers, auteur d'un poème en seize chants, *Le chevalier sans reproche* (1633), qui n'est plus à cette heure et depuis longtemps, qu'une rareté bibliographique, mauvais poète, ampoulé et plat ? Seraient-ce le P. Rémy, avec sa *Madeleine,* le P. Wastelain, ou peut-être le P. De Bassarderie qui vécut dans la douce illusion d'être, avec son grand poème *L'Accord de la grâce et de la liberté*, l'heureux contradicteur du janséniste Louis Racine de la *Grâce* et de la *Religion ?* C'est de l'art de province, indigent et prétentieux. Il vaut mieux rappeler que *Ch. Boudens de Vanderbourg* a trempé dans une supercherie littéraire assez pareille à celle de Macpherson, la publication des *Poésies de Clotilde de Surville* (1803), que ses *Œuvres d'Horace en vers français* (1812), d'une langue correcte et sèche, sont le travail consciencieux d'un érudit et d'un lettré, et qu'il a été l'un des intermédiaires les plus intelligents de la littérature allemande en France ; il faut citer entre autres, et avec éloges, sa très bonne traduction de *Laocoon* de Lessing [1].

[1] *Geschichte des deustchen Kultureinflusses auf Frankreich,* von Th. Süpfle, 2 B de in-8, 1886-1890, Gotha, II[1], 26, 109, 125, 146.

Il y a plus à prendre, et beaucoup plus, dans la littérature dramatique. On sait combien furent intenses l'action et l'influence de l'Italie et de l'Espagne sur le théâtre français des règnes d'Henri IV et de Louis XIII. S'il est concevable que le génie italien n'ait rien prêté aux faiseurs de tragédies et de comédies belges — l'Italie n'a, en effet, envoyé que des acteurs en Belgique — il semblerait que l'Espagne, alors maîtresse du pays et à l'apogée de sa puissance, dût en quelque sorte imposer son goût et ses œuvres aux écrivains des Pays-Bas catholiques. Il n'en fut rien. Que si nous négligeons nombre de pièces insignifiantes, mal charpentées et mal rimées, en retard d'un demi-siècle au moins pour le métier et la langue, et si nous ne nous arrêtons pas à l'opéra importé en Belgique vers 1650, aussitôt après son apparition en France, il nous faudra bien aller jusqu'à *F. Passerat,* secrétaire de l'Electeur de Brunswick, qui a commis entre autres, une tragédie, *Sabinus,* et une comédie, le *Feint Campagnard.* Cette dernière pièce est, au reste, supérieure à l'autre, par une certaine ingéniosité d'intrigue et par le style, terne et mou sans doute, mais facile et agréable.

Le théâtre de Bruxelles, construit en 1700, avec beaucoup de luxe, ne provoquera-t-il pas un réveil du drame et de la comédie? C'est le ballet, hélas! qui est en faveur, et l'opéra. On signale toutefois, en 1725, une représentation du *Bourgeois gentilhomme.* Les écrivains nationaux sommeillent. A part une « tragédie sainte », *La Passion de N. S. Jésus-Christ,* jouée en 1728, un vaudeville, *Le Jugement comique*, et une comédie d'imitation italienne, *Arlequin larron,* de Bruseau de la Roche, que suivent les *Fourberies d'Arlequin* de l'acteur Cadoret, — ces deux auteurs sont des Français, d'ailleurs — on ne donne guère, jusqu'en 1750, que du Molière, du Corneille, Pierre et Thomas,

du Regnard, du Dancourt, du Boursault, du Marivaux, peu ou point de Racine.

Mais les Français ne se bornent pas à envahir le théâtre, ils s'apprêtent à occuper le territoire belge. Ils marchent sur Bruxelles, le 11 mai 1745, le maréchal de Saxe à leur tête. L'illustre capitaine se faisait accompagner d'une troupe de comédiens, qu'il plaça sous la direction de Favart et qu'il installa à Bruxelles. « Ne croyez pas, écrivait-il à Favart, que je regarde ma comédie comme un simple amusement; elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. » Le succès couronna les efforts et le talent de Favart ; la passion du maréchal pour la charmante femme de son directeur vint tout gâter. Au demeurant, pas plus sous Favart que sous ses successeurs immédiats, il n'est possible de mentionner une pièce du cru dans le répertoire du théâtre de Bruxelles, pour lequel le prince de Ligne composa bien, en 1777, le livret d'un opéra-comique en trois actes, *Céphalide*. La plupart des comédies ou des tragédies écrites par des Belges, au cours du XVIIIe siècle, ne furent pas représentées ou ne le furent qu'en province.

Le *Franc bourgeois* (1706), d'un certain De Valentin, parut à Bruxelles mais on le joua à Munich. L'auteur de cette comédie nous dit que, si sa pièce déplaisait, il aimerait mieux en finir là que de voir ses œuvres

Porter dans l'univers le nom de « dancourades ».

Il est probable que la scène fut fatale au *Franc bourgeois*, car De Valentin ne donna plus signe de vie. Il avait du talent, les caractères de ses personnages sont assez bien étudiés, sa versification n'est pas trop gauche.

Si nous ne savons presque rien de De Valentin, nous sommes plus abondamment renseignés sur *Gilles de Boussu*, échevin de Mons, qui a la mémoire chargée de trois pitoyables tragédies et d'une comédie plus vulgaire qu'amusante, *Les Disgrâces des maris* ; le français, au surplus, y est fort maltraité quoiqu'on ne puisse refuser à l'auteur comique une verve réelle de grosse plaisanterie.

Delile, premier médecin de l'évêque de Liège, lance en 1732, sous le titre : *Le docteur Fagotin*, une diatribe féroce contre un de ses confrères de la Faculté de Paris, qui avait eu l'audace de critiquer ses *Réflexions sur l'eau* ; il récidive deux ans plus tard, et foudroie son ennemi d'une comédie en trois actes : *l'Emblême de la calomnie*, barbouillée en prose avec des intermèdes en vers. C'est grotesque, rien de plus.

Le neveu du *baron de Walef* parle en ces termes d'*Electre*, tragédie de son oncle : « Elle fut tellement applaudie qu'on dut la représenter jusqu'à trois fois. » Cela n'a pas empêché le poète de laisser dans le mystère de l'inédit deux autres tragédies : *Mahomet* et *Annibal à Capoue*. Toujours est-il qu'*Electre* n'est pas sans valeur littéraire ; l'alexandrin du baron de Walef a de l'allure et de l'énergie.

En 1775, le commandant du Perron, de Liège, fait jouer *Nicette*, une comédie en trois actes imitée de Marmontel. Sept ans après, *M. Néel* s'empare d'un sujet qui avait déjà inspiré Passerat : l'envahissement de la Belgique par les Romains. La tragédie de Néel, *Les Belges ou Sabinus* (1782), se distingue moins par la puissance dramatique et la forte peinture des caractères que par le souffle lyrique. Voici quelques vers extraits d'un récit de la révolte des Belges :

Déjà le fer brillait, le licteur éperdu
Mesure en vain le coup dans les airs suspendu.

A son fatal époux Eponime attachée,
La tête sur son sein languissamment penchée,
Du licteur étonné, par un dernier effort,
Arrête encor le bras et demande la mort :
« Pourquoi choisir, dit-elle, ou compter tes victimes ?
» Frappe, nous avons tous commis les mêmes crimes... »

Ce n'est point là du style cornélien. Je ne vois rien, dans la poésie belge des siècles précédents, qui vaille les alexandrins de Néel.

Il ne me reste plus qu'à mentionner deux ou trois comédies en prose du chevalier *de Nieulant*, qui eut le tort de s'arrêter au début de sa carrière dramatique ; son *Mariage d'Aglaé* n'est point d'un amateur médiocrement doué. Elle est loin cependant d'égaler la comédie de L.-P. Rouillé, *Le Connaisseur*, trois actes en vers aimables et trois actes fort bien construits, qui eurent autant de succès à Versailles qu'à Bruxelles.

Somme toute, le théâtre belge, sans être stérile, ne produit, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècles, aucune œuvre qui soit une date ou un événement littéraire ; c'est du théâtre français, toujours en retard de quelque cinquante ans, en déficit de plusieurs grandes œuvres, et de trois écrivains de génie.

CHAPITRE IV

LE XIX[e] SIÈCLE

I. De la révolution française à la révolution belge : la poésie et le théâtre ; Ph. Lesbroussart, E. Smits, A. Clavereau, le baron de Reiffenberg, quelques noms. — II. 1830 en Belgique ; l'histoire, la politique, la philosophie : van Bemmel, van Præt, Kervyn de Lettenhove, de Gerlache, Nothomb, M. Potvin, Laveleye, Quettelet ; des noms. — III. Le goût littéraire et la critique, quelques noms ; les petits genres littéraires : van de Weyer, Grandgagnage, Lebrun, De Fré, Coomans, Weydt ; M. Goblet d'Alviella ; Octave Pirmez. — IV. La poésie : A. van Hasselt, Ad. Mathieu ; quelques noms ; le théâtre. — V. Le roman : Moke, Ch. de Coster et *Uylenspiegel*, Greyson, Leclercq, Hymans, Caroline Gravière, quelques noms ; conclusion.

I

Les dernières années de la domination étrangère en Belgique — restauration autrichienne, conquête française, réunion à la Hollande — sont presque pour le pays une saison de réveil intellectuel. Le vent de révolution qui souffle de France, renouvelle la littérature belge, cette petite littérature de province qui se pétrifiait dans de pâles imitations et de vains essais,

car les hommes de la valeur d'un Jansénius, d'un van Espen, ou d'un prince de Ligne, y constituent des exceptions et les deux premiers refusent d'ailleurs au français les honneurs de leur plume. Si les grands noms sont toujours rares, il y a enfin du mouvement et de la vie dans cette Belgique exposée plus que jamais à l'invasion des armées et du génie de la France.

Ce fut une période d'attente, de recueillement, de préparation, que les quarante années allant de 1789 à 1830. Nous retrouverons, dès cette dernière date, la plupart des écrivains qui s'exercent à former l'esprit public, à donner de fortes assises politiques et morales au peuple belge. Les lettres se font utilitaires, dans la plus noble acception du mot; elles visent à l'action, non à l'art.

Louis-Joseph Devez a écrit sa volumineuse *Histoire générale de la Belgique* (1805 à 1807), qui a vieilli sans doute, qui est pleine d'inexactitudes et de trous, qui a été composée à une époque où le terrain des chroniques belges était à peine défriché, qui fut néanmoins le premier travail d'ensemble sur le passé du pays et qui contribua peut-être à inspirer au peuple, avec la conscience de ses droits, la fierté de ses gloires. Avant lui, à côté de lui, Desmez, J.-J. Rapsaët, L.-A.M. De Bast, *Charles-Louis-Maximilien Diérix*, le patriote exilé et le vaillant érudit, excitent l'amour-propre national dans leurs publications historiques. Diérix, en particulier, fait revivre toute l'épopée de l'ancienne Flandre, en évoquant les figures populaires des Artevelde. Willems, de Gerlache, Gachard, vingt autres, débutent alors, les uns rimant, par surcroît, comme le philosophe van Meenen, ou comme le jurisconsulte de Donker, ou comme de Potter encore. La prose ne suffit pas à l'œuvre d'indépendance et de régénération que la Belgique rêve d'abord d'accomplir sous l'égide de la Hollande, — « nous ne voyons

pas quel vœu il nous resterait à former », s'écriait le professeur Raoul — qu'elle tentera bientôt d'entreprendre pour son compte, les promesses et les espérances de 1815 ne s'étant pas réalisées.

Elle aussi, la poésie, voit un commencement de renaissance avec Lesbroussart, avec Mathieu, avec les idylles de Comhaire, les vers de Ch. Rogier qui entrait, lyre en main, dans la carrière, avec Weustenraad. Presque tous ces noms reparaîtront dans la suite de ce chapitre. Le théâtre se développe et, s'il ne fournit pas de chefs-d'œuvre, il produit quelques pièces intéressantes. Assurément, le *Cromwell* (1793) de Tardy n'inspirera point Victor Hugo, mais *Les Sacrifices* de van Acker, drame bourgeois en bons alexandrins, avec plus d'une situation pathétique, tiendront honorablement la scène. Le poète *Philippe Lesbroussart* se lance dans le vaudeville satirique ; sa *Fête de Sotfroid* (1805), péché de jeunesse, est dirigée contre Geoffroy, le critique des *Débats;* son *Intrigue en l'air* raille très agréablement la passion de réclames et la folie de découvertes de l'astronome Lalande qui, sous le nom d'Astrolabe, se démène sans cesse entre ciel et terre et fait annoncer qu'il en va finir avec l'Inconnu. Ce couplet, mis dans la bouche d'Astrolabe-Lalande, n'est-il pas gentiment malicieux, quoique d'un style médiocre :

J'ai bien vu — j'ai cru voir souvent, —
J'ai couru planète et comète ;
Je suis bien vieux et cependant
Ne craignez pas que je m'arrête.
Dans les cieux, la terre et les mers,
Je n'ai donc plus rien à surprendre :
Mais il me reste les enfers,
J'y vais bientôt descendre.

Lesbroussart avait eu comme collaborateur, pour

l'*Intrigue en l'air*, *Edouard Smits*, l'auteur d'une tragédie, *Marie de Bourgogne*, qui, affirme M. Faber, eut un immense retentissement. Il faut avouer que l'on a surfait ces cinq actes et que le patriotisme local aida autant à leur succès que le sujet même de la pièce. Ce « créateur de la tragédie dans son pays » a le souffle et l'imagination du poète dramatique ; sa psychologie est assez superficielle, sa langue bien embarrassée. Je conçois cependant que les Belges citent volontiers la *Marie de Bourgogne* de Smits, leur meilleure œuvre de théâtre jusqu'en 1830 ; je concevrais plus difficilement qu'ils fissent cas de l'*Elfrida* (1824) et même de la *Jeanne de Flandre* de cet écrivain. Smits en demeura à ces trois ouvrages :

Eux, dis-je, et c'est assez.

Il avait essayé, dans *Jeanne de Flandre*, de mettre la politique sur les planches. Mal lui en prit. La police intervint, ce qui l'engagea vraisemblablement à intercaler dans ses *Œuvres poétiques*, parues en 1847, une « petite relation des déboires qui découragent les auteurs dramatiques belges. »

Il prouve du talent, mais il n'est pas jouable,

disait son rival *Aug. Clavereau*, le plus ingénieux, sinon le plus distingué, des représentants de la littérature théâtrale en Belgique. On n'a guère de lui, dans le genre sérieux, que la traduction en vers d'une tragédie allemande. De 1819 à 1828, il prodigua les comédies et les livrets d'opéra ; je ne m'occuperai point de son drame, *Valmore*, sombre erreur d'un auteur gai. On lui reprocha de prendre son bien, à la façon de Molière, partout où il le trouvait, même de s'approprier tranquillement, en les donnant comme

siens, des vers de Florian, de Crébillon. Il se défendit de ces accusations de pillage; il ne réussit point à les détruire et il ne paraît pas qu'il y tînt beaucoup. Ainsi, quand on le blâma de ce qu'il avait trop libéralement usé du droit de plagier, dans sa plus jolie comédie, les *Projets de bonheur* (1822), il se contenta de répondre, sur un ton victorieux : « Quelques mots me justifieront. J'ai puisé le fond de mon sujet dans un conte de Mme de Montolieu. » A tout prendre, était-ce donc un si grand crime d'avoir su tirer une aimable pièce, arrangée en vers coulants et spirituels, d'une rapsodie de bas-bleu suisse ? Est-ce que ceci était de Mme de Montolieu :

Point d'or, point de succès, c'est la règle commune :
On n'a pas de crédit quand on est sans fortune.
Il en coûte bien cher pour briller à Paris,
Et la gloire, en un mot, s'y vend à très grand prix.

Le baron de Pellaert lutta de fécondité avec Clavereau; c'est tout ce qu'on en peut dire. Le baron *F. de Reiffenberg*, travailleur utile dans d'autres domaines, a laissé quelques bluettes sans prétention et des fragments d'une tragédie : *Le comte d'Egmont*. Le *Guillaume d'Orange* (1821), tragédie de F.-J. Alvin, est d'un dramaturge expérimenté, mais d'un poète qui l'est moins. Quant aux vaudevilles d'Auguste Jonhaud, cet Eugène Scribe de province, ce prodigieux faiseur, qui dort enseveli sous plus de cinq cents pièces de théâtre, toutes sans importance, nous nous garderons bien de les exhumer; on peut, en revanche, signaler, ne serait-ce que pour l'épigraphe, sa trilogie sur *Charles X* :

Eh bien ! qu'il s'en aille aussitôt :
Ce n'est plus qu'un Français de trop !

Et c'est peut-être un nom de trop, également, que celui de Jonhaud dans ce tableau du théâtre belge avant 1820. Le genre national n'est pas encore créé. On tâtonne, on imite. On ne parvient pas à enfanter de ces œuvres qui sortent du cœur et où s'exprime le génie d'un pays. C'est la *Muette de Portici*, un opéra parisien, et les mauvaises mais chaleureuses strophes de la *Brabançonne*, qui soulèveront l'âme populaire et feront 1830 :

...C'en est fait ! Oui, Belges, tout change,
Avec Nassau, plus d'indigne traité :
La mitraille a brisé l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

II

Insignifiante ou médiocre, dans sa relative fécondité, telle a été la littérature française de la Belgique de Marnix à 1830. Quelques individualités isolées dominent leur époque, ou l'éclairent; puis, l'obscurité descend, et le silence. Après le bel épanouissement de la période bourguignonne, ce n'est plus guère qu'un balbutiement d'écrivains qui en restent presque tous à l'enfance de leur art. Le peuple wallon n'a pas de génie propre et, quand il aurait celui de l'imitation, ce n'est point là ce qu'il faut pour faire une renaissance littéraire.

La Wallonie, contrairement à la Flandre, où le réveil artistique fut extraordinaire, où la sève intellectuelle put, d'un tronc solide de traditions, d'aspirations et

de gloires nationales, sans cesse remonter aux branches, la Wallonie végéta sans vivre jamais.

Elle ne possédait pas, comme la Flandre, ou comme sa grande voisine, la France, ce fonds dont parlait M. Lalaye, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* sur quelques romanciers belges, « ce tempérament toujours semblable à lui-même, sous les transformations superficielles que lui imposent les années et les circonstances. » Elle fut une terre d'inquiétude, de soumission et d'attente, une de ces pauvres terres publiques, si l'on peut ainsi dire, pétries et repétries par les guerres, les conquêtes et les servitudes. Comment aurait-elle amassé, au cours de son existence précaire et douloureuse, ce patrimoine de forces intelligentes et de richesses morales qui permet à un peuple de se continuer à travers les générations, après s'être formé, et de se proposer un but, et de poursuivre un idéal ? La Wallonie a son importance dans les combinaisons militaires de l'Europe, elle paie son tribut au trésor de ses maîtres, et c'est tout. Elle ne vit point de sa vie, ni même d'aucune autre.

« La race, écrit M. F. Nautet, est peu littéraire parce qu'elle est peu expansive. » Ceci est vrai surtout de la race wallonne. Et pourquoi voudriez-vous qu'elle fût expansive, elle qui n'eut, sous son ciel monotone, dans ses vastes plaines tristes, que le droit d'accepter le joug et de s'user au travail ? Et puis, elle n'a pas même de langue qui lui appartienne, elle n'a que des « parlers » ou des patois, d'informes corruptions ou de gauches altérations du bas-français pour les classes inférieures, et, pour la bourgeoisie, qu'un français approximatif, indigent et lourd, qui se dénature au lieu de se renouveler. André van Hasselt a expliqué par les troubles civils et les guerres religieuses le sommeil de la pensée en Belgique ; et, selon M. Ch. Potvin, les persécutions catholiques ont fait tout le

mal. Ces causes ont certes contribué, dans une large mesure, à prolonger le silence de l'esprit belge. Mais elles sont loin de tout éclaircir, car enfin les siècles les plus littéraires peut-être ne furent-ils pas les plus bouleversés par les armes, les plus sevrés de paix et de liberté ?

Songez aux temps de la Réforme, voyez le règne de Louis XIV ! Ou, pour rester chez vous, ces ducs de Bourgogne sous lesquels votre littérature fleurit, ce Charles-Quint, sous lequel vos lettres nationales jettent un dernier éclat, furent-ils donc des souverains paisibles et débonnaires ? Non, les trois cents ans durant lesquels l'intelligence belge — je dirai indifféremment belge pour wallonne — a dormi, se conçoivent infiniment mieux à considérer le défaut d'aptitudes littéraires du peuple et le brusque effacement de l'influence française. Demandez-vous, effectivement, ce que la belle saison de l'ancienne Belgique, ce fameux « siècle des ducs de Bourgogne jusqu'à Charles-Quint » eût été sans le voisinage et le secours de la France ! M. Nautet fait judicieusement observer que toute cette littérature, ou presque toute, est d'importation française : « Les poètes sont tous originaires des contrées sud du Hainaut, de l'Artois et du Cambrésis. Le trouvère Richard le Pèlerin est de l'Artois ; Graindor est de Douai ; Froissart est de Valenciennes et Lemaire de Bavai. Tous se sont formés par des voyages en pays de soleil. » La culture française extirpée du sol wallon, la langue se dessèche, les lettres se meurent ou retournent au latin.

Il a fallu la Révolution, il a fallu 1830, il a fallu surtout le mouvement général d'échange et de fusion qui s'opère dans le monde moderne, pour que la Belgique trouvât son âme et son génie. Située aux confins de deux civilisations et de deux esprits, admirablement placée pour les pénétrer et se les assimiler,

poussée en outre par le besoin d'affirmer sa jeune nationalité et sa jeune indépendance, la Belgique a voulu être non seulement une patrie politique, mais une patrie spirituelle et morale. Elle a travaillé avec ardeur, fondant le présent de toutes pièces puisque aussi bien le passé ne lui fournissait pas de ressources, préparant l'avenir. Il est tout naturel qu'une nation naissante, encore que possédée d'un énergique désir de devancer le temps, ne puisse combler d'un jour à l'autre un déficit de trois siècles dans sa vie, et que, pour y réussir, elle doive ne pas compter que sur elle-même.

Aussi la Belgique se tournera-t-elle, tantôt du côté de l'Allemagne, tantôt vers les frontières de France, et puisera-t-elle dans les profondes réserves accumulées par le génie des deux races germanique et gauloise, tout ce qu'elle chercha d'abord en vain sur son propre sol. Pour ne parler ici que littérature, le romantisme a paru en Allemagne avec Klopstock, Lessing, Gœthe, Schiller, il a surgi en France avec Chateaubriand, avec Mme de Staël, les initiateurs, avec Hugo le magnifique disciple, théoricien médiocre, mais poète sublime. Les Belges boiront aux deux courants de rénovation littéraire ; ils auront l'ambition, comme l'a noté l'un des leurs, d'être l'endroit sensible de l'union, et quelques- uns de leurs livres montrent quelle fut la propriété fécondante du mélange.

Par malheur, les nécessités de la politique, l'accaparante besogne des luttes de partis, tout un état à organiser et à diriger par un peuple débutant dans l'art de se gouverner, retardèrent et alourdirent l'essor des lettres. Les écrivains eurent des préoccupations de « politiciens », la littérature fut le champ de bataille des opinions. Du moins, la langue s'assouplit et se purifia, grâce au retour de l'influence française ; et, si le patriotisme belge s'émut parfois des

visées de la France, il ne se crut pas obligé pour autant de regimber contre l'irrésistible puissance d'expansion de l'esprit français. Il n'en saute pas moins aux yeux que la littérature belge, toute militante et de reflet, sinon d'imitation directe, ne pourra prétendre, dès 1830, à l'originalité; elle n'y arrivera que plus tard, quand la nation, née d'hier, aura eu le temps de se reconnaître, d'assurer ses destinées, destinées chancelantes malgré tout, menacées du dehors par l'instabilité de l'équilibre européen, menacées au dedans par les grosses incertitudes du mouvement social.

Il n'importe. Le réveil littéraire de la Belgique date de 1830.

Un peuple jeune, qui bâtit sa maison et sème son champ, tout à la joie de la liberté, éprouve nécessairement la tentation d'étudier le problème de ses origines pour résoudre celui de son avenir. Son histoire l'attire, qu'elle ait été humble ou glorieuse; il est fier d'être devenu ce qu'il est, s'il ne peut l'être d'avoir été ce qu'il fut. Mais la Belgique avait été si étroitement mêlée à nombre de grandes affaires de l'Europe, que son passé devait offrir un assez vif intérêt. Il ne saurait être question, dans ce livre, de faire une nomenclature complète des historiens belges ; je m'en tiendrai aux principaux, à ceux dont les œuvres eurent une portée réelle et conservent un mérite durable, sinon permanent.

La première place appartient à Eugène van Bemmel (1824 à 1880), le fondateur, en 1854, de la *Revue trimestrielle,* où l'on trouve « de véritables archives pour la littérature, les sciences et les arts, » et l'éditeur d'une grande encyclopédie belge, la *Patria belgica* (1873 à 1875), qui est un large tableau de la nature, de la vie, de la culture du pays ; ce recueil fournit, dans un ensemble méthodique où l'on voudrait sans doute une ordonnance plus sévère et des parties moins

inégales, à peu près tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur la Belgique physique, politique, sociale, intellectuelle et morale. L'esprit qui anime ces trois volumes est celui d'une sage modération et d'une admiration légèrement complaisante ; il fallait respecter « la moyenne libérale de l'opinion », il était prudent de voir rose pour que la *Patria belgica* fît son chemin et ses affaires. Van Bemmel lui-même n'écrivit que trois monographies pour son copieux ouvrage, mais les plus solides sinon les plus brillantes, sur « l'aspect pittoresque du pays », « l'histoire politique moderne », « la littérature française contemporaine en Belgique. »

On est redevable encore à cet estimable érudit d'une *Histoire de la Belgique*, « empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains » (1880), d'un mémoire de savante et prime-sautière philologie sur « la langue et la littérature provençales », enfin d'une sorte de roman, à la fois historique et psychologique, *Dom Placide*, où l'auteur recommence plus ou moins *Jocelyn*, sans grand relief dans sa prose et sans élan dans son analyse d'une discrète passion de moine lettré pour une jeune fille noble.

Jules van Præt n'a pas accompli une tâche beaucoup moins importante que celle de van Bemmel. Cet homme d'état, ce libéral avisé et ce bon conseiller, que l'on a surnommé le Nestor de la nouvelle Belgique, composa, en un style austère et froid, une docte et pénétrante *Histoire de Flandre* (1828) et une *Histoire politique des derniers siècles* (1867), qui sont d'un diplomate clairvoyant, d'un moraliste et d'un juge, bien plutôt que d'un narrateur habile et d'un peintre. Son beau-frère, *Paul Devaux*, journaliste avant la révolution de 1830, chef de parti ensuite, a occupé les loisirs de sa vieillesse en formulant sa doctrine du libéralisme politique, en s'élevant contre les

usurpations de la force sur le droit, en résumant ses lectures, ses méditations, ses souvenirs, dans de remarquables, quoiqu'insuffisamment documentées, *Etudes politiques sur l'histoire ancienne et moderne*, que reprendra, en y ajoutant plus d'idées que d'information exacte, l'illustre jurisconsulte et l'ardent polémiste F. Laurent. Mais la valeur littéraire de ces œuvres ne m'engage pas à les examiner de plus près, non plus que l'*Histoire de la ville de Bruxelles*, d'Alexandre Henne et Alphonse Wauters, la monumentale et consciencieuse *Histoire de Charles Quint*, du même A. Henne, *La Belgique ancienne et moderne*, du même A. Wauters, l'*Histoire de Flandre* de Mathieu Polain, et tant d'autres ouvrages, ceux de Schayes, par exemple, de Hénaux, de Gérard, Reiffenberg, Gachard, Borgnet, Th. Juste, etc.

M. *Kervyn de Lettenhove*, en revanche, est un fin lettré autant qu'un historien. Je n'appuierai pas sur ses mémoires, ses commentaires, ses éditions de chroniqueurs belges, ses recherches parfois aventureuses mais si suggestives et si fécondes sur Froissart, sa *Marie Stuart*, mais sur son *Histoire de Flandre* (1847 à 1850) qui, pour avoir vieilli, pour commander des remaniements et des redressements, n'en demeure pas moins un bon livre, d'une forte et agréable érudition, d'une langue alerte et propre. On peut presque en dire autant de ses six volumes sur *Les Huguenots et les Gueux*, qui exposent copieusement, à la lumière de documents inédits, mais non sans parti pris et avec quelque tendance à « romancer » l'histoire, l'époque dramatique où les gueux et les huguenots s'unirent contre la politique catholique des rois de France et d'Espagne.

Le meilleur écrivain d'histoire en Belgique ne serait-il pas le baron E.-C. de Gerlache (1785 à 1871), que l'exercice de hautes fonctions dans l'Etat et de

sérieuses études préparèrent excellemment à retracer, avec une probe et vigoureuse élévation, la vie politique de l'ancien pays et de la nouvelle patrie? Son *Histoire du royaume des Pays-Bas* (1839), son *Histoire de Liège* (1843), sont de ces œuvres qui enrichissent une littérature par le noble souffle d'humanité, la chaleureuse éloquence, l'amour du beau et grand langage ; toutes ces qualités les mettent bien audessus des laborieuses compilations ou des froids aperçus de tant de ses compatriotes. On lui a fort reproché de s'être laissé guider par l'esprit de parti, d'être un ultramontain mal dissimulé sous l'apparence libérale de l'homme moderne ; il n'est pas impartial, je le concède, il n'est pas féru de démocratie ni de progrès. Le mérite s'attacherait-il à la couleur des opinions? Nous n'en sommes plus à dire :

Nul n'aura du talent hors nous et nos amis.

Il est permis de ne point approuver des considérations du genre de celles-ci sur les causes et les résultats du mouvement philosophique qui aboutit en France à la Révolution ; il faut avouer qu'elles ne sont ni d'une petite intelligence, ni d'une plume médiocre : « Le mal était parti d'en haut ; les philosophes le dénoncèrent avec joie et avec scandale ; ils se firent les organes d'une opposition qui ne demandait qu'à éclater et ils en prirent occasion de formuler ces pernicieux systèmes qui devaient bientôt porter leurs fruits. Ils créèrent cette grande déesse de l'opinion, qu'ils disaient infaillible et dont ils se prétendaient les ministres parce qu'ils en étaient les flatteurs. Ils allumèrent les passions politiques, les plus dangereuses de toutes, parce qu'elles revêtent la couleur du bien public... Dieu, pour venger sa cause, n'a pas eu besoin de prendre sa foudre et d'écraser ces audacieux

qui voulaient constituer une société humaine sans lui; il les a laissés aller; il les a attendus; ils ont fait tout ce qu'ils avaient dit, tout ce qu'ils avaient voulu; et Dieu s'est trouvé justifié, sa seule loi est restée debout au milieu de toutes leurs lois. » Pas n'est besoin de s'associer à ces idées; on en peut admirer l'expression forte et grave, qui est d'un écrivain tout près du premier rang.

C'est à un diplomate, *J.-B. Nothomb*, qu'il échut en partage de composer la plus populaire et la plus vibrante des œuvres historiques sur son pays, l'*Essai historique et politique sur la révolution belge* (1833), un acte et un cri de patriote et de penseur. C'est un paisible et digne professeur, M. *Charles Potvin*, qui a dressé, de la manière la plus large et la plus sûre, l'état des conquêtes intellectuelles du nouveau régime. Il ne cache point son drapeau; il est du côté libéral, il le montre, plus peut-être qu'il n'est désirable dans le tableau si animé, si personnel, si complet, qui forme le tome quatrième de cette encyclopédie de la Belgique moderne, parue sous le titre de : *Cinquante ans de liberté*. Il a présenté là le bilan du grand effort d'un petit peuple, qui était tout à l'ivresse de son indépendance enfin assurée. Il a laissé à d'autres le soin de retracer la vie politique de la nation, de marquer les progrès réalisés dans les domaines de l'instruction publique et de l'économie sociale, de suivre le développement des sciences, de rappeler l'essor pris par les Beaux-Arts durant la période de 1850 à 1880; il a choisi un sujet restreint, et pourtant le plus vaste par les horizons qu'il ouvre, les œuvres qu'il annonce, l'épanouissement qu'il célèbre, l'*Histoire des Lettres en Belgique*.

S'il fait précéder les chapitres consacrés au mouvement littéraire de 1830, d'un rapide coup d'œil sur la littérature des siècles précédents, il ne fau-

drait pas chercher pour autant dans son livre autre chose que des noms, des titres et de brèves caractéristiques générales pour les époques antérieures à la révolution belge. Mais dès que M. Potvin arrive à la date glorieuse, à 1830, il est dans son élément, et il s'abandonne.

Comment alors ne pas louer sa minutieuse étude du sujet, ses courageuses appréciations, son sens critique et sa science ? Il n'est, je crois, pas impartial dans le sens absolu du mot ; il veut l'être et, dans sa parfaite bonne foi, il le serait, si l'historien littéraire pouvait toujours imposer silence à l'homme politique. Il y a, d'autre part, dans ces quatre cents pages très nourries, trop nourries, allais-je dire, quelque éparpillement d'attention et un certain papillottage de noms, quoique la méthode de M. Potvin soit celle d'un auteur qui sait bâtir un ouvrage. Que n'a-t-il moins de peur des lacunes, que ne recule-t-il parfois devant la profusion des détails ? Son livre n'en est pas moins d'une franche saveur, d'une érudition avenante, d'une originale sincérité. Et que de jugements nets, que de mots bien frappés, et comme l'on jouirait de cette *Histoire des lettres* si l'on pouvait s'y reconnaître plus facilement, si M. Potvin ne glissait pas souvent dans l'inutile et fastidieuse nomenclature ! Il n'a point le secret de ne pas tout écrire. Je dois ajouter, pour être tout à fait juste, que son entrain, sa chaleur et sa compétence atténuent sensiblement, s'ils n'effacent pas, ces taches légères d'une belle œuvre. Et j'ai été fort surpris de ne pas rencontrer le nom de M. Potvin dans l'*Anthologie des prosateurs belges* de MM. Picard, Lemonnier, Rodenbach et Verhæren.

Cet auteur s'offre d'ailleurs à nous avec un immense bagage littéraire d'éminent polygraphe. Il a publié maints recueils de vers, cultivant tous les genres, la chanson comme le poème épique, le drame comme la

satire, sans qu'on puisse affirmer, avec l'un de ses admirateurs, qu'il ait creusé un sillon bien profond dans la poésie belge et qu'il soit le premier poète contemporain de son pays ; il est, et il est resté, un romantique un peu attardé et assez indifférent aux questions de forme. Ses travaux de critique et d'histoire littéraire lui vaudront un renom moins contestable ; je n'en mentionnerai que les principaux : son volume sur *Antoine Wierz*, son *Perceval le Gallois*, ses excellentes biographies de Gerlache, de Lesbroussart, de van Bemmel, de Ch. De Coster, etc. Esprit alerte et distingué, travailleur infatigable, M. Potvin aura été l'une des forces les plus actives, les mieux armées et les mieux employées de la Belgique de ce temps.

Il ne m'est pas possible de m'étendre sur diverses matières qui tiennent ou touchent à l'histoire davantage qu'aux lettres pures, ainsi au journalisme belge, à l'éloquence parlementaire, aux écrits politiques et de science sociale, à la philosophie, où se sont révélés plus d'un talent distingué, et même plus d'un homme supérieur. Il est des noms cependant qu'il est interdit d'omettre, ceux : d'*Emile de Laveleye*, le défenseur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'adversaire intelligent de notre système de propriété individuelle, le partisan déclaré de la souveraineté du peuple, théoricien du droit public, historien, économiste d'une réputation européenne, tête claire et curieuse, mais très sage et presque vierge de chimères, caractère indépendant et cœur généreux, artiste dans des sujets où on ne l'est guère, trop abondant et trop pressé assurément pour raffiner sa prose, passionné de belle langue malgré tout, et dont le dernier ouvrage, *Le gouvernement dans la démocratie* (1891), est le testament d'un libéral clairvoyant, qui veut, comme on l'a dit, la liberté assise sur une forte autonomie locale et la justice sociale réalisée par une certaine égalité,

dans un esprit de large christianisme ; d'*Ad. Quettelet*, l'auteur ingénieux et hardi de la *Physique sociale*, de l'*Anthropologie*, qui eut l'honneur de professer, l'un des premiers, que la science sociale est avant tout une science d'empirisme avisé et non de haute spéculation ; de *G. de Molinari*, bon écrivain, économiste sagace ; du philanthrope Ducpétiaux, du fameux criminaliste Thonissen, du philosophe spiritualiste P. Fr. van Meenen, la plus grande renommée philosophique du pays, selon Victor Cousin, du baron J. Colins, une façon de Proudhon belge, du polémiste anti-catholique et du socialiste dogmatique Louis de Potter, de Sylvain van de Weyer, que nous retrouverons et dont je ne rappelle ici que la brillante étude sur Hemsterhuis, de J. J. Altmayer, dont on a des pages profondes sur l'*Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité*, de l'évêque V. Deschamps, théologien et controversiste bien connu, de l'élégant moraliste catholique van Weddingen, de Prosper de Halleville, l'historien des communes lombardes, l'auteur éminent de l'*Avenir du catholicisme*, de Victor Arnould, avec ses savoureuses, solides et brillantes études politiques et sociales, du professeur chrétien G. Kurth qui a écrit les *Origines de la civilisation moderne*, de G. Tibergheim, le « panthéiste », le Krause belge, au rationalisme religieux et sentimental, du major Bruck, le voyant extraordinaire et le martyr de son rêve scientifique, de *J. Ch. Houzeau*, dont on a des œuvres magistrales, quoique aventureuses, de synthèse philosophique, comme l'*Histoire du sol de l'Europe*, les *Etudes* sur la « nature », les « facultés mentales des animaux comparées à celles de l'homme », de ce prodigieux entasseur de volumes et remueur d'idées que fut le jurisconsulte *F. Laurent*, un fanatique du travail, du droit et du progrès, de M. Hector Denis, un digne successeur de Laveleye, qui enseigne les

sciences sociales à l'Académie de Bruxelles avec une grande hauteur d'idées, que sais-je encore ?

Tous ces noms jetés pêle-mêle, tout ce formidable labeur de la recherche et de la pensée belges qu'on devine plutôt qu'on ne l'aperçoit dans mon incomplète énumération, toute cette vigoureuse poussée d'œuvres et d'esprits, témoignent de la merveilleuse activité d'un peuple qui n'était rien, et qui s'élève, et qui s'exalte, et qui conquiert, dans la possession de la liberté, une noble place au soleil de la vie intellectuelle.

L'histoire, reprise de fond en comble, à l'aide des patientes investigations et du furetage désintéressé, puis coulée en des travaux solides dont plusieurs arrivent, par la pittoresque reconstruction du passé ou l'ampleur des généralisations, à faire bonne figure à côté de ceux des Thierry, des Michelet, des Martin et des Guizot; la philosophie et l'économie sociale abordées de front et produisant, non pas, je l'accorde, des systèmes d'une incontestable originalité, voués à la consécration définitive des chefs-d'œuvre, mais un riche et puissant remous de vues et d'idées, — toutes les ressources et toutes les énergies latentes du cerveau belge sont désormais en mouvement. Le goût de la forme, le culte de la beauté, le sens et l'ambition d'une littérature nationale, ne sont pas encore là; ils vont apparaître, et cette Belgique qui veut vivre de sa vie saura bien un jour vivre pour son art. Les murs de la maison et la charpente sont prêts; il s'agira d'achever l'intérieur du bâtiment, de l'orner, d'en faire plus qu'une demeure habitable, un sanctuaire du génie belge.

On essayait ses ailes au bord du nid, on va prendre vol, en tâtonnant peut-être, en s'étourdissant parfois et en se donnant le vertige ; et nous aurons la Belgique de ces vingt dernières années

III

Le demi-siècle de liberté que nous étudions n'a pas suscité que des historiens, des politiques, des économistes et des philosophes. Les lettres eurent leur printemps aussi. Il est vrai de dire que la littérature de 1830 à 1880, ne s'est pas, à quelques exceptions près, complètement affranchie de l'imitation des modèles étrangers, ni entièrement débarrassée du poids que trois cents ans de sommeil littéraire ont fait peser sur elle. Vous la verrez conserver quelque chose de provincial, dans la mauvaise acception du mot, l'incertitude du style, la timidité de la pensée, un peu d'effroi et beaucoup de superstition à l'endroit des nouveaux courants d'art qui entraînent les écrivains de l'autre côté de la frontière française. L'esprit belge est trop neuf pour n'être pas, dans quelque mesure, un esprit à la suite, dans la littérature, à tout le moins, car il n'a pas tardé à s'émanciper dans la philosophie et les sciences.

Les critiques de la Belgique, pour commencer par eux, nous montrent bien, dès 1830 et pour longtemps, qu'ils n'ont pas trouvé d'emblée un terrain fertile où asseoir des théories littéraires originales ; ils auront même de la peine à acclimater des théories d'emprunt, quand elles s'éloigneront du goût traditionnel qui est, pour l'instant, à une sorte de classicisme dégénéré, qui sera plus tard à une façon de romantisme affadi. Il faut ajouter qu'ils vont, la plupart, graviter autour de l'art officiel, représenté par l'Académie royale de Belgique, dispensatrice des couronnes et des récom-

penses, partant guide de l'opinion et arbitre des écrivains.

Or, sans qu'il y ait lieu de s'élever contre cet art officiel avec toute la fougueuse et par trop amère indignation des jeunes écoles, — qu'on se rappelle le cas de M. Maeterlinck refusant, en 1891, avec un dédain non dissimulé « pour l'invraisemblable palmarès officiel de la Belgique », le prix du concours triennal de littérature dramatique ! — il est juste de reconnaître qu'il s'est à l'ordinaire défié du libre talent, qu'il l'a découragé ou révolté. « La Belgique politique est reconstituée, disait Nothomb, dans son *Essai sur la révolution*, la Belgique intellectuelle doit renaître. » Grande parole, noble espoir. Mais une renaissance intellectuelle est plutôt gênée par les censeurs littéraires et les codes d'esthétique ; elle ne devient une vivante et fière réalité qu'à cette condition primordiale d'échapper à tout système de tutelle ou de contrainte. Elle surgit et s'affirme ; elle ne s'administre pas comme le cadastre ou les impôts. Les critiques belges, attirés dans l'orbite de l'Académie royale, formés par elle en majorité et sortis d'elle, ne remplirent donc pas un rôle bienfaisant à tous égards. Au reste, l'étranger exerça sur eux une irrésistible puissance de séduction, par l'éclat et la richesse de sa production littéraire ; la littérature nationale à ses débuts leur sembla un champ bien étroit pour s'y mouvoir exclusivement.

Coïncidence heureuse cependant, le romantisme était à son apogée en Europe lors de la révolution belge. Des souffles nouveaux pénétraient, emportaient l'âme européenne. La Belgique dut suivre, elle suivit, de loin, sans hâte, sans enthousiasme, et non sans résistances. Qu'était-ce, au demeurant, que la littérature pour cette nation émancipée de la veille ? Une belle inutilité, inaccessible au peuple, indifférente au

gros des politiciens, soutenue seulement ou cultivée par une élite, bénéficiant d'une protection officielle bien intentionnée, certes, mais modestement efficace. Elle ne faisait vivre personne, à coup sûr.

Mon rêve, c'est d'être un poète
Un peu lu par ceux qui le sont,

mais les écrivains n'étaient guère lus que par les confrères. La popularité ne leur venait pas, les lents progrès de l'instruction publique ne donnaient que de faibles espérances de succès.

Quant aux revues littéraires, elles naissent et meurent. La *Revue belge*, lancée par la « librairie romantique », a bien compris que « dès qu'un pays est admis à prendre rang parmi les Etats européens, il contracte envers le reste de la grande famille des peuples l'obligation de verser au foyer commun son contingent de lumières. » Elle lutte douze ans et disparaît. Une autre revue ne demande qu'à « féconder la nationalité. » Elle a une existence plus courte encore. La *Revue de Bruxelles* (1835 à 1850), la première *Revue de Belgique* (1846 à 1850), proclament, elles aussi, que « le monument qui consacre et perpétue la nationalité, c'est une littérature. » Mais l'apathie du public, l'âpreté des conflits politiques, condamnent ces tentatives.

On a surtout peur du nouveau. On « ne voit que les défauts du romantisme », que Grandgagnage et d'autres raillent à tort et à travers ; le professeur Raoul, qui meurt après l'apparition de son *Anti-Hugo*, n'a voulu faire là « qu'une dernière leçon à ses élèves, ou plutôt un dernier adieu. » L'Académie royale ne sait trop à qui entendre. Le patriotisme belge se méfie de la littérature d'importation. Seuls, quelques auteurs

marchent résolument avec le siècle, un van Hasselt, un Mathieu, un Max Weydt, un Michiels.

Peu à peu, la littérature française, le romantisme français lui-même, ont raison des préventions et des jalousies de secte ou de clocher. La *Revue trimestrielle* de van Bemmel, qui se transforme en *Revue de Belgique*, tient pour le juste milieu, « ni Alceste, ni Philinte. » *Alfred Michiels*, en revanche, dans son *Histoire des idées littéraires en France* (1843), s'érige en contempteur des classiques, attaque violemment la tradition et la routine, car il a bu à la source même du romantisme, il est un fervent de la grande littérature allemande — ses *Etudes sur l'Allemagne* le prouvent surabondamment — et il unit à la vivacité française quelque chose de la profondeur germanique; Adrien van Hasselt, disciple de Victor Hugo, publie ses *Essais* sur la poésie belge, qui sont d'un chercheur passionné et consciencieux plutôt que d'un critique. Sainte-Beuve est appelé à la chaire de littérature française de l'Université de Liège; il accepte et ne vient pas. Un de ses admirateurs, M. *Gustave Frédérix*, l'ingénieux et spirituel feuilletoniste littéraire de l'*Indépendance belge*, déclare que « le talent n'a toute sa distinction et toute sa facilité qu'à Paris. » La critique d'art et la critique musicale s'honorent des noms de Michiels, de Wiertz, de Jean Rousseau, de Coppixters, de Fétis. Des anthologies, celle entre autres de van Hollebecke pour les poètes belges, rapprochent le pays de sa littérature, qu'a découverte F.-V. Goethals dans son *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique*.

Et je signale encore les *Etudes morales et littéraires* (épopées et romans chevaleresques), le *Sainte-Beuve*, le *Cours d'histoire de la littérature française aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* de *M. Léon de Monge*, esprit distingué, amoureux du génie classique, grand connaisseur de notre vieille littérature, savant d'une sévère et rare

érudition. Et je ne parle pas des jeunes, de Lucien Solvay, un esthéticien de valeur, de Camille Lemonnier, d'Edmond Picard, d'Octave Maus, du peintre Alfred Stevens, de F. Nautet et de tant d'autres que nous reverrons presque tous au chapitre suivant, critiques littéraires ou critiques d'art qui indiquent les chemins de l'avenir.

Vous n'avez ici que des notes ; elles ont leur signification. Les symptômes se multiplient d'une intelligence et d'une inquiétude toujours croissantes de l'évolution littéraire et artistique, en même temps que d'un souci de plus en plus vif du mouvement de la pensée française et de l'épanouissement du génie belge.

La critique ne pénètre rien peut-être, elle regarde tout ; elle ne dirige point, ne s'impose pas, elle étudie et se forme. Elle s'essaie, d'autre part, au rôle cosmopolite qui lui est tout naturellement dévolu, cherchant à interpréter, à fusionner, à s'assimiler l'esprit des deux civilisations qui se heurtent aux portes de la Belgique. Th. Olivier s'écriera, à ce propos : « La littérature belge a besoin, plus que toute autre, d'envisager la critique au point de vue le plus élevé, car la critique est vraiment la mission nationale du Belge... Apprécier, trier sans relâche, avec une neutralité ferme et vivante, telle est la condition de notre grandeur et de notre originalité. » Et M. F. Nautet demandera que la Belgique ne s'asservisse ni à l'influence germanique, ni à l'influence française, qu'elle se refuse à être autre chose que l' « endroit sensible de l'union » des cultures allemande et latine, que la réceptivité belge ne soit pas poussée jusqu'à l'abdication de toute vie nationale. Oui, la critique a, dans le pays où passa Erasme, où naquit Marnix, un fertile et vaste domaine, comme toutes les petites France hors de France sur la littérature desquelles porte notre enquête. Amiel disait de la Suisse ro-

mande ce qu'on peut dire de la Belgique : « Elle doit être à la grande nation ce que Diogène était à Alexandre ; » M. G. Renard ajoutait qu'elle aurait tout avantage à être « un jardin d'acclimatation où les idées germaniques font un stage avant de pénétrer et de s'implanter en France.» Cela est fort bien ; encore faudra-t-il avant tout que la Belgique, comme la Suisse romande, existe vigoureusement par elle-même , nourrisse sa littérature de sa sève et de son propre sang.

M. Potvin nous apprend que « la critique littéraire a été souvent niée en Belgique » ; son livre sur l'histoire des lettres belges prouverait déjà, à lui seul, que ce fut à tort. Elle s'est éparpillée, elle a manqué de direction, peut-être de principes, certainement d'idéal artistique, jusque vers la fin de ce siècle, gâtée, au surplus, à Bruxelles, plus qu'ailleurs, par l'esprit de camaraderie, et à Bruxelles comme ailleurs, par l'espèce de magistrature officielle que l'Académie royale exerça trop exclusivement dans le sens de la tradition. Mais laissons-la, maintenant qu'elle paraît avoir trouvé ses voies , laissons-la faire son œuvre et revenons aux lettres belges après 1830 !

Il importe, avant d'en arriver au roman, au théâtre, à la poésie, de nous arrêter aux petits genres littéraires, s'il est de petits genres en littérature quand on leur consacre de grands talents. Moralistes, humoristes, pamphlétaires nous réclament.

Le premier nom qui sollicite notre attention est celui de *Sylvain van de Weyer*, le mordant et fin satirique de *Richard Cobden, roi des Belges*, des *Pendules de M. Thiers*, de tant d'autres libelles à l'agile et pénétrante ironie. Elle est de lui, cette phrase d'une pittoresque justesse d'expression : « Le français est la langue la plus facile à savoir mal. » Van de Weyer est le Paul-Louis belge, avec des réminiscences directes, avec le trait moins aiguisé et moins attique, avec

un style moins serré mais aussi moins tendu et d'un art moins laborieux.

Considérons ensuite l'originale et joviale figure de *Fr. Grandgagnage,* ce magistrat qui éprouva, disent les éditeurs de l'*Anthologie des prosateurs belges,* « comme une joie de lancer sa toque par dessus les moulins de la fantaisie. » Ce fut bien le plus wallonisant des Wallons et le plus intraitable des classiques de province, que cet acharné parodiste des romantiques et cet irréconciliable adversaire de l'influence française. Ses polémiques accusent des vues bien étroites, son rire, assez frais, est bien long; il délaie et ressasse volontiers. Toujours est-il que ses *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas* (1835), qui tiennent le milieu, sans éclat, entre *Don Quichotte* et *Bouvard et Pécuchet,* qui restent fort loin du chef-d'œuvre de Cervantès et de l'énorme boutade de Flaubert, se lisent encore sans fatigue, dans leurs meilleures parties, décèlent un tempérament alerte et résolu de Belge bien portant, ont du piquant et de la vivacité quand ils ne tournent pas à la raillerie aigrelette ou travaillée. « Le wallon est au français ce que la bière est au vin, » a-t-il écrit; son « wallon » à lui, esprit et langue, est moins de la bière compacte qu'un petit vin acide qu'il a trop souvent étendu d'eau.

De ses autres ouvrages, je ne ferai que mentionner son *Congrès de Spa,* — « nouveaux voyages », non renouvelés, de M. Alfred Nicolas — sa *Vie champêtre,* sa *Vie urbaine,* ses *Nouveaux loisirs,* gasconnades de Wallon, ou « vallonades » tout simplement, comme il dit; il y est entré trop peu de sel, mais l'humour belge s'y est donné libre carrière en un style qui ne manque ni d'entrain, ni de saveur. Grandgagnage a ce privilège, qui n'est pas mince en littérature, de ressembler à tout le monde le moins possible. Il a, outre l'accent, presque le génie du terroir.

« Ecrivains belges, mes amis, nous ne savons pas écrire. » Qui donc s'est confessé avec tant d'humilité, confessant du même coup la majorité de ses confrères? *Firmin Lebrun*, le « roi des drôles », comme il lui plaisait de se qualifier, un érudit débraillé et maussade, un censeur chagrin, avec des éclairs de bon sens et des pétillements d'esprit, plutôt qu'un humoriste et un moraliste. Il avait fondé le *Méphistophélès*, titre qui dit tout et qui dit trop, où il batailla aux côtés d'*Adolphe Mathieu*, que nous saluerons d'un mot parmi les poètes. Cet Adolphe Mathieu avait dû, nous apprend M. Potvin, quitter Bruxelles après une querelle de presse avec un officier dont le nom appelait le calembour.

Mais lorsqu'il s'agit de cochon,
J'aime *La Hure*.

chantait Mathieu, que ces vers firent voyager. Il rapporta de son demi-exil ses trois volumes *De Bruxelles à Constantinople*, qui sont l'œuvre d'un touriste à l'œil ouvert et à la plume dégourdie.

L. De Fré, lui, évoque, davantage encore que van de Weyer, le souvenir de Paul-Louis Courrier, « brillant politicien de la littérature, » et « habile tacticien du pamphlet. » Ses nombreuses brochures, publiées sous le pseudonyme de Jean Boniface, eurent un succès retentissant et même un brin tapageur. Tout cela est bien oublié, bien plus sans doute que les virulentes *Guêpes progressistes*, assez récentes à la vérité, de J. Wilmart, bien plus que l'*Académie des fous* (1861), *La bourse et le chapeau de Fortunatus* du parlementaire belge *J.-J. Coomans*, mais moins que les romans, fort médiocres au surplus, de ce dernier auteur. De la bonhomie malicieuse, un aimable goût de fronde et de paradoxe, le franc rire d'une riche santé, n'en voilà-t-il pas assez, quand s'y ajoutent une langue nette et

une verve facile, pour faire des livres amusants et littéraires? Ce sont de ces livres que fit Coomans, — Coomans le satirique, non le romancier, bien entendu.

Mais le plus fin des humoristes de Belgique, durant les « cinquante ans de liberté », fut cet enjoué, ce délicat et ce charmant érudit qui a nom MAX WEYDT (1822 à 1873). Il débuta par le droit et finit dans une chaire de philologie latine, sachant tout, écrivant sur tout, ne se livrant tout entier cependant que dans ses chroniques à la *Revue de Belgique*, où il répandit à pleines mains le bon sens et l'esprit. Celui-ci n'est pas seulement un amateur de province, un Grandgagnage ou un Coomans; c'est un lettré tout en grâce, en ironie attique, en raison limpide, et c'est un artiste nourri des mets les plus rares de la table classique, qu'il a savourés en les arrosant d'excellent vin de France. L'intelligence est plus pénétrante, certes, et plus flexible, que haute et forte, comme le style a plus de désinvolture et de clarté que de vigueur et d'éloquence. Et, à propos du styliste, on ne sera pas étonné de ce que sa langue a parfois de neuf et de pittoresque en découvrant, sous la plume de Weydt, ce conseil dont on s'est peu inspiré vers 1860, mais qu'on suit allégrement aujourd'hui : « Reprenons Froissart et Commines; c'est notre bien... Que d'expressions imagées, que de locutions marquées au bon coin nous pourrions faire entrer dans notre style ! » Weydt est l'un des plus authentiques précurseurs de la jeune génération, l'un de ceux qui l'ont lancée à la conquête d'une langue nouvelle, préparant ainsi l'évolution de la littérature belge.

Est-ce bien un moraliste que M. *E. Goblet d'Alviella?* N'est-ce pas un simple touriste, curieux des idées plutôt que des choses, des civilisations traversées plutôt que de la nature entrevue? Je le nomme ici, faute de lui pouvoir assigner une place plus convenable. L'au-

teur de *L'Inde et l'Himalaya* s'est bien essayé au roman, avec sa *Partie perdue*, mais il n'a été qu'un romancier d'occasion, et sa brusque entrée dans la littérature d'imagination ne fut pour lui qu'un prétexte à développer une thèse : la difficulté extrême pour les libéraux belges de passer au protestantisme.

Que disais-je que M. Goblet d'Alviella n'est qu'un simple touriste, touriste sérieux au demeurant, et se doublant d'un économiste et d'un philosophe ? Il est connu encore par des volumes très informés et très primesautiers d'histoire religieuse et de théologie comparée, son *Evolution religieuse contemporaine* (1884), son *Introduction à l'histoire générale des religions* (1886), son *Idée de Dieu* (1892), etc.

Nous retrouvons les moralistes avec OCTAVE PIRMEZ (1832 à 1883), le moraliste belge par excellence, un Amiel doux, triste et clair, qui, dans la solitude de son château d'Acoz, a distrait sa mélancolie en composant une demi-douzaine de livres exquis ou distingués à tout le moins. Il a été de bonne heure « attentif aux sonneries funèbres. » Son cœur délicat et pur ne s'est point résigné à subir les petitesses et les misères sociales. « On ne vit dans le monde que par le bruit qu'on y fait... La société met à nos plus généreux instincts la camisole de force... » Alors, pourquoi s'assujettir à la loi commune, marcher avec le troupeau ? Allons plutôt nous réfugier à l'écart, loin de la foule, loin de la vie ! « Je suis, écrivait-il dans ses *Lettres à José*, un bénédictin sans froc dans un couvent sans enceinte, un religieux sans devoirs obligés dans une liberté que la conscience seule limite, livré à tout le charme du silence, des songes et des aspirations. »

Pirmez n'est pas, comme l'auteur du *Journal intime*, un abstracteur de quintessence, un cerveau germanisé, qui s'abîme dans une sorte d'intellectualisme exaspéré

et stérile : c'est un limpide, séduisant et, en somme, naïf esprit, un rêveur tout uniment et un poète. Il aime la nature, il en jouit de toute son âme, il met toute son âme à la peindre. Il est un croyant, docile sans fanatisme, sincère sans ostentation. Il est un pessimiste encore, non point un philosophe anxieusement penché sur le tragique dualisme de la création, mais un égoïste gracieux et souffrant, qui trouve la terre inhabitable, un peu parce qu'elle est mal faite, beaucoup parce qu'il s'y ennuie ou parce qu'il ne sait pas s'y plaire ; nous sommes loin avec lui de Pascal, de Leopardi, de Schopenhauer, de tous ces grands martyrs de la pensée dont il n'est qu'une réduction aimable et calme. On admirera surtout en lui le fin ciseleur de maximes ; on ferait tout un volume précieux et rare, en cueillant à travers les pages de *Feuillées* (1861), de *Jours de solitude* (1869), des *Lettres à José* (1884), et même des *Heures de philosophie* ou de *Rémo*, les plus jolies fleurs de ses méditations et de ses rêveries. Je cite, au hasard : « Le mépris n'est que de l'envie renversée... Toute science est une parvenue ; seule, l'innocence est de vieille roche... Une pensée est un événement dans la vie de certains esprits... On se joue de la vie, mais on est le jouet du temps... »

La Belgique ne fut pas hospitalière à cette littérature plaintive et lassée. « Mes seuls compagnons, avait dit Pirmez, sont l'amour et la mort. Ils conversent ensemble à mes côtés, il me distraient et jamais ne me fatiguent. » A quoi Max Weydt répondait : « C'est très bien pour vous, Monsieur ; mais ne craignez-vous pas qu'à la longue ils ne fassent un effet tout contraire sur vos lecteurs ? » Et, quand Pirmez gémissait : « Je m'effraie des grands loisirs où s'écoule ma vie, » la plume de Weydt avait ce grincement narquois : « Je m'en effraie plus que vous, Monsieur. »

Il faut dire que Pirmez, s'il s'est répété et s'il a « moulu ses pensées, » si sa langue n'est pas toujours correcte et si parfois le belge y va parce que le français n'y peut aller, est un de ces nobles et charmants artistes dont tout le talent est dans l'âme.

IV

Nous touchons à la poésie avec Octave Pirmez, car son existence fut de celles qu'on imaginerait volontiers pour un poète, et un parfum de suave lyrisme est répandu sur toute son œuvre.

Le Parnasse belge, entre 1830 et 1880, ressemble au Parnasse romand de la même époque : beaucoup de noms, beaucoup d'efforts, de l'éparpillement chez les auteurs, de l'indifférence dans le public, aucune individualité de premier ordre. Et pourtant, la Belgique eut un commencement de grand poète avec André van Hasselt[1] (1805 à 1874). Tandis que nombre de ses compatriotes et confrères restaient fidèles à l'école classique, lui fut, dès ses vers de début, un disciple des romantiques, un admirateur de Victor Hugo.

Pauvre destinée que celle de van Hasselt, destinée d'auteur provincial qui n'a pas émigré ! Malheur à ceux qui se décident à vivre de leur plume, et sur place, s'ils n'ont pas du génie, ou, ce qui vaut mieux pour le succès, de la chance ! On devine toute une lamentable existence de méconnu, en lisant ceci dans l'ouvrage de M. E. Nautet : « Van Hasselt, qu'on ap-

[1] *Etudes littéraires*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-12, Lausanne, 1890, p. 99-171.

pelait le raseur, faisait la terreur des directeurs de journaux qui avaient fini par condamner leur porte pour le visiteur myope, poli, flave et long, s'extirpant des poches, avec de vagues sourires, des cahiers de sa petite écriture à la Lamartine. » Presque ignoré, jalousé cependant, battu à tous les concours de poésie, il se console de ses échecs et se venge des envieux en ces alexandrins de franche allure adressés à l'un de ses correspondants, le chevalier de Rosenthal :

Cinq fois, le tribunal savant m'a délivré
Un brevet de Lazare et de pestiféré...
Car, tu ne le sais pas, en Belgique nous sommes
Une collection superbe de grands hommes.
Les poètes surtout y poussent à foison.
On en fait deux ou trois récoltes par saison;
Et, de peur qu'il n'en reste aucun doute à personne,
L'Etat, tous les cinq ans, les classe et les poinçonne...

Mais les juges bruxellois sont incléments à van Hasselt. Eh! quoi :

De leurs codes caducs je bouscule les lois.
Il manque à mon ragoût un peu de sel gaulois,
Et cette épicerie hélas ! déjà si rance
Qu'ils tirent des vieux fonds de boutique de France.
Aussi, haro complet parmi ces maîtres queux
A me voir triturer mes plats autrement qu'eux.

On songe involontairement à tel morceau célèbre des *Contemplations* :

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire...

« Si vous étiez ici, quels beaux vers nous ferions ! » lui écrivait de Jersey le poète de la *Légende des siècles*. Il faisait de beaux vers, seul, perdu dans sa Bel-

gique réfractaire aux talents non « poinçonnés, » alignait des odes, des ballades, des sonnets, des poèmes, des « études rythmiques, » jetait sur le papier son épopée des *Quatre incarnations du Christ*, suivait le mouvement poétique en France, ne lisait sans profit ni Leconte de Lisle, ni Sully-Prudhomme, ne réussissait pas, malgré tout, à vaincre la froideur du public, à forcer la sympathie des jurys officiels. Il vieillit, seul encore, chargé de livres et sans gloire ; il souffre de son isolement immérité, de son obscurité souverainement injuste ; il est du *genus irritabile*, la critique le froisse et l'irrite, - « tais-toi, lâche aboyeur », criera-t-il à quelque censeur — il se réfugie dans le douloureux orgueil des incompris :

Si l'impure grenouille, au fond de ses marais,
Enfle sa rauque voix dans la boue et la fange,
Qu'importe au rossignol en ses vertes forêts ?
Qu'importe le démon à l'ange ?

Cinq volumes de vers, et de vers sonores, et même d'assez grands vers, n'ont point fait la fortune littéraire d'André van Hasselt. Son art n'est pas assez génial pour qu'on lui pardonne de n'être ni très châtié, ni très neuf ; sa voix est toute en échos, si bien que Hugo, Lamartine, Musset, se reconnaîtraient dans telles de ses pages qui ne sont, hélas ! ni d'Hugo, ni de Lamartine, ni de Musset. Ce qui restera de lui, c'est peut-être son originale tentative de poésie « rythmique », tentative renouvelée de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et menée assez loin. Il y a là, qui sait ? de précieuses indications pour l'avenir d'une prosodie qui, selon le mot très profond de Rambert, nous « condamne à une éternelle infériorité. »

Van Hasselt est le seul des poètes de sa génération dont le nom ait franchi la frontière belge. *P. van Duyse*

n'est qu'un improvisateur ; son poème en huit chants sur *Artevelde*, la meilleure de ses œuvres, est-il autre chose que de l'histoire rimée avec une certaine exaltation ? Tout le monde d'ailleurs s'essaie au maniement de la lyre. La métromanie a gagné toute la Belgique, grands seigneurs, politiciens, magistrats, l'armée, le barreau, le corps enseignant, jusqu'aux médecins.

> Des vers, il nous en pleut, c'est une épidémie,

raillait Ad. Mathieu, vers 1830. Des vers, oui. De la poésie ?...

Je ne mentionnerai que *Ph. Lesbroussart*, déjà nommé, un lauréat d'académie qui ne fut rien de plus ; *Adolphe Mathieu*, un romantique, avec un vif penchant à la satire, avec quelques fiers accidents de lyrisme, à l'ordinaire un Horace de Mons ou d'Ixelles ; *Th. Weustenraad*, qui commence par chanter le saint-simonisme pour chanter ensuite la démocratie et le travail. Parlerai-je de Buschmann, Eug. Gaussion, Stassart, Mme van Ackere, Mlle Nizet, et vous ferai-je entrer dans le gynécée des muses belges ? Non, et comme j'ai signalé précédemment les poésies de M. *Ch. Potvin*, je passe sur toute cette littérature, qui n'a laissé derrière elle que quelques fleurs d'anthologie. Nos contemporains immédiats feront mieux. C'est encore dans la traduction des maîtres ou des modèles étrangers que les poètes belges brillèrent le plus, ainsi Wacken avec ses *Fleurs d'Allemagne*, E. de Linge avec son *Hermann et Dorothée*, Mme van Ackere avec ses *Harpes étrangères*, etc.

Et que sera le théâtre en Belgique de 1830 à 1880 ? Il semble qu'il soit définitivement entré dans les mœurs, comme le constate M. Faber ; il est moins

sûr qu'il soit entré dans l'art, mais il est certain qu'il a vécu en bonne partie aux frais de la littérature française et même par le concours d'acteurs français.

Immédiatement après la révolution belge, trois auteurs P.-E. Noyer, avec *Jaqueline de Bavière* (1834) et *Siméon* (1836), Victor Joly, l'écrivain pittoresque et lyrique des *Ardennes*, le bizarre et redouté bohème de la presse, avec *Jacques d'Artevelde* (1835), Th. Weustenraad, se lancent dans le drame historique en prose. *Ed. Wacken*, lui, débute par l'*Abbé de Rancé* et remporte un petit triomphe avec *André Chénier* (1841), écrit en vers nerveux et assez adroitement charpenté ; il publia deux autres pièces et s'arrêta tout à coup, en pleine production, pour tenter la fortune à Paris. Louis Labarre réussit dans la comédie en vers. Jules Guilliaume, qui a signé le livret du *Nabucodonosor* de Verdi, fait représenter à Bruxelles des œuvres rimées avec entrain et d'une assez belle verve, *Pic, repic et capot, Comment l'amour vient.* M. Ch. Potvin a plusieurs de ses drames couronnés, mais sa *Mère de Rubens*, par exemple, n'obtient à la scène qu'un succès d'estime... Les concours triennaux, les récompenses officielles, ne parviennent pas à doter la Belgique d'un théâtre national, du moins en langue française ; les Flamands y ont moins de peine.

V

En somme, la littérature d'imagination en Belgique fut, à ne considérer que la poésie et le théâtre, plus riche de noms et de titres que de talents. Le roman ne

nous dédommagera-t-il pas de cette abondante stérilité? Ni les œuvres, ni les auteurs ne feront défaut, mais la quantité sera infiniment plus remarquable que la qualité de ce millier de volumes sortis en un demi-siècle du cerveau des romanciers belges. A part Charles de Coster, un maître, à part Caroline Gravière, à part cinq ou six conteurs d'un talent distingué, tout le reste est du *vulgum pecus* des adroits, des médiocres ou des piètres amateurs, qui écrivent un livre comme on fait autre chose, pour se désennuyer sinon pour amuser les autres, pour être imprimés un jour sinon pour être lus, pour voir leur nom au rez-de-chaussée d'un journal au risque d'y faire, sans jeu de mots, de la littérature de bas étage.

Serait-ce montrer trop de rigueur ou de dédain?

On pourrait croire que l'essor pris, dès 1830, par l'étude de l'histoire nationale dut mettre les Belges en veine et en goût de romans historiques, d'autant plus que le moyen âge devenait la matière littéraire à la mode. Quelques essais, plus ou moins intéressants, veulent être rappelés sans insistance, puisque aussi bien Henri Conscience, le chantre en prose des gloires de la Flandre et le peintre de la vie flamande, n'a pas employé notre langue. Voici d'abord *H. G. Ph. Moke*, un pédagogue lettré et un savant, qui a fouillé en annaliste sérieux le passé de son pays et qui a de tout un peu dans son bagage d'auteur. Ses romans historiques, *Les Gueux de mer*, *Philippine de Flandre*, *Herman, ou la civilisation et la barbarie* (1832), sont d'un narrateur consciencieux, d'un psychologue dérouté, d'un malhabile arrangeur, d'un styliste sans art. « Il leur manque surtout, dit M. Potvin, ce qui est supérieur à la science et au professorat ». D'être de la littérature, je suppose. Et M. F. Nautet de renchérir : « En revenant à la hâte de ces excursions pénibles, on sent, avec la vivacité réactive, à quelle nuit incolore ont

succédé, comme une aube, nos juvéniles et lumineuses lettres actuelles ».

Exhumerai-je après cela les *Récits historiques* de Polain, qui eurent plus de vogue qu'ils n'ont de mérite, ou les romans de l'archiviste de Saint-Génois et de Bogærts, ou les nombreux romans-feuilletons de Maurage, du vieux Dumas et du Montépin à sauce belge ? A quoi bon ? Le roman historique, vivante reconstitution des choses et de l'âme d'une époque, a certes sa raison d'être, son prix et son charme : à une condition essentielle toutefois, c'est qu'il soit traversé par un véritable souffle d'art, c'est que le cœur et l'esprit de tout un microcosme social y palpitent, c'est qu'on y trouve non point des copies approximatives, mais de chaudes et puissantes résurrections, ou du moins des reconstructions exactes et littéraires.

Il fut donné à Charles de Coster (1827 à 1879), le plus grand romancier belge et un grand romancier, d'incarner, en français d'une sève rare, le génie flamand dans un type immortel, avec toutes les ressources de l'imagination et de l'art, toute la poésie de la vie et du rêve. De Coster a, suivant un critique, « racheté toute l'iniquité littéraire précédente par ses œuvres et le martyre qu'il endura ». On l'a comparé à Rabelais et à Shakespeare.

Ch. de Coster fut longtemps méconnu de ses compatriotes. Il vécut triste et pauvre, sans joie et sans gloire, en irrégulier et en fantasque, en artiste et en bohème, « avec des passions de millionnaire et des moyens de chiffonnier ». Il est mort incompris, et presque obscur. Mais l'heure de la justice a sonné, les jeunes générations saluent en lui leur père intellectuel, le précurseur et le révélateur.

Après ses *Légendes flamandes* (1858), qui annonçaient un observateur pénétrant et un vigoureux évocateur, en même temps qu'un admirable peintre, de

la vieille Flandre, après ses *Contes brabançons* (1861), d'une fantaisie si ample, d'une si pittoresque vérité, avant son curieux *Voyage de noces* où l'on perçoit l'influence directe de Flaubert, il avait publié, en 1868, cette extraordinaire, cette merveilleuse *Légende d'Uylenspiegel*, le Jean de Nivelles belge et une sorte de Panurge mystique.

L'antique et légendaire figure d'Uylenspiegel, renouvelée et grandie dans un cadre d'épopée, érigée en type d'une race et du génie de la race, résume tout le XVIe siècle flamand, avec des prolongements dans l'idéal et dans l'avenir. Quel tableau coloré et dramatique de la Flandre espagnole, tyrannisée, révoltée, brutalisée, toujours sanglante, toujours vaincue, toujours prête aux revanches de la liberté ! Que de portraits gravés pour la postérité, celui de Charles Quint, celui de Philippe II, et tant d'autres ! Quel sens précis et robuste des instincts et des appétits populaires, et comme de Coster est entré dans l'âme du peuple, s'est identifié avec elle ! Combien ses personnages, Uylenspiegel en tête, et Katheline la voyante, et Nele, et tous, combien ils sont d'une joyeuse, d'une forte, d'une tendre, d'une douloureuse, ou d'une tragique réalité ! C'est tout un monde vivant que ce livre, et de quelle vie intense ! Le réalisme symbolique, s'il est permis d'associer ces deux termes, n'a pas enfanté de plus étonnant chef-d'œuvre, que ce livre dans lequel le jury du concours quinquennal de littérature française (1863-1868) vit surtout « un capharnaüm pantagruélique », au lieu de « la leçon d'héroïsme et de civisme à laquelle on avait d'abord songé ».

Uylenspiegel est certes un chef-d'œuvre, mal fini peut-être, brusqué et obscurci vers le dénouement, composé au hasard du génie, à la Shakespeare, point utilitaire et, pour cette raison, en dehors de la tradition

belge, nullement français non plus par l'ordre, la mesure, la clarté, plein d'imprévu, et, selon l'occurrence, débordant de grosse verve comique, enflammé de passion, violemment dramatique, et partout d'une incontestable supériorité de conception et de style. Historien, conteur, peintre, psychologue, philosophe, poète, visionnaire, de Coster est tout cela dans *Uylenspiegel*, et d'une façon souverainement originale. Il a moins fait un simple roman que l'encyclopédie romancée de toute une race. « Le livre, a dit M. C. Lemonnier, a des significations profondes. Il plonge par ses racines dans le présent et le passé... Il y a tout, en ce livre étrange et puissant, du rire, des larmes, de la torture, de la folie ; il y a surtout l'espérance d'un peuple qui se sent immortel et qui lutte pour son immortalité ».

Je suis désolé de ne pouvoir analyser comme il conviendrait les cinq parties d'*Uylenspiegel* ; je renvoie aux études consciencieuses ou brillantes de MM. Potvin et Nautet, non sans avoir extrait ces lignes des dernières pages de l'œuvre :

« Uylenspiegel ne se réveillait point. Deux nuits et un jour se passèrent...

» Et, tout affolée, Nele se pencha sur le corps d'Uylenspiegel et le baisa avec des larmes et des sanglots.

» Le bourguemestre, échevins et paysans eurent pitié, mais le curé ne cessait de dire joyeusement : Le grand Gueux est mort, Dieu soit loué !

» Puis, le paysan creusa la fosse, y mit Uylenspiegel et le couvrit de sable.

» Et le curé dit sur la fosse les prières des morts ; tous s'agenouillèrent autour ; soudain il se fit sous le sable un grand mouvement, et Uylenspiegel, éternuant et secouant le sable de ses cheveux, prit alors le curé à la gorge :

» — Inquisiteur ! dit-il, tu me mets en terre tout vif pendant mon sommeil. Où est Nele, l'as-tu aussi enterrée ? Qui es-tu ?

» Le curé cria :

» — Le grand Gueux revient en ce monde. Seigneur Dieu ! prenez mon âme.

» Et il s'enfuit comme un cerf devant les chiens.

» Nele vint à Uylenspiegel :

» — Baise-moi, mignonne, dit-il.

» Puis il regarda de nouveau autour de lui ; les deux paysans s'étaient enfuis comme le curé, avaient jeté par terre, pour mieux courir, pelle, chaise et parasol ; les bourgmestre et échevins, se tenant les oreilles de peur, geignaient sur le gazon.

» Uylenspiegel alla vers eux et, les secouant :

» — Est-ce qu'on enterre, dit-il, Uylenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele.

» Et il partit avec elle en chantant sa sixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière... »

La Flandre est libre, l'étranger et ses alliés sont dispersés, l'avenir est ouvert à Uylenspiegel, — à cette race « qui ne mourra jamais », qui n'aura jamais chanté sa dernière chanson. Le dénouement du livre est moins un dénouement qu'une prophétie et un symbole.

Ce qu'il importe encore de relever, c'est que Ch. de Coster inaugure la nouvelle ère littéraire en Belgique ; s'il rejoint la Renaissance belge du XVIe siècle par le thème et l'inspiration de sa *Légende d'Uylenspiegel*, il devance son époque par les originalités et les audaces de sa forme. « Par saut d'hérédité, constate M. F. Nautet, il semble que l'âme des ancêtres de la Renaissance revive en Belgique dans les jeunes âmes de la seconde moitié du XIXe siècle » Ch. de Coster a relié le passé au présent, il est le trait d'union

entre les deux moments les plus glorieux de la pensée wallonne et flamande. Quant à son style, dont je n'ai presque rien dit, il a toutes les richesses, toutes les témérités et toutes les coquetteries ; il s'est retrempé dans la langue de Froissart, il annonce la « scripture » moderne, fluide, simple, naïf, adorablement naïf ici, là d'une majestueuse ampleur et d'une couleur étonnante, plus loin d'une brutale énergie et d'une saisissante splendeur, avec quelque préoccupation de l'effet, quelque parti-pris de vulgarité ou quelque excès de préciosité archaïque, mais extraordinairement parlant et vivant dans cet *Uylenspiegel* en grande partie dialogué.

Uylenspiegel est une création, comme Don Quichotte, comme Panurge. Mais voilà, de Coster est l'enfant d'un petit pays, son héros n'incarne que l'âme d'un petit peuple ; sa gloire aura quelque peine à passer la frontière française.

Roman historique, roman de mœurs, épopée, farce, idylle, conte fantastique et prophétique, *Uylenspiegel* est de tous les genres, mais une littérature ne produit guère, au cours de plusieurs siècles, qu'une œuvre ou deux de cette envergure ; la littérature de la Belgique n'en a produit qu'une. Si nous mettons *Uylenspiegel* à part, nous voyons bientôt que le roman de mœurs eut, en terre wallonne, une fortune plus méritée que le roman historique ; il est malheureusement dominé en général par des arrière-pensées politiques, il est plein d'allusions satiriques et d'intentions militantes : les branches gourmandes absorbent sa sève et l'étouffent.

Le baron de Reiffenberg, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, un polygraphe doué d'une surprenante et redoutable facilité de travail, aura beau s'appeler, non sans candeur, un « fils adoptif de Candide » , ses petits romans ne seront ni de la haute

fantaisie voltairienne, ni de l'observation ou du pamphlet un peu poussés. M. *Emile Greyson*, en revanche, talent flexible et délicat, regarde bien sans descendre jusqu'au fond des choses, écrit agréablement sans ambition de style. Joli conteur, humoriste à la Dickens, a-t-on dit de lui, et je ne vois pas qu'on le puisse mieux caractériser. Ses nouvelles, ses *Récits d'un Flamand*, sa charmante étude de mœurs hollandaises, *Juffer Daadje et Juffer Doortje* (1873), suivie de *Faas Schonck*, ses *Aventures en Flandres*, sont d'aimables choses, fort attachantes. Une pointe de « modernisme » se glisse dans les derniers ouvrages de M. Greyson.

Emile Leclercq, lui, s'est exercé de préférence à traduire, selon le modèle des petits réalistes français, les scènes de la vie bourgeoise, tout en y mettant son grain de politique. C'est, disait en 1868, un rapport de concours, « le plus fécond, le plus original de nos conteurs wallons. » Il est, avant tout, un peintre de caractères et un observateur. Sa psychologie cependant, pour n'être point superficielle, n'est ni très subtile, ni très profonde. Sa vue des choses est exacte et franche, mais sans pénétration. Sa langue solide et dure a du relief. Ce n'est pas un romancier exquis, ce n'est pas un romancier puissant ; il se fait lire pourtant, grâce à la sincérité de l'expression et à l'accent de vérité qu'il y a plaisir à rencontrer dans *Albert Mauvais*, *Séraphin*, l'*Avocat Richard*, *Sœur Virginie* et vingt autres volumes, tout construits d'ailleurs en faits et en idées, sortes de procès-verbaux romanesques plutôt que romans.

« Il n'a pas su dominer la foule, il en faisait partie, » disent de *Louis Hymans* les éditeurs de l'*Anthologie des prosateurs belges*. Il faut avouer qu'on chercherait vainement un grand écrivain dans l'auteur de tous ces livres, aussi nombreux que hâtifs, auquel un critique

conseillait d'avoir plus de talent et de mieux parler français. Ah ! l'excellent conseil, — et facile à suivre ! Hymans en avait il autant besoin qu'on pourrait l'imaginer ? Ses scènes de mœurs bruxelloises ne sont banales ni par le style, ni par le sujet et la manière de le traiter ; une heure de travail de plus consacrée à chaque page les eût mises en rang assez honnête. Il donne, comme Leclerq, la petite note réaliste, avec l'inévitable ragoût de satire politique. Si Leclercq étudie des caractères, au surplus, Hymans bâtit des types, ainsi que l'a judicieusement indiqué M. Lahaye, et cela au risque de verser dans la caricature et la charge. La *Famille Buvard* (1858) et la *Courte échelle* (1859) sont les œuvres les plus connues de ce littérateur qui fit de tout et dont, j'en ai bien peur, il ne restera rien, sauf, peut-être, sa très complète *Histoire parlementaire de la Belgique*.

Ces deux romanciers belges poursuivaient toujours un but, ce qui est légitime, sans se préoccuper suffisamment de l'art, ce qui est fatal à la durée d'un livre ; ils attaquaient, jugeaient, condamnaient les travers et les abus en hommes d'une opinion ou d'un parti, bien plus qu'en moralistes désintéressés. Ils ne reculaient pas devant les situations scabreuses ou pires. Leclercq a, par exemple, dans sa *Fille du Peuple*, dans son *Séraphin*, des tableaux de genre — d'un genre qui n'est pas précisément le bon. Qu'on se rappelle la misérable vie de Louise dans le premier de ces récits, et l'existence de soudard que mène le conscrit Séraphin ! Ils veulent porter des coups, rendre des verdicts, se distinguant en cela des confrères français dont ils ont imité les procédés, mais non les efforts plus ou moins sincères vers l'impersonnalité.

C'est une femme, CAROLINE GRAVIÈRE (1821 à 1878), de son véritable nom Mme Ch. Ruelens, qui fut, après Ch. de Coster, le romancier belge le mieux doué pour

l'imagination et le style. La Belgique eut en elle sa George Sand, non moins passionnée, non moins réfractaire aux mesquines, aux tyranniques, ou même aux justes exigences du monde, plus femme au demeurant que femme de lettres, tendre épouse, mère parfaite qui ne s'est mise sérieusement à écrire qu'en 1864, après seize années de mariage entièrement vouées à la famille. Elle avait souffert d'une éducation rigide, d'une jeunesse bridée par les préjugés et la mode, d'une vocation littéraire contrariée ; la vie lui enseigna l'expérience des grands devoirs, lui inspira la religion du dévouement, lui apporta son lot de douleurs physiques et morales, prépara enfin son esprit et son âme à de fortes œuvres où éclatent toutes les ressources d'un talent prime-sautier, toutes les générosités du sentiment, toute la haine des conventions menteuses, toutes les protestations d'une fière conscience. Caroline Gravière s'abandonne complètement dans ses livres, elle écrit avec son cœur.

Vous la verrez défendre la cause des libertés et du progrès, contre la coalition des hypocrisies et des égoïsmes. Elle plaidera à la George Sand, elle aussi, en contant, d'une voix chaleureuse et indignée, avec une décision et une bravoure de femme exaltée, avec une fougue et une richesse d'invention souvent admirables, dans une langue ardente et rapide « où les mots collent aux idées », « en brusque écrivain à thèse » qu'elle est exclusivement. Quand elle s'est essayée à l'art impersonnel, qu'elle est sortie de son « moi », elle a perdu beaucoup de sa verve et de son style. Elle n'est originale que lorsqu'elle se livre, dans des romans ou des nouvelles qui sont des pages de vie.

Je signalerai les meilleurs de ses récits : *La mi sol*, dramatique théorie des droits de la passion, *Sur l'Océan*, poignante défense des droits de l'enfant, l'*Enigme du docteur Burg*, *Une Parisienne à Bruxelles*.

Sa nièce, Mlle *Marguerite Vande Wiele,* a donné un roman de début un peu mince, mais délicat et juste, *Lady Fauvette,* qui eut plusieurs éditions. *Le Filleul du roi*, *Insurgée*, *Misère,* ce dernier volume paru tout récemment, font de leur auteur une digne héritière, très personnelle, au demeurant, du talent de Caroline Gravière.

Nous pouvons ne pas insister sur *Mademoiselle Vallantin,* une Mme Bovary belge, par Paul Reider (Ernest Scarron), sur les gracieux contes d'Eugène Gens, sur le *Roman d'un géologue* de X. de Reul, sur les charmantes nouvelles de Rosalie et Virginie Loveling, sur les pittoresques et piquantes *Notes d'un vagabond* de Léon Dommartin, sur les gentils romans d'Hermann Pegameni, dont on connaît mieux, il est vrai, les *Dix ans d'histoire de Belgique* que la *Closière* et les *Jours d'épreuve,* sur les *Contes* de M. A. Lavachery, sur les livres humoristiques de M. Edmond Cottier, le joyeux fantaisiste du « professeur Métaphus », sur les croquis spirituellement légers et poétiquement licencieux de Jeanne Thilda (Mathilde Kindt), sur les *Contes posthumes* de Louise Bovie ; et nous ne nous arrêterons pas devant les noms de Mmes Joly, Braqueval, Langlet, Popp, femmes-auteurs dont les romans sont ou furent appréciés en Belgique. Et que d'écrivains omis, et que d'œuvres négligées !

Tout ce mouvement littéraire de 1830 à 1880, bien confus, certes, bien tiré en tous sens, allant à l'aventure, moins encore dépourvu de vigueur créatrice et de goût des lettres, que de passion pour l'art et d'unité dans l'effort, tout ce mouvement littéraire a été comme refréné, alourdi ou détourné de sa voie par l'influence du milieu et les nécessités de la politique. On a couru au plus pressé ; il s'agissait de faire un peuple avant de faire des livres, ou plutôt de la littérature, car les livres n'ont point manqué. Une nation qui s'éveille à

la liberté, qui a subi des siècles de domination étrangère, où deux races, par surcroît, se disputent la prééminence et deux partis le pouvoir avec un extraordinaire acharnement, aurait-elle acquis d'emblée ce fonds de vie originale offert, comme une matière inépuisable, aux écrivains d'autres pays ? *Primo vivere !* « Nous avons vécu, » disait un ministre auquel on reprochait le lent épanouissement intellectuel de la Belgique.

L'équité nous oblige à reconnaître que, dans des circonstances défavorables, avec des ressources modestes, en dépit de l'indifférence du public, malgré la terrible concurrence des auteurs français, la petite Belgique a payé, en un demi-siècle, un sérieux tribut de travail et de pensée aux lettres nationales. Elle n'a pas révélé son génie du premier coup, il n'a pas déployé ses ailes dès la première heure. Quoi d'étonnant à cela ?

Le génie belge cherche à s'élever maintenant d'un large vol, encore inquiet et pesant, ou impatient et téméraire, vers les hautes régions d'un art qui veut n'être ni d'à-peu-près, ni d'imitation, ni d'emprunt. Mais il y aurait injustice à condamner en bloc toute la Belgique littéraire des « cinquante ans de liberté »; et les jeunes ont montré, la plupart, trop d'irrespectueuse insouciance ou de dédain amer pour les devanciers qui ont déblayé la route, préparé l'avenir, avec un entrain et une persévérance au moins méritoires. Quand le talent serait contestable, et l'œuvre, le labeur n'en est pas moins là. Aux générations nouvelles de faire plus et mieux, à elles de vaincre et de conquérir là où d'autres ont dû se borner à vivre et à travailler !

CHAPITRE V

LA LITTÉRATURE ACTUELLE

I

Il n'entre pas dans mon plan de tracer un tableau complet de la littérature actuelle en Belgique. Les sources me manquent pour l'étudier à fond, comme aussi le recul nécessaire pour la juger. Ceci ne sera guère qu'un appendice, tout en notes, aussi exactes que possible, mais rapides et qui n'auront rien de définitif. Et d'ailleurs, je considérerai moins le mouvement intellectuel dans son ensemble que dans les formules d'art particulières et les nouveaux idéals de la jeune génération ; pour tout ce qui a trait à l'histoire, à la philosophie, à la politique, les indications du précédent chapitre pourront suffire.

Ce n'est qu'à partir de 1870 ou 1880 que l'esprit de suite et le besoin d'unité, des préoccupations artistiques très vives, une opposition à la fois littéraire et nationale à la prédominance des influences étrangères, l'abandon de plus en plus caractérisé des arrière-pen-

sées politiques, se sont manifestés dans les lettres belges. A une époque de production très active, mais plus mêlée encore, à une littérature qui se cherchait fiévreusement mais sans méthode et sans la claire vision de ses fins naturelles, va succéder une période de féconde et fougueuse émulation, de libre et puissant essor. Ce sera l'âge d'or, — d'un or qui, pour n'être pas franc de tout alliage, ne sera certes point de bas aloi. Charles de Coster fut le précurseur génial, M. M. Picard, Lemonnier et quelques autres, les initiateurs de ce qu'on appela « le jeune mouvement littéraire belge. » La Belgique ne se contentait plus de « vivre » ; elle voulait, après les longues années de tâtonnements, d'expériences et de préparations, agir et briller, agir par elle-même, répandre sa propre lumière.

M. F. Nautet a écrit : « La guerre franco-allemande donna l'essor à une foule d'éléments vagues... On regarda un peu du côté de cette austère Allemagne qui, tandis que l'on dansait en France, redressait lentement son dos robuste que le malheur avait courbé. Le monde germanique réapparut en scène ; M. Taine allait publier des livres sur l'Angleterre destinés à servir d'Evangile littéraire à la jeunesse, et M. Ernest Renan présentait Strauss aux jeunes générations, après lui avoir fait une de ces exquises, savantes et pourtant simples toilettes littéraires dont il sait, lui seul, la coupe séduisante. Tout cela mit dans la circulation des idées... Puis, autour de toutes ces matières nouvelles, plus ou moins graves, voltigeait le joli papillon de Heine dont les ailes frôlèrent plus d'une oreille rose de jouvenceau... C'est effectivement à cette époque que la jeune génération littéraire, qui devait, à un moment donné, sans signal ni mot d'ordre, surgir de tous les points du pays, achevait ses études. Elle apporta tout naturellement la fraîcheur de son esprit et

la lucidité, toute pure, toute vierge, de son intelligence et de sa curiosité, à la perception de ces nouveaux domaines poétiques et philosophiques. La direction était donnée, le pli se forma, le goût fut établi. En France même, la chute de l'empire fit surgir d'entre les pavés toutes sortes de pousses bizarres, pleines de vie. On s'en ressentit chez nous. » Ceci explique bien des choses, sans tout éclaircir. On était arrivé à ce tournant du chemin où il importe de prendre une décision.

La Belgique littéraire des cinquante dernières années s'était épuisée, sans grand profit pour les lettres nationales, dans des commencements de quelque chose ou des imitations de quelqu'un. Cela inspirait-il le désir de continuer ? Cela engendrait-il quelque sentiment de fierté ou d'enthousiasme ? On était las et presque honteux du passé. On demandait du nouveau, du nouveau à tout prix; et ces vers de Baudelaire chantaient dans plus d'une mémoire :

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe,
Au fond de l'inconnu, pour trouver du *nouveau !*

Flaubert, les parnassiens, Baudelaire, les raffinés d'art et les excentriques, exercèrent d'abord une attraction toute particulière sur les « Jeunes Belges », qui ont incliné plus tard vers Zola et les Goncourt, puis même vers Mallarmé et Verlaine, ou encore vers Barbey d'Aurevilly et Joséphin Peladan, chacun, au reste, subissant plus directement l'influence qui convenait à son tempérament ou qui paraissait à la mode, et les plus vigoureux s'efforçant de conserver leur originalité au cours des voyages de leur esprit en pays de jeune France. Le romantisme, qui avait eu tant de

peine à s'acclimater en Belgique, ne compte plus que pour les professeurs et les retardataires; d'Hugo lui-même, on n'admire guère que le virtuose. L' « expression littéraire », la forme, passionne, au début, bien autrement que les idées.

Mais la race est militante, de toutes les énergies de son âme. La doctrine de l'art pour l'art sera condamnée à ne jouir que d'une courte faveur sur un sol de choc et de luttes d'opinions. Toujours est-il qu'elle eut son heure de triomphe. M. Edmond Picard a exposé tout ceci, dans sa langue nerveuse et ferme, où l'on sent l'homme de conviction et de bataille en même temps que l'écrivain épris de modernité: « Ce qui caractérisait le jeune mouvement littéraire belge, a-t-il dit, c'était le retour aux exigences artistiques de la forme. Le style, la couleur, l'accent, le rythme, l'harmonie, l'émotion, reprenaient leur dignité royale et s'efforçaient d'orner les idées qui, depuis tant d'années, marchaient chauves et dépouillées... La forme reprit le dessus avec un excès et une préoccupation maladive, comme lorsque dans un corps une inflammation localise passagèrement l'activité sur un organe en y concentrant le sang outre mesure. Les jeunes d'aujourd'hui sont atteints de ce mal qu'on pourrait appeler la fièvre du langage... Il y a en cela une promesse et un péril. Un péril si cette manie persiste. Une promesse, si elle n'est que la prise de possession complète de la forme, préparant le retour vers l'équilibre entre elle et le fond. »

Telle est, esquissée à grands traits, la genèse, telles sont les tendances, les mérites et les lacunes des nouvelles lettres belges. La réaction contre le mouvement, en vérité peu artistique, de 1830, a été très violente et assez générale; elle fut une protestation d'art. Il faut souhaiter qu'elle soit de plus en plus une mise en œuvre d'idées, qu'une ère de travail serein

vienne après la mêlée des écoles et la course au clocher des esthétiques inédites.

II

Avant 1870 ou 1880, la plupart des hommes de talent étaient absorbés par la politique, les affaires, les travaux d'érudition et de vulgarisation. A côté de la *Revue générale*, dévouée aux doctrines catholiques et inspirée actuellement par M. Wœste, la *Revue trimestrielle*, transformée en *Revue de Belgique*, « totalisait l'effort littéraire ». La *Revue de Belgique* était — est encore — une *Revue des Deux-Mondes* de province, quelque chose comme la *Bibliothèque universelle* de Lausanne, avec moins de variété et plus de politique ; cet honnête et solide périodique serait, si nous en croyions ses adversaires, peu ouvert à tout ce qui sort du cadre de la littérature officielle, — d'une littérature de tradition encouragée par l'Etat et représentant l'opinion moyenne, littérature tout ensemble éclectique et conservatrice dans son éclectisme, qui laissa de Coster dans l'isolement le plus complet et poussa les jeunes à la révolte. En réalité, elle ne s'interdit guère que la licence du langage, elle tient à être admise dans les familles, elle ne sépare pas la question d'art de celles de convenance et de dignité.

Mais, de 1874 à 1884, se fondent vingt-cinq revues ou journaux, presque tous littéraires et nés viables, dont le plus grand nombre va entrer en lutte contre la *Revue de Belgique*. L'organe précurseur est l'*Artiste* (1875), mort depuis : « Le front haut, la plume crâne,

l'*Artiste* inscrit sur son drapeau ces mots qui sont l'expression exacte de l'art contemporain : Naturalisme et Modernité ». La « Jeune Belgique », qui se déclare « naturaliste et moderniste », a son inspirateur et son chef, M. Camille Lemonnier, qu'on suit sans docilité et qui est d'ailleurs un esprit très mobile ; elle est, à tout prendre, « moderniste » seulement, le naturalisme ne lui ayant prêté ni les nerfs aigus, ni la sensibilité exacerbée, ni le culte de la forme, ni le goût d'impressionnisme, qui caractérisent la plupart des rédacteurs de l'*Artiste;* et l'on sait que M. Lemonnier a mis du temps à se rapprocher de M. Zola.

La *Revue artistique* (1878) de MM. Mæs, Eekhoud, Rooses, va

Naître, vivre et mourir dans la même saison,

comme d'autres publications plus éphémères encore. Le *Journal des gens de lettres* (1880) de M. Valentin dure cinq ans. Mais l'*Art moderne*, créé par MM. Edmond Picard et Octave Maus, en 1882, viendra à la rescousse de l'*Artiste* et se posera en champion de l'esthétique nouvelle, tout en professant que la littérature ne doit pas abdiquer son grand rôle social ; il visera à combiner l'art et l'action. Entre temps, la *Jeune Belgique*, fille de la *Jeune Revue*, sort des Universités de Bruxelles et Louvain, timidement novatrice à ses débuts, sous la direction de M. Bauwens, délibérément lancée dans la manière offensive par MM. Max Waller et Albert Giraud, très française au surplus de ton et d'allure : « Nous sommes des écrivains français », a dit M. Giraud, le poète de la revue avec MM. Ivan Gilkin et Valère Gille. Les auteurs se groupent, se serrent les coudes, attaquent, détruisent, bâtissent même, avec une ardeur sans pareille, dé-

passant parfois le but, hésitant, eux aussi, comme les devanciers et s'éparpillant, mais, en dépit de quelques écarts et de quelques injustices, possédés par une belle fougue de conviction, entraînés par une sincère passion de l'art.

Quoi qu'il en soit, la dispersion des efforts, la multiplicité des tentatives, les petites rivalités de chapelles, la fièvre de bataille, risquaient de compromettre l'œuvre de la « Jeune Belgique. » Un foyer de concentration était nécessaire. La *Société nouvelle*, qui paraît dès 1884, sera-t-elle ce foyer? Son programme annonce que la période de maturité est arrivée pour la réforme littéraire belge; elle accueille toutes les idées avancées, elle fait appel à tous les talents originaux : « Nous voulons faire une œuvre absolument honnête, une œuvre humanitaire au-dessus de toute idée de parti, où se rencontreront tous ceux qui savent que la société souffre et veulent un avenir meilleur... Tous pourront exprimer leurs convictions de science et d'art. Les jeunes viendront, et nous réaliserons peut-être ce rêve de créer en Belgique un mouvement vers les études sociales. » Ainsi l'art pur céderait le rang à l'art social, littérature et science seraient abordées dans un esprit de libre recherche et d'actif progrès. MM. F. Brouez et A. James, es directeurs de la *Société nouvelle*, lui ont imprimé, comme l'a fait observer M. F. de Nion, « certaines allures de jeune *Revue des Deux-Mondes*. »

L'*Art moderne*, plus vif et plus militant, et avant tout journal d'esthétique, la *Jeune Belgique*, revue où l'on s'essaie et où l'on ne craint pas de briser les vitres, peuvent et doivent exister à côté de la *Société nouvelle ;* le recueil de MM. Brouez et James reste le plus important des périodiques nouvellement créés et le plus assuré d'une vie utile. Je n'oublie pas une publication plus récente, la *Wallonie*, « petit cénacle

francisant, inféodé aux semblants d'écoles symbolistes françaises, » dit M. de Nion, et le *Mouvement littéraire* de MM. Roussel, Nyst et Donnay, qui date d'hier.

N'est-on pas frappé d'étonnement en constatant la puissance du réveil littéraire en Belgique ? Comme ce petit peuple travaille et, après avoir été longtemps à la remorque des influences étrangères, se jette bravement aux postes d'avant-garde ! La France hors de France saura, comme la France elle-même, représenter et féconder le génie latin, — à la condition toutefois de préférer l'état de santé à l'état de fièvre, la mesure à l' « outrance », l'éternelle beauté à la « modernité » passagère.

III

Ce n'est pas dans la poésie que le réveil littéraire a commencé en Belgique ; c'est là qu'il s'est manifesté de la façon la plus originale peut-être, la plus sensible à coup sûr et la plus vivante. S'il existe des auteurs de transition, Caroline Gravière, M. Greyson, par exemple, entre les romanciers de 1830 et Charles de Coster ou M. Camille Lemonnier, je n'en aperçois pas entre van Hasselt ou M. Ch. Potvin et M. M. Rodenbach, Giraud ou Verhaeren. Une poésie nouvelle a soudain jailli du sol belge, très différente de l'ancienne, d'une forme raffinée, d'un fond maladif ou violent, subtile ou brutale, révolutionnaire d'art au premier chef. L'instrument est français, l'inspiration ne l'est point ou ne l'est presque plus.

M. de Nion l'a fort bien indiqué : « La plupart des poètes belges, en utilisant l'outil français, s'en servent pour exprimer des sensations à eux... Ce n'est plus la

clarté unie, la mesure, le dosage parfait, les délicatesses, les grâces de l'esprit français, ni la finesse dans l'enluminure où s'altère si souvent le sens du coloris chez nous. Eux sont des coloristes ardents, ils subissent la prédestination d'être surtout des peintres. Leurs écoles littéraires se rattachent aux préoccupations de leurs antérieures écoles d'art. Tels des leurs ont la fougue, la spontanéité, qui sont comme les transpositions des polychromies rutilantes de Rubens ou de Jordaens; tels autres ont le charme fort, les harmonies reposées et solides de Van Dick; même dans le groupe de van Lerberghe et de Maeterlinck, qui se plaît aux imaginations frêles, recherche les spiritualités déliées, c'est encore un souvenir d'art qui se lève, l'adorable et fleurie école bourgeoise, les musiques exquises des clavecins de Memling. » Et avec cela, un air de crânerie affectée ou de mélancolie quintessenciée, de l'outrance dans le mièvre comme dans le robuste, — presque byzantins ou barbares.

Le « Parnasse de la Jeune Belgique » s'est ressenti des besoins de renouveau ou des manies d'excentricité qu'on signale en France dans la poésie contemporaine; il a généralement suivi, à sa manière, il a parfois devancé les écoles françaises qui ont succédé au romantisme, parnassiens, décadents, symbolistes; il a repris les tentatives, secondé les efforts de tous les révoltés de l'art, exagérant volontiers, se passionnant et s'emportant, faisant de la Belgique une sorte de Belleville littéraire où l'on entendait n'être en retard sur personne. Un dédain haineux ou lassé pour la convention, le mépris de tout ce qui rappelait le « bourgeois », une ivresse, une folie d'originalité ou, tout au moins, d'attitude particulière et inédite, de la névrose épuisée ou furieuse, une grande dépense de talent, voilà ce qu'offrent au lecteur attentif, et souvent déconcerté, les poètes de la « Jeune Belgique ».

L'un des premiers en date, sinon en mérite, est M. *Théodore Hannon*, dont les *Rimes de joie* parurent en 1881. Sa muse est bien la fille qu'annoncent ses « rimes », d'une grâce plus vicieuse encore que bizarre, d'une perversité ingénieuse et provocante, d'une savante et lubrique malpropreté. Ce recueil de priapées, que le naturaliste Huysmans a loué comme un livre « d'exquise misère morale », est tout uniment un cas de pathologie littéraire, ou de poésie en traitement spécial. On y peut admirer le virtuose. Et c'est tout; car ce n'est ni grivois à la bonne franquette, ni joyeusement impudique, c'est de l'avilissant et assez prétentieux « faisandage d'âme », — comme d'ailleurs les *Gaîtés malades* (1883) du même auteur.

Quel contraste entre ce bysantinisme maniaque et le mysticisme tendre et fané de M. *Georges Rodenbach*, l'amant des cieux gris et des cités mortes, des songes doux et mornes du cloître, des muettes et mélancoliques intimités! Il conquit assez vite la notoriété

En rythmant des *Ave* sur les carillons tristes.

Sa note alanguissante, la musique suave et navrée de ses vers, son émotion voilée et somnolente, vont aux paysages moroses et aux vies silencieuses dont il exprime à ravir la pénétrante et rare poésie. Les titres de quelques-uns de ses volumes sont-ils assez significatifs? *Tristesse* (1879), la *Jeunesse blanche* (1886), *Du silence* (1888). Et je ne parle point de ses œuvres en prose, qui, toutes, sont dans les mêmes teintes fines et flétries de vieux pastels. Voici deux strophes de son *Béguinage flamand*; elles sont caractéristiques, elles suffisent à donner une idée du lyrisme fatigué et rêveur des divers recueils de M. Rodenbach :

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues,
Reflétant tout le ciel, comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur les murs des jardins,
Ont les gestes très doux des prêtres qui bénissent...

Ces vers sont extraits de la *Jeunesse blanche*, le chef-d'œuvre de M. Rodenbach, où soupirent, comme en aucun autre de ses livres, la subtile, inquiète et pâle morbidesse de son talent, toutes les nostalgies et toutes les lassitudes de son âme éprise de sommeil et de paix. Je ne résiste pas au plaisir de citer d'autres vers du même poète, ceux du *Coffret*, une véritable fleur d'anthologie :

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient des cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis, aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive.

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées :
Hélas ! nous ne gardons d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer !

Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux, — que la mèche soit blanche !

Si M. Rodenbach rappelle le poète des *Intimités*, M. Emile van Arenbergh est un ciseleur à la José-Maria de Hérédia, M. Max Elskamp un Coppée « moderniste », M. Gilkin, un Baudelaire baudelairisant, M. *Albert Giraud*, l'auteur de *Pierrot lunaire* (1884), de *Hors du siècle* (1886), des *Dernières fêtes*, de *Pierrot-Narcisse* (1891), est un Banville plus redondant en général et plus fastueux que le chantre des *Exilés*. M. Giraud, pour considérer un instant cette figure intéressante de coloriste somptueux et de pétulant artiste, n'a pas versé dans la recherche et l'étrangeté. Il manie une langue savoureuse et pure, harmonieuse et riche, avec une pointe d'acrobatie et un certain goût d'emphase, ou, dans les incarnations de *Pierrot*, alerte et spirituelle. Je ne saurais mieux le définir qu'en le citant. Je lui emprunte d'abord un superbe sonnet en l'honneur de M. Camille Lemonnier, le puissant et farouche romancier, le chef du « jeune mouvement littéraire belge » :

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient, dans l'infini des vierges atlantiques,
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel, enflammé des rougeurs prophétiques,
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts comme des rêves
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil ;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encor le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Et, pour montrer, sous une autre face, le talent de M. Giraud, j'ajouterai à cette citation quelques alexandrins pimpants et sautillants de *Pierrot-Narcisse :*

...Il est deux races,
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité...
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux...
L'une est pleine de joie et l'autre de rancune,
L'une vient du soleil et l'autre de la lune ;
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin.

Mais le plus grand poète de la Belgique actuelle, le plus exubérant et le plus robuste à coup sûr, ne serait-il pas M. *Emile Verhæren,* car MM. Eekhoud et Maeterlinck sont avant tout l'un un romancier, l'autre un dramaturge, tous deux des prosateurs ? Ses *Flamandes* (1883), ses *Moines* (1888), *Les Soirs* (1888), puis les *Flambeaux noirs, Apparus dans nos chemins,* sont, de toutes les œuvres similaires, les plus belges par l'esprit et les moins françaises de forme, ou plutôt d'allure. On dirait presque, je le veux bien, le Maupassant des débuts, le poète de *Des vers,* mais un Maupassant plus coloré, plus débordant, et aussi plus humain dans son matérialisme truculent et ses bruyantes fanfares. C'est viril, c'est plantureux, cela crie la santé et la force. Désirez-vous quelques vers de ses *Moines ?* Je choisis ces alexandrins tirés de la *Rentrée des moines,* si brutalement belle :

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,
A ceux qui crèvent, seuls, mornes, sales, pouilleux,

Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne,
Et qui pourriront nus, dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leurs corps, ou qu'on ferme leurs yeux...

Désirez-vous d'autres accents ? Voici les dernières strophes de la « vachère », dans les *Flamandes :*

Ses mains ont la rougeur crue et sèche ; la sève
Qui coule à flots de feu dans ses membres hâlés
Bat sa gorge, la gonfle et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi d'un baiser d'or la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

Toute la Flandre, grasse et festoyante, la Flandre de Téniers et de Jordæns, palpite, s'agite, s'enivre dans une kermesse de poésie violente et large. Le style de Verhæren, tourmenté, sonore et solide, est, comme sa pensée, d'un Flamand bien plus que d'un Français ; il a, dans son « modernisme » intermittent, quelque chose de rutilant et d'énorme. Mais il semble que ce poète, après avoir traité la muse comme un gars ferait de sa « vachère », s'embrume et s'attriste. Ses vers les plus récents évoquent des idées de réalisme septentrional et de spleen.

Quand j'aurai mentionné quelques noms encore, celui du Gantois Charles van Leberghe, celui de Grégoire Le Roy, celui de Max Waller, je pourrai consacrer un bout de page aux « déliquescents, décadents, incohérents, verbolâtres, ésotériques » et autres novateurs que M. Edmond Picard a si vivement déshabillés dans les premiers chapitres de *Pro Arte.* Disciples de Verlaine et de Mallarmé, continuant leurs

maîtres et raffinant sur les raffinements des chefs de la troupe, les uns artistes sincères, les autres simples impuissants maniérés, ils montent à l'assaut de la poésie française et du génie latin. La Belgique a fourni un contingent important aux nouvelles écoles littéraires de cette fin de siècle : M. Georges Knopff, M. Albert Mockel, modulateur onctueux et vague, symboliste déclaré, M. Fernand Roussel, dont le *Jardin de l'âme* sort du commun des livres où l'on se singularise, M. Léon Donnay, dont « les vers ont l'air de courtes maximes accolées les unes aux autres, sans rythme ni rime, sans césure apparente », et qui, selon M. F. de Nion, donnent cependant une impression de poésie très haute... Je n'ai point étudié ces poètes ; je n'ai sur eux que des renseignements de seconde main et je n'insiste pas.

Quelles seront les destinées de la poésie belge ? Elargira-t-elle le cadre, dénouera-t-elle la langue de la poésie française ? Viendra-t-elle échouer dans les petites chapelles d'art où l'on se prosterne devant les vocables rares, les harmonies étranges, les incompréhensibles et, partant, incomprises imaginations d'une dixième muse, la muse du rébus ? Il vaudra mieux qu'elle prenne le grand chemin de la cathédrale, qu'elle peigne la vie, exprime l'âme d'un peuple, puisqu'aussi bien la poésie qui ne jette pas de profondes racines dans la vie et l'âme nationales est condamnée à n'être qu'un amusement éphémère de dilettante.

Chanter ne suffit point ; il faut chanter quelque chose et pour quelqu'un. Les formes littéraires elles-mêmes ne sauraient se métamorphoser d'un jour à l'autre. Le présent sans doute prépare l'avenir, il ne le fait pas, il n'a pas mission de le faire ; tout ce qui est anticipé est par cela même prématuré. Nous n'avons pas plus le pouvoir que le droit d'arranger à

notre goût l'idéal des générations futures. L'art évolue, il ne procède point par gambades, ni par sauts. Il s'agit non pas d'être l'homme d'hier, ou celui de demain, mais d'être l'homme d'aujourd'hui. Musique de l'avenir, littérature de l'avenir, mots prétentieux que tout cela, formules tén[illegible]s : on les conçoit, on les excuse d'un génie, ma[illegible]n de génies naît-il en un siècle et qu'est-ce qu[illegible]ité retient de ce qu'il y eut d'incontestable[illegible]aveau dans leurs créations ? Et puis, nos petites France hors de France resteront dans la sagesse, autant que dans la modestie, en se rappelant toujours qu'un satellite chercherait en vain à jouer au soleil.

Quelle sera donc l'ambition la plus féconde de la poésie belge ? Celle-ci : d'être de la poésie française aussi originale que possible.

IV.

On n'a pas oublié que M. *Camille Lemonnier* est l'âme du mouvement littéraire actuel en Belgique. C'est dans la petite maison de l'illustre écrivain, à Bruxelles, que les jeunes établirent leur quartier général, y arrivant de tous côtés, y nouant des amitiés, y discutant des théories d'art, y dressant des plans de bataille, car c'est bien de bataille qu'il retournait. Le passé résiste à ces novateurs, qui entendent bouleverser en réformant. Leurs tendances sont si nettement révolutionnaires de tout ce qui a été, leurs livres sont si vigoureusement agressifs, ou si violemment modernes, que le public et la littérature tradi-

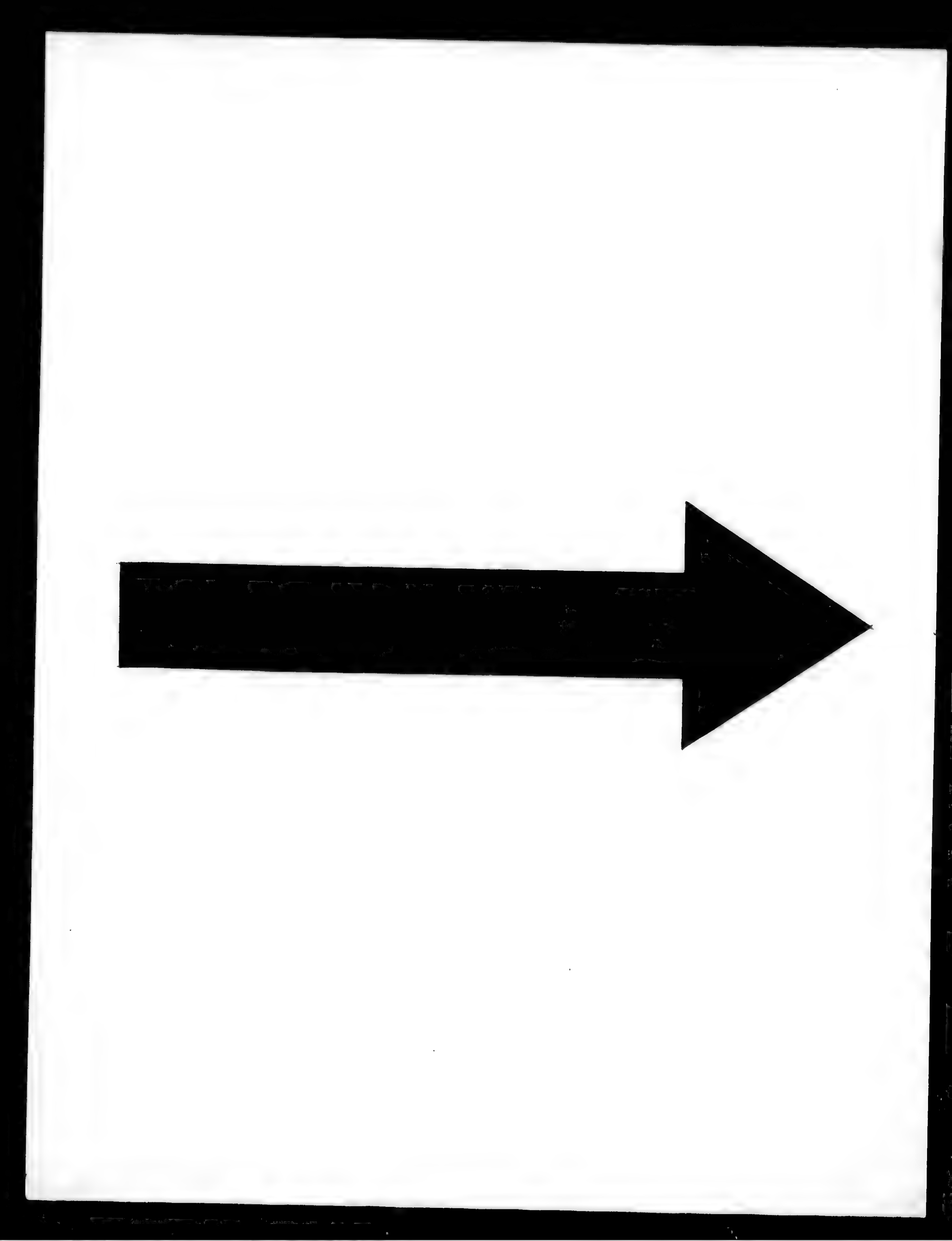
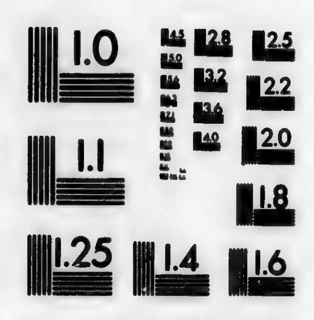


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tionnelle regimbent contre cette furieuse levée de plumes révoltées. Les assaillants ne se laissent point déconcerter cependant. Au contraire, ils bravent volontiers, poussent leurs doctrines à l'extrême. Des œuvres d'une puissance farouche, ou d'une richesse touffue, ou d'une provocante fantaisie, ou d'une maladive délicatesse, naîtront, bien supérieures, la plupart, comme effort artistique, à celles des devanciers, mais bien mêlées, bien inégales, où l'on n'aperçoit pas la marque définitive des chefs-d'œuvre. C'est du métal en fusion, un alliage plus brillant encore que solide ; ce n'est pas de l'or pur. L'imagination, la rhétorique, le style sont aventureux et comme exaspérés.

Un banquet, offert en 1883 à Camille Lemonnier, fut le serment du Jeu de Paume des nouvelles lettres belges ; il fit scandale. Le poète Verhæren célébra le maître en vers enthousiastes :

Sur ton œuvre debout, orgueilleusement droit,
Tu m'apparus ainsi, haut le cœur, haut la tête,
Toi, l'âpre travailleur, l'écrivain rude et fort.
Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge,
Traîné par des bœufs noirs, — et ton *Mâle* et ton *Mort*
Flambent dans ta moisson de cette beauté rouge
Qu'allume le grand style aux livres qui vivront....

Le banquet de 1883, « Pâque publique de la renaissance littéraire », donna un chef et une âme à la fraction avancée des écrivains belges, car la littérature a désormais ses partis comme la politique. Lemonnier, un laborieux, un sympathique et un fort, mais un instable et un inconstant, qui a souvent changé de manière, exerça une sorte de magistrature d'art à peu près incontestée, quoique médiocrement efficace, sur la jeunesse. S'il fut le point de mire de toutes les

attaques, il devint le centre de toutes les espérances sinon de toutes les dévotions.

Tempérament original et robuste que celui de Lemonnier, d'une complexité et d'une sève rares. Il est, bien plus encore que de Coster, le Rubens des lettres de son pays, par la fougue du coloris, la verve de l'invention, l'imagination flamboyante et changeante. Tout chez lui vit d'une vie énergique et presque démesurée, mais un peu à la hâte et au hasard du caprice. Ce réaliste, en particulier, — car le réaliste semble être sa dernière et sa plus haute incarnation — voit la réalité avec des yeux de poète épique, comme Zola ; il grandit tout et il transfigure, le laid et le beau, le mal et le bien. Zola et Lemonnier sont des poètes, en effet, pour lesquels le « document » et l'observation passent au rang d'accessoires ou de prétextes. Ils transposent sans cesse la vérité. Leurs personnages sont moins des êtres de chair et d'os que des personnifications d'idées, de passions, de vices, et, par accident, de vertus. Ils ont créé ce que j'appellerai le roman synthétique et le romanesque des entités.

Mais l'écrivain belge, plus serré et plus sobre que l'autre, malgré les truculences et les rutilances de son style, n'a pas les étonnantes facultés d'évocation, de généralisation et de vision d'Emile Zola ; et puis, son réalisme est plus ardent, plus agressif, plus porté par des desseins de réforme sociale ; enfin, sa langue, plus variée et plus mouvementée, moins solide et moins massive que celle de l'Homère des Rougon-Macquart, est moins encore dans la tradition française. La syntaxe est soumise ici à une torture plus savante, le vocabulaire est démantelé comme une vieille forteresse où les néologismes entrent, au pas de charge, par toutes les brèches, avec les mots du terroir, avec les extraordinaires métaphores aussi, les prodigieuses

hyperboles, les « écrasantes splendeurs » dont parle M. Nautet, tout l'attirail d'une rhétorique débridée et furibonde. Mais cette langue étrange et tourmentée, rajeunie et surchargée, a des accents d'une vigueur suprême et d'une magistrale ampleur. Que direz-vous de ces lignes, extraites de *La Fin des bourgeois* (1892) ? Elles représentent Jean-Chrétien Rassenfosse, le mineur héroïque, que l'âge et la paralysie clouent sur sa chaise, et qui souffre le martyre de ne plus pouvoir s'engouffrer dans sa mine, dans cette « Misère » d'où il a tiré les millions noirs à la pointe de sa pique :

« Perclus, les membres noués, traînant en ses os le mal de *Misère*, chaque jour il se faisait porter aux abords du puits, écoutait souffler l'haleine et rauquer les poumons du monstre qui, inépuisablement, dégorgeait l'or noir. Sa petite pipe brune vissée entre ses chicots, il restait là, perdu dans le fracas, comme le témoin d'un autre âge, comme le contemporain des silex et des anthracites, regardant du fond des temps s'ériger les postérités. Un soir de cette grande vie, qui n'était déjà plus qu'un grand passé, la pipe lui tomba des lèvres... Ce cœur, comme un cufat brisé, seulement r[illegible] dans un peu plus d'éternité, après les éternités où [illegible] avait battu. »

Rien de plus vaste et de plus divers que l'œuvre de M. Lemonnier. La critique d'art et le roman en sont les parties essentielles ; mais on pourrait vanter le paysagiste des *Croquis d'Ardennes*, ou l'auteur d'un livre magnifique, en somme, *La Belgique*, ou le voyageur de *Paris-Berlin*. Son *Histoire des beaux-arts en Belgique* (1887), ses études sur Courbet renferment quelques-unes des plus grandes pages, et des plus neuves, qu'on ait écrites sur la peinture et les arts plastiques. De ses romans, je ne citerai que les plus connus, *Sedan* (1871), que *La Débâcle* de Zola ne vaut point, *Contes flamands et wallons* (1873), *Un*

Mâle (1881), *Le Mort* (1881), *Thérèse Monique* (1882), *Happe-Chair* (1886), le *Germinal* des « hommes du laminoir », *La fin des bourgeois* (1892).

M. Lemonnier, qui ne recule pas plus devant la thèse que devant la satire, qui avait commencé par des œuvres de désintéressé et de solitaire, *Un Mâle, Le Mort,* pour se jeter dans le naturalisme militant, — M. Lemonnier nous montre, dans *La fin des bourgeois*, les héritiers dégénérés des héros de la mine, le sang riche des travailleurs primitifs qui s'appauvrit dans des mariages de convenance et dans le mépris du labeur physique. Les Rassenfosse, après quelques générations de fiers ouvriers, sont devenus, l'un banquier, l'autre homme de loi ; et la postérité de ces brasseurs d'affaires qui, eux du moins, avaient l'ambition du pouvoir ou de l'argent, semble être d'une autre race, oisive, efféminée ou détraquée, rachitique, névrosée ou pourrie. Une des filles du financier Jean-Eloi Rassenfosse s'abandonne avec un valet de chambre, l'autre n'est qu'une poupée souffreteuse et déséquilibrée. Les fils ? L'un, une grosse brute, l'autre un pauvre infirme, bossu et ratatiné, qui cultive la débauche avec des perversités de maniaque. Et la famille du frère Jean-Honoré ne vaut pas mieux. Et toute cette bourgeoisie, qui a honte du puits originaire, qui mange follement au bout des millions amassés par les aïeux austères, glisse de la fainéantise, dans la bamboche et dans la boue, par une vertigineuse fatalité. Les sémites la guettent et l'exploitent ; le prolétariat l'envie et la hait. C'est « la fin des bourgeois. »

Cette courte analyse d'un des romans de Lemonnier en dit-elle assez sur la manière de l'écrivain belge ? L'auteur, ici comme ailleurs, fait de la synthèse sombre, transformant un cas ou un mal particulier en une maladie universelle. Dans le tableau de la bourgeoisie libérale de son pays, il s'ingénie à raconter la

piteuse dégringolade de toute la portion d'humanité qui soutient l'ordre social actuel. Il a vu noir en Belgique, et tout sera noir partout. Les petits et les petites Rassenfosse, voilà la bourgeoisie de demain. C'est le procédé de M. Zola, le « naturalisme » épique et le pessimisme invétéré du maître, avec l'empreinte très personnelle d'un romancier de premier rang et d'un ardent soldat de l'idée révolutionnaire. Et M. Albert Giraud n'a pas tout dit quand il a traité la *Fin des bourgeois* de « mauvais raisonnement » en trois cents pages ; ce pamphlet est d'une rare puissance s'il est d'une violente injustice.

On me pardonnera d'avoir consacré à M. Lemonnier le tiers de l'espace que je puis donner aux prosateurs belges. A ses côtés, presque autant que lui, un grand avocat et un jurisconsulte éminent, M. *Edmond Picard*, aura une influence décisive sur le mouvement littéraire contemporain en Belgique. M. Picard, un homme d'action et de conviction, esprit fier de logicien et chaude nature d'artiste, n'a pas jugé qu'il fût interdit à un homme d'avoir du talent en dehors de sa spécialité. Il est à la tête de l'immense entreprise des *Pandectes belges*, qui compteront soixante-dix volumes et dont la moitié a paru. Il a plaidé dans des procès retentissants, ainsi dans l'affaire Peltzer. Il a fait de la politique à sa façon, en indépendant, et, comme il est dans l'ordre, sans succès. Cet écrivain de vrai mérite et de foi passionnée a été, lui aussi, un des précurseurs, puis un des mentors de la « Jeune Belgique. » Il a fondé l'*Art moderne*, avec quelques amis, il a publié son *Pro Arte*, où le code de la littérature nouvelle est rédigé avec la vive et savoureuse compétence d'un lettré nourri de toutes sciences. Styliste nerveux et clair, ingénieux et courageux polémiste, dédaigneux de tout ce qui sent la coterie et la chapelle, entier dans ses goûts, d'allure un peu hautaine et d'inflexible

volonté, il a contenu les élans impétueux, blâmé les excès, surveillé le travail de toute cette jeunesse qui allait compromettre, par des exagérations ou des sauts dans l'inconnu, le triomphe de la cause commune. Toujours juste, et clairvoyant, et conséquent ? Non pas. Toujours de la plus parfaite sincérité.

Ses ouvrages littéraires les plus importants sont l'*Amiral*, émouvant et dramatique récit qui est bientôt devenu populaire et dont les scènes maritimes sont d'une vie saisissante ; *El Mogkreb-al-aksa*, pittoresque, vibrante et compréhensive description du Maroc, dans une langue âpre et hardie, d'une couleur intense, où les mots se heurtent, palpitent et scintillent, — *Le Maroc* de Loti, écrit par un Fromentin ébloui et fiévreux — et de hautes fantaisies juridiques, comme *Le Juré*, troublante et pénétrante étude à placer tout près du *Dernier jour d'un condamné*, la *Forge Roussel*, l'étincelant *Paradoxe sur l'avocat*.

M. Edmond Picard occupe un rang à part, très en vue, dans la littérature belge. Il faut le louer surtout d'avoir combattu la doctrine de l'art pour l'art, d'avoir conseillé l'action et de l'avoir pratiquée. Cet artiste est un lutteur ; il croit à la vertu des idées et au rôle social des lettres. *Pro arte*, qui est le titre d'un de ses livres les plus suggestifs, pourrait être sa devise. Pour l'art, mais aussi pour le progrès et la vérité.

Si M. Camille Lemonnier « agglomère les deux âmes flamande et wallonne, » si M. Edmond Picard est un Belge d'une décision d'esprit et d'une sobriété de style toutes françaises, en dépit de quelques concessions inutiles, mais dangereuses, aux nouvelles écoles, les deux courants flamingant et wallon ne laissent pas d'avoir des représentants d'une originalité très accentuée et qui marquent bien les différences fondamentales des deux races. La Flandre est, en général, simple, fruste et forte ; la Wallonie compli-

quée, adroite, inquiète. Là, une rusticité grossière, une naïveté savoureuse, la rude puissance de la nature; ici, les curiosités, les mièvreries et les hypertrophies de cerveaux surmenés. Parfois, il est vrai, les deux courants se confondent si bien, qu'il est difficile de les reconnaître.

M. *Georges Eekhoud* est un Flamand, le peintre robuste et violent du Polder ou de la Campine, des prairies grasses et des bruyères sans fin. Il s'est cantonné dans ses villages de là-bas ; il n'a voulu respirer que l'air natal, fouler que le sol, étudier que les gens de la patrie restreinte. Il est le poète en prose des paysans, des « terriens », le dur et sombre observateur, le franc et brutal psychologue des « gars charnus » et des « plantureuses dirnes. »

Tandis que les autres romanciers belges regardent tous vers la France, lui, reste de son pays avec une passion entêtée et sauvage. Sa langue même, rugueuse, incorrecte, tourmentée, ruisselante de néologismes, mais riche en muscles et d'un sang ardent, ressemble à du flamand francisé plutôt que traduit. Il a publié des vers massifs et fermes, qui sont loin d'avoir l'éclat de couleurs et le souffle de ses romans, *Kees Doorik* (1883), *Kermesses* (1885), *Nouvelles kermesses* (1887), toutes œuvres d'un art assez lourd, mais d'une vie si intense et si fidèle. Dans l'un de ses livres les plus récents, *Nouvelle Carthage,* il a secoué de ses souliers la terre du Polder pour entrer à Anvers et fixer, sur une toile poussée au noir, l'Anvers affairé, égoïste, « bourgeois », de cette fin de siècle.

Assez éloigné par la nature du talent, fort rapproché d'Eekhoud par le mérite, nous avons un autre Flamand, plus dégourdi et plus fin, l'auteur capricieux, alerte et narquois des *Contes d'Yperdamme,* ciselés avec un art très personnel ; j'ai nommé M. *Eugène Demolder*. Il y aurait injustice à passer sous silence les romans d'un

réalisme si net, si direct, de M. *Louis van Keymeulen*, l'auteur de *La Maison Smits*, et peut-être le mieux doué des conteurs belges. Et je me contente de mentionner Rodenbach et van Leberghe, dont j'ai parlé ailleurs, ainsi que M. Maurice Des¢ombriaux, qui sont également des fils de Flandre.

Flamand encore, un Gantois, M. *Maurice Mæterlinck*, le dramaturge de la « Jeune Belgique », l'inventeur d'une sorte de théâtre de l'avenir, le créateur de ces pièces mélancoliques, pénétrantes, obsédantes dans leur étrangeté, qui ont récemment fait courir le Tout-Paris raffiné et blasé. M. Mæterlinck a débuté par un volume de vers, ses étonnantes *Serres chaudes*. Il donna ensuite *La Princesse Maleine*, l'*Intruse*, les *Aveugles*, qui passèrent d'abord inaperçus et que deux articles, l'un de M. Mirbeau dans le *Figaro*, l'autre de de M. Frédérix dans l'*Indépendance belge*, signalèrent au public lettré. Est-ce bien, comme le voudrait M. Mirbeau, « l'œuvre la plus géniale de ce temps », que *La Princesse Maleine* de M. Mæterlinck ? Cette œuvre est-elle vraiment « bien supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare ? »

L'histoire de cette petite princesse, fille de roi, fiancée à un fils de roi, et mourant de mort violente après avoir traversé tou' le monde de la souffrance, est certainement d'un rare effet tragique. C'est, dans des bouts de phrases heurtées, haletantes, sans cesse répétées, un crescendo de terreur et d'horreur, amené sans effort apparent, par des moyens simples et frêles, comme dans un théâtre de marionnettes funèbres ; elle est d'une assez extraordinaire intensité de hantise, cette œuvre d'hyperfantaisie lugubre, d'impressionnisme mystique et transcendant, avec sa troublante évocation des au-delà de la vie. Tous ces personnages embryonnaires, toutes ces ombres d'âmes jetées aux conflits des passions et prises dans les serres de la

fatalité, sont des êtres de cauchemar et d'outre-terre. Et pourtant, ils causent à ceux qui n'ont pas la perception du ridicule trop prompte une inoubliable sensation d'effroi, ils les enveloppent dans une profonde atmosphère de pitié. Tout cela est excessif, maladif, presque fou, mais c'est dans sa naïveté très cherchée, je crois, et sa laborieuse originalité, une énervante merveillette d'art décadent.

Et que dire de l'*Intruse*, douloureuse et macabre imagination, où nous assistons au travail lent, froid, implacable de la mort, dans une progression de tragique suraigu ? Les mots y sont des frissons. C'est du drame un peu prolongé, un peu insistant, un peu monotone aussi, au fond assez artificiel, et qui tient à ne ressembler à rien. Mais un réel talent s'y révèle, gâté par l'application d'un « modernisme » bysantin à des allégories ou à des visions de primitif. Et l'on pourrait faire les mêmes remarques à propos des *Aveugles*, ou des *Sept princesses*, cette chanson populaire, à la fois enfantine et sénile, arrangée pour la scène par M. Mæterlinck, et qui vous laisse une indéfinissable impression de malaise et de stupeur. Sa dernière pièce, *Pelléas et Mélisande*, n'est qu'une suite aux précédentes, plus puérile seulement et plus insignifiante. M. Jules Lemaître a dit excellemment : « Pelléas et Mélisande, ce n'est pas du Shakespeare, car Shakespeare est toute la vie ; ce n'est pas du Musset, car Musset est tout l'amour ; ce n'est pas de l'Edgar Poë, car Edgar Poë est toute la peur. Mais c'est une charmante amusette de décadence, un bizarre joujou de simplicité artificielle, un doux et baroque petit poème de balbutiement concerté, d'un vague et d'un inachevé très précieux. »

En Wallonie, nous avons M. *Célestin Demblon*, un sentimental et mélancolique conteur doublé d'un mordant polémiste ; M. *Arnold Goffin*, le baudelairisant

inquiet et maladif du *Journal d'André*, de *Delsire Moris;* M. *Henri Nizet*, que la jeune école excommunia, bien qu'il fût en somme plus artiste que pamphlétaire, pour ses *Béotiens*, une satire à clef d'un assez franc comique, et qui a passé à l'étranger pour se jeter avec son roman, *Suggestion*, dans le genre mystico-scabreux; M. *Albert Mockel*, le bizarre auteur des *Fumistes wallons;* M. *Alfred Le Bourguignon*, l'aride et l'étrange romancier-philosophe de *La Chouette;* M. *Paul Hagemans*, le peintre vif et agréable de la vie rurale dans les Ardennes; MM. Reymond Nyst, H. Maubel, Hector Chainaye, Paul Heusy, Octave Maus, F. Cousot, A. James, l'un des directeurs de la *Société nouvelle*, Louis de Hessem...

Un mot encore sur la critique littéraire dans la Belgique actuelle. Nous pouvons ne point revenir sur MM. Potvin et Frédérix. Il importe, en revanche, puisque nous parlons essentiellement littérature « moderniste », de citer le nom de M. *Ernest Verlant*, collaborateur de la *Revue générale*, un débutant prodigue de belles promesses, et surtout celui de M. *Francis Nautet*, qui est l'historien et l'interprète des œuvres de la « Jeune Belgique. » M. Nautet, esprit curieux, sagace, profond, peut-être trop insouciant de l'érudition, trop sévère ou trop fermé à ce qui n'est pas des petites chapelles d'art actuelles, a publié les deux premiers des trois volumes que comptera son *Histoire des lettres belges d'expression française*. On souhaiterait, dans ce travail ingénieux et très personnel, plus de sereine équité et plus de méthode. C'est un peu un livre de secte et de combat. M. Frédérix l'a jugé sans tendresse dans l'*Indépendance belge:* « Une histoire, c'est beaucoup dire pour un recueil d'articles, où l'auteur n'a guère de plan, pas beaucoup de proportions, étudie longuement des écrivains inexistants, accorde à peine un mot à des conteurs qui

ont leur personnalité. M. Nautet est très consciencieusement l'historien, ou plutôt l'historiographe, le secrétaire-rédacteur, l'explicateur-juré d'un petit groupe littéraire qui a fait grand tapage depuis quelque temps de ses poètes chercheurs et de ses prosateurs contournés. » Et M. Frédérix exécute prestement son confrère dont les « études prolixes et militantes, suivies de brèves et dédaigneuses nomenclatures », sont d'un « étourneau dogmatique », qui « a probablement écrit une histoire des lettres belges pour avoir l'occasion de se renseigner sur nos auteurs anciens et nouveaux. » Est-ce affaire d'incompétence ou d'étude désintéressée, je ne saurais accepter la critique par trop négative de M. Frédérix. L'*Histoire* de M. Nautet a le tort d'être un manifeste plutôt qu'une histoire, et un plaidoyer, et encore de manquer absolument de composition. Mais elle est l'œuvre d'une brillante et souple intelligence, qui n'a pas toujours la force d'être simple, ni le courage d'être juste, ni le temps d'étudier à fond.

V

La Belgique a désormais une littérature ardente, touffue, riche de sève et de talent. Elle jette sa note, bruyante et fière, capricieuse et frémissante, dans le grand concert des lettres françaises. Elle entend exister par elle-même, peut-être a-t-elle l'ambition de renouveler, en se renouvelant, le patrimoine intellectuel de la France. S'il en était ainsi, j'aurais peur qu'elle ne se fît quelques illusions. Le Belge se distingue en général par sa facilité d'assimilation, par l'imagination

alerte, par le sens de la forme et de la couleur, plutôt que par la profondeur de l'accent et la vigueur de la personnalité. Il est brillant, mais un peu en surface, comme tout ce qui brille. L'esprit de société, favorisé par l'extraordinaire densité de la population et le perpétuel frottement, aiguise et dégourdit l'intelligence, s'il ne l'excite point à s'appliquer et à creuser.

De là, chez les Belges, le don de parler et d'écrire, comme en se jouant, même dans les classes peu cultivées. De là, leur goût et leur talent pour la politique, où l'on demande de la dextérité dans le maniement des affaires, une certaine fertilité de ressources, non point un fond solide d'études et de principes. De là encore, l'aptitude au journalisme, au pamphlet, et la passion de l'actualité. De là toujours, dans le domaine scientifique, infiniment plus de dispositions pour les sciences expérimentales et d'investigation que pour les sciences spéculatives. Les exceptions à la règle ne sont point rares, et j'en ai signalé plusieurs; mais le Belge, à ne considérer que l'ensemble, n'a pas le génie créateur, il est essentiellement réceptif. Il est donc prudent qu'il ne se lance pas dans la mégalomanie littéraire, qu'il ne se croie pas destiné à réformer la littérature française, qu'il se propose des tâches appropriées à son tempérament et n'excédant pas ses moyens.

Et voici qu'il a un rôle tout naturel, auquel les Suisses romands pourront s'essayer aussi : celui d'être un intermédiaire actif et avisé entre les civilisations germanique et latine, de les étudier l'une et l'autre, de les faire se pénétrer, ou, du moins, de les faire connaître en historien désintéressé. Et même, il est un autre but, très digne d'être atteint, qu'il poursuivra certainement avec succès : il lui suffira de s'ériger en juge sympathique et clairvoyant de l'art et de la pensée chez ses voisins d'ouest. N'y a-t-il pas là deux fort

belles missions, qui, à elles seules, fourniraient presque assez de besogne intellectuelle à un petit peuple

Mais l'esprit ne vit pas que d'observation et de critique. Dans la littérature d'imagination, la « Jeune Belgique » — qui fut d'ailleurs, comme on l'a dit, une génération plutôt qu'une école — ne regrettera point de porter ses regards vers Paris, non pour imiter docilement, mais pour apprendre et pour comparer, et puis pour affiner son goût et sa langue. Je ne peux me figurer que les provinces littéraires de la France, que sont la Suisse romande et la Belgique, soient assez fortes et sûres d'elles-mêmes pour constituer des foyers ou des centres de culture absolument indépendants. Elles sont condamnées, et leur sort n'est pas trop déplorable, à être des satellites recevant de l'astre principal une lumière qu'elles devront rendre aussi vive que possible. A s'isoler, à ne se tourner que vers les horizons étroits bornés par l'amour-propre national, elles végéteraient ou se pétrifieraient infailliblement. Il leur faut la vigoureuse émulation de la concurrence française, les inépuisables trésors du génie français. Qu'elles ne les dédaignent, ni ne les repoussent jamais ! Il importe, en revanche, qu'elles ne s'asservissent point. Elles seront suisse, elles seront belge de toute leur âme ; elles seront françaises de tout leur esprit, car la race et l'idiome le veulent ainsi. Elles ne se laisseront pas submerger par le grand courant; elles y amèneront, sans les frelater au préalable, les sources d'originalité qui peuvent jaillir de leur sol. Un Vinet ou un Rambert, un de Coster ou un Lemonnier, n'auraient pas illustré la Suisse romande ou la Belgique et n'y eussent point accompli leur œuvre, s'ils n'avaient fait que copier des modèles étrangers.

Mais voyez ! Nombre de jeunes romanciers et poètes belges sont déjà trop sensibles à ce que Paris enfante,

bon an mal an, de systèmes, d'écoles ou de cénacles littéraires. Ils sont volontiers à l'affût des nouvelles doctrines, s'élancent après elles, font suite, non sans quelque tapage, exagérant les exagérations, modernisant le « modernisme » de leurs confrères parisiens. Cela est dangereux pour l'avenir de la littérature belge. Il vaudrait mieux qu'ils exprimassent le génie de leur nation, qu'ils lui fussent strictement fidèles. Voilà, une véritable frénésie d'art paraît s'être emparée d'eux. Ils ont subi l'irrésistible fascination du « nouveau. » Le précieux, le rare, l'excentrique les tentent. Mais, pour tout cela, ils ne peuvent prétendre à être les premiers. L'article de Paris se fabrique d'abord à Paris, et là, mieux que partout ailleurs. Les contrefaçons les plus habiles ne sauraient être autre chose que des contrefaçons.

On peut ajouter que la plupart des auteurs de la « Jeune Belgique », désireux de ne pas être que des élèves appliqués et dociles dans les écoles littéraires de Paris, se sont ingéniés à innover surtout du côté du style. Ils ont désarticulé la syntaxe, bouleversé le vocabulaire, avec plus de rage systématique et d'opiniâtreté que leurs émules de France. Tout cela sous prétexte d' « écriture artiste », une « écriture » qui exige bien moins que le maniement du bon français la connaissance exacte et le sens de la langue. Or, c'est précisément là qu'ils devraient montrer de la réserve et de la mesure. Assurément, il serait désastreux pour le français qu'il demeurât comme figé dans les anciens moules, qu'il ne gagnât rien, au cours des siècles, en liberté et en richesse. Mais qu'on y réfléchisse bien ! Les idiomes ont leur destinée comme ils ont leur génie. Il appartient aux peuples qui ont vécu et grandi avec eux, dont ils sont comme l'âme parlante, d'en diriger les lentes et nécessaires évolutions. Ce n'est le rôle ni de la Suisse

romande, ni de la Belgique, d'altérer leur langue sous couleur de la rajeunir ou de l'affranchir. Qu'elles y apportent leur contingent d'heureux néologismes, de fécondes trouvailles, rien de mieux ! Qu'elles ne songent pas à la remplacer par le suisse ou le belge !

Je l'ai dit, je ne puis le trop redire : c'est grâce à son admirable fixité que le français a fait le tour et la conquête du monde. On peut le rafraîchir et l'élargir ; le torturer et le défigurer, non point. Nous possédons avec lui le précieux instrument d'une langue universelle ; gardons-le !

LIVRE TROISIÈME

Le Canada[1].

CHAPITRE PREMIER

LES CANADIENS-FRANÇAIS

I. Coup d'œil historique. — II. Le tempérament national. — III. La langue ; anglicismes et canadismes. — IV. Le mouvement intellectuel.

I

« Un jour, nous serons la France catholique américaine, » a prédit M. Faucher de Saint-Maurice, l'un des meilleurs publicistes du Canada contemporain, à

[1] *Histoire de la littérature canadienne*, par M. Edmond Lareau, 1 vol. in-8, Montréal, 1874. *L'Instruction publique au Canada*, par M. Chauveau, 1 vol. in-8, Québec, 1876 (voir, en particulier, p. 221 et s.) *Fête nationale des Canadiens-Francais*, par M. J.-J.-B. Chouinard, 1 vol. in-8, Québec, 1890. *Anglicismes et canadismes*, par M. A. Buies, 1 vol. in-12, Québec, 1890. *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1885 (articles de M. V. Du Bled et les ouvrages cités de MM. *Réveillaud*, *Bibaud*, *Sulte*, *L.-H. Taché*, *Bédard*). *Œuvres complètes de Octave Crémazie*, in-8, Montréal, 1890.

la fin d'une étude sur « l'élément étranger aux Etats-Unis. » C'est là, peut-être, une bien ambitieuse espérance. Est-elle téméraire ? M. Faucher de Saint-Maurice a la foi, et qui ne serait frappé par des constatations semblables à celles-ci : « En 1760, je me plais à le répéter, les Canadiens-Français étaient 60 000. Aujourd'hui (en 1890), ils sont 1 073 820 au Canada, 102 723 dans l'Ontario, et, d'après les calculs de M. Chamberlain, 800 000 aux Etats-Unis. »

Il semblerait que cette petite France du Canada, transplantée au-delà de l'Océan, eût gardé surtout, des qualités fondamentales de la race, celle qui, dans la mère-patrie, tend de plus en plus à se perdre : une extraordinaire puissance d'accroissement et d'expansion. Tandis qu'en France la statistique de la population fournit des résultats inquiétants pour l'avenir, que l'humeur voyageuse, l'esprit aventureux, le goût, sinon la politique, de la colonisation, n'apparaissent plus comme des portions intégrantes du patrimoine moral de ce grand pays, mais comme des accidents individuels en quelque sorte, les Canadiens-Français ont, depuis un siècle et demi, accru sans cesse leur importance numérique, sachant bien que c'était là le meilleur moyen d'affirmer, la plus sûre manière de sauvegarder leur nationalité.

Tous les vingt-cinq ans, leur nombre a doublé avec une régularité admirable. Et si l'auteur que je viens de citer se berce de quelques illusions en parlant, à propos du Canada, d'une « France catholique américaine », il n'en est pas moins vrai que, dans la province de Québec et même dans les cantons de l'Est, dans les terres les plus reculées du Dominion, se constituent de précieuses réserves françaises.

C'est d'ailleurs à la France que revient l'honneur des premiers établissements européens au Canada. Un Florentin prit, en 1524, possession au nom de Fran-

çois Ier, de l'embouchure du Saint-Laurent, de Terre-Neuve et des îles voisines. Mais voici Jacques Cartier, un Malouin, dont Garneau a tracé ce portrait dans son *Histoire du Canada :* « Aucun navigateur de son temps, si rapproché de celui de Colomb, n'avait encore osé pénétrer dans le cœur même du Nouveau-Monde, et y braver la perfidie et la cruauté d'une foule de nations barbares. En s'aventurant dans le climat rigoureux du Canada où, durant six mois de l'année, la terre est couverte de neige et les communications fluviales interrompues ; en hivernant deux fois au milieu des peuplades sauvages, dont il pouvait avoir tout à craindre, il a donné une nouvelle preuve de l'intrépidité des marins de cette époque. » Cartier n'est pas seulement un hardi et un heureux découvreur de mondes ; il est, ainsi que le montre son dernier biographe, M. N.-E. Dionne, « le précurseur des missionnaires, » l'un des plus zélés serviteurs de la religion catholique. Aussi la colonie fondée par Jacques Cartier ne reniera-t-elle jamais son origine catholique et française.

Il fallut rapatrier, en 1545, Cartier et ses compagnons. Le Canada fut oublié à peu près par les rois de France jusqu'à Henri IV. Ce monarque n'eut pas plutôt assuré le triomphe de sa politique confessionnelle et pacifié son royaume, qu'il songea, en dépit du mauvais vouloir de Sully, à installer définitivement la domination française en Amérique. Samuel de Champlain reprit l'œuvre de Cartier, peina pendant trente années pour créer, au-delà des mers, une vaste colonie à son pays.

Richelieu, avec sa pénétration et sa hauteur de vues, ne tarda pas à se rendre compte de l'intérêt supérieur qu'il y avait pour la France à maintenir d'abord, à féconder ensuite, les conquêtes de Cartier et de Champlain. Il procéda selon une méthode de

prudente et de clairvoyante décision. En 1628, des instructions royales « ordonnaient que les descendants des Français qui s'habituent au dit pays, ensemble les sauvages qui seront amenés à la connaissance de la foi et en feront profession, seront désormais censés et réputés pour naturels français. » L'immigration encouragée, les indigènes traités avec bienveillance, les ordres religieux, les jésuites notamment, travaillant à la conversion des Indiens, les « coureurs des bois » se jetant, en avant-garde, au cœur des immenses territoires du Canada, des villes surgissant du sol comme par enchantement, des gouverneurs qui s'appelèrent M. de Montmagny, M. de Frontenac, M. de Callières, tous ces éléments de succès ne devaient pas, malgré quelque incohérence dans l'administration, quelques fonctionnaires véreux, quelques revers militaires, concourir en vain à la prospérité de la « Nouvelle France. »

Des compétitions, des intrigues, des conflits incessants préludèrent à la guerre anglo-française au Canada. L'Angleterre, qui comptait près d'un million de sujets concentrés entre les Alleghanys et l'Atlantique, alors qu'il n'y avait pas plus de soixante mille Français disséminés dans le Dominion actuel, — l'Angleterre convoitait depuis longtemps les « quelques arpents de neige » dont Voltaire conseilla dédaigneusement l'abandon. Louis XV n'avait plus de marine ; il se battait en Allemagne contre Frédéric II. Les Anglais profitèrent de ses embarras et de ses fautes pour attaquer la France là où ils étaient certains de la vaincre : le champ de bataille et le prix de la victoire furent le Canada.

Je n'ai pas à raconter l'héroïque résistance du marquis de Montcalm et de ses lieutenants, Lévis, Bougainville, Bourlamaque. Les Canadiens, qui ne recevaient aucun secours de la métropole, luttèrent avec acharnement pour leur indépendance. Quelle vaillance

obstinée, quelle glorieuse folie de patriotisme ne montrèrent-ils pas, dans cette campagne mémorable qu'acheva la désastreuse journée des plaines d'Abraham ! C'est un vent d'épopée qui soufflait sur la Nouvelle France, où quelques poignées de braves arrêtèrent, trois ans durant, l'effort désespéré des armées ennemies. Louis Fréchette, dans son éloquente *Légende d'un peuple*, a versé les larmes du patriote et semé les fleurs du poète sur la tombe des vaincus

Luttant à qui mourra pour l'honneur du drapeau.

Le traité de Paris — 10 février 1763 — consacra les droits de l'Angleterre sur le Canada et toutes ses dépendances. Les Canadiens n'eurent dorénavant aucun emploi qu'à subir le régime de la conquête. Ils s'appliquèrent néanmoins à conserver, avec leurs traditions nationales, leur langue et leur religion, soutenus, excités, dirigés par le clergé catholique. S'ils furent tentés de secouer le joug britannique en 1775, ils finirent par repousser les propositions du congrès de Philadelphie, préférant encore la tutelle des Anglais d'Europe à celle des « Bostoniens. » Ils vécurent de leur vie, jalousement, résignés plutôt que soumis. Leur premier journal politique, *Le Canadien*, prit pour devise : « Nos institutions, notre langue, nos lois. »

Cependant le bill de 1826, qui proscrivait le français, portait atteinte aux libertés du culte catholique, restreignait les droits des représentants du pays, réduisait, pour parler avec Garneau, « le Canada à la condition de l'Irlande, » provoqua le mécontentement général et faillit déchaîner l'insurrection. Vainement le docteur Papineau et ses amis s'élevèrent contre les mesures oppressives et les prétentions despotiques de la majorité anglo-saxonne. Le bill d'union de 1840 imposa

la langue anglaise dans le parlement, où le français fit, à la vérité, une rentrée triomphante, deux ans plus tard, avec M. La Fontaine. Les choses suivirent dès lors leur cours naturel ; l'article 133 de la nouvelle constitution canadienne reconnut le caractère officiel des deux langues anglaise et française. « C'est, M. Du Bled l'a fort bien dit, que les Canadiens n'ont pas voulu perdre en un jour le fruit de quarante années de luttes légales et de patiente stratégie; c'est qu'après le premier moment de panique, ils ont reformé leurs rangs, compris que les peuples tracent eux-mêmes leur sillon dans le champ de l'histoire, et qu'il dépend d'eux de vivre ou de mourir. » Le 15 septembre 1842, les Canadiens forçaient la porte du gouvernement...

Mais il convient de se borner. Ajoutons que, par l'acte du 1er juillet 1867, les possessions britanniques de l'Amérique du Nord ont été érigées en Etat autonome, le Dominion, que les Canadiens-Français se sont accommodés du nouvel ordre de choses, qu'ils jouissent de libertés très étendues et que leur programme peut se résumer en ces mots d'un de leurs écrivains : « Avant tout, notre langue; nos descendants se chargeront du reste. »

II

Les liens de raison unissant le Canada et l'Angleterre n'ont établi aucune intimité et n'ont point déterminé la fusion entre les deux races qui se partagent la « Nouvelle France. » S'il y avait autre chose qu'une

boutade dans cette affirmation du docteur Taché « que le dernier coup de canon tiré pour le maintien de la puissance anglaise en Amérique, le sera par un bras canadien, » nous serions fort empêché de dire quoi. En réalité, on se coudoie, on se supporte, on discute et se dispute même un peu dans la famille brutalement formée en 1763 ; il ne paraît pas qu'on se comprenne et qu'on s'aime.

Un romancier de là-bas, M. Marmette, a traduit dans un pittoresque langage la pensée de ses compatriotes : « Nous aimons la France comme une mère ; nous considérions autrefois l'Angleterre comme une marâtre ; aujourd'hui, nous l'estimons comme une excellente belle-mère. » Belle-mère excellente, soit, et gendre parfait ! La sympathie initiale a fait défaut, l'amour n'est point venu. Anglo-Saxons et Canadiens-Français demeurent séparés, moins encore par de douloureux souvenirs, que par la religion, la langue et les mœurs. Une cloison étanche divise en deux, du haut en bas, la maison canadienne; les affaires et les intérêts communs y créent des rapports nécessaires de voisinage, rien de plus, entre gens qui se voient tous les jours sur la rue, au comptoir, à la barre, au parlement.

M. Chauveau, dans les pages de son *Instruction publique au Canada* qui retracent le « mouvement littéraire et intellectuel » de cette contrée, a finement comparé « notre état social à ce fameux escalier du château de Chambord qui, par une fantaisie de l'architecte, a été construit de manière que deux personnes puissent monter en même temps sans se rencontrer, et en ne s'apercevant que par intervalles. Anglais et Français, nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées sur ce continent, sans nous connaître, nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique.

Socialement et littérairement parlant, nous sommes plus étrangers les uns aux autres de beaucoup que ne le sont les Anglais et les Français d'Europe. » Ceci était écrit en 1876; la situation n'a point changé. Relations mondaines, rapports intellectuels, bals, mariages, salons, cercles, toute la vie des deux races se passe sous le même toit, sans presque se mêler jamais.

Il est juste de rendre au clergé ce qui lui est dû. C'est lui qui a exercé sur les Canadiens-Français l'influence profonde de la plus vigilante des magistratures morales. Le curé a prêché d'exemple, colonisateur et défricheur; il a été, dans sa paroisse, l'ami et le conseiller de tous, et, dans le cœur de tous, il a installé le culte de sa foi, partant, de sa nationalité, car, au Canada, catholique est synonyme de français. Ce clergé a rempli sa mission de conducteur d'hommes, suivi fidèlement parce qu'il a été fidèle à sa tâche, sincèrement aimé parce qu'il a été le père prévoyant et dévoué du peuple. Assurément, il a commis quelques excès de zèle, il s'est scindé lui-même en deux partis, il n'est pas tolérant, il retarde sur son époque. Mais, sans lui, les Canadiens-Français n'auraient peut-être pas puisé dans leur patriotisme cette force de résistance que leur ont communiquée l'indéfectible sollicitude, l'opiniâtre persévérance de leurs prêtres.

S'il est exact, et l'on n'y contredira guère, que l'éducation des « Français d'Amérique » a été essentiellement cléricale et catholique, il est non moins certain qu'elle a donné d'assez heureux résultats : la simplicité et l'austérité des mœurs, l'amour d'un travail régulier et sain, l'instruction populaire généralisée, l'esprit de cohésion et le culte du foyer, la religion enfin de tous les sentiments et de toutes les traditions qui ont pour objet la famille et la patrie. Ces Français d'Amérique sont demeurés des Français du

XVIIe siècle, des Français qui n'auraient connu ni Voltaire, ni la Révolution, et à peine l'œuvre confuse et fiévreuse du monde moderne, — « nous ne sommes pas les fils de 89, mais les enfants de la France très chrétienne, » s'écriait en 1880 M. A.-B. Routhier qui, dans une conférence sur l'Art, à l'Université Laval, signalait en outre « la Renaissance, la Réforme et la Révolution comme les trois grandes fautes de l'Europe chrétienne » — des Français semblables par plus d'un côté à leurs frères protestants des « refuges », emportant comme eux, au loin, sur les terres d'émigration et d'exil, les vieilles qualités gauloises d'initiative, de sociabilité, de vaillante humeur, de tenace énergie, mais aimant avec le cœur et pensant avec le cerveau de la vieille France. L'Angleterre ne leur a rien prêté, ou presque rien, en dehors du mécanisme constitutionnel.

Cette population paisible, active, courageuse, très fière de ses origines et y tenant de toute son âme, c'est donc encore, comme le constatait le marquis de Lorme, « la noble race française, » mais une race de bourgeois et de paysans de jadis, tant et si bien qu'un observateur judicieux, un yankee à l'œil clair et pénétrant, pouvait écrire dans le *Harper's Magazine :* « La vieille France se retrouve sur les bords du Saint-Laurent et la Nouvelle France sur les bords de la Seine... Le patriotisme, le zèle, l'influence conservatrice de l'Eglise catholique ont dirigé les Canadiens-Français. Ils en ont fait un peuple uni et exclusif jusqu'à ce jour. Le seul changement qui se soit opéré dans la société est la disparition de la noblesse et la suppression des tenures seigneuriales. » Le Français d'autrefois se révèle également dans le caractère particulier de la dévotion canadienne, car si l'on est religieux dans le Dominion, l'on n'y est point bigot. Il se montre encore dans le sens pratique, la sobriété exemplaire,

l'absence de tout luxe, la cordialité des manières et l'entrain.

Les Canadiens ont été jugés fort diversement. Lord Dufferin, qui fut vice-roi du Canada, a vanté « l'habileté et l'intelligence extraordinaires dont a fait preuve la partie française des sujets de Sa Majesté la Reine ; » bien plus, il ajoutait que « c'est à elle, à cette partie française », que l'Angleterre doit la prospérité de la colonie. Il disait encore : « Le Canadien-Français est indépendant, — il est *lui-même* — s'embarrasse si peu des liens imposés par le passé qu'il a droit à ses idiosyncrasies mêmes, et que les froissements d'individu à individu, de classe à classe, ne se produisent presque jamais. On a son opinion plutôt que son parti, et on voit à tout instant des amis voter les uns contre les autres. » M. Arthur Buies, un humoriste qui n'est pas toujours tendre pour ses compatriotes, raille et gourmande dans ses *Chroniques canadiennes :* « Ils ne veulent pas se mettre sur le chemin ! tout est là. Voilà le Canadien d'aujourd'hui, inerte, passif, qui soupire et désire, mais qui, pour avoir ce qu'il désire, trouve que l'effort est trop grand. » Eh quoi ! les temps difficiles ne reviendront pas. On ne se passionne plus ; la politique même n'est qu'une distraction, une pièce de théâtre qu'on regarde jouer en faisant un peu de tapage au parterre. La *furia francese* serait-elle morte ? Non. Elle éclate à ses heures, mais, le climat aidant, elle s'est refroidie, ou tempérée à tout le moins.

Ce que l'on peut écrire encore de plus net et de plus vrai sur le tempérament des Canadiens de notre race, c'est qu'ils sont des Français du XVIIe siècle, comme je l'ai indiqué, des Français du Nord d'ailleurs et de bons catholiques, qui réservent aux idées modernes juste la place nécessaire dans une société moitié patriarcale, moitié bourgeoise, et qui ont fait l'expérience, s'ils ne se sont pas appropriés tous les bienfaits, de la liberté.

III.

Anglo-Saxons, Canadiens-Français habitent la même maison sans abdiquer leur nationalité, ni surtout leur langue. Mais voici plus d'un siècle que dure la séparation entre les descendants des soldats de Montcalm et la mère-patrie. Si le sentiment national s'est maintenu très ardent, la langue aurait-elle subi sans défaillance l'épreuve du divorce violemment consommé en 1763? N'aurait-elle rien perdu des qualités d'élégance, de précision, de clarté, de vigueur brève et souple, qui constituent son génie? Les Suisses allemands ont le français fédéral, les Wallons le belge, les Canadiens n'auraient-ils pas... le français britannique?

M. Du Bled a mis un peu de complaisance dans son admiration pour le « canadien ». Lisez plutôt ceci : « Ce qu'on peut affirmer d'abord, avec tous les voyageurs sérieux qui ont visité ce pays, c'est que le Canadien parle encore le français du XVIe et du XVIIe siècle, cette langue si savoureuse, si robuste, de la Touraine et de l'Ile-de-France, avec son caractère spécial et ses tournures gauloises; c'est qu'on retrouve dans ce parler une foule de locutions originales, vieille monnaie marquée au bon coin, qui datent de Rabelais et de Montaigne, et dont nous pourrions tirer parti bien qu'elles ne figurent point dans le Dictionnaire de l'Académie française; c'est encore qu'il n'existe pas, comme on l'a prétendu à la légère, de patois canadien et, qu'à l'intonation près, l'habitant qui sort de l'école primaire s'exprime plus correcte-

ment que notre ouvrier et notre paysan, et ne le cède guère à la société cultivée qui a fait ses études classiques à l'Université Laval. Le signe distinctif de cette langue serait plutôt un archaïsme de bon aloi et la préservation de l'argot, du néologisme, qui forceront bientôt à étudier le français de Bossuet comme une langue morte. Qu'il se glisse maintenant, à côté des mots du cru, nombre d'anglicismes et de barbarismes, quoi d'étonnant dans un pays où fleurit le régime parlementaire, cet ennemi naturel de la littérature, et, qui plus est, un parlementarisme bicéphale, fédéral, provincial et polyglotte ».

La vérité toute nue est que la langue s'est corrompue et s'est appauvrie. Si les écrivains de valeur se piquent de respecter les traditions d'un français correct et limpide, il apparaît bientôt à tout lecteur impartial que l'indigence relative du vocabulaire, — le foisonnement des provincialismes n'est pas une compensation — l'impropriété des termes, une syntaxe embarrassée et hésitante, l'abus de tours et d'expressions archaïques, l'absence de ce parfum d'atticisme, de cette fleur de raffinement, qui font le charme d'une œuvre littéraire, l'impuissance ou l'insouciance de devenir un artiste en devenant un auteur, pèsent lourdement sur le style de la plupart des hommes de lettres canadiens. Je veux bien que « l'habitant » ne parle pas un langage moins choisi que celui de « notre ouvrier ou de notre paysan ». Mais il ne s'agit plus ici du français de la rue. C'est du français des actes officiels, des journaux, des livres que nous nous occupons, puisque aussi bien c'est de celui-là seulement qu'il nous est possible de juger à distance et puisque c'est celui-là qui importe pour notre enquête.

Alexandre Vinet disait un jour : « Les écrivains sans pureté ou sans correction sont comme de faux-monnayeurs qui introduisent de la perturbation dans

les transactions intellectuelles et diminuent le crédit de la parole. Le respect de la langue est presque de la morale. » Il avait d'excellents motifs de mettre ses compatriotes en garde contre la « fausse monnaie » fabriquée couramment et distribuée par les gâte-métiers. Et il y aurait un long chapitre à composer sur les « suissismes » dont pas un livre romand n'est franc tout à fait. Mais le mal, à ne le considérer que dans la lettre moulée, est plus grand au Canada, comme il est naturel à raison de l'éloignement du foyer même de la langue et de la rareté des échanges littéraires. N'est-ce pas ce qui ressort du très sincère et très curieux petit volume de M. Arthur Buies, *Anglicismes et Canadismes* ?

« Hélas ! gémit M. Buies, nous avons perdu le génie de la langue française... Il y a une chose qui nuira éternellement chez nous, non seulement à la correction française, mais encore à la familiarité et à l'intimité avec la langue française ; c'est que nous vivons dans un pays anglais... Ce qui est absolument français dans la province de Québec, ce sont les traditions, le caractère, le type, l'individualité, la tournure d'esprit et une manière de sentir, d'agir et d'exprimer qui est propre au vieux gaulois. Ce qu'il y a de moins français, c'est la langue ». A quoi cela tient-il ? L'air ambiant, qui est anglais, explique bien des choses ; il n'explique pas tout. M. Buies a peut-être appuyé le doigt sur la plaie, en signalant parmi les causes les plus désastreuses de la décadence littéraire la manie d'admiration ou d'adulation mutuelle qui sévit avec une intensité toute particulière dans les milieux provinciaux et qui signifie le triomphe de l'à-peu-près en littérature : « Jusqu'à présent, c'est l'absence de critique qui a été l'un de nos pires ennemis, conjointement avec cette habitude bête, pernicieuse au dernier point, de farcir les gens de louanges

épaisses pour les plus petits succès, pour les moindres mérites. Cette absence de critique et cette flagornerie pâteuse ont fait naître chez nous d'incroyables et d'insupportables prétentions. Il n'est personne, par exemple, qui ne se croie écrivain, parce qu'il n'y a personne pour lui dire qu'il l'est au même titre qu'un maréchal ferrant ou un débitant de bière d'épinette... Le torrent du journalisme emporte tout sur son passage ! ». Et Alphonse Lusignan de renchérir : « Ce sont bel et bien nos propres journalistes qui tuent notre langue ». Voilà le grand mot lâché !

Le journalisme ! Eh ! certes, il est coupable au Canada, plus même qu'ailleurs ; j'entends celui qui est non pas une carrière pour les écrivains, mais la cuisine où tout le monde barbouille du papier pour tout le monde, le Bouillon Duval de la prose. Au demeurant, il a des complices aussi compromis que lui-même pour le moins, les orateurs du parlement, les rédacteurs des bureaux d'administration, le barreau où l'on ne parle, suivant M. Buies, « ni l'anglais, ni le français, mais un jargon coriace qu'on ne peut comprendre que parce qu'on y est habitué ». Allez résister à toutes ces forces de décomposition du langage et d'anarchie littéraire !

Des auteurs canadiens sont cependant partis en guerre contre les gâcheurs, M. Buies en tête, Lusignan, Fréchette, Hubert La Rue, Tardivel, Oscar Dunn. « Inutiles efforts ! » vaticine douloureusement M. Buies. Non, ces efforts ne seront pas vains. En effet, les vaillants ou les savants apôtres de la belle langue ne se contentent pas de blâmer ; ils sont en exemple, ils châtient leur style, ils ont la coquetterie de faire la toilette de leurs idées et le goût public finira bien par leur donner raison.

Il serait fort intéressant de retracer les déviations et les déformations du français au Canada, dans le

journal, dans le parlement, à la barre, dans les livres mêmes. Quelques indications suffiront.

Les anglicismes, syntaxe et vocabulaire, abondent naturellement. On dira : « en rapport avec » — *in connection with* — pour « relativement à », ou « au sujet de » ; « nul doute » — *no doubt* — pour « sans aucun doute » ; « partir » quelque chose — *to start...* — pour « entreprendre » ; « aviser » pour « conseiller » ; « procédés » pour « procédure » ; « déqualifié » pour « inéligible » ; « instruments devant être employés », pour « destinés à » ; « accommodations » pour « facilités » ; « aller à dire » — *go to say* — pour « comporter », « impliquer » ; « prendre un serment » — *take on oath* — pour « prêter serment » ; « constituant » pour « commettant » ; « anticiper » pour « augurer », « présager » ; « en force » pour « en vigueur » ; « positif à dire » pour « affirmatif » ; « influencer quelqu'un à faire » pour « pousser à », que sais-je encore ? On dira, d'autre part : « je vais vous troubler pour le sucre, pour le pain » — *I shall trouble you for...* — ; « économiser son trouble » pour « s'épargner de la besogne » ; « pareil comme » pour « pareil à » ; « sous l'opération » pour « en vertu » de telle loi ; « payer une visite » — *pay a visit* — pour « faire ou rendre une visite » ; « tel événement est dû au fait que » — *is owing to the fact that ;* — « tomber en amour » — *fall in love ;* — « remplir les vues de ces propositions ». Et l'on écrira, avec la plus entière tranquillité d'âme, des phrases de cette élégance : « le gouvernement ayant été informé d'une *manière croyable* que des fraudes avaient été commises *en rapport avec les argents* de la colonisation », — ou de cette légèreté : « cette ligne, une fois terminée, raccourcira de plusieurs milles la *distance pour se rendre* à Torronto », — ou de cette harmonie et de cette pureté : « la reine a

plus de répugnance que jamais *à avoir* une résidence à Londres, bien qu'*une rumeur dise* qu'elle a été fort impressionnée par les commentaires de la presse *sur la production* (pour « rôle ») de M. Irwing dans Faust... ». Arrêtons-nous !

Les « canadismes » dépareraient-ils cette collection ? Il n'y a pas, hélas ! que la perfide Albion pour trahir le français, au Canada. La langue nationale elle-même, si de braves critiques n'opposaient au fléau la digue de leurs protestations, serait entraînée par le torrent des locutions vicieuses et des constructions absurdes dans une inconcevable dégringolade ; et ces défauts du langage n'ont plus rien ou presque plus rien d'anglais. M. Buies se lamente en ces termes, après avoir condamné l'abus, assez inoffensif, des majuscules : « Et que dire du féminin ? Oh ! le féminin, quel rôle immense il joue chez le peuple canadien, évidemment le peuple le plus galant de l'univers ! ». Une galanterie, qu'il exagère, le pousse à parler d'*une belle* hôtel, de *bonne* argent, de *bonne* appétit, de *grande* escalier, etc. Je concède, qu'en revanche, une panacée devient *un* panacée, une atmosphère *un* atmosphère, mais l'équilibre n'est pas rétabli au profit des mots masculins. Et puis, l'emploi du passif au lieu de l'actif, pour avoir été suggéré par l'anglais, est bien canadien. Vous ne lirez pas dans un journal : « le *Globe* publie ce matin une dépêche », mais « une dépêche est publiée ce matin dans le *Globe* » ; ou : « une lettre annonce qu'on ferait sauter l'hôtel de ville », mais que « l'hôtel de ville serait fait sauter ». J'en passe, et de plus étranges. Les verbes *être* et *avoir* sont pris indifféremment l'un pour l'autre : « sa femme *est* périe » ; « M. X. *est* (pour *a*) traversé... »

Une autre faute, presque générale, est l'emploi du prétéritif défini pour l'indéfini, dans le récit de faits contemporains. Le participe présent a son dossier

aussi : « une lettre *a été reçue demandant...* ». Et qu'en est-il de la propriété des termes ? Vous ne « produisez » pas un rapport, vous le « filez » ; la « voie lactée » n'existe pas, mais bien la « voie tachée » ; vous ne « faites pas une allusion », vous « référez » ; la « tapisserie » n'est autre chose que le papier tenture ; à Montréal, on ne « déménage » pas, on « mouve » ; partout, « l'enthousiasme est *unanime* à reconnaître » ; il n'y a pas de « complicité », mais une « conspiration » pour faux ; l'œuvre d'un écrivain sera sa « provenance », ou « lecture » devant l'Institut... Poursuivrai-je cette énumération de barbarismes et de solécismes ? Insisterai-je sur les erreurs de goût ? Vous parlerai-je de l'impératrice Eugénie qui « descend la spirale de sa désolation » ? « Il a *dû vous falloir* une grande dose de patience », comme on dit encore au Canada, pour ne pas me refuser votre attention.

Notez que ces « anglicismes » et ces « canadismes » ne fleurissent pas seulement dans la conversation ; ils tombent des lèvres des députés, ils émaillent la prose des documents officiels, ils prêtent du pittoresque aux plaidoiries, ils s'étalent dans les pages du journal, ils s'insinuent jusque dans les livres, — non pas dans tous, mais dans un grand nombre. Nous laisserons-nous gagner par l'indignation ou le découragement ? M. Buies nous y invite : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Et dire que j'aime mon peuple, que je crois à l'avenir d'une race comme celle-là ! » Nous y croyons autant que lui, mais notre confiance est moins morose. Ses *Anglicismes et Canadismes*, *L'anglicisme, voilà l'ennemi*, de M. Tardivel, d'autres publications analogues dictées par le plus pur et le plus habile patriotisme littéraire, ont fait insensiblement et feront de plus en plus revenir au culte de la langue française. M. J.-J. Fillâtre a écrit que le français ne vivra, au Canada,

« qu'à la condition de se nourrir scrupuleusement de sa sève ». Il semble bien que les bons auteurs des précédentes générations et les meilleurs de ce temps-ci ne méritent pas qu'on leur reproche de s'être oubliés ou négligés Leur style sent bien un peu son XVIIe siècle, desséché et roidi ; ou, quand il s'ingénie à être moderne, il l'est avec timidité et non sans quelque gaucherie. C'est qu'ils ne sont plus très sûrs de leur instrument ; c'est qu'une sorte de dissociation s'est accomplie entre la littérature et le génie de la langue.

Mais le mal n'est point irréparable. Nous verrons que les livres canadiens, pour manquer peut-être d'aisance, de distinction, de grâce, pour pécher par la forme en un mot, reposent sur un fonds solide de saines qualités et de fortes vertus nationales. Or, « si le respect de la langue est presque de la morale », c'est une sérieuse avance pour les lettres d'un petit peuple que l'énergie du caractère, la droiture de l'intelligence et la dignité des mœurs. Au reste, l'art ne se confond pas avec les subtilités et les contorsions du virtuose ou du mandarin ; il n'est autre chose que de la vie noblement ou délicatement traduite par l'écriture.

IV.

Quelques renseignements encore sur le mouvement intellectuel au Canada.

L'éducation littéraire d'un peuple se fait essentiellement par l'école et le journal. L'instruction publique est en grand progrès dans le Dominion, depuis 1853 notamment. Ecoles primaires de paroisse, écoles su-

périeures, collèges, lycées, universités, tous ces établissements prospèrent, grâce à une organisation qui pourrait être plus libre, qui est assez sage. A côté de l'université anglaise de Toronto (Ontario) et de celle du Manitoba, existe une université française, indépendante de l'Etat, née du séminaire fondé par Mgr de Laval, le premier évêque de Québec, et dirigée par le haut clergé catholique dans un esprit timidement libéral ; une succursale de l'Université Laval, créée à Montréal, s'est récemment séparée de l'institution-mère.

C'est l'Université Laval qui a été l'une des plus fermes colonnes de la nationalité franco-canadienne. Les conditions d'entrée, les examens y sont extrêmement sévères, rapporte M. Chauveau, et les études poussées assez loin dans tous les domaines de l'intelligence, quoique la littérature française du XIXe siècle, par exemple, ne figure point sur le programme, que les sciences naturelles et physiques soient traitées trop superficiellement. Sa bibliothèque comptait 60 000 volumes en 1876. Ajoutons que des concours biennaux d'éloquence et de poésie entretiennent une salutaire émulation parmi les étudiants et donnent parfois des œuvres d'un réel mérite.

Diverses sociétés tentent de grouper et d'encourager les Canadiens-Français qui se vouent à la littérature. Et vraiment, la tâche est assez lourde. « Jusqu'à ces dernières années, dit M. Chauveau, la publication d'un livre, ou même d'une brochure, était pour l'auteur une occasion de dépense bien plus qu'une source de profit. » Et puis, le territoire du Dominion est si vaste que les écrivains de même langue sont condamnés à un isolement relatif. Et encore, les rivalités, les jalousies, les étroitesses ne sont pas malheureusement l'apanage exclusif des auteurs de l'ancien monde, non plus que la manie des coteries et des chapelles.

Nous avons des sociétés historiques, ou historiques et littéraires, à Montréal et à Québec ; nous avons une Académie canadienne, la Société royale, qui compte vingt hommes de lettres canadiens-français sur quatre-vingts membres, et dont l'action est en somme bienfaisante; nous avons des revues, les *Nouvelles soirées canadiennes*, le *Canadien-Français*, mort récemment après avoir fourni une courte mais honorable carrière, la *Revue canadienne* surtout, « petites oasis intellectuelles, remarque judicieusement M. Du Bled, où la politique fait trêve et laisse le champ libre aux travaux littéraires, à la nouvelle et aux vers. » La *Revue canadienne*, qui est un peu une *Revue de Belgique* ou une *Bibliothèque universelle* de là-bas, plus modeste cependant et plus locale, est secondée, dans son œuvre de diffusion de la langue nationale, par des périodiques comme le *Recueil littéraire*, le *Glaneur*, l'*Etudiant*, où la jeunesse du pays s'essaie et se forme.

Nous avons enfin le journal, qui fut longtemps toute ou presque toute la littérature populaire du Canada. A la *Gazette de Québec*, l'aïeule, — son premier numéro parut en 1764 — ont succédé de nombreuses feuilles régionales, qui pullulent aujourd'hui. Elles eurent, la plupart, l'existence difficile ; elles firent d'assez pauvre besogne, au point de vue littéraire, bien entendu. Mais M. Chauveau n'exagère point lorsqu'il affirme que « le progrès de la presse française quant au nombre et à la valeur réelle des écrits, a été considérable dans un court espace de temps. » Il suffit de nommer le *Canadien*, la *Minerve*, le *Pays*, et l'on pourrait en citer bien d'autres, qui tiennent ou tinrent dignement leur rang. A cette heure, les grands journaux canadiens sont rédigés avec infiniment plus de soin et ils ont un caractère d'originalité infiniment plus marqué qu'autrefois. Leur commun malheur néanmoins est de s'épuiser en des polémiques passable-

ment vaines, plutôt que de discuter les grandes questions et de se tourner vers les idées générales. Il faut dire encore que la vénération de la bonne langue n'y est point la préoccupation dominante, que la critique littéraire y est par trop effacée, que l'américanisme y sévit à bien des égards, qu'on ne s'y pique point d'atticisme [1].

Toujours est-il que plusieurs feuilles canadiennes semblent s'associer à la campagne d'épuration du langage menée par M. Buies et quelques-uns de ses confrères, qu'elles cherchent à faire l'éducation du goût public et à s'élever au-dessus des petits intérêts de boutique ou de clocher, qu'elles attirent et développent des talents distingués. La presse du pays compte des écrivains dont elle a le droit d'être fière, MM. l'abbé Casgrain, A. Buies, Tardivel, Beaugrand, Routhier, De Celles, De Cazes, Hector Fabre, Alphonse Lusignan, mort il y a deux ou trois ans, Gérin, Faucher de Saint-Maurice, Fréchette, Lemay, Bourassa, Marmette et tant d'autres que nous retrouverons dans la suite de cette étude. Elle est, au surplus, inspirée par le plus vif patriotisme, elle a conservé, dans les procédés et dans l'allure, cette fièvre et cette flamme, cette décision et cette crânerie qui sont dans le tempérament latin.

Existe-t-il un mouvement intellectuel au Canada ? La question pouvait se poser en 1830 et même en 1850; elle a reçu depuis une réponse victorieuse. La Nouvelle France ajoute quelque chose au patrimoine de la pensée et des lettres françaises.

[1] *A la mémoire de Alphonse de Lusignan*, in-12, Montréal, 1892 (voir, entre autres, p. 1 et s., 31 et s.)

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

I. Caractères généraux de la littérature canadienne. — II. La littérature canadienne sous la domination française : les *Relations des Jésuites*, le P. Charlevoix, les *Lettres* de la Mère Marie de l'Incarnation, quelques noms. — III. La littérature canadienne sous la domination anglaise ; les historiens : Du Calvet, Marcel Bibaud, F. Garneau et son *Histoire du Canada*, Maximilien Bibaud, J.-Ch. Taché, Joseph Tassé, l'abbé Faillon, l'abbé Ferland, T.-P. Bédard, l'abbé Casgrain, Turcotte, Sulte, E. Lareau et son *Histoire de la littérature canadienne*, J. Doutre, etc. — IV. L'éloquence parlementaire ; le journalisme : L.-A. Dessaules, E. Parent, Hector Fabre, Arthur Buies et ses *Chroniques canadiennes*, L.-O. David, Routhier, Lusignan, quelques noms. — V. Le roman et la nouvelle : J. Doutre, P.-J.-O. Chauveau, E. Chevalier, C.-R. de Boucherville, J.-C. Taché, de Gaspé, le *Jean Rivaud* de Gérin-Lajoie, N. Bourassa, Faucher de Saint-Maurice, N. Legendre, J. Marmette, Mme Laure Conan, H. Beaugrand, etc.— VI. La poésie : chansons populaires, J. Quesnel, J. Lenoir, Fiset, Octave Crémazie, Lemay, Chapman, L.-H. Fréchette, ses *Fleurs boréales*, sa *Légende d'un peuple* et ses *Feuilles volantes*.

I

S'il suffisait qu'un peuple eût une grande histoire pour qu'une grande littérature en sortît, les Canadiens se seraient fait une belle place dans les lettres françaises. Et d'abord, comme le dit Garneau, « l'histoire

de la découverte et de l'établissement du Canada ne le cède en intérêt à celle d'aucune autre partie du continent. » Et ensuite, l'héroïque résistance de Montcalm et de ses compagnons d'armes fournit à l'imagination et au souvenir une mine inépuisable de précieuse matière littéraire.

Mais l'histoire la plus glorieuse ne suscitera pas nécessairement des écrivains à un pays. La nature elle-même, qui est au Canada d'une si imposante ou si mélancolique majesté, ne saurait, à elle seule, créer des poètes. Une littérature ne se forme et ne se développe que dans des conditions particulières de bien-être matériel et de progrès social. Elle est une fleur de civilisation. Il lui faut, d'autre part, les réserves de travail et de pensée accumulées par de nombreuses générations et de larges groupes d'humanité, toute cette longue suite de traditions, de sympathies, d'efforts et d'œuvres qui unissent d'un lien mystique les membres de la même famille d'hommes et finissent par constituer la nationalité. Il lui faut encore le libre épanouissement du génie national dans un milieu favorable, l'aiguillon bienfaisant de l'émulation, l'ambition d'un rôle à jouer dans le monde intellectuel, un souverain, peuple ou roi, à tout le moins une élite qui, soit affaire de mode, soit besoin d'esprit, regarde l'art comme la suprême parure. Il faut enfin qu'elle exprime, dans une lumineuse synthèse, toutes les idiosyncrasies, toutes les aspirations, l'âme entière d'une race.

Qu'était-ce que le Canada sous Louis XV ? Une petite colonie de soixante mille Français. Qu'est-ce que le Canada à la fin du XIX[e] siècle ? Un État de trois millions d'habitants, Français, Anglais, Irlandais, perdus dans d'immenses territoires et violemment associés par un acte politique, — des émigrants ou des fils d'émigrants. Or ceux qui cherchent fortune au-delà

des mers ne s'expatrient point pour faire de la littérature. La lutte pour l'existence, qui les préoccupe exclusivement, ne leur laisse pas de loisirs, n'entretient pas non plus en eux le goût de ces choses d'agrément et de luxe que sont les lettres et les arts. Considérez les Etats-Unis eux-mêmes ! Ils portent le poids de leur passé trop court, de leurs trop récentes origines. C'est toujours une colonie qui tend à devenir une nation et qui, malgré son extraordinaire prospérité industrielle et commerciale, malgré l'étendue de ses frontières, malgré le chiffre de sa population, n'offre pas, depuis les guerres de l'indépendance, de mouvement littéraire comparable à celui de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, ou même de la Russie, de l'Italie, de l'Espagne, durant la même période.

Comment voudriez-vous que les Canadiens-Français, dans une situation plus difficile et plus modeste, eussent une littérature aussi importante, par exemple, que les Wallons en Belgique ou les Romands en Suisse? Ils n'ont pas eu de temps pour les conquêtes idéales.

« Aujourd'hui même, écrit M. du Bled, en pleine paix, en pleine liberté, que d'obstacles, que de circonstances défavorables ! Isolé, privé de cet éther intellectuel qui se dégage d'un public lettré, de cette éducation artistique qui se fait par les yeux, dans la rue, au théâtre, par la contemplation des milliers de chefs-d'œuvre que renferme une vieille société, par la conversation avec les maîtres illustres, l'homme de lettres canadien languit, livré à ses propres ressources. » Au demeurant, le public manque aux écrivains bien plus que les écrivains au public. Le Canada est pauvre, relativement. S'il y a quelque aisance dans les villes, et encore n'est-elle point générale, on ne rencontre à la campagne que des paysans courbés sous la dure loi du travail. M. Lareau, en quelques phrases d'une pittoresque justesse, ajoute ces traits

au tableau : « Comment il se fait qu'au Canada la littérature ne reçoive pas une impulsion plus puissante, la raison ne fait mystère pour personne... Elle est banale même... *Primo vivere !*... Faites que la provenance du publiciste s'écoule plus facilement ; cotez-le au maximum sur les tablettes du libraire, et vous verrez fleurir autant de bouquets de poésie que de lecteurs. Mais que le plaisir de produire et de payer pour produire est une fantaisie qui passe vite ! » Peu de fortunes, peu de positions indépendantes, peu de chances de succès, la tutelle du clergé exercée sur les écrivains, le « réalisme de la vie pratique » envahissant tout, absorbant tout, voilà les causes apparentes d'une indigence littéraire qu'on a peinte cependant sous des couleurs trop sombres. Des noms comme ceux d'un Garneau, d'un Crémazie, d'un Buies, d'un Fréchette, ne sont-ils pas très honorables pour la littérature d'un petit peuple noyé dans la vaste agglomération anglo-saxonne.

On le conçoit aisément, les lettres canadiennes sont à la fois trop jeunes, trop isolées et condamnées à une vie trop précaire, pour être un rameau vigoureux de la littérature française, ou même un arbrisseau original donnant ses fleurs, portant ses fruits, tirant toute sa sève du sol où il aurait poussé. Elles ne sont, elles ne peuvent être qu'une branche plus ou moins parasite, et une branche tardive perdue dans le feuillage.

La distance est grande de Paris à Québec, les idées et les formes littéraires circulent lentement. Ainsi le romantisme a mis quelques dizaines d'années à faire le voyage du Canada. « Tout nous vient de l'autre côté de l'Atlantique, explique M. Lareau. Nous empruntons là nos modèles : Pascal et Racine, Shakespeare et Byron, Cervantes et Vega nous arrivent entre deux ballots de marchandises. C'est l'Europe qui nous trace les règles ; elle reste encore l'arbitre du bon goût,

exactement comme une mère enseigne à sa fille à garnir une poupée. » Oui, « tout nous vient de l'autre côté de l'Atlantique, » entre « deux ballots de marchandises ! » Mais les marchandises trouvent immédiatement leur destinataire, tandis que les livres attendent le lecteur.

Et pourtant, elle a bien sa physionomie particulière, son caractère propre, cette littérature du Canada ; elle ne ressemble ni à celle de la France, ni à celle de la Suisse ou de la Belgique. On la prendrait peut-être pour une littérature de quelque province du Nord ou de l'Ouest, qui serait demeurée très conservatrice et très catholique, Normandie ou Bretagne, s'il existait une littérature provinciale dans un pays où tout ce qui n'est point marqué à l'estampille parisienne ne compte guère. Avec ses airs un peu frustes, son inspiration essentiellement locale, si je puis ainsi dire, sa psychologie superficielle, l'honnêteté de sa pensée, les timidités et les insuffisances de ses moyens d'expression, sa crainte de heurter de front une opinion publique dirigée par des prêtres ; avec son inaptitude presque générale à tout travail d'art pur, sa passivité en face des problèmes qui agitent et tourmentent l'âme humaine, l'éparpillement de ses efforts, dispersés, la plupart du temps, sur mille objets, le sentiment de son impuissance à être autre chose qu'un pâle reflet ou un écho lointain, elle végétera fatalement plutôt qu'elle ne vivra, et les Français ne lui feront que la politesse de quelques lauriers académiques, bien qu'elle eût dès l'origine et qu'elle ait de plus en plus sa modeste, mais très réelle valeur : — une langue appauvrie ou corrompue, je l'accorde, mais sobre, mais robuste, mais vierge de tout argot « moderniste », une philosophie qui est à peu près celle qu'on enseigne dans les collèges de jésuites, mais dépouillée de tout son appareil scolastique et d'une touchante ingénuité, un

bagage, mince en somme, d'œuvres importantes, j'en fais l'aveu, mais où l'on découvrira sans peine de fières ou solides ébauches et des perles d'une assez belle eau, une ardeur de patriotisme, naïve au regard des sceptiques et gauche parfois, mais qui a son éloquence et sa noblesse, le culte des vieilles vertus, la religion des purs souvenirs, culte banal, religion facile, n'est-ce pas ? mais une religion enfin et un culte, au milieu d'une société où ces mots prêtent à sourire.

Qu'elle reste moins fermée aux préoccupations artistiques, qu'elle surveille sa forme avec une minutieuse sévérité, qu'elle contribue à l'avènement d'un régime de tolérance pour les idées, que, tout en continuant à puiser dans le trésor du passé national, légendes, martyres d'héroïsme ou de foi, souffrances et luttes pour la liberté, tout en songeant au présent, tout en préparant l'avenir intellectuel du pays, elle suive d'un œil plus attentif, plus passionné même, le mouvement littéraire de la mère-patrie, afin de perfectionner son instrument et d'élargir son horizon !

Surtout, qu'elle appelle la critique et l'encourage, plutôt que d'écouter les conseils d'une stérilisante susceptibilité, d'endormir les auteurs sur l'oreiller de l'admiration mutuelle, ou de se contenter du suffrage des autorités ecclésiastiques ! Un auteur romand, qui n'est point suspect de tendresse pour les hardiesses de l'esprit, a dit en excellents termes : « Notre littérature sera littéraire ou elle ne sera pas... Pour beaucoup de gens, parmi nous, un bon livre, c'est encore un livre pieux ; je ne cesserai de protester contre cette assimilation funeste : un livre mal écrit n'est jamais un bon livre. » Les Canadiens peuvent aussi faire leur profit de ces paroles de M. Ph. Godet.

Il ne faut pas désespérer de la littérature canadienne, aujourd'hui moins que jamais. Nombre d'écrivains la représentent dignement, quelques-uns même

avec éclat, dans cette seconde moitié du siècle. Ils sont plus littéraires déjà que leurs devanciers ; les meilleurs de leurs livres sont connus en France. Il n'est pas nécessaire qu'ils abdiquent rien de ce qui constitue le fond et la condition mêmes de leur originalité. Canadiens ils sont, Canadiens ils doivent rester ; mais qu'ils aient l'ambition d'importer le style de la France d'Europe dans la France d'Amérique ! Les circonstances ont d'ailleurs changé depuis vingt ans, quoiqu'aucun talent supérieur ne se soit révélé dans la génération qui a suivi celle de Fréchette et de Buies. Ceux qui tiennent une plume, simples amateurs jadis, délaissés ou mal récompensés, pourront bientôt, souhaitons-le, envisager la carrière des lettres autrement que comme un mauvais chemin vicinal, au bout duquel M. Lareau défiait plaisamment, en 1874, « les plus courageux et les plus illusionnés d'embrasser deux fois de suite, aux dépens de leur bourse, le spectre de la gloire littéraire ». Il est notoire, qu'à part M. Fréchette et en dehors du journalisme militant, les publicistes canadiens ne font pas leurs frais, même en l'an de grâce 1894.

II.

Humbles débuts assurément, que ceux de la littérature canadienne. Les premiers colons ne maniaient guère que la pioche. Il s'agissait pour eux de défricher et de labourer, non d'écrire.

En 1635, les Jésuites fondent un collège à Québec ; mais, selon l'historien Isidore Lebrun « Québec n'avait

pas encore cent habitants à cette époque » et « les sauvages eux-mêmes eurent plus d'institutions que les Limousins et les Champenois ». Des écoles s'élèvent cependant, l'instruction se répand un peu partout. Mgr de Laval jette en 1663, dans le « séminaire de Québec », les bases de ce qui sera l'Université Laval, deux siècles plus tard.

Il n'est pas facile de signaler quelque nom d'auteur canadien, pendant la domination française. L'imprimerie ne fut introduite au Canada qu'après l'annexion à l'Angleterre. Mais plusieurs Français visitèrent le pays, quelques-uns y séjournèrent où s'y établirent. De là, des mémoires, des relations, qui ne brillent à l'ordinaire ni par leur exactitude, ni par leur style. Quand on a mentionné les œuvres de Champlain, d'une information assez sûre et d'un tour aisé, l'*Histoire de la Nouvelle France* de Marc Lescarbot, un livre amusant et véridique, les *Relations* et le *Journal des Jésuites* (ce dernier publié en 1871 seulement), sorte d'annales canadiennes où les renseignements précieux et les fastidieux détails abondent également, l'*Histoire du Canada* (1686) du frère Gabriel Sagard, compilation candide, la *Description* du pays composée par Denys, *L'Etat présent du Canada* par de Saint-Vallier, le successeur de l'évêque de Laval, les deux volumes très substantiels du R. P. Leclerc sur le Canada pendant l'administration de Frontenac, les *Voyages* du baron de La Houtan qui sont déjà, quoiqu'ils aient paru en 1705, dans le ton agressif et badin des *Lettres juives*, avec leurs grivoiseries, leurs inventions, leurs attaques contre les Jésuites, les *Lettres édifiantes et curieuses* de quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, enfin l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, par le R. P. Charlevoix, ouvrage très complet, trop complet, une véritable encyclopédie canadienne, faite sur des documents de première

main avec beaucoup de conscience, écrite avec beaucoup de simplicité et d'abandon, — quand j'aurai cité tout cela, je pourrai me dispenser d'en dire davantage sur la période française.

Une figure pourtant se détache, en vive et pure lumière, sur le fond obscur de la littérature canadienne des origines, celle de la Mère *Marie de l'Incarnation.* M. l'abbé Casgrain a raconté avec une grâce charmante et une délicate émotion, en panégyriste au demeurant, la vie de cette sainte femme, « une autre Thérèse », d'après le mot de Bossuet. La Mère Marie est une mystique dans toute la force du terme, une de ces créatures exaltées que les pratiques religieuses, la ferveur de la piété, un tempérament porté à la contemplation et au rêve, font sortir de la condition humaine et livrent à cet « instinct divin » sur lequel Béat-Louis de Muralt a écrit un si étrange petit livre. Elle a passé sur cette terre ; elle en a connu les épreuves, les servitudes, les misères, mais elle y a passé les yeux sans cesse tournés vers le monde de la vision et de l'extase.

Ses *Lettres spirituelles et historiques* (1681) nous la montrent plongée dans ses naïves et tendres adorations ; elles nous donnent aussi des détails, qui ont leur prix, sur le Canada pendant trente-deux années de résidence chez les Ursulines de Québec. Mais ce que nous cherchons de préférence dans ces *Lettres*, c'est le mystère d'une existence spirituelle, les célestes ravissements, les ineffables allégresses, les transports d'amour divin.

Nous ne discutons pas ; nous oublions que nous sommes d'un siècle mort aux sublimes folies de la foi ; nous lisons avec une curiosité sympathique et déconcertée des pages de cette douceur infinie, ou encore de cette joie triomphante : « Mon fiancé, répond-elle un jour à ses compagnes qui croient à une

passion terrestre, mon fiancé est d'une grâce et d'une beauté parfaites ; il est riche, noble, puissant et incomparable en toutes perfections. Déjà il s'est assuré de mon cœur ; à lui seul je me confie, à lui seul je garde ma foi. Son amour, à lui, est chaste ; ses caresses sont pures ; et sa fiancée ne dépose jamais sa couronne virginale. Il a placé un signe sur mon front pour que je ne reconnaisse pas d'autre fiancé que lui. Il m'a parée de magnifiques joyaux... J'ai aspiré le lait et le miel de ses lèvres ; et la pourpre de son sang a coloré mes joues. Déjà il fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords, et, ce que j'ai si longtemps désiré, je le vois ; ce que j'ai si ardemment désiré, je le tiens ; je me sens déjà unie à celui que j'ai aimé de toute la dévotion de mon cœur ». Il n'y a pas de science ni d'art dans les *Lettres* de la Mère Marie ; il y a quelque chose de plus ou d'autre que de la science et de l'art, cette flamme intérieure qui consume, à laquelle l'être tout entier s'abandonne avec délices, et une matérialisation étrange et candide du sentiment religieux.

Nous sommes là dans le merveilleux chrétien, qui devait naturellement fleurir au Canada dans ces profondes solitudes, dans ces postes avancés et périlleux des missions catholiques où la foi attendait et opérait des miracles.

Quelques voyageurs, quelques annalistes, une sainte, voilà toute la littérature canadienne durant la domination française. Elle sera plus pauvre encore de 1760 aux premières années de notre siècle ; puis, tout à coup, vers 1830, elle prendra son essor et ne retombera plus dans l'indigence première.

III.

Les Canadiens avaient fait de l'histoire ; ils venaient d'en faire de douloureuse et d'héroïque, écrite avec leur sang, dans les plaines d'Abraham. Le sentiment national, qui s'était affirmé dans la lutte, survécut à la défaite. Il fallait subir le joug étranger, certes ; mais les grands espoirs n'étaient pas interdits, et d'ailleurs cette poignée de Français dispersés sur la terre d'Amérique était attachée à sa nouvelle patrie, invinciblement. Elle entendait ne pas mourir à la France ; elle ne voulait pas non plus déserter le foyer. Comment rendre plus chers et plus durables les souvenirs d'hier qu'en demandant à l'histoire de les évoquer et de les offrir, en leçon inoubliable, aux Canadiens d'aujourd'hui et à ceux de demain ? Les expériences, les malheurs et les gloires du pays allaient donner une littérature à la Nouvelle France.

En 1784, un patriote, *Du Calvet,* lance d'Angleterre, où il sollicite la déposition du terrible général Haldimand, son *Appel à la Justice de l'Etat,* pamphlet et plaidoyer tout ensemble, qui, sous forme de « lettres au roi, au prince de Galles, aux ministres », flétrit, en traits d'une virulente éloquence, les mesures oppressives dont le gouverneur du Canada accable la partie française de la population. M. Lareau a dit « que ce livre est devenu un monument sacré dans nos annales historiques ». Toujours est-il qu'il serait imprudent de croire Du Calvet sur parole ; c'est un esprit très personnel et un cœur très passionné. Aujourd'hui que les papiers d'Haldimand sont connus,

nous constatons que l'*Appel à la justice* a été assez injuste et n'a montré que le revers de la médaille.

F.-J. Perrault, « un des plus beaux caractères auxquels Québec ait donné le jour », lisons-nous dans les *Hommes illustres* de Bibaud, compilateur et traducteur patient, agronome, pédagogue, jurisconsulte, a laissé, en cinq petits volumes, une *Histoire abrégée du Canada* (1836), qui a beaucoup vieilli et qui n'est, au surplus, qu'un ouvrage élémentaire. Il est regrettable que le manuscrit de la première histoire moderne du Canada, celle du docteur Jacques Labrie, ait été détruit pendant l'insurrection de 1837 ; il n'en subsiste que des fragments insérés dans la *Bibliothèque canadienne* de Bibaud, — de ce *Marcel Bibaud* dont nous avons une très solide et très impartiale *Histoire du Canada*. Ce n'est plus la bonne chronique du P. Charlevoix, ou l'ardente satire de Du Calvet, ou l'honnête résumé de Perrault ; c'est déjà de l'histoire, écrite par un brave et robuste chercheur qui n'a, du reste, pas la prétention de philosopher sur son sujet, qui a soin de ménager la chèvre canadienne et le chou britannique, qui ne se pique point de belle ordonnance ni de style élégant, qui est très froid, mais très sûr, aussi sûr qu'il pouvait l'être dans un livre à bâtir de toutes pièces et sans le secours des sources officielles. M. B. Sulte fait observer que le premier volume, soit la partie qui concerne la domination française, « n'est pas remarquable », M. Lareau « que le second est fastidieux ». N'est-ce pas juger avec une excessive sévérité cette *Histoire du Canada*, qui a puissamment allégé la tâche des successeurs de Bibaud et qui a retracé d'une manière à peu près définitive les phases capitales du passé de la Nouvelle France ?

Marcel Bibaud, auquel on doit d'importants travaux scientifiques et d'estimables entreprises de vulgarisation, comme la *Bibliothèque canadienne* et l'*Encyclopé-*

die canadienne, a encore rédigé le *Voyage de Fauchère*, sur des notes de Fauchère lui-même. Cette « relation d'un voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale », dans les années 1810 à 1814, est d'un narrateur aimable qui conte ses aventures et ses épreuves avec infiniment de naturel et de modestie : et cela repose à tout le moins, car ces qualités ne sont point monnaie courante chez les voyageurs.

Nous ne parlerons pas de Jacques Viger, une gloire locale : « Le commandant Viger n'a presque rien écrit, et cependant, comme antiquaire, il jouit d'une réputation sans exemple ». M. Lareau lui consacre deux grandes pages dans son *Histoire de la littérature canadienne*, et trois à un autre « antiquaire », G.-B. Faribault, qui a composé, entre autres, un *Catalogue* très copieux « d'ouvrages sur l'Histoire d'Amérique et en particulier sur celle du Canada », en le faisant suivre de notes bibliographiques, critiques et littéraires. Mais ces noms veulent être cités seulement.

Voici l'historien national par excellence, François Garneau (1809 à 1866), un jurisconsulte que le goût du furetage, les conseils du patriotisme et une réelle vocation d'écrivain déterminèrent à refaire, sur un plan très large, avec une connaissance parfaite des archives de son pays, en érudit, en philosophe et en lettré, l'histoire politique du Canada, des origines jusqu'en 1840. Henri Martin a parlé de cette grande œuvre avec admiration : « Nous ne pouvons quitter sans émotion cette *Histoire du Canada* qui nous est arrivée d'un autre hémisphère, comme un témoignage vivant des sentiments et des traditions conservés parmi les Français du nouveau monde après un siècle de domination étrangère ».

C'est bien un « témoignage vivant », d'une vigueur et d'une ampleur qui ne sont point communes. Non pas que l'art des proportions, l'éclat et la pureté de

la langue, la sérénité du juge, soient les mérites essentiels de ce livre unique dans la littérature canadienne. Mais c'est de l'histoire minutieusement étudiée, habilement présentée, et qui s'élève aux considérations générales, et qui sait allier le charme de la narration à la profondeur des aperçus et à la science des faits, — du Michelet un peu éteint et sentant sa province.

Garneau possède et gouverne son sujet. Peu de longueurs, pas de superfluités, point de fatras. La plume court, agile et ferme, à travers tous les nobles souvenirs de la petite colonie franco-canadienne. Si Garneau a ses sympathies et ses rancunes, il ne les cache ni ne les étale. On comprendra qu'il ait rappelé, avec la pieuse tendresse d'un fils pour sa mère, la vie de la Nouvelle France avant la conquête. On ne sera pas étonné que l'historien laisse déborder le cœur du patriote, quand le Canada doit subir le joug étranger. Les deux premiers volumes, qui sont d'un esprit clairvoyant, sont aussi d'une âme généreuse qui n'oublie pas la plainte et les espérances des vaincus. Le dernier embrasse les événements qui se produisirent sous l'administration anglaise jusqu'en 1840 ; et peut-être est-il supérieur aux précédents par la verve et l'éloquence, car il s'agit ici, pour Garneau, d'exprimer les vœux, de soutenir les intérêts, de défendre les droits de son pays, et son *Histoire* est alors mieux qu'un livre : un acte.

Le discours préliminaire, morceau de sévère allure et de haute portée, est, dans une forme très condensée, tout un cours de philosophie de l'histoire. L'ouvrage lui-même nous renseigne sur la topographie du Canada, les mœurs et les usages des indigènes, l'établissement de la colonie, les progrès matériels, intellectuels et moraux de l'élément franco-canadien, le travail et les luttes des émigrants, la guerre de l'indépendance, la succession et l'œuvre des gouvernements,

les batailles parlementaires, l'endurance et la résistance du sentiment national. Et de quelle sobre et vive façon !

Ces lignes suffiront-elles à caractériser le genre de Fr. Garneau ? Elles se rapportent à la rencontre de Chateaugay, en 1812 : « On n'avait que trois cents Canadiens et quelques Ecossais et sauvages à opposer sur ce point aux sept mille Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve... Telle était l'ardeur de ses gens qu'on vit des voltigeurs traverser la rivière à la nage sous les balles, pour aller forcer les Américains à se rendre prisonniers. Hampton, dont toutes les mesures étaient dérangées et qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prit alors la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi trois à quatre cents hommes en avaient vaincu sept mille. » C'est la claire et loyale manière de Garneau. Il est, au demeurant, de ces écrivains de franc parler qui méprisent les mesquins artifices, les réticences, les atténuations ou les silences plus habiles que courageux. Il va droit au but, sans détours et sans ruses. S'il a rudement traité les Anglais, s'il a dit d'eux : « le peuple libre qui se met à tyranniser est cent fois plus injuste, plus cruel que le despote absolu, » il n'a pas ménagé l'Eglise, à l'occasion. Lorsque M. Plessis fut appelé en 1819 à l'archevêché de Québec, on le flatta et s'en servit : « Le prélat canadien — je cite Garneau — ne fit aucune promesse à lord Bathurst de soutenir de l'influence cléricale les mesures politiques que l'Angleterre pourrait adopter à l'égard du Canada, quelque préjudiciables qu'elles pussent être aux intérêts de ses compatriotes ; mais on peut présumer que le ministre en vit assez, à travers son langage, pour se convaincre qu'en mettant la religion catholique, les biens reli-

gieux et la dîme à l'abri, on pouvait compter sur son zèle pour le maintien de la suprématie anglaise... »

La vente de la première édition de l'*Histoire du Canada* fut arrêtée aussitôt après la mise en librairie; les Anglais, qui avaient des droits de se plaindre et les moyens de marquer leur mécontentement, n'inquiétèrent point Garneau, mais le clergé catholique ne lui pardonna pas d'avoir critiqué l'intervention de l'Eglise dans les affaires temporelles avant 1760, désapprouvé les décisions par lesquelles le gouvernement français interdit aux huguenots de se fixer sur sol canadien, et jugé avec une sincérité qui ne transigeait pas, l'attitude de certains hauts dignitaires ecclésiastiques, de Mgr Plessis, par exemple. Il fallut plier devant les exigences de l'intolérance cléricale, arranger la vérité pour avoir la paix ! « Garneau, nous apprend M. Lareau, consentit à corriger certaines parties de son ouvrage, qui n'en est pas moins, auprès de certains esprits, entaché de gallicanisme. » Le Canada est bien un coin perdu de la France du XVIIe siècle. Les intelligences les plus hardies ne dépassent guère les doctrines gallicanes, et l'on voit ce que coûtent de pareilles témérités.

N'oublions pas, en terminant cette trop courte notice, la très instructive *Relation* d'un voyage en Angleterre et en France que Garneau fit dans les années 1831 à 1833. L'état politique et social des deux nations y est exposé avec autant de compétence que d'impartialité.

Mentionnerai-je l'*Histoire du Canada, de son Eglise et de ses Missions*, qu'un prêtre français, l'abbé Brasseur de Bourbourg, publia en France après un séjour de quelques mois à Québec ? C'est une compilation hâtive, maladroite et malveillante, affirment les écrivains canadiens. M. B. Sulte, qui n'est pas un homme à sacrifier son opinion au préjugé national ou reli-

gieux, paraît avoir donné de ce livre une appréciation aussi spirituelle qu'exacte : « On dit qu'il a cherché à être indiscret et qu'il y a réussi. »

M. *Maximilien Bibaud*, lui, le fils de l'historien, devrait occuper dans la littérature canadienne une place qu'on ne lui a pas faite égale à son mérite. C'est sans contredit un ouvrage bien spécial et peut-être singulier, que sa *Biographie des Sigamos illustres de l'Amérique septentrionale;* mais c'est toute une civilisation disparue qu'il a reconstituée en nous contant la vie de ces sachems indiens, dont l'un des plus nobles, Uncas du *Dernier des Mohicans*, a été immortalisé par Fenimoore Cooper. Une race, jadis puissante, merveilleusement douée pour la diplomatie et la guerre, s'éteint misérablement dans les solitudes de l'Amérique ; M. Bibaud lui a élevé un glorieux monument funéraire.

La *Biographie* pèche par les mêmes défauts que les autres volumes de l'auteur : la sécheresse, le manque d'ordonnance, l'abus des digressions et des citations. Mais de quelle étendue d'érudition, de quelle passion du furetage, ne témoignent pas son *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique*, ses *Institutions de l'histoire du Canada*, ses *Mémoires et documents inédits*, bref, toute son œuvre ? E. Chevalier a comparé celle-ci « à une bibliothèque mise sens dessus dessous par un écolier ; » c'est plutôt une bibliothèque ouverte au public par un savant qui n'aurait pas pensé au catalogue.

Un des meilleurs publicistes français du Dominion, M. *J.-Ch. Taché*, a tracé un tableau concis, animé et séduisant de la situation matérielle et morale de son pays, dans son *Esquisse sur le Canada*, destinée à faire connaître la Nouvelle France à l'étranger et rédigée en vue de l'Exposition universelle de Paris en 1855. En même temps, *J.-G. Barthe* cherchait, dans

un livre enthousiaste, assez éloquent, très nourri, *Le Canada reconquis par la France*, à replacer sa patrie dans la sphère de rayonnement de la civilisation française. Homme politique, chef de parti, ministre, *H. Langevin* a voulu aussi y aller de son « esquisse sur le Canada, » mais *Le Canada, ses institutions, etc.*, bon ouvrage officiel, n'a pas la vivacité ni l'agrément du travail de M. Taché.

Investigateur infatigable, écrivain plein de bonhomie, M. *Joseph Tassé*, nous révèle, dans ses *Canadiens de l'Ouest*, un des beaux livres de la Nouvelle France, la dramatique histoire des ancêtres de la colonie, explorateurs, pionniers, aventuriers, esprits courageux, un peu chimériques, cœurs hardis et fiers, grands hommes et hommes obscurs, qui se sont contentés de fonder des villes, d'exploiter des mines, de défricher des provinces, sans aucune préoccupation de gloire, presque sans aucun souci d'intérêt, poussés par la folie de l'inconnu, conduits par le génie des découvertes, humbles héros d'étonnantes légendes, Beaulieu, Dubuque, Aubry, Vital, Jumeau, Guérin, tous les créateurs de l'Amérique occidentale. Quels admirables colons ne furent pas ces Français ! Et combien M. Du Bled a de raisons de s'écrier douloureusement que « le spectacle de tant d'héroïsme rappelle la paraphrase sévère d'un mot célèbre : *gesta Anglorum per Francos !*» En vérité, la part de la race française est immense dans l'œuvre de la civilisation sur terre américaine. Elle a fait de riches semailles ; les Anglais ont récolté, grâce à l'imprévoyance et à l'inertie du gouvernement de Louis XV.

Les trois volumes de l'*Histoire de la colonie française*, par l'abbé *Faillon*, s'arrêtent à l'année 1662 ; ils sont d'un assez bon écrivain, d'un chercheur patient et d'un prêtre. Des desseins providentiels et des miracles partout, le côté surnaturel et légendaire de

l'histoire relevé à tout propos, les préjugés et les partis-pris catholiques, tout cela diminue sensiblement l'autorité d'un livre en somme distingué. Fureteur heureux, conteur fécond, panégyriste déterminé, l'abbé Faillon a surtout remémoré la vie de pieux personnages et les destinées d'établissements chrétiens au Canada.

C'est une œuvre d'une tout autre envergure et d'un fonds autrement solide, que le *Cours d'histoire du Canada*, de l'abbé *Ferland*. Ce professeur de l'Université Laval, où il fut doyen de la Faculté des arts, avait débuté par des *Observations* ingénieuses sur l'*Histoire du Canada* de Brasseur de Bourbourg, un essai, plein de promesses, suivi de diverses publications fort bien accueillies. En 1861 paraissait le tome premier du *Cours d'histoire du Canada* (le tome second ne vint qu'en 1867, trois ans après la mort de l'auteur).

L'abbé Ferland croit sans doute à la mission providentielle du Canada, comme l'abbé Faillon ; cependant l'historien n'est pas, dans son livre, le prisonnier du catholique. Il a l'esprit alerte, la raison éclairée, le don d'intéresser et d'émouvoir. Ajoutons que son style est bien supérieur, pour la finesse et la correction, à celui de Garneau. Et sa science n'a pas de lacunes. Il n'a, en revanche, ni la sûreté du coup d'œil, ni l'élévation philosophique, ni la clarté de méthode, ni l'unité de plan, ni enfin cette flamme du sentiment national qui font de François Garneau le grand historien laïque et populaire du Canada. Garneau s'est mis en communication avec l'âme du peuple ; Ferland vise avant tout à glorifier le clergé.

Le *Cours d'histoire du Canada* n'embrasse que la période de la domination française. Il s'appuie sur Charlevoix, jusqu'en 1700, tout en le complétant. De 1700 à 1760, « il est riche en renseignements, » dit M. B. Sulte, mais la mort a empêché l'abbé Ferland de terminer lui-même cette partie de son ouvrage.

Passons sur l'*Histoire des Abénaquis* de l'abbé Maurault, ne nous arrêtons pas à l'*Esquisse sur le nord-ouest de l'Amérique* de l'évêque Taché, pour arriver à l'*Histoire de cinquante ans* de *T.-P. Bédard !* Quoi de plus passionnant, pour un cœur canadien, que l'opiniâtre et l'intrépide résistance des vaincus aux tentatives d'absorption des vainqueurs! De 1791 à 1841, la lutte s'organise; il s'agit de sauver du désastre le bien sacré de la nationalité. Et quelle lutte, de tous les instants, pour les droits et les libertés de la colonie française ! Les Papineau, les Viger, les Quesnel ont déployé de robustes talents et de mâles vertus dans la défense de la plus noble des causes. L'*Histoire de cinquante ans* de Bédard n'est, à proprement parler, qu'une transcription savante des annales parlementaires du Canada. Cette tâche eût demandé un éloquent écrivain; elle n'a tenté qu'un honnête et consciencieux historien, qui n'a pas apporté beaucoup plus de fougue à son entreprise que l'abbé *Tanguay* à son *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, un pesant mais méritoire dénombrement dont M. Lareau a dit, « qu'il ne contient que des détails dans son gros ventre. »

J'ai lu avec extrêmement de plaisir l'un ou l'autre ouvrage de M. l'abbé *Casgrain*, un des littérateurs les plus délicats et les plus originaux du Canada contemporain. Son *Histoire de la vénérable mère Marie de l'Incarnation* est un petit chef-d'œuvre biographique. Sans doute, « il a, comme on le lui a reproché, trop voulu montrer la sainte, et il a négligé la femme. » Mais il a très adroitement poétisé la figure de l'édifiante et candide Ursuline; le chrétien s'est fait artiste. Il a trop d'imagination, il est trop préoccupé de l'effet, il a, selon M. H. Fabre, « le culte de la pose dans ses héros; » ce sont là précisément des défauts d'artiste, qu'on souhaiterait presque de rencontrer plus fréquemment dans les lettres canadiennes.

Le bagage littéraire de l'abbé Casgrain est considérable : des *Légendes canadiennes*, des *Biographies canadiennes*, d'élégantes monographies historiques, un *Pèlerinage au pays d'Evangeline* que l'Académie française couronnait naguère ; M. Camille Doucet n'a pas ménagé l'éloge à « ce livre émouvant et rapide, simple et clair, écrit en bon style et d'un sentiment tout français. »

Il faut, hélas ! se borner. Je ne puis qu'accorder une ligne ou deux au *Canada sous l'Union*, un cours très renseigné mais assez partial d'histoire politique contemporaine, par M. *L.-P. Turcotte*, qui se souvient trop de ses opinions conservatrices ; à l'*Histoire des grandes familles du Canada* de l'abbé Daniel, où une foule de documents inédits sont utilisés sans méthode ; à M. J.-M. Lemoinne, polygraphe fécond et distingué qui manie avec une égale aisance l'anglais et le français *(Album canadien, Souvenirs*, etc.) ; à l'abbé Ch.-H. Laverdière, l'érudit et persévérant éditeur des *Œuvres de Champlain* et de plusieurs monuments de la littérature canadienne *(Relations des Jésuites*, tome deuxième du *Cours* de l'abbé Ferland) ; à l'abbé Chandonnet « un des esprits les plus remarquables que le Canada ait produits, » à en croire M. Lareau ; à l'abbé Verrault qui s'est surtout occupé, et avec une science très étendue, de l'histoire de Montréal ; aux *Pages d'histoire*, si nourries, de M. Benjamin Sulte, à tous ces hommes qui travaillèrent dans un esprit d'absolu désintéressement patriotique, à la glorification du passé canadien.

Oublierai-je d'autres ouvrages, d'une importance exceptionnelle ou d'un incontestable mérite littéraire, *La vie de Mgr Laval*, deux forts volumes très complets, un peu longs, un peu diffus, un peu boursouflés, de M. l'abbé Gosselin, *Mgr J.-O. Plessis* de M. L.-O. David, *La vie de Mademoiselle Mance*, par M. A. Leblond, l'excellente biographie de *Jacques*

Cartier, par M. N.-E. Dionne ?... Que d'omissions, malgré tout mon bon vouloir ! Les historiens sont légion au Canada, et je n'ai déjà fait que trop de nomenclature.

Il y aurait injustice à ne point parler du *Droit civil canadien*, de MM. Doutre et Edmond Lareau, qui n'est pas un froid et lourd commentaire des textes légaux, mais bien, ainsi que le montre M. B. Sulte, « l'histoire du Canada traitée à l'aide des documents les plus rares et les plus vrais. » L'*Instruction publique au Canada* de M. P.-J.-O. Chauveau est aussi un de ces livres sérieux et neufs qu'on ne saurait trop consulter, un tableau précieux du mouvement intellectuel du pays. Et que d'obligations n'ai-je pas envers M. *Edmond Lareau,* moins à coup sûr pour sa substantielle *Histoire du droit canadien*, que pour sa très personnelle et très abondante *Histoire de la littérature canadienne*, qui n'est pas d'un critique subtil, je le concède, ni d'un styliste élégant, mais d'un loyal et savant écrivain ? La tâche était ardue entre toutes de reprendre aux origines et de suivre jusqu'à nos jours l'effort littéraire du Canada (M. Lareau analyse parallèlement les ouvrages anglais et français publiés dans le pays.)

L'éparpillement était si grand, les recherches étaient si difficiles, la matière elle-même si délicate à exposer dans un petit monde où l'on s'admire volontiers en famille, il était nécessaire, sinon prudent, d'allier une érudition si exacte à une sincérité si vaillante, que je ne songe point à chicaner M. Lareau sur quelques appréciations aventureuses, ni même sur certaines singularités de langage. Sa méthode est claire, ses informations sont puisées aux meilleures sources ; il ne craint pas de signaler les partis-pris de tel auteur, les faiblesses de telle œuvre, et il n'a pas asservi son jugement aux exigences de l'esprit clérical. Ce que j'aime le moins dans l'*Histoire de la littérature cana-*

dienne, ce sont les considérations générales, présentées sous une forme délurée et tumultueuse qui fatigue et déconcerte parfois.

On le voit, la science historique a poussé de vigoureuses racines au Canada. En pouvait-il être différemment chez un peuple si riche de beaux souvenirs, si fier de sa nationalité ? Tout cela apparaît peut-être bien confus ou bien copieux, au regard de l'étranger. Un patriotisme très vigilant et très susceptible chez les uns, une éducation exclusivement religieuse chez les autres et soustraite à toute influence des idées modernes, les passions d'une politique dont les dessous sont, la plupart du temps, impénétrables pour nous, les rivalités régionales, une connaissance souvent imparfaite de l'histoire générale et presque toujours l'insuffisance de la méthode et de l'art, ces circonstances empêchent que le Canada n'ait de sitôt une histoire définitive, strictement littéraire, absolument impartiale. Il est toutefois permis de conclure, avec M. Lareau, « que l'école historique contemporaine a donné des preuves non équivoques du sens large et éclairé qui l'anime, » — d'un louable effort non seulement vers la vérité qui plaît, mais vers celle qui est toute la vérité. Et quel amas d'œuvres, diverses à tant d'égards, intéressantes à tant de titres ! « Un océan, vous dis-je, écrit M. B. Sulte. J'y suis tombé ! J'y vis et je m'en trouve bien. »

IV

Nous pourrions rattacher à l'histoire deux genres, plus ou moins littéraires, qui sont en quelque sorte l'histoire vivante d'un pays : l'éloquence parlementaire

et le journalisme. Nous les traiterons à part, quoique les matériaux nous manquent pour étudier le sujet avec l'ampleur qu'il comporte.

Le Canadien, comme le Français, est naturellement éloquent. La parole est, pour lui, non pas uniquement un moyen de se faire comprendre, mais le don et l'art de persuader ou de charmer. L'éloquence parlementaire a dégénéré, sans conteste, voici un demi-siècle; elle tend de plus en plus à se confondre avec le langage des affaires; les orateurs cèdent le rang aux *debatters* et aux causeurs. Au Canada, les vieilles traditions françaises se sont maintenues assez longtemps à la tribune législative, bien que la langue n'y fût pas plus correcte ni plus élégante que la langue écrite. Les questions d'intérêt disparaissent au début devant les idées générales; la passion politique ou nationale a de fiers accents; c'est à l'âme du peuple qu'on s'adresse, c'est la conscience universelle qu'on prend à témoin de ses protestations. Peu à peu, les esprits se pacifient, les rancunes s'émoussent, l'inspiration tarit, le ton baisse.

De 1790 au milieu de notre siècle, les orateurs diserts ou puissants n'ont pas manqué au Canada ; aujourd'hui encore, il en est plusieurs sur la brèche qui, s'ils n'ont pas l'élan et la flamme, ont toute la verve, bien française, de leurs devanciers. Je ne m'arrêterai ni à Parent, ni à Bédard, ni à M. de Rocheblave, ni à tous les vaillants députés canadiens d'avant ou d'après 1830. Un nom éclipse tous les autres, celui de *Joseph Papineau*. « Orateur énergique et persévérant, dit l'historien Garneau, M. Papineau n'avait jamais dévié dans sa longue carrière politique. Il était doué d'un physique imposant et robuste, d'une voix forte et pénétrante et de cette éloquence peu châtiée, mais mâle et animée, qui agite les masses. A l'époque où nous sommes arrivés (1837), il était au plus haut point de

sa puissance. Tout le monde avait les yeux tournés vers lui, et c'était notre personnification chez l'étranger. » Avec son tempérament de tribun et de dictateur, Papineau était un dominateur de foules, mais un esprit surexcité et chimérique ; il y avait en lui du Kossuth et du Garibaldi. Il vécut, lutta et mourut pour un rêve.

Après Papineau, ou avec lui, ou même contre lui, nous avons d'autres hommes d'Etat qui furent ou sont des orateurs, La Fontaine, Viger, Taché, puis, plus tard, Laurier, Mercier, Langevin et d'autres. Je ne veux pas m'aventurer sur un terrain que je n'ai pas suffisamment exploré, et je passe.

Je ne parlerais pas du journalisme canadien avec quelque détail, s'il n'était l'école de la littérature nationale, si, pendant des années et des années, il n'avait été presque toute cette littérature. La presse du pays a souffert de la « faute d'argent » qui faisait gémir Panurge. « Ce qui manque, s'écrie M. Lareau, c'est l'argent ! » Je trouve, d'autre part, dans une utile publication de M. F.-A. Baillairgé, *La littérature au Canada en 1890*, ce passage curieux et caractéristique sur les difficultés auxquelles sont en butte les journalistes désireux de s'occuper de critique littéraire : « Si les journaux canadiens, même les plus considérables, ne donnent pas assez d'attention aux écrivains canadiens, on ne saurait trop le leur reprocher... Certains écrivains ou certains éditeurs, craignent de faire hommage de leurs œuvres aux journalistes. Or les journalistes, pauvres pour le plus grand nombre, ne sont pas disposés à faire des dépenses de temps et d'argent et à faire de la réclame en faveur d'un livre, lorsqu'ils sont obligés de l'acheter. » Quelle vie étroite et besogneuse ceci n'indique-t-il pas ? Néanmoins, de braves Canadiens ont gaîment bataillé de la plume dans leurs feuilles locales, et il est sorti des bureaux de rédaction,

où il y avait plus de talent que de numéraire, des hommes d'un mérite fort distingué.

« Le plus illustre représentant, on peut dire le chef actuel de l'école libérale, » écrit M. Lareau en 1874, est *L.-A. Dessaules*, polémiste redoutable, dialecticien serré, styliste nerveux. qui collabora à l'*Avenir*, dirigea le *Pays*, lança des brochures et des pamphlets, outre un livre d'une grande portée et d'une valeur durable : *La guerre américaine et ses vraies causes* (1865). Parmi les journalistes de l'école catholique, je n'en vois pas de mieux armé que *J.-S. Raymond*, logicien habile et lettré délicat. Mais la palme revient de droit à *Etienne Parent*, le plus original peut-être, à coup sûr le plus incisif et le plus solide des publicistes canadiens. Ses études et ses goûts le portaient plutôt vers les questions d'économie sociale. « Personne, dit M. H. Fabre, n'a déployé parmi nous, dans ce métier de la presse, dont les conditions sont rendues si difficiles par la passion des partis, l'intolérance des intérêts personnels, l'indifférence du public et les nécessités de l'improvisation quotidienne, personne n'a déployé des vues plus justes et plus larges, une perspicacité aussi rarement en défaut, une sagesse aussi profonde. » On cite avec éloges deux de ses travaux : *Du prêtre et du spiritualisme*, *De l'intelligence dans ses rapports avec la société.*

J. Cachon, le dur et violent rédacteur du *Journal de Québec*, le poète *Louis Fréchette*, à l'ironie si spirituelle, au sarcasme si adroit, à la riposte si vive, dont les *Lettres à Basile*, sont le « pamphlet des pamphlets » canadien, l'aimable et savant Michel Darveau, F.-G. Marchand, J.-A.-N. Provancher, A. Dansereau, E. Gérin, H. Beaugrand, Oscar Dunn, E. Gagnon, P. de Cazes, Faucher de Saint-Maurice, Achintre, Routhier, L. Ledieu, tous, sont des littérateurs qui, dans des camps différents, honorent la presse de leur patrie.

Il importe toutefois de s'arrêter devant quelques noms. M. *Aubin,* né en Suisse, fixé au Canada dès 1854, a créé le *Fantasque* et collaboré à la plupart des journaux libéraux. Tous les sujets lui étaient familiers, il les abordait tous avec la même décision enjouée, avec la même compétence alerte. M. *Hector Fabre* lui, bien connu comme critique par ses pages fines et franches sur la *Littérature canadienne*, est un journaliste-né. Il a d'abord la passion du métier, et puis de la souplesse, de la grâce, du goût, du trait. C'est un charmant causeur qui parle, la plume à la main, qui sait choisir sa matière et enjôler son public.

Il me paraît qu'aucun des représentants de la presse contemporaine au Canada n'égale M. *Arthur Buies* pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. C'est le « Rochefort du Canada, » un Rochefort presque aussi dégourdi que l'autre : mais l'esprit de M. Buies n'est pas malfaisant et ce Diogène des bords du Saint-Laurent met une certaine dose d'ingénuité jusque dans son cynisme.

M. Buies, qui aime le progrès, qui a payé de sa personne en luttant pour les idées avancées, regarde le siècle d'un œil dédaigneux et irrité. Il frappe hardiment sur tout et sur tous, excentrique, sceptique, blasé, maussade, indépendant, railleur déterminé, artiste jusqu'au bout des ongles et même un tantinet bohème. A Paris, il eût été l'émule d'About, de Villemot, de Rochefort ou de Bergerat. Au Canada, sous le ciel froid et dans l'atmosphère lourde de là-bas, il s'est singularisé et s'est épaissi, mais il reste étonnant par la verve étourdissante, par l'audacieuse originalité. Quand on a fait le tour d'une petite bibliothèque d'ouvrages canadiens et qu'on ouvre un volume de Buies, on s'interroge, on ne comprend plus. Comment, l'auteur de la *Lanterne*, des *Lettres sur le Canada*, des *Chroniques,* comment, ce fantaisiste et cet outrancier est le confrère de tous ces braves gens qui surveillent

à l'ordinaire leur pensée et gazent leurs écrits ? Comment, ce démolisseur intempérant et fantasque, prodigue de son sel et de ses extravagances ?...

Dans une littérature un peu fade, en somme, et fort timide, M. Buies a l'air d'un capitan égaré en un troupeau de pensionnaires. Vous n'êtes pas arrivé au bout de la brève préface de ses *Chroniques canadiennes*, que déjà vous dressez l'oreille : « Les écrivains foisonnent. Il ne tient qu'à eux, en vérité, qu'ils ne dépassent bientôt le nombre de ceux qui les lisent et les admirent; c'est au point qu'une demi-douzaine des vingt immortels qui doivent à leur obscurité de faire partie de l'Institut royal canadien vont se mettre eux-mêmes à écrire. » Voilà le ton. Vous êtes intrigué, vous poursuivez votre lecture. La plaisanterie n'est pas attique, mais quelle verdeur de style et de satire ! Ecoutez-le parler de la « causerie » : « Il faut être un oisif, un propre-à-rien, un déclassé, pour y donner ses loisirs. Je suis tout cela. Mes loisirs à moi consistent à chercher tous les moyens d'ennuyer mes semblables, pour leur rendre ce qu'ils me font sans aucun effort. Si je réussis, j'aurai fait en quelques heures ce que Sir Georges-Etienne Cartier fait depuis vingt-cinq ans sans le vouloir. » Et si vous le voyiez partir en guerre contre la routine, le préjugé, l'amour-propre national, le *cant* et jusqu'au « teetotalisme », vous seriez émerveillé par la variété et l'abondance de ses amères et capricieuses trouvailles.

Je ne résiste pas au plaisir d'extraire encore, de ses *Chroniques*, cette page qui est presque un morceau d'autobiographie : « Hélas ! il ne suffit pas toujours d'attendre pour avoir ce que l'on désire. Voilà bientôt sept ou huit années que j'attends pour ma part une sinécure du gouvernement et que je ne puis l'obtenir. J'ai essayé de tout, j'ai même fait de la pharmacie

dernièrement et j'ai répandu à flots les prospectus de l'*Omnicure;* le *Sothérion* me doit la moitié de sa célébrité ; grâce à moi, le *Philodonte*, ce dentifrice vermeil, ruisselle sur l'émail de la plus belle moitié de notre espèce, et cependant j'en suis encore à trouver le magasin de bonnets de coton qui me recevra dans son sein, comme mon prédécesseur Jérôme Paturot. Impossible partout, inutile pour le bien, objet d'épouvante pour tous les commerçants de détail, je fais des causeries comme pis-aller. Je regarde mes amis d'autrefois accumuler devant eux des monceaux d'or, — les gredins ! Voyez cet horrible Provancher ! Le voilà nommé agent d'émigration en Europe, avec trois cents dollars de traitement par mois ! Cette nouvelle est tombée dans la bohême littéraire comme un éclat de foudre dans une caverne. Nous nous sommes réjouis, bouche béante. Je n'en demandais pas plus, moi, pour faire de nouvelles dettes. Tant de lutte m'accable. Heureusement qu'il me reste le rire de Diogène, cette suprême ressource du gueux !... En dehors des ressources naturelles, il est une autre chose inépuisable au Canada, c'est le vote ministériel. Convenablement exploité, il produit des merveilles depuis huit ans. J'ai vu passer devant moi cette mer sans fond de votes inconscients et inexplicables, et je suis resté dessus, épave railleuse, bénissant le ciel de m'avoir conservé encore assez d'intelligence pour demeurer dans l'opposition. »

Certes, l'auteur de la *Lanterne* et des *Chroniques*, qui se traite lui-même de « déclassé », est plutôt un dépaysé d'infiniment de talent, que le séjour de Paris eût affiné mais qui ne rêve point d'autre gloire que celle d'être le plus grand prosateur du Canada et de dire beaucoup de mal de son pays en l'aimant à la folie. Il a, d'ailleurs, dans ses brillants *Récits de voyage*, qui ne ressemblent à aucun autre livre du cru,

donné au Canada une éclatante revanche d'admiration et de tendresse.

Il faut parler encore de M. *L.-O. David*, journaliste élégant, critique aimable, d'une bienveillance par trop universelle, il est vrai; de M. *E. de Bellefeuille*, publiciste à la manière sobre et fraîche; du docteur *Hubert Larne*, le bon sens personnifié ; de M. *B. Routhier*, polémiste catholique, critique littéraire et critique d'art, controversiste, homme de savoir et de principes , écrivain redondant mais correct , l'auteur de *Causeries du dimanche*, qui ne rappellent en rien celles de Buies, d'*A travers l'Espagne*, d'*A travers l'Europe*, de *Conférences et discours* où l'esprit clérical ne se cache point ; enfin d'*Alphonse Lusignan*, le journaliste ardent et loyal, mort dans la force de l'âge et auquel ses confrères de tous les partis ont élevé un monument précieux dans le volume collectif intitulé : *A la mémoire d'Alphonse Lusignan* (1892).

Tels furent et tels sont, rapidement passés en revue, les hommes les plus marquants de la presse canadienne, d'une presse où l'on est très divisé, où conservateurs et libéraux font échange quotidien de horions plutôt que d'idées, mais où d'excellentes plumes se sont aguerries, mais où tous les dissentiments s'effacent dès que la question nationale est en jeu. On peut espérer que ceux d'entre les journalistes qui sont des écrivains délivreront les bureaux de rédaction des faiseurs et des gâte-métiers, en y assurant le respect de la langue. Le journal est le pain quotidien littéraire, au Canada ; son influence sur la littérature du pays a été et sera décisive, — et il dépend de lui, en bonne partie, de stimuler cette littérature ou de la perdre.

V.

Il est temps d'en venir aux œuvres d'imagination, à tous ces romanciers, conteurs, novellistes, qui foisonnent au Canada comme partout en ce siècle. Ils n'ont point connu, ou du moins ils paraissent avoir à peine soupçonné, les révolutions littéraires du romantisme, puis du réalisme. Leur prose a continué à couler, tranquillement, de la même source, au fond du même petit vallon ; le ruisseau n'a pas eu l'ambition de jouer au torrent qui se précipite des montagnes en flots tumultueux, ni au fleuve roulant péniblement à la mer ce que lui jettent au passage l'égoût et la voirie des villes.

Aussi honnête que dans la Suisse française, plus tourné sans doute vers la dramatisation de l'histoire, catholique et national au lieu de protestant seulement, moins accessible encore aux influences étrangères, tel est le roman au Canada. Tandis, en effet, que les modernes, en Suisse, regardent vers la France, s'ingénient à prendre aux écoles réaliste, naturaliste, psychologique, ce qu'elles leur offrent d'excellent ou d'utile et enrichissent ainsi le fonds idéaliste de leur tempérament, tandis que les Belges de l'heure présente courent volontiers aux exagérations de Paris, les Canadiens restent Canadiens ; seuls, quelques-uns de leurs poètes ont suivi, d'assez loin, l'évolution de la poésie contemporaine. Le nouveau, voilà l'ennemi ! Et ils diront presque tous, avec M. N. Legendre, à la fin d'une étude sur les décadents : « Nous connaissons l'ennemi ; tenons-nous sur nos gardes ; la meil-

leurc manière de le combattre, c'est de fuir devant lui ».

Romans, contes, nouvelles sont d'ailleurs de l'histoire « romancée », chez l'immense majorité des auteurs. Ceux-ci n'ont qu'un médiocre souci des complications d'intrigue, des analyses de sentiments, des descriptions minutieuses, de tout ce qui est affaire d'art ou de métier. L'invention ni l'expression littéraires n'excitent leur esprit. Ils arrangent des souvenirs et des légendes ; leurs livres ne sont guère que des relations coloriées de faits empruntés aux traditions et aux annales du pays. C'est extraordinairement simple, un peu traînant ; la matière est intéressante, par bonheur. Les tableaux de mœurs eux-mêmes sont superficiels en général, comme l'étude des caractères ; les beautés si originales de la nature canadienne se réduisent d'habitude à un vague décor, brossé par des mains hâtives et inexpérimentées. Et pourtant, la couleur locale semble très vive, chez la plupart des romanciers, précisément parce qu'ils se bornent à être les narrateurs consciencieux et naïfs de la vie nationale, et que cette vie nationale est très particulière. Mais qu'ils fassent un effort, qu'ils deviennent des artistes, ils tireront des chefs-d'œuvre de ce champ fertile entre tous qu'est le passé du Canada.

Quoi qu'il en soit, il n'est rien de plus sain, sinon de plus palpitant, qu'une nouvelle ou qu'un roman signé du nom d'un de Gaspé, d'un Gérin-Lajoie, d'un Marmette. On se sent en compagnie d'honnêtes gens qui exaltent l'héroïsme et prêchent la vertu. Ils ne sont pas très habiles, pas très brillants, mais

Le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur.

Les vétérans du roman sont E. L'Ecuyer et P. Lacombe, dont nous aurons dit assez en n'en disant rien ;

ils écrivaient vers 1840 ou 1850. Les *Fiancés de 1812*, de *Joseph Doutre*, qui se fit dans la suite une réputation d'agile et vigoureux journaliste, ont du moins le mérite de dater de 1844 et d'être, au Canada, le premier ouvrage d'imagination qu'on puisse citer avec éloges ; ils ont ouvert la voie, et fort honorablement, bien qu'ils ne soient rien de plus qu'un bon travail d'écolier. C'est déjà un roman d'une toute autre allure, que le *Charles Guérin* (1853) de *P.-J.-O. Chauveau*, un publiciste très distingué dont j'ai mis à contribution le volume sur l'instruction publique au Canada. La trame du récit est fort mince, mais le livre, qui entre assez avant dans la peinture des mœurs du pays, est tout ensemble d'un psychologue et d'un styliste. Ce début promettait ; si la langue en avait été plus châtiée, la composition plus serrée, l'intrigue plus neuve, *Charles Guérin* n'aurait guère été surpassé par les romanciers du Dominion.

J'aimerais à consacrer une page ou deux à *Emile Chevalier ;* ses récits d'aventures et de guerre ont charmé quelques générations de collégiens, *Les Pieds Noirs, La Huronne, Poignet d'Acier, L'Ile de sable,* toutes ces œuvres de forme alerte dont je cite les titres de mémoire et que j'ai lus passionnément, il y a vingt ans. M. Chevalier est Français ; il a repris le chemin de la France, après un séjour prolongé à Montréal ; il n'a fait que traverser dans la littérature et puiser dans l'histoire canadiennes.

On a beaucoup vanté *Une de perdue, deux de trouvées*, de *C.-B. de Boucherville ;* avec raison. La scène de ce roman mouvementé est placée dans la Louisiane et les Antilles, puis au Canada. Tout cela est jeté pêle-mêle, je le veux bien, au hasard de l'invention, dans un fouillis d'épisodes, au milieu d'une armée de personnages où l'on est souvent embarrassé de se reconnaître. De Boucherville est un conteur si plein

de son sujet, si familier avec les paysages et les mœurs qu'il décrit, si amoureux du passé qu'il fait revivre, si captivant dans son laisser-aller, si heureux dans son insouciance des recettes d'auteur et des préceptes de la rhétorique, que, s'il déroute parfois, il n'ennuie jamais. Quelques-uns des caractères du livre sont dessinés avec vigueur, ainsi celui de Pierre de Saint-Luc, le héros de *Une de perdue et deux de trouvées,* celui du docteur Rivard, le Tartufe de l'histoire. M. Lareau demeure dans la vérité, quand il dit : « Le roman de M. de Boucherville fera pendant longtemps encore les délices des lecteurs canadiens. C'est sans contredit le meilleur ouvrage dans le genre qui ait été écrit au Canada ». Nous sommes en présence non seulement d'un roman national, mais d'un roman littéraire — *rara avis,* dans la patrie de M. de Boucherville. L'ingéniosité de la fiction, encore que l'œuvre soit excessivement touffue et négligemment conduite, la variété des types et des aventures, la fermeté de la langue ne sont point d'un vulgaire amuseur.

Nul n'a su mieux que M. *J.-Ch. Taché* évoquer, dans des œuvres très étudiées et très pittoresques, bien qu'un peu froides, les souvenirs du Canada héroïque et légendaire. Il s'est rappelé, en composant ses *Forestiers et voyageurs,* les vers mélancoliques et doux d'Alfred de Vigny sur ces vieux récits qu'on écoute avec un pieux recueillement,

Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

Il n'est pas d'esquisse de mœurs canadiennes supérieure aux *Forestiers et voyageurs* de Taché, d'un fond si simple et d'une si intense poésie. J'accorde que la forme en est rugueuse, la couleur insuffisante,

mais que de détails intéressants, que de traits originaux, que de naturel dans ces « histoires », où se détachent en relief énergique les figures du « voyageur » et du « forestier » des plaines de l'Ouest, de ces hôtes et coureurs des bois, guerriers, chasseurs, bûcherons, colons même, travailleurs persévérants et gais conteurs par surcroît, qui font tous les métiers, qui sont admirables d'adresse, de courage, de loyauté ! Cooper ne donne pas autant que M. Taché la savoureuse illusion de la réalité vivante. Ici, les paysages s'animent, les hommes se dressent devant vous, l'auteur n'a pas eu besoin d'imaginer parce qu'il a vu.

Il y a du talent encore, dans les *Trois légendes de mon pays*. Mais on avouera que les *Trois légendes* sont d'assez pauvre étoffe ; et, quoique le volume soit petit, il gagnerait à être allégé. Que de pages, par exemple, et d'un médiocre intérêt, pour mettre aux prises les Micmacs et les Iroquois, dans *L'Ilôt au massacre !* Et, avec cela, l'émotion manque dans le récit, qui ressemble trop à un procès-verbal très exact, qui est d'un annaliste plutôt que du poète qu'il aurait fallu pour donner une âme à ces « trois légendes », symbolisant les trois phases de la colonisation au Canada, — l'Evangile ignoré, l'Evangile prêché, l'Evangile accepté.

Les *Légendes canadiennes* de M. l'abbé *Casgrain* sont plus attrayantes, plus touchantes, d'un tour beaucoup plus littéraire, avec des enjolivures, hélas ! et des intentions édifiantes qui me les gâtent. On trouve là néanmoins, dans un style qui pour n'être pas approprié au sujet, pour être trop pomponné et trop fleuri, est agréablement coloré et savamment lyrique, on trouve là une sève d'imagination et un sens du merveilleux qui ne sont point communs, surtout au Canada où la littérature se fait volontiers calme et terne.

Je ne sais, mais je ne vois pas bien en quoi *Ph.*

Aubert de Gaspé pourrait être le « Jean-Paul Richter du Canada ». M. Lareau a beau rapprocher ce Français de ce Germain ; je cherche en vain un point de comparaison entre le rêveur et l'humoriste du *Titan* ou des *Flegeljahre* et l'aimable chroniqueur des *Mémoires* ou le sympathique romancier des *Anciens Canadiens*. On découvrira, certes, chez M. de Gaspé, de l'observation pénétrante, une charmante bonhomie, un art très curieux même de dramatiser l'histoire sans la trahir, mais point de hautes envolées, point d'au-delà. Dans ses *Anciens Canadiens*, la résurrection des temps glorieux de la guerre d'indépendance a l'air d'être d'un témoin et d'un acteur, tant l'écrivain s'est identifié avec son sujet ; elle n'est point d'un Jean-Paul.

M. de Gaspé, qui est né d'ailleurs une vingtaine d'années après la conquête, est, lui aussi, un « ancien Canadien » ; il a dans les veines, tout chaud encore, le sang des combattants de la guerre sainte pour la liberté du pays. C'est, de plus, un Gaulois resté fidèle au génie de la race et à l'amour de la mère-patrie ; ce Gaulois transplanté sur terre d'Amérique a de la verve, de l'éloquence, de l'esprit, mais, comme il le dit lui-même, « il n'a nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*, encore moins de se poser en auteur classique ». Et puis, son livre, « qui est tout canadien par le style », le sera aussi par la manière ingénue, insistante et consciencieuse du narrateur.

Il en faut convenir, les *Anciens Canadiens*, attachante étude de mœurs, pieuse et solide reconstitution du passé, valent infiniment moins comme œuvre d'imagination. Les aventures de Jules d'Habertville, le type du Français chevaleresque, ne laissent pas d'intéresser cependant et M. de Gaspé n'est pas un conteur à la douzaine. Il vit de la vie de ses personnages, il rit,

il souffre, il aime, il lutte avec eux. Le malheur est que ses situations ne soient pas neuves, que ses caractères ne soient marqués d'aucun trait saillant. Ce qui fait l'indiscutable mérite des *Anciens Canadiens*, c'est l'exacte peinture de la vieille société française d'Amérique, la profusion des anecdotes, le récit des événements historiques, l'état des traditions nationales, le tout relevé d'une pointe de philosophie malicieuse ou emporté par l'élan d'un enthousiasme sincère. Si l'on est rebuté souvent par des longueurs, si, d'autre part, le style manque de pureté et d'éclat, si les pages de conversation, en particulier, sont décidément plates, gauches de tour, banales de fond, l'inspiration de l'auteur a cette simplicité et cette noblesse, sa langue, ce naturel et cette sobriété qui rendent indulgent à bien des défauts :

Ton livre est ferme et franc, brave homme ; il fait aimer.

Le *Jean Rivard* de M. *Gérin-Lajoie* est non plus de l'histoire, mais de la vie canadienne, la vie de tous les jours, celle du colon patient et robuste qui borne ses vœux à bâtir sa cabane, à labourer son champ. Que d'obstacles à vaincre, que d'épreuves à subir ! Combien la terre est revêche, le ciel indifférent ! Que d'efforts incessants, de courage obstiné, de cruelles fatigues pour se tailler un petit domaine dans les grands déserts de l'Ouest ! D'abord, la solitude, le labeur acharné, un gîte misérable où endormir sa lassitude et rêver ses modestes rêves. Que la chance ne soit pas trop mauvaise, l'espoir un jour gonfle le cœur, le travail sera récompensé. Et voici l'aisance qui sourit ! Le bonheur apparaît à son tour, un paisible et pur bonheur qui se retrempe dans l'exact accomplissement des rudes devoirs et qui ne voit rien

de meilleur que le pain quotidien à manger gaîment à la table de famille.

Oui, Jean Rivard a été payé de sa peine. Un village s'est formé auprès de son habitation. Bientôt, le village sera un bourg important. Le respect et l'affection de tous disent à Rivard que son intelligence, sa droiture, son énergie, n'ont pas été dépensées en vain. Les honneurs arrivent ; il est élu au Parlement. Mais l'atmosphère des villes, les querelles des partis, les intrigues de la politique ne sont point faites pour le « défricheur canadien », qui ne sollicitera pas le renouvellement de son mandat ; il n'est, il ne veut être que le plus humble et le plus heureux des paysans.

Tel est, en résumé, ce roman doux et sage, une idylle par la trame, un roman par le talent de l'observateur et du moraliste. D'un sujet très simple, M. Gérin-Lajoie a tiré un livre écrit sans prétention et d'une couleur locale excellente. Les lecteurs difficiles jugeront fade peut-être et bien primitive, cette paisible histoire ; elle a, en dépit d'un certain air d'idéalisme conventionnel, une saveur agreste, un charme d'honnêteté qui plairont toujours.

M. Gérin-Lajoie n'a rien publié qui égale son *Jean Rivard*. Je ne crois pas que, dans le bagage littéraire assez considérable de M. *Napoléon Bourassa*, il y ait rien de comparable à son *Jacques et Marie*. On a voulu comparer ce joli roman au poème d'*Evangeline*. A tort, selon moi, car M. Bourassa n'a point un tempérament tourné à l'élégie ; son livre est tout autre chose que de la description lyrique encadrant un sujet d'élégie. L'auteur, sans doute, nous transporte en Acadie, comme Longfellow, et célèbre la beauté d'un sentiment fidèle ; l'analogie qu'on a cherché à établir entre le poète américain et le romancier canadien s'arrête là.

Les invraisemblances ne sont point rares dans *Jac-*

ques et Marie; M. Bourassa n'a pas renouvelé un thème vieux comme le monde, mais il l'a vivement abordé et singulièrement rafraîchi. Jacques Hébert, la délicieuse petite Acadienne qui est sa fiancée, le lieutenant anglais Gordon, rival de Jacques, ne sont pas de simples copies; ils ont, tout comme les épisodes imaginés par l'auteur, un réel cachet d'originalité. M. Bourassa peut, au surplus, être un franc conteur; avant tout, il est un peintre. Il excelle à saisir le pittoresque de la nature ou de la vie; il s'attarde aux détails de mœurs, aux coins de paysages qui frappent son œil, aux incidents et aux événements historiques qui émeuvent son cœur d'artiste. Qu'il décrive la bataille de Sainte-Foye, ou l'existence patriarcale des Acadiens, ou les sites de la patrie canadienne, il fait du dessin à la plume, et avec quelle dextérité! Cela coule de source; le don y est. J'ajoute que le moraliste est ingénieux, que le narrateur s'abandonne avec une nonchalance qui n'est pas sans grâce, que l'humoriste a cette malice bon enfant qui amuse sans blesser, que le styliste a de la facilité et de l'élégance et qu'il atteint à l'éloquence parfois tant il laisse passer de son âme dans son œuvre. Si la science du dialogue et celle de la composition allaient de pair avec le reste, *Jacques et Marie* aurait fourni sans contredit, comme l'affirme M. H. Fabre, « plus d'imagination, de style, de verve et d'esprit qu'on n'en trouve dans aucun autre ouvrage canadien. »

M. Bourassa conte et peint; — non seulement on lui doit de fines *Causeries artistiques,* mais des toiles d'une sérieuse valeur, ainsi l'*Apothéose de Christophe Colomb,* les fresques de l'asile Nazareth, etc. M. *Faucher de Saint-Maurice* a fait de tout un peu; nous avons de lui une trentaine de volumes et brochures, des « contes et récits » *(A la Brunante, A la veillée),* des « souvenirs de voyage » *(De Québec à Mexico, Loin*

du Pays, etc.), des « promenades dans le golfe de Saint-Laurent », des monographies historiques, des biographies nationales, des « questions du jour » *(Resterons-nous Français ? Les Canadiens-Français aux Etats-Unis)*, des recueils de documents officiels, et, Dieu me pardonne, jusqu'à... un *Cours de tactique*.

Le novelliste et le conteur de légendes, avec sa manière brève et forte, où l'on regrette toutefois l'absence de naturel et de simplicité, m'attire moins que le voyageur ; celui-ci regarde en courant, pour son divertissement et le nôtre, plutôt que pour notre instruction ; il effleure toutes choses mais sans s'ingénier à n'en prendre que la fleur ; il rapporte un peu ses souvenirs au hasard, et pourtant on ne lui marchande presque jamais une attention très amusée. Il n'est point, au demeurant, de ceux qui écrivent un français de pacotille ; il a le style abondant et correct, la phrase harmonieuse et pleine.

J'aimerais à vous conduire, en sa société, du Canada à Paris *(Loin du Pays)*, de Paris à Marseille, de Marseille à Tunis, dans bien d'autres villes encore ; c'est le compagnon de route idéal, et vous ne le trouverez à court ni d'une anecdote, ni d'une réflexion, ni d'une boutade. Il n'ennuie point, déjà parce qu'il ne s'ennuie pas. Et il est drôle à ses heures. Suivez-le à la Comédie française, si le cœur vous en dit ; vous ne lirez pas sans sourire ces lignes complaisantes, mais point banales, sur l'accent canadien : « Aux « Français » nous sommes allés voir jouer *Le Parisien*, comédie spirituelle de Gondinet. La prononciation des acteurs de ce théâtre passe pour être la meilleure de France et de Navarre. Eh bien ! ils ouvrent les *a* comme nous, et nous nous rapprochons beaucoup plus d'eux que les trois quarts de la France. Ils chantent la langue plus que nous ; voilà tout. » Voilà tout ! Cette illusion d'acoustique et d'amour-propre national

ne nous empêchera pas de louer en M. Faucher de Saint-Maurice le plus gracieux des guides et un gentil causeur. Et puis, toujours, malgré tout, en tous lieux, la chère pensée du Canada lointain veille dans son âme, tressaille dans ses livres. Qu'a-t-il donc d'attraits si puissants et si doux, ce pays de là-bas, pour qu'on l'aime tant?

Je ne puis que mentionner *Hélika*, « mémoire d'un maître d'école », une nouvelle de M. Ch. de Guise; des romans de Mme Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *A l'œuvre et à l'épreuve*, qui sont de l'histoire traduite avec art par une imagination exaltée et un cœur d'une piété fervente; *Le Revenant*, de M. Tremblay, les *Contes de Noël*, de Josette, le *Fratricide* de J.-F. Morissette, les intéressants croquis et récits de M. H. Beaugrand, parmi lesquels je citerai un livre d'observation sobre et fraîche, *Six mois dans les Montagnes rocheuses*, la série des romans historiques de M. Edmond Rousseau, les vaudevilles de M. Marchand; et j'aurais à citer cinquante autres volumes que le cadre de cet ouvrage ne me permet pas même de signaler.

M. *N. Legendre*, journaliste, poète, auteur d' « enfantines » très goûtées, est en outre romancier et novelliste. Je ne connais, de son roman *Sabre et scalpel*, que le titre; j'ai sous les yeux des *Mélanges*, « prose et vers », où je suis mis en goût par un récit *(Jean-Louis)*, qui dénote un talent vigoureux et prime-sautier.

Considérons, pour finir, l'œuvre d'un des écrivains les plus populaires du Canada; j'ai nommé M. *Joseph Marmette*, qui débuta, il y a quelque vingt-cinq ans, dans la *Revue canadienne*, et qui a fourni une assez belle carrière. Son premier roman historique, *François de Blainville*, nous montre déjà l'évidente supériorité de M. Marmette sur tous ses confrères dans la

science du dialogue. Les personnages n'alignent pas des phrases plus ou moins sentimentales, plus ou moins prudhommesques; ils parlent à peu près comme ils doivent parler. Les aventures elles-mêmes de François Lemoyne de Blainville rappellent un peu le roman-feuilleton; les incidents se croisent avec une rapidité, l'action se déroule avec une progression d'intérêt dramatique vraiment remarquables chez un auteur canadien. Cet homme a su son métier sans avoir besoin de l'apprendre; il est aussi du nombre des heureux qui possèdent la perle rare, — le don. Sa langue, hésitante à l'origine, ampoulée et surchargée, s'est affermie et allégée par la suite. A cet égard, le progrès est sensible de *François de Blainville* à l'*Intendant Bigot*, au *Chevalier de Mornac*, à la *Fiancée du rebelle*, qui révèlent, à côté du talent de mise en scène et de description, de véritables qualités de style.

J'ai parcouru, de M. Marmette, avec infiniment d'intérêt, ses gentils *Récits et souvenirs*, entre autres les pages alertes et piquantes sur Marmier et Claretie. Mais on y retrouve bien la marque canadienne, une ingénuité de provincial débarqué du matin; notez, je vous prie, que je ne le regrette point et que j'éviterais M. Marmette déguisé en boulevardier.

VI

L'histoire, le roman historique, le roman de mœurs même, tels sont les genres littéraires qu'on cultive de préférence et avec le plus de succès au Canada. La poésie, en revanche, y a longtemps végété; il a fallu Crémazie et Fréchette pour la faire lire et la faire aimer.

Dans un pays jeune, où les loisirs et la fortune sont l'apanage de quelques privilégiés, la muse se tait ou chantonne dans son coin. « Nous ne sommes que des amateurs, » disait à M. du Bled un écrivain canadien. Le mot, pour être dur, est vrai, du moins pour les poètes; seuls, les deux noms que je viens de citer, et j'y ajouterai ceux de Lemay et Chapman, méritent d'être tirés de la foule des versificateurs d'occasion.

Presque toute la poésie du cru, avant Crémazie et Fréchette, tient dans de naïfs et touchants refrains populaires, pauvrement rimés, ou d'une prosodie approximative, comme *La Claire Fontaine,* — encore ces couplets sont-ils d'origine française, — l'*Adieu du voyageur canadien,* dont les strophes attendrissantes et mélancoliques ont retenti à travers toute l'Amérique septentrionale :

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
Je trouvai l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai...

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur pour rire,
Moi je l'ai à pleurer.
Il y a, etc.

Les poètes du Canada ont, en général, « le cœur à pleurer », non point comme les romantiques poitrinaires de la Restauration, mais comme des exilés et des vaincus. La gloire des aïeux est morte, la patrie perdue, et ils sont si loin, les rivages de France ! Car, plus encore que dans les œuvres de prose, monte de la poésie canadienne un long cri de regret et d'amour

vers celle qui a inspiré ces vers vibrants à Louis Fréchette :

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse,
Quand il est quelque part un peuple à secourir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe.

Vous ne demanderez pas à cette poésie de la philosophie quintessenciée, ni des raffinements d'art. Elle est simple et sincère. Chez les mieux doués seulement, vous percevre l'influence des discussions littéraires qui ont passionné notre siècle, de Victor Hugo à Verlaine. Les autres ne se soucient point d'écoles ; ce sont des « amateurs » qui riment à la bonne franquette et au petit bonheur. Et la note religieuse, la note catholique, domine, avec la note patriotique. Il a fallu, j'en suis sûr, du courage à Fréchette pour publier des strophes de cet accent et de cet esprit :

Je t'admire, ô mon siècle, oui, je t'admire et t'aime,
Toi, qui sans sourciller sous l'obscur anathème
    Des spectres que tu vas bravant,
Le chef illuminé comme autrefois Moïse,
Marches au but, avec un seul mot pour devise,
    Le mot des braves : — En avant !...

Mais trève aux généralités ! Voici le doyen des musophiles du Dominion, *Joseph Quesnel*, un coureur des bois et un coureur des mers, qui n'avait pas le « cœur à pleurer », celui-là, un vrai Gaulois, moitié aventurier, moitié artiste, qui roulait le monde, son violon à la main, Boileau et Molière dans sa poche. Il a composé des chansonnettes, des comédies, — et de la musique sacrée; il mourut à Montréal en 1809. J.-D. Marmet, Michel Bibaud, l'historien Garneau,

puis H. Routhier, Gérin-Lajoie, Chauveau, ont courtisé la muse en patriotes plutôt qu'en poètes, ou en rimeurs de circonstance. Passons ! *Joseph Lenoir*, un Lamartine montréalais, fut assez téméraire pour versifier *Graziella;* mais il a racheté cette erreur de disciple trop enthousiaste ou fort prétentieux, dans quelques poèmes éloquents, ainsi dans *Le Huron mourant* que M. Lareau, juge lyrique en l'occurrence, ne craint pas d'appeler « un chef-d'œuvre de hardiesse et de génie. »

M. Lareau traite de « La Fontaine du Canada » M. *Paul Stevens*, un Belge fixé à Montréal ; il est prudent de beaucoup en rabattre, quoique les *Fables* de cet auteur renferment des apologues joliment tournés, trop secs d'ailleurs et qu'on souhaiterait plus piquants.

L.-J.-C. Fiset, un fin sertisseur de rimes canadiennes ; E. Labelle, un amateur de talent souple et gai ; A. Cassegrin, E. Prudhomme, B. Sulte, qui ne se souvient plus de ses vers de jeunesse, bien gracieux pourtant, avec le rayon d'humour qui les éclaire, les *Epines et fleurs*, de M. Marsile, les *Québecquoises* et les *Feuilles d'érable* de M. Chapman, surtout ses *Feuilles d'érable*, qui sont d'un bon élève des romantiques, d'un poète à l'inspiration abondante mais au style peu châtié, — ces noms et ces titres veulent être signalés d'un mot seulement. Cette poésie retarde sur celle de la France ; elle imite, sans même mêler une petite note originale à ses imitations ; elle n'a que la valeur d'un modeste produit local, et ce serait vraiment peine perdue que d'insister. Je fais tort peut-être à l'un ou à l'autre des écrivains que je citais tout à l'heure. Mais quand bien même ils auraient commis, les uns et les autres, qui une ode vigoureuse, qui une élégie délicate, qui un honnête morceau épique, ils ne s'imposent pas à l'attention. « Mon Dieu ! ce sont de bons vers ! » disait Jules Lemaître, à propos de je ne sais

plus quel poète; et il allait tranquillement à un autre sujet. Qui n'a pas aligné de « bons vers » parmi nos contemporains? L'essentiel est d'abord de n'en faire que de ceux-là, ensuite d'en faire parfois de meilleurs.

J'ai hâte d'atténuer l'apparente sévérité de mes appréciations en ajoutant que la muse canadienne a chanté pour de véritables poètes. Ainsi *Octave Crémazie*[1], né à Québec en 1827, et mort au Hâvre en 1879, à l'âge de quarante-huit ans, après une lamentable existence de rêveur et de bohême rangé. Celui-ci n'est pas un versificateur plus ou moins expert dans l'art de bâtir un alexandrin; c'est une âme profonde avec un coin de génie. Le souffle des grandes harmonies et des hautes émotions a passé sur lui. Hélas! l'influence du milieu, l'isolement littéraire, les infortunes de sa vie, ne lui ont pas permis d'atteindre à l'œuvre définitive, au chef-d'œuvre. « Le défaut de Crémazie était la négligence, » a dit son émule, M. Fréchette. On peut trouver des excuses à cette négligence, celles que j'ai indiquées déjà, d'autres encore. Il ne fut ni compris, ni soutenu; la sympathie et l'intérêt de ses compatriotes ne lui vinrent que trop tard. A ses amis qui le suppliaient de publier les livres qu'il « devait à son pays », il répondait de Paris : « Mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux et il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre d'exil. » Et puis, il n'avait réussi ni à rompre avec la prosodie classique, ni à s'assimiler complètement les heureuses innovations du romantisme; il était pris dans un entre-deux regrettable pour l'épanouissement de son talent et la durée de ses vers, car, en littérature, rien ne s'impose, rien ne demeure de ce qui n'approche pas la perfection et de ce qui n'est pas revêtu d'une forme brillante et personnelle, ou

[1] *Œuvres complètes de Octave Crémazie,* Montréal, in-8, 1890.

personnelle à tout le moins. Crémazie, ballotté entre l'art ancien et le nouveau, n'a pas su choisir ou s'émanciper.

Il y avait en lui de belles parties d'un poète de premier ordre, une imagination féconde, une élévation de pensée, une sincérité de sentiment, une sérénité d'esprit, une noblesse de cœur qui marquent d'une riche empreinte chacune de ses pages. Ses chants religieux, ses odes patriotiques, ses légendes canadiennes — rappelez-vous la délicieuse *Fiancée du marin!* — sont dans la mémoire de tous, là-bas. Mais Crémazie n'est plus là pour accueillir d'un sourire les témoignages d'une admiration tardive! Il ne serait pas sorti du rang, néanmoins, s'il n'avait laissé son poème, inachevé, de *La promenade des trois morts*, l'une des plus saisissantes et des plus originales évocations lyriques des mystères de l'au-delà.

Il s'est penché

Sur les hôtes plaintifs de la cité dolente
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,

et il a créé du fantastique chrétien, et il a été le commencement d'un Milton catholique et français.

Combien la *Comédie de la mort* de Gautier semble artificielle et glacée, combien telles strophes mêmes de la *Légende des siècles* ont l'air d'un simple exercice de prodigieux virtuose auprès de l'étrange et puissante ébauche de Crémazie! Pourquoi le vers n'en est-il pas plus libre et plus ferme? Pourquoi ces gaucheries, ces faiblesses, cette pauvreté des moyens d'expression?

Octave Crémazie est mort en France, dans la mère-patrie qu'ont célébrée ses stances débordantes de tendresse. Ecoutez-le!

Un navire français, *La Capricieuse*, est arrivé en 1855, dans le port de Québec. Tout le Canada est dans l'allégresse. Et Crémazie jette aux frères d'Europe ce fier souhait de bienvenue, dans lequel il fait allusion au vers du *Chant du vieux soldat canadien :*

Ils reviendront et je n'y serai pas.

« Ils » sont revenus ! Le « vieux soldat canadien » l'avait annoncé et son âme s'échappe de la tombe pour fraterniser avec les Français :

Voyez, sur les remparts, cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise ;
C'est le vieux Canadien à son poste rendu.
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Tous les vieux Canadiens, moissonnés par la guerre,
Abandonnent aussi leur couche funéraire
Pour voir réaliser leurs rêves les plus beaux.
Et puis, on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive,
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

C'est un talent d'un tout autre genre que celui de M. *L. Pamphile Lemay*, le plus persévérant des poètes canadiens. M. Lemay a plus de grâce que de force, de facilité que d'haleine, de bonhomie que d'élan. Son style coulant, propret, convient à son inspiration délicate mais un peu molle. « Ce n'est pas le rugissement du lion, dit M. Fréchette dans son langage imagé, c'est le roucoulement de la colombe ». Voilà, en termes grandiloquents, la différence nettement établie entre Crémazie et le traducteur d'*Evangeline*.

M. Lemay nous a donné, en alexandrins français,

qui rendent très suffisamment le ton et la couleur de l'original, le suave et pur chef-d'œuvre de Longfellow. Sa phrase flexible et mélodieuse serre le texte anglais d'aussi près qu'il est possible ; elle traduit toujours avec fidélité, sinon avec un bonheur constant, elle ne trahit jamais. Je cite, au hasard :

Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux,
Aussitôt les rayons de la lune sereine
Flottèrent en faisceaux sur les tapis de laine,
Et son cœur, vaguement agité par l'espoir,
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir
Obéit doucement comme l'onde et la nue.
Elle buvait alors une ivresse inconnue...
La lune s'échappait, souriante et volage,
Des plis mystérieux d'un vagabond nuage.
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel...

Evangeline est la perle des *Petits poèmes* que M. Lemay réunit en 1883, dans un volume où je trouve des contes comme *La chaîne d'or*, *Le bien pour le mal*, œuvres estimables mais sans relief. Le traducteur de Longfellow a aussi publié des *Fables*, d'une forme un peu lourde mais d'une spirituelle invention la plupart, et trois cents pages de poésie sous ce titre excentrique : *Tonkourou*. Ce dernier livre est une sorte de roman canadien versifié ; je l'ai parcouru et je l'ai fermé en me disant : Pourquoi ne l'avoir pas écrit en prose ? M. Lemay n'a pas assez de souffle, ni assez de virtuosité, pour conduire son lecteur, sans le fatiguer, à travers une histoire délayée en six ou sept mille vers. Sauf les descriptions, qui sont fraîches et larges, je ne vois rien à louer dans *Tonkourou*.

Je conseillais à M. Lemay de revenir à la prose. Ce ne sont point ses *Comédies* qui m'ont dicté cet avis. On ne peut, en effet, rien imaginer de plus naïvement anodin que l'acte unique de *Sous bois*, ou les deux

actes de *La Livrée*, ou même les trois actes de *Rouge et bleu*, la moins insignifiante de ces pièces. Pas de psychologie, presque pas d'action, et un esprit qui s'oublie volontiers dans le calembour. M. Lemay est un gracieux poète de bluettes ; il n'est guère que cela. Dès qu'il aborde le poème épique, le grand lyrisme, ou même la comédie, il s'égare et s'épuise, dans *Tonkourou*, comme dans *Sous bois*. Ses titres littéraires, qu'il ne faut point rabaisser, sont et resteront : plusieurs de ses fables, quelques-uns de ses contes, sa charmante traduction d'*Evangeline*.

M. *Louis-Honoré Fréchette* nous attend, le seul poète canadien connu en France et d'ailleurs le poète le plus remarquable du Canada. Il suffira, je pense, de signaler son volume de début *(Mes loisirs)*, qui annonçait en M. Fréchette un lyrique de cœur ardent et de main experte ; la vocation était incontestable. Bien plus que Crémazie, ou que Lemay, il avait le sens et le goût de la forme ; et il chantait comme eux, sans dessein et sans effort, au seul appel de la voix divine.

La politique s'empara de lui. Il combattit vaillamment, mais sans succès, contre les abus du pouvoir, et, de guerre lasse, se retira un temps sur terre américaine, à l'*Exil Hermitage* de Chicago, d'où il lança ses « châtiments », sa *Voix d'un exilé*. Que de colères exhalées et provoquées, quelle satire farouche et vengeresse !

J'ai cravaché ces gueux de notre honte épris ;
Et, bousculant du pied cette meute hurlante,
J'ai, farouche vengeur, à leur face insolente,
Craché les flots de mon mépris !

Mais, malgré tout, quels cris de douleur et d'amour vers la patrie !

M. Fréchette avait composé, durant son séjour à

Chicago, un long poème, *Les fiancées de l'Outaouais*, le livret d'un grand opéra, une comédie ; tous ses manuscrits furent détruits lors du terrible incendie qui dévora la « reine des lacs ». Il a donné du reste plusieurs volumes de prose, des brochures de polémiste, des contes et des croquis canadiens, des traductions de romans anglais. Mais revenons au poète !

Si M. Fréchette n'a pas toujours la profondeur d'accent et la sereine objectivité de Crémazie, il est infiniment plus égal et plus littéraire que celui-ci. Il a, d'autre part, la veine poétique plus abondante et plus variée, il a plus de verve et d'entrain, et il a autant d'envergure. Cette âme généreuse et passionnée est servie par un esprit plein de décision et de noblesse. M. Lareau voyait juste, quand il écrivait en 1876 : « Avec les années, et par l'étude et la méditation, il surpassera tous ses rivaux ». M. Lareau a été prophète dans son pays ; la prédiction s'est réalisée.

L'Académie française couronna, en 1880, les *Fleurs boréales* de M. Fréchette. Et, depuis lors, le poète a fait paraître, outre deux drames que je n'ai pas lus, deux recueils, très dissemblables d'inspiration et d'allure, *La Légende d'un peuple* et *Feuilles volantes*.

C'est de *La Légende d'un peuple* surtout qu'on peut dire avec M. Jules Claretie : « Ce noble volume n'est pas un banal recueil de vers ; ce livre est de ceux qui ajoutent une ligne, un chapitre, à une histoire littéraire ». Nous retrouvons dans *Fleurs boréales*, dans *Feuilles volantes*, le lyrique de *Mes loisirs* ; le talent s'est assoupli cependant, s'est élargi, a mûri, sans rien perdre de ce qu'il avait de communicatif dans l'émotion, d'aisé et de chaleureux dans l'éloquence. Et savez-vous quelque chose de plus gracieux, de plus frais, par exemple, que des pages comme celles-ci (*Le bonhomme Hiver*) qui chantent allègrement dans l'œuvre virile de M. Fréchette ?

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle ;
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants...

Son amour de la langue et son culte de la patrie françaises ne se sont pas affirmés avec plus d'énergie et d'élévation que dans *La Légende d'un peuple*. Ce livre est toute une épopée, l'histoire et la légende du pays racontées en vers robustes et sonores, tout le passé canadien, la découverte, la colonisation, les missions et les martyres, les luttes contre les sauvages, puis contre les Anglais, les plaines d'Abraham, la conquête, les protestations de la conscience nationale, Papineau, le gibet de Riel :

O notre histoire, écrin de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.
O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang !

Les cœurs au Canada sont demeurés français et personne, plus que M. Fréchette, n'a gardé, vivante en lui, l'image de la première patrie. L'« épilogue » de la *Légende d'un peuple* est un hymne à la France, qui a failli, qui a saigné, qui ne peut, qui ne doit pas mourir :

La France est toujours là ! Même aux jours des naufrages,
Comme un phare sublime aux rayons éclatants,
Elle se dresse au bord des abîmes du temps,
De son flambeau superbe illuminant les âges

La France est toujours là ! Semeur des jours nouveaux,
Elle va prodiguant la divine semence,
Laissant par derrière elle une traînée immense
D'exemples immortels et d'immortels travaux...

. . . .

Et puis, si les hiboux disaient : — La France est morte !
On entendrait là-bas, de leur voix mâle et forte,
Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,
Crier au monde entier :
— La France vit toujours !

Ces vers colorés et vibrants sont dans la bonne et l'habituelle manière de M. Fréchette. Une flamme d'ardente conviction et d'invincible espérance les anime. Que d'autres riment les petites affaires de leur « moi », ou qu'ils entraînent leur muse dans les brumes de la métaphysique ! Il célèbre, lui, les nobles et saintes réalités de la patrie et du progrès ; il exalte les solidarités et il salue l'avenir de sa race. C'est un croyant et un inspiré, qui déploie au vent de la grande poésie le drapeau de son idéal et de sa foi.

On pourrait signaler, dans son style, quelques négligences. Il vaut mieux admirer tout uniment cet écrivain, au souffle si chaud, à la forme si ample. Seul de tous ses confrères canadiens, Fréchette a compris que le poète ne l'est qu'à demi, s'il n'a pas tout ensemble le don et l'art : or, ce poète est un artiste, et cet artiste est un homme, dans la plus haute acception du mot, l'un des plus sympathiques, des plus désintéressés, des plus loyaux ; et, quant à ses livres, ils sont bien de ceux qui, comme le disait M. Jules Claretie dans la préface de *La Légende d'un peuple*, « ajoutent une ligne, un chapitre à une histoire littéraire ».

LIVRE QUATRIÈME

La Hollande, la Suède et le Danemark [1].

CHAPITRE PREMIER

LA HOLLANDE JUSQU'A BAYLE

I. La Hollande du XVIe siècle ; le synode de Dordrecht. — II. Descartes en Hollande ; prédicateurs wallons.

I

En janvier 1579, les provinces septentrionales des Pays-Bas, affranchies du joug espagnol, se constituèrent en république par l'union d'Utrecht. L'indépendance politique et religieuse avait été pour elles le prix de longs et d'héroïques efforts.

[1] *Histoire de la littérature française à l'étranger*, de Sayous ; *Histoire des réfugiés protestants de France*, par Ch. Weiss, 2 vol. in-12, Paris, 1853 ; *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, pass. ; *France protestante ; Histoire de la Réforme et de l'Eglise réformée des Pays-Bas*, par M. Reitsma, (le 1er volume a seul paru) ; *Bulletin des Eglises wallonnes*, pass. ; *Histoire de la prédication*, par A. Vinet, 1 vol. in-8, 1860 ; *Histoire de l'établissement des protestants français en Suède*, par F. Puaux, 1 vol. in-8, 1892.

La Hollande sera, au début du XVIIe siècle, l'une des forteresses et l'un des plus sûrs asiles de la Réforme. La prospérité de son commerce maritime, le prestige de ses flottes, les succès de ses armes, l'énergique vitalité de son peuple firent de cette nation, née d'hier à la liberté, l'un des premiers Etats du monde, sinon par l'étendue du territoire, la fertilité du sol, le chiffre de la population, du moins par la richesse matérielle, l'esprit guerrier et les ressources morales. Ces Flamands, qui chantaient sur leurs vaisseaux les poésies chrétiennes de Grotius, qui veillaient sur leur autonomie avec un soin jaloux, qui prisaient par dessus tout la dignité de la vie et la fidélité au devoir, ne laissaient pas d'être d'humeur un peu rude et d'intelligence assez étroite. La Réforme française ne s'installa au milieu d'eux que par nécessité, à l'heure où, brutalement expulsée d'un pays qui perdit peut-être le meilleur de son sang en la perdant, elle n'eut pas le choix de son établissement, dut se réfugier et se disséminer dans toutes les terres protestantes d'Europe et d'Amérique.

C'est par un acte de violente intolérance que le XVIIe siècle s'ouvre en Hollande. Il ne suffit pas aux adversaires de Rome d'avoir lutté et d'avoir presque vaincu. Ils ont souffert de l'autorité tyrannique, ils ont gémi sous la haineuse persécution, et voilà que, étrange et fréquente contradiction dans l'histoire religieuse, ils nient violemment à leur tour les droits de la conscience individuelle et de la libre croyance chez leurs frères dissidents,

Car l'hérétique excommunie aussi.

Calvin avait introduit la prédestination dans la dogmatique de son Eglise. Des théologiens, les infralap-

saires, s'élevèrent contre cette doctrine, du vivant déjà du pape de Genève. Le Hollandais Arminius la combattit passionnément, professant que le salut éternel était offert et promis à tous les hommes de foi. Ses partisans adressèrent en 1610 aux Etats de Hollande une « remontrance », où ils déclaraient notamment que la grâce, pour être indispensable, « n'était point irrésistible. » Un synode général, auquel participèrent des délégués étrangers, fut convoqué à Dordrecht pour décider entre les « remontrants » et le calvinisme officiel; il siégea du 13 novembre 1618 au 9 mai 1619 et aboutit naturellement à la condamnation des arminiens qui, poursuivis et décimés, — Bartewelt est mis à mort, Grotius emprisonné — ne pourront reprendre leur place dans la patrie qu'après un assez long exil, durant lequel ils répandirent leurs idées dans les communautés et les académies réformées de langue française.

Il a fallu près d'un quart de siècle pour que les pouvoirs ecclésiastiques et civils, reconnaissant leurs fautes, rompissent avec les inspirateurs du synode de Dordrecht. Un régime de tolérance au moins relative fut institué par le gouvernement. Et, dès cette époque de paix bienfaisante, les Pays-Bas hollandais purent devenir, comme l'a dit Sayous, « le refuge universel des esprits indépendants de toute nation, particulièrement de la France. » Refuge encore précaire : Descartes et Bayle faillirent l'apprendre à leurs dépens.

II

Retiré au fond de la Hollande, à Franeker, de 1629 à 1636, René Descartes se repose de ses aventures et

de ses voyages en tous pays. Il y vivra dans l'isolement, ne correspondant qu'avec quelques amis, et il y bâtira son *Discours sur la Méthode,* ce premier chef-d'œuvre français de haute philosophie. Ses études et ses lectures lui avaient laissé l'impression que bien que la science des idées eût été cultivée par les meilleurs esprits de tous les temps, « néanmoins il ne s'y trouvait encore aucune chose dont on ne disputât. » La Hollande était bien alors le lieu de recueillement et de liberté suffisante qui convenait à un penseur, pour édifier ce hardi et vigoureux système intellectualiste où la raison passe au rang de suprême arbitre de la connaissance.

Le *Discours de la Méthode* parut à Leyde en 1637 et tous les ouvrages subséquents de Descartes tendirent à un but unique : la défense et la propagation de sa doctrine. De Hollande, le cartésianisme rayonnera sur toute l'Europe et la conquerra. Non sans lutte, cependant.

Gilbert Vœtius, recteur de l'Université d'Utrecht, ne se borne pas, comme Gassendi ou comme Hobbes, à discuter la « méthode » ; il s'en prend à l'homme, s'efforce d'obtenir contre Descartes un arrêté d'expulsion. La lettre si probante, si spirituelle et si hautaine, *ad celeberrimum Vœtium,* retorqua les petits arguments et les vilaines chicanes du professeur hollandais, mit les savants et les rieurs du côté du philosophe français : « Si, par le mot d'érudition, vous entendez tout ce que l'on peut apprendre dans les livres, le mauvais comme le bon, je conviendrai facilement que vous êtes un grand érudit... Mais moi je ne donne le nom de savant qu'à l'homme qui, par de longues études, par des efforts continuels, a su perfectionner son esprit et son cœur... Quant à ceux qui vont puiser la science dans les recueils de lieux communs, dans les index et les lexiques, ils peuvent en peu de

temps remplir leur mémoire de beaucoup de choses, mais ils n'en deviennent ni plus éclairés, ni meilleurs. Au contraire même... » Vœtius, bientôt abandonné par les autorités qui avaient fait mine au début de le soutenir, en fut pour ses colères de sectaire et ses déconvenues de pédant. Descartes était d'ailleurs un habile p[illegible] et un homme avisé; il se garda bien de tomb[illegible] pièges que lui tendaient de toutes parts pr[illegible] et catholiques, se refusant à prendre parti entre Rome et Genève, se confinant dans les régions sereines de la métaphysique, indifférent aux vaines querelles et soucieux avant tout de sa tranquillité. Bayle, poussé plus à fond par les théologiens, usera de moins de prudence.

On finit par laisser Descartes en paix, et, quoique Thomas ait prétendu que le grand philosophe se rendit, en 1649, à l'appel de la reine Christine de Suède pour échapper aux persécutions, il paraît certain que Descartes accéda tout simplement, en l'occurence, au désir qu'on avait manifesté de « le voir et de s'entretenir avec lui. » Il avait vécu en Hollande, malgré les excès de zèle et les rancunes de quelques-uns, dans une atmosphère supportable de demi-tolérance et de respectueuse admiration.

Berceau de la pensée moderne, retraite de la liberté de conscience, séjour de Descartes, patrie de Spinosa, qui naît à Amsterdam et meurt à La Haye, tombeau de Saumaise, les Provinces-Unies virent arriver, au commencement du règne de Louis XIV, un autre Français, *Saint-Evremont*, qui les jugea le pays non le plus attrayant, mais le plus habitable du continent. Loin de la « contrainte des cours », il y trouva sans déplaisir sa langue que parlaient tous les Hollandais de quelque éducation, et la vie d'une république « où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a du moins rien à craindre. »

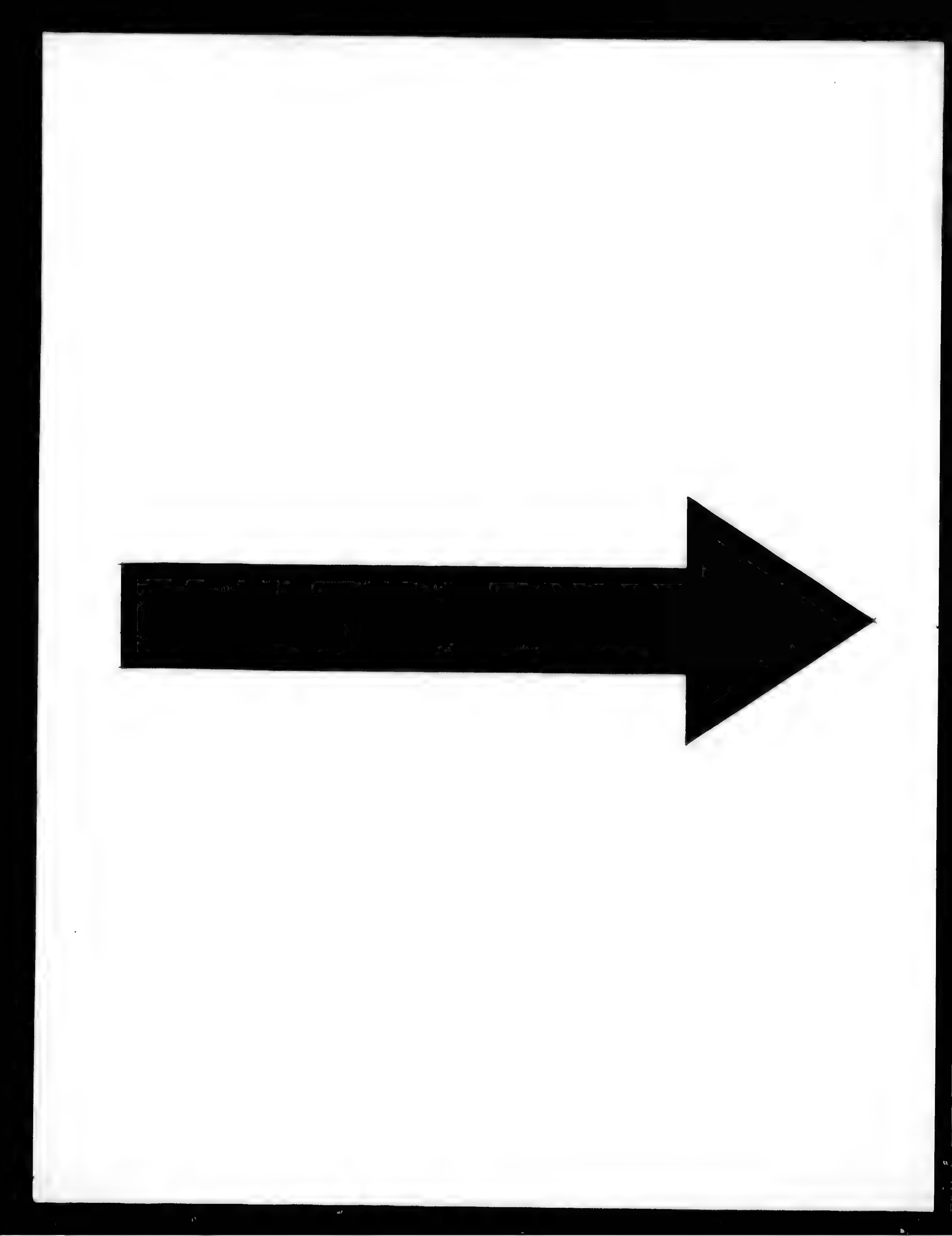
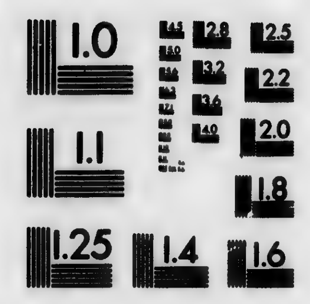


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

Et c'est là ce qui va engager les protestants de France, dès les premiers édits de Louis XIV contre ses sujets de confession réformée, à quitter la patrie pour cette hospitalière patrie d'adoption, puis, dès 1685, à fuir « la Babylone enivrée du sang des fidèles » pour se fixer dans le pays « facile » à toutes les infortunes. Pierre Bayle et Jurieu seront à Rotterdam en 1681, entraînant derrière eux tout le « grand Refuge », Basnage, Claude, de Superville, Saurin, tant et si bien que M. Weiss a pu dire : « Depuis les Dragonnades jusqu'au règne de Louis XV, la Hollande fut le foyer le plus ardent du protestantisme français. »

Insisterai-je sur l'histoire et le développement des églises wallonnes en Hollande, sur les orateurs et les lettrés qu'elles ont comptés parmi leurs pasteurs avant la Révocation ? Il ne sera pas superflu de citer deux noms : celui de *Pierre du Moulin*, chapelain de Catherine de Bourbon, ministre de l'église de Paris, qui fut professeur à Leyde quelques années durant et qui a été l'un des maîtres les plus distingués de la chaire protestante ; celui encore de *Jean de Labadie*, ancien prêtre catholique qui mit d'abord en pratique, dans le couvent de religieuses confié à sa direction, les paroles de saint Paul : « où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté », et qui passa au calvinisme en 1650.

Ce prédicateur éloquent et ce mystique, dont le succès avait été considérable à Genève et en Suisse, fut appelé en 1665 par l'église wallonne de Middelbourg, qu'il ne tarda pas à mettre sens dessus dessous. Il estimait que la Réforme avait besoin d'une réforme, elle aussi, et il se jugeait l'homme qualifié pour l'entreprendre. Ses projets échouèrent. Il en vint, dans la suite, à préconiser les opinions des chiliastes, à annoncer l'approche du règne messianique sur la terre. Ce fut l'occasion d'un gros scandale. Labadie, déjà vieux, mais toujours exalté et toujours habile à séduire

par le charme de sa parole, dut quitter Middelbourg et chercher ailleurs des sympathies qui ne lui firent point défaut. Je mentionne ses sermons sur *L'arrivée apostolique aux églises* (1667) et ses deux lettres sur la *Réformation de l'Eglise par le pastorat* (1668).

Ce qu'il importe de relever ici, à propos de Labadie et des ministres wallons, c'est que la prédication française, bien supérieure à la prédication hollandaise, façonna celle-ci et lui donna un éclat durable.

CHAPITRE II

LA HOLLANDE AU TEMPS DE BAYLE

I. Pierre Bayle, sa vie et son œuvre; les luttes entre Bayle et Jurieu; Pierre Jurieu controversiste; le *Dictionnaire historique et critique*. — II. Journaux littéraires : Jean Le Clerc, H. Basnage de Beauval, Van Effen; les historiens : Jacques Basnage et ses contemporains. — III. Les prédicateurs : Claude, Du Bosc, Jacques Saurin, de Superville.

I

La littérature française n'est définitivement naturalisée et ne prospère en Hollande qu'à partir du « grand Refuge » et de la révocation de l'Edit de Nantes.

Nous avons déjà vu Pierre Bayle (1647 à 1706) arriver dans les Pays-Bas, à Rotterdam, vers la fin de l'année 1681, en compagnie de Jurieu, alors son ami. Bayle, fils d'un pasteur de l'Ariège, manifesta, dès son passage à l'Académie de Puy-Laurens, en 1666, un goût très particulier pour cette érudition universelle, pointilleuse d'ailleurs, batailleuse et un peu à l'aventure, qui a été le délassement de sa vie, le secret de sa force, la cause aussi des faiblesses et des lacunes de son esprit. L'étude qu'il fit des ouvrages de con-

troverse excita son humeur moins frondeuse encore que raisonneuse et légèrement taquine ; la lecture de ses auteurs favoris, de Montaigne par exemple, l'imprégna de ce scepticisme, profond sous son apparente naïveté et railleur avec toute sorte de petites façons, qu'il a glissé sournoisement dans son œuvre ; son tempérament positif l'éloigna de la poésie, son savoir de toute superstition, le besoin de sa liberté de toute intolérance. Et nous eûmes Pierre Bayle, homme à la fois du XVIe et du XVIIIe siècles[1], mais du XVIe siècle sceptique d'un Charron ou d'un Henri Estienne, mais d'un XVIIIe siècle qui ne se passionne ni ne s'égare, semant le doute à coup de critique ingénieusement et perfidement négative, cultivant l'impertinence et même l'obscénité, sapant, ébranlant, désorganisant le vieil ordre social et le vieux monde d'idées avec des airs candides et des procédés insidieux, pour son amusement et par amour de l'art, semble-t-il, bien plus que par conviction et volonté de réformateur.

Ce rationaliste chicane et démolit sans y rien mettre du dogmatisme tumultueux, insolent et tyrannique des Encyclopédistes. Entre la foi traditionnelle, qui est celle de son temps, et le credo philosophique qui s'élabore, il reste là, dans sa situation parfois risquée d'érudit laborieux et tracassier, — très hardi malgré toutes ses précautions et très décidé en dépit de ses humbles allures. Il représente, a dit excellemment M. E. Faguet, « un moment de scepticisme entre deux croyances, et de demi-lassitude intelligente et diligente entre deux efforts ». Toujours est-il que son esprit est orienté vers l'avenir et que Voltaire, Diderot, tous les écrivains militants du XVIIIe siècle, vivront,

[1] *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 5me série, par F. Brunetière, Paris, 1893, p. 111 et s. ; *Le dix-huitième siècle*, par Em. Faguet, Paris, 1890, p. 1 et s.

pour la science et le fonds de la dialectique, d'emprunts faits à Bayle.

Le fils du pasteur ariégeois que nous avons laissé à Puy-Laurens est, en 1669, à Toulouse, où, quelque extraordinaire que cela soit, il suit les leçons de philosophie des Jésuites, les meilleurs maîtres de l'époque. Les maîtres ne se contentèrent point d'avoir un huguenot au nombre de leurs auditeurs, ils entreprirent sa conversion. Le 19 mars 1669, Bayle abjurait le protestantisme afin, mandait-il à son père, de détourner « l'ire à venir ». Le néophyte n'entendait point que son catholicisme tout neuf demeurât stérile. Un an ne s'était pas écoulé qu'il fit imprimer et défendit publiquement des thèses ornées de l'image de la Vierge Marie.

Mais, le 21 août 1670, ayant reconnu son erreur, il rentre dans le giron de la Réforme et s'en va terminer ses études à Genève. Il n'est pas impossible que ces changements de religion, accomplis avec tant de hâte, lui aient inspiré de la méfiance à l'égard des dogmes chrétiens, plus encore que ses recherches et ses méditations. Les jésuites et les ministres lui avaient montré, ceux-ci les vices de la doctrine catholique, ceux-là les points faibles de l'hérésie ; il réfléchit et, dans son for intérieur, il estima peut-être que jésuites et ministres avaient également raison.

Précepteur à Genève, en séjour plus tard chez son ami Basnage, fixé un temps à Paris où Ménage lui fait bon accueil, Bayle obtient, après concours, en 1675, la chaire de philosophie de l'Académie de Sédan. Mais l'Académie est supprimée en 1681. Le comte de Guiscard proposa en vain au jeune professeur d'embrasser à nouveau la religion romaine. Bayle et Jurieu réussirent à se placer à l'école érasmienne de Rotterdam, qui reçut plus tard le nom d' « Ecole illustre ».

Bayle n'avait pas donné jusqu'alors d'œuvre mar-

quante ; il n'avait pas joui à Sédan de la liberté nécessaire à un esprit aussi hétérodoxe que le sien l'était de nature et par la vertu de l'étude. La république néerlandaise ne lui garantirait-elle pas ce droit à l'indépendance intellectuelle après lequel il soupirait ? Il arrangea sa vie de travailleur et de savant, en homme désireux de ne fournir aucun sujet de plainte à personne, sacrifiant tout à ses livres et à la science, les joies de la famille, celles de l'argent, celles de la gloire, dans une retraite austère et paisible d'érudit valétudinaire et d'ascète, docile aux exigences de l'autorité, respectueux des commandements de l'Eglise, ne voulant ou n'osant être lui-même que la plume à la main. Ypey, dans le second volume de son histoire de l'Eglise chrétienne au XVIIIe siècle, lui a rendu ce témoignage « que sa vie était non seulement irrépréhensible, mais exemplaire ». Il faut tenir pour des calomnies tous les méchants propos colportés par ses contradicteurs et ses ennemis, reléguer entre autres au rang des légendes ses relations coupables avec Madame Jurieu.

Le Conseil de la ville de Rotterdam n'en destitua pas moins Bayle en 1693, « afin de ne pas exposer la jeunesse au danger d'être induite en erreur ». Les haines ecclésiastiques étaient certainement pour beaucoup dans cette mesure ; elles ne purent toutefois réduire au silence l'écrivain, qui eut dorénavant plus de loisirs et les coudées plus franches pour répondre à ses adversaires et défendre ses idées. Il mourut comme il avait vécu, à son poste et sans bruit : « La veille de son décès, raconte son éditeur Leers, il avait travaillé tout le jour... Le lendemain matin, à neuf heures, la femme chez laquelle il demeurait entra dans sa chambre. Il lui demanda, d'une voix mourante, si on avait allumé son feu, et, quelques instants après, il était mort ».

Nous pouvons maintenant pénétrer dans l'œuvre de Bayle. Ses *Pensées sur la comète*, parues sans nom d'auteur, datent de 1682. Tout en s'ingéniant à démontrer que les comètes n'étaient pas, comme on le croyait, un présage de calamité publique, il intercala dans son traité d'audacieuses digressions, expliqua que la foi en Dieu n'a jamais été suffisante pour la vertu, que la corruption n'est nullement inséparable de l'athéisme, qu'une société d'athées se ferait, à défaut de principes religieux, des lois de bienséance et d'honneur. Quel était son dessein ? De prouver, selon l'affirmation de Rousseau, « que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme ? ». C'est possible. Il est plus probable qu'il a cédé à son penchant de tracasserie érudite et de paradoxe.

Quatre mois après, il lançait sa fameuse *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*, extrêmement solide, d'une dialectique autrement serrée que la réfutation de Jurieu. « Le livre de Bayle, disait Ménage, est d'un honnête homme ; celui de Jurieu, d'une vieille de prêche ». La deuxième partie de cet ouvrage, déjà plus dans le ton du Bayle des dernières années, scabreuse ou saugrenue avec complaisance, et d'un scepticisme raisonneur qui ne se cache plus, n'eut guère un succès moins retentissant que l'autre. Son anonymat avait été dévoilé. On lui pardonna ses bizarreries, ses hardiesses et même ses anecdotes : un champion admirable, qu'on aurait eu de sérieux motifs de juger suspect, était né à la cause protestante. Bien des influences s'employèrent pour le jeter dans la politique, pour lui imposer un rôle actif à La Haye, auprès du Prince d'Orange, ou à Berlin. Il répondit : « Le grand jour m'incommode, j'aime l'obscurité... Serait-il bien à propos que je quittasse Rotterdam pour aller faire le pied de grue à Berlin, et passer la journée dans l'antichambre des favoris ? »

Le 27 mai 1684, il publiait le premier numéro d'un recueil mensuel, ses *Nouvelles de la République des lettres*, qu'il dirigea pendant trois ans, pour ensuite le remettre entre les mains de son ami Basnage de Beauval ; elles passèrent enfin au ministre réfugié Jacques Bernard, parent et collaborateur de Le Clerc, qui, très docte d'ailleurs, succéda à ses devanciers sans les remplacer. Un contemporain a parfaitement relevé les mérites des *Nouvelles de la République des lettres :* « On ne vit jamais d'analyses plus justes et plus exactes. Il (Bayle) savait renfermer dans de courts extraits l'idée la plus précise d'un livre sans y rien mêler d'ennuyeux... Il était bien rare que les auteurs ne trouvassent pas leurs ouvrages embellis sous sa main ».

Le *Journal des Savants*, de Denis de Sallo, avait précédé les *Nouvelles;* il datait de 1665. Si Bayle ne fut pas un initiateur, dans le domaine de la bibliographie littéraire et scientifique, il fut un réformateur à tout le moins, par l'impartialité, la décision, l'entregent et la bonne foi de sa critique. La médisance ne devait pas chercher son « bureau d'adresses » dans les *Nouvelles,* ni la passion religieuse un aliment pour ses préjugés ou ses rancunes. Il n'y a, dans la « république des lettres », ni catholiques, ni huguenots ; rien que de bons ou de mauvais écrivains. Les comptes-rendus de Bayle, brefs en général, incisifs et complets, empreints d'une bienveillante sincérité, sont des modèles, non point de goût artistique, mais de clairvoyance, d'urbanité, de fine et substantielle analyse. Les savants l'attirent au reste plus que les lettrés ; et pourtant, ses *Nouvelles* sont une mine riche et sûre pour l'histoire intellectuelle de l'époque, même pour l'histoire purement littéraire.

Journaliste, Bayle l'est de vocation. Il a cet esprit délié et facile, ce sens de l'actualité, et encore cette

étonnante puissance de travail qu'aucune tâche ne rebute ni n'effraie. Il lit très vite; Basnage insinuait que Bayle lisait des doigts autant que des yeux, et, véritablement, le fureteur du *Dictionnaire* avait ce flair ou ce don qui vous fait tomber d'emblée sur les parties essentielles d'un livre et négliger le remplissage ou les détails. Mais le journalisme ne fut qu'un accident heureux dans sa carrière. Le polémiste et l'apôtre de la tolérance, le philosophe et l'érudit, n'ont pas de temps à perdre aux besognes accessoires. Et voici la révocation de l'Edit de Nantes !

La douleur et l'indignation dictent à Bayle le libelle intitulé : *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis XIV* (1686). Dans le mois d'octobre de la même année, il publie son *Commentaire philosophique* sur le *Compelle intrare*, la dangereuse parole de l'Ecriture qui, faussement ou trop littéralement interprétée, a servi de justification à toutes les mesures persécutrices. Ce *Commentaire*, où Bayle développe les doctrines professées dans la *Critique générale*, outre qu'il est un cri en faveur de la « conscience errante », de la liberté de croyance, et une protestation contre les sophismes et les violences des convertisseurs catholiques, est surtout un exposé systématique, fortement déduit, de cette théorie, reprise par Locke, que l'Etat doit être indifférent en matière de foi, qu'il importe d'accorder la même protection légale à tous, chrétiens, juifs, sociniens, mahométans, païens. Les réformés s'élevèrent contre ces conclusions d'une logique trop impartiale à leur gré. Le *Commentaire* fit scandale un peu partout. Bayle, qui eut peur d'être inquiété, l'attribua modestement aux réfugiés de Londres, le désavoua nettement dans le numéro d'avril 1687 des *Nouvelles de la République des lettres*, enseignant par avance à Voltaire l'art des prudentes hypocrisies et des mensonges utiles. Précautions vaines !

C'est ici que se place la triste et stérile dispute de Bayle et de Jurieu.

Pierre Jurieu (1637 à 1713), de dix ans l'aîné de Bayle, naquit à Mer, petite ville de l'arrondissement de Blois, où son père était pasteur. On se rappelle qu'il fut professeur à Sedan, d'où il dut s'exiler à Rotterdam. « Ce ministre, qui n'est pas des plus traitables », dira Bayle dans l'article de son dictionnaire sur *Jeanne la papesse,* sut fort bien conquérir les faveurs des autorités et du clergé hollandais. Militant et passionné, d'une orthodoxie intempérante et querelleuse, avec une pointe d'orgueil et l'horreur de toute contradiction, dogmatiste impétueux au surplus, il formait avec son collègue à l'école érasmienne le plus vif et le plus surprenant contraste. Aussi n'est-il point étonnant que ces deux esprits, l'un tout de souplesse et de curiosité, l'autre tout de rigueur et de règle, n'aient pu se rencontrer sans heurts. Bons amis à leur départ de Sedan, coreligionnaires refroidis à Rotterdam, ils se séparent avec éclat, dès l'apparition du *Commentaire philosophique* de Bayle, soit dès 1686. Bayle, un irrégulier de la théologie et de l'enseignement, peu répandu dans le monde et peu soutenu, un savant de cabinet soupçonné d'hérésie, devait nécessairement avoir contre lui, outre Jurieu, l'église et le pouvoir.

Il faut ajouter que les honneurs faits à la *Critique générale* de Bayle — le livre fut brûlé en place de Grève par la main du bourreau — et le succès qui accueillit cette brillante réfutation du P. Maimbourg, aigrirent vraisemblablement Jurieu, dont le traité sur le même sujet se trouvait ainsi éclipsé. C'est de là du moins que Basnage de Beauval fait dater l'animosité du ministre contre le philosophe. Quand le *Commentaire philosophique* arriva, le « bon Wallon de Cantorbéry », qui en était censément l'auteur, ne put se

déguiser au point de n'être pas reconnaissable pour Jurieu. L'attaque fut rudement menée contre Bayle par un homme dont le zèle dominateur et la violente énergie ne souffraient pas d'indiscipline dans le protestantisme. Bossuet, tirant parti de la fougue imprévoyante de Jurieu, l'avait, d'autre part, accusé de socinianisme, ensorte qu'il n'était plus permis au défenseur attitré de la Réforme française de laisser des écarts se produire impunément dans son propre camp.

Ne s'agissait-il pas d'opposer l'unité protestante à cette unité catholique dont l'évêque de Meaux se servait, comme d'une arme victorieuse, contre ses adversaires ? « Tout se dément, tout se contredit » dans la Réforme, s'écriait Bossuet ; et Jurieu de riposter par un formidable réquisitoire contre le *Commentaire philosophique*, qui, sous couleur de tolérance religieuse et de respect de la conscience individuelle, conduisait à l'énervement et au morcellement de l'Eglise, pour aboutir au déisme. Bayle ne se tint pas pour battu. Le *Supplément du Commentaire philosophique* parut sous le pseudonyme de Jean Fox. Si Bayle garda une modération relative, s'il apporta dans cette guerre de plume où fut dépensé tant de son travail et de son génie plus d'arguments que d'injures, Pierre Jurieu déploya une âpreté de satire et même une fureur de calomnie que son fanatisme et sa passion de l'autorité ne suffisent point à expliquer : la vanité s'en mêla et l'esprit de concurrence parut trop souvent.

Jurieu avait quelques droits de se considérer comme le chef du protestantisme français. Sa *Politique du clergé de France* (1680), ses fameuses *Lettres pastorales*, ses luttes contre Bossuet, sa sollicitude de toutes les heures, qui se traduisit en actes comme en paroles, pour ses frères chassés de la patrie, la dignité de sa vie, la puissance de son talent, l'ardeur de sa foi sans cesse en éveil, étaient des titres incontestables d'in-

fluence et de considération. Il était d'une inépuisable fécondité ; les livres et les libelles sortaient de ses mains comme par enchantement, subtils, impérieux, emportés, d'une éloquence limoneuse et furibonde, d'un style incorrect et massif mais enflammé. On a dit qu'il fallait plus de temps pour les lire qu'il n'en mettait à les écrire.

Lorsqu'il eut constaté l'échec de ses efforts contre la persécution catholique en France, il entra dans le chemin que d'autres théologiens de son tempérament avaient parcouru avant lui : il s'égara dans le mysticisme, dans les prophéties chiliastes, dans la littérature apocalyptique. Et nous eûmes les deux tomes de l'*Accomplissement des prophéties*, ou la *Délivrance prochaine de l'Eglise*, qui annoncèrent triomphalement la fin du papisme et l'abaissement de la monarchie française ; ces deux grands événements devaient marquer les années 1689 à 1710 ou 1715. La Réforme retournait aux miracles avec ces pesantes rêveries et ces prophéties menaçantes. Les catholiques purent railler à leur aise.

Bayle ne se fit point faute de rire et de s'indigner de ces accès de furieuse et chimérique superstition. Il eut tort, sans contredit, de ne pas montrer plus d'indulgence pour un état d'esprit qu'excusaient les impatiences et les souffrances de l'exil. Mais les réfugiés s'étaient précipités sur les prédictions de Jurieu comme sur une manne céleste ; les revers politiques et militaires de Louis XIV allaient prêter à ces fantasmagories un semblant de réalité. Les portes de la patrie se rouvriraient, Dieu serait glorifié, l'Anté-Christ abattu... L'*Avis important aux réfugiés sur leur prochain retour en France*, imprimé secrètement à La Haye, en 1689 ou 1690, vint souffler brutalement sur ces menteuses espérances. L'auteur de l'*Avis*, qui avait adroitement choisi pour son pamphlet la forme de

lettres adressées à un huguenot par un soi-disant avocat du parti catholique raisonnable, exhortait avec véhémence les réfugiés à se défaire tout d'abord d'un certain goût de satire et d'un certain républicanisme qui étaient destinés « à introduire l'anarchie dans le monde. » Il était temps de ne plus s'insurger contre la royauté, de renier le principe révolutionnaire de la souveraineté du peuple imaginé par les rebelles, — dont Jurieu, bien entendu, qui avait déclaré : « les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois » — de revenir enfin à ces vertus de soumission, de charité, de mutuel support, qui s'étaient révélées, en sublimes exemples, dans la conduite des premiers chrétiens. Le Refuge n'était, d'après l'*Avis*, qu'une école de fanatisme et de révolte, de brochuriers, d'émeutiers et de sectaires.

Qui pouvait être l'éditeur responsable de cette perfidie ? On informa. La colère était grande. Quelques hommes de sens, Basnage de Beauval entre autres, reconnurent la justesse de maintes observations de l'*Avis*, tout en se plaignant de ce qu'on imputait à la Réforme des excès de langage individuels. Mais Jurieu et ses amis furent moins accommodants.

On désigna Pellisson comme l'écrivain de l'*Avis*. Bayle, qui n'en était plus à son coup d'essai, eut recours à tous les artifices pour détourner l'orage de sa tête, imputant même la publication de l'*Avis* à un M. de Laroque, fils du ministre de Rouen, ne reculant devant aucun mensonge, avec sa pateline effronterie. Jurieu, lui, nomma Bayle et partit en guerre. Un *Examen de l'Avis*, la *Chimère de la cabale de Rotterdam*, d'autres écrits exaspérés, ranimèrent la vieille haine entre les compagnons d'autrefois. Bayle répliqua par la *Cabale chimérique de Rotterdam*.

On a longtemps discuté la question de la paternité de l'*Avis*. La vérité est que si Bayle ne rédigea point

ce terrible acte d'accusation d'un bout à l'autre, il y collabora, ou, tout au moins, le revit et l'arrangea. Mais il est infiniment plus probable que tout est de lui, malgré les dénégations entortillées de son biographe Des Maiseaux. Jurieu ne garda aucune retenue dans ses attaques contre Bayle, qu'il traita même d'agent de la cour de France en Hollande, dans l'*Avis important au public*, et qu'il stigmatisa du nom d'athée n'ayant d'autre divinité que Louis XIV. En vain le coupable joua l'innocence et se défendit avec l'arme facile de l'ironie; il ne réussit ni à vaincre les légitimes préventions, ni à calmer l'indignation très naturelle de ses frères protestants, que son imprudence et sa malignité desservaient singulièrement. Eh! certes, Bayle avait raison dans le fond; sa faute, sa faute impardonnable, est d'abord de n'avoir pas eu le courage de son opinion, ensuite d'avoir inconsidérément discrédité la cause — c'est-à-dire sa cause — de la Réforme persécutée et bannie. Le bon sens et l'esprit peuvent être de détestables conseillers, quand ils ne sont pas dirigés par les inspirations d'une âme essentiellement élevée et généreuse.

Après une courte trève, Bayle reprit la lutte avec sa *Nouvelle hérésie dans la morale,* qui visait les sermons inédits de Jurieu; puis, peu à peu, les hostilités cessèrent, la paix se rétablit, non sans être troublée par quelques escarmouches encore et par une persistance de rancune qu'on retrouve, soit dans le *Dictionnaire historique et critique*, soit dans l'un ou l'autre des derniers ouvrages du pasteur wallon.

Ce Jurieu, qui serait oublié s'il n'avait été l'adversaire de Bossuet et de Bayle, ne fut-il donc qu'un fanatique vulgaire? Non. Il avait du savoir, de l'éloquence, peu de style, une prodigieuse facilité de travail, une nature d'apôtre à la Farel et l'invincible orgueil de ces justes qui ne sont pas des sages. Son

Traité de la dévotion, sa remarquable *Histoire critique des dogmes et des cultes* et ceux de ses livres que j'ai précédemment cités, sont d'un théologien fort distingué. Quant à l'*Esprit de M. Arnauld*, virulente et intempestive satire à l'adresse du jansénisme, toute en calomnies d'un fiel quintessencié et parfois d'une scandaleuse indécence, il n'y faut plus voir qu'égarement d'un cerveau surmené et d'un foie malade; Arnauld eut raison de dédaigner cette grosse pasquinade religieuse. C'est, à tout prendre, dans ses querelles avec Bossuet, qu'il a livré les plus beaux assauts, disputé les plus honorables victoires. Lorsqu'il tenta de prouver à l'évêque de Meaux, en réponse à l'*Histoire des Variations*, que, si la multiplicité des croyances était le signe visible de l'erreur autant que leur unité la marque certaine de la vérité, le catholicisme lui-même avait été soumis à d'étranges « variations » pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, il devança tout simplement l'œuvre de la critique moderne, et il aurait fort embarrassé son grand contradicteur, s'il avait été lui, Jurieu, non plus ingénieux ni plus solide, mais plus sobre, plus alerte et moins discrédité dans son propre parti. L'*Avertissement aux protestants*, de Bossuet, fut une réplique de génie.

Que de bruit, que de colères, que de vengeances, que de batailles, que de fiévreux et riche, ou de vain et pernicieux labeur dans cette vie ! Que d'intelligence gaspillée, que de temps perdu ! Le silence s'est fait assez vite. Tout cela dort sous la poussière des bibliothèques, en de lourds volumes qu'on n'ouvre guère; et Jurieu n'est plus qu'un nom.

Bayle eut sur son antagoniste cet avantage d'être un savant d'une culture universelle, et ce privilège de pouvoir, des années durant, sans être absorbé par aucune fonction publique ni par d'autres besognes, s'a-

donner entièrement à son métier d'écrivain; il ne fut qu'un homme de lettres, il ne fut que cela, mais il fut tout cela. Au reste, Bayle a un sens de l'art, une netteté et une franchise de style que ne possédait point Jurieu. Enfin, il a été un précurseur, celui que Sainte-Beuve appelait le « père de l'incrédulité moderne » et qui a plus de droits à ce titre que les libres-penseurs anglais. Mais nous avons montré déjà que, sur ce point particulier, le père ne ressemble pas trop à sa postérité. S'il a, comme elle, l'esprit foncièrement irréligieux; s'il a, comme elle toujours, le culte de la raison et s'il n'accepte pas les faits surnaturels; s'il a la passion et la manie de la polémique, il n'a rien du caractère de ses fils, Voltaire et les encyclopédistes, il n'a rien de leurs fureurs de dogmatisme, ni de leurs tapageuses certitudes; il n'a rien de leur genre de vie non plus. Il se contentait d'une gloire presque anonyme et du plaisir de saper doucement la croyance de ses contemporains, en l'enveloppant dans les rêts de sa critique insidieusement négative.

Il y a en lui une force d'analyse, de dialectique et d'examen, une de ces forces intérieures qui n'obéissent à rien et dont l'homme qu'elles habitent n'est que l'instrument. L'*Encyclopédie*, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et tout le XVIIIe siècle, nous l'avons dit, ont vécu de la science et de la pensée de Bayle, leur prêtant une forme nouvelle ou les déformant, y ajoutant de la verve, du système, du fatras, des violences et, par surcroît, des vues politiques et des desseins de philanthropie qu'il n'avait point. C'est dans « le premier ouvrage où M. Bayle ait mis son nom », dans le *Dictionnaire historique et critique* (1695 à 1697), — « stupendous Work », écrivait Isaac Disraëli, — que les « philosophes » ont le plus abondamment puisé. Voici le laboratoire où l'on découvrira des poisons, l'arsenal qu'on dépouillera de ses armes,

pour engager la lutte contre l' « Infâme. » La guerre est admirablement préparée par le maître stratège ; soldats et capitaines peuvent s'y jeter d'un cœur léger.

Le 22 mai 1692, Pierre Bayle mandait à l'un de ses correspondants : « Je vous avoue que j'ai quelque espèce d'envie de m'ériger en faiseur de dictionnaire. » Mais combien ce dictionnaire sera différent de ceux qui l'avaient précédé, spécialement de celui de Moréri, et de bien d'autres qui le suivirent ! Plein de choses, d'une érudition sans pareille pour tout ce qui concerne la théologie, la philosophie, la mythologie, l'histoire, les sciences plutôt littéraires, d'une adresse extrême à démêler les doctrines comme à vérifier les faits, très personnel par le scepticisme malicieux et minutieux, pas ennuyant le moins du monde, au contraire, amusant même, oui, amusant, mais volontiers grivois et cynique, tel est ce livre, surtout précieux pour l'étude des XVIe et XVIIe siècles, comme pour la connaissance de l'antiquité.

Il faut, il est vrai, s'occuper moins du texte que des notes, où Bayle paraît avoir condensé toute la substance des immenses matériaux accumulés par ce prince des chercheurs. Il a laissé d'énormes lacunes dans son œuvre, qui est bien disproportionnée, la longueur des articles se règlant moins d'après l'importance des matières que suivant le caprice de l'auteur et le hasard de ses découvertes : les sciences naturelles et physiques y tiennent peu de place, les lettres pures presque point ; Bayle y est parfois bavard, d'un bavardage narquois et polisson de vieux célibataire, et il y a des détours aussi, et des roueries d'avocat retors ; cependant tous ceux qui ont pratiqué le *Dictionnaire*, tous ceux qui ont eu le facile courage de le lire d'un bout à l'autre, — car il est indispensable de tout lire, les morceaux les plus intéressants, les plus piquants, les plus savoureux, ne figurant pas à l'ordinaire là où

le lecteur pressé croirait les trouver — tous en reviennent avec un sentiment d'admiration étonnée et sympathique pour ce brave homme d'esprit, de savoir et d'idées. Palissot disait, dans ses *Mémoires sur la littérature*, que, des nombreux dictionnaires qu'il avait consultés, seul celui de Bayle meublait la mémoire et l'intelligence; très judicieusement, il ajoutait : « Son style incorrect et diffus plaît malgré ses négligences, parce qu'à l'exemple de Montaigne, il converse avec ses lecteurs et que peu d'écrivains apprennent mieux à penser. »

On n'accueillit pas, en Hollande, le *Dictionnaire historique et critique* avec beaucoup d'enthousiasme. Cette encyclopédie, sournoisement militante et perverse, provoqua un retour offensif de Jurieu *(Le Jugement du public)* et l'intervention du Consistoire de Rotterdam. On lui reprocha, entre autres, « les obscénités répandues dans l'ouvrage, l'article *David*, le manichéisme, le pyrrhonisme, les louanges excessives données aux athées avec les conséquences qu'il en tire. » Bayle déclara « qu'il était fâché d'avoir donné sujet de plainte » et « qu'il acquiesçait aux remarques présentées par la Compagnie comme à une règle qu'il suivrait ponctuellement dans la correction de son *Dictionnaire* pour une nouvelle édition. » Il promit même « de publier dans peu un écrit par lequel il informerait le public des bons sentiments témoignés » au Consistoire. Et il s'exécuta dans une série « d'éclaircissements », où il entre moins de repentir que de sous-entendus ironiques. S'il corrige tel ou tel de ses articles, ainsi l'article *David*, c'est pour écrire sur un ton de détachement gouailleur : « Quant aux remarques que certains critiques voudraient étaler pour faire voir qu'en quelques autres actions de sa vie, il (David) a mérité un grand blâme, je les supprime de cette édition d'autant plus agréablement que des per-

sonnes plus éclairées que moi en ce genre de matières m'ont assuré que l'on dissipe très facilement tous ces nuages d'objections. »

Il avait adressé en outre au Consistoire de l'Eglise wallonne de Rotterdam (5 janvier 1698) un mémoire où, pour se mettre à l'abri de toutes poursuites, il déclarait ceci : « Je n'ai jamais eu dessein d'avancer comme mon sentiment aucune doctrine qui fût contraire à la Confession de foi de l'Eglise réformée, dont je fais profession et dans laquelle je demande à Dieu la Grâce de me faire vivre et mourir. » Le semeur avait semé; il s'en excusait, il s'en humiliait, hypocrite par intérêt et par nécessité, mais le grain levait en attendant. La sincérité eût été d'ailleurs si périlleuse, pour un philosophe à la Bayle, que sa duplicité appelle l'indulgence.

Les autres ouvrages de Pierre Bayle ne nous arrêteront pas.

Ce laborieux précurseur de Voltaire a été le maître d'école du XVIIIe siècle. Il fut, avec toutes sortes de précautions un peu louches mais explicables en un temps et dans un milieu où la pensée n'était pas libre, le représentant le mieux armé du génie critique, et le plus habile. Il n'aura pas été qu'un érudit en chambre; il a combattu toute sa vie pour ce qu'il savait être la tolérance, pour ce qu'il croyait être la vérité. Il ne l'a pas regrettée, semblerait-il, à lire son article sur Eppendorf, cette existence de perpétuelle bataille : « *Beati pacifici*, dit l'Ecriture, bienheureux les pacifiques ! Cela est très vrai quant à l'autre monde, mais dans celui-ci ils sont misérables; ils ne veulent point être marteau, et cela fait que continuellement ils sont enclume à droite et à gauche. » Le droit à la liberté, les droits de la raison, voilà les biens pour lesquels il est entré en lice.

Bayle demeure bien, selon le mot de M. Brunetière,

l'une des « plus grandes influences » de l'époque moderne.

II

L'auteur du *Dictionnaire historique et critique* a plaint les *beati pacifici;* il n'a pas été du nombre de ceux qui sont « enclume à droite et à gauche ; » il a donné des coups, s'il en a reçu. Ses querelles avec Jurieu ne l'empêchèrent point d'en avoir avec d'autres, ainsi avec Jean Le Clerc (1657 à 1736). La Fontaine a dit, à propos de leur différend :

> C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
> L'autre veut plaire aux gens d'esprit.

« L'un, » c'est Le Clerc, « l'autre », c'est Bayle. Le Clerc s'ingéniait donc « à plaire aux sages, » ou mieux aux doctes, à ceux auxquels la science tient lieu de tout, et qui ne lui demandent ni d'être attrayante, ni d'être ornée, ni même d'être ce que les Allemands appellent ein *Mittel zum Zweck.* Travailleur forcené avec cela, et qui succomba sous le poids d'un excessif labeur.

Il naquit à Genève en 1657, étudia la théologie et soutint, comme son père Guillaume Le Clerc l'avait fait, la doctrine de la grâce universelle. Ses opinions étant mal vues à Genève, car l'hérésie est dure aux hérétiques dans l'hérésie, il s'expatria, passa par Grenoble et Lausanne, se fixa ensuite à Amsterdam où il enseigna la philosophie et l'histoire ecclésiastique.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ses ouvrages de théologie. Et ses traités d'histoire, plus ou moins improvisés par un compilateur adroit, son *Histoire des*

Provinces-Unies, sa *Vie de Richelieu*, ne nous intéressent plus que par le ferment d'idées libérales qu'il y déposa. Ses polémiques avec Bayle ne nous retiendront pas longtemps, ses discussions sur Origène, sur le système des « natures plastiques et vitales » de Cudworth et de Grew, sur d'autres matières encore; il apporta dans ces disputes plus de savoir et de violence que de verve et d'esprit. On conçoit qu'il ait eu le dessous et qu'il n'en ait pas été humilié au point de désarmer; son adversaire l'accusa de socinianisme et, gentiment, l'enserra dans les filets de ses subtilités et de son ironie.

Le Clerc se jugea assez fort pour mener de front plusieurs campagnes de plume. Il eut maille à partir avec Pierre Burman, contre lequel il lança le *Gazetier menteur*, avec Boileau et avec bien d'autres. Son métier n'était certes point fait pour lui assurer le repos; il était journaliste, l'un des plus grands journalistes du temps, le plus informé, le plus persévérant, le plus consciencieux, et journaliste littéraire, ce qui indique une situation délicate où toute la prudence d'un diplomate et toute l'aménité d'un saint suffiraient à mécontenter bien du monde. Or Le Clerc ne se piquait ni de l'une, ni de l'autre de ces vertus.

Il avait fondé, sur le modèle des *Nouvelles de la République des lettres*, la *Bibliothèque universelle et historique* (1685 à 1693), à laquelle succédèrent la *Bibliothèque choisie* (1703 à 1716) et la *Bibliothèque ancienne et moderne* (1714 à 1726)[1]. Ces « journaux, » ces revues périodiques, paraissant mensuellement ou par trimestre, représentent tout près d'une centaine de volumes pour lesquels Le Clerc n'eut guère de collaborateurs. Le mouvement intellectuel y est étudié par un savant qui n'ignore rien, qui, en toutes choses,

[1] *Histoire littéraire de la Suisse romande*, I, 454-459.

manifeste une parfaite compétence. La littérature d'imagination, la littérature même, ne l'attire point, et jamais il n'y cherche que l'occasion de discuter un cas de philosophie ou d'érudition ; en revanche, tout ce qui est théologie, métaphysique, histoire, linguistique, sciences expérimentales et naturelles, devient l'objet de copieux et solides articles bibliographiques, qui ont presque l'étendue et souvent la valeur de l'ouvrage commenté. Par exemple, cet excellent Le Clerc n'est pas divertissant. Connaissant tout, je le veux bien, admirablement renseigné, scrupuleusement exact, mais froid et massif, mais hautain et tranchant, mais pointilleux et maussade. Il a, au surplus, intercalé nombre de dissertations dans ses *Bibliothèques*.

Les trois recueils de Le Clerc eurent un large rayonnement d'influence. Non seulement ils ont fait passer sur le continent, notamment en France, la pensée et la science anglaises, mais ils ont agité beaucoup de problèmes, répandu beaucoup de lumières nouvelles dans les pays où notre langue était parlée. Cet érudit indépendant a, comme l'a montré Sayous, « mis les esprits en contact avec une quantité de faits, de choses et d'idées. »

On n'a pas oublié que les *Nouvelles de la République des lettres*, de Bayle, dont les *Bibliothèques* furent une imitation originale et très développée, allèrent aux mains d'*Henri Basnage de Beauval* qui les continua jusqu'en 1709, avec un esprit très fin de critique et d'analyse, sous le titre d'*Histoire des ouvrages et de la vie des savants*. Les Hollandais eux-mêmes suivirent. Van Effen créa le *Journal littéraire*, le *Courrier politique et galant*, le *Nouveau spectateur français*, si bien que les Provinces-Unies furent longtemps un centre de culture française et d'études étrangères à l'usage de la France.

Henri Basnage de Beauval, auquel on doit encore

une très bonne revision du dictionnaire de Furetière, eut un frère, Jacques Basnage (1653 à 1725), que l'on peut ranger hardiment parmi les meilleures têtes et les premiers écrivains du Refuge. Tandis que Bayle, obéissant à son génie éminemment négatif et critique, s'applique à troubler et à dessécher les sources vives de la foi, tandis que Jurieu remplit le monde des éclats et du scandale de son zèle, tandis que le protestantisme exilé donne, par ses auteurs les plus célèbres, le spectacle d'une armée tumultueuse où les chefs se combattent au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, d'autres hommes, moins bruyants et moins en vue, reprennent, en les humanisant, en les assouplissant un peu à l'esprit du siècle, les traditions de ferme sagesse et de digne labeur qui firent la gloire et la force de la Réforme.

Le Refuge, compromis par Jurieu et Bayle, par Jurieu surtout qui le désorganise sous prétexte de l'enflammer et qui, en ayant l'air de le personnifier contre Bossuet, se laisse vaincre par le grand avocat du catholicisme, — le Refuge ne se résume point tout entier dans les deux noms qui l'ont le plus illustré et le plus desservi. La vérité est qu'il s'incarna en quelques natures droites et graves, un Claude, un Basnage, un Saurin, un de Superville, parmi les écrivains et les prédicateurs, ou, parmi les savants et les légistes, un Barbeyrac, un Luzac, un Bernard, un Lyonnet; et c'est dans leurs œuvres, et c'est dans leur vie, qu'on le retrouve tel qu'il fut, patient en somme et avisé, infiniment respectable, profondément chrétien.

Basnage, pour nous arrêter d'abord devant cette austère et noble figure, a été le modérateur par excellence du Refuge. Son maître, Tanneguy-Lefèvre, lui avait dit un jour: « Vous êtes trop honnête homme pour être ministre. » Il fut ministre, — pasteur des églises de Rotterdam et de La Haye, — il resta un très honnête

homme; mais Voltaire n'avait peut-être pas tort quand il « l'estimait plus propre à être ministre d'Etat que d'une paroisse. »

Vous le verrez, en effet, réprouver, malgré Jurieu, la révolte des Camisards, mettre le gouvernement français en rapport avec Antoine Court, — le fameux prédicateur du Désert, le fondateur du séminaire protestant de Lausanne, l'infatigable apôtre de la Réforme persécutée, — pour prévenir un soulèvement fomenté par Alberoni ; vous le verrez enfin lancer ses habiles et franches *Instructions pastorales aux réformés de France sur l'obéissance due au souverain* (1720), qui sont le bon sens même et la raison. Il fut soupçonné, critiqué, attaqué par ses coreligionnaires ; il ne se départit jamais de son attitude très politique et très digne : « Sa plainte est, selon Sayous, grave sans emportement ; son langage communique de sa dignité à ceux qui l'écoutent; sa patrie ne cesse pas de lui être chère et sacrée. » Que nous sommes loin de Jurieu !

Ses ouvrages, fort nombreux et d'un sérieux mérite, d'une rare clarté d'exposition et d'une plus rare liberté de jugement, sagaces et pénétrants avec cela, et où la marque du style réfugié s'est presque effacée, gardent, après deux siècles, je ne sais quel charme de fraîcheur, de politesse, de mesure, qui les fait contraster singulièrement avec la plupart des écrits du temps. Cet auteur est un parfait honnête homme ; il veut le demeurer, même comme auteur. Pourquoi son *Traité de la conscience* (1696) est-il tombé dans un si injuste oubli ? Ces deux volumes du moins indiscret et du plus clairvoyant des moralistes chrétiens, un peu ternes, je l'accorde, un peu délayés, sont un heureux essai de conciliation entre les droits de la conscience et les exigences de la foi, entre les doctrines de Bayle et le fanatisme de Jurieu.

On a moins négligé son *Histoire de la religion des Eglises réformées* (1690, 2me édition 1725), réfutation ingénieuse et assez forte de l'*Histoire des Variations* de Bossuet. « On voit, dit Palissot, qu'il savait discuter les faits en critique très profond et très instruit. » Basnage a prouvé, de façon lumineuse, que les catholiques ont pour le moins autant « varié » que les protestants et qu'ils ne cessent de varier sur la question de l'autorité papale, sur les sacrements, sur les dogmes de la justification et de la grâce. Mais toute son érudition et toute sa dextérité de théologien et de polémiste n'ont-elles pas été dépensées en vain ? Basnage n'eût-il pas choisi la meilleure part en célébrant les « variations » de la Réforme comme des signes de vitalité et des titres de gloire, comme un fruit excellent du principe de la liberté d'examen ? Bossuet eût triomphé au nom de la tradition, Basnage au nom de l'avenir. Citons encore, de Basnage, une *Histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'à présent* (1699), tableau intéressant, bien qu'un peu froid et superficiel, de l'évolution du christianisme.

Mais ni ces ouvrages, ni les substantiels, les savoureux *Entretiens sur la religion* n'égalent, pour l'impartiale discussion des faits, la consciencieuse étude des sources, la souplesse de la science et la hauteur des vues, son *Histoire des Juifs* (1706) et surtout ses *Annales des Provinces-Unies depuis la négociation de la paix de Münster* (1719, 1726), que Mignet a remises en honneur ; les *Annales* sont d'un historiographe et d'un diplomate, d'ailleurs, plutôt que d'un historien habile à traduire, en pages mouvementées ou colorées, les sentiments de l'âme populaire, la vivante tragédie des événements.

Par la sincérité de ses intentions et leur droiture, par la sérénité de son esprit et la sûreté de ses appréciations, Basnage fut moins l'écrivain d'un parti ou

d'une secte que l'homme de la raison et de la vérité. « Il était, pour parler avec l'éditeur des *Annales des Provinces-Unies*, vrai jusque dans les plus petites choses. Sa candeur, sa franchise, sa bonne foi ne paraissent pas moins dans ses ouvrages que la profondeur de son érudition et la solidité de ses raisonnements. L'usage du grand monde lui avait acquis une politesse qu'on trouve rarement. » Tous les contemporains eussent signé ce portrait, les catholiques eux-mêmes, qui avaient en lui presque autant de confiance que les protestants.

N'est-il pas curieux que l'on ait fait, à Bruxelles et à Rouen, deux éditions pour les catholiques, du traité de *La Communion* de Jacques Basnage ? et que l'évêque de Tournay l'ait interrogé sur le parti à prendre dans l'affaire de la bulle *Unigenitus ?* Avant d'entrer en matière, Basnage demanda au prélat « s'il croyait toujours que le pape fût infaillible dans ses décisions et que la constitution partît d'une autorité infaillible. » Puis, sur la réponse affirmative qui lui parvint, il déclara tranquillement : « Si cela est, il n'y a plus à consulter... Cependant, prenez garde aux avantages que cette constitution va nous donner contre vous. Elle sera pour nous un sujet de triomphe. » Tout ceci n'est-il pas assez caractéristique, et comment mieux montrer que par ces exemples la considération dont Basnage jouissait dans les deux camps ?

Nous pouvons passer rapidement sur l'*Etat présent de la République des Provinces-Unies* (1726), d'un théologien qui renonça au ministère pour accepter à La Haye les fonctions d'ambassadeur du landgrave de Hesse-Cassel; j'entends parler de *Michel Janiçon*. Celui-ci a plus ou moins refait à sa manière, ce qui veut dire en esprit original, les *Annales* de Basnage; son livre, qu'il ne put achever, est l'œuvre d'un bon historien. Et quand j'aurai rappelé, d'*Elie Benoit*, un

réquisitoire amer et passionné contre le clergé catholique français, et un réquisitoire qui a naturellement sa contre-partie dans une vigoureuse apologie de la résistance des huguenots *(Histoire de l'Edit de Nantes)*, je pourrai ne point m'attacher à l'*Histoire des Eglises réformées* du même auteur, ni à des œuvres plus obscures encore et d'une moindre valeur.

III

Le Refuge hollandais, qui eut ses polémistes, ses controversistes, ses moralistes, ses historiens et ses érudits, fournit quelques honorables ou brillants représentants de l'éloquence sacrée.

On peut même dire que les grands orateurs de la chaire protestante ont, dès 1685, prêché dans les temples de Hollande, qu'ils ont emplis des cris de leur douloureuse résignation ou de leur invincible espérance. Qui succède, effectivement, aux Pierre Du Moulin, aux Michel Le Faucheur, aux Jean Mestrezat, aux Jean Daillé, aux Moyse Amiraut, à toutes ces nobles voix de la Réforme française ? Claude, Du Bosc, de Superville, Jacques Saurin, tous réfugiés dans les Provinces-Unies et trouvant tous, dans cette clémente terre d'exil, comme un rajeunissement de leur talent.

Plus de deux cents ministres chassés de France se répandirent, après la révocation de l'Edit de Nantes, dans toutes les villes de Hollande, y ressuscitant ou y réveillant les anciennes communautés wallonnes. Cette élite protestante travaille moins sans doute pour la littérature que pour l'église. Elle compte cependant des prédicateurs distingués et qui, s'ils n'ont point égalé Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon, ne furent pas d'indignes rivaux de ces glorieux orateurs.

Et puis, à considérer l'ensemble de la prédication réformée et catholique, entre 1650 et 1750, on reconnaîtra nécessairement la supériorité de celle-là sur celle-ci.

Vinet a fort bien expliqué pourquoi la prédication huguenote n'atteignit pas, jusqu'à Saurin, un rang plus élevé dans les lettres françaises. Le caractère strictement scripturaire et rigoureusement analytique de leurs sermons condamnait les ministres à ne rien laisser, ou presque rien, à l'imagination, à la poésie, à l'ornement. L'abus, pour ainsi dire forcé, de la dogmatique et de la controverse, entraînait une diminution de la substance morale, rétrécissait en quelque sorte la spiritualité de leur éloquence. Des faits, des arguments, des constructions logiques à foison ; trop peu d'élan, trop peu de flamme, trop d'espace pour la raison, pas assez pour le cœur. Ce n'est pas tout. « Avant même qu'il y eut des réfugiés, expose Vinet, il y eut un style réfugié ; et les prédicateurs qui, comme Du Moulin, Le Faucheux, Mestrezat, écrivaient encore en France, manquent déjà d'un certain sentiment du vrai langage français. Ils ne furent pas dans des circonstances aussi favorables que leurs émules pour se former le goût ; ils ne furent pas, comme eux, au centre du bon langage, dans la lumière de la cour. L'église protestante formait une république à part, avec ses habitudes, ses traditions et jusqu'à son langage, langage grave et simple, comme il convient à une église persécutée. Les prédicateurs suivaient la recommandation de D'Aubigné : *rendons vénérable notre manière d'écrire*. C'est mieux qu'une beauté, mais, il faut l'avouer, la beauté manque... Leur gravité est nue, dépouillée des fleurs de l'imagination ; rien dans leur situation, rien dans leur passé ni dans leur avenir, n'était propre à égayer leur style ». Oui, leur style sera « triste », — c'est ce que Bossuet a dit de

celui de Calvin, — il se maintiendra dans les formes austères et surannées des traductions bibliques et des psautiers du XVIe siècle, il n'aura pas la grâce, qu'il fuira même, et c'est à peine s'il aura la passion que nous voyons comprimée par la compacte solidité, la pointilleuse minutie de ces orateurs qui restent avant tout des théologiens.

Jean Claude, le « grand Claude », le plus redoutable adversaire de Bossuet, prononce son dernier sermon à La Haye, le jour de Noël 1686 ; il meurt deux semaines après, et son parti est comme décapité, car nul plus que lui ne possédait le prestige de l'autorité et le génie de l'action. Il avait la clarté, la décision, l'énergie de l'esprit, l'inflexible rectitude du caractère. Félix Bungener a fait revivre cette haute figure dans ses *Sermons sous Louis XIV ;* nous ne pouvons que la saluer au passage et citer l'une de ses œuvres d'exil, ces *Plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France* (1686), qui sont, par la richesse des documents, la puissante dialectique et le tragique intérêt, l'un des beaux livres de la Réforme.

Son contemporain *Pierre Du Bosc* fut, avant la Révocation, l'orateur du protestantisme français, comme Claude en était le conseiller et le chef. La fin de sa vie seulement s'écoula en Hollande, à Rotterdam. Louis XIV disait à la reine, en 1668, au sortir d'une audience accordée à Du Bosc : « Madame, je viens d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le mieux ». Pierre Du Bosc était homme du monde et diplomate autant que ministre. Les catholiques le craignaient et ils l'honoraient de leur particulière malveillance. Ses sermons comptent certainement parmi les meilleurs, pour la délicatesse et la sûreté d'esprit, pour la sage largeur des opinions, pour l'étonnante profusion d'aperçus et d'idées. Il y a, dans chacun des sermons de Du Bosc, de la matière pour quatre ser-

mons au moins, et nourris. C'est ce qu'on n'a peut-être pas suffisamment indiqué dans les histoires de la prédication réformée.

Avec lui, nous arrivons aux véritables orateurs du Refuge hollandais, à ceux qui ont consacré aux Provinces-Unies leur vie et leur talent ; à leur tête, Jacques Saurin (1677 à 1730). Il s'agissait, pour les pasteurs bannis en 1685, moins encore de raffermir les courages que les croyances des réfugiés. Les émigrations violentes — on le constatera en 1793 comme en 1685 — appauvrissent, énervent et dessèchent en général ceux qui en sont les victimes. On a lutté ; on est vaincu et persécuté : de l'indifférence et de la lassitude monte aux cœurs. A quoi bon se battre pour l'impossible ?... Le scandale des querelles entre Bayle et Jurieu, l'incessante petite guerre des discussions théologiques n'étaient pas de nature à stimuler le zèle, à raviver la foi du troupeau. Le scepticisme et l'irrévérence gagnaient du terrain, tant et si bien que les « prédicants » durent bientôt renoncer à la controverse catholique pour défendre le protestantisme contre l'incrédulité.

Tout ce qu'il y a de positif dans le dogme chrétien, tout ce qu'il entre de spiritualité dans la morale du Christ, tel est le patrimoine sacré qu'il importe de conserver. Laissons les disputes et les récriminations ! Nous avons perdu la patrie terrestre. Sauvons du moins la patrie céleste, dans notre désastre ! Retournons à l'auguste littéralité de l'Evangile, revenons aux principes de vie austère qui ont fait la puissance de l'œuvre protestante ! « Où est la famille de nos exilés qui ne puisse s'appliquer ces paroles d'un prophète : ma chair est en Babylone, mon sang est parmi les habitants de la Chaldée ? Ah ! honte de la réformation, ah ! souvenir digne d'ouvrir une source éternelle de larmes ! Rome qui nous insulte et nous brave,

ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces maisons ruinées, ces familles dispersées et ces troupes fugitives par tous lieux de l'univers : ces objets sont notre gloire, et tu fais notre éloge en nous insultant. Montre, montre-nous les âmes que tu nous as enlevées ; reproche-nous, non que tu as extirpé l'hérésie, mais que tu as fait renier la religion, non que tu as fait des martyrs, mais que tu as fait des déserteurs de vérité ». Ainsi gémit Jacques Saurin.

Et ce n'est pas seulement les « déserteurs de vérité » qu'il faut réduire ou ramener, c'est les chrétiens aux « dévotions passagères », tous ceux qui trempent négligemment leurs lèvres dans la coupe de vie au lieu d'y boire à longs traits, tous ceux qui n'ont pas faim et soif de sanctification. Estimez-vous donc que ce soit assez de « donner à la dévotion un soin modique », de « se soumettre à Dieu aux approches de la mort » ? Quelle est donc la morale qui vous ouvre une voie si commode ? « Ce n'est pas la morale de Jésus-Christ. La morale de Jésus-Christ vous prêche partout le silence, la retraite, le détachement du monde. La morale de Jésus-Christ veut que vous soyez *miséricordieux comme Dieu est miséricordieux ;* que vous soyez *parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait.* La morale de Jésus-Christ veut que *vous aimiez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre pensée ;* et que, si vous ne pouvez pas parvenir à ce degré de perfection sur la terre, vous fassiez des efforts continuels pour y arriver. Voilà ce que prescrit la morale de Jésus-Christ. Mais la morale dont on parle, c'est la morale du monde, la morale du démon, c'est la morale de l'enfer... L'Esprit de Dieu établira bien l'empire des vertus chrétiennes dans votre cœur, si vous vous employez à cet ouvrage ; mais il ne viendra pas porter ces vertus au-dedans de vous, au milieu de vos distractions et de vos désordres... Il en est temps encore, convertissez-vous ! ».

Cette grande voix, rude et grave, exigeante et ferme, est celle de Jacques Saurin. « Est-ce un homme ou un ange qui parle ? » se demandait Abbadie, lorsqu'il l'entendit pour la première fois. Et Chauffepié, dans son *Supplément* au dictionnaire de Bayle, s'écriera : « Jamais homme ne fut pénétré d'un plus profond respect pour la divinité, et n'en parla d'une manière plus judicieuse et plus noble ».

Jacques Saurin naquit à Nîmes, d'un avocat protestant réfugié plus tard à Genève pour cause de religion. Ministre de l'Eglise française de Londres, appelé en 1705 à La Haye où il prêcha un quart de siècle durant, il fut, avec moins d'éclat assurément et moins d'art, le Bossuet de la Réforme.

On cite encore, on ne lit plus guère, son *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, ses lettres indignées sur l'*Etat du christianisme en France* (1725 à 1727), ses *Discours*, ou, ce qui serait plus exact, ses commentaires sur les événements les plus mémorables du Vieux et du Nouveau Testament. Ses douze volumes de *Sermons*, en revanche, sont demeurés la fleur et le sel de la prédication protestante. Est-ce à dire que tout y soit admirable, que le temps n'en ait pas affaibli la portée, terni la lumière ? L'excellent débit de Saurin, sa voix chaude et sonore, son « heureux mélange de ferveur genevoise et d'ardeur méridionale » contribuaient à faire illusion sur la forme et le fond de son éloquence. Son style, un peu fruste, qui sent le Refuge, son goût excessif de l'abstraction, la surabondance ou la prolixité de ses développements, l'abus qu'il commet du sermon synthétique, une certaine monotonie dans les procédés oratoires, un lest parfois embarrassant de haute métaphysique, une dangereuse facilité de parole, peu ou prou d'onction, trop de verve impatiente et débordante, tous ces défauts ou tous ces dons hypertrophiés, si l'on peut ainsi dire, n'empêchent point,

il est vrai, les œuvres oratoires de Saurin d'être de premier ordre, mais ne permettent pas de les tenir pour des chefs-d'œuvre littéraires.

Il a plus de génie que d'art, plus de tempérament que de métier. L'élévation des idées, la chaleur des convictions, le magnifique dédain des artifices, l'étendue des connaissances, les brillantes expositions et la vigoureuse dialectique, les mots à l'emporte-pièce, les merveilleuses trouvailles, la passion de la clarté, l'allure emportée et presque sauvage de la pensée en font un maître, sans conteste. Il est préférable de l'étudier dans les *Sermons choisis,* publiés en 1854 par M. Ch. Weiss, plutôt que dans l'édition complète de 1829. Au point de vue chrétien, Vinet lui reproche de n'avoir « pas pressé aussi vivement, aussi habituellement que d'autres la pensée de la justification par la foi et de la grâce opérante » ; et il conclut : « Sa prédication n'a pas assez de pente, et les vérités ne tombent pas assez de tout leur poids ».

Si Jacques Saurin a révolutionné l'éloquence de la chaire, en créant le sermon synthétique et en attribuant une bien plus large part que ses devanciers à l'exhortation morale, *Daniel de Superville* (1657 à 1726) a prêché sans système, avec son cœur et toute sa foi, n'ayant d'autre souci que d'édifier. « Sa douceur, écrit M. Ch. Weiss, sa clarté et sa netteté peu communes, le naturel de son débit, ses manières de gentilhomme, et presque d'homme de cour, faisaient de lui une sorte de Fénelon protestant ». A d'autres, les dépenses de grand savoir, l'appareil des « recherches inutiles », la critique et la controverse ; à lui, une prédication essentiellement mais ingénieusement dogmatique, qui puisse « imprimer fortement les principales vérités de l'Evangile dans nos âmes et toucher vivement nos cœurs ».

De Superville fut pasteur à Rotterdam ; l'élégance

de sa personne, le charme de ses discours, son entregent et son adresse, une teinte agréable de philosophie, lui avaient concilié les faveurs de la haute société hollandaise ainsi que la sympathie du pouvoir. C'est lui qu'on choisit pour prêcher dans diverses solennités nationales ; plus qu'aucun autre des réfugiés, il s'était détaché de la France. Louis XIV n'est plus son maître, son pays d'origine n'est plus la patrie. Quand il parle de l' « ennemi », dans le sermon [1] du 10 septembre 1704, il désigne par là les Français. Le sentiment national est mort en lui.

Il n'y eut pas en de Superville l'étoffe d'un orateur de mérite supérieur. Sans même relever ce qu'il y a, dans son style, de lâche ou de fluide, il est ondoyant et prolixe, verbeux et diffus. Mais il a tant de sincérité, tant d'onction, tant d'agréable facilité, quelque chose de si pénétrant et de si cordial, de si souple et de si fin, qu'on est séduit par ce modèle du prédicateur aimable.

L'éloquence sacrée dégénéra en Hollande, après de Superville et Saurin. L'expatriement avait accompli son œuvre de démoralisation et d'indifférence, en même temps qu'il dénationalisait les cœurs et les esprits. Le siècle est au cosmopolitisme, au doute et à la liberté. Le monde veut des sermons qui ressemblent le moins possible à des sermons, des discours de lettrés où il importe non de fortifier la foi, mais de contenter le goût. La substance y perd ce que la forme pourrait y gagner. C'est la décadence.

[1] Prononcé, devant le roi d'Angleterre, lors du service d'actions de grâces, destiné à célébrer la victoire d'Hochstædt.

CHAPITRE III

LA HOLLANDE APRÈS BAYLE

I. La librairie hollandaise ; les journalistes et les « faiseurs » : le *Journal littéraire de La Haye*, Saint-Hyacinthe, S'Gravesande, de La Chapelle, etc. ; le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. — II. Histoire et mémoires : Camusat, Rosset, de Rapin-Thoyras : le marquis d'Argens. — III. Les savants. — IV. Mlle van Tuyll ; Ch. de Bentink ; le philosophe Hemsterhuys ; le français en Hollande.

I.

La Hollande est conquise par le français. L'idiome national recule dans la société ; le latin est abandonné par les savants. La littérature du Refuge et l'influence morale des réfugiés y sont pour beaucoup. Et puis, l'instruction s'élève, la civilisation s'étend à toutes les classes. Enfin, les écrits du Refuge sont destinés au peuple, même ceux où l'érudition a une part ; ils conquièrent le grand public et ils imposent leur langue. Que ce soit un français altéré ou corrompu qui s'implante dans les Provinces-Unies, la chose n'est point contestable ; c'est le français.

Et tenez ! La librairie hollandaise devient une succursale de la librairie parisienne. Non seulement elle

travaille à la diffusion des œuvres du Refuge, mais elle sert d'asile à tout ce que la censure prohibe en France, aux « barbouilleurs de papier » dont se moque le marquis d'Argens, comme aux esprits audacieux ou indépendants qui ont besoin d'un régime de liberté. Malheureusement, les « barbouilleurs de papier » vont être en majorité, et Voltaire pourra rimer :

> Là, plus d'un fripon de libraire...
> Vend de l'esprit de tous états
> Et fait passer en Germanie
> Une cargaison de romans
> Et d'insipides sentiments
> Que toujours la France a fournie.

Le livre tend à devenir marchandise, l'auteur homme de métier ou homme de peine. La mauvaise littérature française sera fabriquée en Hollande, sans le moindre scrupule ; elle alimente la curiosité vulgaire, l'excite, la flatte et assure le règne du faux goût. Pour les *Contes et Nouvelles* de La Fontaine, qui paraissent à Amsterdam en 1685, pour l'*Histoire naturelle de l'âme* de Lamettrie, le *Contrat social* et l'*Emile*, que de productions plates ou malfaisantes, d'une impudente superficialité ou d'une scandaleuse indécence, ne sortent pas des Provinces-Unies, faisant la fortune d'éditeurs sans vergogne, remplissant l'escarcelle d'auteurs faméliques, rompant les digues au flot des aventuriers de lettres, des « regrattiers » de Hollande, inondant l'Europe de lourde et malsaine maculature !

Mais le français n'a pas suscité, en dehors du Refuge, que des libraires intéressés et des écrivains de bas étage dans la patrie d'adoption de Pierre Bayle. Nous avons vu la plupart des bons journaux littéraires, rédigés dans notre langue, naître et vivre en Hollande, les *Nouvelles de la République des lettres*, les *Bibliothèques* de Le Clerc, une douzaine d'autres. Et voici,

fondé en 1713, le *Journal littéraire de La Haye*, auquel il convient d'accorder quelque attention.

Le *Journal* est, en métaphysique, avec Locke, dans la philosophie naturelle avec Bacon et Newton, en religion avec tout le monde afin de ne mécontenter personne. « On peut dire sans jouer sur les mots, fait observer Sayous, qu'en Hollande, à cette époque, tout ce qui est écrivain et critique est aussi peu porté pour le grand goût que pour le grand roi. » En effet, les collaborateurs de cette publication, presque tous des jeunes gens, ne sont ni par l'éducation, ni par l'étude tournés vers les pures et sévères beautés de la littérature classique. Ils s'amusent bien autrement du *Gulliver* de Swift, qui vient d'être traduit, qu'ils ne se délectent des ouvrages de Bossuet et de Fénelon, ou même des délicieux contes d'Hamilton, et ils ne devinent rien de ce qu'annoncent les *Lettres persanes*. Si, dans la querelle des anciens et des modernes, ils prennent parti pour ces derniers, c'est qu'il est de leur âge de s'insurger contre le passé, contre la tradition, c'est que les anciens se prêtent merveilleusement à la parodie, c'est peut-être qu'ils ne rêvent pas de plaisir qui vaille celui de taquiner le vénérable Pierre Burman, l'éditeur, le commentateur et l'admirateur passionné de Phèdre, de Virgile, d'Horace, d'Ovide.

Saint-Hyacinthe, un bohême avant la lettre, est le boute-en-train de la bande au *Journal*, où il était secondé par des hommes d'un mérite moins léger, par *de Sallengre*, qui mourut trop tôt pour achever ses intéressants *Mémoires de littérature* (continués par le P. Desmolets), par *S'Gravesande*, professeur de philosophie à Leyde, métaphysicien et logicien chrétien d'une véritable originalité et d'un large éclectisme; par van Effen, qui avait plus d'adresse et de facilité que de savoir et d'esprit; par un Français enfin,

Prosper Marchand, bibliographe éminent et compilateur de ce recueil d'anecdotes qui, sous le titre de *Dictionnaire historique,* était censé faire suite au *Dictionnaire* de Bayle. On connaît surtout Saint-Hyacinthe par ses démêlés avec Voltaire, qui le soupçonnait d'être l'auteur d'un « libelle infâme », la *Déification d'Aritarchus Masso.* Voltaire écrivait à ce propos à M. Berger, en 1739 : « Je ne l'ai jamais offensé, ce Saint-Hyacinthe. Pourquoi donc imprimer contre moi des impostures si affreuses ?... Exigez de lui un mot qui lave cet outrage. » Il s'adresse, pour le même objet, à M. de Burigny, le supplie d'intervenir. Il a recours aux bons offices de d'Argental, d'Helvétius, de M[lle] Quinault ; il « veut un désaveu » d'un « coquin » tel que Saint-Hyacinthe, — qui ne désavoue pas. De là des colères qui s'expriment en termes de cette violence, dans une lettre à Helvétius, du 21 mars 1739 : « Je ne l'ai connu qu'en Angleterre où je lui ai fait l'aumône... Il se servit à Londres de l'argent de mes charités et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre *La Henriade;* enfin, mon laquais le surprit me volant des livres et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. »

Saint-Hyacinthe, qui a laissé des libelles anti-voltairiens et des romans médiocres, passe pour être l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu.* Voltaire prétend, à la vérité, que Sallengre et S'Gravesande l'ont fait en entier ; Saint-Hyacinthe n'aurait « fourni que la chanson » et aurait « escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre. » Mais il semble bien que l'affirmation de Voltaire soit d'un ennemi auquel la calomnie ne coûtait guère. Saint-Hyacinthe imagina, afin de railler la manie d'admiration qu'on avait pour les anciens, d'écrire, avec la collaboration de ses camarades au *Journal,* un très docte et très enthousiaste commentaire d'une naïve chanson populaire :

L'autre jour, Colin malade
Dedans son lit...

Cette chanson fut donnée comme le « chef-d'œuvre d'un inconnu », annoté et expliqué par le philologue Mathanasius. C'était un coup de maître, de l'ironie un peu grosse, certes, mais une fort divertissante débauche d'esprit. Le *Chef-d'œuvre* eut plusieurs éditions; « Mathanasius » et les pédants d'antiquité succombaient sous le ridicule. Palissot a une autre version sur les origines du *Chef-d'œuvre d'un inconnu :* « Ce qu'on ignore (et ce que le hasard nous a fait découvrir), c'est qu'il parut, en 1547, un commentaire latin du Cantique des cantiques, fait très sérieusement, et de la meilleure foi du monde, par un moine flamand nommé Titelmann, et que ce commentaire est évidemment la source, à la vérité très cachée, où Mathanasius a puisé le sien. » Il ajoute : « L'ouvrage, quoiqu'il ait eu beaucoup de succès, n'a jamais été réclamé par personne, et il est bien de Saint-Hyacinthe. »

Toujours est-il que le ton avait bien changé, dans le journalisme hollandais. Après Bayle, Basnage de Beauval, Le Clerc, après eux, les Saint-Hyacinthe et les batteurs d'estrade littéraires, sans culture solide, sans principes, mais dégourdis, spirituels et taquins. Un pasteur anglican de Dordrecht, Masson, essaya en vain, avec son *Histoire critique de la République des lettres,* de refaire une place à l'érudition et au sérieux ; l'*Europe savante*, qui lui succéda, ne réussit pas davantage, et il en fut de même de la *Bibliothèque française* de Bernard et Camusat.

Après un moment de lassitude, le public, qui a laissé mourir ou végéter tous les journaux littéraires, revient à ses amours d'autrefois en accueillant avec une réelle faveur la *Bibliothèque raisonnée,* que dirige

Armand de La Chapelle, ministre à La Haye. La *Bibliothèque* débute mal, par d'injustes attaques de La Chapelle, pasteur enjoué et de christianisme facile, contre Jacques Saurin, pasteur « qui ne montrait à ses auditeurs, à chaque petit faux pas qu'il leur arrivait de faire, qu'une légion de diables de l'enfer déchaînés et des chaudières bouillantes. » Elle ne tarda pas à conquérir tous les suffrages par l'indépendance de ses jugements et la compétence de ses rédacteurs, S'Gravesande, Barbeyrac, Des Maiseaux. La *Bibliothèque raisonnée* fut, durant la première période de son existence, l'organe de gens de sens et de savoir qui suivirent, sans le précipiter, le mouvement du siècle. Bientôt, les témérités de la nouvelle philosophie la gagnèrent et la perdirent.

Parmi les journaux politiques, il faut au moins rappeler la *Gazette de Leyde*, dirigée par Etienne Luzac, puis par son neveu Jean Luzac, et qui fut pendant longtemps un procès-verbal impartial et complet d'histoire contemporaine.

II

La librairie et le journalisme sont les deux grandes spécialités françaises de la Hollande au XVIIIe siècle. Il valait bien la peine de leur consacrer un livre ; c'est ce que tenta de faire *Denis-François Camusat*, l'éditeur des *Mélanges de littérature* de Chapelain, des *Mémoires* de Mézeray, des *Poésies* de La Fare et Chaulieu. Après l'avortement de sa *Bibliothèque française* et de sa *Bibliothèque des livres nouveaux*, il entreprit d'écrire l'*Histoire critique des journaux* (1734), dont la préface seule parut de son vivant.

Camusat n'était pas un réfugié; il se fixa en Hollande parce qu'il comptait y trouver plus aisément succès et fortune qu'en France; son style est agréable et pur; son *Histoire des journaux*, pleine de lacunes, mais détaillée et sûre pour tout ce dont elle traite, nous intéresse en particulier par ce qu'on y trouve sur le *Journal des savants*.

Mais l'histoire reste le délassement de choix ou l'occupation favorite de la plupart des écrivains du Refuge hollandais. Le plus fécond de ces historiens n'est autre que *J. Rosset*, le successeur de Courtil de Sandras au *Mercure historique et politique*, un connaisseur des affaires publiques de l'Europe, mais un caractère aigri et une plume violente. Ses *Histoires* du prince Eugène, du cardinal Alberoni, ses *Mémoires* sur Pierre-le-Grand et bien d'autres compilations hâtives, sont aussi oubliées que l'*Histoire de Pologne sous Auguste II*, d'un moine défroqué, le sieur La Barre de Beaumarchais, le collaborateur de Rosset, puis son adversaire déclaré. Il serait oiseux de s'attarder à d'autres compilations, plus indigestes encore ou même plus adroites, et c'est déjà trop en dire que de citer l'histoire de Frédéric-Guillaume de Prusse par Bruzen de la Martinière. Les libraires ne demandaient à ces fabricants de biographies royales et d'« états politiques de l'Europe », que de leur fournir des volumes où il y eût beaucoup de faits, contrôlés ou non, et le plus possible de matière à scandale.

On ne peut décemment mettre à part, dans cet amas d'ouvrages à la douzaine, que l'*Etat des Provinces-Unies* de Janiçon — j'en ai parlé précédemment — et l'*Histoire d'Angleterre*, que le réfugié *de Rapin-Thoyras* commença à La Haye et termina à Wesel, un livre consciencieux et clairvoyant qui révéla presque aux Anglais l'histoire de ces institutions parlementaires, dont le Genevois J.-L. de Lolme allait faire

l'apologie, avec une si rare compétence, dans sa *Constitution d'Angleterre.*

Il y aura plus de profit, ou d'agrément, à passer de l'histoire à la philosophie. Nous rencontrons d'abord, sur ce nouveau terrain, JEAN-BAPTISTE DE BOYER, MARQUIS D'ARGENS, qui fit de tout un peu, diplomate, avocat, soldat, viveur, avant de faire des lettres, et qui, sur le refus de sa famille de l'établir, se rendit en Hollande pour y vivre de son pinceau. Il avait été l'élève du peintre Cazer, il n'était pas sans talent pour un art qui devait lui donner des moyens d'existence. Caprice du sort, heureux hasard, vocation soudain éveillée, que sais-je ? le marquis d'Argens, qui se proposait de vendre ses toiles à Amsterdam, n'y vendit que des manuscrits. Et comme les libraires étaient gens de plus sûres ressources que les amateurs de tableaux, d'Argens n'eut point à se repentir de son changement d'état. Il séjourna dix ans en Hollande, dix ans durant lesquels il mit en pratique le *nulla dies sine linea* des grands faiseurs et de quelques grands écrivains.

Que subsiste-t-il de tous ces volumes jetés en pâture aux éditeurs d'Amsterdam ? Qui se souvient de romans comme le *Mentor Cavalier*, ou les *Mémoires de la comtesse de Mirol ?* Et quel courage ne faudrait-il pas, ou quelle vulgaire passion du détail scabreux, pour relire les *Mémoires historiques et secrets concernant les amours du roi de France*, œuvre de compilateur et de plagiaire au demeurant ?

Ce n'est cependant pas toute peine perdue que de rouvrir les *Lettres juives*, contrefaçon habile et violemment anti-chrétienne, ou anti-catholique, des *Lettres persanes.* Trois doctes Juifs, que d'Argens fait voyager en Europe, nous livrent leurs observations et leurs impressions, qui sont loin d'être favorables aux « nazaréens ». Il y a là un des premiers efforts du

scepticisme radical et de l'incrédulité militante, non l'un des moindres, car les *Lettres juives*, avec la *Philosophie du bon sens*, sont peut-être l'ouvrage le plus ingénieux de l'auteur, le plus spirituel, le plus finement agressif, quoiqu'on y sente la main d'un fournisseur de librairie, assez superficiel et très pressé. Voici, pour citer quelques lignes des *Lettres juives*, ce qu'un des correspondants du marquis, Jacob Brito, écrit de Genève à son ami Aaron Monceca : « Peut-être que les Genevois se repentiront un jour d'avoir paré et habillé leur ville comme une nouvelle mariée. Quelque roi de France pourrait bien s'en rendre amoureux et l'épouser contre les règles. Je sais que les cantons protestants s'opposeraient à ce mariage, mais... si la chose était une fois faite, il est *(sic)* aussi difficile d'enlever Genève des mains d'un monarque français qu'il le fut autrefois à Ménélas de ravir sa chère Hélène de celles des Troyens... Les Genevois, en général, sont gros et gras. Ils passent pour être de mauvaise humeur et peu hospitaliers, mais on leur fait tort de leur donner ce caractère : ils sont polis et affables beaucoup plus que tous leurs voisins. Il est vrai que les étrangers de la religion romaine leur sont suspects; mais il leur est pardonnable de se méfier de leurs plus mortels ennemis, qui ont voulu plusieurs fois leur tendre des pièges. Ils ont beaucoup de frugalité et de continence et tâchent de paraître d'une gravité singulière. Cette passion les fait tomber souvent dans un excès ridicule... Lorsqu'un Italien veut obtenir quelque chose de sa famille, il la menace de se rendre à Genève — *me n'andero in Genevra*. Un père italien qui entend prononcer ces paroles à son fils, n'en est pas moins frappé que s'il lui disait : *Je m'en vais à tous les diables...* » C'est là un échantillon de la manière du marquis. Ton léger, air déluré, observation à fleur d'esprit, des anecdotes, des traits

émoussés ou piquants, mais surtout d'insidieuses attaques contre le catholicisme et un bel acharnement contre les jésuites, ses ennemis de cœur.

Les *Lettres juives*, d'un intérêt assez vif, sont écrites d'ailleurs dans une langue plus alerte et plus correcte que les *Lettres chinoises* ou les *Lettres cabalistiques*, simple monnaie d'un premier ouvrage qui avait fait du bruit, ou même que les *Mémoires secrets de la République des lettres*, ou encore que les curieux et amusants *Mémoires* de notre auteur.

D'Argens était un « philosophe » de bonne foi ; il mourut comme il avait vécu, en homme de « la raison et de la lumière naturelle. » Voltaire burina son oraison funèbre en vingt mots : « D'Argens est mort ; j'en suis très fâché : c'était un impie très utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage. » Les livres du « très utile impie » eurent de la vogue au siècle passé ; ils ne sont point comparables, pour l'agilité, la souplesse, la puissance d'ironie, la fertilité de ruses, à ceux de Voltaire, et ses témérités semblent presque anodines auprès de celles d'un Diderot, d'un d'Holbach, ou d'un Naigeon. Nous le retrouverons à la cour de Frédéric II, académicien valétudinaire sans cesse en crainte de mort, athée ridiculement superstitieux, instrument complaisant de cent plaisanteries et mystifications royales, infatigable pourvoyeur des libraires, auxquels il ne confie plus de supportable que ses hardies *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture* (1752).

III.

Mais les réfugiés de Hollande se chargeront eux-mêmes de reprendre le travail de destruction religieuse, commencé par Bayle, poursuivi par les libres-penseurs anglais et français.

Elie Luzac, libraire de Leyde, qui édita *L'homme-machine* de Lamettrie et s'attira par là des démêlés avec la justice des Provinces-Unies, avoue des principes aussi éloignés du christianisme que ceux professés par J. Barbeyrac dans la préface de sa traduction française de Puffendorf. Il écrit tantôt en hollandais, tantôt en français, selon qu'il tient ou ne tient pas à être entendu au-delà de la frontière. On cite avec éloges sa traduction de l'ouvrage de Wolff sur le *Droit naturel ;* on rappelle encore, outre une vive réfutation du *Contrat social*, une critique, pointilleuse sur les détails mais superficielle pour le reste, de l'*Esprit des lois*. C'est, au surplus, un raisonneur et un logicien que Luzac ; à peine un écrivain.

Un autre savant, *J.-G. Chauffepié*, continue à Amsterdam le *Dictionnaire* de Bayle, sans l'enrichir beaucoup, en compilant de droite et de gauche.

On a vu que l'esprit du siècle avait des adeptes et des propagateurs en Hollande ; il y suscitait, d'autre part, des contradicteurs d'une réelle valeur, comme le pasteur *David Renaud Boullier*, l'un des adversaires à la fois les plus sérieux mais, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, les moins brillants de Wolff et de Voltaire, « type complet, remarque Sayous, du protestant

conservateur, gardien jaloux de la doctrine et toujours prêt à la défendre aussi bien contre les témérités de la théorie du libre examen que contre les nouveautés philosophiques ».

IV.

Est-ce que les Hollandais eux-mêmes n'apporteront aucune contribution à la littérature française ? Se borneront-ils à parler le français, à le goûter et à l'imprimer ? Ne l'écriront-ils pas, ne l'emploieront-ils pas dans le livre ?

M[lle] *van Tuyll*, qui sera M[me] de Charrière et qui est déjà de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, divertit sa solitude, ses longues années de triste jeunesse passées au château de Zuylen, en adressant à son frère, le commandeur de Tuyll et à quelques autres, des lettres, amoureusement analysées par Sainte-Beuve, d'un ton très personnel, avec leur vivacité un peu sèche, leur clair bon sens, leur spirituelle aisance et leur joli petit air détaché. On dirait d'une Sévigné qui a quinze ou soixante-dix ans, selon l'occurrence, et qui n'a plus de foi, et qui a plus de nerfs que d'âme. Elle avait débuté dans la littérature avec un conte anonyme, *Le Noble*, dirigé contre la noblesse de son pays ; elle y prétendait, entre autres, que la « naissance » est tout uniment le droit de chasser. Mais M[lle] van Tuyll quitta la Hollande pour la Suisse, où nous l'avons trouvée, distrayant, à coups de romans psychologiques, son ennui de femme incomprise et dépaysée (v. p. 105).

A La Haye, vers la même époque, *Charles de Bentink*, gentilhomme « qui était dans le grand monde sans être du monde », et galant homme qui, suivant le naturaliste Trembley, « savait montrer presque dans le même temps le philosophe et le polisson, prouvant que la vertu peut se concilier avec la gaîté », — Charles de Bentink, un Anglais naturalisé Hollandais par un séjour prolongé dans les Provinces-Unies, sacrifie sans scrupules au scepticisme du temps. Il a une culture très française, mais assez particulière en ce sens qu'il l'a puisée de préférence dans Rabelais, Montaigne et Molière ; il déteste la théologie de tout son cœur. Sayous a publié des extraits de quelques lettres de Bentink à Charles Bonnet ; ces lignes sont peut-être les plus caractéristiques de la manière de style et de la tournure d'esprit d'un écrivain qui était Français à la façon de Mlle van Tuyll, les pieds sur sol batave, la tête à Paris : « Si vous aviez voulu être initié à tous les mystères de la théologie, il fallait venir dans ce pays ; c'est ici que cette science est superlicoquenciée et qu'on vous aurait meublé la tête de *Benigna salutis*, de *Pantofla Decretorum*, du *Peloton de théologie* et autres précieuses reliques de la bibliothèque de Saint-Victor, que le bon Pantagruel trouvait si mirifique. Il faut que ce soit une belle science ; je ne sache pas d'avoir vu six hommes dans ce pays-ci, qui en fissent profession, avoir le sens commun, ou qui n'eussent le cerveau renversé... Aussi rien ne fait plus de tort à la religion que la théologie et ses docteurs ».

Eh ! oui, l'esprit du siècle et l'esprit français ont fait de larges brèches dans le patrimoine intellectuel de la Hollande. Bayle a passé par là, Voltaire y passe, le recommençant, le précisant et l'acérant. Et l'on pourrait constater que la littérature hollandaise elle-même a profondément subi l'ascendant et l'influence, moins

du Refuge que des irréguliers du Refuge, de ceux qui annoncent et préparent la fin provisoire ou l'éclipse du sentiment religieux.

Un isolé et un original nous attend encore, le philosophe *François Hemsterhuys*, le « Socrate hollandais », esthéticien et métaphysicien d'Athènes que le hasard fait naître en Batavie,

Vingt-deux siècles trop tard dans un monde trop vieux.

Il n'est pas superflu de dire que ce philosophe est un modeste et un sage qui, dans une époque de lutte, s'amuse à disserter sur les arts qu'il adore et à cultiver l'abstraction dont il se nourrit. Pas le moins du monde auteur avec cela, ne voyant en son travail que la satisfaction d'un goût personnel et le résultat matériel d'une pensée active, ne publiant une faible partie de son œuvre que sur les instances réitérées de ses amis, laissant des manuscrits non point peut-être considérables mais d'un réel et permanent intérêt.

Son esthétique fut exposée pour la première fois dans une lettre où il condensa tout son système en ces mots : la beauté consiste dans le fait de rassembler « un grand nombre d'idées dans le plus petit espace possible », tant et si bien que la beauté ne s'adresserait qu'à la raison seule, ne serait que vaguement corrélative des sens et du goût. Rien de plus paradoxal, ni de plus faux, que cette théorie, mais défendue avec quelle fertile ingéniosité !

Un de ses écrits, la *Lettre sur les désirs* (1770), tient presque tout entier dans cette phrase : « Il y a dans l'âme une sorte de force attractive qui la porte hors d'elle vers l'idéal ; une force étrangère et d'inertie combat ce noble élan : la première de ces deux forces tend à l'union, la seconde à l'isolement ; la première

est l'amour, principe de la vie intellectuelle et morale, la seconde est la personnalité ». Hemsterhuys part de là pour montrer que la contemplation prolongée, puis l'unique fait de la possession d'un objet désiré, provoquent la satiété à un degré plus ou moins violent : quand la « force attractive » de l'âme s'est fatiguée ou n'a plus de but, l'objet de sa convoitise devient indifférent à l'âme ou la dégoûte, ensorte qu'elle ne peut jouir parfaitement de rien. Ces considérations ne sont pas précisément neuves, mais Hemsterhuys, se révèle raisonneur extrêmement adroit et pittoresque styliste, même dans ses déductions les plus abstruses.

Il n'est point surprenant que cet homme, qui vivait par la pensée au siècle de Socrate, ait revêtu ses idées de la forme dont les Grecs ont tiré un admirable parti : le dialogue. Il croyait avoir démêlé ses principes ; il pouvait les développer et en faire comme la revue dans des entretiens à la Platon, qu'il intitula : *Sophyle*, *Aristée*, *Alexis*, *Simon*, d'après les noms de l'un des interlocuteurs ; ces morceaux d'une distinction et d'une grâce tout attiques, fins, spirituels, riants, qu'ils traitent des facultés morales, de la divinité, de l'âge d'or ou de l'idéalisme, sont d'élégantes et substantielles causeries ; elles aboutissent au triomphe du spiritualisme platonicien. La *Lettre sur l'homme et ses rapports*, qui précéda les dialogues et qui en est la préface, nous apprend que toute la sagesse consiste à devenir meilleur, que toutes les forces immatérielles de l'homme ont une fin : l'idéal. La vie présente n'est que l'ébauche et la promesse de la vie à venir. Dieu se prouve par l'âme, « d'une manière en quelque sorte intime, autant que par la logique ». Lessing avait été si fort enthousiasmé par la lecture de la *Lettre sur l'homme* qu'il s'était proposé de la traduire en allemand.

Les œuvres d'Hemsterhuys ont été réunies et réim-

primées en deux éditions successives, l'une de 1792, l'autre de 1809. Le caractère prédominant de sa philosophie est d'associer la morale à la recherche de la vérité et de combattre notre plus redoutable ennemi, l'égoïsme. Encore un coup, ce n'est point une doctrine qui ait le mérite de la nouveauté. Tout est dans la « façon », comme disait Montaigne.

Quoi qu'il en soit, on écrit en Hollande un excellent français, où l'accent étranger se perçoit à peine. Et, pendant tout le XVIII[e] siècle, la langue de la France et sa littérature conserveront une prépondérance incontestée sur la terre classique du Refuge. Les prédicateurs des églises wallonnes, qui se gardent bien de combattre d'une voix austère le goût et les tendances de l'époque, attirent la jeunesse comme ils retiennent l'élite de la société. On étudie le français dans les écoles, on le parle dans les familles ; et c'est comme la langue aristocratique du pays. Les réfugiés n'avaient d'ailleurs pas formé de colonies à part, distinctes du reste de la nation ; ils s'étaient mêlés à l'élément indigène, popularisant ainsi leur idiome, excitant la curiosité et l'admiration de notre littérature.

On pourrait presque dire que la France protestante a fait, pour un temps, la conquête intellectuelle de la Hollande. Songez que Bayle, dans son *Dictionnaire*, ignore avec la plus parfaite tranquillité d'âme, les meilleurs auteurs hollandais. Lisez les poètes du cru : la plupart imitent qui Corneille, qui Molière, qui Racine, qui Voltaire. Au commencement de notre siècle, la vogue du français persiste ; un Bonaparte est sur le trône des vieilles Provinces-Unies. On traduit Jouy, puis Delavigne et Scribe... Tout à coup, le génie national se réveille et se révolte. Le français est toujours enseigné, il est toujours la seconde langue de prédilection ; il n'a plus la première place.

CHAPITRE IV

LES REFUGES DE LA SUÈDE ET DU DANEMARK

I. En Suède : la reine Christine ; Catteau-Calleville ; le pasteur Trottet. — II. Le Danemark : Laplacette ; P.-H. Mallet ; La Beaumelle ; Holberg à Paris.

I.

La Suède fut jusqu'en notre siècle plus ouverte à l'influence politique qu'à l'influence littéraire de la France. C'est cependant un protestant français, Denys Beurrée, qui est choisi comme précepteur d'Erik, fils de Gustave Wasa ; c'est à Gustave Wasa que Calvin dédie son *Commentaire des douze petits prophètes ;* c'est ce prince encore qui accueille Hubert Languet avec une sympathie marquée. La reine Christine, en outre, qui protégea fort intelligemment les lettres et ler arts, fut très accessible au goût et très éprise du génie français ; elle appela Descartes à Stockholm ; Saumaise, le célèbre pasteur Bochart de Caen furent de sa cour. M. de la Gardie et le médecin Bourdelot comptèrent parmi ses favoris.

Lors de la révocation de l'Edit de Nantes, quelques familles de réfugiés seulement passèrent en Suède; l'émigration huguenote y fut plus considérable en 1698 et les provinces allemandes du pays reçurent plusieurs centaines de Français exilés qui n'avaient pu s'établir en Hollande. Est-il exact de dire, avec Sayous, « qu'aucun écrivain réfugié de ce royaume, aucun auteur suédois » n'apporta le moindre tribut à la littérature française? Le pasteur *Pierre Catteau-Calleville*, qui avait étudié en Prusse, sous la direction de Formey, et qui fut ministre de l'église luthérienne française de Stockholm, de 1781 à 1809, a publié une intéressante *Bibliothèque suédoise*, un *Tableau général de la Suède*, que les historiens consulteront longtemps, un *Tableau des Etats danois*, un agréable *Voyage en Allemagne et en Suède*, une *Histoire des révolutions de Norvège*, et enfin, et surtout, une remarquable *Histoire de Christine, reine de Suède*, avec un précis de l'histoire de Suède des origines à la mort de Gustave-Adolphe. Avouons que le mérite littéraire de ces ouvrages est mince; le style de Catteau pèche par la gaucherie et l'emphase. Il est permis d'ajouter un nom à celui de Catteau-Calleville. *J.-P.-Ph. Trottet*, un Vaudois, desservit l'église française de Suède de 1852 à 1858. Ce disciple de Vinet était un orateur éminent, dont les *Discours évangéliques*, parus en 1853, eurent les honneurs d'un article élogieux d'Edmond Scherer dans la *Revue de théologie*. La *Revue des Deux-Mondes* donna de lui, le 1er avril 1857, une large étude sur « l'Eglise et la question religieuse en Suède ». Mais il faut assigner un rang à part au *Génie des civilisations* de Trottet, travail malheureusement inachevé, d'un profond penseur, sur la philosophie de l'histoire des religions.

On pourrait encore s'occuper de la correspondance de Gustave III avec Mme de Staël, et d'autres mani-

festations de l'influence des lettres françaises en Suède ; ce serait là dépasser les limites de notre sujet, faire non de la littérature mais de la diplomatie ou de la politique.

II.

L'influence et l'œuvre littéraire du Refuge sont un peu plus importantes en Danemark. Le poète Urbain Chevreau, qui avait été appelé en 1669 à la Cour de Copenhague, disait que « l'étoile du nord ne doit pas être celle des poètes ». Effectivement, le Danemark ne prit un vif essor intellectuel qu'au XVIIIe siècle, avec le fameux polygraphe Holberg auquel la France a tant prêté.

La révocation de l'Edit de Nantes y amena d'assez nombreux réfugiés ; un seul nous retiendra, *Jean Laplacette*, pasteur béarnais qui se fixa pour vingt-cinq ans dans la capitale du Danemark et vint mourir à Utrecht en 1718. Laplacette, qu'on surnomma le « Nicole protestant », a beaucoup écrit durant son exil. Nous ne verrons en lui que le moraliste chrétien et l'auteur du *Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*, dont l'original fut composé en latin, ingénieuse, insidieuse et subtile démonstration de la constante incertitude — du « pyrrhonisme » — de l'Eglise catholique en face des vérités révélées. Quant aux *Essais de morale*, c'est là une édition revisée, à l'usage des réformés, des *Essais* de Nicole ; mais la revision manque décidément de cet air de grandeur, de cette grave éloquence, de cette poésie même, que Nicole avait trouvés dans Pascal et qu'il s'était appropriés un peu. Les *Essais* de

Laplacette sont purement didactiques, aimables au surplus et limpides, dans leur sage ingénuité.

Il y aurait davantage à dire de l'historien genevois *P.-H. Mallet*, appelé en 1752 à Copenhague pour y occuper la place de professeur royal de belles-lettres françaises créée deux ans auparavant pour La Beaumelle, mais il a été question précédemment de Mallet (voir p. 83) et il suffira de citer en passant l'*Histoire du Danemark* de Desroches de Partenay.

La Beaumelle, lui, *Anglivieil de La Beaumelle*, qui fut précepteur et journaliste dans la capitale danoise, avait suggéré aux ministres de Frédéric V l'idée de vouer une sollicitude toute particulière à l'enseignement du français. « Osons espérer, s'écriait-il, que, par les soins bienfaisants de notre prince, la république littéraire de Copenhague, devenant de jour en jour plus florissante, produira des Pascals, des Miltons, des Rollins, des Voltaires ; au moins est-il sûr

Qu'un Auguste aisément peut faire des Virgile ! »

Les ministres se laissèrent séduire par ces belles perspectives qu'un écrivain de vingt-cinq ans, un peu intéressé, leur ouvrait sur l'avenir. La Beaumelle fut nommé professeur de langue et de littérature françaises ; ses succès ne répondirent, hélas ! ni à ses prétentions, ni à ses espérances, et il s'en alla guerroyer en Allemagne contre Voltaire. Il avait rédigé, pendant son séjour à Copenhague, une petite feuille philosophique, littéraire et plus que galante, la *Spectatrice danoise*, ou l'*Aspasie moderne*, qui renferme, par exemple, à la suite l'une de l'autre, une apologie du christianisme contre les déistes, et la liste, aussi piquante qu'on peut l'imaginer, des qualités qu'une jeune

veuve demande de son nouvel époux. La licence des mœurs et du langage régnait partout; elle était bien portée à Copenhague, puisque La Beaumelle, l'homme de l'*Aspasie moderne*, fut chargé officiellement de former le goût et d'éveiller le génie des Danois.

Ajoutons à ce coup d'œil sur la littérature française au Danemark, que l'illustre Holberg vécut plusieurs années à Paris et qu'il s'y essaya même à faire du théâtre dans la langue de Molière. Lorsqu'il voulut, plus tard, recourir à son français pour attaquer *La Grandeur et la Décadence des Romains* de Montesquieu, il n'eut plus à son service que ce que Sayous appelle « le français d'un écolier allemand. » Je n'ai point à parler ici de l'influence de Molière sur les comédies d'Holberg.

LIVRE CINQUIÈME

L'Allemagne [1].

CHAPITRE PREMIER

AVANT FRÉDÉRIC II

I. Le Refuge et l'Edit de Potsdam; la fondation de l'Académie de Berlin; la cour de Sophie-Charlotte. — II. Les écrivains du Refuge : D. et Ch. Ancillon; Jacques Abbadie; I. de Beausobre, Lenfant, Larrey, etc. — III. Leibniz et la *Théodicée*.

I

L'Edit de Potsdam, du 29 octobre 1685, rendu par le grand-électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, portait entre autres ceci, dans sa préface : « Comme

[1] Les ouvrages précités de *Sayous* et de *Weiss*; *Histoire de l'Académie de Prusse depuis Leibniz jusqu'à Schelling*, par Ch. Bartholmèss, 2 vol. in-8, Paris, 1851; *Biographien der Kulturgeschichte der Schweiz*, par R. Wolf, 4 vol. in-8, 1858-1862; *Kritische Geschichte der französischen Kultureinflüsse in den letzten Jahrhunderten*, von J.-J. Honegger, in-8, 1875; Ch. Joret, *Des rapports intellectuels de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris, in-8, 1884; *Th. Süpfle*, déjà cité; *Bibliothèque* et *Nouvelle Bibliothèque germanique*, pass.

les persécutions et les rigoureuses procédures qu'on exerce depuis quelque temps en France contre la religion réformée, ont obligé plusieurs familles de sortir de ce royaume et de chercher à s'établir dans les pays étrangers, nous avons bien voulu, touché de la juste compassion que nous devons avoir pour ceux qui souffrent pour l'Evangile et pour la pureté de la foi que nous confessons avec eux, par le présent édit signé de notre main, offrir aux dits Français une retraite sûre et libre dans toutes les terres et provinces de notre domination. » Cette sage mesure, où il entrait sans doute une part de calcul, fut l'une des causes de la prospérité et de la grandeur de la Prusse. Les réfugiés affluèrent dans l'inviolable asile qui leur était ouvert; leur patrie d'adoption devint tôt ou tard la patrie pour tous ces Français que la France repoussait et qui l'oublièrent. Et Frédéric II pourra écrire à D'Alembert : « Le zèle de Louis XIV nous a pourvus d'une colonie de huguenots, laquelle nous a rendu autant de services que la société d'Ignace en a rendu aux Iroquois. »

Est-ce de la révocation de l'Edit de Nantes seulement que daterait l'apparition de la littérature française en Allemagne ? Non, mais elle y sera représentée désormais par ces pasteurs, ces légistes, ces écrivains qui se fixent sur le sol prussien et qui, continuant à employer leur langue maternelle, démontrent et imposent sa supériorité. Avant les exilés de la fin du XVII[e] siècle, le génie français avait, du reste, presque conquis l'Allemagne. Un historien de la littérature allemande ne déclare-t-il pas, dans un livre récent, que « Louis, le roi Soleil déifié, fut le véritable maître de l'Allemagne ? » Louis et Versailles n'étaient-ils pas des noms magiques pour la plupart des princes et principicules de Germanie ? C'est une réaction nationale et protestante, mais surtout nationale et, pour l'instant,

prussienne tout simplement, que l'électeur de Brandebourg va tenter. La politique religieuse de Louis XIV le servit à souhait ; l'habile diplomatie de son envoyé à la cour de France, le baron Ezéchiel de Spanheim, Genevois d'origine, ne lui fut guère moins utile. Tout le flot du Refuge allemand se déversa presque dans le Brandebourg, où plusieurs familles françaises s'étaient fixées dès 1672.

Quelques hommes nous intéressent, parmi ces chefs de l'émigration qui fournirent à l'électeur des conseillers, des ambassadeurs, des officiers, payant ainsi son hospitalité en bonne monnaie de services et de gloire. Mais le protecteur des réfugiés ne se borna pas à leur offrir un abri. Il eut recours à eux pour faire sortir ses Etats de leur marasme intellectuel. Une imprimerie et une librairie françaises furent fondées à Berlin, presque en même temps que s'élevaient des établissements considérables d'instruction littéraire et d'éducation politique, le Collège français et l'Académie des nobles, à Berlin, puis, à Halle, l'Institut français ou Académie des chevaliers.

Frédéric-Guillaume mourut en 1688. Sa belle-fille, la reine Sophie-Charlotte, travailla toute sa vie au développement des œuvres dont il avait pris l'initiative. Cette femme distinguée avait trouvé, dans sa famille, des modèles qu'elle fut heureuse d'imiter. Sa mère, l'électrice Sophie de Hanovre, n'avait-elle pas été l'amie de Leibniz et de Newton ? Sa tante, Elisabeth de Bohême, n'avait-elle pas voué à Descartes une admiration passionnée ? Elle-même avait passé par la cour de Louis XIV, elle y avait francisé son esprit.

C'est aux « huguenots » que sera confiée la direction des écoles de Berlin et de Halle. Ils auront bientôt leur organe, le *Nouveau journal des savants*, dont les débuts remontent à 1694 et qui sera inspiré par Chauvin, l'ami de Bayle. Le 18 mars 1700 fut dé-

crétée la fondation du plus fameux des établissements savants d'Allemagne[1], l'Académie des sciences et des lettres de Berlin, — à l'origine « Société des sciences, » — dont le premier président à vie sera Leibniz, dont les principaux membres seront des gens du Refuge ou des Français, Chauvin, Jacques Basnage, Lacroze, Ch. Ancillon, Beausobre, Lenfant, Du Han, Pelloutier, D'Argens, Maupertuis, Formey, Bitaubé. Et, pendant ce temps, les Universités de Kœnigsberg et de Francfort se réveillaient de leur torpeur, la bibliothèque royale dont le grand électeur avait doté Berlin prospérait sous Frédéric Ier, et c'était comme de riches semailles sortant de terre et annonçant les belles moissons.

La petite cour de Sophie-Charlotte, d'autre part, est le centre d'un mouvement littéraire et un foyer de culture française. On y disserte de lettres, d'art, de philosophie, avec la charmante reine, à laquelle Lenfant, témoin de ces tournois oratoires, applique le vers de Virgile :

Olli subrisit vultus quo cuncta serenat.

La langue de ces entretiens est celle de Versailles, mais l'air qu'on respire au château de Lützenbourg, — de Charlottenbourg, aujourd'hui — n'est pas celui des palais de Louis XIV. La reine donne, dans ce cénacle, l'exemple d'une dignité familière et gracieuse, qui se concilie fort bien avec le sérieux, qui ne s'accommode ni de la raideur, ni de l'ennui. On se croirait presque revenu à l'époque de la Renaissance. Point de partis-pris, d'ailleurs, dans ces réunions, de doctrines officielles ou toutes faites ; les idées considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, la liberté des

[1] *Bartholmèss*, l. c. I, p. 13 et s.

systèmes et l'indépendance de la critique, l'aménité des principes et le respect des opinions.

La mort de Sophie-Charlotte et la guerre de la succession d'Espagne retardèrent jusqu'en 1710 le commencement des travaux de l'Académie. Mais, on l'a dit, les annales de cette docte compagnie ne datent guère que du règne de Frédéric II.

II

Il faut avouer tout de suite que le Refuge allemand n'a produit ni un Bayle, ni même un Jurieu; ce sont les Allemands eux-mêmes du XVIIIe siècle[1], non les Français exilés, qui donneront à notre littérature les noms les plus brillants, les œuvres les plus considérables, Leibniz sa *Théodicée,* Frédéric-le-Grand tout ce lot de *Mémoires*, de *Réflexions*, de *Lettres* qui en font l'un des écrivains distingués de son temps. Du Refuge sortent néanmoins des livres de quelque mérite, des auteurs de quelque talent. Voici d'abord *David Ancillon,* ancien pasteur de Metz, qui fut un éloquent prédicateur et qui occupa, dès 1685, le poste de ministre de l'église française de Berlin. Son fils aîné, *Charles Ancillon,* avait, l'année même de la révocation de l'Edit de Nantes, publié l'une des plus sages et des plus habiles défenses du parti protestant, et ses *Réflexions politiques,* « dans lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables

[1] Nous traiterons, dans notre *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne,* de l'influence que les littératures des deux pays ont exercée l'une sur l'autre.

intérêts du royaume. » La foi y parlait le langage, qu'elle avait un peu désappris, de la modération et du bon sens; elle atteignait à la puissance par la probité et la chaleur du plaidoyer.

Membre très actif de l'Académie de Berlin, Ch. Ancillon conquit une situation prépondérante, par l'étendue de son érudition et la solidité de son esprit. Il ne subsiste cependant de tous ses ouvrages que les *Réflexions politiques*, des *Mémoires*, où l'on trouve de consciencieuses notices sur Conrart, Chevreau, etc., et une *Histoire* de l'établissement des Français réfugiés dans les Etats du grand-électeur. Son frère cadet, *David Ancillon*, a été — avec Jacques Lenfant, l'initiateur de l'entreprise — l'un des fondateurs de la première *Bibliothèque germanique*, ou *Histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord* (1720 à 1740), une revue qui fut, vingt ans durant, le journal du Refuge, et moins d'ailleurs l'organe de la pensée française en Allemagne que l'intermédiaire de la science allemande en France, car cette « histoire littéraire » est surtout l'histoire, écrite par des érudits, des ouvrages scientifiques publiés de l'autre côté du Rhin ; Beausobre, le « grand Beausobre », protège ce recueil et le dirigea même après la mort de Lenfant. La *Bibliothèque germanique* reparut de 1746 à 1760, rédigée en bonne partie par Peyrard et Formey, puis, dans les dernières années, presque exclusivement par l'infatigable Formey.

Le philosophe *Etienne Chauvin* eut moins de succès avec son *Nouveau journal des savants*, qui ne put soutenir la concurrence hollandaise. Cet adepte fervent du cartésianisme n'a professé et n'a guère écrit qu'en latin, comme aussi Mathurin Veyssière de La Croze, le savant bibliothécaire et antiquaire du roi de Prusse.

Mais nous ne pouvons nous arrêter aux figures de

deuxième ou troisième plan, à Le Duchat, ce fin connaisseur du XVIe siècle français, à Jacquelot, l'irréconciliable et le malheureux contradicteur de Bayle, à quelques autres. Nous avons, en revanche, dans Jacques Abbadie (1654 à 1727), un écrivain et un penseur de marque, sans contredit l'un des premiers parmi les apologistes chrétiens. Abbadie, qui était né dans le Béarn, fut désigné très jeune, après de fortes études, pour desservir l'église française de Berlin (1680). Le maréchal de Schomberg l'emmena en Angleterre après la mort de Frédéric-Guillaume.

Abbadie vécut désormais sur sol anglais ; il n'en appartient pas moins au Refuge allemand, car son ouvrage le plus important, le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, parut en 1684, alors que le futur doyen de Saint-Patrick de Dublin était encore en Prusse.

Le *Traité* d'Abbadie — « très supérieur, dit Palissot, à celui de l'abbé Hauteville » — est un de ces livres qu'on ne cessera pas de réimprimer ou de plagier, aussi longtemps que vivra le christianisme. Malgré la trace visible des idées cartésiennes, et tout plein qu'il soit des *Pensées* de Pascal, le *Traité de la vérité de la religion chrétienne* est une des plus originales, des plus substantielles et des plus fidèles apologies de la doctrine du Christ. « C'est le plus divin de tous les livres », écrivait Mme de Sévigné à Bussy-Rabutin. Et Montausier disait à Spanheim : « La seule chose qui me chagrine, c'est que l'auteur de ce livre soit à Berlin ». On peut constater aussi, dans les *Mémoires d'une inconnue* (Mme Cavaignac), publiés récemment, l'influence profonde que la lecture d'Abbadie avait laissée dans l'esprit d'une parisienne et d'une catholique du premier empire. Le *Traité* n'a rien de trop protestant, rien de « réfugié » presque, ni dans le ton ni dans le style ; il a quelque chose de limpide,

de serein et de ferme, il a l'air des *Pensées* de Pascal arrangées, complétées, érigées en système par un esprit aimable et orné, qui enseigne ses convictions bien plutôt qu'il ne les crie et qui appelle volontiers la spéculation au secours de la foi. Le moraliste n'est pas beaucoup moins ingénieux que l'apologiste ou le prédicateur ; et, par exemple, son *Art de se connaître soi-même* (1692) est une petite œuvre infiniment précieuse.

On cite d'autres écrits d'Abbadie, le *Traité de la divinité de Jésus-Christ*, une *Histoire de la grande conspiration d'Angleterre* (1696), faite de première main. On a oublié tout à fait un ouvrage de la vieillesse de l'auteur, le *Triomphe de la Providence et de la religion* (1723). J'ai eu la curiosité, puis le courage, de parcourir les quatre tomes du *Triomphe*, « où l'on trouvera la première partie de l'Apocalypse clairement expliquée avec une nouvelle et très sensible démonstration de la vérité de la religion chrétienne ». Il y a là, tout près de beaucoup de fatras, de grandes pages et de pénétrantes considérations, dont les premières lignes du traité peuvent déjà donner quelque idée : « L'impiété et la superstition sont comme les deux pôles dans le monde profane et corrompu. Plus on s'éloigne de l'un, plus on s'approche de l'autre. Autrefois, le Purgatoire et les Croisades, aujourd'hui le déisme et l'incrédulité. Voilà comment les hommes sont faits. Toujours extrêmes, toujours incapables de cette modération qui fait la sagesse et la vertu, ils ne connaissent point de milieu entre croire trop et ne rien croire absolument .. » Tout Abbadie est dans ces trois ou quatre phrases ; c'était un chrétien, non de passion, mais de raison et d'expérience.

Nul ne fut plus en faveur, à la cour de Sophie-Charlotte, que le chapelain de cette spirituelle princesse, Isaac de Beausobre (1659 à 1738). « C'était, a

dit Voltaire, un homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délicat, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise et de la littérature ; la meilleure plume de Berlin ». Et le marquis d'Argens, dans la préface des *Lettres juives*, le célèbre « théologien aussi grand qu'Arnaud, critique aussi éclairé que Bayle, historien aussi correct et aussi sincère que de Thou » ; il convient d'expliquer ces éloges excessifs en rappelant que Beausobre avait écrit au marquis pour protester contre une appréciation assez dure des *Lettres juives* dans la *Bibliothèque germanique*, et qu'il le traitait « d'auteur d'infiniment d'esprit, qui enrichit le public d'ouvrages très agréables et très instructifs », et que surtout il l'engageait à persévérer « en méritant l'estime des honnêtes gens qui ont du goût pour le Vrai et pour le Beau ».

On peut, à la lumière de ces jugements, deviner en Beausobre un huguenot plus homme du monde que ne l'étaient ses coreligionnaires, plus souriant et plus détaché, sans une ombre de pédanterie, sans un trait de cette humeur austère ou maussade que les protestants ne cachaient ni dans leurs polémiques, ni dans leur vie. Aussi l'avait-on surnommé « le sourire du Brandebourg», pour la facilité et le charme de son commerce. Aussi Formey, son biographe, un peu son panégyriste, le montre-t-il « propre à se produire avec distinction dans les compagnies et même dans les cours, ayant le talent de la conversation, écouté avec la déférence que mérite un beau génie cultivé par les grâces et assaisonné par la douceur et la modestie ».

L'*Histoire critique de Manichée et du Manichéisme* (1734 et 1739) est le titre le plus sûr d'Isaac de Beausobre au souvenir de la postérité, — d'une postérité restreinte de théologiens et d'érudits. Gibbon en a dit : « C'est un trésor de philosophie ancienne et de

théologie ». L'œuvre est absolument neuve, autant par le sujet que par l'étendue des recherches et la franchise de la manière. Les « manichéens » certes avaient sollicité à maintes reprises les investigations des savants et déchaîné les passions des controversistes, — qu'on relise seulement l'article du *Dictionnaire* de Bayle sur le « manichéisme », — mais les doctrines si rudement dénoncées et poursuivies par l'Eglise n'avaient pas encore trouvé d'historien aussi sérieux, aussi intelligent, ni d'une tolérance aussi parfaite. Beausobre répondait à ceux qui lui reprochaient d'avoir fait trop peu de cas de l'autorité des Pères de l'Eglise et de laisser voir un faible pour les hérésies, un faible pour les faibles : « Je ne connais pas de plus grand bien que la liberté de penser, de plus douce occupation que la recherche de la vérité, ni de plus grand plaisir que celui de la trouver et de la dire ». Paroles d'un esprit et d'un cœur également nobles.

Outre de nombreuses et savantes dissertations insérées dans la *Bibliothèque germanique*, Beausobre a rédigé une vigoureuse défense du calvinisme contre les luthériens et les quatre volumes d'une excellente *Histoire de la Réformation* en Allemagne de 1517 à 1570. Ses sermons, qui jouirent d'une vogue extraordinaire, nous paraissent médiocres, insuffisamment composés et de molle substance ; ce qu'ils ont peut-être de remarquable, c'est qu'ils sacrifient la théologie à la morale : « Amour de Dieu et amour du prochain, voilà toute la science à enseigner dans la chaire chrétienne ».

L'ami et le collaborateur de Beausobre, son prédécesseur aussi dans le poste de pasteur du Weder, *Jacques Lenfant*, fut l'un des meilleurs historiens du Refuge. Comme Beausobre, il a emprunté à Bayle la féconde méthode de la critique historique, mais il a plus que son émule, le don du récit et le style sou-

tenu. Son *Histoire du concile de Constance* reste un livre à consulter. Le Clerc, une autorité, la jugeait ainsi : « On y trouvera non seulement beaucoup de travail et d'exactitude, mais encore de sincérité et de modération. S'il n'y avait pas mis son nom, on ne devinerait assurément pas qu'un ministre est l'auteur de cet ouvrage ». Je dois constater cependant que Lenfant est d'une impartialité au fond plus étudiée que réelle. J'ajoute qu'il a laissé une *Histoire de la papesse Jeanne* et l'on sait qu'il fonda la première *Bibliothèque germanique*.

Tandis que Beausobre et Lenfant sont des fureteurs patients et des reconstructeurs d'époques ou de doctrines, *Isaac Larrey*, lecteur ordinaire de Sophie Charlotte, avocat en Normandie avant la Révocation, devenu historien en Allemagne par désœuvrement autant que par goût, ne s'est pas élevé au-dessus du compilateur ingénieux et du vulgarisateur prolixe. On a pu reconnaître dans son *Histoire des sept sages de la Grèce* (1713 à 1716) l'une des sources du *Voyage du jeune Anacharsis* de Barthélemy, mais cet ouvrage ne vaut pas la longue analyse qu'en a faite Sayous ; qu'est-ce autre chose, en effet, que du délayage sans aucune sûreté dans l'information, sans aucune originalité dans le style ? Ses *Annales de la Grande Bretagne*, qui précédèrent l'histoire de Rapin-Thoyras, sont essentiellement de la littérature narrative, des faits mis bout à bout, en dehors de toute préoccupation d'art et de philosophie, par un fabricant de livres « instructifs et amusants », auquel les souvenirs de ses lectures tiennent lieu de documents. Sa curieuse *Histoire de Guyane* est aussi hasardeuse et superficielle que son *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, qui est d'ailleurs presque un plaidoyer en faveur du persécuteur des protestants. Mais ne troublons pas davantage, dans la paix où elles dorment

depuis un siècle et demi, les volumineuses élucubrations du bon Larrey !

III

C'est à la mémoire de Sophie-Charlotte qu'est dédiée l'œuvre la plus considérable qui soit venue d'Allemagne, dans notre langue, l'*Essai de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, de Geoffroi-Guillaume Leibniz[1] (1646 à 1716). Leibniz, au surplus, n'a guère écrit qu'en latin et en français. Il avait passé deux années à Paris ; il compta, parmi ses correspondants, Bossuet et Pellisson ; il s'était employé à une tentative de réconciliation, sur le terrain catholique, entre Rome et la Réforme luthérienne, après s'être ingénié à mettre d'accord Platon et Aristote, puis Aristote et Descartes ; ce « grand conciliateur » entreprit, vers la fin de sa vie, de rétablir l'harmonie entre le christianisme et la raison ; d'où sa *Théodicée* qu'il publia avec la fameuse devise en vedette : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible ».

Nous n'avons ni l'intention, ni la prétention, de refaire un exposé de la philosophie leibnizienne condensée dans des œuvres, la plupart de peu d'étendue (*Méditations*, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, *Théodicée*, *Monadologie*, *Principes de la nature et de la grâce*, *Correspondance*), et développée dans un

[1] *Histoire de la philosophie européenne*, par Alf. Weber, in-8°, Paris, 1892, 5me édition, p. 322 et s.

lumineux travail de Nourrisson. Leibniz a fortifié et surtout élargi la doctrine chrétienne, le rationalisme théologique perçant au reste chez lui sous l'apparente orthodoxie, la volonté de Dieu étant à ses yeux subordonnée aux lois éternelles de la raison divine, — Dieu étant soumis « aux règles éternelles de la bonté et de la justice ». Comme M. A. Weber le montre clairement : « Le Dieu de Leibniz n'est donc pas un monarque à l'orientale, c'est un souverain lié par des lois qu'il ne peut défaire, une sorte de roi constitutionnel et de premier fonctionnaire de l'Univers, plutôt que l'autocrate tout puissant de Tertullien et de Duns Scott. Il est semblable au Dieu de Montesquieu, « qui a ses lois », plutôt qu'à celui des théologiens indéterministes. La puissance suprême, ce n'est pas la *seule* volonté de Dieu, c'est sa volonté régie par les lois éternelles de son intelligence, lois qui déterminent son action sans lui faire violence, puisqu'elles constituent le fonds même de la nature ». La *Théodicée*, qu'il ne faudrait pas prendre, sur son titre, pour un lourd traité dogmatique, est un livre populaire, sans appareil scientifique, aussi aimable, j'allais dire aussi familier, que le sujet le comporte. Mais c'est moins dans cet ouvrage que dans sa *Monadologie*, que Leibniz s'affirme l'un des créateurs de la nouvelle philosophie.

Revenons encore sur les origines et les destinées de la *Théodicée*. A la cour de Sophie-Charlotte, la discussion roulait souvent sur les graves questions de la liberté de l'homme, de la bonté de Dieu, du mal physique, métaphysique et moral. La critique insinuante, débilitante et narquoise du *Dictionnaire* de Bayle, avait fait quelque impression sur l'esprit de la reine. Leibniz s'efforça de rassurer le christianisme, de dissiper les doutes de son auguste interlocutrice. Il opposa ses sentiments et le fruit de ses méditations

aux objections subtiles de Bayle qui, selon sa spirituelle remarque, « voulait faire taire la raison après l'avoir trop fait parler ».

Sophie-Charlotte le pressa de rédiger ses pensées et ses vues sur l'accord de la religion et de la raison ; elle mourut avant l'apparition de la *Théodicée*, qui l'eût vraisemblablement convaincue et ravie, car l'excellente princesse ne demandait pas mieux que de croire. Si l'Allemagne accueillit cette œuvre avec un enthousiasme sans mélange, la France s'y montra fort réfractaire. C'était déjà le règne des beaux esprits, annonçant et préparant celui des esprits forts. Fontenelle, qui a composé un *Eloge de Leibniz* et qui exerçait alors une véritable royauté littéraire et mondaine, juge le système de la *Théodicée* d'un air léger, presque comme un badinage de génie, beaucoup trop spirituel pour être édifiant. Jean Le Clerc le considère, lui aussi, comme un élégant jeu d'esprit, et l'on a pensé qu'il avait vu juste en citant un passage, très probablement ironique, d'une lettre de Leibniz à un théologien qui était de l'avis de Le Clerc : « Vous avez frappé au but, et je suis surpris que personne jusqu'à présent ne se soit aperçu que j'avais voulu me divertir. Les philosophes ne sont certainement pas toujours obligés de parler sérieusement ». On ne put en douter, lorsque Voltaire répondit à la *Théodicée* par *Candide*... La *Théodicée* ne ferait, en somme, pas sortir Leibniz de « la lignée des scolastiques » et n'aurait de valeur que celle d'une œuvre de haute vulgarisation philosophique, si l'on ne regardait qu'à ce livre. Encore un coup, c'est dans sa *Monadologie* qu'éclate tout ce qu'il apporta de neuf et de grand au monde moderne.

Comme écrivain français, Leibniz n'est nullement à dédaigner ; net, sobre, presque sans accent étranger, il a la logique et la force du style ; il importe de parcourir sa *Correspondance* pour admirer sans effort la

langue de l'illustre philosophe, mais ce serait s'exposer à une cruelle déception que de chercher l'écrivain dans ses vers, qui sont pitoyables :

L'amour et la philosophie
Etaient en grande brouillerie,
Car le philosophe distrait
N'était pas des dames le fait...

CHAPITRE II

L'ALLEMAGNE AU TEMPS DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND

I. Frédéric II et le génie français; ses œuvres. — II. Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse et les *Mémoires de ma vie*. — III. Le baron de Pollnitz et le baron de Bielfeld. — IV. L'Académie de Berlin, son esprit et ses travaux ; Maupertuis, Formey, Sulzer, Prévost, Mérian, Bitaubé, Lamettrie, Pelloutier, etc.

I

Leibniz, à l'instar de ses compatriotes, n'avait guère que du dédain pour la langue nationale. « Mieux vaut être un Turc châtré qu'un Prussien, » dira Frédéric II (1712 à 1786), dans son incurable mépris pour la littérature allemande. Il n'a pas le droit d'aimer la France, à la vérité, mais il est fanatique du goût français. Fidèle à la patrie de son devoir, comme roi, il est, comme écrivain, du pays de son intelligence ; ce pays n'est pas la Prusse.

Sa première éducation [1] avait été dirigée par Mme de

[1] *La jeunesse du grand Frédéric*, par M. E. Lavisse, Paris, 1891 ; et, du même auteur, *Le grand Frédéric avant l'avènement*, Paris, 1893.

Rocoules et par Du Han. Il avait fait ses délices de la lecture de nos classiques, dans la triste et sévère solitude à laquelle le condamnait son terrible père, le « roi soudard ». Il savait Racine et Boileau par cœur, il commentait et refaisait Jean-Baptiste Rousseau. Un an avant de monter sur le trône, il rimait encore dans ce ton :

Ah ! quand verrai-je enfin ma stérile patrie
Réformer de son goût l'antique barbarie,
Offrir un doux asile aux beaux-arts négligés,
Réchauffer leur ardeur, dans son sein protégés,
Et, faisant refleurir l'esprit et le génie,
Rendre la gloire aux arts et les arts à la vie ?

Vingt ans plus tard, la veille de la bataille de Zendorf, il remaniait à sa façon, en guise « de passe pour la veillée d'une bataille », la sixième ode du même J.-B. Rousseau. Le douzième jour de son règne, il suppliait Voltaire de prendre le chemin de Berlin : « Ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir ; je ne saurais vivre heureux, ni mourir tranquille, sans vous avoir embrassé. » Et, quand le grand homme a daigné obéir au caprice royal : « J'ai vu Voltaire ; il est aussi éloquent que Cicéron, aussi agréable que Pline et aussi sage qu'Agrippa. Son esprit travaille sans cesse ; chaque goutte d'encre qui sort de sa plume est un bon mot. Tu me trouveras très bavard à mon retour, mais pense que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours tenu fort à cœur : Voltaire et des soldats français. » On se brouillera. En attendant, Frédéric II s'amuse, s'engoue et s'instruit de tout ce qui vient de France. Sans-Souci est un coin d'esprit français sur terre prussienne, avec Voltaire, d'Argens, Lamettrie, Maupertuis, d'Alembert, Diderot, tous les passants et tous les hôtes de

ce « bercail » où le roi héberge les gloires de la philosophie et de la littérature.

Les desseins de sa politique, les occupations de son génie, lui laissent assez de loisir pour jouer au bel esprit et même pour épuiser un certain fonds d'humeur polissonne et gamine. Et puis, il a des prétentions, il nourrit des ambitions et des manies d'auteur. Ce qu'il prise en Voltaire, c'est, outre l'étincelant commensal, le conseiller et le correcteur de manuscrits, le rhabilleur littéraire, quoiqu'il soit prudent de n'accepter que sous réserve les termes dans lesquels Voltaire parle de ce qu'il a fait « pour mettre les ouvrages de Frédéric en état de paraître. » Il n'existe pas, même à y regarder d'assez près, une différence bien sensible entre la prose du roi avant 1758 et celle des années postérieures ; on reconnaît bien, en revanche, les vers qu'a retouchés la main agile du poète de *La Pucelle*. Mais il n'importe. Frédéric II n'a pensé qu'en français et nous avons à rechercher ce que lui doit notre littérature : la dette est moins lourde que ne le sera l'œuvre du solitaire de Sans-Souci, bien qu'on puisse hardiment le ranger, parmi les écrivains du XVIIIe siècle, immédiatement au-dessous des plus grands pour l'originalité de la pensée et même pour la saveur, sinon la perfection du style.

On concevra qu'il n'est guère possible de passer en revue tous les tomes de l'édition complète des *Œuvres* de Frédéric II. Il vaut la peine de signaler, ou d'étudier rapidement, ceux de ses livres qui offrent le plus d'intérêt. Il n'y a pas lieu de s'attarder aux *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*, qui furent lus à l'Académie de Berlin et imprimés en bonne partie dans les documents de cette société savante (1746 à 1748); on y sent l'élève de Voltaire, l'imitation directe du *Siècle de Louis XIV*, et, dans tout ce qui est narration pure, la manière

sans choix et sans relief d'un compilateur médiocre.

L'*Histoire de la guerre de sept ans*, dont le manuscrit primitif disparut dans un incendie et que Frédéric refit en quatre mois, ne laisse pas d'être une source assez précieuse pour la connaissance des événements de l'époque. Il est préférable de s'attarder à l'*Histoire de mon temps*, œuvre posthume comme la précédente, mais qui n'est plus d'un simple écolier de Voltaire; elle a les qualités essentielles d'un ouvrage classique, la mesure, la clarté lumineuse, l'autorité; elle porte visiblement la griffe d'un maître. Après une éloquente et large esquisse de la situation de l'Europe en l'an 1740, Frédéric II continue en quelque sorte ses *Mémoires de la maison de Brandebourg*, en retraçant le rôle de la Prusse dès le couronnement du premier roi jusqu'à la paix de Dresde. Ce qu'il faut louer surtout ici, ce n'est assurément pas l'impartialité absolue, ni l'infaillible grandeur d'âme d'un témoin qui a des préoccupations fort naturelles de politique et de gloire; c'est cette force de vérité, cette pénétration du coup d'œil, cette élévation de l'esprit et même cette sûreté de méthode qui annoncent une victorieuse supériorité d'intelligence. L'intelligence est si haute qu'elle avoue ses erreurs, moins peut-être que ses torts, et que jamais l'intérêt ne la rend hypocrite ou menteuse. L'auteur est, au demeurant, plus à son aise dans les considérations générales que dans le récit; il est infiniment plus philosophe que peintre. Ses descriptions de batailles sont d'un capitaine que les côtés pittoresques et dramatiques laissent assez indifférent; n'y voyez que de brefs et nerveux résumés d'opérations militaires.

Son tableau de l'Europe en 1740 renferme des pages magistrales, pour l'étendue et l'exactitude de l'information autant que pour la profondeur du regard et la noblesse du style. Et, « s'il voit les choses comme

elles sont, écrit M. Lavisse, il les domine encore par la force très curieuse de sa personnalité morale. » Je cite : « Richelieu et Mazarin avaient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleury fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préférait les négociations à la guerre, parce qu'il était fort dans les intrigues et qu'il ne savait pas commander les armées; il affectait d'être pacifique pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution, économe des revenus de l'Etat et doué d'un esprit d'ordre, qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étaient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il méprisa trop le militaire et fit trop de cas des gens de finance. De son temps, la marine était presque anéantie et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes, la première campagne de l'année 1733... » Tout est dans ce ton, sobre, sûr, définitif; c'est l'*imperatoria brevitas* d'un observateur et d'un logicien, qui est un grand homme et un grand réaliste dans la politique et la guerre.

On devrait mentionner encore des *Mémoires* depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'en 1775, des *Mémoires* de la campagne de 1778, la *Correspondance* relative à la succession de Bavière et enfin des *Eloges*, fort nombreux, ceux de Du Han, de Lamettrie, de Voltaire, du prince Henri, etc. Mais ne leur attribuons pas plus d'importance littéraire que lui-même ! Et revenons de préférence à l'homme de lettres.

« C'est mon délassement de faire des vers, écrivait Frédéric à Voltaire ; je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'ose ni

quitter le gouvernail, ni s'endormir... Les Muses demandent des retraites et une entière tranquillité d'âme dont je ne peux presque jouir. » Ne devait-il pas

Penser, vivre et mourir en roi ?

Condition excellente peut-être pour un philosophe ou un historien, fâcheuse pour un poète auquel il faut avant tout les libertés du loisir et de l'imagination. Lui-même ne s'est jamais regardé que comme un poète d'occasion, et la poésie ne lui est apparue que comme un « délassement » entre deux batailles, ou deux conventions diplomatiques, ou deux ouvrages du genre sérieux. Aussi son principal défaut fut-il celui de tous les amateurs : l'à-peu-près. Il aura d'heureux accidents de satire ou de lyrisme, des vers bien frappés, des strophes éloquentes ou gracieuses, à peine un ou deux morceaux achevés. Ses débuts sont bons, à l'ordinaire, mais tout à coup la verve s'éteint ; il s'essouffle et il s'empâte. Il a du moins des accès de grand art, des lueurs d'esprit, de jolis coups d'aile, une originalité intermittente de pensée et de tour, qui ne permettent point de le laisser dans la tourbe des petits rimeurs de son siècle ; Voltaire n'a point eu, en ce domaine comme en d'autres, de meilleur disciple que Frédéric II, encore que l'on puisse se demander jusqu'à quel point la « blanchisseuse de Sa Majesté » a revu les toilettes de la Muse royale. Je goûte peu les poèmes didactiques et satiriques ; je goûte moins les poèmes licencieux, qui sont d'une grivoiserie pénible, qui ne sont relevés ni par la verdeur du style, ni par l'allure dégagée et le naturel. Lisez donc les six chants de l'*Art de la guerre*, ou le *Poème des Confédérés*, écrasés sous le poids d'un comique pesant, ou les dévergondages du *Palladion !* Et de ses comédies, vraiment, de l'*Ecole du monde*, de *Tantale en procès*,

tout le bien qu'on en peut dire, c'est qu'elles ne valent pas grand'chose. Il y a là une certaine facilité de versification et quelques rencontres de poésie, rien de plus. Ses *Lettres au public* elles-mêmes ne sortent pas du médiocre.

Si l'on voulait admirer le poète en Frédéric II, il siérait de le chercher dans ses « stances », dans ses « épitres familières », qui ne sont pauvres ni d'humour, ni d'esprit, ni même de grâce. Comment d'ailleurs eût-il réussi dans l'épopée ou dans le haut lyrisme, dans tout ce qui demande une imagination puissante, un élan soutenu, lui qui jugeait Homère ennuyeux, Corneille inculte, La Fontaine sans charme ! Tout ce qui n'est pas spirituelle vivacité, élégante correction, facile dextérité, ne compte point à ses yeux. Ce qu'il a fait de mieux, je crois, c'est l'*Epitre au marquis d'Argens* :

Ami, le sort en est jeté ;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté
Que la Nature, notre mère,
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux ;
Et, sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque
Où, sans distinction, le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos...

Ce serait une grosse lacune que d'oublier, dans la partie purement littéraire de l'œuvre de Frédéric II,

sa *Correspondance,* d'une verve un peu tendue et bien inégale, mais piquante et savoureuse, avec sa sœur Wilhelmine, avec Du Han, avec Voltaire, avec Grimm, avec le marquis d'Argens. Et comment ne pas nous souvenir ici de ses réflexions sur la *Littérature allemande,* où éclate tout son mépris pour les lettres nationales, où percent cependant un ardent désir et un vague espoir de les « corriger ? »

Parlerai-je maintenant de ses écrits militaires ? Ses *Réflexions sur le caractère et les talents de Charles XII, roi de Suède* (1759), n'effaceront pas le *Charles XII,* de Voltaire, mais sont, à coup sûr, plus pénétrantes, et, dans leur brièveté, d'une plus forte substance.

Ses ouvrages de philosophie politique ou de morale ont une valeur plus considérable, soit comme documents psychologiques sur la personnalité de l'auteur, soit pour leur mérite intrinsèque. Je ne songe pas précisément à l'*Avant-propos sur la Henriade,* mais aux quatre dissertations sur « l'amour-propre envisagé comme principe de morale », sur « l'éducation », sur les « préjugés », sur « l'utilité des arts et des sciences dans un Etat ». Frédéric II, philosophe, est dans la tradition du siècle ; il professe une sorte d'épicuréisme humanitaire et d'incrédulité passionnée, qui se fondront plus tard dans un scepticisme général et morose, exaspéré encore par la religiosité lyrique de Rousseau, — « ce canevas de visions cornues, ce rabâchage de choses que l'on sait depuis longtemps. » Causefinalier et déiste à sa façon, il ne lui reste que la croyance à un Dieu olympien, indifférent, oisif et superbe, la conviction que la base de toute morale est l'amour-propre, la certitude que l'homme est une bien misérable machine et que notre âme n'est nullement immortelle.

On n'ouvre plus guère ses *Lettres sur l'amour de la patrie,* son *Essai sur les formes du gouvernement et*

les devoirs des souverains, sa *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois*, quoique tous ces écrits contiennent des vues ingénieuses. La curiosité va toujours à l'*Anti-Machiavel*, que Frédéric composa dans les années où il n'était que prince royal; le livre causa une profonde sensation et il est suggestif à bien des égards. Que ne pouvait-on attendre du futur monarque, dont l'un des premiers actes publics était une protestation enflammée contre les injustices et les iniquités couvertes du manteau commode de la raison d'Etat? Le roi de Prusse ne tiendrait-il pas à honneur de respecter la signature de l'héritier de la couronne? Serait-il un ambitieux, celui qui condamnait si rudement l'ambition? Démembrerait-il le territoire de ses voisins, celui qui déclarait qu'après avoir « conquis une république, on devait lui rendre ensuite sa liberté? » Juvéniles enthousiasmes, juvéniles imprudences, lest encombrant et un peu ridicule dont on se débarrassera!

L'*Anti-Machiavel*, ou « examen du *Prince* de Machiavel », — examen superficiel de contradicteur qui a mal lu — fournira donc à Frédéric l'occasion de « prendre la défense de l'humanité contre ce monstre (l'auteur du *Prince*) qui veut la détruire, d'opposer la raison et la justice au sophisme et au crime. » Car, « s'il est permis de séduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légèrement sur les affaires du monde, il l'est d'autant plus de pervertir des princes qui doivent gouverner des peuples, administrer la justice et en donner l'exemple à leurs sujets, être par leur bonté, par leur magnanimité et leur miséricorde les images vivantes de la Divinité. » Ainsi parle le soldat et le conquérant de demain. Il semble que sa réfutation du *Prince* ait surtout été utile à Frédéric II en ce qu'elle l'a forcé de méditer sur Machiavel et de s'en pénétrer. Lorsque Machiavel dit: « Le prince doit

appliquer tout son esprit et toute son étude au métier de la guerre, qui est le seul qu'il lui importe d'apprendre, car c'est par cette science que se maintiennent ceux qui sont nés princes et que souvent les particuliers le deviennent »; lorsque le Florentin ajoute : « c'est une nécessité au prince de se donner tout entier aux exercices de la guerre, et il y doit même être plus assidu en temps de paix que durant la guerre, ce qu'il peut faire de deux manières, l'une par les actions (tenir ses gens en haleine, etc.), l'autre par l'esprit (lire des histoires pour y considérer les actions des grands capitaines, etc.) » ; — lorsque Machiavel explique tout cela, il trouve en Frédéric le plus indigné des adversaires : « L'enthousiame de Machiavel expose ici son prince à être ridicule ; il exagère si fort la matière qu'il veut que son prince ne soit uniquement qu'un soldat ; il en a fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille. Les princes à l'origine sont juges d'institution et ils sont généraux, c'est accessoire... Cet auteur ignore jusqu'au catéchisme de la justice, ne connaît que l'intérêt et la violence. » Mais voilà, deux mois après tous ces beaux développements, Frédéric II envahissait la Silésie !

Ne perdons toutefois pas de vue qu'il importe de distinguer entre la première et la seconde partie de l'*Anti-Machiavel,* celle-ci prouvant infiniment plus de discernement et de maturité que celle-là. Au surplus, on devine, à lire entre les lignes, même à lire certaines lignes, Frédéric-le-Grand dans ce prince royal qui a la plume trop facile.

Aurais-je consacré trop de pages aux écrits de Frédéric II ? Nos histoires littéraires lui font décidément une place bien étroite. Il est le premier après les premiers dans les lettres françaises du XVIIIe siècle, car enfin on n'a pas été, avec une réelle vocation d'auteur,

le plus illustre des capitaines et des politiques de son temps sans rien laisser de ses livres à l'adresse de la postérité.

II

Le comte de Guibert a, dans son *Eloge du roi de Prusse*, célébré « ce règne d'un demi-siècle, exemple presque inouï dans les annales du monde, sans enfance, sans jeunesse, sans décadence, mûr, éclatant et vigoureux jusqu'à la fin », — une fin d'une tragique mélancolie. Frédéric II mourut triste et seul, en 1786, jaloux par avance de son héritier, ne voyant plus guère que sa sœur cadette Amélie, l'amante du baron de Trenck, malade de la goutte, sentant l'hydropisie le menacer, mais regimbant rudement contre le destin, demeurant encore à cheval six heures de suite, le 24 avril 1785, sous une pluie battante. Quel vide autour de lui ! Morts, ses compagnons de gloire; morts, ses compagnons d'esprit et de gaîté, Algarotti, le plus cher, d'Argens, Maupertuis, Voltaire ! Morte, elle aussi, la tendre et charmante margravine, la sœur « tant aimée ! »

Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, épouse, par ordre de son père, du prince héréditaire de Baireuth, fut jetée en un mariage qui ne contentait ni le roi, ni la reine, ni le mari, ni surtout la femme; elle se consola de ses infortunes domestiques dans l'amitié de son frère, dans les hommages de Voltaire, dans une correspondance d'affection exaltée et plaintive avec Frédéric II, dans la rédaction de ce livre déconcertant,

mais si vif, si piquant, si sincère, avec toutes sortes de contradictions, de révélations, de gentillesses, de méchancetés, d'indiscrétions, qui parut sous le titre : *Mémoires de ma vie* et qui est une façon de *Roman comique*, assez triste, dans un décor royal. Il faut bien se garder de surfaire le mérite littéraire de cet ouvrage, une confession reprise, puis abandonnée cent fois, autobiographie sans dessein et sans prétention d'auteur ; il faut, en revanche, le tenir pour un cri du cœur, d'un cœur aigri, où l'on découvre pourtant un fonds inépuisable de grâce et d'enjouement natifs. Le style en est alerte, admirablement naturel, point châtié et souvent familier à l'excès. La margravine dira tranquillement, par exemple : « Le jour suivant, le maréchal de R. fut chargé de laver la tête à M. de Voït. » Mais que de franchise, que d'entrain, et comme toute son âme se montre à nu !

Elle eut, autant que Frédéric, le don de déplaire également au roi et à la reine. Le roi était un brutal, la reine une mégère. La fille n'avait presque rien de leurs défauts ni de leurs manies. Elle les a jugés avec sa mémoire encore pleine des mauvais traitements subis, des humiliations souffertes ; elle a toujours dit ce qu'elle pensait, sans réticences ni ménagements. Ses proches ne furent pas épargnés davantage que les indifférents. Si, passant à la cour de Wurtemberg, elle la trouve « maussade, remplie de cérémonies et de compliments, » elle l'écrit comme elle l'a vu. Et si, racontant sa douloureuse enfance, elle parle de son père et de sa mère, elle ne voile rien.

Les *Mémoires de ma vie* avaient été légués au médecin de Wilhelmine de Prusse, de Superville, qui se refusa obstinément, pour d'excellentes raisons, à les faire connaître. On les publia en 1811. Nous pouvons en extraire au moins deux passages caractéristiques.

Celui-ci d'abord, à propos de la reine : « La reine

n'a jamais été belle; ses traits sont marqués et il n'y en a aucun de beau ; ses cheveux sont d'un brun foncé; sa taille a été une des plus belles du monde ; un port noble et majestueux inspire du respect à tous ceux qui la voient ; un grand usage du monde et son esprit brillant semblent promettre plus de solidité qu'elle n'en possède. Elle a le cœur bon, généreux et bienfaisant; elle aime les beaux-arts et les sciences sans y être trop appliquée. Chacun a ses défauts ; elle n'en est pas exempte. Tout l'orgueil et toute la hauteur de la maison de Hanovre sont concentrés dans sa personne. Son ambition est excessive; elle est jalouse à l'excès, d'une humeur soupçonneuse et vindicative. » Tel est le portrait, peint par sa fille, de Sophie-Dorothée de Hanovre, épouse, dès 1706, de Frédéric-Guillaume, alors prince royal, et mère de la future margravine, « petite princesse qui fut très mal reçue » à sa naissance.

Le roi sort des *Mémoires de ma vie* plus meurtri encore. Il détestait Wilhelmine, et il a été payé de retour. Elle s'est vengée des brutalités paternelles, simplement en les rappelant. Un trait entre cent : « Il nous (à Frédéric et à elle) faisait bon visage en présence de la reine, et nous maltraitait dès que nous étions hors de sa chambre. Mon frère même commençait (il avait plus de dix-huit ans) de recevoir ses caresses accoutumées à coups de canne et de poing. » Et Frédéric de lui rapporter la scène que voici : « Comme j'entrais le matin dans la chambre du roi, il me saisit d'abord par les cheveux et me jeta par terre où, après avoir exercé la valeur de son bras sur mon pauvre corps, il me traîna, malgré toute ma résistance, à une fenètre prochaine; il prétendait faire l'office des muets du sérail, car, prenant la corde qui attachait le rideau, il me la passa autour du cou. J'avais eu, par bonheur pour moi, le temps de me relever; je lui sai-

sis les deux mains et me mis à crier. Un valet de chambre vint aussitôt à mon secours... » Les *Mémoires de ma vie* ne sont, ni ne pouvaient être le testament de l'amour filial; ils ne sont pas non plus celui de l'amour conjugal, et la pauvre Wilhelmine n'a connu le bonheur qu'en aimant ardemment son frère, qui le lui rendit quand il en avait le temps.

III

Puisque nous en sommes à parler des écrivains allemands qui employèrent notre langue, pourquoi ne pas en finir avec eux, avant de nous occuper de l'Académie royale et des Français ou des étrangers qui jetèrent un si vif éclat sur le règne de Frédéric II ?

Voici le baron *Charles-Louis de Pollnitz*. « Quelle rage vous a rendu auteur ? me dira-t-on, et pourquoi, emporté par cette frénésie, mettre votre nom à la tête d'un mauvais livre ? Je répondrai que c'est l'oisiveté. » Ce chambellan des rois de Prusse fut un personnage d'humeur et de vie également vagabondes, un aventurier de cour qui changea trois fois de religion et barbouilla des volumes pour les libraires de Hollande à la seule fin de remplir son escarcelle, lassant ses bienfaiteurs, exploitant ses amis, exaspérant ses créanciers, toujours prodigue et toujours ruiné, et qui eut l'occasion de voir beaucoup de choses parce qu'il frappa à toutes les portes. Le parasitisme a ses bons côtés, comme il eut ses beaux moments pour Pollnitz.

Le baron a conté les amours du roi de Pologne dans sa *Saxe galante*, ouvrage d'un marchand de scandale; il n'a rien laissé qui soit digne d'être enregistré dans

une histoire littéraire, que ses *Mémoires*, précédés, dans la seconde édition (1735), d'un « état abrégé de la cour de Saxe. »

Ses *Mémoires* portent sur les « observations qu'il a faites dans ses voyages et le caractère des personnes qui composent les principales cours d'Europe. » On y cherchera surtout un tableau amusant, très superficiel au surplus et tournant d'habitude au panégyrique, des résidences princières de l'Allemagne vers 1730. Cette tête folle de Pollnitz fait des révérences à droite et à gauche, salue d'un regard distrait les milieux qu'il traverse, collectionne des anecdotes, tend la main et disparaît pour recommencer ailleurs le même jeu. Le conteur ne s'exagère nullement l'importance de ses souvenirs ; il ne se pique point non plus de fine littérature, il ne songe pas à gagner les faveurs de ceux qui « veulent dans les bagatelles ce style délicat orné de fleurs et de guirlandes de rhétorique. » Il demande même pardon aux lettrés d'avoir écrit : « Je les assure, qu'outre que je ne tomberai pas en rechute, je ne me fâcherai point s'ils dédaignent de jeter leurs regards sur ce livre, et que si la lecture de ces mémoires les excite au sommeil, je me croirai très bien récompensé d'avoir contribué à leur procurer quelque repos. » Voilà le ton de l'auteur, un désœuvré qui sait tenir une plume, qui n'est point un sot et qui vend à tant la ligne des croquis et des historiettes ramassées au cours de ses voyages. Ce parasite ne s'est pas contenté de manger à la table, de puiser dans la bourse des grands et petits seigneurs d'Allemagne ; il a mis ses stations gratuites en monnaie, car il ne faut rien perdre.

Nous ne le suivrons pas à Berlin, à Dresde, à Gotha, chez le duc de Mersebourg, à Weimar, à Vienne. Nous aurons fait assez d'honneur à ses *Mémoires*, en leur empruntant quelques portraits ou traits de mœurs.

Je signale d'entrée cet éloge des réfugiés : « Les Français réfugiés pour cause de religion ont extrêmement contribué à l'agrandissement et à l'embellissement de Berlin; ils y ont établi toutes sortes de manufactures et ils y ont introduit les arts ; et l'on peut dire d'eux qu'ils n'ont rien négligé pour témoigner leur reconnaissance à l'électeur Frédéric-Guillaume et à sa postérité. » Je remarque ensuite ce qu'il dit du prince royal, qui devait être Frédéric II : « Ce jeune prince est bien fait; il a une bonté de cœur et une douceur dans l'esprit qui enchantent ; il aime la lecture, la musique, les arts et la magnificence. Ses sentiments, ses manières et ses actions font croire que, s'il parvient à la couronne, son règne sera l'un de ces règnes doux et paisibles qui font aimer les rois ; en quoi consiste la véritable gloire. » Pollnitz avait les dons du courtisan plutôt que ceux du prophète.

A Fulda, chez le prince-abbé, le baron n'a trouvé que la matière d'un récit rabelaisien... « En un mot, sa maison est leste et magnifique. Il y a peu de souverains en Allemagne dont la table soit mieux servie ; tout y abonde, on y boit des vins délicieux, mais d'une telle abondance qu'on n'est pas longtemps en état de connaître quel est celui que l'on boit. Il y a ici, je crois, les plus rudes buveurs de l'Europe. » Passant par Carlsbad, il déclare que, « pour y être bien, il faut apporter trois choses: un lit, du vin et un cuisinier. » Et cela continue ainsi, avec force détails sur les palais, les bâtiments publics, le mobilier, le personnel des cours, le tout semé de réflexions à fleur d'esprit, de phrases lourdement admiratives, d'aventures gaîment narrées, de copieuses agapes amoureusement décrites : « Depuis que je suis ici, — à Würzbourg — j'ai pris la louable habitude de m'enivrer deux fois par jour. »

Il serait d'un goût douteux de s'attarder aux *Mé-*

moires du baron. C'est, comme Pollnitz l'avoue sans détour, un recueil de « bagatelles » assez gentiment arrangées, d'une manière alerte et facile qui ne trahit pas trop son origine germanique. Quelquefois cependant, il prend plus au sérieux son rôle d'historiographe ambulant; il fait, non sans pénétration, avec une liberté qui a son prix, la psychologie de la société de son temps et la caractéristique générale des nations où on l'invite à dîner.

Sous le règne de Frédéric II, il entreprit des *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison royale de Prusse*; son manuscrit, qui ne parut que seize ans après la mort de Pollnitz, subit maintes retouches et fut même remanié bien des fois sur l'ordre de Frédéric. Quand le baron s'éteignit, en 1775, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, on pria Formey de prononcer l'éloge du défunt, qui était membre de l'Académie de Berlin; Formey répondit sans autre compliment que l'ancien chambellan des rois de Prusse n'en valait pas la peine.

Vaut-il la peine de donner quelques lignes au *baron de Bielfeld*?[1] Qui donc lit ou consulte encore ses *Institutions politiques*, bien que Catherine II les eût placées à côté de l'*Esprit des lois*, dans sa bibliothèque, et couvertes de notes? Ce diplomate, le premier traducteur allemand de la *Grandeur et Décadence des Romains*, n'a rien dit que Montesquieu n'ait dit infiniment mieux. Son livre offre néanmoins, suivant Sayous, « avec une minutieuse précision, l'état de ce qu'on pourrait appeler la civilisation politique et administrative de l'Europe au XVIII[e] siècle, à l'heure même où paraissait le *Contrat social*. » L'éloge est

[1] On a attribué au baron de Bielfeld l'*Histoire secrète de la duchesse de Hanovre* (1732); cfr. *Archives littéraires de l'Europe* (1804), 8, p. 162. Le baron de Pollnitz en a aussi été déclaré l'auteur, mais sans raisons bien plausibles.

mérité ; il n'implique aucune profondeur de vue, ni aucun talent d'écrivain, bien que le style de Bielfeld ne « sente pas trop son origine teutonique[1]. » Si l'on tenait d'ailleurs à faire connaissance agréablement avec de Bielfeld, il faudrait parcourir ses *Lettres familières,* où tous les historiens de Frédéric-le-Grand ont puisé. Et il y aurait certainement quelque chose à prendre dans son ouvrage très superficiel, mais assez neuf, sur les *Progrès des Allemands dans les sciences, les belles-lettres, etc.* (1752).

Je devrais peut-être citer d'autres noms. Ce serait retomber dans la nomenclature. La littérature française en Allemagne, sous « le roi philosophe », est installée à l'Académie de Berlin; elle y est représentée, nous l'avons dit, par les descendants du Refuge, auxquels viennent s'associer les passants et les hôtes plus ou moins illustres de la cour de Frédéric.

IV

L'Académie royale des sciences et des lettres, « renouvelée » en 1744, était divisée en quatre classes : *physique ou philosophie expérimentale, mathématiques, philosophie spéculative, belles-lettres ou philologie.* Chaque classe se réunissait une fois par semaine ; les académiciens pouvaient prendre part aux travaux de toutes les sections, « de manière, explique Bartholmèss, que toutes les assemblées étaient générales, quoique chaque classe eût à pourvoir aux lectures à

[1] *Histoire des idées littéraires en France au* XIX[e] *siècle*, par A. Michiels, 4[me] édition, I, p. 335.

son tour. » Maupertuis et Formey furent chargés, en 1746, l'un de la présidence, l'autre du secrétariat perpétuel de la docte compagnie. Frédéric II accepta le titre et remplit les devoirs d'un « protecteur de l'Académie ; » il prescrivit l'usage de la langue française substituée au latin, et le règlement, d'accord avec les opinions de la plupart des académiciens, disposa en particulier que la plus parfaite indépendance des doctrines serait tolérée en matière religieuse.

Après la mort de Maupertuis, le roi dirigea l'Académie avec le concours de d'Alembert qui, de Paris, lui soumettait les conseils d'un esprit judicieux et désintéressé. L'influence française se maintint, presque intacte, jusqu'au commencement de notre siècle. Mais, à partir des guerres de l'empire et du réveil national, puis, de la fondation de l'Université de Berlin, l'Académie se transforma et déclina ; elle ne redevint que beaucoup plus tard, sous Frédéric-Guillaume IV et Guillaume Ier, un centre d'études philologiques et historiques pour la nouvelle Allemagne.

Maupertuis, le premier président perpétuel, avait toutes les qualités désirables pour donner à l'Académie royale l'éclat rêvé par Frédéric II. Il avait de l'entrain, du courage, une ambition qui ne doutait de rien, un immense savoir, une renommée européenne. M. le professeur DuBois-Reymond vient, dans une monographie définitive, de retracer le rôle de cet esprit hardi et profond. Nous ne nous attacherons pas aux travaux des classes scientifiques, ni même à ceux de la classe de « philosophie spéculative », où, avec Maupertuis, quelques penseurs de « nulle secte », les Suisses Béguelin, Mérian, Sulzer et d'autres, raisonnent librement sur les théories de Locke, de Leibniz et de Wolff, tout en manifestant une méfiance incurable à l'endroit des systèmes de métaphysique ou même, parfois, un scepticisme radical. La veille de sa mort,

Sulzer, le moins intransigeant des spéculatifs de l'Académie, disait à Béguelin : « Hélas ! il n'y a pas longtemps que je croyais voir clair en métaphysique ; aujourd'hui, mon cher ami, je n'en sais plus rien. »

Les académiciens que Sayous appelle « l'état-major philosophique du roi, » d'Argens, Voltaire, Lamettrie, ne prirent aucune part aux joûtes de haute spéculation qui ont laissé une trace en somme assez brillante dans les *Mémoires* de la savante assemblée, mais dont il n'est sorti qu'une œuvre assez vaine. En vérité, on y a retourné des idées, on n'y a émis aucune vue puissamment féconde.

Dans la classe des « belles-lettres », tous les sujets qui ont quelque rapport avec la littérature sont abordés, et même des matières que l'on aurait quelque peine à y rattacher. Les questions de grammaire, de linguistique, de philologie, de psychologie, d'esthétique, de morale, figurent pêle-mêle à l'ordre du jour. Un discours de Toussaint sur les « avantages de la vertu », d'interminables dissertations sur la « science physiognomique », de larges aperçus sur la philosophie de l'histoire, par Wéguelin, l'influence des sciences sur la poésie, des études sur Homère ou sur Molière, ou sur la « grammaire et les langues », tout s'y rencontre dans un beau désordre et, en conscience, tout n'y est pas creusé à fond.

Il semble, d'autre part, que l'Académie de Berlin ne soit pas éloignée de s'ériger en concurrente ou en rivale de l'Académie française. Souvent une allusion transparente, une critique déguisée, une franche agression prouvent que, sur les bords de la Sprée, on jalouse un peu les immortels des bords de la Seine. Ce passage d'un « discours » de Thiébault n'est-il pas caractéristique ? Il s'agit de la fixité des langues vivantes, et l'auteur d'insinuer, dans une forme lourdement malicieuse : « Le peuple est le seul maître de sa lan-

gue, parce que cette langue est la sienne; il est aussi absurde de vouloir fixer à cet égard toute une nation, qu'il est contradictoire de vouloir accorder à qui que ce soit l'autorité de prescrire au peuple des lois sur un objet dont celui-ci est essentiellement maître et despote. Tout ce que les corps académiques font et peuvent faire à ce sujet, c'est d'observer les usages de la nation, l'état de la langue pour en être les témoins et en recueillir le dépôt; non pas pour faire les fonctions de législateurs. Ce sont des magistrats dont l'emploi se borne à citer la loi, à juger selon la loi; s'il leur arrive de fausser la loi, de l'enfreindre, de vouloir y déroger ou l'altérer, le peuple sous lequel ils jugent et de l'autorité duquel ils relèvent casse leur sentence et les punit en leur imprimant la tache de l'ignorance et du ridicule. » Est-ce suffisamment clair ? Toute cette démocratie de grammaire et de vocabulaire n'est-elle pas une pierre jetée dans le jardin d'une académie qui n'est point celle de Berlin ?

Laissons les académiciens de Frédéric discuter, à propos de « belles-lettres », de *omni re scibili et quibusdam aliis !*

Quelques mots maintenant sur les écrivains les plus remarquables de l'Académie royale. Je n'étudierai que ceux de quelque notoriété, ou d'un mérite supérieur à leur gloire. C'est dire que je me bornerai à mentionner Toussaint, dont les *Mœurs*, antérieures de quatorze ans à l'*Emile,* sont un des premiers essais, peut-être le premier, de morale romanesque et de philosophie sentimentale basées sur la religion naturelle; Prémontval, qui tente, sans succès, de refaire la *Théodicée* de Leibniz dans une série de « mémoires », fragments d'un livre inachevé; Jariges, qui s'emploie à réfuter Spinosa, Achard, Pernety, Lambert, Thiébault, l'abbé Denina, etc.

L'individualité la plus remuante et la plus active, un

peu la mouche du coche à l'Académie de Berlin, fut sans contredit *J.-H.-Samuel Formey*, écrivain universel, et trop universel, dont les livres et les mémoires se suivaient au courant de sa plume abondante, et qui ne chercha point l'originalité parce qu'il était sûr de ne pas la découvrir. Il était né à Berlin, il y mourut. Il avait étudié la philosophie et la théologie sous La Croze, Achard, Pelloutier, Lenfant et surtout de Beausobre, son maître préféré. Le mauvais état de sa santé le força de renoncer à l'exercice du ministère ecclésiastique; il accepta en 1741 les fonctions de secrétaire de la classe de philosophie à l'Académie, puis, quelques années après, le secrétariat perpétuel et unique des quatre classes. Erudit aimable, de sens droit et d'esprit modéré, auteur facile et négligé, avec une tendance à l'emphase, un médiocre souci de l'élégance et une dose plus que commune de faux goût, il a composé un nombre considérable d'ouvrages sur toutes sortes de sujets, littérature, politique, métaphysique, philologie, morale, que sais-je encore? Ces lignes, extraites d'une de ses lettres, peignent l'homme tout entier, l'infatigable, l'inépuisable et le superficiel polygraphe : « Ma *Morale pratique* va être mise sous presse. Mon *Emile chrétien* a paru... Je revois et j'achève mes *Dévotions raisonnables et chrétiennes* qui, d'ici à un an, parviendront à l'existence. J'ai fait un traité d'*Education morale* que j'envoie à Harlem, et la première partie d'un *Abrégé des sciences à l'usage de ceux qui veulent s'instruire*. Son A. R. le prince Henri, le frère du roi, m'a demandé un petit *Dictionnaire*... Je suis associé à l'entreprise de la *Gazette littéraire* de France... Croiriez-vous que je reçois au-delà de cinq cents lettres par an et que, comme de raison, je n'en laisse aucune sans réponse? » Toujours en quête d'autre besogne avec cela, et correspondant de tous les journaux d'Europe!

On connaît la part de Formey dans la *Nouvelle Bibliothèque germanique* (1746 à 1760). Il publia *La belle Wolfienne*, un résumé destiné à populariser la doctrine de Wolff et qui réussit, car on avait, de son temps, l'ennui plus accommodant qu'aujourd'hui. Mais que ne publia-t-il pas ? C'est assez de retenir de son œuvre les *Eloges des académiciens de Berlin et de divers savants ;* il imita Fontenelle sans l'égaler, quoique ses portraits ne manquent ni de variété, ni de finesse. Il a beaucoup adapté, beaucoup traduit, beaucoup vulgarisé. C'est un faiseur, tout le contraire, par exemple, de son collègue, l'illustre savant de Bâle, *Euler*, dont il serait injuste de ne pas citer les limpides et substantielles *Lettres* à la princesse d'Anhalt-Dessau « sur des sujets de physique et de philosophie. » Mais la littérature nous intéresse ici davantage que la science.

Le mathématicien zurichois *J.-G. Sulzer*, qui vint à Berlin en 1747, appelé à un poste fort honorable dans l'enseignement, ne s'est pas occupé seulement de science pure. Les questions d'éthique et d'esthétique lui étaient familières et l'attiraient. Il avait travaillé, de longues années durant, à une façon de dictionnaire raisonné des beaux-arts, qui parut en allemand (1771 à 1774) et qui fut plusieurs fois réimprimé. Auparavant déjà, dans les *Mémoires* de l'Académie de 1751 et 1752, il avait inséré quatre dissertations intitulées : *Recherches sur l'origine des sentiments agréables et désagréables*, qui renferment toute une théorie, assez originale, mais bien protestante et par conséquent très utilitaire, sur l'idée du Beau ; on peut la condenser en quelques mots : le principe des beaux-arts doit être ramené aux sentiments moraux, parce que le bonheur est la chose essentielle et que la morale est infiniment plus propre à l'assurer que l'imitation de la nature, — les beaux-arts, en deux mots, doivent

être d'inspiration philosophique ! C'est là un système bien absolu, mais d'assez grande portée et qui réagit contre les doctrines opposées de Du Bos et de Batteux, alors prépondérantes en Allemagne.

Réel novateur s[illegible] autre point, Sulzer soutint, avec Marmontel, [illegible]pée peut se passer du merveilleux : « La gra[illegible] très bien se trouver dans des actions humain[illegible]iter notre admiration. Il suffit que le génie du poète soit vraiment grand. Ce n'est pas ce que les divinités font dans l'*Iliade* qui en constitue le merveilleux ; on pourrait le retrancher entièrement, et le poème conserverait encore sa grandeur. » Et, n'est-ce pas Sulzer qui, pendant que d'Alembert émettait des doutes sur l'immutabilité des genres a, en véritable précurseur du romantisme, contesté, dans ses articles à l'*Encyclopédie*, la valeur et la légitimité des genres consacrés, — car « la nature ne connaît pas de limites ? » On a pu dire de lui : « Il a été, de tous les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, le plus hardi et le plus plein d'intuitions[1]. »

Le Genevois *P. Prévost*, qui passa par l'Académie de Berlin, y lut un mémoire nourri d'observations piquantes et de remarques ingénieuses sur « la cause du plaisir qu'excitent en nous les beaux-arts et en particulier la poésie. » On y trouve des réflexions très neuves et des pressentiments bien extraordinaires sur le rôle, aujourd'hui si accentué, du rythme « dont la poésie française ne met pas assez à profit les délicates ressources. » La « rythmique » moderne eut son précurseur dans cet éminent physicien, auteur, entre deux découvertes scientifiques, d'une traduction d'Euripide et de copieuses notices sur des savants de Genève, entre autres sur G.-L. Le Sage.

[1] *J. Rocafort:* Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie, in-8, Paris, 1890, p. 327.

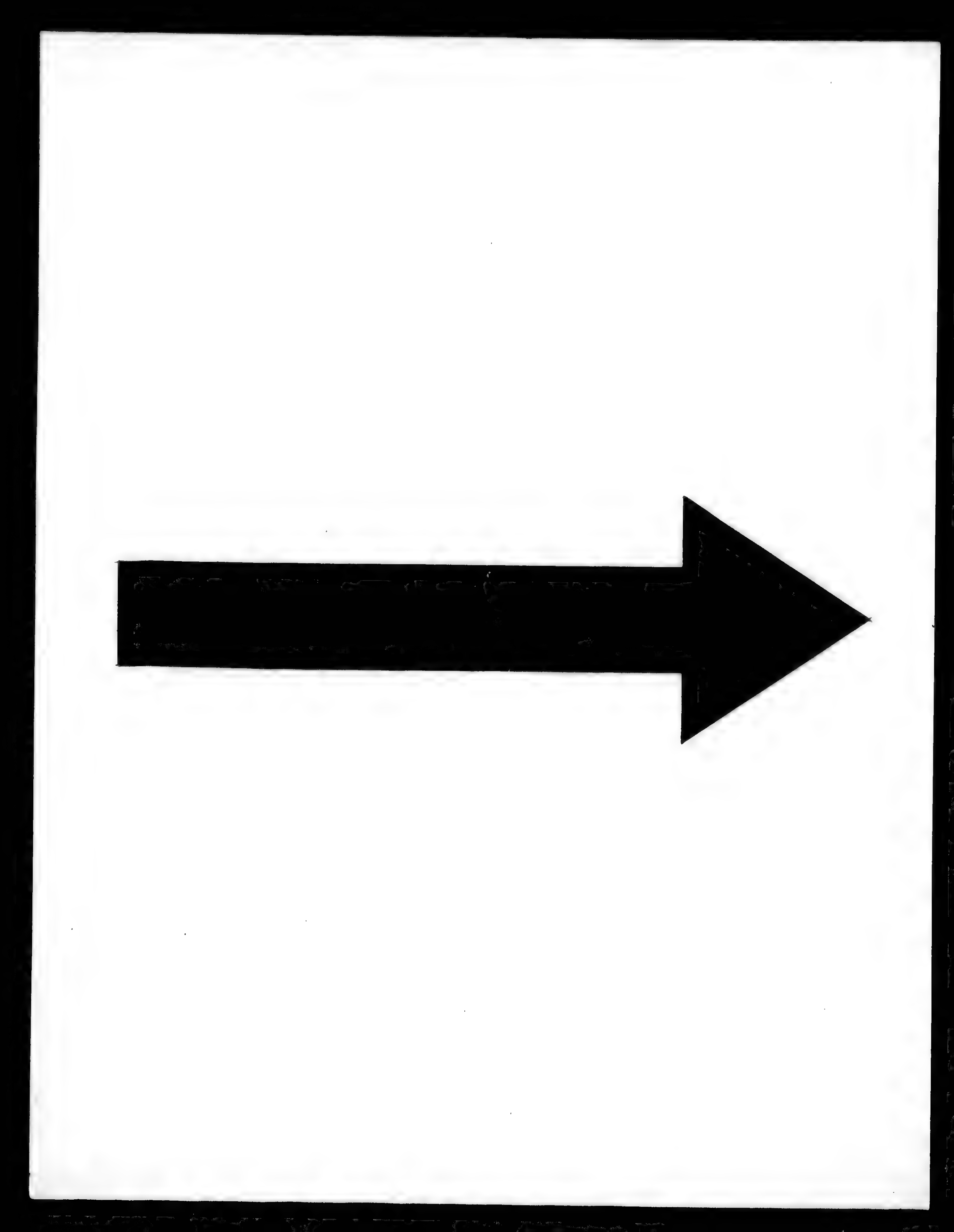
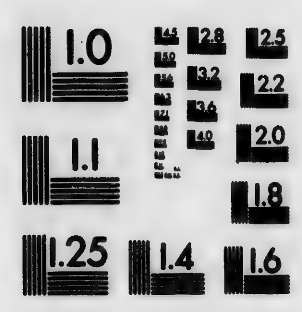


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

Mais le grand esthéticien de l'Académie royale est le Bâlois *J.-B. Mérian,* dont les « mémoires » très développés *(Comment les sciences influent sur la poésie)* sont un modèle, sinon de style orné et de goût parfait, du moins de solide érudition et de pénétrante critique. La lecture de ces mémoires fut commencée le 16 décembre 1773.

Mérian connaissait la plupart des langues vivantes et toutes celles de l'antiquité, ce qui était une sérieuse avance sur beaucoup d'autres de ses émules dans ces difficiles travaux de littérature comparée et de philosophie littéraire. Il étudie avec autant de mesure que de finesse et de compétence l'admirable effort de la poésie antique, où, il le constate sans regret, les sciences n'eurent presque aucune part ; au reste, les sciences sont, à ses yeux, plutôt des « entraves » pour le poète. Les origines de la poésie « se confondent avec celles des nations et peut-être du genre humain. »

Les premiers et les plus magnifiques poètes sont les Hébreux, sublimes souvent malgré l'indigence de leur langue. Nous avons ensuite la poésie des Celtes, auxquels Mérian réunit les Germains, et où l'on conçoit mieux que partout ailleurs « ce phénomène étonnant, ce phénomène unique dans les annales de la Poésie, que le vrai génie peut s'élever sans le secours de la science. » Des Celtes, Mérian arrive aux Grecs, à propos desquels il écrit tout un chapitre sur « la science d'Homère, » dont il fait peu de cas, et il s'acharne à combattre les exagérations des panégyristes qui voient dans les épopées du vieil aède un superbe compendium de la science du temps, ou les extravagances des sectaires qui, à l'exemple de Cudworth, « érigent Homère en théologien orthodoxe », ou les fantaisies de certains commentateurs qui, tels que le P. Le Bossu (non point un « jésuite, » comme dit Mérian, mais bel et bien un chanoine régulier), ne voyant

qu'allégories dans les œuvres homériques, « nous révèlent tout le procédé d'Homère et nous donnent sa recette pour faire des poèmes épiques : choisissez une maxime abstraite de morale ; arrangez-y les circonstances les plus propres à la faire valoir ; créez dans votre intellect les êtres moraux qui doivent la mettre en action, puis donnez à ces êtres les noms d'Achille, d'Agamemnon... » De quelle vigueur il démolit « tout le fatras de science qu'on prête si gratuitement à Homère », et avec quel luxe d'arguments il démontre que le chantre de la légende troyenne fut tout simplement un grand poète, « dans un temps et chez une nation où la science n'a pas encore dardé ses premiers rayons ! »

Il passe d'Homère aux poètes lyriques et dramatiques de la Grèce ; il y cherche en vain la marque de la science. Ne subsistait-il pas « ni une grande amitié, ni un commerce fort étroit entre les poètes et les philosophes grecs, et la science n'influait-elle pas très peu dans la poésie, où elle n'aurait pu exercer que des influences fâcheuses »?

Et quand il parle de Dante, si complètement ignoré ou si mal connu en France et en Allemagne, il répand une vive lumière sur l'œuvre de ce puissant génie, sans qu'aucune vénération superstitieuse altère la liberté de son jugement. Nul homme, dit-il, n'a, depuis Homère, plus glorieusement incarné la poésie. Mais serait-ce à la science que nous sommes redevables des suprêmes beautés de la *Divine Comédie,* à la théologie et à la philosophie de Dante ? Evidemment, non : « Loin de regretter qu'il n'ait pas eu les connaissances qui circulent de nos jours, je suis fâché de lui voir celles que son siècle lui permettait, puisque c'est précisément l'écueil où sa Muse a échoué ». Voilà qui n'est point banal, et voilà qui est juste, bien qu'il soit téméraire de convertir en dogme l'influence négative

de la science sur la poésie. La poésie scientifique est un leurre, certes, mais il y a une poésie de la science, celle qui revêt des pures et nobles formes poétiques le prodigieux effort et les incessantes conquêtes de l'esprit humain à travers les âges.

Il faut voir de préférence, dans les dissertations de Mérian, une heureuse tentative d'enquête générale et d'histoire philosophique appliquées aux œuvres littéraires. C'était une merveilleuse intelligence que ce Mérian, un peu paresseuse, trop modeste, mais si riche et si libre! Il était de ces hommes de lettres qui sont, en littérature, « citoyens du monde », qui voudraient s'assimiler et goûter tout le génie des nations et des siècles, « savourer avec le même délice, les fruits les plus exquis de tous les climats ». On a de lui des travaux qui sont perdus dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin et qui, s'il les avait groupés en un ouvrage synthétique, lui eussent rapporté la gloire. La gloire? Il s'en souciait bien!

Son amitié pour Lambert lui arracha cependant un illant résumé, qui parut en français sous le titre de *stème du monde* (1770), des *Cosmologische Briefe* du fameux naturaliste; Lalande en fut ravi, et il écrivait à Bonnet: « J'ose vous assurer que vous n'avez rien lu encore sur l'harmonie universelle, qui puisse entrer en comparaison avec ceci ». On a enfin de lui une excellente traduction de la *Proserpine* de Claudien; et c'est tout le bagage d'auteur, je crois, de « notre bon Suisse, M. Mérian », le « bon Suisse », simple, franc, de grand sens et de grand esprit, qu'aima Frédéric II.

Homère suscita d'autres « mémoires » à l'Académie royale; il contribua même à faire des académiciens. N'est-ce pas, en effet, l'*Essai d'une traduction d'Homère* (1760), suivie, vingt-six ans après, d'une traduction complète, bien oubliée, de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*

qui valut au fils de réfugiés français, *Paul-Jérémie Bitaubé*, un appel de Frédéric à l'Académie ? Bitaubé n'est qu'un écrivain de second rang ; et, comme il n'a pas assez de talent pour être ingrat, il dit de l'Académie, en 1768, dans son discours de réception « C'est une encyclopédie vivante ; ce sont des astres qui se prêtent mutuellement leur lumière ; l'objet de vos efforts réunis, c'est l'Univers ».

Bitaubé commit divers mémoires tendant à prouver, d'un côté, la féconde influence de la philosophie sur les lettres, et de l'autre, que le peuple est un juge incompétent en matière de beaux-arts et d'éloquence. Ces thèses furent présentées avec entrain et sont semées d'aperçus assez judicieux, comme aussi de réflexions assez banales. Bitaubé fut plus hardi, car le roi n'aimait pas Molière, mais moins heureux, lorsqu'il entreprit le panégyrique de l'auteur du *Misanthrope*, en 1772. Son étude, très enthousiaste, est bien superficielle, avec des passages dans ce goût : « O Molière ! quel charme tu répands sur la vie humaine ! quel baume de gaîté tu fais entrer dans notre sang ! Jadis on érigea des autels à Esculape ; si quelque mortel méritait cet honneur, ma main les relèverait pour te les consacrer ».

En revanche, le « mémoire » de Bitaubé sur Homère pourrait être relu avec quelque profit ; il conclut, avec Mérian : « O l'admiration aveugle, qui a fait dire qu'il (Homère) possédait la science universelle ! » Bitaubé avait vécu la vie des héros homériques ; il s'était ingénié à faire passer en français les deux grandes épopées grecques. « Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène ou marmiton dans les offices d'Apollon », disait Frédéric II, qui le jugeait bien téméraire. La traduction de Bitaubé a, sur celle de Mme Dacier, l'inappréciable avantage d'être presque d'un helléniste et d'être presque fidèle,

non point exacte, fidèle seulement, rendant avec les concessions de rigueur au génie de la langue française, l'allure et la couleur de l'original. Il y a de la poésie dans son *Odyssée* et dans son *Iliade,* et une parcelle de talent créateur en ces traductions où le texte est d'ailleurs serré de près, avec ses incidentes et ses périphrases, avec ses naïvetés et ses grâces.

Mais Bitaubé se disposait à prouver, précisément vers le temps où il acheva son *Odyssée,* que les situations poétiques s'accommodent de la prose pour le moins autant que du vers. De là, son « poème » *Joseph* (1777), dont de nombreuses réimpressions attestent le succès, bien que cette œuvre soit en réalité un simple roman biblique dans le ton sentimental de l'époque, la *Mort d'Abel* de Gessner et la *Mort d'Adam* de Klopstock ayant mis l'Ancien Testament à la mode. « La tendre humanité faisait le caractère de Putiphar ». Joseph lui-même était « sensible ». Cette rapsodie maladroite, et souvent burlesque, n'a pas conquis la postérité, non plus qu'un autre poème en prose de Bitaubé, *Guillaume de Nassau*, qui est d'une désespérante platitude. L'*Iliade* et une traduction française très supportable d'*Hermann et Dorothée* sont, en définitive, les seuls titres littéraires de ce brave homme, qui mourut, en 1808, du chagrin que lui causa la perte de sa femme.

Qui, ou quoi, importe-t-il de citer encore ? Le *Voyage littéraire* de Jordan, « fait en 1733 en France, en Angleterre et en Hollande », gentil effort d'observation bienveillante et discrète ; les travaux d'érudition de son maître La Croze, dont il accabla la mémoire sous une biographie ridicule par l'exagération de l'éloge ; les derniers ouvrages du marquis d'Argens, sur lesquels il vaut mieux ne pas insister ; l'*Homme-Machine* peut-être, de Lamettrie, le médecin du roi qui le paie de ses soins en prononçant à l'Académie l'oraison

funèbre du cynique matérialiste ; les études celtes enfin de Pelloutier, pour clore cette nomenclature par un livre peu brillant, mais solide et durable. *Simon Pelloutier*, né à Leipzig de parents français, fut gouverneur des fils du duc de Wurtemberg, puis pasteur dans quelques cures d'Allemagne, en dernier lieu à Berlin. Il consacra tous ses loisirs au culte de l'histoire. Reçu membre de l'Académie royale, dont il devint le bibliothécaire, il publia son *Histoire des Celtes*, aussi remarquable par la minutieuse exactitude des recherches, l'étendue du savoir et le sérieux de la méthode, que par la nouveauté du sujet. Si le travail de Pelloutier a vieilli, il n'en reste pas moins l'un des plus précieux que nous possédions dans une matière où l'exploration scientifique n'est pas au terme de ses découvertes...

Et nous ne parlons pas des Français qui ont simplement séjourné en Allemagne, hôtes d'un jour ou d'une saison, bientôt repris par la nostalgie de la France. On pourrait cependant rappeler ici le nom d'un ami de Gottsched, d'un « correspondant littéraire » du Grand Frédéric, le poète *d'Arnaud Baculard*, qui vécut à Potsdam, puis à Dresde, conseiller de légation de l'Electeur de Saxe, et vint refaire à Paris de la littérature facile, — ou encore celui d'*Eléazar Mauvillon*, l'auteur des *Lettres françaises et germaniques* (1740), qui avait passé plusieurs années à Brunswick et ne s'y était pas enflammé pour la littérature allemande ; ses *Lettres* firent beaucoup de mauvais sang de l'autre côté du Rhin : « Que manque-t-il donc à l'Allemagne pour produire de grands poètes ? disait Mauvillon. Rien que de l'esprit[1] ».

[1] *Süpfle, l. c.*, p. 123.

CHAPITRE V

L'ALLEMAGNE APRÈS FRÉDÉRIC II

I. L'Académie royale après Frédéric-le-Grand, C.-F.-D de Villers ; le français en Allemagne. — II. Catherine de Westphalie, sa *Correspondance* et son *Journal*. — Conclusion.

I

« Il n'y a plus de principes en littérature, s'écriait Bitaubé en 1783 ; nous sortions du chaos, nous y retombons ». Il n'y en avait pas beaucoup plus en philosophie, ni en politique, bien que le Suisse Wéguelin, professeur et membre de l'Académie de Berlin, déclarât qu'on « pourrait réduire un jour les problèmes de religion, d'histoire, de morale et de politique, et de psychologie, à la forme des problèmes qu'on se propose dans les mathématiques mixtes ». C'est la première période d'ivresse de cette science, qui se croira souveraine dans le vaste royaume de l'Inconnu et qui, à tort et à travers, promulguera ses lois, publiera ses erreurs certaines et ses vérités provi-

soires. Elle s'empare de tous les domaines ; elle pose sur tout ses étiquettes, soumet tout à ses systèmes.

Cependant ni l'histoire, ni la philosophie n'ont rien produit de supérieur aux quelques mémoires dont j'ai résumé l'esprit général ; et la science continue à tâtonner.. Et puis, la domination de la langue française décline en Allemagne. L'écrit de Frédéric II sur la littérature allemande est un manifeste mort-né, auquel Lessing, Wieland, Gœthe, Schiller, ont fait une réponse de chefs-d'œuvre. L'Académie royale couronne encore Bailly pour son éloge de Leibniz, et Rivarol pour son mémoire sur l'universalité de la langue française (1784) ; mais l'Allemagne y est représentée par Mendelssohn, par Kant, par Herder ; et quant aux écrivains français qu'on y trouvera dans la suite, c'est à peine s'il est utile de les mentionner.

Quittons l'Académie et n'oublions pas ce CHARLES-FRANÇOIS-DOMINIQUE DE VILLERS (1767 à 1815), dont M. Th. Süpfle a signalé l'importance, dans sa *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*[1], comme intermédiaire entre les cultures allemande et française. Ce Lorrain avait dû fuir en Allemagne, pour avoir publié des brochures assez violentes contre la Révolution. C'est à Göttingue, dans le cercle de Mme de Rodde, qu'il se familiarisa avec la philosophie et la littérature de sa patrie d'adoption. Il vit et connut Voss, Klopstock, Jacobi. Il collabora au *Spectateur du Nord*, qui s'imprimait à Hambourg vers la fin du siècle dernier ; il y donna une solide *Notice littéraire sur Kant*, qu'il remania et compléta plus tard pour en faire sa *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendante* (1801), l'un des ouvrages qui devaient révéler à la France la nouvelle Allemagne.

[1] *Ibid.*, II[1], 83, 91.

Son *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique en Allemagne* (1808) sauva la liberté de l'enseignement supérieur de l'autre côté du Rhin. En 1809, parut son *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, où il montre l'intensité de la vie intellectuelle et la passion de l'étude dans la nation allemande. Nommé professeur de littérature française à l'Université de Göttingue, en 1811, il fut destitué bientôt après à la suite d'une intrigue, par le Cabinet de Hanovre, et mourut prématurément en 1815.

Rappelons encore son *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, couronné par l'Institut de France en 1803 (5me éd. Paris et Strasbourg, 1851), qui est toute une histoire de l'épanouissement politique, littéraire et artistique de la Réforme, — de la Réforme « affranchissant l'esprit humain de la contrainte extérieure que lui imposait le despotisme hiérarchique et de la contrainte intérieure où le retenait une aveugle superstition », faisant revivre « tous les grands objets des humanités classiques et les éclairant d'une nouvelle lumière », permettant enfin à l'intelligence de l'homme « de déployer toute son activité ».

Mais 1815 est venu. La France n'est plus qu'une vaincue ; l'Allemagne n'en subit plus l'influence ni le prestige. Les fils des réfugiés français eux-mêmes renient leur langue maternelle : c'est en allemand qu'Adalbert de Chamisso publie ses vers ; c'est en allemand que Frédéric-Charles de Savigny compose ses admirables travaux qui sont une véritable restauration de l'étude du droit romain et de la philosophie du droit ; c'est en allemand que pensent et qu'écrivent désormais le romancier La Mothe-Fouqué, le philosophe Ch.-F. Michelet, le poète Ch. Gaillard ; et la voix de la France, qui s'est tue à l'Académie de Berlin,

finira par s'éteindre dans les colonies du Refuge. Le français n'est plus qu'une langue étrangère, la première des langues étrangères, qu'on apprend dans les écoles, dont on lit et traduit les bons auteurs, que la haute société parle encore ici et là, que, tout près de nous, l'impératrice Augusta et la reine Olga de Wurtemberg aimèrent avec passion, qu'on étudie avec une prédilection ou une sollicitude particulière, qui a ses revues spéciales et ses spécialistes, et qui, si elle n'a plus une littérature en Allemagne, n'a pas cessé d'agir sur les lettres du pays, dans le roman au moins et au théâtre.

II

Je ne voudrais pas terminer ces pages sur l'Allemagne sans parler d'une femme distinguée et charmante, qui a sa place aujourd'hui dans toute histoire des lettres françaises à l'étranger. J'entends *Catherine de Westphalie*, épouse de Jérôme Bonaparte dès 1807 et fille du duc de Wurtemberg. Cette princesse instruite, de cœur haut et de brillant esprit, a laissé un *Journal* et sa *Correspondance*, que la *Revue historique* exhumait naguère. Ses confessions et ses lettres sont pleines d'âme et de vie. Une femme d'élite s'y révèle qui trouve, dans un mariage purement politique, en un temps où la religion des simples vertus bourgeoises n'était pas en grand honneur, assez de plaisir et de foi au devoir pour se dévouer et pour aimer quand elle aurait pu ne montrer que facile détachement ou froide indifférence. Et toute la douceur, et toute la

noblesse de ses sentiments ont passé dans son style, qui n'est point en belles phrases d'auteur, mais qui a le mouvement, la sincérité, la chaleur, et cette grâce de liberté et d'abandon capable de racheter toutes les imperfections de l'art.

Catherine, femme fidèle et reine intelligente, aurait dû, semble-t-il, aller au-devant d'une destinée unie et paisible. Elle a été entraînée dans la plus terrible tourmente du siècle. Son existence fut une longue lutte et presque un long martyre. Mais son cœur droit et sa ferme raison ne la trompèrent jamais, ni ne trompèrent jamais personne. Elle fut obligée, à peine montée sur le trône, de prendre la défense de son mari contre Napoléon : Jérôme était un joyeux compagnon et un fantaisiste embarrassé de sa couronne; il tenait moins au sceptre qu'à la liste civile, et le maître ne lui ménageait point les durs avertissements. L'empereur, qui n'aurait pas reculé devant un éclat, ou un scandale, pour couper court aux folies de son frère, y renonçait par respect ou par crainte de la reine. « Nous nous craignons mutuellement, dit-elle, moi parce qu'il est un *très grand homme*, lui, parce que je suis une *très honnête femme* ».

Le 1er janvier 1811, elle écrivait : « Depuis longtemps, j'ai formé le projet de retracer un jour l'histoire de ma vie... Elle pourra peut-être paraître intéressante, car, quoique jeune encore (je n'ai pas vingt-cinq ans), j'ai été dans le cas de voir beaucoup de monde, de juger les hommes non seulement par moi-même, mais par leurs actions. » Elle commença effectivement son *Journal* à cette date et ne s'arrêta qu'en 1818. Ses lettres, que nous ne possédons pas toutes, sont le commentaire et la suite de ses mémoires.

Que de choses dans ces pages, où nous repassons l'histoire si dramatique du premier Empire ! Il faut y chercher moins des appréciations et des faits, que

de jolis traits, ou des traits drôles, et du sentiment. Voici ce que nous appellerions une nouvelle à la main : « Mme de Staël a, un jour, forcé la porte du Premier Consul ; le trouvant presque nu, elle lui dit : « Le génie n'a pas de sexe. » Et cette anecdote-ci n'est-elle pas exquise, et gentiment contée : « M. Lascazes a dit aussi que l'Empereur s'était souvenu d'un joli mot que Mlle Mars lui avait dit un jour qu'il la rencontra je ne sais où, mais au milieu de ses soldats ; il la reconnut et lui dit : « Eh ! qu'avez-vous à chercher ici ? — Sire, répondit-elle, j'aime à voir les héros ailleurs qu'au théâtre. »

Mais la tendresse qu'elle témoigne à son mari s'exprime surtout avec un charme incomparable. Cette reine ne veut être qu'une femme aimante. Que de sollicitude et d'affection dans ses lettres à son « cher Jérôme », à son « bien bon Frifri ! » Comme cela ressemble peu à un échange de compliments officiels ! « Plus je t'aime, lui écrit-elle, plus je dois sacrifier tous mes désirs personnels à ta gloire et à ton bonheur futur. » Et que d'ingénieuse sagesse, et que de câline habileté, et quelle enveloppante diplomatie du cœur, pour engager son mari à être prudent, à veiller sur sa situation et sa vie ! Et encore, à l'heure des suprêmes détresses, quand tout croule autour d'elle, quand le duc de Wurtemberg pactise avec les ennemis de l'empereur, quand on la presse de quitter son roi de Westphalie qui n'est plus qu'un Bonaparte déclassé, de quelle voix indignée elle repousse les conseils de l'intérêt et de la trahison ! Elle a partagé la fortune, elle partagera la misère. Elle n'est plus la reine, elle sera l'épouse.

Catherine de Westphalie mourut en 1835.

Nous pourrions ajouter que l'Allemagne a, au cours de ce siècle, fourni son contingent d'auteurs aux lettres françaises, depuis A. de Humboldt, Heine et

Bœrne, dans une partie — la plus faible, à la vérité, de leur œuvre — jusqu'à Karl Hillebrand. Mais nous reviendrons sur ce sujet dans un autre livre, non toutefois sans avoir rappelé que la littérature allemande qui a, dès 1760, pris en France sa revanche des influences subies et secoué le joug docilement accepté jusqu'alors, revient insensiblement à la source où elle a si longtemps puisé.

LIVRE SIXIÈME

L'Angleterre[1] et l'Ecosse.

CHAPITRE PREMIER

LES XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES

I. Avant la Révocation : l'Ecosse et la France ; l'Angleterre et le premier Refuge. — II. Saint-Evremont, sa vie et ses œuvres. — III. Quelques mots sur Antoine Hamilton et les *Mémoires* de Berwick. — IV. Le Refuge anglais : Justel, Pierre Du Moulin et Pierre Allix.

I

« Unis par des intérêts communs et par un génie semblable en bien des points », dit M. Francisque Michel, les Ecossais et les Français entretinrent pen-

[1] *Histoire de la littérature française à l'étranger*, de Sayous, déjà citée ; *Histoire des réfugiés protestants,* de Ch. Weiss, déjà citée ; *Les Eglises du Refuge en Angleterre*, par M. le baron F. de Schickler, 3 vol, grand in-8, Paris, 1892 ; *Les Ecossais en France et les Français en Ecosse,* par M. Francisque Michel, 2 vol. grand in-8, Paris, 1862 ; *Les relations sociales et intellectuelles entre la France et l'Angleterre,* par E.-J.-B. Rathery *(Revue contemporaine* de 1855 ; et 1 vol., Paris, 1860).

dant des siècles des relations nombreuses de commerce, de politique et même d'échanges intellectuels. Tandis que l'Angleterre et la France, ces éternelles rivales de gloire et d'influence, apprennent surtout à se connaître sur les champs de bataille, nous constatons qu'en 1291 déjà, à Norham, les négociations entre Edouard Ier et la noblesse d'Ecosse sont conduites en langue française et que, à part quelques dissentiments passagers, quelques solutions de continuité dans les rapports entre les deux peuples, la plus grande intimité a régné entre Ecossais et Français jusque vers la fin de l'ancien régime. Sans doute, il arrive de Paris à Edimbourg plus de musiciens et de maîtres de danse que de littérateurs; mais c'est un Français, par exemple, Nicolas d'Arfeuille, qui publie en 1546 *La Navigation du roy d'Escosse Jacques cinquiesme du nom*; d'autre part, le *Miroir du chrestien*, imprimé à Edimbourg en 1561, fut écrit à la Bastille, par Robert Norvill, archer de la garde écossaise qui avait embrassé la Réforme; et enfin Marie Stuart, qui fait son éducation à la cour de France, s'éprend vivement de la poésie française dont Ronsard, en sa jeunesse page de Jacques II, lui enseigne les mystères et lui montre les beautés. On attribue à *Marie Stuart* la jolie complainte que tout le monde connaît :

Elle a pour auteur Meunier de Querlon et non Marie Stuart.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie...

Ronsard chanta aussi, en vers charmants d'émotion et de grâce, le départ de la jeune princesse :

Le jour que votre voile aux vents se recourba,
Et de nos yeux pleurants les vôtres déroba,
Ce jour, la même voile emporta loin de France
Les Muses qui souloient y faire demeurance...

Marie Stuart resta fidèle au culte de notre langue. Le français fut enseigné dans les principales écoles d'Ecosse, ainsi dans la fameuse école de grammaire de Perth. Plus tard, les maîtres écossais eurent grande vogue en France, où les lettres et la philosophie leur firent des emprunts importants. Et nous retrouverons l'Ecosse installée à Saint-Germain, autour de Jacques II, à propos d'Hamilton. Et nous pourrions parler du chevalier de Ramsay, presbytérien écossais, converti au catholicisme par Fénelon, biographe de ce dernier et de Turenne, auteur d'un roman philosophique, les *Voyages de Cyrus*. Et, en 1745 encore, paraît à Edimbourg un poème, *Le Conquérant d'Ecosse*, qui célèbre les malheurs de Charles-Edouard...

Mais l'Angleterre elle-même nous offre, avant la révocation de l'Edit de Nantes, quelques faits et quelques œuvres qui ne sont point indifférents pour l'étude de notre littérature à l'étranger.

La conquête normande n'est pas entreprise que déjà, comme l'explique M. Rathery, « la France s'était imposée à l'Angleterre par la seule force d'une civilisation supérieure » ; c'est en français que le conquérant confirmera les lois d'Edouard. Jusqu'au XIVe siècle, l'influence française se poursuit de l'autre côté de la Manche, dans les lois et les usages, bien que la puissance anglaise s'installe en France. La langue de Chaucer abonde en gallicismes ; ses livres sont, au surplus, d'un « grand translateur » d'œuvres françaises, comme l'appelait Eustache Deschamps. On traduit en Angleterre Froissart, l'ami du roi d'Ecosse et de deux rois anglais ; Edouard IV se délecte des rondels de Christine de Pisan. Mais c'est au XVIe siècle que d'étroites relations intellectuelles et sociales se nouent entre les deux pays et se maintiennent malgré les rivalités politiques. Un poète français, Nicolas Denisot, sera chargé d'enseigner sa langue, en même temps que

le latin et le grec, aux trois filles d'Edouard Seymour, protecteur sous le règne d'Edouard VI, son neveu.

La Révolution religieuse, qui éclata sous Henri VIII, ne modifia pas cet état de choses aussi profondément qu'on le pourrait croire. Si un vent de réaction souffle contre le moyen âge et la Renaissance représentés essentiellement par la France, le contact subsiste et les sympathies ne meurent pas entre les deux pays, grâce aux huguenots.

Un des meilleurs écrivains du protestantisme français au XVIe siècle, Du Plessis-Mornay, fut « dépêché », en avril 1577, par le roi de Navarre auprès de la reine d'Angleterre « avec pouvoir absolu pour toutes les affaires du dit Seigneur Roi. » Il composa et publia à Londres, en 1578, son éloquent *Traité de l'Eglise;* c'est là le premier ouvrage d'une valeur considérable dont notre littérature doive aller chercher les origines au-delà de la Manche. Si nous ne nous occupons pas plus de la mission du poète Du Bartas à la cour d'Angleterre, que nous ne nous arrêterons dans la suite à l'ambassade de Bassompierre, qu'accompagnait le poète Malleville, il ne nous est point permis d'oublier le *Petit dialogue d'un consolateur consolant l'Eglise dans ses afflictions*, que le rimeur normand, puis religionnaire, Pierre Du Val envoyait à ses compatriotes naturalisés, après la dissolution et l'exode des communautés du premier Refuge; on a qualifié cette œuvre de « l'un des fruits les plus exquis de la littérature réformée », ce qu'elle est vraiment par la douceur mystique et la pénétrante tendresse du « consolateur ». Du Val avait dédié, d'ailleurs, après sa conversion, son *Triomphe de la vérité* (1552) à « l'Eglise française servant Dieu à Londres, en Angleterre. » Un livre anonyme, de 1573, *Le Devoir de persévérance*, veut être cité également pour des pages de vigoureuse dialectique et d'émouvante éloquence, où les huguenots

sont conviés à « persévérer en la persécution » et où sont réfutées toutes les accusations lancées contre la Réforme.

Au commencement du XVIIe siècle, vers 1624, le réfugié Adrien de Rocquigny donne sa *Muse chrétienne*, dont le morceau le plus remarquable est un poème en six chants qui, comme l'a fait observer M. de Schickler, « a eu le tort d'être venu après les *Tragiques.* » Longueurs, incorrections, répétitions, redondances déparent ces seize cent soixante-quatre alexandrins ; on en trouve cependant qui ont presque de l'énergie et de l'éclat :

La France est aux abois, nos maisons sont en cendre,
Nos saints lieux démolis, nos prophètes tués...
Ce sont les vrais Français qui tombent sous les dards
Des Français qui les vont accablant de misère...

Je laisse de côté les sermons de Le Maçon de La Fontaine et de Primerose, et aussi des lettres, des remontrances, des plaidoyers, qui ne présentent guère d'intérêt que pour l'histoire ecclésiastique du Refuge. Mais il ne serait pas tout à fait exact de répéter, après Sayous, « qu'avant la restauration des Stuarts, on ne découvre, sur le sol hospitalier de la Grande-Bretagne, aucun écrivain français de quelque mérite que l'exil y ait jeté. »

L'existence elle-même du Refuge anglais, jusqu'en 1685, a été riche en vicissitudes. Les congrégations protestantes de notre langue, protégées par Edouard VI, persécutées et dispersées par Marie Tudor, reconstituées et florissantes sous le règne d'Elisabeth, contribuant alors à la prospérité industrielle et commerciale de leur patrie d'adoption, s'endorment un peu sous Jacques Ier, sont vues avec défaveur par Charles qui exige qu'elles se « conforment », qu'elles adhèrent

aux doctrines anglicanes, sous peine de disparaître, mais regimbent et luttent de toute la force de leurs convictions, se ressaisissent sous le Protectorat, se divisent dès l'avènement de Charles II, qui profite de leurs dissensions intestines pour fonder une communauté « conformiste », rivale des églises primitives, prennent un développement réjouissant avec Jacques II et les victimes de la Révocation, voient enfin le droit de cité accordé à tous leurs membres, après une cruelle période d'hésitations et de vexations, par l'Acte du Parlement de 1709.

II

Mais la littérature française en Angleterre doit moins au Refuge — la science française lui devrait davantage, grâce à Thomas Savery et surtout à Denis Papin, qui, appelé à Londres en 1681, s'y établit définitivement après la révocation — qu'à des hommes de lettres proscrits ou partis de France pour des raisons diverses, et à un Ecossais chassé de son pays : Saint-Evremont, tout particulièrement, et Antoine Hamilton.

Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremont (1613 à 1703), qu'on avait, dans la famille, surnommé « l'Esprit », commença dans l'armée sa carrière de gentilhomme aventureux et frondeur. Il devint bientôt le lieutenant et le secrétaire du grand Condé, qui l'aimait pour ses qualités de spirituel et joyeux compagnon, de causeur mordant et dégourdi. Un beau jour, il perdit en même temps, pour avoir raillé hors de propos, sa place et l'amitié d'un protecteur illustre. C'est vers cette époque (1647), qu'il écrivit

ses réflexions sur des sujets comme ceux-ci : « que l'homme, qui veut connaître toutes choses, ne se connaît pas lui-même ; » « qu'il faut mépriser la fortune et ne pas se soucier de la cour ; » « qu'il ne faut jamais manquer à ses amis. »

Tout cela était assez anodin. Saint-Evremont, qui avait manqué à Condé juste à l'heure où il démontrait « qu'il ne faut jamais manquer à ses amis », Saint-Evremont s'attacha au parti de la cour précisément le jour où il venait d'établir « qu'il ne faut pas se soucier de la cour et mépriser la fortune ». Ces attitudes d'originale inconséquence lui valurent du moins une nomination de maréchal de camp aux armées du roi. Mazarin, au reste, qui avait à lutter contre la Fronde, était reconnaissant à Saint-Evremont d'une habile et décisive paraphrase de la *Satire Ménippée*, la *Retraite de Mme de Longueville dans son gouvernement de Normandie* (1649), qui fit fureur et qui était une diatribe fort piquante.

Ce service rendu au tout-puissant cardinal ouvrira-t-il à Saint-Evremont le chemin des faveurs ? Hélas ! sa verve satirique, qui l'avait brouillé avec Condé, lui aliéna bientôt Mazarin : c'est charmant que de rire, encore est-il prudent de ne rire qu'à bon escient. Son récit, fort enjolivé, d'une conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye aurait pu le compromettre déjà, car il y dépensait un peu de son esprit, et du plus fin, et du plus vif, au détriment de tout le monde, maréchal, jansénistes, jésuites. Mazarin supportait qu'on se moquât des soldats et des théologiens. Il ne pardonna pas à Saint-Evremont la lettre savamment ironique, que celui-ci envoya au duc de Créqui sur les conditions vraiment humiliantes de la paix avec l'Espagne. Comment le cardinal fut-il informé de ce jugement trop libre sur sa politique ? Il serait oiseux de le rappeler. Toujours est-il que

l'ex-favori, prévenant le châtiment du maître, se hâta de gagner la Hollande (1661), où « des vertus hollandaises peu animées » ne le retinrent point, pour passer, l'année suivante, en Angleterre. Il se figurait que sa disgrâce serait de courte durée ; il ne revit plus la France.

Le travail, la méditation, le plaisir aussi, — « je vous dirai en confidence, écrivait-il à l'une de ses correspondantes, que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché » — furent ses ressources contre l'amertume d'un exil auquel il se résigna, dont il ne se consola point. Mme de Mazarin, qui avait auprès d'elle toute une cour de savants et lettrés anglais et français, parmi ces derniers Saint-Réal, lui rendit cependant assez supportables les premiers temps de son séjour à Londres. Il avait d'ailleurs de hautes amitiés en Angleterre, le duc de Buckingham, M. d'Aubigny. Et, quand le flot du Refuge se déversa en partie sur la Grande-Bretagne, il eut la joie d'accueillir et de secourir des Français, Justel, Colomies, Des Maiseaux, entre autres. Et quand, après trente ans, Louis XIV daigna ne plus lui fermer les portes de la patrie, il renonça dignement aux bénéfices de cette tardive clémence ; il voulait mourir sur la terre où il avait trouvé un agréable « milieu entre les courtisans français et les bourguemestres de Hollande ». Ce sage, car la réflexion et la solitude l'avaient mûri, ce sage souriant et profond, qui ne fut pas un homme pieux, bien que, d'après lui, « la dévotion soit le dernier de nos amours », qui ne fut pas non plus un incrédule militant à la manière des philosophes du XVIIIe siècle, a donné, dans son testament, un éclatant et ingénieux témoignage de son cœur bienfaisant, de sa tolérante intelligence : il fit deux legs d'égale valeur, l'un au profit des pauvres du Refuge, l'autre au profit des catholiques pauvres.

Sa *Conversation du P. Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt* (1654), l'un des premiers et peut-être le plus parfait de ses écrits, est un petit chef-d'œuvre de dialectique légère et de subtil persiflage. Ce dialogue, qui avait plu, lui suggéra l'idée de le reprendre sous un titre différent et avec des aperçus nouveaux ; nous eûmes la *Conversation de M. d'Aubigny avec M. de Saint-Evremont* (1663), qui revient spirituellement sur la bruyante querelle des jansénistes et des jésuites. Mais bientôt quelque chose du génie, ou si le mot paraît trop ambitieux, du sérieux britannique se greffa sur le talent aimable et délié de Saint-Evremont ; une station d'exil n'est jamais un vrai lieu de plaisance.

Il se détourna des sujets futiles ou frivoles, pour appliquer son esprit à des travaux plus graves. Le *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone* ouvre la série de ses études d'antiquité. Les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, qui datent des débuts de son séjour à Londres, lui attirèrent l'estime du philosophe Hobbes, des poètes Cowley et Waller, et fondèrent sa réputation. Ne serait-ce pas le meilleur de ses ouvrages, le plus fertile en vues neuves, en rapprochements inédits, en pénétrantes observations ? Assurément, l'écrivain des *Conversations* est mort, la gaîté et le pétillement d'esprit, la vivacité et le nerf de la langue. Mais c'est un penseur indépendant et clairvoyant qui nous est né ; et si le style a perdu de sa verve, il garde dans sa préciosité un peu sèche, dans sa sève un peu courte, des hardiesses de tour et des bonheurs de trait qui le rendent assez savoureux, comme on pourra s'en convaincre. Toute comparaison entre les *Réflexions* et la *Grandeur et décadence des Romains* serait déplacée, les deux auteurs étant aussi dissemblables que possible, Saint-Evremont ne faisant guère que de la psychologie historique, si l'on peut ainsi parler, Montesquieu de la philosophie de l'histoire.

Pour Saint-Evremont, l'érudition ne compte pas, et ce n'est pas lui qui se livrerait à une patiente enquête sur la formation de l'empire romain. Il est indifférent, d'autre part, au milieu, mœurs, usages, monuments ; il ne voit et ne considère que les hommes, en sceptique que les apparences ou les admirations traditionnelles n'éblouissent point. Le paradoxe n'est pas même pour l'effrayer. Lisez ceci plutôt : « Le règne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étaient ses qualités principales ; il manquait d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots, il ne savait ni gouverner selon les lois, ni régner contre. Dans un état si violent pour le peuple et si mal sûr pour le prince, on n'attendait qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la misérable Lucrèce la fit naître. Cette prude farouche à elle-même ne put se pardonner le crime d'un autre... »

Les grandes pages, les morceaux de choix ne sont point rares dans ce livre, qui n'est pas d'un historien renseigné, d'un puissant généralisateur, mais d'un analyste incisif et d'un politique avisé.

Un séjour prolongé en Hollande mit Saint-Evremont en contact avec les savants Heinsius et Vossius, avec Spinosa. Ses *Observations sur Salluste et sur Tacite* ont leur source dans un entretien avec Vossius. Au surplus, l'antiquité est son monde d'élection. De là, ses *Réflexions sur les poèmes des anciens et le merveilleux qu'on y trouve*, sa *Morale d'Epicure*, dédiée à une amie qui pouvait l'apprécier, Ninon de Lenclos, ses *Réflexions sur la tragédie ancienne et moderne*, — des causeries toutes pleines de considérations élevées et de lumineuses intuitions, mais peu creusées et où l'on sent l'homme d'esprit, le bel esprit même, bien autrement que le critique informé.

Sur la littérature française, son siège était fait quand il arriva en Angleterre ; aussi préférera-t-il toujours Corneille à Racine, « un fort bel esprit », qu'il n'avait pas connu en France. C'était cependant si peu une intelligence à la suite ou rivée à ses partis-pris, qu'intervenant un jour dans la querelle des anciens et des modernes, il écrira ceci, qui détonne singulièrement au XVIIe siècle : « Il y a certaines règles fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide qui subsisteront toujours ; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible... Elles ont leur âge et leur durée : *ita verborum interit ætas ;* les autres périssent avec leur nation aussi bien que les maximes du gouvernement... Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les temps, et il serait ridicule de vouloir toujours régler les ouvrages nouveaux par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas... C'est à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes... Ce mélange de l'antiquité et du moderne leur a fort mal réussi, et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire bon usage de nos vérités ». C'était là, proprement, la condamnation du faux classique auquel la poésie française allait sacrifier et qu'emporteront les souffles du romantisme.

Mentionnons encore quelques-uns de ses derniers ouvrages, un *Parallèle* entre Turenne et Condé, son *Jugement sur quelques auteurs français,* ses *Réflexions sur nos traducteurs* et son *Discours sur les historiens français.* Sa correspondance est très précieuse pour ce qu'elle contient et par son ton personnel. Ses poésies sont insignifiantes ; le plus beau de ses vers est une ligne de prose, dans une lettre à La Fontaine, mais une ligne de prose qui fait un noble alexandrin :

Ce sont des dieux vivants qu'on adore en silence.

Saint-Evremont est tout entier dans ces écrits de mince volume, que Des Maiseaux et Sylvestre ont recueillis, un peu pêle-mêle, après sa mort et qu'ils ont publiés dans l'édition de Londres de 1705 ; il est tout entier dans ces « réflexions », ces « discours », ces amusements ingénieux d'homme du monde, de philosophe et de lettré. J'aime beaucoup ses « sentences et maximes », qui sont d'un moraliste incisif et désabusé : « L'amour de la justice n'est que la crainte de souffrir l'injustice... On ne ferme jamais la porte aux flatteurs, on se contente de la pousser... » Il n'est allé au fond d'aucun problème ; il en a effleuré, il en a même éclairé beaucoup, et, comme en se jouant, il a fourni quelques idées, sinon quelques solutions, à l'avenir.

Saint-Evremont n'a pas songé à sa gloire. Il préférait briller dans un cercle d'amis, plaire à la duchesse Mazarin, à Mme de la Perrine, ses dernières passions, faire passer la Manche à ses lettres d'une si spirituelle aisance, plutôt que de soigner sa réputation d'auteur. Cet épicurien, qui l'était de tempérament autant que de doctrine, n'appréciait que la vie et ses plus douces réalités ; le reste lui importait peu. Aussi la postérité le négligea-t-elle, et les contemporains lui furent-ils assez sévères. C'est Durozoir, à mon sens, qui a résumé avec le plus de bonheur les mérites et le caractère de Saint-Evremont : « Si l'on ne peut le mettre au rang des génies du premier ordre, on le placera du moins, malgré les injustes censures de Boileau, de Voltaire et de La Harpe, parmi les hommes d'un talent supérieur, immédiatement après Fontenelle, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance ». C'était un Fontenelle, en effet, moins dispersé mais moins varié et moins fécond, auquel l'exil désapprit un peu l'égoïsme et l'art.

III

En 1662, l'année même où Saint-Evremont débarquait en Angleterre, tombait à Londres le comte de Grammont dont la vie fournit à son beau-frère, l'Ecossais ANTOINE HAMILTON (1640 à 1720), le sujet d'un chef-d'œuvre éminemment français. Les parents d'Hamilton avaient émigré en France, après la mort de Charles Ier ; son éducation fut celle d'un gentilhomme de Versailles, absolument. Il prit du service en Irlande, conquit rapidement ses grades ; il commandait un régiment au combat de la Boyne qui consomma l'effondrement de la dynastie des Stuarts.

Plus tard, on le voit à la cour de ce roi détrôné qu'est Jacques II, à cette pauvre cour de Saint-Germain où la misère et l'ennui se tenaient si fidèle compagnie. Sceaux, Versailles, la maison de sa sœur, le dédommageaient un peu des tristesses de Saint-Germain. Il se lança, en 1707, dans l'aventureuse expédition du chevalier de Saint-Georges, fit, au surplus, assez peu de bruit en ce monde, s'amusa moins qu'il ne l'eût souhaité mais autant qu'il put, et mourut en 1720, converti de la onzième heure.

Je ne parlerai ni des *Contes*, ni des *Mémoires de Grammont*, ni de la correspondance d'Hamilton, ou de ses poésies, ou même de ses *Relations de divers endroits de l'Europe*. Hamilton, écrivain étranger naturalisé français par l'esprit, n'a guère écrit qu'en France. Il est de Versailles infiniment plus que d'Edimbourg, cet auteur qui est le plus divertissant de nos petits classiques du XVIIe siècle. A quoi bon,

après tant d'autres, analyser les *Contes*, dont quelques-uns sont d'un art plus fin que ceux de Voltaire *(Fleur d'épine, Quatre Facardins)* et que Wieland a imités sans les égaler, ou revenir sur les *Mémoires de Grammont*, faire la part de la vérité et de la légende dans ce chef-d'œuvre de folie légère, de verve jaillissante, de charmante médisance, d'ironie parfois cruelle et de souveraine impertinence ? Hamilton n'est ni un observateur, ni un moraliste. Il se plaît dans la haute futilité. On n'a jamais accommodé les « petites choses » avec plus d'agrément, ni avec plus de style.

Je ne parlerai pas davantage des *Mémoires de Berwick*, qui sont déjà du XVIIIe siècle. Un des compagnons d'Hamilton au combat de la Boyne, un jeune officier, fils naturel de Jacques II et d'Arabella Churchill, la sœur du duc de Marlborough, dut s'exiler, lui aussi, après la chute des Stuarts et s'en vint chercher fortune en France. Jacqués Fitz-James, *duc de Berwick*, fut l'un des meilleurs généraux — « l'égal des plus grands », dit Bolingbrocke — de la dernière moitié du règne de Louis XIV. Il laissa des *Mémoires*, que son ami Montesquieu s'était chargé de publier ; ils s'arrêtaient en 1715. Montesquieu ne trouva pas le temps de s'acquitter de sa tâche ; l'abbé Hooke compléta le manuscrit jusqu'en 1734 et donna en 1778 une édition des *Mémoires*, qui sont d'un écrivain militaire de premier ordre, par la sincérité du ton, la rapidité et la précision du récit. Et ce livre est bien français, l'accent étranger ne s'y découvre point.

IV.

Saint-Evremont, Hamilton, Berwick — et ces deux derniers ne rentrent pas dans « la littérature française hors de France » — sont les seuls écrivains de mérite non ordinaire que nous puissions faire figurer dans ce chapitre. Le Refuge, qui amène Bayle, Jurieu, Basnage, tant d'hommes éminents en Hollande, ne prête à la Grande-Bretagne que des exilés d'un nom et d'un talent beauco p plus modestes. En 1685 au demeurant, Jacques II, qui s'était départi de sa politique de tolérance relative envers les protestants français, n'inspirait qu'une confiance médiocre aux victimes de la Révocation. Ce n'est qu'en 1688, à la suite de Guillaume d'Orange, que les huguenots affluèrent dans le pays.

Nous connaissons *Abbadie*, qui coule les dernières années de sa vie en Angleterre, *La Croze*, qui fonde un journal littéraire à Londres, après s'être séparé de Le Clerc, *Rapin de Thoyras*. A côté d'eux, en même temps qu'eux, il convient de mentionner *H. Justel,* une des « bibliothèques vivantes » de Saint-Evremont, un lettré et un érudit à la façon d'Abauzit, qui fut secrétaire de Louis XIV. Ce brave savant et ce huguenot solide, réfugié en Angleterre, se contenta de travailler pour les autres, leur distribuant, avec la plus candide libéralité, le fruit de ses recherches et le fonds inépuisable de ses lectures. Bayle, qui l'estimait fort, écrit dans les *Nouvelles de la République des lettres:* « J'espère que M. Justel, qui demeure présentement à Londres et qui est si curieux, si savant, si instruit de tout ce

qui regarde la république des lettres, et si enclin à contribuer à la satisfaction du public, nous apprendra bien des choses qui feront beaucoup d'honneur à notre entreprise. » Il n'y a rien à dire, ou presque rien, de P. Colomies, un compilateur d'esprit bizarre, un protestant de foi suspecte, qui eut des démêlés avec Jurieu et qui, par dépit ou par intérêt, passa à l'Eglise presbytérienne. Des Maiseaux qui fut, avec Justel et Colomies, un ami de Saint-Evremont, appartient au chapitre suivant.

La prédication du Refuge, en Angleterre, n'est pas exceptionnellement brillante, car Abbadie et Saurin ont dépensé sur le continent le meilleur de leur activité et de leur talent. Avant la Révocation toutefois, deux Français, Pierre Du Moulin et Ezéchiel Marmet, donnèrent quelque prestige à l'éloquence de la chaire dans les églises huguenotes d'outre-Manche. *Pierre Du Moulin*, en particulier, qui avait fait ses études en Angleterre, y fut rappelé vers 1615 par Jacques Ier, mais n'y resta guère que cinq ans. Les catholiques le regardaient comme leur plus redoutable adversaire. Quelques-uns de ses livres devinrent populaires, ainsi son *Bouclier de la foi*, son *Combat chrétien*, sa *Vocation des pasteurs* qui fournit à Racan la matière de cette épigramme :

Bien que Du Moulin, dans son livre,
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé.

Controversiste habile, chrétien pieux et sage, orateur familier et ingénieux, il a composé une foule de sermons que Vinet a copieusement analysés dans son *Histoire de la prédication*. Marmet, lui, n'a publié que quelques méditations religieuses.

Le grand Refuge jeta en Angleterre le fameux polémiste et prédicateur *Pierre Allix*, qui mourut à Londres en 1711. Le clergé anglican lui confia la mission, qu'il ne réussit point à terminer, d'écrire l'histoire des Conciles. On consulte encore son ouvrage sur les communautés vaudoises. Il se fourvoya, comme Jurieu, dans le mysticisme et les prophéties, annonçant le prochain retour du Christ et fixant même, d'après l'Apocalypse, l'année de ce merveilleux événement.

Mais nous sommes entrés dans le XVIIIe siècle, qu'il importe d'étudier à part.

CHAPITRE II

LE XVIIIe SIÈCLE

I. Les Anglais et le Refuge. — II. Les hommes du Refuge anglais au XVIIIe siècle : La taverne de « l'Arc-en-ciel », La Chapelle, Durand, Des Maiseaux, etc. — III. Gibbon; Horace Walpole et Mme Du Deffand.

I

On ne saurait dire que les Français réfugiés en Angleterre y gagnèrent les sympathies du peuple. Leur déplorable prétention de justifier par leur exil et leur martyre toutes sortes d'exigences et d'imprudences, l'intraitable orthodoxie des uns, l'humeur batailleuse de la plupart, la haine de Louis XIV, et bientôt de la France elle-même, qui leur tenait lieu de tout patriotisme, devaient importuner et blesser les Anglais, hostiles aux ingérences étrangères, fiers du génie national, passionnément attachés à leur pays.

Le marquis d'Argens a pu écrire dans ses *Lettres juives :* « Comment serait-il possible que des peuples, chez lesquels l'amour de leur pays est profondément gravé dans leur cœur et qui conservent leur fierté et leur grandeur d'âme chez les étrangers dans quelque

état malheureux qu'ils y soient, ne méprisassent pas des gens qu'ils voyaient décrier leur patrie, blâmer ce qu'ils louaient quelques années auparavant, et approuver aveuglément tout ce qu'ils condamnaient ? Il est certain que cette conduite des Français a causé une partie du mépris que les Anglais ont pour eux. » La sagesse et la modestie des réfugiés eussent encouragé l'hospitalité des Anglais. Leurs violences et leur présomption lassèrent des dispositions, à l'origine toutes de bienveillant et généreux accueil. L'Acte du Parlement de 1709, qui les admettait à la naturalisation anglaise, fut l'œuvre du parti au pouvoir, non point de la nation.

Aussi l'influence de leurs colonies et de leurs églises déclinera-t-elle rapidement. On accepte volontiers leur argent ; leurs hommes de guerre, Schomberg et Cavalier, sont les bienvenus dans l'armée ; leur attitude et leur esprit déplaisent, l'une autant que l'autre. On leur en voudra davantage, lorsque certains d'entre eux auront compromis le Refuge et le protestantisme lui-même, par des excentricités et de la thaumaturgie. On leur imputera, non sans quelque raison, les progrès et les victoires de l'incrédulité, progrès et victoires remportés en définitive sur la foi anglicane. On pourra, d'un autre côté, leur reprocher d'avoir préparé des recrues à la secte presbytérienne, tout en fournissant des armes à la libre pensée.

Quand Berwick eut écrasé les Camisards, trois « prophètes » des Cévennes arrivèrent à Londres faire état des miracles qu'ils avaient opérés en France, annoncer que le Saint-Esprit descendait de nouveau sur les fidèles, comme aux jours des apôtres, prêcher que, dans l'espace de trois ans, les peuples ne relèveraient plus que du gouvernement de l'inspiration divine. Certes, le clergé du Refuge essaya de réagir contre ces illuminés, mais ils trouvèrent des adeptes, même

parmi les gentilshommes et les savants, ensorte que le scandale se prolongea pour la plus grande joie des philosophes et des sceptiques. Un de leurs compatriotes, ancien avocat au parlement de Nîmes, le réfugié Misson, entretint l'agitation en publiant son *Théâtre sacré des Cévennes*, qui confondait, dans un habile et dramatique plaidoyer, la cause des prophètes avec celle des Camisards. Des pamphlets pour et contre surgirent, qui envenimèrent la querelle. Les incrédules entrèrent en lice. Shaftesbury couvrit de ridicule les « inspirés », non sans faire rejaillir quelque peu de ses sarcasmes sur la religion. Les presbytériens se jetèrent dans la mêlée. Le docteur Sachewerell dénonça furieusement la conspiration presbytérienne qui menaçait l'existence même de l'église anglicane. Des libelles séditieux s'attaquèrent à la royauté, qu'on accusait d'être favorable aux adversaires du culte établi. Les *free thinkers*, que divertissaient ces disputes et dont elles secondaient les desseins, ne se gênèrent plus. Ce fut, de longues années, la tour de Babel des opinions et des controverses, grâce un peu aux exilés de France, à leur zèle intempérant, à leur indiscrète religiosité.

Quels seront les résultats les plus clairs de ces luttes de doctrine fomentées par les irréguliers et poursuivies par quelques hommes en vue du Refuge ? Nous l'avons dit : le réveil du presbytérianisme et l'éveil de la libre-pensée, de cette libre-pensée qui, d'Angleterre, fera son tour d'Europe.

II

Mais le Refuge anglais eut ses gens de sens et de mérite, les Abbadie, les Allix, les Justel. Il eut, du-

rant la première moitié du XVIIIe siècle, ses hommes de lettres et ses hommes d'esprit, qui se réunissaient à la taverne de l'*Arc-en-ciel*, un refuge aimable dans le Refuge austère et militant. C'étaient là des Français, plus philosophes que théologiens, dont le martyre n'avait point altéré la bonne humeur, ni la sociabilité de la race. Fatigués de la bruyante compagnie des désœuvrés, des ennuis de la polémique et de la comédie des « prophètes », las aussi de la solennité britannique, ils se retrouvaient quelques-uns, joyeux vivants et gais causeurs : Pierre Daudé, « l'oracle baconien de la coterie », Moivre, l'ami de Newton, « le grammairien consultant de tous les traducteurs et critiques du lieu », mathématicien de renom par surcroît, Pierre Coste, le traducteur de Locke, historien de Louis de Bourbon et panégyriste de La Bruyère, le prédicateur César de Missy, le pasteur Durand, A. de La Chapelle, le continuateur de la *Bibliothèque anglaise*, Saint-Hyacinthe, qui s'y rencontra avec Voltaire et lança, de Londres, de pointilleuses et acerbes lettres critiques sur *La Henriade*, Pierre Des Maiseaux enfin, « le personnage de l'endroit, l'âme des réunions de l'Arc-en-ciel », auquel on écrivait, au cours d'un voyage qu'il entreprit sur le continent : « Depuis votre départ, ici tout languit ; plus de cabaret, plus de joie, plus de conversations dégagées de tous préjugés auxquelles nous nous abandonnions quelquefois, lorsque vous étiez parmi nous. » De tous ces noms, deux seuls veulent être rappelés avec quelque détail.

David Durand, après une existence mouvementée, chapelain dans un régiment de réfugiés au service de la Hollande, prisonnier de guerre en Espagne, vint se fixer et mourir à Londres ; il y fut pasteur de l'église de Martin's Lane. Polygraphe très fécond, il a laissé nombre d'ouvrages qui attestent un esprit ori-

ginal, s'ils ne révèlent pas un érudit. Je néglige ses *Sermons choisis*, mais il faut citer une ingénieuse et familière *Histoire du* XVI[e] *siècle*, en six volumes, une *Vie de J.-F. Osterwald*, une *Histoire de la peinture ancienne*, une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin de Thoyras et une édition des *Aventures de Télémaque*. Sayous a découvert, à la suite d'un traité de Durand sur l'histoire naturelle de l'or et de l'argent, un poème sacré où l'auteur chante, en même temps que la chute de l'homme, les ravages exercés ici-bas par l'*auri sacra fames*. C'est du Milton de billon. De la poésie ? Jugez-en par ces deux extraits !

Mammon, père du système de Law, s'écrie :

...Aux rives de la Seine,
Un cercle d'assassins que je tiens en haleine,
Sur un fonds chimérique appuyant leurs projets,
Aux peuples affamés vont tendre mes filets...
Pour acheter l'espoir, chacun met tout en gage.
Le fond hausse, et, prenant un vol audacieux,
Imite la fusée et menace les cieux.

Ces alexandrins pourtant ne valent pas ceux-ci, où Durand représente Adam consolant le désespoir d'Eve :

...Ainsi qu'un lumignon dans sa faible splendeur
Des larmes de l'olive emprunte son ardeur
Et jette aux environs cette douce lumière,
Dont le baume liquide est la base première,
Ainsi d'un cœur constant les sentiments non feints
Rendent tout leur éclat à des yeux presque éteints...

Et notez que ces échantillons de la poésie de Durand pourraient presque servir à caractériser la poésie du Refuge, qui a perdu sa voix et ses ailes en quittant le sol français.

Quant à *Pierre Des Maiseaux*, c'est bien le type de l'homme de lettres, du « professionnel », qu'une cer-

taine facilité, le désœuvrement et les nécessités de l'exil ont conduit à la littérature. Il est le correspondant attitré et obligé de tous les journaux littéraires de l'époque, le fournisseur des libraires de Hollande et de Londres, le vulgarisateur infatigable à l'usage de la France, de l'œuvre scientifique des Anglais, le correspondant précieux et empressé auquel on ne s'adresse jamais en vain pour un renseignement utile ou pour un bon conseil. Si quelque chercheur, par exemple, s'avisait de dépouiller la volumineuse correspondance de Des Maiseaux, déposée au British Museum et à la Bibliothèque royale de Copenhague, et s'il en publiait tout ce qu'elle contient d'intéressant sur l'histoire intellectuelle du XVIIIe siècle, il ferait une besogne modeste, assurément, mais des plus profitable pour la connaissance des hommes et des choses du temps.

Des Maiseaux a beaucoup édité et compilé. On lui doit des *Mélanges curieux des diverses pièces attribuées à Saint-Evremont*, des *Recueils de diverses pièces* sur la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques, par Leibniz, Clarke, Newton, Collins, des choix d'*Ana* ou *Remarques historiques*, etc. Mais on ne sait plus guère de lui et on ne lit plus que ses *Vies* de Saint-Evremont, de Boileau et de Bayle.

Sa *Vie de Bayle* (1731) est son chef-d'œuvre, ou, si l'on préfère, celui de ses livres qui restera. Cette biographie, qui tient du panégyrique, est un modèle qu'on a maintes fois imité et qui ne laisse pas d'être composé avec autant d'intelligence que de conscience. Le style n'en est ni personnel, ni brillant; le fond en est riche et solide. « J'ai travaillé sur de bons mémoires, peut-il dire dans sa lettre à M. de La Mothe. Après la mort de Bayle, M. le comte de Shaftesbury, son ami, me chargea de lui communiquer toutes les particularités que je pourrais recueillir touchant sa vie

et ses ouvrages. Je m'adressai d'abord à M. Basnage, qui m'en fournit un grand nombre... Les *Lettres* de Bayle que j'ai publiées (il y ajouta plus tard les lettres de Bayle à sa famille) m'ont été d'un secours infini. Enfin, j'ai eu un guide encore... Ce guide est M. Bayle lui-même, qui a laissé un journal historique et chronologique de sa vie. » L'ouvrage est donc de première main, très substantiel, trop substantiel même, surchargé de détails et de discussions oiseuses, dépourvu de critique. Des Maiseaux raconte et défend Bayle bien plus qu'il ne l'explique ou ne le juge.

La vie et la sève du Refuge sont épuisées avec Des Maiseaux, qui meurt en 1743. Les descendants des exilés de 1685 sont devenus des Anglais, car le milieu est plus défavorable que la Hollande ou l'Allemagne à la persistance de la race et à la durée d'un mouvement intellectuel, indépendant, par la langue et l'esprit, de celui de la nation même. L'avocat Samuel Romilly, Saurin, l'*attorney general* de Dublin et le petit-neveu du fameux prédicateur, les généraux Ligonier, Prévost, de Blaquières, les Labouchère, sont Anglais. En 1735, César de Missy publie un sermon, *Les larmes du Refuge*, qui est l'oraison funèbre de l'émigration protestante de France en Grande-Bretagne : la « marâtre patrie » est définitivement sacrifiée à « la seconde patrie, digne de ce beau nom, une Judée, une Jérusalem, une Sion ». La Seine est le fleuve maudit ; on va désormais boire à la Tamise « bénie du ciel, un vrai Jourdain pour nous ».

Si le cadre de cette *Histoire* me le permettait, je suivrais volontiers Montesquieu, Voltaire, Buffon, Rousseau, dans leurs pélerinages de moralistes, de philosophes ou de savants en Angleterre ; et je pousserais cette étude jusqu'à l'heure où l'*Essai sur les révolutions* est arraché par l'indignation et la misère au génie de Chateaubriand. Rousseau commence bien

ses *Confessions* à Nootton, Chateaubriand et quelques-unes des plus fines plumes de la contre-révolution, passeront bien par Londres. Quand j'aurai parlé de Gibbon et de Walpole, je pourrai clore ce chapitre.

III

Hemsterhuys en Hollande, Frédéric II en Allemagne, ont, dans leurs œuvres, immolé l'idiome national au français ; Bentink, Mme de Charrière, Leibniz, bien d'autres en firent de même. Les Anglais sont en toutes choses beaucoup trop anglais pour ne pas l'être exclusivement dans leur littérature. Et pourtant, Hamilton est d'origine écossaise, et pourtant Gibbon a débuté dans la langue de Montesquieu, et quelques-uns de ses compatriotes l'ont employée avec une prédilection très particulière.

Edouard Gibbon apprit le français à Lausanne, où il devait se fixer dès 1783. C'est à Lausanne qu'il ébaucha son roman avec la « belle Curchod », qui fut Mme Necker, et c'est là qu'il faillit tomber amoureux de Mme de Montolieu. Il publia, à vingt-deux ans, un *Essai sur l'étude de la littérature,* qui est d'un critique déjà sagace, ainsi que d'un érudit assez bien armé ; mais le style en est incorrect et d'une rigidité toute britannique. Il donna ensuite, et toujours en français, une étude sur l'histoire des Suisses, des articles à ces *Mémoires de la Grande-Bretagne* (1767) destinés par son ami Deyverdun à continuer le *Journal britannique* de Maty ; sa correspondance nous montre qu'il avait fini par s'approprier très suffisamment notre langue

et même un peu de notre esprit. Mme Du Deffand, qui l'appréciait pour sa conversation et peut-être pour ses efforts à se désanglicaniser, remarque avec sa manière aiguë : « J'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être Français ».

Le grand ouvrage de Gibbon, l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, parut en anglais.

Dans le salon de Mme Du Deffand, à l'époque où Gibbon faisait ses premières armes, l'un des hôtes les plus assidus, et le plus aimé, n'était autre que le singulier et spirituel épicurien *Horace Walpole*. Il avait quarante-sept ans, en 1765, lors de son premier voyage en France. Il n'eut pas besoin de s'appliquer pour se plaire dans cette société frivole et agitée d'avant la Révolution, qui passe sa vie à avoir de l'esprit et à en dépenser plus encore qu'elle n'en a. Le cœur y avait ses droits cependant, et même ses caprices passionnés.

Mme Du Deffand, qui avait traversé en intrigante et en coquette le monde de la Régence, qui avait eu des fantaisies et des liaisons où l'amour ne réclamait aucune part, sentit soudain tout son être s'éveiller à l'amour ; ce fut, comme par un décret de la Némésis intérieure, au moment où, sa beauté fanée, son prestige atteint, la cécité et la vieillesse étant venues dès longtemps, elle n'était plus, selon le mot d'Horace Walpole, qu'une « vieille aveugle débauchée d'esprit ».

Mais c'est précisément de Walpole qu'elle s'éprit. L'infortuné se défend avec énergie. La marquise, toujours séduisante par la vivacité de son intelligence, est dans sa soixante-dixième année ; elle est triste, elle est abandonnée, elle s'abandonne. Walpole paraît, et, tout à coup, cette âme ennuyée et blasée retrouve ses illusions et sa jeunesse. Et la voilà un pied dans la tombe, qui écrit au noble Anglais, attiré chez

elle par la curiosité et la mode : « Il faut que je me tienne à quatre pour ne pas vous dire en bon français ce que je pense ; je vous le dirai donc en italien : un *T*, un *i*, un *a*, une *m* et un *o*, — *Ti amo* ». Elle s'écrie : « J'ai treize ans ». Elle ressuscite et elle délire. Lui, poursuivi par la terreur du ridicule, voudrait bien esquiver les excès de cette passion qui s'est trompée de saison : « Suis-je fait pour être le héros d'un roman épistolaire ? » Il boude, il gronde, il peste. On le cajole, on s'humilie, on promet d'être raisonnable. Tout cela semble puéril et même grotesque. Néanmoins, Mme Du Deffand est si sincère, si touchante, elle se fait si aimante et si petite, qu'on n'a pas le courage de railler. Walpole se charge d'ailleurs d'être ironique et dur à souhait.

En 1766, après avoir reçu une lettre plus folle que les autres, il mande rudement à sa « pupille », qui lui envoie des divagations sentimentales au lieu des légères et malicieuses nouvelles à la main qu'il en attendait pour s'amuser à Londres : « Pourquoi vous ai-je voué mon amitié ? C'était pour vous en contenter, non pas pour augmenter vos ennuis. Des soupçons, des inquiétudes perpétuelles ! Vraiment, si l'amitié a tous les ennuis de l'amour sans en avoir les plaisirs, je ne vois rien qui invite à en tâter. Je renonce à l'amitié, si elle n'enfante que de l'amertume. Vous vous moquez des lettres d'Héloïse, et votre correspondance devient cent fois plus larmoyante ». La marquise est incorrigible. Walpole se fâche de plus belle, critique, sermonne, gourmande : « Vous mesurez l'amitié, la probité, l'esprit, enfin tout, sur le plus ou moins d'hommages qu'on vous rend... Défaites-vous, ou au moins faites semblant de vous défaire de cette toise personnelle, et croyez qu'on peut avoir un bon cœur sans être toujours dans votre cabinet. Je vous l'ai souvent dit : vous êtes exigeante

au-delà de toute croyance; vous voudriez qu'on n'existât que pour vous ; vous empoisonnez vos jours par des soupçons et des défiances, et vous rebutez vos amis en leur faisant éprouver l'impossibilité de vous contenter ».

Parfois cependant, une note d'attendrissement ou de pitié se glisse dans ses lettres. Il ne se borne pas à admirer l'extraordinaire femme d'esprit qu'est Mme Du Deffand, à écrire, par exemple, à Georges Montagu, « qu'affectionnée comme Mme de Sévigné elle n'a aucun de ses préjugés et que son goût est plus universel » ; non seulement sa générosite naturelle lui dicte la conduite à suivre quand des circonstances adverses ont diminué les revenus de sa vieille amie, mais son cœur trouve des accents émus et de bienfaisantes paroles pour calmer ou pour consoler sa « petite ».

La correspondance échangée entre la marquise et Walpole ne nous est point parvenue tout entière. Quoi qu'il en soit, nous possédons assez de documents pour nous faire une idée exacte de la tournure de goût et d'esprit, du caractère et de l'âme d'Horace Walpole, Anglais cosmopolite, plus français qu'anglais, dont les sympathies littéraires, et même le style, sont aussi peu de Londres que possible. Rien de plus captivant, ni de plus piquant, que les lettres décidées, hardies, mordantes, passionnées, exaltées et douloureuses de Mme Du Deffand, ces lettres qui ont permis à Sainte-Beuve de la traiter de classique le plus pur de l'époque avec Voltaire. Rien de plus intéressant que les boutades, les gronderies, la forme personnelle, l'acuité de bon sens, la fermeté de raison de celles qui portent la signature de Walpole. C'est la merveilleuse conversation, très riche et très libre, de deux intelligences brillantes et légères qui ont laissé parler leur cœur. Mme Du Deffand, qui ne disait pas toujours

de la plume de Walpole qu'elle était « de fer trempé dans le fiel », croyait retrouver, dans la façon d'écrire de son ami, les meilleures qualités du Bussy-Rabutin des *Lettres :* « Si vous ne vous y reconnaissez pas, je consens à être traitée par vous d'imbécile ». A quoi Walpole répondait, il est vrai, qu'il n'y avait dans les lettres de Bussy « que des riens en beau langage et la plus froide vanité ». Mais la marquise avait raison, en vantant chez Bussy — et chez Walpole — l'esprit cultivé, le goût juste, « le style excellent, sans recherche, sans prétention, sans tortillage ».

A côté de Gibbon et de Walpole, il suffira de mentionner le docteur *Maty* et son *Journal britannique*, revue, rédigée en français approximatif, du mouvement intellectuel en Angleterre, mais revue de savant et de penseur.

Et c'est tout ; et l'histoire, non de l'influence littéraire de la France, mais de sa littérature, dans la Grande-Bretagne, s'achève avant la fin du XVIIIe siècle, car nous ne songeons pas, encore un coup, à suivre dans ce pays tous les écrivains français qui n'ont fait qu'y passer, voyageurs, érudits, exilés, de Dubartas, Voltaire, Montesquieu ou Mallet-Dupan à M. de Rochefort. Ils n'ont pas cessé d'appartenir à la France, et, hors de France, c'est toujours vers elle qu'ils regardent, pour elle qu'ils vivent, à elle que s'adresse toute leur pensée, que vont toutes leurs amours ou toutes leurs colères.

1.

co
ho
qu

ma
d'u
pa
189
in-8
çai
isto
toi
189
mai

LIVRE SEPTIÈME

La littérature française en Orient.[1]

CHAPITRE PREMIER

LA RUSSIE ET LE MONDE SLAVE

I. Catherine II ; quelques noms ; le « mouvement catholique » ; l'influence intellectuelle de la France en Russie. — II. Les autres pays slaves et la langue française.

I

Si nous faisions une excursion en Russie, nous constaterions que ce pays a emprunté souvent des hommes à la France et qu'il s'est amusé bien plus qu'il ne s'est pénétré des idées françaises. *Catherine II,*

[1] *La littérature russe*, par M. L. Léger, in-12, 1893. *Le roman d'une impératrice*, par M. Waliszewski, in-8, 1893. *Autour d'un trône*, par le même, in-8, Paris 1894. *Histoire générale*, par M. M. Lavisse et Rambaud, tomes II et III, in-8, 1893-1894. *W. Rudow:* Geschichte des rumänischen Schriftthums, in-8, 1892. *L'influence de la langue et de la littérature françaises en Roumanie*, par M. A. Demetrescu, in-8, 1894. *Portrete istorice*, de G.-J. Jonnescu-Gion, Bucarest, in-12, 1894. *Histoire de la littérature française*, par B. Floresco, Bucarest, in-8, 1891. (On trouve, dans cet ouvrage, quelques pages sur les Roumains qui ont écrit en français, mais très incomplètes).

à jouer l'amie et l'admiratrice des philosophes, à s'attacher Grimm qui est son homme d'affaires et son panégyriste attitré à Paris, à obliger Diderot, « un charlatan » d'après Van Vizine, — Catherine II met l'impératrice et sa Russie à la mode, abuse adroitement l'Occident sur le caractère et les visées russes, et, tout en feignant de protéger la littérature étrangère, soutient, excite, encourage la littérature nationale, qui est née avec Soumarokow, Van Vizine, Derjavine et leurs émules. Il faut dire après cela que la vraie langue maternelle de Catherine est le français. Sa correspondance avec Diderot, d'Alembert, Grimm, Voltaire, est, tout naturellement, française ; il en est de même de ses *Mémoires*, publiés en 1859 seulement, qui sont d'un réalisme assez vivant mais grossier, et d'un style pesant et vulgaire. Au reste, tout ce qu'elle a signé n'a pas été écrit par elle. Quand c'est elle-même qui guide la plume, sans conseillers ni reviseurs, elle a certes de l'enjouement, de la fantaisie, du trait ; elle se distingue surtout par des incorrections de langage qui vont de pair avec une absence complète de goût littéraire.

La langue et la littérature françaises sont, depuis plus d'un siècle, en honneur dans la société aristocratique des grandes villes de Russie ; elles y ont, de plus, gouverné longtemps et assoupli l'esprit russe, ainsi déjà sous Catherine II, en dépit de toutes les résistances à leur prestige et à leur empire. Mais, à côté des *Mémoires* de la « Sémiramis du Nord », qui stimule en secret les écrivains nationalistes, elles n'y ont guère produit de présentable, avant notre siècle, que les lourdes ou polissonnes effusions lyriques du *Prince Bielossielski*, éditées par Marmontel en 1789, et les jolis vers, spirituels et faciles, du comte *André Chouvalof*, l'auteur de l'*Epitre à Ninon*, un contemporain et l'un des bons élèves de Voltaire dans la poésie légère.

Et puis, il serait naïf de croire que la Russie ait jamais cessé d'être, dans le domaine intellectuel, la nation d'Europe la plus fermée aux influences du dehors. Elle étudie, elle imite, elle prend; elle ne se livre pas. M. L. Léger l'a très bien expliqué : « Du jour où les Russes sont entrés en rapport avec l'Occident, ils ont fort bien compris qu'ils en étaient séparés par le mystère de leur langue ; ils ont senti le besoin d'un idiome international et ils ont adopté le français. Pour réussir à nous ressembler, ils mettent à contribution nos artistes, nos ingénieurs, nos professeurs, nos modistes ; mais, entre eux, quand ils écrivent dans leur langue, ils se vengent de cette servitude par d'amères railleries : tels des enfants qui se moquent entre eux du maître dont ils ne sauraient se passer. » Bien plus, si l'on consulte les livres écrits par des Russes, dans une langue qui n'est pas la leur, mais que souvent ils manient avec une extrême aisance, on est tenté de croire qu'il s'agit moins là de littérature française que de littérature russe. En effet, ils se rapportent exclusivement à la Russie ; la pensée nationale les anime et les remplit tout entiers.

On trouve, au XVIIIe siècle déjà, en français, nombre de *Mémoires*, de pamphlets, d'ouvrages historiques, de pièces de théâtre, le tout sans grande valeur littéraire. Plus près de nous, et sans parler du *Théâtre de Gatchina*, ni de quelques romans, je voudrais au moins signaler ce que le « mouvement catholique » en Russie nous a donné. Je n'ai point à m'occuper à cette place de Mme *Swetchine*, dont le salon réunit à Paris, de 1818 à 1857, la fleur du catholicisme et du légitimisme français. La noble amie de Lacordaire et de M. de Falloux[1] est trop connue en France pour que j'insiste.

[1] *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, par le comte de Falloux, 2 vol., Paris, 1859.

Mais, en Russie même, le catholicisme eut ses écrivains. *Pierre Tschadaief* mandait au poète Pouchkine, en 1830 : « Mon ami, je vous parlerai la langue de l'Europe, elle m'est plus familière que la nôtre. » Il avait parcouru l'Occident ; Rome lui avait fait une impression aussi profonde que les mœurs de la liberté. Une de ses lettres, traduite en russe en 1836 et publiée, souleva une petite tempête à Saint-Pétersbourg ; l'empereur Nicolas déclara que Tschadaief était fou et le fit surveiller étroitement. Nous n'avons de cette personnalité originale que des fragments d'une très curieuse correspondance [1], pleine d'idées et d'un style très savoureux quoique incorrect. Il y aurait à rappeler encore les noms de Lounine, du prince Koslowsky et d'autres qui furent en communion de sentiments et de principes avec Mme Swetchine.

Un barnabite, le *P. Schouvaloff*, oncle de l'ambassadeur actuel de Russie à Berlin, est l'auteur de deux ouvrages parus en 1858 et 1859, *Bonheur et vocation*, *Ma conversion et ma vie*, deux cris d'une conscience qui croit tenir la vérité ; il reste fidèle à son empereur, il ne renie point son pays, il se borne à démontrer, dans des pages chaleureuses, que « le catholicisme n'est pas contraire à la nationalité » et à supplier « les Russes, ses frères », de l'écouter et de réfléchir. Je ne puis que mentionner les articles du *prince A. Galitzine*, un autre converti, à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Correspondant*, ainsi que *Le catholicisme romain en Russie* (1864), du ministre *D. Tolstoï*, conçu, il va sans dire, dans un esprit tout différent.

Je m'arrête, car nous nous éloignons un peu de la littérature. Retournons-y ! Le comte Grég. Orloff a traduit des fables de Krylof en français. Le comte de

[1] *Tendances catholiques dans la société russe*, par le P. J. Gargarin, Paris, 1860.

Rostopchin s'est élevé, dans une brochure écrite en français, contre l'accusation d'avoir ordonné l'incendie de Moscou. Les *Esquisses politiques et littéraires*, du comte Ouvaroff, furent publiées à Paris en 1849. Le révolutionnaire Herzen a composé quelques-unes de ses œuvres dans notre langue. On a, de la princesse *Zénéide Volkonsky*, née Beloselsky, un joli volume d'*Œuvres choisies*, éditées après sa mort, en 1865. Son père, le prince Alexandre Beloselsky, comptait, rapporte la préface des *Œuvres choisies*, « parmi les représentants de cette fine fleur de la culture française du XVIII[e] siècle, qui s'acclimata facilement dans les serres chaudes sociales du Nord. » Elle-même, dans la période brillante de son existence, entre 1813 et 1831, fut en relations avec toutes les célébrités politiques, littéraires et artistiques de l'Europe. Des vers agréables, de fines « pensées détachées », un grand poème, *Olga*, quatre nouvelles, d'un tour aisé, remplissent le livre posthume de la princesse Volkonsky.

Est-il nécessaire de signaler les *Quelques heures de loisir à Toulchin* (1824) de Bariatinsky, l'*Histoire d'Alexandre I*[er] (1859) d'*Ivan Golovine* ou d'autres de ses ouvrages qui ont presque tous paru simultanément en français, en allemand et en anglais, ou des souvenirs de campagnes et de voyages, comme ceux du baron G. de Mayendorff (1826) et du comte C. de Benkendorff (1845) ? Il vaut mieux noter, au passage, que la Russie a fourni, dans notre langue, de solides travaux historiques, ainsi les savantes études, toutes récentes, de M. V. Lamansky, sur les *Secrets d'Etat de Venise* (1884), ou de fort intéressantes enquêtes politiques et sociales, ainsi la *France et l'Allemagne* (1880) de M. Tratschersky [1].

[1] Il existe une Bibliographie des ouvrages français publiés par des Russes (par Grégoire Thennady, Dresde, 1870, in-8°). Je n'ai pu me la procurer.

Gardons-nous d'omettre, dans cette liste très incomplète, les *Contes orientaux* (1886), d'Achas Borin (pseudonyme de M. A. Bobrinsky) et ne négligeons point les aimables fantaisies ou les sages réflexions d'un moraliste original, le prince *Pierre Volkonsky*, dont *Au jour le jour* (1876), *Conseils à mes fils* (1885), etc., accusent une intelligence pénétrante et vigoureuse. Voici quelques « pensées », extraites des deux recueils précités : « Attends-moi, » dit l'instruction au suffrage universel. « Eh ! voici des siècles que j'attends, » réplique ce dernier... Quand les peuples ne compteront plus sur les sauveurs, ils apprendront à se sauver eux-mêmes... La délicatesse est l'élégance de la probité... Ne serait ce pas par amour-propre que l'on aime tous les gens modestes ?... L'absence ne tue l'amour que s'il était malade au départ... »

Il faudrait parler encore du *Journal* de *Marie Bashkirtseff*, qui a fait grand bruit à Paris, il y a cinq ou six ans. Ce testament de la « jeune fille moderne, » incohérent et naïf à l'ordinaire, n'en contient pas moins quelques belles pages d'orgueil et de folie.

Le français a eu ses revues et il a ses journaux en Russie. Mais la *Revue étrangère de littérature, des sciences et des arts,* fondée en 1832, la *Revue septentrionale,* qui datait de 1869, et quelques autres, sont mortes après une plus ou moins longue existence. Le *Journal de Saint-Pétersbourg,* en revanche, est bien vivant. D'un autre côté, les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* de Saint-Pétersbourg sont en partie rédigés dans notre idiome, qui conserve son rang de seconde langue du monde slave. Quant aux Français, qui ont séjourné en Russie, et qui en ont rapporté des volumes, ils sont légion. Inutile de revenir sur X. et J. de Maistre, Custine. Gautier, Dumas, ou le prince de Ligne et les courtisans français de Catherine II. Il importe cependant d'ajouter que Mme H. Gréville a

conquis ses premiers succès par ses romans russes et que son père, M. *J. Fleury*, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg, a donné, entre autres, d'excellentes notices littéraires sur Rabelais et Marivaux.

II

Dans le reste de l'Orient, en Pologne, en Hongrie, en Bulgarie, — la Roumanie exceptée — le français n'a joué, à côté du rôle d'influence, qu'un rôle épisodique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il n'y a guère été qu'une langue épistolaire et diplomatique employée par des étrangers qui, parfois, la savaient assez bien. Contentons-nous d'appeler l'attention sur le roi *Stanislas Leczinski*, dont les divers écrits de morale, de philosophie, de politique, furent publiés en 1764 sous ce titre : *Œuvres du philosophe bienfaisant;* sur le journal si curieux et les lettres si captivantes de la princesse Hélène de Ligne *(comtesse Potocka)*, journal et lettres dont M. L. Perey a tiré un livre riche de documents pour la connaissance des méthodes d'éducation qu'on imposait aux filles nobles du XVIII[e] siècle, et un roman passionnant lorsqu'il a retracé les malheurs de la pauvre princesse devenue l'épouse follement éprise du triste Vincent Potocki. On pourrait appuyer également sur les œuvres de ces Polonais que l'exil jeta hors de leur patrie, sur les études économiques de L. Wolowski, sur les *Mémoires* d'Adam-Georges Czartoryski, sur la collaboration de M. Julien Klaczko à la *Revue des Deux-Mondes*... L'insuffisance de mes matériaux ne me permet pas d'entrer dans plus de détails. Au reste, l'histoire de la littérature française n'y gagnerait pas grand'chose.

CHAPITRE II

LA ROUMANIE

I. Les origines et les vicissitudes de l'influence française. — II. Poètes, voyageurs, romanciers, novellistes : Bolintineano. Carmen Sylva et princesse Aurélie Ghica, Dora d'Istria, Julie Hasdeu, Mlle Vacaresco, princesse Marie-D. Ghica, Mme Cantacuzène-Altieri, MM. A. Macedonsky, A. Sturdza et B. Bossy. — III. Critiques, historiens, politiques, philosophes : B. Floresco, J. Cratiunesco, Français et Suisses romands en Roumanie, Cogâlniceano, de Blarenberg, Hasdeu, prince Bibesco, Bengesco, Kalindero, Conta, Cantacuzène, G. Stourdza, etc.

I

Depuis les croisades, c'est essentiellement par la France que la civilisation occidentale s'est répandue dans les provinces danubiennes. Son rôle y fut double : cultural et politique. Cette prépondérance de l'influence française s'explique par une réelle affinité de race et de langue née de la conquête romaine. Les Néo-Latins d'Orient ont toujours regardé vers la France, comme vers leur patrie morale, tandis que les Slaves se sont beaucoup plus méfiés, même à partir du XVIIIe siècle, des hommes et des choses de la vieille Europe.

Ni la suzeraineté de la Turquie, ni les protectorats russe ou autrichien, par exemple n'ont agi sur l'âme et l'esprit du peuple roumain avec la persistante et la complète autorité du génie français. Il est vrai que la jeunesse des classes instruites faisait son éducation à Paris ou dans la Suisse romande; elle s'y francisait au point d'oublier presque l'idiome national. Aujourd'hui, les cas de dénationalisation intellectuelle sont plus rares, grâce peut-être aux mordantes satires lancées contre ces Français du Danube, — les « bonjouristes », comme on les appela pour railler leur affectation de baragouiner le « parisien », même en roumain.

Modes, arts, langue, littérature, la France a, par son exemple et son prestige, longtemps tout inspiré et tout gouverné en Roumanie. L'immigration phanariote de la fin du dernier siècle, y fut bien l'instrument d'une vogue éphémère des lettres grecques ; mais le philhellénisme, violemment implanté, n'y put cependant détruire des traditions et des sympathies plus fortes que la volonté des maîtres d'un jour. On revint au français avec plus de ferveur, tant et si bien qu'à cette heure même il a sa place et sa part dans la politique du pays : c'est en français que sont écrits deux grands journaux de Bucarest, l'un conservateur et gouvernemental, l'*Indépendance roumaine*, l'autre, *La Patrie*, organe de l'opposition libérale.

On conçoit aisément que, dans ces circonstances, nombre de littérateurs roumains aient rédigé leurs ouvrages dans notre langue. N'avaient-ils pas plus de chance de passer la frontière, et même d'être lus par l'élite de leurs compatriotes ? On cite tel écrivain dont les œuvres traduites en français par l'auteur même, sont plus appréciées dans la traduction que dans l'original, pourtant supérieur.

II

C'est le cas de DÉMÈTRE BOLINTINEANO (1826 à 1872), la plus pure et la plus noble incarnation de la Renaissance littéraire en Roumanie. On sent vibrer dans sa poésie un écho très vif de Lamartine et de Victor Hugo. Il a débuté par l'élégie pour finir par l'épopée. Ses grands poèmes nationaux n'ayant été publiés qu'en roumain, je passe. Mais ses *Brises d'Orient* nous sont arrivées de Paris en 1866, précédées d'une préface de Philarète Chasle. Elles furent composées en exil, car Bolintineano fit partie de la glorieuse pléiade qui lutta, en 1848, pour l'indépendance de la Roumanie. On n'a pas oublié son ardente et généreuse brochure, les *Principautés roumaines* (1854), qui provoqua les éloquents plaidoyers de Michelet et de Quinet en faveur des Latins d'Orient.

Philarète Chasle disait des vers de Bolintineano : « Elégance, verve, souplesse, facilité de versification, ces qualités lui sont communes avec plus d'un poète vivant de notre race. Mais ce qui me touche particulièrement dans son œuvre, c'est le caractère ; ce qui me charme surtout dans ces chants, à la fois exquis et populaires, c'est la spécialité de leur *accent*. Un accent nouveau !... Dès que vous ouvrez son livre, une poétique forêt vous entoure, ses brises vous bercent, ses souffles mélancoliques et embaumés passent sur votre front, vous respirez une atmosphère inconnue, et c'est la vieille Asie, l'antique Orient, ou plutôt c'est une portion sauvage et neuve de ces régions favorisées. »

Un « accent nouveau », certes. Les *Brises d'Orient* nous apportent, dans une forme harmonieuse malgré des gaucheries et des négligences, toute l'enchanteresse et pittoresque nature, toute la tendre et voluptueuse imagination d'un monde et d'une race à la fois plus vieux et plus jeunes que nous. Le ciel et la terre de là-bas ont, comme l'âme elle-même du peuple, gardé je ne sais quelle poésie très lointaine et très fraîche de mélancolie, de grâce et de rêve. L'artificiel, au milieu duquel nous vivons, n'est rien dans des pays et pour des êtres qui semblent encore tout près de la création. Bolintineano ne nous a pas redonné l'Orient conventionnel et romantique de Byron; c'est l'Orient même qui, dans les cinq parties de son livre — *Fleurs du Bosphore*, *Légendes historiques de Roumanie*, *Basmes* (contes de veillée), *Macédoniennes*, *Rêveries* — nous apparaît, évoqué par un artiste qui se sent en communion profonde avec ce qu'il chante.

Les « Fleurs du Bosphore » expriment toute la souveraine beauté d'un paysage incomparable, toute la paix et tout le bercement de l'azur sans nuages et des flots sans colères ; c'est le bonheur, c'est l'amour, — et c'est l'oubli, l'existence qui coule lentement, sans laisser de trace, comme un paisible sommeil traversé de songes rapides et chers, une fine silhouette de femme voilée, un appel de derrière les persiennes qui s'entrebâillent, un bruit léger de chuchottements et de baisers dans l'ombre, puis, de nouveau, un silence et une nuit de douce féerie. Il y a, dans les « légendes historiques », moins de morbidesse orientale; on y découvre des désirs et des élans vers une virilité simple et réfléchie, qui marquent l'éveil ou le réveil d'un esprit national. Dans les « basmes », le cœur de la Roumanie bat sous la fiction, mais, quoique le charme des contes rimés par Bolintineano soit d'une très particulière intensité, il faut avouer qu'il manquait au

poète, pour restituer la rapsodie primitive, une suffisante délicatesse de main et l'exacte compréhension du fond mythique de sujets qu'il traite un peu en thèmes galants, à la manière d'Ovide et d'André Chénier. Les « macédoniennes » nous offrent une fidèle peinture de l'Orient agreste; les bergers de Bolintineano sont bien, comme le note Ph. Chasle, « des bergers de Théocrite devenus chrétiens. » Quant aux « rêveries », ce sont les *Méditations* du Lamartine roumain :

Vois, la rose est plus belle encore
Sur la tombe que dans les champs ;
La nuit fait désirer l'aurore,
L'hiver fait rêver au printemps.

Si la vie a des jours de larmes,
D'autres sont ornés de bonheur ;
La souffrance a parfois des charmes :
Oh ! laissez-moi donc ma douleur !...

Le sentiment est peut-être plus juste que chez Lamartine, l'inspiration moins riche, et moins puissante l'envolée. De même, certaines « fleurs du Bosphore » rappellent les *Orientales* de Victor Hugo, d'une vue plus précise mais d'une forme plus écolière :

Je voudrais être sultane
Dans le sérail du padischah,
Pour que la Frenk, la Musulmane
Jalousent mon sort, par Allah !

Je veux avoir des halaïques
De tous les pays des sultans ;
Un tahik d'or et des caïques
A dix rameurs mahométans...

...Mais je suis une pauvre fille
Dont la beauté se cache encor;
Je n'ai point de sérail qui brille,
Je n'ai que mes longs cheveux d'or.

A parler franc, un léger effort est nécessaire pour ne point s'achopper aux défaillances du style. Et l'on peut dire que Bolintineano n'a traduit qu'en français honnête ces poésies absolument exquises en roumain.

Mais les *Brises d'Orient* ne sont pas tout ce que notre littérature doit à la Roumanie. On n'ignore point que les *Pensées d'une reine* (revues par Louis Ulbach) et la *Description de Bucarest* (relue par Pierre Loti) ont été écrites en français par *Carmen Sylva* et publiées dans cette langue, qui est celle aussi de plusieurs saynètes dramatiques ou comiques — inédites — jouées naguère au théâtre de Castel Pelesch.

La princesse *Aurélie Ghika*, Française d'origine, Roumaine par alliance, est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels je citerai les *Pensées d'une inconnue* (avec préface de Dumas fils) et la *Valachie moderne*, un livre équitable et généreux dans sa partie politique, juste et frais dans sa partie descriptive. Carmen Sylva et la princesse Ghika appartiennent, littérairement, l'une à l'Allemagne, l'autre à la France; je n'insiste point, à regret.

Dora d'Istria (1828 à 1888), en revanche, Roumaine par le sang et par la naissance, est l'une des figures les plus intéressantes de la galerie d'écrivains qui ont fait de la littérature française hors de France. Elle s'appelait, de son vrai nom, Hélène Ghika; elle voyagea beaucoup, habita la Russie, la Suisse, l'Italie, mais ne perdit jamais le souvenir sacré de la terre natale. Son œuvre qui, à ma connaissance, n'existe pas en édition complète, est dispersée dans une quantité de journaux et revues de toutes langues et de tous

pays, *Revue des Deux-Mondes*, *Revue suisse*, *Revue britannique*, *Nuova Antologia*, *International Review* de New-York, *Pandora*, d'Athènes, etc. Cette « femme extraordinaire » — ces deux mots ont servi de titre à une étude biographique sur *Dora d'Istria*, — a peut-être été célébrée par ses compatriotes au-delà de son mérite. Fut-elle même, « toutes proportions gardées », pour l'Orient, un « Ronsard en France », un « Herder en Allemagne », ou, pour faire un rapprochement plus naturel, une Mme de Staël roumaine ? Ce qui restera d'elle, outre quelques-unes de ses impressions de voyages, c'est son livre sur les *Femmes d'Orient*, c'est encore la longue série de ses travaux sur la *Poésie populaire chez les peuples d'Orient*, le Grec, le Roumain, le Serbe, l'Albanais, le Bulgare, le Magyar, sans omettre ni le Turc, ni le Turcoman, ni même le Persan et le Kirghiz.

Quoi qu'on en ait dit, Dora d'Istria n'a eu ni la géniale faculté d'assimilation, ni la profondeur et l'envergure presque viriles de Mme de Staël. Elle a bien plus les défauts et les vertus ordinaires de son sexe. Lévantine cultivée et mondaine, intelligence plus réceptive que créatrice, toute de premier mouvement et de talent facile, peu réfléchie et assez superficielle, mais avec le don de la causerie aimable et du style séduisant, elle n'eut, pas davantage que les merveilleuses intuitions et les féconds enthousiasmes de Mme de Staël, la passion de George Sand, ou la délicatesse de Daniel Stern. Ou, si l'on veut, elle eut bien toutes leurs qualités, mais dosées, mais ramenées à la commune mesure.

Julia Hasdeu est morte avant vingt ans, en 1888. Elle avait de qui tenir ; son père, dont je reparlerai, est le Littré de la Roumanie. Elle fit ses études à Paris, la ville incomparable

Qui brille comme un phare éclatant dans la nuit.

Mais sa vie est tout entière dans les deux recueils de vers qu'elle nous a laissés, *Bourgeons d'avril* et *Chevalerie*. Sully-Prudhomme écrivait, en 1889, à M. Louis Léger, l'un des éditeurs des œuvres posthumes de Mlle Hasdeu : « Je suis stupéfait de la précocité de cette jeune intelligence et de ce talent déjà si mûr... L'inspiration lui était donnée par la richesse et la profondeur de la sensibilité, que le commerce des lettres anciennes et modernes avait exercée par sympathie et que la vie avait éprouvée déjà ; car les âmes de cette espèce, à défaut de douleurs réelles, s'en créent d'imaginaires au spectacle de ce monde imparfait où elles se sentent captives ». Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans le cas de Julie Hasdeu, c'est que cette jeune fille, presque une enfant, capable de suivre indifféremment les cours du Collège de France, d'Oxford, de Tubingue ou de Bologne, n'ait pas désoriginalisé son talent, si l'on peut ainsi dire, en universalisant son savoir. Sa poésie n'est point cosmopolite, elle n'est point non plus d'imitation. Elle jaillit, prime-sautière et personnelle, d'une imagination qui se suffit à elle-même. Malheureusement, ses éditeurs ont usé d'une modestie et d'une discrétion excessives. Mlle Hasdeu n'ayant pu mettre la dernière main à la plupart de ses essais, un poète aurait dû les revoir avec une pieuse et intelligente sollicitude. Des inadvertances et des maladresses de versification auraient ainsi disparu, qui gâtent plus d'une pièce, et l'on aurait élagué de ses *posthuma* tout ce qui n'est qu'exercice ou réminiscence.

Je trouve, dans ses deux petits volumes, des dons lyriques presque égaux à ceux de Mlle de Cham-

brier, une sœur dans la poésie et dans la mort. La forme en est moins achevée seulement, parce que nul n'a songé à corriger ou à supprimer, d'un trait de plume, des taches légères au demeurant. Comme Alice de Chambrier, Julie Hasdeu possédait la faculté maîtresse du symbole et de l'image ; comme elle aussi, elle était attirée vers l'au-delà mystérieux et son âme fraternisait avec l'âme universelle. Sa pensée, à l'ordinaire haute et grave, n'a rien des enfantillages ni des mièvreries de la pensionnaire qui s'amuse à rimer :

Je ne hais point la vie et ne crains pas la mort,
Car la mort est féconde et source de lumière...
...Le corps même qui reste ici-bas solitaire,
Quand l'âme l'a quitté pour s'envoler ailleurs,
Sert encore au travail éternel de la terre,
Et ce sont nos cercueils qui la parent de fleurs.

Ou ces alexandrins, que j'extrais de *Chevalerie :*

Comme Faust, je n'ai plus qu'un désir, c'est d'apprendre,
De chercher, d'expliquer ce Dieu qui vit en moi :
Mais en vain je l'appelle, il ne veut plus m'entendre
Depuis que j'ai perdu l'aveugle et pure foi.
Lasse et pâle, je sens ma jeunesse volage
S'éloigner à grands pas, et, sans la retenir,
Je la laisse passer...
Va donc chercher ailleurs une âme encor vibrante,
O Muse que j'aimais et qui m'aimas jadis !
Pour ranimer l'éclat de ta flamme mourante,
Comme à moi, chante-lui tes chants du Paradis !

M. L. Bachelin m'écrit ceci, à propos du *Théâtre* de Mlle Hasdeu, que je n'ai point lu : « Il renferme des pièces achevées et une série de canevas qui donnent une très haute idée de son talent dramatique ; elle est supérieure, sur ce point, à Mlle Alice de Cham-

brier, à en juger par ce qui a paru dans le *Musée neuchâtelois* ». Je ne puis, d'autre part, que signaler des « légendes et contes », qui nous permettent d'admirer une fois de plus les ressources et la fécondité de ce rare et précoce talent.

L'influence de Sully-Prudhomme est sensible en plus d'un endroit des *Bourgeons d'avril*. Elle est plus prochaine, plus directe, dans les *Chants d'aurore*, couronnés par l'Académie française. L'auteur de ce recueil, Mlle *Hélène Vacaresco*, est plus connue encore par l'idylle royale à laquelle la presse européenne l'a mêlée que par ses vers, d'une fière et pure pensée d'ailleurs et d'une noble allure. Il semble que ce qu'elle a donné, depuis ses *Chants d'aurore*, ne vaille point son œuvre de début, ni pour le fond, ni surtout pour la forme, comme si la bonne étoile qui brillait sur sa jeunesse s'était soudain voilée. Quant aux « rapsodies » roumaines, publiées par elle en français et par Carmen Sylva en allemand, tout porte à croire que nous sommes en présence d'une ingénieuse mystification littéraire, dans le genre de l'*Ossian* de Macpherson ou de la *Guzla* de Mérimée.

De la princesse *Marie D. Ghika*, je ne connais que dix ou vingt pages, lues dans l'un ou l'autre fascicule du *Literatorul*, revue bilingue de Bucarest. Aimable poésie, facile et sans prétention, poésie de grande dame qui a des goûts littéraires et qui ne pense pas déroger en nous livrant tantôt d'agréables vers de sa façon, tantôt des imitations d'Alexandri ou de Byron.

Il y aurait à mentionner enfin, parmi la légion de femmes-auteurs que nous rencontrons en Roumanie, Mme *Cantacuzène-Altieri*, mais elle n'est point Roumaine d'origine. Ses romans sont fort appréciés en France.

Quelques poètes, après toutes ces muses !

M. *Alexandre Macedonsky* a moins réussi comme

dramaturge que comme novelliste et comme poète. Il s'est jeté délibérément dans le courant « moderniste » ; il représente, en roumain, le décadentisme et le symbolisme ; en français, il a collaboré à la *Nouvelle Revue*, et l'on a de lui quelques pièces de vers qui rappellent tout ensemble Leconte de Lisle et Baudelaire, ainsi les strophes finales de son *Vaisseau fantôme :*

...Sur le tillac moisi les matelots pourrissent...
Tous sont là : poings fermés, yeux caves ou vitreux,
Et pour cacher le nu des os qui s'équarrissent
Le vert de gris étend son velouté sur eux.

La foudre quelquefois éclate et dans sa rage
Décoche, coup sur coup, ses jaunes javelots...
Elle éclaire d'un trait ce mystique naufrage,
Puis, dans sa chute siffle et s'éteint sous les flots.

On voit alors le mousse à la figure blême,
Bouton à peine éclos de la virilité,
Fauché, sans qu'il ait pu parfaire son poème
Sauvage et débordant de sensualité.

Et l'horrible vaisseau qui court à la dérive
S'en va, poussant toujours son râle et son hoquet,
Et quand, à pas comptés, l'aurore enfin arrive,
Elle obscurcit de pleurs les lys de son bouquet.

Parmi les tout nouveaux venus, il convient de mettre au premier rang M. *Alexandre Sturdza*, auquel on doit une excellente traduction roumaine d'*Œdipe roi* de Sophocle, et un recueil de poésies d'un tour élégant et d'une inspiration très personnelle, *Les Facettes* (1891). M. Sturdza a emprunté à Th. Gautier l'épigraphe de son livre :

Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures.

Nous avons en lui un parnassien qui s'émancipe et se singularise dans le sens de l'art « décadent ». Si son lyrisme n'est ni beaucoup plus ailé, ni beaucoup plus intense que celui de Th. de Banville, — voyez celles des « facettes » qu'il a intitulées « débris d'amours » — il a quelque chose de plus nerveux, de plus sobre et de plus subtil. Et cette musique rimée a une âme. Je transcris *Le clavier des parfums,* un sonnet irrégulier :

Egrenant les sons purs des musiques divines,
La brise s'élevant du vallon embaumé,
Effleure en soupirant le clavier parfumé
Des parterres de fleurs émaillant les collines.

L'immortelle et l'œillet, la lavande et le thym,
Le fenouil, le genêt, l'iris et la verveine
Mèlent dans ce concert leur enivrante haleine
Et leur âme suave au souffle du matin.

Mais la gamme ascendante aux sons aromatiques
Déroule au vent des mers ses notes mélodiques ;
L'odorante chanson, à la brume du soir,

Scandant ses rythmes doux, du sein de la vallée,
Remonte vers le ciel par la terre exhalée,
Comme du fond sacré d'un sonore encensoir.

Je préfère cette note à celle de ses « poèmes décadents », même à la très belle pièce des *Rêves*, et surtout à un *Madrigal méchant* qui est plutôt un méchant madrigal.

M. *B. Bossy,* dans ses *Feuilles mortes* (1889), n'a pas su se guérir de cette maladie de mélancolie banale qui afflige tous les débutants. Il en est à se souvenir et à paraphraser. Mais il y a de sérieuses promesses dans plus d'une de ses poésies, ainsi dans les pages intitulées *Méditation*.

III

Après ces notes rapides sur la littérature d'imagination, quelques mots sur des auteurs plus graves, car il serait oiseux d'appuyer sur les articles ou les ouvrages français d'*Alexandri*, et les livres de Mme *Edgar Quinet* qui ont obtenu en France leurs lettres de grande naturalisation.

On ne serait pas trop embarrassé de citer quelques passages heureux dans l'*Histoire de la littérature française* (1891) de M. *B. Floresco.* Mais l'allure débraillée et le style, en général fort négligé, de ce manuel montrent qu'il a été fait par un écrivain aussi pressé que distingué.

Il vaut mieux louer sans restrictions la meilleure étude que l'on puisse lire, la plus pénétrante et la plus complète, sur la très intéressante poésie populaire de la Roumanie. J'entends par là *Le peuple roumain d'après ses chants nationaux* (1874), de M. *Jean Cratiunesco.* Cet érudit et ce lettré a traité son sujet avec autant de goût et de science que de méthode. Reprenant, pour la Roumanie, ce que M. Edouard Schuré, dans son *Histoire du Lied,* et M. Badke, dans *Das italienische Volk im Spiegel seiner Volkslieder*, ont si magistralement mené à bien pour l'Allemagne et l'Italie, M. Cratiunesco nous a révélé le caractère et les aspirations du peuple roumain, tels qu'ils éclatent spontanément dans les divers genres de sa poésie, de la chanson amoureuse à la ballade épique, du chant du haïduque à la colinde religieuse, de la doïne (complainte) du berger au récit moitié historique et moitié mythologique des lautars, ces bardes populaires de l'Orient latin.

Plusieurs étrangers qui ont passé ou qui vivent en Roumanie, Suisses romands la plupart, MM. J. Brun,

W. Ritter, d'autres, et, tout particulièrement, M. *L. Bachelin* s'ingénient aussi à faire connaître à l'Occident, soit dans les revues parisiennes, soit dans leurs ouvrages, (dans les *Sept contes roumains*, par exemple, de MM. Brun et Bachelin, publiés tout récemment) les plus purs joyaux de la littérature et de l'art du pays. Les Français et quelques écrivains d'autres nations n'ont pas contribué moins à initier l'Occident aux choses de Roumanie. Quelques noms à ce propos et quelques titres d'ouvrages. Je citerai notamment *Les Roumains de la Macédoine* (1875) et la traduction des *Chroniques de la Moldavie*, de M. *E. Picot* ; les nombreuses études historiques, artistiques et littéraires de M. *Marcillac*, ancien rédacteur du *Journal de Bucarest*, le premier journal publié en français dans les provinces danubiennes ; la *Péninsule des Balkans*, d'Em. de Laveleye, les *Voyages* du prince Demidoff en Moldavie et Valachie, etc.

Mais les nécessités de la lutte pour l'indépendance ont porté les esprits vers l'histoire et la philosophie plutôt que vers la littérature proprement dite. Il fallait créer et diriger le mouvement national, rattacher la patrie à ses origines pour lui rendre la conscience de sa force et lui inspirer la foi dans l'avenir.

Voici d'abord *Michel Cogâlniceano* (1817 à 1891), qui est entré dans la carrière, très jeune, avec un livre français sur ces *Ziganes de Roumanie*, à l'émancipation desquels il a si ardemment travaillé. Homme d'Etat remarquable, légiste et réformateur politique de premier ordre, il a beaucoup contribué à faire connaître la Roumanie par son *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie, 1240-1792*, livre plein de savoir et de verve.

Un autre brillant parlementaire, M. *Nicolas de Blarenberg*, est l'auteur d'une précieuse compilation, un peu confuse mais fortement documentée, *Essai com-*

paré sur les institutions, les lois et les mœurs de la Roumanie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1886).

Deux anciens ministres, MM. *Aureliano* et *Odobesco* ont rédigé, pour l'exposition universelle de Paris, en 1867, une étude de forme très littéraire et de fond très solide, *Notice sur la Roumanie.*

M. *B.-P. Hasdeu,* le Littré et le Max Müller de la Roumanie, que la mort de sa fille unique, la poétesse des *Bourgeons d'avril*, a si cruellement éprouvé, a surtout écrit en roumain ; on a cependant de lui quelques articles en français sur le folklore.

Je me borne à citer les noms de MM. Xénopol *(Les Roumains au moyen âge)*, Seulesco *(La question d'Orient)*, Tocilesco, un savant archéologue, etc. Le prince Georges Bibesco est, de tous les Roumains modernes, celui peut-être qui possède le mieux notre langue. Son bagage littéraire est considérable. Le *Traité de Berlin* n'a pas suscité de commentaire plus important, sinon plus désintéressé, que l'*Histoire d'une frontière, la Roumanie sur la rive droite du Danube* (1883). Très Français, — il a fait la campagne du Mexique et celle de 1870 contre l'Allemagne — le prince Bibesco a conté ses aventures militaires au service de la France, *Retraite des six mille* (Mexique), *Belfort, Reims, Sedan,* en des œuvres vibrantes et vivantes. Très conservateur et boudant le régime actuel en Roumanie, il a lancé des brochures, *Avant le combat, L'Orthodoxie et la catholicité en Orient*, et même des volumes, entre autres *Politique, religion, duel*, qui ont parfois un air de pamphlets anti-dynastiques, où le prétendant se montre derrière l'écrivain. Il a pris, ces dernières années, une attitude moins militante. Il vient d'achever l'histoire du règne de son père, — *Le Règne de Bibesco* — qui est non pas un livre définitif, mais un livre riche de précieux matériaux et très neuf.

Un frère du précédent, le prince Nicolas Bibesco, a écrit des études ethnographiques *(La Kabylie)* pour la *Revue des Deux-Mondes.*

Dans les domaines de l'érudition et de la philosophie, nous avons M. *Bengesco*, l'homme du monde qui sait le mieux son Voltaire et le bibliographe bien connu du patriarche de Ferney. M. *Kalindéro* a composé en français plusieurs traités estimés de droit civil et public romain. M. *Basile Conta* se présente à nous avec sa vigoureuse étude sur *Le Fatalisme*, M. *G. Cantacuzène* avec sa bonne traduction française et ses commentaires sagaces des principaux ouvrages de Schopenhauer. Enfin, *Les lois fondamentales de l'univers* de M. *Grégoire Stourdza*, ont été considérées par l'Académie des sciences morales et politiques comme les rêveries hasardeuses d'un dilettante de la pensée. Le livre, tout en apophtegmes démonstratifs selon la formule de Spinosa, n'a pas la rigoureuse méthode du maître ; il constitue néanmoins un curieux essai de synthèse des antinomies de l'univers, par la combinaison des théories du monisme atomique avec le système des nombres de Zénon d'Elée et de Pythagore.

Comme on le voit, la langue et la littérature françaises fleurissent plus que jamais dans l'Orient latin ; ainsi, pour ne citer qu'un fait de plus, le théâtre roumain vit presque exclusivement d'ouvrages empruntés à nos auteurs dramatiques, des écrivains du grand siècle aux vaudevillistes du jour. On peut espérer qu'elles continueront à y jouer un rôle prépondérant, à y exercer une influence décisive sur le mouvement des esprits ainsi que sur l'évolution des idées et des formes littéraires.

ERRATA

Page	26,	ligne	10,	lire	*ou délivrance.*	au lieu de :	ou dans la.
»	61,	»	29,	»	*Leti,*	»	Loti.
»	133,	»	24.	»	*N. Glasson,*	»	V. Glasson.
»	155.	»	14,	ajouter :	MM. Herminjard, le savant éditeur de la *Correspondance des réformateurs* et P. Vaucher l'auteur de plusieurs précieux travaux sur des sujets d'histoire nationale.		
»	200,	»	24,	lire :	*du Laocoon*	au lieu de :	de *Laocoon*.
»	204,	»	14,	»	*Cette pièce,*	»	Elle.
»	218,	»	22,	»	*années,*	»	*ans.*
»	227,	»	34,	»	*comme dans toutes,*	au lieu de :	comme toutes.
»	231, 233,			»	*Veydt,*	au lieu de :	Weydt.
»	264,	»	7,	»	*Mockel,*	»	Morkel.
»	313,	»	14,	»	*Michel,*	»	Marcel.
»	348,	»	15,	»	*de trois,*	»	*des trois*

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS CITÉS DANS L'OUVRAGE
